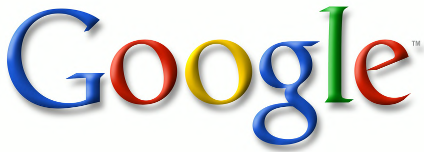
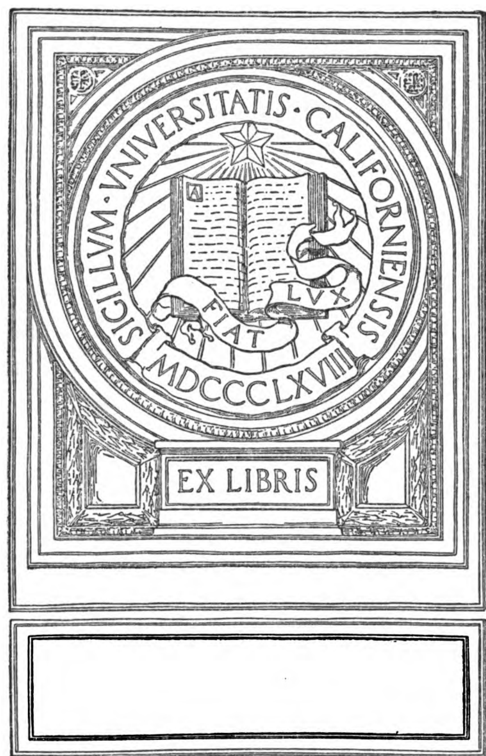


Revue de l'Instruction Publique en Belgique


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE

REVUE

DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. Ch. Michel et P. Thomas

AVEC LE CONCOURS DE

MM. F. Cumont, L. Parmentier et H. Pirenne

TOME XLIV

BRUXELLES

H. LAMERTIN, ÉDITEUR, 20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS

PARIS, ALPHONSE PICARD, Libraire-Éditeur, 82, rue Bonaparte.

Gand, impr. Eug. Vander Haeghen, 60, rue des Champs

1901

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XLIV

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

COMPTES RENDUS.

TABLES DE LA CHRONIQUE

DE LA

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE

1901.

Les chiffres arabes renvoient aux nos de la Chronique.

I. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

II. — TABLE DES AUTEURS.

M. DE WILAMOWITZ-MOELLENDORFF ET LA QUESTION DU GREC

“ Remplacer le libre examen des problèmes actuels par d'oiseuses interprétations des œuvres des poètes, c'est agir à la façon de ces parvenus qui, pour se divertir dans leurs banquets, empruntent la voix des flûtes et des cithares, leurs propos à eux manquant trop de charme et d'intérêt. „ Les champions de l'enseignement moderne connaissent certainement la curieuse tirade du *Protagoras* (347C) qui se laisse résumer ainsi. Ils sont trop bien informés pour condamner le grec sans avoir lu Platon, et trop dévoués à leur cause pour n'avoir pas noté un passage qui la sert si bien.

A Athènes au Ve siècle — que l'on me permette pour un instant de remonter jusque là —, les poètes enseignés à la jeunesse, Homère, Hésiode et les lyriques, n'étaient plus des contemporains, et il y avait pourtant à côté d'eux toute une littérature moderne que la pratique de l'enseignement aurait pu leur préférer. Mais bientôt on voit l'éducation athénienne renoncer à ses habitudes et s'adapter à un milieu entièrement renouvelé. Elle se surcharge et se complique, elle devient “ utilitaire „. Longtemps, elle avait pris pour sa mission principale d'inculquer de sages pensées et des sentiments généreux. La jeunesse lui demande à présent des connaissances qui servent à l'exercice d'une profession, et surtout le moyen de parvenir dans la cité. L'école fait donc, vers le début du IVe siècle, une place aux sciences et à la rhétorique. En même temps, les axiomes pédagogiques se mettent d'accord avec les croyances et les besoins du temps. On maintient dans le programme les auteurs anciens, mais on cesse de traiter

leurs œuvres comme des oracles, dépositaires d'une morale infaillible et d'une science universelle. On prend Homère et Hésiode pour des hommes dont il convient de discuter les opinions. La curiosité de l'esprit nouveau s'intéresse toujours beaucoup à eux, mais elle refuse de leur accorder plus d'autorité qu'aux nouveaux venus de la littérature philosophique, scientifique, morale, ou aux écrivains des autres spécialités.

Cette révolution ne fut qu'un épisode dans la vieille et salutaire querelle des anciens et des modernes. Mais cet épisode nous intéresse spécialement. Il nous fait voir, dans une situation moins compliquée, une évolution pareille à bien des égards à celle qui se produit aujourd'hui chez nous.

Alors que, dans les grands pays qui nous entourent, les esprits vont, dans une hésitation caractéristique, de l'un à l'autre des divers types d'éducation, et que la fin du siècle a été marquée de différents côtés par une réaction plutôt favorable, semble-t-il, aux études classiques, en Belgique, les modernes prennent l'offensive, et c'est le grec qui subit presque tout l'assaut. Brochures, articles de journaux et de revues, programmes de réforme, se multiplient autour de la situation qu'il a dans l'enseignement moyen. On croit découvrir contre lui des arguments nouveaux [1]. Sa cause semble bien compromise. A côté d'une hostilité impitoyable, il n'y a plus pour elle dans le public qu'une compassion à peine émue, et les mieux disposés prennent des airs résignés.

Le reste de l'enseignement littéraire est traité généralement avec beaucoup d'égards; que dis-je, il arrive que le latin soit entièrement épargné. La grande majorité continue à reconnaître que l'enseignement moyen doit être libéral plutôt que professionnel; qu'il doit former plutôt qu'instruire; qu'il doit nous donner un esprit public, une atmosphère morale où s'amortisse le choc des égoïsmes; qu'il s'agit de détourner vers des préoccupations idéales un peu des ardeurs que solli-

---

1 " La plupart des pères regardent comme absolument perdu le temps qu'on oblige leurs enfants de donner à cette étude..... Ils avaient, disent-ils, appris aussi le grec dans leur jeunesse, et ils n'en ont rien retenu. C'est le langage ordinaire, qui marque assez qu'on n'en a pas beaucoup oublié. " Rollin, *Traité des études*, livre I, ch. II, art. 1er (t. I, p. 171, de l'éd. de Paris, 1838).

cite le conflit des intérêts. On ne s'attaque pas non plus aux branches historiques, mais ce sont les sciences naturelles que l'on est surtout en train de découvrir et de mettre en valeur comme moyen d'éducation.

Un parti qui se défend semble être un parti conservateur; le préjugé est dangereux, car une association d'idées fortement liées fera prendre ce même parti pour le parti de l'immobilité. Les défenseurs du grec n'échappent pas aux désavantages de leur situation. On les traite comme des doctrinaires, et, quoi qu'ils disent pour justifier leur conviction et appeler la critique, il reste entendu qu'ils ont un dogme, et que leur croyance n'est plus du ressort de la raison.

Pourtant, dans un pays qui a de moins en moins l'habitude de se décider d'après des sentiments, il vient de se produire un fait plutôt déconcertant pour ces préjugés.

Il s'est tenu à Berlin, au mois de juin dernier, une conférence pédagogique (*Pfingstern Schulconferenz*) chargée de décider s'il fallait conserver à l'enseignement du grec dans le programme des gymnases sa situation privilégiée. Les arguments du parti des anciens ont déterminé un vote unanime. Le grec n'a rien perdu de sa position.

Parmi ceux qui l'ont défendu, M. de Wilamowitz-Moellendorff est le champion le plus actif et le plus intéressant. Des journaux de notre pays ont déjà parlé du succès de ses conférences publiques sur le drame grec, et tout récemment sa traduction de l'*Orestie*, jouée sur des scènes de Berlin et de Vienne, a provoqué un enthousiasme dont les plus fervents admirateurs d'Eschyle pourraient eux-mêmes être surpris.

Les publications scientifiques de M. de Wilamowitz sont des plus marquantes de notre époque, et il serait vraiment superflu d'en parler longuement ici. La science extrêmement étendue dont il laisse à peine deviner toutes les ressources sous les formes de son style, rapide et incisif, l'allure entraînante qu'il donne à tout ce qu'il avance, et qui fait si agréablement oublier la lourdeur et la morosité des controverses philologiques; l'imagination poétique, le sens littéraire, le don de divination avec lequel il restaure et commente les œuvres des anciens, sont des qualités qui ont été souvent indiquées, ici même, dans des comptes rendus. Il eut certes été plus

agréable pour M. de Wilamowitz de ne pas trouver, dans un article qu'il a bien voulu compléter par une notice, des éloges destinés d'ailleurs à paraître aux spécialistes presque des lieux communs. Mais on est très tenté de se défier, généralement, de ceux qui proposent des réformes. Dès les premiers mots qu'ils disent, on se demande s'ils savent prêcher d'exemple. Il fallait donc bien rappeler que M. de Wilamowitz a pratiqué lui-même ce qu'il va nous recommander. Il n'est personne qui ait tiré aussi heureusement parti que lui de la scène moderne et même des littératures contemporaines pour faire comprendre le génie du théâtre d'Athènes, et qui ait jeté autant de jour sur les origines et la valeur de notre poétique, en les rattachant à l'évolution de la littérature ancienne.

M. de Wilamowitz a résumé ses idées sur l'enseignement du grec dans un mémoire (*Der griechische Unterricht auf dem Gymnasium, als Manuscript gedruckt*) composé en vue des travaux de la conférence scolaire du mois de juin dernier. Cette espèce de consultation a été imprimée, à la demande du ministère prussien. La brochure n'étant pas dans le commerce, j'ai cru qu'il serait agréable aux lecteurs de la *Revue* de la connaître par une analyse.

A peine répandues dans le public, les idées de M. de Wilamowitz ont affirmé leur nouveauté, par le mécontentement qu'elles ont causé. Sans prendre la peine d'examiner la thèse fondamentale sous tous ses aspects ni de l'exposer systématiquement, plusieurs pédagogues ont critiqué les mesures qui devraient, dans la pensée de M. de Wilamowitz, réaliser le mieux sa conception de l'enseignement du grec. C'est précisément l'inverse de ce que je voudrais faire ici.

La question du grec se subdivise en une série de problèmes qu'il convient d'examiner l'un après l'autre, bien que, d'habitude, on les traite comme s'ils étaient indivisibles. Quelle est la nature et la mesure des services que l'étude du grec peut rendre aujourd'hui dans la formation intellectuelle et quel but doit-elle se proposer? — La valeur de cette étude, ainsi déterminée, est-elle réalisable dans l'enseignement moyen? Les effets qu'elle y produirait seraient-ils meilleurs que les résultats obtenus au moyen des autres instruments d'éducation qu'on voudrait lui opposer : étude des sciences, des langues vivantes,

instruction utilitaire, c'est-à-dire exclusivement professionnelle? Si la supériorité du grec reste démontrée en théorie, sera-t-il possible de la faire reconnaître par l'esprit public d'aujourd'hui? Peut-on songer à venir à bout de l'inertie de certains maîtres et de l'apathie des élèves? — Quelles méthodes, quels programmes devront régler cette étude, à qui et comment devra-t-elle être imposée, de façon qu'elle produise tous ses fruits? — Étant donné ce qui existe à présent, la réforme que réclamerait l'enseignement du grec ne coûterait-elle pas trop de bouleversements et des tâtonnements trop ruineux pour être entreprise avec des chances de profit? — Et enfin, si c'est par des expériences et des essais seulement que toutes ces questions peuvent être résolues, comment les organiser pour ne pas laisser le dernier mot aux idées les plus étroites et aux aspirations les plus triviales?

De tous ces problèmes, c'est le premier seulement que j'ose aborder ici.

Au point de vue éducatif, chaque genre d'études vaut par ce qu'il donne de lumières et de principes aptes à diriger le cœur ou l'esprit, et aussi par les habitudes qu'il fait prendre et l'exercice qu'il demande à nos facultés. Ces résultats ne seront parfaitement marqués, cela va de soi, que chez l'homme fait. Si l'on veut les analyser, ce n'est pas le débutant qu'il convient d'avoir en vue. La pratique et la connaissance des sciences mathématiques, physiques, naturelles, philosophiques, juridiques, produisent une intellectualité et une moralité particulières. Que donne à cet égard la science de l'antiquité? Comme la gymnastique spéciale qu'imposent les disciplines philologiques et historiques dont cette science est faite, a été souvent et excellemment définie, et que, de plus, ce n'est pas sur ce point que portent les réflexions de M. de Wilamowitz, je n'en parlerai qu'incidemment.

Chaque fois que j'aurai à faire des emprunts au mémoire, j'écarterai, autant que possible, les considérations et les allusions qui ne s'appliquent qu'à l'Allemagne. Il ne faut pas l'oublier, en effet, l'éducation intellectuelle et morale de l'homme a d'autres traditions et d'autres besoins à ménager ou à utiliser dans un État germanique et protestant que dans un pays en partie roman, et presque en entier de

religion catholique. J'aurais voulu faire davantage, et deviner la forme que la pensée de M. de Wilamowitz aurait prise naturellement, s'il avait eu à parler à un congrès siégeant chez nous et pour nous. Heureusement, la réponse que M. de Wilamowitz m'a autorisé à publier, suppléera, à cet égard, à l'insuffisance de mon exposé. Par goût d'ailleurs, je préfère m'occuper d'une formation purement humaine plutôt que d'un système d'éducation particulariste, et j'aime mieux m'attacher à un idéal qui soit le même pour les hommes cultivés de tous les pays.

Il me reste à faire une dernière réserve. M. de Wilamowitz n'est pas garant de tout ce que j'avance ici. Son idée perdra forcément et se dénaturera peut-être quelque peu à passer dans une autre langue que la sienne. Mais si même, par ma faute, son point de vue nouveau ne séduisait que peu de personnes, on aurait du moins, du côté des modernes, une idée plus complète de ce que l'on pense dans l'autre parti. Pour que le conflit soit salutaire, il faut qu'il se produise entre les formes les plus viables de chacune des doctrines, et qu'il ne dégénère pas en une polémique stérile, où chacun met aux prises avec une caricature de l'opinion contraire ses propres préjugés.

Au début de ce siècle, on avait une idée très systématique de " l'importance formelle " ou plutôt du rôle éducateur de l'étude de l'antiquité. Ce sont des penseurs allemands, Wolff, Guillaume de Humboldt, Boeckh, qui l'ont exprimée le mieux. Bien que cette théorie soit généralement connue, il convient de la rappeler succinctement ici.

C'est par l'intermédiaire du peuple juif que Dieu s'est révélé; c'est aux peuples grec et romain qu'il a été donné de révéler l'humanité. Celui qui veut arriver à la connaissance de l'homme, ne peut choisir de meilleur sujet d'étude que le type humain dont les restes de l'antiquité classique, et spécialement de la belle époque de la civilisation grecque, permettent de refaire le portrait. On y trouve au plus haut degré les qualités et les conditions qu'il faut préférer ici : un caractère national plus voisin que n'importe quel autre de ce que sera le caractère de l'homme dans toutes les situations; une vision de la nature que ne déforme pas encore tout un monde

de mots et de traditions, intermédiaires imposés par des civilisations plus anciennes; de la spontanéité, une multiplicité sans incohérence, une belle et harmonieuse unité. L'homme qui veut s'informer de ce qu'il est et de ce qu'il doit être, ne peut faire mieux que de revivre d'une manière idéale la vie de ce peuple élu, avec toutes les idées et tous les sentiments qui s'y sont manifestés, dans leurs diverses actions et réactions.

Pour être parfaite, une telle connaissance exigerait d'autres conditions que celles où notre intelligence travaille. La représentation ne sera jamais exacte; il n'y a point de miroir qui ne déforme tant soit peu les objets. Mais l'effort que nous ferons pour arriver à la reproduction du monde antique, constituera le meilleur des exercices. Un exemple, le premier qui me vient à l'esprit, suffira, je pense, pour faire comprendre ici l'idée des humanistes dont je résume le système : supposez qu'un sentimental veuille se représenter les actions et les mobiles d'un homme dont le jugement pondère les émotions, il devra tâcher d'échapper, au moins pour un instant, à ses habitudes d'esprit et de cœur, afin d'avoir une reproduction vivante de cet équilibre si différent de son propre état. Il n'y arrivera pas tout à fait, mais l'essai d'assimilation produira chez lui des dispositions nouvelles; si le type choisi pour objet d'étude est le peuple grec ou l'homme antique, chaque fois l'assimilation sera un élément de progrès.

On ne niait pas d'ailleurs à l'époque de Humboldt ou de Gœthe, que l'étude de l'antiquité eût une autre importance encore pour notre éducation. L'art et la littérature des Grecs paraissaient toujours offrir des chefs-d'œuvre et des modèles. On continuait à y voir une révélation quasi-surnaturelle des formes de la beauté. A chacune des œuvres de l'époque classique, à une tragédie par exemple, on attribuait une double vertu éducatrice : rattachée à son auteur, replacée devant le public du théâtre d'Athènes, elle faisait revivre un moment de la vie antique (point de vue historique); considérée abstraction faite et de l'auteur et du public, rapprochée du genre littéraire auquelle elle appartient, elle devait nous en faire voir les règles et les formes essentielles (point de vue esthétique). On laissait ainsi le grec à la base de l'éducation littéraire et artistique. Mais cette valeur esthétique ayant toujours

été reconnue, ce n'était pas elle qu'on s'attachait à mettre en relief. Dans les œuvres de Shakespeare, de Molière, de Pascal, de Descartes, de Gœthe, le génie moderne s'était complètement affirmé. Il était devenu capable de fournir le point de comparaison nécessaire à l'intelligence et à la définition de l'antiquité. On venait de dépasser la période de l'imitation pour entrer dans celle de la compréhension.

Les deux genres d'utilité reconnus alors à l'étude du grec étaient d'ailleurs en parfaite harmonie. Qu'il s'agît par exemple de choisir des auteurs à recommander à l'enseignement, c'est-à-dire de trouver à la fois les meilleurs modèles, et les manifestations les plus caractéristiques de l'humanité ancienne, ce fut aux mêmes œuvres que l'on s'arrêta. L'humaniste comme le littérateur préféra les poètes, et les mêmes noms s'imposèrent surtout : Homère et Sophocle, créateurs inimitables, révélateurs complets de la Grèce dans sa jeunesse et dans sa maturité. Et de même que les œuvres littéraires, les formes de la langue que l'on fit étudier, furent celles de la belle époque, la seule importante.

En fait, l'Iliade, l'Odyssée, les tragédies de Sophocle, quelques extraits choisis dans les dialogues les moins philosophiques de Platon, et, parallèlement à ce choix d'auteurs, la grammaire de la langue attique littéraire, voilà, aujourd'hui encore, le répertoire des cours de grec dans les gymnases allemands.

A l'époque où l'on concevait ainsi le rôle éducateur de l'étude de l'antiquité, la science historique n'était qu'au début de sa récente évolution, et c'était justement dans les recherches entreprises, à la suite du grand travail de Winckelmann, sur l'ensemble de la civilisation ancienne, que l'histoire se rendait compte de sa vraie méthode et de sa mission. Il n'y avait pas d'autre domaine que les historiens eussent alors étudié aussi complètement. Ce fut dans l'étude de l'antiquité tout d'abord que l'on essaya de rattacher l'une à l'autre, pour en faire un tableau d'ensemble, l'histoire de l'art, celle de la littérature, de la religion, de la philosophie et des mœurs. On voulait retrouver ainsi sous tous les aspects de cette civilisation, les caractères spéciaux du peuple qui l'avait produite. D'autre part, on ignorait et ce qui l'avait précédée et ce qui

l'avait suivie; on crut que les Grecs l'avaient tirée de leur propre fonds, on la donna comme autochtone et sa naissance miraculeuse exalta le lyrisme des historiens; on crut aussi que son évolution s'était arrêtée après un développement complet. Bref, on eut le trompe-l'œil d'une section de l'histoire de l'humanité qui semblait être isolée, parce que le reste était comme inexploré. Étant isolée, cette section parut séparable des autres, elle sembla former une unité. Prise pour une unité, ayant son commencement et sa fin, elle devait — la métaphore était presque imposée — être donnée pour une vie, et il ne restait plus qu'à prêter une âme à ce dont elle nous parlait, pour avoir l'homme antique. On crut en lui. On lui attribua un génie et un caractère. On demanda à l'historien de faire sa " biographie „. Enfin, cette entité se trouvant seule à représenter l'humanité, on crut qu'elle la représentait complètement.

Mais depuis lors, les recherches historiques nous ont appris à mieux connaître les régions qui se trouvent aux confins de la culture grecque. On a découvert un art mycénien, riche d'emprunts faits à l'Asie et à l'Égypte. On a reconstruit toute une préhistoire, qui rattache par des filiations directes, la langue, les mœurs, la mythologie des Grecs à la famille indo-européenne. D'un autre côté, depuis Droysen, l'époque hellénistique a pris la place à laquelle elle avait droit; la distinction entre période classique et période post-classique s'efface de plus en plus dans la pratique; on a compris que la science doit rapprocher le christianisme et les dernières productions de l'hellénisme. On a rattaché à l'histoire grecque bien des faits de la période médiévale, et l'on s'est mis à étudier les Byzantins qui sont en somme les auteurs de l'anthologie de textes et de témoignages où nous puisons notre connaissance de la littérature grecque. Enfin l'observation des peuples restés à l'état de nature, pour ne rien dire des aperçus ouverts sur toutes les civilisations exotiques, ont fait reporter les bornes de l'histoire à des distances presque infinies. Devant ces horizons nouveaux, le mirage de l'unité du monde antique s'est dissipé. Nous apercevons à sa place l'immensité de l'histoire universelle. La seule division qu'elle admette nous donne des disciplines — histoire de l'art, de la science, de la religion —

où les peuples ne jouent que des rôles épisodiques, qui seraient inintelligibles, si l'on voulait les considérer isolément. L'histoire de l'antiquité n'étant plus séparable des autres, il n'y aura plus là ni une unité, ni un commencement et une fin, et les impressionnantes métaphores de l'*Altertumswissenschaft* cesseront de faire illusion.

Enfin, pour expliquer l'évolution des arts et des littératures, il a fallu descendre de leur piédestal les modèles de l'époque classique, aussi bien que les plus belles créations de nos auteurs modernes. Malgré toutes les révoltes de notre sentiment du beau, le progrès de l'histoire nous astreint à opérer partout des dissections et des mensurations. A force de lire des livres sur les diverses couches dont se composent les poèmes homériques, sur les divers remaniements de la *République* de Platon, sur les sources philosophiques d'Euripide, on n'a plus le temps ni l'habitude de se laisser aller à son admiration. On manie trop d'index, on lit trop peu de textes, et ce n'est pas tout profit. L'utilité de l'étude du grec en a pâti. Le culte reste, mais la ferveur et la foi sont fort attiédies. Une querelle des anciens et des modernes à la façon du XVII[e] siècle paraîtrait un non-sens aujourd'hui : Homère, Sophocle, Dante, Shakespeare, Molière et Gœthe sont chacun incomparables, mais aucun n'est sans défaillance. Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, et pas plus que les autres, les Grecs ne sont vraiment des surhumains.

D'un autre côté, l'application de plus en plus fréquente de la méthode comparative a fait oublier l'idée de ressusciter un des peuples anciens, afin d'y voir se révéler toute l'humanité. C'est par des rapprochements et des généralisations qu'on essaie à présent de découvrir les lois et les formes essentielles de la vie intellectuelle et sociale. On peut se passer de l'homme antique. Cette chimérique entité a vu disparaître, avec la conception rudimentaire de l'histoire qui l'avait produite, sa seule raison d'être et son seul appui. L'histoire des Grecs et des Romains ne donne pas une idée complète de l'humanité, mais seulement un des âges — ou des cycles — d'une vie qui peut-être se trouve encore plus près du commenment que de la fin de son développement.

Ainsi ont disparu un à un les fondements du système qui

avait servi à justifier l'organisation actuelle du gymnase, et, en général, des " humanités „. En même temps — est-ce une pure coïncidence? — l'indifférence et la torpeur ont envahi et paralysé de plus en plus dans les études moyennes les cours de grec et de latin. Les modernes triomphent : à des temps nouveaux, il faut un enseignement nouveau Tandis qu'aux États-Unis, pays certes tourné vers l'avenir plutôt que vers le passé, et où l'enseignement ne s'est pas encore creusé des ornières, on fait les plus grands sacrifices pour se procurer un enseignement des langues classiques, on le discrédite chez nous. On frémit comme à l'approche d'une émancipation. On se sent gagné par l'enthousiasme d'une éducation nouvelle, scientifique, démocratique, unitaire, intégrale. On attend la journée où les maîtres de grec et de latin feront le sacrifice de leurs privilèges. En attendant, le grec ne s'apprend plus, bien que l'on continue à l'enseigner. Le savoir est un luxe, sinon une spécialité, à peu près comme la connaissance du sanscrit. On donne raison aux mauvais élèves, et les professeurs se demandent si vraiment ils savent montrer l'homme antique dans leurs textes d'Esope ou de Xénophon. Les hellénistes eux-mêmes estiment que l'enseignement du grec fonctionne mal, et ceux qui n'y ont jamais prêté ni la main ni l'oreille, le condamnent avec une impressionnante conviction. Bref l'idéal classique règne encore, il ne gouverne plus.

Pendant que le public s'enfièvre ainsi dans le malaise d'une crise qui ne fait que s'accentuer, les progrès de la science ne se sont pas interrompus. De nouveau, ils ont transformé l'histoire grecque, et il importe de se rendre compte ici de l'aspect nouveau qu'ils lui ont donné. Les papyrus dont les bibliothèques s'encombrent, et que l'on commence à peine à publier, ont produit une " renaissance „ de la science de l'antiquité. Des régions nouvellement explorées, comme les littératures et les ruines de l'Orient, les recueils juridiques et hagiographiques, l'histoire des sciences, mettent de plus en plus en relief la part considérable des Grecs, même dans les traditions qui ont paru se constituer en opposition avec eux. Si l'histoire grecque n'est qu'un épisode, c'est certainement celui où se placent la plupart des grandes créations.

“ La linguistique a reconnu dans le dernier quart de siècle que ce n'est pas le sanscrit, mais le grec qui est le spécimen le plus important pour l'étude de la conformation de nos langues européennes[1]; d'autre part, la linguistique a fait voir très clair dans la structure du grec, tandis que la phonétique et la morphologie du latin sont demeurées presque aussi difficiles qu'elles l'étaient. Les recherches des historiens ont découvert que l'Orient, en partie déjà l'Orient judaïque, ensuite l'Orient syriaque, arménien, arabe et même indien ont été sous l'influence grecque. La théologie comprend chaque jour davantage que le christianisme doit être expliqué au moyen de l'hellénisme contemporain. La philosophie a remplacé l'étude de Cicéron et d'Horace par celle des penseurs grecs qui ont été leurs inspirateurs et leurs modèles. La médecine et les sciences naturelles reportent leur attention sur les fondateurs de toutes leurs disciplines. On vient à peine de commencer à refaire leur histoire, mais incontestablement le résultat sera pour elles ce qu'il a été pour l'astronomie, les mathématiques et la géographie; dans ces sciences, les recherches des modernes ont, sans rien perdre de leur autonomie, repris contact avec celles des Grecs, et leur ont même dérobé plus d'une découverte. Le droit public et privé franchissent l'un comme l'autre les limites étroites du *Corpus juris*, depuis qu'on connaît le code syriaque, les lois primitives de la Crète, antérieures aux XII tables, et la masse des documents égyptiens... L'antiquité classique (*die Antike*) comme unité et comme idéal, a vécu. C'est la science qui a détruit cette illusion. „ Par contre, dans le dernier demi-siècle, elle a fait réapparaître, au milieu de l'histoire humaine, une nouvelle unité : une période longue d'un millénaire et demi, grecque d'un bout à l'autre, allant de la guerre de Troie jusqu'à Justinien, et comprenant toutes les créations dont est fait le monde de nos traditions, de nos idées et de nos sentiments.

“ Avec Homère[2] commence un développement continu et

---

1 Ces citations sont empruntées au début du mémoire de M. de Wilamowitz-Moellendorff.

2 *Philologie und Schulreform*, discours réimprimé dans *Reden und Vorträge*, Weidmann, 1901, p. 104 et suiv.

toujours conscient de sa continuité, qui se produit sur des territoires de plus en plus vastes, d'abord dans toute la Hellade, ensuite grâce à Alexandre le Grand, en Orient, ensuite, grâce à Rome, dans l'ensemble du domaine de la Méditerranée. Avec la chute de l'empire romain, cette unité et cette continuité disparaissent. Les barbares s'émancipent de cette civilisation; le christianisme la renie..... La particule *ἄν* et l'entéléchie d'Aristote, les grottes sacrées d'Apollon et le dieu Bésas, la chanson de Sapho... les figures des vases du Dipylon et les thermes de Caracalla, les attributions des magistrats d'Abdère et les hauts faits du divin Auguste, les sections coniques d'Apollonius et l'astrologie de Pétosiris, „ tout cela fait partie de la même unité, unité non d'esprit et de caractère, mais de développement.

Cette époque n'est pas intéressante seulement comme point de départ; elle forme un de ces cycles qui se répètent dans l'histoire. On y retrouve pour ainsi dire un prototype de la période que nous sommes en train de parcourir. Elle nous offre sous une forme plus simple les mêmes problèmes que les temps modernes, chaque cycle faisant revenir dans le même ordre les variations des difficultés éternelles que rencontre le développement intellectuel et moral de l'humanité. Le monde romain n'est qu'une section de cet ensemble. Le christianisme est la dernière et la plus avancée de ses productions. Jadis l'Occident n'en connaissait pas d'autre, et il ne connaissait cette civilisation que par la moins importante des deux langues où elle s'est exprimée, le latin. Le renouveau de vie de notre culture a été marqué, entre autres traits caractéristiques, par le fait qu'on a repris un contact immédiat avec les vrais centres de la production artistique et scientifique des Grecs.

L'enseignement du grec est aujourd'hui déprécié, parce que, entre autres raisons, il paraît associé à une erreur et à un gaspillage de temps. L'erreur, c'est ce postulat déjà expliqué d'un “ génie antique „, unité illusoire qui se serait exprimée dans une littérature d'une parfaite beauté. Le gaspillage de temps paraît plus indéniable encore : si le maniement raisonné d'une syntaxe, d'une lexigraphie et d'un vocabulaire étranger est un exercice excellent pour l'esprit, il y aurait profit à faire cet exercice sur une de nos langues vivantes, si indispensables

aujourd'hui dans toutes les spécialités. Quant à l'autre utilité prétendue de l'étude du grec, celle qui résiderait dans la formation du goût, elle n'est pas, dit-on, un monopole. La littérature grecque n'est plus la seule où le beau se soit exprimé, et, s'il faut faire un choix et se contenter de spécimens, pourquoi n'aurait-on pas le droit de préférer les œuvres plus accessibles des auteurs modernes, dont la compréhension n'impose pas des préliminaires aussi encombrants? Comme les sciences prennent forcément une place de plus en plus grande dans les programmes de l'enseignement moyen, et qu'il est urgent de supprimer le surmenage, il faut arriver à des économies de temps, et nulle part il n'y a de sacrifices aussi peu nuisibles à faire qu'aux dépens de l'enseignement des langues mortes.

Eh bien, ces critiques elles-mêmes tiennent à des erreurs que la vérité historique ne peut tolérer.

Les œuvres des anciens eussent-elles cessé d'être les meilleurs modèles à proposer, il leur resterait le mérite d'avoir été les premières, et d'avoir inspiré les autres. Elles expliquent tout ce qui les a suivies dans une tradition à peine interrompue. “ Pour comprendre Gœthe, non pas comme le comprennent les philologues qui se sont fait de Gœthe une spécialité, mais de façon que sa sagesse soit comme une lumière pour notre pensée et nos actions, nous avons besoin avant tout de l'hellénisme. „ [1] Ceux de nos écrivains qui doivent aux auteurs latins tout ce qu'ils ont emprunté à la littérature ancienne, ne forment pas, à cet égard, une exception. L'œuvre latine elle-même n'est qu'à moitié intelligible, si on l'isole de son modèle grec. Peut-on apprécier le théâtre de Sénèque en ignorant Euripide, ou juger les odes d'Horace sans remonter jusqu'à Sapho, Alcée et Archiloque? Veut-on saisir la portée réelle des problèmes de la philosophie moderne, il faut voir comment, dès la période présocratique, ces mêmes problèmes ont été posés. Héraclite et Parménide, Zénon et Démocrite, tel est le meilleur des points de départ pour qui redoute de se perdre dans les polémiques des métaphysiciens de notre

---

1 *Euripides Hippolytos,* Vorwort, p. 3; réimprimé dans *Reden und Vorträge,* p. 2 et suiv.

siècle. Et en général, les créations des Grecs doivent être connues de celui qui veut comprendre notre civilisation.

" De même que l'individu n'arrive à l'action raisonnable que parce qu'il a la faculté de se souvenir, de même un peuple et l'humanité ne pourraient progresser dans les voies de la raison sans connaître leur passé. "[1] Le résultat de l'enseignement du grec ne doit plus être uniquement un coup d'œil jeté sur quelques fragments de chefs-d'œuvre, il doit mettre l'homme à même de prendre dans la vie, quelle que soit la spécialité des études où il se confine, une connaissance vivante de ses créateurs et de ses origines, le mettre à même de remonter aux sources, c'est-à-dire aux penseurs grecs. M. de Wilamowitz rend sa thèse extrêmement nette et précise, en communiquant la première esquisse d'un livre de lecture, destiné aux élèves de l'avant-dernière année des humanités : On y trouve sous dix rubriques (I Contes — II Histoire — III Théorie politique — IV Sciences naturelles et géographie — V Mathématiques, physique et technique — VI Hygiène — VII Philosophie — VIII Christianisme primitif — IX Esthétique et critique — X Varia), des extraits des prosateurs les plus divers, depuis les classiques jusqu'aux écrivains les plus ignorés généralement, comme Denys le Thrace, Athénée, Priscus, Héron, Oribase, Crantor; les auteurs chrétiens sont représentés surtout par saint Paul et Clément d'Alexandrie.

Plusieurs de ces noms causeront de l'étonnement; si l'on ne suit que de loin les travaux de l'érudition, l'on se demandera ce que Priscus et Oribase viennent faire à côté de Platon. Il ne faut pas oublier que les choix faits par les libraires dans les écrivains de l'antiquité, depuis l'époque attique et alexandrine jusqu'à celle des Byzantins, n'a pas été en tout des plus intelligents. Ne donnerait-on pas tous les discours de Libanius et de Dion Chrysostome, n'y ajouterait-on pas même les écrits philosophiques de Cicéron, pour posséder les œuvres de Démocrite ou d'Épicure? Crantor ne nous a laissé pour ainsi dire que son nom et quelques fragments; Jamblique ou Diogène

---

1 Hans von Arnim, dans un compte rendu de la brochure de M. de Wilamowitz (*Deutsche Litteraturzeitung*, 1900, n° 51-52, col. 3303).

Laërce occupent une place considérable dans nos bibliothèques, mais cela ne doit pas nous tromper sur la valeur de ce qui nous est resté et de ce qui a disparu. Chacun des extraits qui ont été choisis par M. de Wilamowitz suffit à caractériser un genre de littérature et une époque. Le recueil est extrêmement bien composé et il est plein d'enseignements même pour un spécialiste. Il nous montre ce que les anciens pensaient et disaient des divers problèmes qui continuent à nous occuper aujourd'hui, et dont on s'occupera dans tous les temps.

Beaucoup de ces morceaux appartiennent à la littérature de l'époque impériale. En effet, ce n'est pas la culture attique du V[e] siècle, c'est la culture universelle du monde ancien, à qui l'*οἰκουμένη* de l'époque impériale doit son unité, qu'il s'agit de mettre à la portée de l'homme d'aujourd'hui. C'est seulement à l'époque impériale que s'est manifestée complètement cette phase de l'histoire du monde qui a précédé la nôtre. Saisie dans son ensemble et dans ses traits essentiels, elle produit cet élargissement de l'horizon, qui transforme la manière de penser, qui donne la largeur de vues propre à l'homme supérieur [1].

“ A ce choix de lectures, on pourrait faire deux reproches [2]. D'abord l'éloquence manque... mais le discours stylisé est amplement représenté dans le latin et le français, même dans la poésie de ces langues, et il semble que les quatre années de grec ne laissent pas de place disponible [3]. On pourrait d'ailleurs insérer à la fin quelques discours pas trop longs. L'autre reproche serait qu'il ne s'y trouve pas de poésie. Peut-être y aurait-il lieu de donner un peu d'épigrammes et d'élégie. Mais c'est là fort peu de chose. Il faut mettre en garde contre les fragments des lyriques. Ils exigent des connaissances trop

---

1 C'est en ces termes, ou à peu près, que s'exprime M. H. von Arnim, *ibid.*, col. 3308.

2 *Der griechische Unterricht auf dem Gymnasium*, p. 6.

3 M. de Wilamowitz aurait accepté comme limite extrême des réductions, qu'on restreigne la place du grec dans le programme à quatre années d'études avec neuf heures par semaine. La conférence a heureusement maintenu les six années et les six heures.

étendues en matière de dialectes, et c'est une méprise des modernes d'attribuer à ces petits morceaux une valeur éternelle...

" Si la matière du livre de lecture paraît trop abondante[1], il n'est pas obligatoire qu'on l'épuise tout à fait. Au contraire, chaque fois que le professeur est entraîné d'un côté par des dispositions particulières, qu'il se laisse aller. Mais ce qu'il y a de plus élevé, la tragédie, Platon, Paul, est exigé absolument. Si nous obtenons qu'il y ait à l'œuvre dans chaque gymnase deux philologues vraiment doués et formés pour cela, nous pouvons laisser beaucoup de jeu au développement de leur individualité. "

Mais ici, je m'écarte de mon sujet. J'ai reproduit le plan de ce livre de lecture uniquement pour faire comprendre les idées de M. de Wilamowitz en les montrant dans une de leurs applications. Quels services rendrait un tel livre de lecture, approprié aux besoins de notre enseignement et mis dans les mains de nos élèves de seconde ou de rhétorique? Cette question donnerait lieu à des développements dans lesquels je ne puis entrer.

Le changement ne s'est pas produit uniquement dans la liste des auteurs bons à lire aujourd'hui pour qui veut se former : l'horizon s'est élargi de la même manière dans le domaine des études grammaticales. Pas plus qu'avant en effet, si l'on veut garder à l'étude de l'antiquité toute sa valeur éducative, il ne sera possible de la mutiler en supprimant la connaissance de la langue, la plus caractéristique de ses productions. Seulement, il faudra l'observer dans tout son développement, au lieu de se borner à pratiquer la norme de l'époque classique. On s'attachera à voir comment elle a évolué depuis Homère et Hérodote jusqu'aux atticistes, allant du règne de la spontanéité et du sentiment à celui de l'entendement et de la logique, passant ensuite par une phase d'abstraction sèche et scientifique et essayant enfin de renaître à la vie artistique par divers essais d'imitations artificielles. Cette langue est pour l'enseignement grammatical et littéraire ce

1 *Ibid.*, p. 7-8.

que serait pour un cours de géologie, j'imagine, un sol où rien n'aurait dérangé la superposition normale des terrains. C'est la seule de nos langues littéraires dont la syntaxe et la morphologie aient eu ce développement autonome et complet, au lieu d'une structure bouleversée plusieurs fois par des apports venus de l'étranger; c'est la seule qui puisse nous faire voir comment notre manière d'écrire et de penser est devenue ce qu'elle est.

Si ce fait incontestable est reconnu, qui pourra dénier à l'étude de la grammaire grecque d'être d'une valeur éducative incomparable? Outre la gymnastique intellectuelle (analyse des formes, des phrases, des rapports des idées, etc.) qu'elle fait faire mieux — mettons même aussi bien — que n'importe quelle autre, elle offre l'avantage inappréciable d'être comme la clef de l'histoire du langage.

Bref, après avoir vu dans les Grecs des héros d'un autre âge, on en a fait d'abord des hommes comme nous, et l'on est occupé aujourd'hui à constater qu'ils sont nos ancêtres et que nous leur devons presque tout ce que nous avons. Il faut étudier l'antiquité, parce qu'elle nous expliquera nos idées et nos traditions, et parce qu'elle nous permettra d'établir les rapprochements les plus instructifs pour les études comparatives qu'il importe de pratiquer aujourd'hui.

Au lieu de faire valoir dans l'antiquité un choix de qualités uniques qui la caractérisent dans son individualité, on s'attachera à mettre en relief son rôle historique : elle nous a précédés et initiés. Tout nous parait chez elle plus simple, plus sincère, plus autonome, plus harmonieux : ce sont là des caractères qui, dans toutes les évolutions, distinguent les époques de spontanéité créatrice des périodes d'imitations conscientes et d'exagérations maladives, où l'on est encombré par d'obsédantes traditions.

Mais ici l'on doit prendre garde à une méprise où des critiques sont tombés. L'utilité de l'étude de l'antiquité qui réside dans la compréhension de son rôle historique n'est pas la seule. Il en est une autre dont on a toujours eu le sentiment et que M. de Wilamowitz, la supposant assez connue, n'a fait qu'indiquer, sans prendre la peine de la définir systématiquement.

Pour comprendre l'antiquité comme facteur historique, je dois avant tout replacer chacune de ses œuvres dans son milieu, me demander, par exemple, ce que le théâtre était pour les Athéniens, comment ils l'ont compris et fait évoluer. Mais quand j'aurai rempli cette tâche, je n'aurai pas épuisé le sujet.

La littérature grecque renferme des livres qu'on n'a pas entièrement expliqués, quand on a déterminé ce que l'auteur a voulu dire à ses contemporains, et ce que ceux-ci ont entendu. Il y a des œuvres qui ne se laissent pas enfermer dans un seul compartiment historique. Platon a produit un Platonisme à Athènes, mais il en a produit un également à Alexandrie, et un autre à Florence. Il est clair que pour lui, après avoir refait le sens que les Athéniens ont donné à ses paroles, nous avons à nous demander comment nous devons le comprendre à notre tour, comme si c'était à nous qu'il s'adressait. Il en sera de même de l'art des Grecs, et de toutes les beautés de leur littérature, de toutes les qualités de leur pensée, de la puissance et de la noblesse de leurs sentiments. C'est même un des mérites de M. de Wilamowitz de nous avoir montré que la liste des écrivains bons à méditer à notre époque comprend trois fois plus de noms qu'on ne le croyait généralement.

Seulement, dans cette consultation qu'il importe de demander aux anciens sur les difficultés dont nous sommes entourés aujourd'hui, il y a aussi une routine à supprimer. Il ne s'agit pas d'imiter servilement ce qu'ils ont fait, mais de rivaliser avec eux, de leur faire livrer le secret de tous les progrès qu'ils ont accompli, afin de progresser comme eux. C'est là ce que M. de Wilamowitz donne à penser, quand il montre dans l'antiquité, non seulement le point de départ, mais aussi le prototype de notre civilisation moderne. Nous ne devons pas reproduire ce que les Grecs ont fait, mais tâcher d'être, dans notre sphère, actifs et productifs comme ils l'ont été. C'est en ce sens que leurs œuvres sont bonnes à consulter.

Leur poésie mérite encore d'inspirer la nôtre. Ne copions pas pour cela les images qui en font la beauté; étudions plutôt le secret de leur composition pour apprendre à en créer de nouvelles, avec les données des langues modernes, d'après

les mêmes procédés. Au lieu de reproduire les comparaisons ou les épithètes homériques, souvent vides de sens pour nous, étudions dans l'*Iliade* l'art d'analyser les scènes à décrire, de mettre en relief pour chacune les traits qui donneront le mieux l'impression du mouvement et de la vie. Les descriptions du *Télémaque*, par exemple, diffèrent bien plus du réalisme d'Homère que celles de Flaubert et de Gautier. N'essayons pas de faire une strophe saphique ou alcaïque en français, mais cherchons parmi nos vers et nos rythmes des combinaisons qui produisent le même effet. En utilisant dans ses drames lyriques les légendes de notre moyen âge et les ressources de notre musique, Wagner est plus près d'Eschyle que ne le serait l'auteur d'un *Prométhée* avec chœurs, en cinq actes et un seul tableau.

Et comme toujours, rien n'offre plus d'avantages pratiques que le retour à la vérité. Du coup, l'étude du grec cesse de paraître en désaccord avec l'esprit du temps, d'être comme le rite absurde d'un culte aboli. A une époque où tout se voit du point de vue historique, ce genre d'éducation restera viable, on l'aura adapté. Et les anciens gagneront au change. Au lieu d'un sanctuaire fréquenté sans ferveur et sans foi, ils auront une place parmi les êtres vivants, et l'être vivant seul agit.

On demande souvent de la liberté pour les professeurs, du jeu pour leurs diverses aptitudes. Le but nouveau proposé à l'enseignement du grec amènerait un changement avantageux à cet égard. Le maître qui se complait dans la critique littéraire, garderait toutes les occasions qu'il avait de s'exercer. Celui qui s'intéresse davantage aux *realia*, ou bien au rôle historique des œuvres, pourrait se laisser aller à ses goûts, sans diminuer la portée de ses leçons.

Le présent est une époque passionnante; l'élève, actuellement, est trop tenté de regarder par la fenêtre pendant les heures de grec et de latin. Vous allez lui donner, par votre enseignement même, l'occasion de le faire sans qu'il doive pour cela cesser de vous prêter son attention. Vous éclairerez les textes anciens par les scènes de notre vie publique et privée, et celles-ci seront mieux jugées à leur tour si on les rapproche de ce qui s'est passé chez les anciens.

Enfin, on a reproché souvent à l'enseignement actuel de

disperser l'attention de l'élève sur des domaines mal rattachés entre eux, sur un trop grand nombre de matières, enseignées chacune par des professeurs spéciaux. “ On criaille à nos oreilles et on verse comme dans un entonnoir. „ M. de Wilamowitz, dans une allusion rapide à ce grave défaut des programmes, désigne le grec comme étant la discipline la mieux faite pour servir de point de concentration à tout l'enseignement. Mais je ne puis que signaler au passage et recommander rapidement aux méditations du lecteur ces avantages pratiques. Il y a là matière à de bien longues discussions. Il faut les écarter provisoirement. Pour avancer avec méthode, nous devons nous abstenir d'aborder ici l'application du système à l'enseignement moyen. D'ailleurs, les remarques de M. de Wilamowitz sur ces questions purement pédagogiques conviennent surtout au gymnase allemand.

En réalité, l'importance du grec dans la culture des classes dirigeantes a toujours été sentie, et, suivant les époques, exprimée différemment. Il me semble que M. de Wilamowitz aura contribué à fixer la formule la plus compréhensive, et en même temps celle qui nous convient spécialement.

Au lieu de dire comme G. de Humboldt que nous devons étudier l'homme antique pour nous rendre compte de ce que nous sommes et apprendre à bien user de ce que nous avons, M. de Wilamowitz nous engage à mettre autant que possible en vue le cycle de la civilisation antique, si nous voulons comprendre la nôtre et y contribuer. Le but reste au fond le même, mais on cesse de nous le présenter en faisant appel à des théories tombées en désuétude.

Les idées de M. de Wilamowitz ne paraîtront pas inattendues à tous les esprits. Plus d'un retrouverait dans sa brochure, s'il la lisait, des considérations auxquelles il avait pensé. Déjà, pour notre enseignement du latin, M. Paul Thomas a composé un recueil d'extraits dont le titre est significatif [1]: il nous donne un choix de morceaux précieux non seulement pour leur valeur littéraire, mais aussi pour leur importance historique et morale.

Dans les dépositions de l'enquête française de 1899 sur l'en-

---

1 *Mœurs romaines*, Bruxelles, Société belge d'éditions, 1899.

seignement secondaire, il en est, comme celle de M. Gaston Paris [1], que M. de Wilamowitz n'aurait pas entendu sans se sentir d'accord sur bien des points avec ceux qui les prononçaient. Mais personne n'a déterminé avec la même connaissance de l'antiquité et la même puissance de conception, le but idéal d'un enseignement du grec complètement adapté à la situation actuelle.

Sans quitter le point de vue général où je dois bien me cantonner, il est une ou deux objections que je veux rencontrer. Ce sera d'ailleurs un moyen de se représenter mieux encore toute la portée des projets de M. de Wilamowitz.

Si la valeur de la littérature grecque réside spécialement pour nous dans son importance historique, et non dans les qualités de la forme, ne suffira-t-il pas qu'on la lise dans des traductions? Cette objection pourrait se produire, si M. de Wilamowitz ne faisait pas entrer l'étude de la langue grecque elle-même dans son programme, comme un élément essentiel, et s'il méconnaissait le moins du monde l'importance des formes dans lesquelles les Grecs ont exprimé leurs idées.

A moins que je ne me sois très mal exprimé, il apparaîtra clairement à tout le monde que la lecture des traductions et l'étude des auteurs grecs que M. de Wilamowitz a en vue, se ressemblent comme le jour et la nuit. Mais cette objection est de celles qui, malgré tout, obséderont les esprits. Dans un discours rectoral prononcé au mois d'octobre dernier [2], M. Prins affirme éloquemment que " le penseur, en possession de vues générales, parviendra même sans la connaissance des langues anciennes, à se pénétrer de l'idéal ancien... Quand il ne s'agit pas, bien entendu, de la formation d'un spécialiste, à peu près tout ce qu'il faut lire a été bien traduit. Enfin, même pour les belles lettres, les œuvres qui comptent sont de tous les temps et de tous les pays. Elles dominent et elles durent, non parce qu'elles sont grecques ou romaines, mais parce qu'elles sont humaines, parce qu'elles ont des caractères universels et permanents, accessibles à tous et toujours. Au

---

1 *Procès verbaux des dépositions* (Extrait du *Journal officiel de la République française*), p. 30.

2 *Revue de l'Université de Bruxelles*, octobre 1900, p. 20.

moment de l'apogée de la culture classique, Gœthe et Schiller trouvaient autant de plaisir à étudier les grands auteurs dans les traductions que dans l'original. Schiller déclarait même à Humboldt, qu'il lisait de préférence l'*Odyssée* dans le texte allemand de Voss. Non, les traductions n'ont jamais ralenti l'essor de la pensée! Que l'on songe aux œuvres dont l'influence a été la plus considérable : Homère, Platon, Aristote, la Bible, les Védas, le Dante, Shakespeare, Gœthe, Kant. N'ont-elles pas, précisément, exercé leur action grâce aux traductions? „

Maintenant que la thèse de l'efficacité des traductions nous apparaît, grâce à M. Prins, dans toute sa force, reprenons-la point par point. D'abord, tout ce qu'il faut lire n'a pas été bien traduit, il s'en faut de beaucoup. Des morceaux choisis par M. de Wilamowitz pour composer son livre de lecture — et l'on ne pourra pas dire que la question de l'existence de traductions françaises l'ait préoccupé le moins du monde dans son choix — un certain nombre n'ont jamais été mis, que je sache, en français; la plupart des autres ont été traduits il y a un, deux ou trois siècles d'après des textes fautifs, incomplets, parfois d'après des versions latines elles-mêmes très défectueuses; ai-je besoin d'ajouter que ces traductions sont toutes détestables, que les moins mauvaises sont du domaine de l'à peu près, l'ennemi d'un bon enseignement, et qu'aucune ne nous donne ce qu'il nous faudrait ici.

De quelle espèce de reproduction avons-nous besoin, en effet, pour que le but proposé par M. de Wilamowitz soit atteint? Il est une sorte de traduction qui doit simplement faciliter la lecture de l'original à un amateur ou à un débutant. La principale des exigences qu'elle devra satisfaire, sera d'être claire et exacte, de dispenser du maniement ininterrompu d'un dictionnaire et d'une grammaire. Les traductions françaises qui remplissent parfaitement ces conditions sont extrêmement rares, mais ici l'idéal pourrait être atteint, si les spécialistes et les éditeurs s'y mettaient, et encore à la condition que les traductions fussent accompagnées de vastes commentaires, élucidant toutes les difficultés.

Seulement ce n'est pas de ce genre de décalque que nous avons besoin. Il nous faut une traduction qui soit une repro-

duction, qui puisse tenir lieu de l'original, qui donne la même impression que lui; ou plutôt encore, si nous tenons compte de l'idée fondamentale de M. de Wilamowitz, qui nous fasse sentir l'effet produit sur les Grecs par le texte grec, détachant les trouvailles de mots et d'idées, toutes les nuances du sentiment, toutes les nouveautés que l'auteur avait mises en relief, toutes les allusions qu'il laissait deviner. Mais " un bouquet de bruyère ne garde ni sa couleur ni son parfum ". Traduire n'est pas un jeu d'enfant, bien que les enfants s'y exercent. Il ne s'agit point ici de manier des lexiques — abstraction faite des termes techniques, jamais deux mots de deux langues, même si elles sont contemporaines, ne s'équivalent et ne produisent le même effet —. Il s'agit de s'assimiler des idées et des sentiments, puis de les exprimer dans sa propre langue, avec la forme et avec le style correspondant à celui qu'avait choisi l'auteur grec. Dans la vraie traduction, l'âme reste, mais elle change de corps; la traduction est une métempsychose. Où est l'essaim de traducteurs, à la fois poètes, écrivains et philologues, qui nous donneront en textes français l'équivalent de la littérature grecque?

Les reproductions dont nous aurions besoin n'existeront jamais. Il faut avoir lu la jolie étude *Was ist übersetzen* pour savoir ce qu'est l'idéal en ce genre, et tout ce qu'il présente d'exigences et de difficultés [1].

L'Homère de Madame Dacier, l'Eschyle de Leconte de Lisle sont deux productions de mérite, mais après les avoir lues, on continue à ignorer les beautés caractéristiques d'Homère et d'Eschyle, et, dans l'une comme dans l'autre, les contre-sens seraient difficiles à compter.

On pourrait croire que l'exemple des pays de langue française est mal choisi; que, l'Allemagne étant riche en bonnes traductions, c'est là qu'il faut observer ce qu'elles peuvent donner. En effet, nous avons en français peu de traductions

---

1 *Euripides Hippolytos*, Berlin, Weidmann, 1891, *Vorwort;* réimprimé dans *Reden und Vorträge*, IBID., 1901, p. 1 et suiv. Ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre sous la main, retrouveront les idées de M. de Wilamowitz succinctement et nettement résumées dans un compte rendu de M. L. Parmentier, publié ici même, t. XXXVI, p. 55 et suiv.

d'auteurs grecs qui soient aussi consciencieuses que celles des Allemands. Voss est incontestablement supérieur à Madame Dacier, " Voss, l'inventeur des *saumnachschleppenden Weiber*, du *helmumflatterten Hektor*, le créateur d'un langage extraordinaire, à la fois trivial et emphatique, avec lequel l'Allemand (qui ne sait pas le grec) est obligé, bon gré mal gré, de confondre le style homérique ".[1] Quant aux émules de ce célèbre traducteur d'Homère, M. de Wilamowitz a amplement montré les bévues, les lacunes, les insuffisances qui les rendent inaptes à remplacer, que dis-je, à faire comprendre l'original.

Prenez même, parmi les œuvres qui ont un style déterminé, celles qui sembleraient les plus faciles à rendre dans une langue étrangère, les traités philosophiques de Platon : il faudrait n'avoir jamais essayé de les traduire, pour supposer qu'on réussirait à donner à la phrase moderne les qualités de la période grecque, libre, souple et vivante, pleine d'allusions comme la conversation la plus fine et la plus familière, ou bien — ce qui revient au même, le fond ne pouvant se détacher de la forme — qu'il serait possible de conserver à la marche du raisonnement l'allure entraînante de la dialectique de Platon? Le français deviendra réfléchi, abstrait et gourmé, raide et empesé, et, pour prendre les choses au mieux, il aura la solennité oratoire de Cousin, ou la régularité paisible de Saisset.

Mais ces exigences paraîtront exagérées, et les modernes seront tout disposés à accepter, par peur du grec, des traductions grimaçantes et niaises comme celles qui se fabriquent à la douzaine aujourd'hui. Homère, Platon, Aristote, la Bible, les Védas, Dante, Shakespeare, Gœthe, Kant, n'ont-ils pas exercé leur action grâce aux traductions?

Pour contrôler cet ensemble d'affirmations, il faudrait une connaissance extrêmement approfondie de l'histoire des littératures et de la biographie des littérateurs, une connaissance dont peut-être les spécialistes eux-mêmes ne disposent pas à présent. Quant à moi, le peu que je sais me donne de nombreux sujets de réserves et de restrictions.

Il faut d'abord écarter, dans l'examen de la question qui

---

1 L. Parmentier, *article cité*, p. 57.

nous occupe ici, les modernes et surtout les philosophes contemporains.

Fût-il prouvé — et cela même ne me paraît pas établi — que Hegel, par exemple, doit à la traduction française de Véra, ou Kant à celles de Tissot et de Barni, tout ce qu'ils ont eu d'action en pays de langue française, cela ne ferait rien préjuger pour la question du grec. Et si, pour concéder davantage encore, l'influence de Shakespeare en Allemagne était due tout entière à la traduction exceptionnellement bonne de Schlegel, la conclusion à tirer de là ne pourrait s'appliquer aux littératures anciennes.

Quand il s'agit d'œuvres appartenant aux langues vivantes, la langue du traducteur et celle de l'auteur ont le même génie, celui de l'époque moderne; la manière de penser, de sentir, de s'exprimer ne diffère pas beaucoup plus d'une de ces langues à l'autre qu'elle ne diffère entre les poètes du même peuple. Admettons aussi que l'influence d'Aristote ait eu des effets aussi salutaires, quand les scolastiques le lisaient dans des traductions latines, que lorsqu'on est revenu au texte de la langue originale, il ne faudra pas oublier qu'il est plus facile de traduire du grec en latin, que de rendre la pensée d'Aristote en français ou en anglais. Et il s'agit encore une fois d'œuvres philosophiques, où le style est d'importance secondaire, qui sont composées en grande partie d'abstractions scientifiques et de termes techniques [1].

Ce sont les représentants les plus caractéristiques de la littérature grecque, les artistes en prose ou en vers, qui nous intéressent ici.

C'est pour eux qu'il nous faudrait des faits précis, établis-

---

1 Voici un passage des procès-verbaux de l'enquête française déjà citée, emprunté à la déposition de M. Garsonnet (p. 78) : « D. Est-il nécessaire d'étudier dans les textes mêmes des anciens jurisconsultes? Je pose simplement la question. — R. Il serait bien difficile de procéder autrement. — D. Il y a les traductions. — R. Elles décolorent le texte et en retirent toute l'expression. Ceux qui auraient lu le droit romain dans les traductions ne vaudraient jamais ceux qui auraient lu le texte original. (Dans la pensée des deux interlocuteurs, notons-le, il ne s'agit pas de la formation d'un spécialiste). » — Ainsi donc, même des codes de lois ne peuvent agir comme il convient par des traductions. C'est un professeur de droit qui nous le dit.

sant qu'ils ont exercé leur action grâce aux traductions; que les caractères universels et permanents des grandes œuvres ont été accessibles dans des traductions aussi bien que dans l'original; que l'Homère de la *Bibliothèque nationale,* que le Platon de la *Collection Charpentier*, que toutes ces contrefaçons de Grou et de Dacier qu'exploite la librairie, " copies dénuées d'âme et de vie, squelettes décharnés ", peuvent suffire à l'homme de tous les temps et de tous les pays.

Il est convenu qu'on peut, en parlant d'un ouvrage, juger séparément le fond et la forme. Cette abstraction n'offre aucun danger quand il s'agit d'un livre sans portée, mais elle ne doit pas faire illusion. La magie du style de Platon et la splendeur de ses idées ne sont pas comme deux éléments complètement séparables. Mais il y aurait trop à dire sur ce sujet. Admettons même que la thèse de M. Prins n'ait rien d'excessif. Ici, il s'agit de savoir si elle a pour elle le passé. Or, chaque fois que Platon ou Homère ont eu une influence réelle, des hellénistes nombreux lisaient, discutaient, éditaient et commentaient le texte grec. Aidé de leurs travaux, inspiré par leurs idées, le public devinait dans des traductions une partie des beautés de l'original. Souvent même, on connaissait assez de grec pour sentir, en juxtaposant le texte et la traduction, ce que celle-ci n'avait pas rendu. C'est ainsi, par exemple, que Gœthe et Schiller pratiquaient Voss et les autres traducteurs de leur temps [1]. Dans la collaboration de tous les efforts auxquels est due l'action d'Homère ou de Platon dans les temps modernes, où est le rôle principal? Assurément pas du côté des traductions.

---

1 Schiller s'aidait à la fois de traductions latines et allemandes, mais il ne négligeait pas de recourir aussi à l'original. Il écrit à Körner (*Schillersbriefe,* hergg. von F. Jonas, II, 132) : « *Ich bin jetzt mit einer Uebersetzung der Iphigenia von Aulis aus Euripides beschäftigt... Ich habe den griechischen Text, die lateinische Uebersetzung und das Theatre grec von P. Brumoy dazu.* » Quant à Voss, il le pratiquait volontiers, mais il savait deviner en quoi ses traductions rendaient mal l'original (*Ibid.*, V, 387). C'est à mon collègue et ami M. Bley que je dois de connaître ces lettres intéressantes.

Depuis la Renaissance, est-ce que le régime de la traduction a jamais été pratiqué exclusivement? Plusieurs fois on aurait voulu l'établir. Rollin juge utile d'en montrer l'impossibilité [1], et depuis on n'a guère cessé de le prôner. En France, à la grande époque des encyclopédistes, la cause des langues classiques a passé par une crise qui ne fait que se continuer aujourd'hui. Mais presque toujours jusqu'à présent le parti des anciens a eu le dessus, sans que, semble-t-il, la civilisation en ait pâti. Ce n'est pas aux partisans de l'emploi des traductions que l'histoire fournit des arguments.

Quant à l'idée de réserver le grec à une élite, notons-le en passant, elle plaît surtout à ceux qui veulent se débarrasser de lui. L'élite, ce sont les autres, ceux dont on n'est pas. Réserver le grec à une élite, c'est le supprimer de l'éducation des hommes cultivés. Dans les pays où il y aura à peu près autant d'hellénistes que d'arabisants ou d'égyptologues, l'hellénisme aura vécu.

Non, l'histoire ne plaide pas en faveur des lectures de traduction. La Renaissance n'a pas été produite par des lectures de traductions. On prétendra peut-être que le mouvement intellectuel dont elle a été l'expression se fût produit sans le retour à l'antiquité. Refaire une histoire irréelle, comme on fait une géométrie à quatre dimensions, est peut-être un exercice excellent. Mais ici, il s'agit de tirer de ce qui s'est fait des renseignements pour ce que l'on doit faire, et je m'étonne qu'on puisse invoquer l'expérience du passé afin de recommander le règne exclusif de la traduction.

M. de Wilamowitz fait des traductions, et de celles que le public apprécie le plus. Son avis a donc un certain intérêt. Or, voici ce qu'il dit [2] : " Il doit y avoir en allemand d'excellentes traductions des auteurs grecs, on le dit du moins. Mais

---

1 *Traité des études*, livre I, chap. 2, art. 1 (éd. 1838, t. I, p. 166) : " Mais, quand on se bornerait à ne chercher dans les anciens que les choses mêmes et les pensées rendues seulement avec fidélité et exactitude, est-on sûr de trouver cet avantage dans les traductions? A quelles absurdités ne s'expose-t-on point, quand on ne cite les auteurs grecs que sur la foi des imprimeurs ou des traducteurs, quelque habiles qu'ils soient! "

2 *Euripides Hippolytos*, p. 7 ; *Reden und Vorträge*, p. 8.

c'est une erreur qui doit son succès ou bien à l'étourderie, ou bien à une mauvaise intention. Que les ennemis de notre culture parlent de la sorte, et soutiennent par là qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre le grec, cela se comprend : c'est ainsi qu'ils arriveront à leur but. Rien n'est mieux fait que les traductions pour dégoûter des originaux[1]. Mais des hommes sérieux devraient avoir honte de frapper ainsi la vérité en pleine figure. C'est à Schleiermacher que nous devons de comprendre de nouveau le vrai Platon; mais sa traduction est-elle lisible? Y a-t-il quelqu'un qui la lit? „

En Allemagne, le côté philosophique du système de M. de Wilamowitz a causé des inquiétudes dont il est bon de dire un mot ici, bien que ce soit toucher à des questions d'application. Dans un compte rendu qui a fait du bruit, M. O. Immisch déclare que l'on ne pourrait adopter le point de vue nouveau dans l'enseignement du grec, sans livrer au positivisme la dernière position qui lui échappait[2]. Tous les dogmes ont été abandonnés. Il restait encore un culte où les esprits se rencontraient, celui de la beauté dont les Grecs ont eu la révélation. Déclarer que leurs œuvres sont, comme les autres, des essais imparfaits qu'il s'agit d'expliquer historiquement, c'est renoncer au seul enthousiasme capable d'échauffer encore le cœur et d'ennoblir l'esprit de la jeunesse. On aura lâché le suprême appui. Tout ira à la dérive dans le flux des opinions.

“ ... Les gens ne veulent rien savoir de notre idéal, idéal auquel nous avons voué notre vie parce que nous croyons en lui. Cela ne peut pas nous être indifférent. Nullement dans l'intérêt de notre idéal : il est divin, et il a montré qu'une puissance terrestre ne prévaut point contre lui, et bien moins encore les cris confus de la plèbe lettrée moderne (*des modernen Bildungspöbels*). Mais il est vraiment triste de voir sa propre patrie se détourner de l'idéal, non seulement de l'idéal hellénique, mais de l'idéal en général. L'or, les plaisirs des sens, les honneurs, voilà les dieux auxquels on croit; le reste est

---

1 C'était vrai en 1891. Les traductions de M. de Wilamowitz donneront le goût de lire l'original, elles ne veulent pas le remplacer.

2 *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 28 août 1900, V-VI, 2[te] *Abteilung*, fasc. 6-7, pp. 319 et suiv.

de la phrase. Détourner de cela, non point seulement au point de vue esthétique et intellectuel, mais au point de vue moral, c'est une tâche que peut remplir l'hellénisme, ou plutôt son âme, qui n'est pas morte avec le corps du peuple, et qui ne mourra pas. C'est pour cela que nous avons besoin de lui, et je ne connais pas beaucoup de choses qui le peuvent aussi bien que lui. „ On croit peut-être que c'est M. O. Immisch qui continue à parler ainsi? Non, cette ardente profession de foi est de M. de Wilamowitz lui-même [1]. Si son projet de réforme sert le positivisme, il se sera donc étrangement dupé!

En réalité, l'idée qui le guide, c'est justement qu'il est urgent de lutter contre les influences pernicieuses de cet esprit moderne qui envahit tout. Le principe du progrès même n'est-il pas dans la résistance que l'on oppose aux préjugés de son époque, dans la défiance et l'esprit de critique où l'on se maintient vis-à-vis d'eux? C'est cette indépendance que M. de Wilamowitz veut assurer. Une génération qui saura s'inspirer de Platon en même temps que de Comte et de Spencer, verra mieux que le positivisme est un postulat utile peut-être à un moment de l'histoire des sciences, ou plutôt une sorte de trêve bonne à conclure d'un côté, afin de faire porter tout l'effort d'un autre, mais rien de plus.

Les voyages sont le plus efficace des stimulants et la plus sage des précautions pour l'esprit. Ils lui donnent des vues plus larges, plus de vie et plus de curiosité. Quels sont les pays les meilleurs à visiter? Les plus cultivés, et aussi les plus exotiques, car il ne suffit pas que le voyage soit un déplacement, il faut qu'il nous transporte dans un milieu différent du nôtre. Est-il une civilisation — l'exploration des littératures étrangères étant, dans les lectures, l'équivalent d'un voyage — où ces deux conditions soient aussi bien réunies que dans l'ensemble de la vie des Grecs? Trouverons-nous donc rien qui soit plus capable que l'étude du grec pratiquée à la façon d'un voyage, de nous préserver d'un abus d'esprit moderne?

Au lieu de placer la valeur éducative de la littérature grecque uniquement dans les qualités de la forme, M. de Wilamowitz

---

1 *Euripides Hippolytos*, p. 3; *Reden und Vorträge*, p. 2.

la fait dépendre aussi et surtout de son rôle historique. Est-ce la déprécier ? Dire qu'il faut connaître les chefs-d'œuvre des Grecs pour s'expliquer l'aspect sous lequel le beau se révèle aujourd'hui, et non pour savoir ce qu'est le beau en soi; faire voir en même temps, en fait de style, les acquisitions qui ont duré et qui dureront éternellement; élargir ainsi le champ de l'observation, est-ce nier quoi que ce soit? N'est-ce pas au contraire augmenter notre aptitude à sentir la beauté et, si nous y sommes destinés, à l'exprimer?

Et, pour considérer l'aspect moral de la réforme après le point de vue esthétique, qu'y a-t-il de plus propre à élever les cœurs au-dessus de l'égoïsme, que de les intéresser par des vues ouvertes sur les moments les plus décisifs et les plus impressionnants de l'histoire de l'humanité? On sympathise avec ce dont on se représente les souffrances et les joies. Or, la vie de l'humanité ne peut être bien comprise et sentie par un esprit qui n'en connaîtrait qu'un seul moment.

Concevoir le rôle de l'étude de l'antiquité comme le fait M. de Wilamowitz, ce n'est pas faire disparaître les dernières des croyances où tous les hommes pouvaient se rencontrer. Il semble qu'au contraire, en habituant les esprits à voir le retour fatal des mêmes problèmes, des mêmes antinomies, des mêmes ambitions et des mêmes insuccès, on met une vérité au moins à l'abri de tous les doutes, on démontre qu'il y a sous le flux des choses quelque chose d'éternel, ne fût-ce que la manifestation de notre faiblesse. Rien ne peut élargir plus utilement les vues à une époque comme la nôtre.

Bref, la fréquentation assidue de l'hellénisme, ou, si l'on veut, de notre Bible esthétique et scientifique, est d'une importance vitale pour nous. " Ce n'est pas un hasard qui fait coïncider la primauté intellectuelle de la France au XVI[e] et au XVII[e] siècle, de l'Angleterre au XVIII[e], de l'Allemagne au XIX[e], avec l'hégémonie des études grecques ", et le pays qui donne peut-être le plus d'espérances aujourd'hui, ne semble guère disposé à se laisser guider uniquement par l'esprit moderne.

Les deux critiques dont j'ai dit un mot ne seront peut-être pas les seules qui se présenteront à l'esprit. Mais ce sont les seules, je pense, qui touchent vraiment au système et qu'il im-

portait de prévenir ici. Que l'on dise qu'une telle compréhension de l'antiquité ne pourrait être introduite dans l'enseignement moyen, qu'elle est inaccessible pour de jeunes esprits; que l'on sourie en songeant à la disproportion qu'il y aurait entre un programme si exigeant et les forces réelles dont on dispose dans les colléges et les athénées, toutes ces considérations rentrent dans un problème que j'ai écarté pour le moment. Il faut diviser les difficultés. Que l'on me prouve, par contre, que la connaissance de l'antiquité — je ne dis pas la manière dont cette connaissance s'acquiert — possède une vertu éducatrice qui n'a pas sa place dans la théorie de M. de Wilamowitz, ou bien que cette connaissance a une valeur autre ou moindre qu'il ne le pense, et l'on m'aura effectivement contredit. Sinon, la formule est bonne, et un premier point est fixé.

Il resterait alors à aborder successivement et méthodiquement une série d'autres problèmes. Il faudrait tout d'abord, j'imagine, définir de la même manière les services rendus à la culture de l'homme par la connaissance des sciences naturelles, mathématiques, et par les autres ressources de l'enseignement; puis l'on comparerait et l'on jugerait : l'étude du grec est-elle nécessaire à l'homme éclairé, ou bien y a-t-il d'autres études qui peuvent la remplacer? Conviendrait-il d'utiliser toutes ces ressources dans la formation de la jeunesse; sinon, à quelle combinaison, à quel choix devrait-on s'arrêter?

A côté de ces problèmes, on verrait s'en poser d'autres, qui nous rapprocheraient du domaine de la pratique : la tâche proposée à l'étude du grec est-elle de celles auxquelles l'enseignement moyen peut et doit collaborer chez nous? les élèves et les professeurs s'y prêteraient-ils? — Les pays romans doivent-ils accepter de tomber du côté où ils penchent, sacrifier la cause du grec à celle du latin, et se résigner, à cause de leurs attaches historiques, à une situation qui serait une infériorité vis-à-vis des pays germaniques et anglo-saxons? — quelle part faut-il faire, dans l'organisation de l'enseignement moyen, aux préoccupations politiques et sociales qui voudraient s'en mêler? — Enfin viendraient les questions de méthode et de programme auxquelles j'ai déjà fait allusion. Répondre à tout cela serait long, et trop difficile pour moi.

Mais il fallait savoir avant tout quelle est la fonction de la connaissance de l'antiquité dans la formation intellectuelle de l'homme d'aujourd'hui; en d'autres termes, on pouvait souhaiter que quelqu'un fît pour notre génération ce que G. de Humboldt, par exemple, avait tenté de son temps[1]. M. de Wilamowitz s'est acquitté de la tâche. Sa conception tient compte des besoins particuliers de notre époque, et elle n'est pas moins large ni moins compréhensive que celle de son devancier. Il nous montre dans quel sens il faut diriger l'étude du grec pour qu'elle donne tout ce qu'elle doit et ce qu'elle seule peut rapporter : " le sens historique, qui conçoit la vie de l'humanité comme un développement organique et la culture, non comme une création toute faite, mais comme le résultat d'une longue évolution; — l'intelligence des formes simples et éternelles, qui, malgré la variété indéfinie des phénomènes, pénètrent les mondes de la nature et les mondes de l'esprit; — non pas des lettrés, de beaux esprits, mais des " philosophes „ dans le sens de Platon, des hommes qui sentent en eux un élan, une aspiration invincible vers l'éternel; qui par là même soient des maîtres dans l'art de se maintenir sans compromissions ni défaillances au milieu de la vie du jour; qui soient capables de garder, vis-à-vis de ses détresses et de ses combats, la liberté de leur âme; qui ne se détournent pas du monde, mais qui ne se fassent pas non plus ses esclaves, qui, au contraire, sachent le dominer „.

Au lieu de s'annihiler pour laisser revivre en soi l'homme antique, il faut s'affirmer en face des anciens; il faut demeurer préoccupé des problèmes qui nous entourent, et s'adresser aux Grecs et aux Romains comme à des hommes qui ont essayé de les résoudre; au lieu d'en faire des êtres extraordinaires, il faut leur rendre une âme pareille à la nôtre; il faut les rapprocher de nous. " Parmi les sculpteurs, ceux-là seuls ont une opinion juste de l'antique, qui sont tout à fait modernes, comme Constantin Meunier. „

---

[1] Il faut lire sa dissertation *Ueber das Studium des Alterthums und des Griechischen insbesondere*, écrit abstrait et rebutant, mais bien conçu, que M. A. Leitzmann a publié en 1896, *Sechs ungedruckte Aufsätze über das klassische Altertum*, von W. von Humboldt; Leipzig, Göschen, p. 3 à 33.

Ces habitudes nouvelles ne s'établiront pas sans heurter des principes longtemps vénérés. On aura du regret à voir tomber l'homme antique, avec le culte et la foi qui l'avaient produit. Mais il y a des vaincus qu'il est inutile d'essayer de relever.

J. Bidez.

LETTRE DE M. U. de WILAMOWITZ-MOELLENDORFF.

Monsieur et honoré Collègue,

Vous avez souhaité de me voir ajouter quelques mots à l'exposé des idées qui nous sont communes sur le rôle des études grecques. Je ne puis m'y refuser, bien que partout ailleurs j'évite d'intervenir dans les débats provoqués par mon mémoire sur cette question. Il est à espérer que les comptes rendus sténographiques de la conférence scolaire prussienne seront imprimés et paraîtront sous peu : on verra mieux tout ce qu'elle a donné, et surtout l'importante décision qu'elle a prise de faire mettre sur le même pied tous les établissements d'instruction moyenne ayant un programme de neuf années d'études. Les universités auront le devoir de s'acquitter de leur tâche avec des étudiants auxquels manquera non seulement le grec, mais aussi le latin. Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'organisation nouvelle que cet état de choses rendra nécessaire. L'important est que, à présent, le gymnase peut avoir la liberté de se développer conformément à son caractère propre. La carrière est ouverte; si les champions d'études humanitaires sainement conçues n'obtiennent pas que la nation leur accorde de nouveau son entière sympathie, ce sera leur faute à eux.

Je vois à votre exposé la nature de l'objection que vous prévoyez surtout : pour des lectures du genre de celles que je recommande, faites en vue du contenu des textes bien plus que de la perfection de leur forme, des traductions ne pourraient-elles pas suffire? Mais cela même fût-il vrai, l'étude du grec demeurerait indispensable. Les grands poètes, Homère et les tragiques, sont loin d'être exclus de mon programme. Adolphe Harnack, qui a rendu à la bonne cause

des services incomparables, a cité un joli mot d'un étudiant: „ Tant que je lisais Homère uniquement en traduction, je n'y voyais que contes et légendes; c'est dans le texte grec que m'est apparu pour la première fois tout ce qu'il renferme de vie et de réalité. „ Je n'ai pas besoin de vous le dire à vous, mais nous devons le dire au public: il en est absolument de même par exemple pour la philosophie grecque. L'éthique grecque, *εὖ πράττειν, εὐδαιμονεῖν*, tout cela n'est compréhensible que dans la langue grecque. Ici seulement, on trouve une langue qui, pour le sentiment de ceux qui la parlent, est absolument sans mots étrangers; qui peut leur sembler être la langue en soi; une langue dont la logique abstraite s'est dégagée, mais n'a pu se dégager que péniblement. C'est dans la langue grecque que l'humanité a appris à penser; c'est dans cette langue que l'individu apprendra le plus aisément à le faire. Pour ma part, cet appel aux traductions me donne peu d'inquiétudes. Il suffira que le livre de lecture existe, et qu'il soit mis dans les mains de la jeunesse. L'inutilité et l'impossibilité des traductions sauteront aux yeux. Supposé même que nous en fassions de bonnes, nous les mettrions toutes dans une seule et même langue, tandis que les originaux se dispersent sur un espace d'au moins mille ans.

Des différences de style, que l'on peut imiter jusqu'à un certain point, ne suppléent pas à la différence qui se marque dans les pensées et dans l'exposé des pensées, quand il s'agit d'œuvres appartenant à des périodes successives d'un même développement. Celui qui part de la prose ionienne d'Hippocrate, qui passe par Aristote et Polybe, et va jusqu'à Strabon et Épictète, sans oublier le Nouveau Testament, voit se succéder devant lui une série de styles tout à fait différents, qui, tous, réalisent parfaitement ce qu'ils ont voulu. Si même il ne devenait pas clair — et ce n'est cependant pas trop difficile à comprendre — que chacune de ces différences correspond à une phase d'une évolution historique longue de cinq cents ans, on acquerrait par cet examen une idée infiniment précieuse pour l'émancipation du jugement: que l'anomalie a un droit à l'existence. Une telle connaissance, dans une école où le latin, forcément classiciste, accoutume excel-

lemment l'esprit à la règle, à la norme inflexible, est un complément nécessaire de l'éducation pour qui veut se préserver d'excès dangereux. L'absurde résistance qui s'est opposée dans les vingt dernières années à un art plastique nouveau, l'aveuglement tout aussi inepte des jeunes écoles, modernistes et ultra-modernistes, à croire qu'avant elles il n'y avait rien que d'imparfait, toutes ces prétentions à courte vue seraient-elles même possibles chez l'homme qui aurait compris l'histoire des styles de la prose grecque? Mais justement l'école avait cloué le corps vivant du véritable hellénisme à la croix de la règle classique. Il est vrai, c'est tout d'abord en vue du contenu des œuvres que nous devons transformer le choix des lectures; mais l'importance des textes que nous recommandons réside aussi dans leur forme; je crois que, à elle seule, la considération indiquée ci-dessus le montrerait suffisamment. Les avantages que doit procurer la lecture de cette série de textes, ne peuvent être obtenus qu'au moyen de l'étude des textes originaux. Forcément les traductions projetteraient sur la surface uniforme de la langue actuelle, des objets qui sont en réalité séparés par des siècles.

A mon avis, cette considération a son importance pour toutes les nations modernes, mais, d'après l'âge et la nature de leur culture particulière, elle prendra différents aspects. Nous, Allemands, nous avons une littérature très jeune. Parmi les livres écrits avant 1789, très peu sont encore vraiment vivants. Déjà la prose de Lessing commence à vieillir. Mais même les littératures française et anglaise, qui sont tant plus anciennes, et dont les modèles ont aidé les Allemands à se former une prose littéraire, n'ont pas eu, il s'en faut de beaucoup, un développement aussi long ni surtout aussi continu que la littérature grecque. La langue de Thucydide n'est pas aussi loin de celle de Pallade que Rabelais ne l'est de Taine; mais entre la pensée du stratège d'Athènes et les moines de la Thébaïde, il y a une bien autre distance qu'entre l'épopée de *Béowulf* et le *Livre de la Jungle.* Celui qui ne connaît pas grand chose à la philologie, s'étonnera devant cette assertion, car les anciens, pour le grand public, c'est encore toujours une unité. Mais, puisque la philologie a appris à voir et à distinguer, elle doit bien montrer à l'école que ce n'est que

l'unité d'une évolution jamais interrompue. L'ancien classicisme ne montrait qu'un ou deux anneaux : nous montrerons la chaîne. Nous savons que le grec seul est à même de donner à l'esprit le sens et la connaissance du passé. Quand le public le saura, nous aurons gagné la partie.

Incontestablement, chaque nation moderne offrira à ses enfants un choix différent. Même de loin, et avec une connaissance insuffisante de la littérature française, je vois bien que, eu égard à Montaigne, à Bossuet et Fénelon, à Voltaire, je traiterais les *Œuvres morales* de Plutarque, les grands orateurs chrétiens, et Lucien, tout autrement que je ne le fais pour des élèves allemands. Mais ces exigences spéciales à chaque nation se réduisent au fond à peu de chose, et elles s'effacent devant l'importance de ce qui est destiné à former le patrimoine commun de l'enseignement dans tous les pays. C'est pour cela que j'ai cru pouvoir m'exprimer une fois encore sur ce sujet, devant un public étranger.

Nous ne devons pas oublier qu'en privant la jeunesse de la culture classique, nous mettons le monde civilisé en danger de voir disparaître son unité. La langue latine a irrévocablement perdu sa valeur universelle. Les maîtres bénévoles qui même parmi nous parlent encore de l'idéal de l'humanité que la philosophie de Cicéron doit révéler, sont aussi loin d'une philologie vivante et de la vie elle-même, que M. Bergeret, quand il travaille à son *Virgilius nauticus*. Ils feraient mieux de le suivre dans son aimable scepticisme.

Les sciences naturelles ne peuvent apprendre à aucun peuple ce qu'il est; il ne s'en rendra compte que par la connaissance de son passé. Alors il ne reste plus qu'à admettre une multiplicité d'éducations nationales. Certes nous ne voulons pas leur perte, au contraire. Mais elles seront toutes mutilées, le jour où elles oublieront ce qui leur est commun, le fondement sur lequel reposent les fiers édifices de toutes nos grandes civilisations. Ce fondement n'est pas, il est vrai, l'hellénisme classique, mais un hellénisme plus large et plus grand, qui comprend à la fois la poésie classique et le christianisme de l'Église ancienne, encore vraiment universelle. C'est pour rendre ses droits à la vérité que l'on a mis cet hellénisme à la place de l'ancien latin et d'une Église devenue occidentale,

par conséquent particulariste; nous devons dans la pratique aussi rendre les mêmes hommages à la vérité. Je serais le premier à considérer comme un malheur dont mon propre peuple aurait sa part, que les nations romanes risquent le saut fatal, et qu'elles renient l'héritage commun, constitué par la force vivante de l'hellénisme. Tôt au tard, l'harmonie de la civilisation universelle perdrait ses notes les plus sonores, d'abord faussées, puis complètement éteintes. Mais je suis loin de désespérer. Je donnerais beaucoup pour pouvoir éviter à tous les peuples civilisés comme au mien une triste période de fourvoiement. Mais, j'en ai la confiance, ils traverseront l'épreuve sans y succomber. L'Amérique nous donne le spectacle admirable d'une nation jeune, se mettant en possession du patrimoine antique de la civilisation, avec une idée nette du but qu'elle poursuit. L'Église catholique, la plus ancienne des puissances civilisatrices, apprécie l'importance du grec tout autrement aujourd'hui qu'il y a cent ans. Les évêques allemands ont réclamé récemment encore pour leur clergé qu'il fasse ses études préparatoires dans les gymnases. A ce qu'on m'a raconté, le parti socialiste est intervenu il y a quelque temps dans un canton de la Suisse en faveur du grec, qui était menacé par la démocratie bourgeoise. Ce qui est tant demandé n'est pas un jouet ni un objet de luxe : c'est une force vivante. Nous qui nous sommes voués à son service, nous sentons bien cette force en nous. Prenons nos mesures pour que l'hellénisme apparaisse à la jeunesse non comme une formule morte, mais comme une force vivante, et rien ne sera en péril. Mais pour cela la science doit dire à l'école ce qu'il y a dans le grec de plus digne d'être enseigné. Nous devons donner à l'école sur-le-champ le meilleur de ce que nous avons. Le temps viendra où ces biens eux-mêmes auront vieilli à leur tour, comme a vieilli l'idéal du culte des formes classiques. Alors nous devrons faire place à d'autres; l'art est long. Mais l'hellénisme se maintiendra; la vie est éternelle.

COMPTES RENDUS

H. B. Swete. **An introduction to the Old Testament in greek.** *With an appendix containing the letter of Aristeas,* edited by H. Thackeray. Cambridge, University Press, 1900. xi-592 pp. in-8. Prix : 7 sh. 6 d.

Parmi les tâches qui s'imposent actuellement à la philologie grecque, il en est peu de plus importantes que l'étude de la traduction de l'Ancien Testament, connue sous le nom de *Version des Septante.* Il en est peu aussi de plus négligées. Mais on sait combien il est difficile d'attirer les philologues hors des sentiers qu'ils ont accoutumé à suivre, et l'on a vu quel temps ils ont mis à se laisser persuader que les textes épigraphiques étaient aussi dignes de leur attention que les manuscrits [1]. Niebuhr a caractérisé jadis d'un mot cruel ces habitudes « moutonnières ».

Cependant quelques indices semblent annoncer que l'on ne tardera plus à explorer comme il le mérite, le document capital que nous ont laissé les Juifs d'Alexandrie. L'étude des papyrus égyptiens, qui attire l'attention des archéologues, des historiens et des juristes, fournit aux philologues des points de comparaison rigoureusement datés et situés. La grammaire historique du grec ancien et l'histoire des origines de la langue moderne exigent toutes les deux que les monuments littéraires de la *κοινή* soient confrontés et scrutés à fond : on a commencé par Polybe (Hultsch et Schmid), on a poussé jusqu'aux inscriptions con-

---

1 Tout récemment, il s'est trouvé encore un jury de philologues pour déclarer qu'on ne fait de la philologie que quand on édite, traduit ou interprète un texte conservé dans des manuscrits, mais que, quand ce labeur s'applique à des documents gravés sur le bronze ou le marbre, on fait œuvre archéologique. Il suit de là qu'une édition de Thucydide est un travail philologique, mais qu'une édition de la Loi de Gortyne n'en est pas un. (Voir *Moniteur belge* du 23 novembre 1900. Rapport du Concours décennal de philologie.)

temporaines (Jerusalem, *Wiener Studien*, I; Schweizer, *Grammatik der Pergamenischen Inschriften*), il faudra bien que l'on se décide à suivre l'exemple longtemps isolé de Thiersch (*De Pentateuchi Versione Alexandrina*, 1841), avec MM. Viteau, Nestle, Anz et Deissmann. Enfin, les théologiens éprouvent le besoin d'un texte des *Septante* qui satisfasse aux exigences de la critique moderne et, en attendant celui que prépare une commission de savants de Cambridge, l'un de ceux-ci nous a donné une édition commode et très soignée du célèbre *Codex Vaticanus* du IV[e] siècle, avec les variantes des plus anciens manuscrits (*The Old Testament in Greek according to the Septuagint* by H. B. Swete. Cambridge, 2[e] éd., 3 vol. in-8, 1895-99).

Le même savant publie maintenant une introduction générale à l'étude de la Version des Septante qui est comme un programme des problèmes qu'elle soulève, en même temps qu'un tableau des résultats acquis jusqu'à présent. Cet arrêté de situation très clair, très bien présenté et divisé, richement documenté, est précisément le livre qui manquait à l'érudition contemporaine et spécialement aux philologues classiques. Ils pouvaient en effet jusqu'à présent s'effrayer des difficultés de tout genre qui défendent en quelque sorte l'accès de ces études et dont l'une des moindres n'est pas la peine qu'il fallait se donner pour réunir la bibliographie du sujet, car les *Introductions* à l'étude de l'Ancien Testament passent généralement sous silence la plupart des questions philologiques qui s'y rattachent.

Nous ne pouvons mieux faire apprécier la valeur du service que M. Swete rend à nos études qu'en donnant une idée du plan qu'il a suivi. Dans une première partie : *Histoire de l'Ancien Testament grec et de sa transmission*, il réunit ce qu'on sait des origines d'ailleurs obscures de la version grecque, des traductions de celle-ci, des manuscrits et des éditions. *Le contenu de l'Ancien Testament d'Alexandrie* forme la deuxième partie, et nous en signalons tout spécialement les chapitres sur la langue des *Septante* et sur la valeur de l'œuvre en tant que traduction de l'original hébreu. La troisième partie étudie *la valeur littéraire* de la célèbre version, les *citations* qu'on en trouve chez les écrivains grecs, dans le Nouveau Testament, et chez les pères de l'Église et les secours enfin que ces citations apportent à la constitution du texte. Toutes ces questions sobrement et clairement traitées, avec une grande abondance de renseignements bibliographiques, font du livre de M. Swete un *Manuel* indispensable et que l'on ne saurait trop recommander. L'Appendice de M. Thackeray contient une édition critique très savante de la fameuse lettre d'Aristée à Philocrate qui se rapporte à l'origine de la Version et qui constitue un document philologique du plus haut intérêt. Si l'éditeur n'a pas eu sous les yeux le texte de P. Wendland (Teubner, 1900), qui a paru en même temps que

le sien, il a pu consulter la traduction que Wendland lui-même en a donnée dans le grand ouvrage de Kautzsch (*Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, Tome II, Tubingue, 1900), et son édition en tous cas a la valeur d'une recension personnelle, en progrès considérable sur les travaux antérieurs. Ajoutons enfin que l'ouvrage est terminé par d'excellents index.

CHARLES MICHEL.

H. OUVRÉ. **Les formes littéraires de la pensée grecque**. Paris, Alcan. 1900. 573 pp. in-8°. 10 fr.

La pensée grecque étudiée par M. Ouvré s'arrête à la limite que tracent les victoires d'Alexandre; par formes littéraires, il entend en somme ce que l'on est convenu d'appeler les genres, en donnant toutefois au terme « littéraire » une extension plus grande qu'il ne comporte dans l'usage ordinaire. Sont littéraires au sens de l'auteur toutes les phrases ou, pour parler sa langue, les « séries verbales », ou encore les « agrégats fixes de formules verbales » qui sont conservés par un acte volontaire de l'individu ou de la société. L'auteur dans sa préface attache une grande importance à cette définition, et beaucoup de personnes sans doute prendront plaisir à la discuter. De telles controverses sont intéressantes à coup sûr, mais peut-être n'ont-elles pas grande utilité. En bon nombre de sciences, rien n'est plus difficile que d'arriver à une entente sur une définition; malgré les divergences théoriques et en dépit du caractère contesté de certaines limites, tous les savants travaillent néanmoins dans le même domaine; M. Ouvré lui-même, tout en présentant une définition originale à certains égards, parcourt en somme les mêmes voies que ses devanciers dans le champ de la littérature grecque. Je n'en veux pour preuve que les titres de ses différents chapitres, et je les transcris ici pour donner aux lecteurs une idée générale du plan de l'ouvrage : I. Les origines de la pensée grecque. — II. Les premiers genres fixés. — III. La poésie narrative. — IV. Le lyrisme. — V. Les formes scientifiques du genre narratif. Passage à la prose. — VI. Les commencements de la raison spéculative et de la raison pratique. — VII. Les drames. — VIII. L'histoire compréhensive. — IX. L'apogée de la métaphysique. — X. Le discours écrit. — Conclusion.

Parmi les premiers genres fixés, l'auteur accorde une place au dicton, par lequel la pensée commune se condense en des aphorismes et s'incruste dans la mémoire. En confondant dans ce genre tout le trésor de la sagesse traditionnelle, M. Ouvré y réunit des richesses bien

disparates et dont certaines devraient peut-être être considérées plutôt comme un fruit détaché du genre narratif. Je veux parler d'un grand nombre de maximes, de conseils et de préceptes moraux qui, à première vue et sous leur forme actuelle, semblent avoir été édictés tout d'une pièce et dans une intention générale. En réalité cependant, ces maximes, à leur origine, ne sont le plus souvent que le résidu d'un récit dont elles fournissent la conclusion et condensent l'expérience. Le récit, la *fabula*, est antérieur à sa moralité, au *fabula docet*. J'hésiterais donc à placer, comme le fait M. Ouvré, la maxime à un stade plus ancien que la poésie narrative.

Tout le chapitre relatif à la poésie narrative est très fortement construit et rempli d'aperçus originaux. Je me bornerai à signaler, à titre d'exemple, quelques considérations très fines de l'auteur sur certaines différences entre l'Iliade et l'Odyssée : « Qu'on se rappelle le « mot fameux sur Eschyle et Euripide, l'un peignant les hommes plus « grands que nature, l'autre les donnant pour ce qu'ils sont. Cette « phrase résume assez exactement les paragraphes qui précèdent, et « l'on ne ferait point tort à l'aède de l'Odyssée en disant qu'il a quelques « caractères euripidéens. Et cette formule peut s'appliquer à des « époques très différentes. Elle est vraie de la tragédie française, et « sauf quelques réserves, elle marque assez bien le rapport antithétique « de Corneille et de Racine.

« Cette conclusion soulève une difficulté inattendue. Si les genres « reproduisent en miniature le mouvement de l'esprit humain, il suit « de là que chez une seule nation l'histoire semble recommencer plu- « sieurs fois. A certains égards, le plus ancien des tragiques sera logi- « quement antérieur au plus jeune des épiques, bien qu'en fait Eschyle « écrive au Ve siècle, et l'auteur de l'Odyssée au VIIIe.

« Ce fait paradoxal a pour cause qu'un groupe d'œuvres ne renferme « point toute la pensée du peuple. Il en détache un ensemble de repré- « sentations qui appellent d'autres représentations, suivant les lois « psychologiques. Ce système se transforme donc rapidement, grâce à « la netteté des éléments qu'il contient, et à l'attention qui porte sur « elles. Mais, tout autour de cette zone brillante, l'intelligence moins « agile, la sensibilité moins délicate, restent endormies. Un jour vient « où l'on abandonne sa formule esthétique. Une autre apparaissant met « en jeu d'autres associations mentales. Elle est donc archaïque à son « début, car elles n'ont point changé aussi vite que les premières. Puis « la série des métamorphoses reprend son cours, et l'histoire littéraire « compte un chapitre de plus, avec un plan analogue et les mêmes « paragraphes » (p. 85).

Cette page est suivie de remarques très justes sur le rôle de l'amour dans la littérature : il est la suprême ressource des genres qui ont déjà

un long passé. — Le même chapitre renferme une assez longue étude sur les *Œuvres et les jours* d'Hésiode qui tient peut-être une place disproportionnée dans l'ensemble du volume, mais qui est un petit modèle d'analyse littéraire.

Dans le chapitre du lyrisme, citons encore, pour caractériser un des meilleurs côtés de la manière de l'auteur, ce joli portrait de Sapho. « Un caprice du sort nous a gardé dans Sapho l'image d'une femme » auteur. Quelques traits du sexe sont éternels, puisqu'à trois mille » ans de distance, les voici chez cette Lesbienne d'Érésos. L'inépuisable » intérêt pour le sentiment, une inclination vers les intrigues amou- » reuses et les mariages, le besoin de patronner, de faire école, un » soupçon (bien léger) de pédantisme technique, de dogmatisme » raisonneur, une faiblesse pour les mots excessifs, une comédie d'effu- » sions, qui transfigure les rapports d'élève à maîtresse, toute cette » psychologie d'une âme très louable, et qui du reste fut doublée d'un » esprit délicieux, n'est-ce point l'origine de l'inconvenante légende » dont s'amusa la verve des anciens? » (p. 135).

Tout entier à l'évolution des genres considérés dans leurs traits les plus généraux et les plus abstraits, M. Ouvré n'accorde qu'une attention restreinte à d'autres facteurs d'ordinaire moins négligés aujourd'hui, tels que la race et le milieu historique. Ces facteurs cependant sont particulièrement utiles à qui veut comprendre les transformations du lyrisme grec, depuis Callinos jusqu'à Bacchylide. Mais nous n'insisterons pas sur cette critique; le point de vue en quelque sorte hégélien constitue précisément l'originalité du livre de M. Ouvré, et aussi son principal intérêt, car ce ne sont pas les considérations proprement historiques sur la littérature grecque qui nous manquent aujourd'hui.

Dans le chapitre consacré au drame, on trouvera peut-être que quelques-unes des explications de l'auteur ne sont point d'accord avec les vraisemblances historiques. Par exemple, au lieu de rattacher les origines de la tragédie au lyrisme choral, même à celui de Stésichore (p. 221), il convenait peut-être d'insister sur la différence essentielle qui sépara toujours le lyrisme de la tragédie. Le chœur lyrique n'est jamais un personnage distinct du poète; il exprime les sentiments et n'est que le porte-voix de l'auteur. Pour expliquer la naissance de la tragédie, il faut donc partir d'un genre de dithyrambe où la personnalité du poète s'effaçait, et où les exécutants représentaient des personnages étrangers. D'autre part, il n'est pas démontré historiquement que la tétralogie fut à l'origine une tragédie compréhensive, un système à quatre membres. En fait, on constate de bonne heure l'usage de faire apparaître le chœur sous quatre costumes différents et cette tradition se maintint. Mais le lien logique entre les quatre pièces ne fut peut-être jamais qu'une exception.

Le livre de M. Ouvré est riche d'idées, et dans leur nombre il est naturel que certaines invitent à la contradiction. En général cependant, bien que l'ouvrage n'ait ni notes, ni appareil d'érudition, on sent que l'auteur fonde ses opinions sur un vaste savoir et sur une réflexion intense, et qu'il garde par devers lui bien des preuves qu'il ne donne pas. Voici cependant une opinion que j'aurais aimé à lui voir démontrer. C'est à propos de Xénophon et de son finalisme quelque peu puéril. « Quiconque a feuilleté les Mémorables se rappelle les théories finalistes exposées à deux reprises, et qui tiennent *évidemment* à l'essence même du Socratisme » (p. 371). J'ai souligné *évidemment* parce que cet adverbe ainsi placé dispense M. Ouvré d'appuyer de preuves une opinion qui me paraît extrêmement douteuse. Je n'aime pas non plus que Xénophon continue à être considéré comme un témoin sûr du Socratisme, en quelque sorte parce qu'il est un esprit limité (p. 374). Faire de Xénophon un Marc prosaïque et sage (p. 376) est un joli rapprochement, mais s'il est vrai que toute comparaison pèche, celle-ci est à mon sens particulièrement trompeuse. Le dialogue socratique est avant tout une forme littéraire et une méthode s'appliquant à des sujets et à des idées très variables. Le rôle et l'état d'esprit des disciples de Socrate, l'apôtre de la logique et de la raison, n'ont rien de comparable avec l'œuvre des évangélistes qui se donnent comme les historiens et les démonstrateurs d'une mission divine.

Pour l'exposé de l'évolution de la prose, M. Ouvré ne me paraît pas toujours avoir assez tenu compte (p. 510) d'une remarque qui a été récemment très bien mise en lumière par M. Norden. C'est que toute œuvre grecque, même lancée dans le public comme manuscrit et non destinée à être déclamée, était cependant toujours composée en vue du débit oral, puisque les Grecs ne jouissaient jamais d'une œuvre littéraire que par la lecture à haute voix.

Le livre de M. Ouvré témoigne d'un effort de réflexion, d'une puissance de synthèse et d'une largeur de pensée dont peu de philologues sont capables aujourd'hui, et nous craignons de n'avoir su en faire assez ressortir tout le mérite. Les érudits trouveront profit à le lire et à le méditer, et ils y découvriront des vues nouvelles et intéressantes. En particulier, l'auteur rapproche en maints endroits le développement littéraire de jadis de celui des temps modernes, et ces comparaisons pleines d'intérêt font mieux comprendre les questions, et elles éclairent l'évolution des genres. Je doute cependant que le grand public prenne toujours un vrai plaisir à la lecture de l'ouvrage. D'abord il suppose chez le lecteur une trop grande somme de connaissances préalables. Assez souvent, le tableau semble froid et abstrait parce que l'auteur, trop exclusivement préoccupé de la marche de la pensée, a dédaigné de faire voir les penseurs. M. Ouvré aurait augmenté l'attrait de son

œuvre, en accordant çà et là une place plus grande aux détails concrets et aux renseignements historiques. D'autre part, le livre est écrit par endroits dans le style trop abstrait, tendu, fatigant et, disons le mot, peu clair quelquefois, de certains philosophes français d'aujourd'hui. Comme exemple, je cite cette définition de la mythologie : « Cet » agrégat discontinu de représentations immédiates, superposé à d'au- » tres représentations du même genre, et fortifié par un accord des » croyances qui supprime les discussions, c'est bien l'œuvre qu'on peut » attendre d'un peuple qui coordonne encore mal ses pensées, qui » n'élabore pas les résidus de l'observation journalière, et qui de plus, » encore homogène et très mal différencié, impose à chaque individu » la contrainte du groupe social » (p. 18). Certains passages font ainsi penser quelquefois au style des pages difficiles de M. Tarde ; on dirait que c'est là un tribut que l'auteur a cru devoir payer au titre de la collection où paraît son livre : Bibliothèque de philosophie contemporaine. En dehors de ces passages heureusement assez rares, le style est en général clair et ferme, rendant bien la force et la lucidité de la pensée; çà et là il est relevé par des images qui sont pleines de justesse et de charme.

L. Parmentier.

Friedrich Beyschlag. **Die Anklage des Sokrates**. Neustadt a. d. H., Druck von W. Kranzbühler. 1900. 58 pp. in-8°.

Le but de ce travail est d'établir quelle était exactement la teneur de l'accusation portée en justice contre Socrate. On sait comment Xénophon la formule au début de ses *Mémorables* : *ἀδικεῖ Σωκράτης οὓς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζων, ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εἰσφέρων· ἀδικεῖ δὲ καὶ τοὺς νέους διαφθείρων.* Elle nous a été transmise à peu près dans les mêmes termes par un philosophe contemporain de Plutarque, Favorinus (Diog. La. II, 40), qui disait avoir vu le document original aux archives d'Athènes. M. Schanz, dans son commentaire de l'*Apologie* de Platon, a essayé d'infirmer ces témoignages; il ne veut conserver qu'un seul chef d'accusation, celui d'*asébie*, et il remplace *τοὺς νέους διαφθείρων* par *ταὐτὰ ταῦτα τοὺς νέους διδάσκων*. La brochure de M. Beyschlag est consacrée à réfuter l'opinion de Schanz, et il me paraît qu'elle y réussit. En particulier, elle fait bien ressortir la valeur du témoignage de Favorinus, et elle montre que le texte de Xénophon se concilie parfaitement avec les écrits de Platon, quand on les interprète comme il convient. Cette dernière démonstration fournit à l'auteur l'occasion de faire de l'*Apologie* de Platon une analyse qui témoigne de beaucoup de perspi-

cacité et de jugement. Les considérations sur le procès de Socrate et sur son côté politique nous paraissent aussi inspirées en général par un sentiment très juste de la situation historique. Notons cependant qu'à plusieurs reprises, l'auteur cite avec une admiration que nous ne partageons pas le travail où M. Pöhlmann (*Sokrates und sein Volk*) est parti en guerre contre les idées très sages émises par M. Gomperz sur le même sujet.

En passant, M. Beyschlag étudie l'*Apologie* de Xénophon et il conclut à sa non authenticité. La vérité de cette conclusion, heureusement, n'est point nécessaire à l'ensemble de la thèse, car malgré l'autorité de certains de ses partisans et les arguments ingénieux de M.Beyschlag, je continue à penser que cette inauthenticité n'est point démontrée. L'argument principal que l'on allègue est toujours celui-ci : L'*Apologie* de Xénophon reproduit des passages des *Mémorables* et elle présente aussi de nombreuses imitations de Platon (*Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Ménon*). Mais l'argument est sans valeur pour celui qui, d'après l'étude générale du caractère de Xénophon, s'est fait de lui cette conception qu'il a pu très bien se copier lui-même et aussi les autres. M. Beyschlag annonce sur la question de l'*Apologie* de Xénophon un travail spécial qui ne manquera pas d'être intéressant. Sera-t-il définitif? Les travaux faits isolément sur l'authenticité de telle ou telle œuvre de Xénophon — à part celle où comme la *République des Athéniens* il y avait des critères linguistiques certains — n'ont en général abouti qu'à des résultats sans cesse remis en question. Cette année même, pendant que M. Beyschlag, après M. de Wilamowitz, dénie à Xénophon la paternité de l'*Apologie*, MM. Wetzel et Immisch (*Neue Jahrb. für das kl. Altertum* III, 389 ss.) croient démontrer irréfutablement l'authenticité de la même œuvre. Pour trancher la question, il faudrait, je pense, examiner une bonne fois dans son ensemble l'activité littéraire de Xénophon, définir son talent, son caractère, ses tendances et sa façon de travailler, avec leurs limites et leurs imperfections. Mon impression est qu'un pareil examen amènerait à conclure à l'authenticité des écrits aujourd'hui contestés.

L. Parmentier.

Paul Landormy. **Les philosophes. Socrate.** Paris, Delaplane, 1900. 141 pp. in-18. Prix : 0,90 cent.

Le travail de M. Landormy fait partie d'une collection de brèves études sur les philosophes de tous les temps. Elles sont écrites pour le grand public, et la pure érudition en est bannie. Des notes bibliographiques signalent les principaux travaux sur chaque philosophe.

Le *Socrate* de M. Landormy fait honneur à la série. Il expose dans une langue claire et précise les caractères essentiels du Socratisme. En particulier, les chapitres relatifs à la méthode et à la morale socratique sont très bien venus. J'aime un peu moins le chapitre sur la vie de Socrate : les sophistes y sont trop poussés au noir ; le portrait de Socrate lui-même présente trop les caractères de la vulgarité propre à Xénophon, et ne s'illumine pas assez de quelques reflets empruntés à l'idéalisation de Platon.

A la page 6, nous lisons cette phrase : « Le peuple (d'Athènes), c'est-à-dire l'ensemble des citoyens, n'était pas astreint au service militaire, pour lequel il payait des mercenaires. » Dans le travail très soigné de M. Landormy, il est regrettable de trouver cette inexactitude ; disons plutôt ce lapsus ou cette inadvertance, d'autant plus inexplicable que l'auteur parle ailleurs de l'éducation militaire des jeunes Athéniens, et des campagnes de Socrate.

Étant donné le but de la publication, les notes bibliographiques auraient dû, me paraît-il, citer uniquement des ouvrages français ou traduits en français, et ne point indiquer en outre quelques livres allemands choisis, sans qu'on en voie bien la raison, de préférence à tant d'autres.

L. P.

Stylistique latine, *traduite de l'allemand de* E. Berger *et remaniée par* Max Bonnet *et* Ferd. Gache. *3e édition, revue et augmentée.* Paris, Klincksieck, 1900. 1 vol. in-12, de xx-422 pp. Prix : 3 fr. 50.

Les trois éditions que l'ouvrage de MM. Bonnet et Gache compte depuis seize ans, prouvent l'estime dont il jouit en France, estime méritée, s'il en fut, car cette traduction, ou plutôt cette adaptation aux besoins des élèves français, de la *Stylistique latine* de Berger est très habilement faite et surpasse même l'original en plus d'un point. Les auteurs ont eu à cœur d'améliorer sans cesse leur travail ; aussi ceux-là mêmes qui possèdent la première ou la seconde édition feront-ils bien d'acquérir la troisième.

Nous n'avons que peu d'observations à faire. — P. 4, l. 20 : « *Nulla* pour *nihil.* » Il serait bon d'indiquer que *nulla* est le pluriel neutre. — P. 8, l. 23, « prosaïque » peut se rendre encore par *humilis*, *abiectus*, *demissus : oratio humilis et abiecta*, *demissus atque humilis sermo.* — P. 31, l. 5 : « Il (*deterior*) signifie pire seulement en comparaison de ce qui est mauvais. » Cela n'est pas très heureusement exprimé. — P. 45, l. 8 : « *Labi*, couler ; ne doit pas se dire du temps qui s'écoule. »

La forme trop absolue de cette remarque pourrait faire croire à l'élève que cet emploi de *labi* est impropre, alors qu'il n'est que poétique. — P. 70, l. 4; il fallait renvoyer, pour *demum*, à la p. 30, l. 24. — P. 83, l. 11, *scelus* se traduira bien par « scélératesse. » — P. 98, l. 25 et suiv., les auteurs ne parlent que des adjectifs et des participes *féminins* et *neutres* pris substantivement, et pourtant ils citent, parmi les exemples, *natalis* (*dies*) et *annales* (*libri*). — P. 135 (§ 36), *idem* répond à « tour à tour, » si les qualités réunies dans la même personne ne peuvent pas se manifester simultanément, comme dans Quintilien, X, l, 46 ; *idem* (Homère) *laetus ac pressus*, *iucundus et gravis*. — P. 143 (§ 44, 1°), la meilleure traduction de *ullus* est « le moindre ». — P. 181, note, le livre de MM. Krekelberg et Remy, *Les formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine* (Namur, Wesmael-Charlier, 1896), avait droit à une mention[1]. — P. 225 (§ 88) : « On omet *en latin* certains adverbes *français*..., » tournure à modifier. — P. 233, l. 7 : « Plus anciennement, au lieu du participe, on employait le supin, » inutile et peu clair. — P. 263, l. 6 : « Les deux actions antérieures, etc. » Ces mots sont de nature à donner une idée inexacte de la valeur du futur passé.

Une *Stylistique latine* est nécessairement incomplète. La matière, en effet, pourrait s'étendre pour ainsi dire indéfiniment; or, dans un manuel, il faut bien se borner à l'essentiel. Certaines additions cependant nous paraîtraient désirables. — P. 27-28 se contenter de (= se borner à), *nihil aliud facere* (ou *agere*) *nisi...* : *Nihil aliud fecerunt nisi rem detulerunt. Si Torquatus Sullam solum accusaret, ego quoque nihil aliud agerem nisi eum defenderem.* Être content de soi, *sibi placere*. — P. 105 (§ 17), l'emploi du substantif κατ' ἐξοχήν dispense de traduire les adjectifs vrai, bon, etc. : un vrai général, un général digne de ce nom, *imperator*. — P. 115 (§ 24), l'idée que nous exprimons par « un » avec un nom propre (un Antoine, un Crassus, etc.) est marquée en latin par la simple disposition des mots : *Non video nec in vita... nec in rebus gestis... quid despicere possit Antonius* (un Antoine). — P. 123, l. 4 et suiv., les adjectifs possessifs peuvent rendre aussi l'idée de « indépendant, original. » *Quod quidem ego facerem, nisi plane esse vellem meus* (Cic., De leg., II, 7, 17). — P. 139 et suiv., aux pronoms indéfinis, les auteurs auraient dû rattacher les adverbes pronominaux : *quondam* (le rapprochement avec *quidam* explique pourquoi *quondam* ne se dit que du passé : à une certaine époque

---

1 Dans une prochaine édition, les auteurs pourraient tirer parti du *Dictionnaire de style français-latin* de D. Keiffer (Namur, Wesmael-Charlier, 1898).

qu'on pourrait déterminer exactement), *aliquando*, *aliquantum* (que les élèves sont toujours tentés de traduire par « un peu »), *quoquam*, *usquam*, *usque*, etc. — P. 160 (§ 51), les verbes fréquentatifs remplacent un verbe français accompagné d'un adverbe. — Ibid., remarque, ajouter *paene interii*, j'ai failli périr. — P. 192-194 (§§ 71 et 72), les auteurs n'ont peut-être pas assez insisté sur la distinction à observer entre les propositions relatives et les propositions interrogatives indirectes. Les élèves se laissent facilement entraîner par les habitudes de la langue française à substituer les premières aux secondes. Cf. Th. Preud'homme, *Observations de style destinées à faciliter l'intelligence et la traduction des auteurs latins*, p. 34 et suiv. (Namur, Wesmael-Charlier, 1896). — Tous les professeurs savent que les élèves sont souvent embarrassés pour rendre en latin les tournures françaises « malgré, en dépit de, nonobstant, avec (= malgré) tout... » Une remarque à ce sujet serait nécessaire; elle pourrait figurer à l'article intitulé *Périphrases au lieu du nom abstrait* (p. 188 et suiv.), car lorsque malgré, en dépit de, etc., ont pour complément un nom abstrait, ces expressions se traduisent généralement en latin par des propositions concessives. — P. 225 (§ 88), aux adverbes cités ajouter « même » : *cum humillimis* (Sall., *Jug.*, 96, 2), même avec les plus humbles. — P. 237 (§ 91, 2°), il conviendrait de dire quelques mots du phénomène que les grammairiens appellent *res pro rei defectu.* — P. 284 (§ 136), ajouter : être victime de, *opprimi*, etc. — Le latin aime à coordonner par asyndète deux propositions dont l'une devrait logiquement être subordonnée à l'autre comme proposition concessive (on mettrait en français « quoique, alors que..., tandis que..., tout en... »). Ex. ; *Id autem in cognitione tenue est*, *in usu necessarium* (*Cic.*, *De leg.*, I., 4, 14), tout en étant nécessaire. *Cuius vim Graeci norunt*, *nomen omnino non habent* (ibid., 9, 27), quoiqu'ils n'aient pas de mot pour le désigner. *Sentit idem, quod Xenocrates*, *quod Aristoteles*, *loquitur alio modo* (ib., 21, 55), quoiqu'il s'exprime autrement. *Vehementer Sullam probo*, *qui tribunis plebis... iniuriae faciendae potestatem ademerit*, *auxilii ferendi reliquerit* (ib., III, 9, 22), tout en leur laissant... Etc. Cette observation nous semble assez importante pour trouver place dans une stylistique : si l'on en tient compte, on pourra, en mainte occasion, donner à la phrase latine une allure plus vive et plus dégagée. — N'y aurait-il pas moyen de signaler quelque part le rôle de l'apposition, qui est d'un usage si fréquent en latin et qui sert à exprimer des nuances si variées? — Enfin il ne serait pas inutile de rappeler que des tournures négatives en français peuvent se rendre en latin par des tournures positives, et vice versa. Ex. : ne pas recevoir (quelqu'un), *excludere*; sans bouger, *quietus*; sans être

interrompu, *silentio*; laisser l'espoir, *spem non adimere*; laisser tranquille, *non vexare*; etc.

L'impression est correcte [1] et des tables soignées facilitent les recherches.

P. Thomas.

Carré. **Le Vocabulaire français**. *Mots dérivés du latin et du grec.* Paris, Colin, 1900. 600 pp. in-12. Prix : 4 fr. 25.

« Athénée.... *dans les temps modernes, établissement libre d'instruction où des gens de lettres, des savants font des cours, des lectures : l'Athénée royal de Liège.* » On n'est pas plus aimable pour des confrères étrangers, ni, hélas! moins bien informé! — Mais, dites-vous, si les autres définitions se piquent de la même exactitude? — Rassurez, vous, lecteur; l'ouvrage est au contraire fort savant, je ne lui reproche même que d'être beaucoup trop savant.

Certes je suis d'accord avec M. Carré pour réclamer une étude plus rationnelle et plus complète du vocabulaire dans les classes inférieures de nos humanités scientifiques, et je regrette avec lui que des notions de latin n'aient pas été maintenues, ou inscrites, à la base des programmes de l'enseignement secondaire moderne.

Mais dirai-je toute ma pensée? Je ne me figure pas bien des enfants étudiant, d'une manière suivie, comme le demande l'auteur, ce gros volume de 600 pages, et je tremble à penser que la seule liste des *principaux* mots dont la formation et le sens y sont expliqués dépasse le chiffre de 4000! Quel charme, et quelle utilité pratique surtout, de connaître la signification de *madéfier*, *éradication*, *préciput* ou *procrastination;* de pouvoir lancer à la tête de ses condisciples, et peut-être de ses maîtres — tel le bon Rollin ripostant aux injures de la marchande de fruits par les noms des figures de rhétorique — des vocables aussi harmonieux que *exosmose*, *nyctalope*, *phlogistique* et *strabotomie!* Il y a là entre autres quatre pages de mots grecs désignant des maladies, en *algie*, en *ite*, en *ose*, en *ie*, qui vous produisent un petit frisson; elles m'ont rappelé une scène de Molière — en beaucoup moins gai!

A s'encombrer de ce fatras technique, j'ai bien peur que la mémoire des enfants ne laisse couler et fuir la signification d'une foule de mots plus simples, plus vulgaires, d'usage journalier, j'entends le sens net,

---

1 P. 52. l. 26, lire " plant " au lieu de " plan "; p. 135, l. 18, *minime* au lieu de *mimime*.

précis, exact, parfaitement délimité et circonscrit, et non les approximations, les à peu près dont on se contente trop souvent.

Et puis que penser du système préconisé par M. Carré? « Le professeur donne *quelques pages* à préparer.... En classe le moment de la leçon arrivé, tous les livres sont fermés, et les élèves, à tour de rôle, sont appelés au tableau noir pour y écrire successivement tous les mots de la leçon et répondre aux questions diverses qui peuvent leur être posées. » Je vois là un exercice bien fastidieux, bien pénible, et sans grand bénéfice pratique au fond. Car je n'imagine pas que les élèves retiennent pour longtemps ces kyrielles de mots que l'étymologie relie à peine entre eux, mais que nulle succession logique, qu'aucun développement suivi ne rapproche ou n'enchaîne. A ce compte mieux vaudrait encore étudier certains chapitres de *Notre-Dame de Paris*, des *Travailleurs de la Mer* ou du *Capitaine Fracasse*, sans oublier les manuels Roret. Tant il est vrai que le meilleur moyen — je ne dis pas le seul — d'étudier la langue et le vocabulaire sera toujours et encore la lecture, la lecture des bons auteurs, dirigée, surveillée, commentée par un maître prudent et bien informé.

— Si j'entends bien, l'ouvrage vous paraît de mérite assez mince?

— Loin de moi la pensée de porter un jugement aussi injuste. Au contraire, ce livre témoigne d'une érudition peu commune, d'études et de recherches consciencieuses; le plan en est fort bien conçu; on y rencontre une foule d'explications, d'étymologies intéressantes et curieuses, et, ce qui ne gâte rien, le volume est d'impression nette et claire.

— Un dictionnaire à feuilleter donc, à consulter au besoin plutôt qu'un manuel de classe à étudier d'une façon continue et point par point?

— On ne saurait mieux dire.

Oscar Pecqueur.

A. J. Bocquet et P. Clercx. **De l'éducation morale dans l'enseignement moyen.** Tournai, Decallonne-Liagre, 1900.

Ce livre a été écrit dans une bonne intention, et il contient beaucoup de bonnes choses.

En 1893, la Fédération des professeurs de l'enseignement moyen a déclaré « que les études moyennes pourraient seulement porter tous leurs fruits, quand une place plus grande y serait faite à l'éducation morale ». C'est de cette déclaration que les auteurs se sont inspirés: ils en ont voulu prouver expressément la vérité et faciliter en même temps la tâche des maîtres « en recherchant sur quels points doit

porter leur mission éducatrice et de quelle manière ils peuvent remplir celle-ci » (p. III).

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première s'occupe de la nécessité de l'éducation morale. Cette nécessité résulte des tendances dominantes de la société actuelle et de l'état moral de la jeunesse.

A en croire MM. Bocquet et Clercx, l'égoïsme et l'esprit utilitaire, la soif de l'argent et l'avidité des jouissances immédiates tendent à se répandre de plus en plus; les vertus domestiques sont méprisées et conséquemment le patriotisme, qui est l'amour de la famille nationale, s'en va; il est considéré par les cosmopolites du présent comme un préjugé du passé; les devoirs sociaux sont négligés, l'idée de l'honneur elle-même s'affaiblit. L'enthousiasme, l'élan généreux vers ce qui est beau et grand se perd et fait place au scepticisme, à l'indifférence et au dénigrement systématique. On aurait honte de reconnaître quelque chose de bon chez autrui. Dans ces conditions, la foi dans l'avenir et dans le progrès de l'humanité, l'espérance disparaît également. La vie est devenue plate et monotone; l'on se demande si elle vaut la peine d'être vécue. Bref, nous sommes dans une époque d'abattement, de décadence et, pour le dire en un mot, de décrépitude morale.

Comment peut-on remédier à ce mauvais état moral, qui est celui de la jeunesse aussi bien que de l'âge mûr? demandent MM. Bocquet et Clercx, et ils répondent qu'une bonne éducation est de la plus haute utilité pour les hommes et pour les sociétés. A leur avis, la perfection intellectuelle ne suffit pas; sans la perfection morale, elle n'est qu'un leurre (p. 53). C'est ainsi qu'ils sont amenés à la deuxième partie de leur travail.

Amis de l'éducation morale, ils sont adversaires d'un cours théorique et dogmatique de morale, parce que les jeunes cerveaux n'en tireraient aucun profit. Pour ceux-ci il faut une autre méthode, d'après nos auteurs : il faut employer la méthode socratique, qui se base sur des exemples et des faits tangibles. La matière d'un tel enseignement, qui a d'ailleurs l'avantage de pouvoir s'adapter facilement aux individualités et tenir compte des tendances des différentes classes, serait fournie par la conduite des élèves, par certains événements contemporains, surtout par les diverses branches qui forment l'objet des autres leçons. A ce propos, MM. Bocquet et Clercx montrent avec assez de détails de quelle valeur l'histoire, les œuvres littéraires et les sciences naturelles sont pour développer chez les jeunes gens le sentiment du bien, pour leur en donner une connaissance approfondie et pour perfectionner leur jugement moral. Quant à la pratique, ils sont d'avis que le maître devrait principalement parler à ses élèves des multiples sociétés et œuvres qui se proposent le bien-être ou le perfectionnement de leurs semblables. « Ainsi, il fera naître dans son auditoire des prosélytes pleins

de zèle et de dévouement pour ces institutions, et là, ces jeunes gens, en adhérant à ces sociétés, se familiariseront avec la pratique du bien beaucoup mieux que par les meilleurs exemples et les leçons morales les plus tangibles » (p. 100).

Je ne sais si ce dernier moyen est fort recommandable. Qu'un jeune homme soit initié à la pratique de l'épargne et se fasse membre d'une société de tempérance, il n'y a rien de meilleur, puisqu'il s'agit là de sa *propre* perfection. Mais, certes, ne serait-il pas ridicule de voir ce même jeune homme de seize ou dix-sept ans et dont l'éducation n'est pas achevée, s'occuper de l'éducation des autres, par exemple, des « enfants moralement abandonnés » (p. 99) ou des « condamnés libérés » (p. 100)? Je m'attends à un résultat d'autant moins favorable que cette activité ne ferait que lui donner à ses propres yeux une apparence de supériorité qui s'opposerait à ses progrès réels dans la vertu, et qu'elle le détournerait très intempestivement de ses devoirs professionnels d'écolier. Par les mêmes raisons je doute qu'il soit utile d'affilier les élèves à une société de bienfaisance. Encore si ces sociétés développaient réellement la sympathie et la bienveillance! Mais ordinairement on y apporte sa cotisation en argent ou en nature par tout autre motif que parce qu'on s'intéresse de cœur aux malheureux. Pour développer la pitié et la vraie charité, il faut le contact immédiat de la misère, et ce moyen est en général hors de la portée de l'école. La seule chose que celle-ci puisse faire sous ce rapport, c'est de tirer parti de la littérature et de donner aux rhétoriciens une idée des multiples nécessités de la société actuelle ainsi que des œuvres et des institutions constituées pour y pourvoir.

Nos auteurs préconisent avec raison la méthode socratique, mais il me semble qu'ils ont tort de s'opposer à un cours distinct de morale. D'ailleurs, pour les élèves qui suivent l'enseignement de la religion, ce cours existe au fond; il suffirait donc de l'instituer pour les élèves qui ne suivent pas l'enseignement religieux. C'est le caractère théorique et dogmatique d'un tel cours qui effraye nos auteurs. Mais leur argument n'est pas valable. Car ce cours distinct n'a pas besoin d'être purement théorique et dogmatique; on peut y pratiquer la méthode socratique aussi bien que partout ailleurs. De plus, se bornant à la morale appliquée, il serait destiné à condenser systématiquement les enseignements dispersés dans les différentes leçons scientifiques : il opérerait une concentration de tous les cours. Les auteurs disent eux-mêmes (p. IV) que la partie éducative est propre à constituer un lien entre les divers cours dont se compose le programme. Mais pour que ce lien devienne sensible à l'élève, pour que celui-ci ait conscience de l'unité morale de toutes les leçons, un arrangement spécial me paraît être indispensable. Reprenons l'exemple de tantôt. Si les rhéto-

riciens ne doivent pas quitter l'établissement sans une idée des institutions qui ont pour objet le bonheur et l'amélioration de leurs semblables, où, dans quel cours recevront-ils cette idée? Tel maître, *à l'occasion* d'un morceau de littérature, aura peut-être parlé de l'une d'elles, tel autre, d'une autre. Mais cela est plus ou moins effet du hasard. Si on veut avoir la certitude que toutes les choses essentielles seront communiquées et que les enseignements épars produiront une idée d'ensemble, l'on sera bien obligé d'instituer un cours distinct.

Les auteurs ont fait aussi la réflexion suivante (p. 59) : « Pour que l'enseignement soit profitable et bienfaisant, il faut qu'il s'y montre une unité parfaite de vue... ainsi qu'une absolue corrélation dans le but poursuivi par tous les maîtres. » En conséquence, ils se sont demandé comment on pouvait garantir cette unité, si *tous* les professeurs étaient chargés de cet enseignement spécial. Voici leur réponse : « Il serait désirable que l'autorité supérieure dresse un programme, aussi large que possible, des notions morales à inculquer, programme qui, tout en fixant les limites dans lesquelles devra rester l'enseignement des maîtres, leur permettra de se mouvoir à l'aise dans un domaine aussi vaste que celui-là. »

Mais aucune liste de notions à inculquer ne pourra garantir une unité parfaite de vue. Une unité *plus* ou *moins* parfaite résulte d'abord de la matière elle-même, puisque, heureusement, dans le domaine de la morale appliquée, à laquelle on se bornerait, les divergences d'opinion ne sont pas très nombreuses ni très importantes. Ensuite, l'unité serait opérée par l'enseignement distinct dont je viens de parler.

Sans cet enseignement distinct, un programme est surtout nécessaire pour empêcher que les professeurs d'une même classe ne s'occupent *d'objets trop divers* et ne perdent ainsi le fruit qu'ils pourraient produire. Dès que l'on renonce donc au cours spécial, l'intervention du gouvernement est superflue : chaque corps professoral peut établir lui-même un programme suivant ses nécessités et ses vues particulières. Il n'est pas besoin de mettre en mouvement la lourde machine administrative pour réaliser la réforme telle que l'entendent MM. Bocquet et Clercx. Car, en dernier lieu, il ne s'agit que de l'*esprit* dans lequel on interprétera les auteurs et enseignera les sciences naturelles et historiques.

J'ajoute un mot sur la nécessité de la réforme. Nos auteurs ont consacré plus de la moitié de leur livre à la prouver (63 pages sur 104). Il y a sans doute beaucoup de vrai dans ce qu'ils ont dit. Cependant je croirais volontiers qu'ils exagèrent et que, par excès de zèle, ils ont mis trop de noir dans leur tableau. Il sont aussi beaucoup trop prolixes, répètent trop fréquemment les mêmes choses et empiètent sur la deuxième partie, en indiquant déjà les remèdes. La première partie

aurait donc pu être considérablement abrégée et simplifiée. Mais, de plus, si j'avais été à leur place, je n'aurais pas attaché tant d'importance à l'état moral actuel de la jeunesse et de la société, et je ne me serais pas exposé au risque d'amplifier un lieu commun. Cet état moral, en effet, n'est qu'un indice de devoirs négligés; il n'est qu'un symptôme montrant que l'enseignement moyen est mal compris chez nous. La véritable nécessité de l'éducation morale vient d'ailleurs; elle persisterait quand la moralité qui nous entoure serait parfaite : car elle découle du but même des humanités.

A la fin de la préface (p. IV), les auteurs ont écrit ceci : « Nous nous sommes attachés avant tout à faire preuve d'originalité. » Ils ont évidemment réfléchi beaucoup sur la question et se sont donné une grande peine pour découvrir la possibilité pratique d'une réforme. Mais leur originalité n'est que relative : ni dans l'étude psychologique de la société et de la jeunesse modernes, ni dans l'exposé de la méthode et des fruits moraux à tirer des différentes branches de l'enseignement, ils n'ont réussi à exposer des choses absolument nouvelles. S'ils avaient connu, par exemple, la pédagogie de Herbart et de ses disciples, ils auraient su que tout ce qu'ils ont dit, a déjà été dit de l'une ou l'autre façon par ces pédagogues.

J'appelle l'attention là-dessus non pas pour insinuer que l'ouvrage est superflu : il est des choses qu'il est indispensable de redire à certains moments et dans certains milieux. Je ne veux pas non plus mettre en doute la sincérité des auteurs. Cette intention m'est absolument étrangère. Au contraire, je vois dans le fait que les résultats auxquels ils sont arrivés, sont en général conformes aux doctrines de pédagogues célèbres, une preuve de la force de leur intelligence et de la bonne direction de leurs études. Mais je tire une autre conclusion : Si des maîtres aussi intelligents et studieux que MM. Bocquet et Clercx semblent ignorer les doctrines d'éducation à ce degré, c'est qu'il y a eu une lacune dans leur préparation pédagogique. La même lacune existe dans celle de la plupart des maîtres actuellement en activité. Donc la véritable raison pourquoi l'éducation morale est négligée d'une façon si alarmante dans l'enseignement moyen, se trouve dans une préparation pédagogique insuffisante des professeurs. C'est à cela que le gouvernement devrait remédier avant tout en complétant l'enseignement de la pédagogie et en instituant un stage sérieux.

Gand. P. Hoffmann.

Littérature Russe, par K. WALISZEWSKI. In-8°, x-447 pp. Armand Colin, Paris.

La Muse de l'Histoire qui a inspiré M. Waliszewski était souriante, elle lui a dicté un livre agréable. Ce n'est pas un ouvrage d'érudition, appuyé d'une philosophie obscure et profonde, que cette Littérature Russe; c'est une suite de récits animés, dont le tour rappelle l'imprévu d'une conversation, en a le charme et l'effleurement rapide. On accorde beaucoup à un livre de vulgarisation quand on lui reconnaît ces mérites, et qu'il présente, comme celui-ci, une collection complète de tableaux. L'auteur n'a point placé son idéal dans une sérénité voulue et forcée; dans les jugements qu'il porte, il se donne tout entier, avec ses sympathies et ses répulsions. On n'a pas manqué, en Russie, de lui reprocher du parti-pris et surtout de ne pas comprendre l'âme russe. Il est vrai que, si l'on en croit les critiques indigènes, nul étranger ne parvient à comprendre cette âme-là. Mais nous pourrions répondre que les Russes ne saisissent pas mieux le sens intime de nos livres et que, par suite, ils jugent mal nos historiens, qu'ils n'ont pas compris M. Waliszewski. Après cela, nous concéderons cependant que M. Waliszewski n'a pas toujours apprécié les hommes en tenant compte suffisamment du milieu historique, et qu'il a parfois des mots bien vifs. Mais reste à savoir si, à son point de vue, c'est un défaut. Supprimez telle expression trop piquante et certaines faiblesses de langue, il vous restera un bon livre de salon. Toute considération historique mise à part, si M. Waliszewski n'a pas interprété les Russes au goût de la nation, c'est que le génie de ce peuple offre des particularités qui ne nous sont point assimilables ou que nous ne désirons point nous assimiler.

La Littérature Russe met vigoureusement en relief un de ces traits. Le Russe est réaliste et pratique. Toutes ses idées se rapportent au monde dont il prend la connaissance immédiate par l'expérience de la vie. Le sens de la beauté dans l'expression et de la noblesse dans la pensée paraît lui manquer, en comparaison avec les grands écrivains de l'Occident et les penseurs de l'antiquité. S'il lui arrive de poétiser la réalité, il ne lui est pas donné de s'en échapper et de la dominer. S'il développe des idées morales, il s'attachera à des lieux communs, à des paradoxes usés pour nous, ou bien il confondra dans la même indulgence les infractions aux lois civiles et aux lois morales. Cette appréciation est vraie, elle n'est pas toute la vérité. Les littérateurs russes croient à nos paradoxes, et ils veulent faire entrer dans la vie pratique ces lieux communs de morale qui demeurent simple théorie pour nous; ils transforment tout ainsi, et pour peu que l'on veuille y réfléchir, on

se demandera si le moins réaliste n'est pas celui qui place un peu d'idéal dans les affaires du jour, et non pas celui qui le relègue dans le domaine des idées pures. On prendrait ainsi le contre-pied de la thèse bien exposée par M. Waliszewski.

Il est remarquable que la littérature russe ait échappé entièrement à l'influence des anciens. Elle n'est pas classique; elle procède d'une pensée et d'un sentiment très différents des nôtres; sa vision lui est propre. On a la sensation très nette d'un monde étranger, jeune et impatient de vivre; on est transporté dans des « terres vierges ». Le sujet d'étude est vaste, inépuisable, sans cesse augmenté. Ce n'était pas trop peu de lui consacrer un livre français. Il existe en notre langue quelques traités sur l'histoire des lettres russes ; les uns sont déjà anciens ou trop brefs, comme le précis de Courrière, d'autres ne donnent qu'une suite de notices et d'extraits, tel l'ouvrage de M. Léger; M. de Vogüé, M. Dupuy, M. Rambaud ont donné de belles monographies. Il restait à publier une histoire générale; M. Waliszewski l'a faite de manière à donner une idée aussi approchée que possible du mouvement littéraire de la Russie. Il convient de l'en féliciter. Son travail ne peut être comparé, pour la matière mise en œuvre, à la grande histoire en quatre volumes de M. Pypine, qui vient de paraître en russe. Mais l'auteur avait d'autres visées; il voulait d'abord intéresser, et fournir une vue d'ensemble : il parait avoir réussi. Le plan est clair et certaines appréciations littéraires méritent d'être retenues.

F. MALLIEUX.

Le Prince de Bismarck, *par* CHARLES ANDLER. Paris, Georges Bellais. 1900. Pr. 3-50.

Le livre de M. Andler est, sauf quelques additions et retouches, une reproduction d'articles parus dans la *Revue de Paris,* au lendemain de la mort de Bismarck.

M. Andler n'a pas voulu donner une biographie scientifiquement complète de l'illustre homme d'État, — elle serait impossible aujourd'hui, — mais faire connaître dans ses grandes lignes son œuvre et son individualité. Si on envisage l'étendue et le caractère complexe de la matière traitée, ainsi que les limites étroites dans lesquelles l'auteur s'est renfermé, son travail ne comportant qu'un volume de 400 pages in-8°, on ne saurait contester, qu'il n'ait admirablement atteint son but. Cet heureux résultat n'a pu être réalisé que par un ensemble de qualités de fond et de forme assez rarement réunies. Nous nous bornons à en signaler les plus saillantes.

M. Andler s'est très bien documenté; il ne semble avoir négligé

aucune des sources aujourd'hui connues, bien qu'elles soient déjà très nombreuses et que certaines d'entre elles, non encore collectionnées, comme par exemple les conversations, soient parfois difficiles à atteindre. Il s'est étonnamment familiarisé avec les choses d'Allemagne, et a notamment des vues très nettes sur l'histoire de ce pays au 19e siècle. Il fait en général preuve d'une grande objectivité malgré la vivacité de son sentiment national qui a dû parfois être mis à une rude épreuve. Il possède enfin à un degré éminent le don d'écrire et de composer. Quand il a à relater un grand événement historique, à exposer une grande action diplomatique ou législative, il se borne aux faits les plus saillants et élimine tous les détails accessoires. C'est ainsi que sans rien négliger d'important, il a réussi à condenser en un volume une matière qui aurait comporté des in-folios.

Une des qualités de Bismarck qui ont le plus contribué à ses succès, a été son talent de plume et de parole. Sans avoir jamais visé à la gloire littéraire, il est devenu un des grands écrivains allemands, du moins un de ceux qui ont manié la langue avec le plus de virtuosité. Ses mémoires diplomatiques, ses discours, ses lettres, ses conversations se distinguent par certaines qualités qu'on ne retrouve que dans la prose de Luther, de Lessing et de Goethe. M. Andler a mis admirablement en évidence ce trait caractéristique de son héros, trait qui lui a été visiblement sympathique; il a fait mieux, il en a tiré le parti le plus avantageux pour son ouvrage : il n'a pas seulement utilisé les écrits de Bismarck au point de vue des renseignements qu'ils lui fournissent, il s'est inspiré jusqu'à un certain point de la forme qu'ils revêtent. Par des citations bien choisies, des adaptations habilement faites, il a réussi à en faire passer comme un reflet dans son style, à donner à celui-ci un pittoresque qui rend la lecture de son ouvrage fort agréable.

Lorsqu'il s'agit d'une œuvre où tant de questions sont traitées, il est impossible que le lecteur soit d'accord avec l'auteur sur tous les points. Nous nous permettrons de faire quelques réserves.

M. Andler sait très bien résister aux suggestions de son sentiment national. Il n'en est pas de même quant à ses opinions politiques personnelles. Au lieu de juger Bismarck du point de vue des réalités qui ont constitué sa base d'opération, il lui arrive de le juger du point de vue du démocratisme radical, système politique qui a sa préférence.

Ensuite, M. Andler, à notre avis, ne rend pas justice aux Mémoires de Bismarck. Certes, ceux-ci présentent des défauts de composition graves : Bismarck était trop peu homme de lettres et trop homme d'action pour pouvoir produire une œuvre littéraire de longue haleine. Il se peut que les « Pensées et Souvenirs » n'aient rien appris de

nouveau aux spécialistes en histoire contemporaine, qu'ils contiennent même des inexactitudes, comme on l'a démontré : il n'en est pas moins vrai que, malgré tous ces défauts, ils présentent une galerie unique de portraits et de tableaux historiques, et qu'ils constituent une mine féconde d'enseignements politiques pour la nation allemande. Pour ces deux raisons, la presse allemande compétente en est arrivée à une appréciation assez différente de celle qu'émet M. Andler. Nous renvoyons à ce sujet à l'étude magistrale publiée par M. Marcks dans la « Deutsche Rundschau » XXV, f. 7 et 8, 1899, et à l'intéressante brochure de Ludwig Bamberger : *Bismarck Posthumus*, 1899.

La critique la plus sérieuse à adresser au travail de M. Andler concerne l'appréciation qu'il a faite de Guillaume Ier. Celui-ci ne fut certes pas un prince génial; il était difficilement accessible aux idées nouvelles; il avait cependant des qualités intellectuelles et surtout des qualités morales dont le rapport avec les grandes choses qui furent accomplies sous son règne ne saurait être nié. Ainsi, il avait une compétence incontestable en matière militaire, et la réorganisation de l'armée, condition préalable de l'unification d'Allemagne, est avant tout son œuvre. Il savait choisir ses serviteurs avec discernement. Il avait une conception très élevée de son devoir, auquel il sacrifia bien des fois ses sentiments les plus chers. Ce ne sont certes pas là des qualités qui justifient l'épithète de Grand qu'on a voulu lui décerner, mais elles suffisent pour le faire mettre au nombre des princes qui se sont montrés le plus dignes du trône qu'ils ont occupé.

Voilà les principaux points sur lesquels nous ne pouvons pas être de l'avis de M. Andler. Mais ils n'atteignent guère la substance de son travail. Celui-ci est, nous le répétons, un des meilleurs exposés que nous avons lus, de l'œuvre et de l'individualité du prince de Bismarck.

A. Bley.

Eug. Hubert. **Le voyage de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas (31 mai 1781 — 27 juillet 1781)**. *Étude d'histoire politique et diplomatique.* — Bruxelles, 1900. in 4°, 483 pp. — Extrait du tome LVIII des mémoires de l'Académie royale de Belgique.

Quand Joseph II visita notre pays, il avait atteint la quarantaine; il connaissait les affaires puisque depuis la mort de son père il administrait les États héréditaires de la maison d'Autriche en qualité de corrégent; il avait donc l'âge et l'expérience nécessaire pour entreprendre un voyage d'études dans les Pays-Bas, s'enquérir des besoins des habitants et y pourvoir efficacement ; comme il succédait à Marie-

Thérèse, le plus aimé de nos souverains, il était sûr d'être bien accueilli des Belges. Depuis les archiducs c'était le premier prince de la maison d'Autriche qui venait voir nos provinces. On comprend l'importance de ce voyage pour les contemporains et l'intérêt qu'il présente pour l'histoire. Or, jusqu'ici on n'en connaissait que le côté anecdotique. Il importait d'en montrer les résultats. C'est le sujet du récent travail de M. Hubert.

Dans ce mémoire M. Hubert nous donne une description complète du voyage de Joseph II en 1781. Après avoir rappelé tous les incidents qui marquèrent le passage de l'empereur dans les villes principales de Belgique et de Hollande, l'auteur analyse les pétitions nombreuses dont le souverain fut assailli pendant son séjour parmi nous, documents curieux, non seulement pour l'histoire, mais pour le psychologue qui veut étudier l'âme de nos ancêtres. Il expose ensuite toutes les mesures prises par Joseph II, soit immédiatement, soit plus tard, et qu'on peut regarder comme les suites de cette vaste enquête qui roula sur l'administration de la justice, la transformation du conseil de Luxembourg en conseil souverain, les maisons de force, le droit d'asile, les cimetières, les finances, les corporations, le port d'Ostende, l'édit de tolérance, les mariages mixtes, les rapports des communautés religieuses des Pays-Bas avec leurs supérieurs étrangers, le séminaire général, la juridiction des évêques étrangers dans nos provinces, le projet d'érection d'un nouveau diocèse dans le Luxembourg, les places de la Barrière, les contestations de frontière avec les Provinces Unies, la question de l'Escaut. Les dix-sept chapitres consacrés à l'examen de ces différentes questions ont été faits surtout d'après des documents d'archives provenant en grande partie des Archives générales du royaume à Bruxelles, des Archives de l'État à La Haye, et des Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris. M. Hubert nous donne de nombreux extraits des documents qu'il a eus entre les mains et il reproduit in-extenso les pièces justificatives les plus importantes. Enfin, dans un appendice il publie différents documents relatifs à Joseph II qui avaient été réunis aux Archives du royaume par Gachard et que lui même ne connut qu'au dernier moment.

Cette simple analyse d'un mémoire de près de 500 pages nous montre l'importance de la question traitée par M. Hubert et le soin qu'il a mis à nous en exposer tous les détails. Il semble qu'en nous racontant le voyage de Joseph II l'auteur ait été animé du même zêle que le souverain dont il décrivait les travaux. Il est impossible d'être plus consciencieux. L'art de M. Hubert, comme nous le disions à propos de son étude sur la torture aux Pays-Bas, consiste à épuiser un sujet en rappelant toutes les circonstances et en publiant tous les documents essentiels qui s'y rapportent. C'est ce qui fait la valeur de cette description du

voyage de Joseph II en 1781. Grâce à cette minutieuse enquête nous connaissons mieux l'homme et le souverain. Nous sommes à même de constater l'activité prodigieuse du fils de Marie-Thérèse, sa passion des affaires, son amour pour le bien de l'État. Nous pouvons voir aussi que certaines réformes de l'empereur ne vinrent pas de sa seule inspiration, mais furent le résultat d'un examen approfondi des questions qui lui furent soumises. C'est le cas, notamment, pour la suppression des kermesses et même pour l'édit de tolérance. M. Hubert a élucidé l'histoire des débuts du règne de Joseph II, et le résultat de cette savante et impartiale étude, c'est que Joseph II sera plus aimé de ses admirateurs et plus équitablement jugé de ses adversaires.

H. Lonchay.

L. Dechesne. — **L'évolution économique et sociale de l'Industrie de la laine en Angleterre.** — Paris, Librairie de la Société du Recueil général des Lois et des Arrêts. 1900, in-8°, de 282 pp.

Ce livre qui a valu à son auteur l'obtention du diplôme scientifique spécial de Docteur en économie politique de l'Université de Liège, poursuit l'histoire de l'industrie de la laine en Angleterre depuis la première mention qui en est faite au commencement de notre ère jusqu'à ces toutes dernières années. M. Dechesne étudie successivement les temps primitifs avec leur organisation économique communautaire, le moyen âge et les gildes de l'industrie de la laine, l'ancien régime (depuis la fin du 16e siècle jusqu'à la fin du 18e) avec ses deux modes de production, la petite industrie de métier et la grande industrie à domicile d'un caractère plus capitaliste. M. Dechesne connait à fond la littérature du sujet et il a fait le plus judicieux emploi des grands travaux (pour ne citer que ceux là) d'Ashley, de Cunningham, de James et de Bücher.

La plus grande partie du volume (près des deux tiers) et la plus intéressante, est consacrée à l'étude de la révolution industrielle et du régime nouveau qu'elle inaugure. La fin du 18e siècle vit l'avènement de la grande industrie de fabrique qui se caractérise « non seulement par une production en moyen, mais par l'emploi de moteurs mécaniques et d'outils perfectionnés, desservis par des ouvriers groupés en dehors de leurs familles dans des ateliers plus ou moins vastes, dits fabriques ». Il en résulta un abandon de la politique économique de l'Ancien Régime qui entravait l'importation en Angleterre des laines étrangères et l'exportation des laines anglaises. On se rallia

à une politique libre échangiste. D'autre part, l'ancienne législation industrielle et sociale était incompatible avec le nouveau mode d'exploitation économique; elle disparut également pour faire place à un régime de liberté, liberté qui dégénéra en licence et dont la conséquence a été de ramener le gouvernement anglais dans la voie de la législation sociale. M. Dechesne consacre toute une série de chapitres que je ne puis malheureusement qu'indiquer à étudier le développement de la grande industrie à notre époque, notamment l'augmentation de l'emploi de la force mécanique comparé à celui de la main d'œuvre, puis les crises commerciales, le mouvement syndical, le mouvement des salaires, la législation protectrice sur le travail des femmes et des enfants, la statistique des déplacements de population, de la natalité et des mariages.

Le chapitre consacré à la condition actuelle des ouvriers de l'industrie de la laine est particulièrement intéressant. M. Dechesne est allé en Angleterre, il a interrogé les grands industriels et vu leurs ouvriers. — Je ne dois pas oublier des diagrammes fort bien faits qui renseignent très vite le lecteur sur l'état des salaires de 1795 à 1898.

A. Hansay.

Bloemenkrans. *Bloemlezing uit de werken van Hendrik Conscience, geschreven tusschen 1837 en 1860*, samengesteld door H.-N. Van Kalken, leeraar aan de Normaalscholen van Brussel en aan de Tuinbouwschool van Vilvoorden. Brussel, J. Lebègue en C°, pp. V + 323.

Herfstbloemen, *Bloemlezing, etc...., 1860-1881*, samengesteld door H.-N. Van Kalken, etc...., pp. V + 409.

Sous ces titres, M. H.-N. Van Kalken, vient de faire paraître une anthologie en deux volumes des œuvres d'Henri Conscience. Il a réuni une soixantaine d'extraits, empruntés à autant d'ouvrages différents du romancier, depuis le *Wonderjaar* de 1837 jusqu'à la *Geschiedenis mijner Jeugd*, parue après la mort de l'auteur. Dans son choix M. Van Kalken a eu la main heureuse. Il a su réunir ce que Conscience a produit de meilleur et de plus caractéristique, de sorte qu'il nous permet d'apprécier les mérites du romancier, et le développement de son talent, beaucoup plus rapidement et presque aussi exactement qu'on peut le faire avec les œuvres complètes. La plupart des extraits sont précédés d'un résumé de l'ouvrage entier, résumé très succinct, mais suffisant pour guider le lecteur.

Dans une introduction, placée à la tête de chaque volume, M. Van

Kalken nous retrace brièvement l'histoire de la vie de Conscience jusqu'à ses premiers essais littéraires. Cette introduction est surtout intéressante en ce qu'elle nous renseigne sur les éléments (milieu, éducation, etc.), qui ont imprimé à l'esprit de Conscience sa tournure particulière, et qui ont contribué à déterminer le champ d'action de son imagination. L'ouvrage est orné de deux portraits très bien réussis, représentant Conscience, l'un comme jeune homme, l'autre dans son âge mûr.

Ce qui aurait gagné à être un peu mieux soigné, c'est l'orthographe hautement fantaisiste des extraits que Conscience a donnés en note dans ses romans historiques, extraits empruntés le plus souvent à des auteurs flamands et français du moyen âge. Je n'en veux pour preuve que les six vers suivants que Conscience cite dans la première édition du *Leeuw van Vlaanderen*, de 1838, comme suit :

Segher Lonke werd oec gevelt,
Die den Ghenschen standert helt,
Vier werven op sinen cnien;
Dor genen anxt wildi vlien,
Ende ember op, met groter cracht,
Daer men boven syn hovet vacht.

Van Velthem, *Spiegel Historiael.*

L'édition d'Amsterdam, 1727, a :

Seger Lonke werd oec gevelt
Die den Ghenscen standert helt
Vier werven op sine cnien;
etc. (comme chez Conscience).

Ces vers deviennent chez Van Kalken :

Segher Lonke werd ook gevelt,
Die den Gentschen standert helt,
Vier verven op sinen cnien;
Dor geenen anxt wildi vlien,
Ende ebmer op, met groter cracht,
Daar men boven zijn hovet vacht.

(Van Velthem).

Dans ces six petits vers je compte huit incorrections, dont au moins deux de nature à rendre le texte absolument inintelligible; et les autres citations ne sont guère meilleures.

Peut-être M. V. K. aurait-il bien fait aussi de compléter les indications par trop vagues que Conscience nous donne concernant les sources où il puise ses informations : Van Velthem, Froissart, Voisin, ne

disent pas beaucoup au lecteur désireux de comparer et de s'instruire sur la manière dont Conscience a utilisé ses sources.

En somme, M. V. K. a fait de la besogne utile en nous mettant à même d'apprécier plus facilement les qualités d'un auteur qui a, malgré ses grandes imperfections, joué un rôle si considérable dans notre histoire littéraire nationale.

Remarquons en passant qu'il y a bien d'autres auteurs néerlandais moins connus et surtout moins lus que Conscience, dont une anthologie comme celle-ci serait éminemment désirable.

A. LODEWYCKX.

Das deutsche Volkstum *unter Mitwirkung von Dr* H. HELMOLT, *Prof. Dr* A. KIRCHHOFF, *Prof. Dr* A. KÖSTLIN, *Landrichter Dr* A. LOBE, *Prof. Dr* E. MOGK, *Prof. Dr* K. SELL, *Prof. Dr* H. THODE, *Prof. Dr* O. WEIZE, *Prof. Dr* J. WYCHGRAM *herausgegeben von Dr* H. MEYER. *Mit 30 Tafeln in Farbendruck, Holzschnitt und Kupferätzung.* Leipzig. Wien. Bibliographisches Institut. 1899. 679 p. Pr. relié 15 m.

« Was ist deutsch? » Le premier qui essaya de répondre à cette question fut le vénérable père de la gymnastique allemande, L. Jahn. La réponse fut nécessairement très imparfaite. La notion « nationalité » ne peut être définie exclusivement au point de vue ethnologique, historique ou philosophique; elle touche à la fois à tous les domaines, dans lesquels se manifeste la vie d'un peuple. Les nombreux travaux spéciaux de tout genre de la seconde moitié de notre siècle n'étaient pas de trop, pour pouvoir entreprendre à la fin de celui-ci une pareille encyclopédie. Et encore le sujet était trop vaste pour pouvoir être dominé par un seul savant. L'auteur l'a compris; il a abandonné chaque domaine particulier à un spécialiste et s'est contenté d'écrire l'introduction, dans laquelle il étudie en général les caractères distinctifs du peuple allemand, trace ainsi de fait le programme à ses collaborateurs et leur indique les motifs à approfondir chacun de son côté dans une étude spéciale. On ne s'attendra pas à rencontrer dans cette étude des résultats nouveaux; on se contentera d'y trouver une heureuse condensation de tout ce qui a été dit sur la matière, un exposé qui évite d'un côté les plaisantes exagérations des Fichte, Vilmar, Scherr et autres — dont E. Combes s'est si agréablement moqué dans ses « Profils et types de la littérature allemande » — et d'un autre côté les lieux communs. Meyer opère surtout par comparaison avec les Anglais et les Français et indique comme caractère

distinctif essentiel de la race allemande la « Gemuetstiefe, » de laquelle il déduit les qualités et défauts de son peuple.

Le docteur KIRCHHOFF décrit les différents pays et les différentes nationalités allemandes depuis le sommet des Alpes jusqu'à la Baltique et la Mer du Nord; je signale dans cet exposé une excellente caractéristique des Flamands. Suit l'histoire allemande par HELMOLT, divisée en une partie générale et spéciale. Dans la première l'auteur développe le caractère historique des Allemands, c'est-à-dire les qualités qui ont particulièrement influencé la marche de l'histoire et celles que cette dernière a développées. Cela devient par moments assez subtil et coïncide un peu trop avec l'étude de Meyer; la seconde partie, moins étendue que la première, esquisse à grands traits l'histoire allemande. O. WEISE traite la langue allemande. Ici même subdivision : le caractère allemand dans sa langue et histoire de la langue allemande. Cet exposé est un résumé de l'ouvrage très connu de l'auteur : « Die deutsche Sprache » (3e éd. Teubner. 1897). Il a du reste fait un travail analogue sur la langue latine. Une étude très attrayante est celle du Dr MOGK sur les mœurs et coutumes des Allemands, 1° dans le passé, 2° dans le présent. Le même savant expose dans le chapitre suivant la mythologie germanique, et montre en elle les sources des usages qu'il vient de décrire. Un travail très solide, certainement le plus neuf du recueil, est celui de SELL sur le christianisme allemand. Il l'étudie sous ses deux formes : catholicisme et protestantisme et traite ensuite dans un chapitre à part la religion allemande non confessionnelle, dans laquelle prennent place, selon l'auteur, entre autres Leibniz (?), Kant, Fichte, Lessing, Goethe. Comme représentants typiques des trois formes de religion il distingue : Charlemagne, Luther et Goethe. Le droit allemand est traité par LOBE, avec d'intéressantes considérations, particulièrement sur la poésie et l'humour dans le droit; il appuie notamment sur l'idée que chez l'Allemand le sentiment du droit est plus fort que la conscience du droit.

Viennent ensuite les beaux-arts et la littérature. H. THODE étudie l'art plastique, et développe notamment l'idée que l'art allemand s'oppose comme art réaliste à l'idéalisme de la renaissance romane; il voit bien plus dans Böcklin et Thoma des représentants caractéristiques du génie national que dans les naturalistes. KÖSTLIN, nous parle de la musique allemande; il y trouve aussi comme caractères distinctifs l'idéalisme et l'individualisme. Quoiqu'il défende contre les Wagnériens la « musique pure » (reine Musik), il reconnaît pourtant que l'idée de faire entrer la musique au service de la poésie et en particulier du drame est essentiellement allemande; il termine son exposé par une glorification de R. Wagner, comme représentant

typique et idéal de l'art allemand. Thode arrive du reste à la même conclusion.

Wychgram, qui s'est réservé la poésie, fait dans son exposé un choix judicieux des écrivains qui reflètent tout particulièrement le génie allemand. Il est aussi très réservé vis-à-vis des modernes et voit dans la « Frau Sorge » de Sudermann et dans la « Versunkene Glocke » de Hauptmann les productions relativement les plus importantes des contemporains, qu'en général d'ailleurs il ne prise pas très haut. La partie la plus intéressante de son travail, sont les considérations générales qu'il développe sur les principaux caractères distinctifs de la littérature allemande; c'est là une des meilleures études du recueil.

L'ouvrage est splendidement imprimé et richement illustré.

Henri Bischoff.

CHRONIQUE

1. — *Les professeurs des Collèges communaux devant la Commission du gouvernement.* — Par arrêté ministériel du 20 mai 1900, une commission est instituée en vue de l'examen de toutes les questions se rattachant aux traitements et aux pensions des membres du personnel de l'enseignement de l'État des deux degrés. Les professeurs des collèges communaux, qui rentrent dans le personnel de l'enseignement moyen officiel, mais qui ne sont pas fonctionnaires de l'État, échappent par conséquent à la compétence de la commission.

Des démarches ont été tentées après coup et semblent avoir abouti : la commission *pourra* étudier la question du recrutement du personnel enseignant des athénées, et l'on espère que ses conclusions sur ce point seront favorables aux professeurs des collèges communaux.

Il faudrait être fort étranger aux choses de notre enseignement moyen pour ignorer la situation intolérable, tant matérielle que morale, qui est faite au personnel des collèges communaux. A ce double point de vue, la lecture du Bulletin de la Fédération est pleinement suggestive. L'histoire plutôt lamentable des traitements est éloquemment racontée par l'Annuaire, cette excellente création dont M. Wittmann, le dévoué secrétaire de la Fédération, est la cheville ouvrière.

Mais ce qui est inouï, c'est la situation des professeurs communaux au point de vue légal. Qu'ils demandent pour eux les garanties dont jouissent leurs collègues de l'enseignement primaire, on leur répond que celui-ci est régi par une loi, que la commune n'est pas libre de ne pas organiser cet enseignement. Vous devinez le reste. L'enseignement moyen communal est un luxe. L'autorité supérieure subventionne, il est vrai : simple encouragement d'une aussi généreuse initiative. N'essayez pas davantage un rapprochement entre les professeurs et d'autres agents communaux. Les secrétaires communaux, pour citer un seul exemple, sont des agents indispensables, imposés par le gouvernement à qui ils rendent service non moins qu'à la commune. Qui songerait dès lors à leur marchander la protection de la loi? — Les professeurs communaux sont hors la loi : ainsi le veut l'autonomie communale.

Est-ce à dire qu'il faille opposer aux revendications du personnel communal un *non possumus* catégorique? L'intérêt des communes — ne pas se l'avouer serait trop puéril — leur commande de ne pas se montrer

chatouilleuses sur le chapitre de leur autonomie. Un bon subside fait mieux leur affaire. Au reste, sans sortir de l'enseignement moyen communal, chaque nomination dans le personnel est pour le principe de l'autonomie l'occasion d'un nouvel accroc. L'autorité supérieure tient la main — condition *sine qua non* du subside — à ce que tous les titulaires soient munis des diplômes requis par la loi organique sur l'enseignement moyen, et l'on a vu le ministre annuler des nominations dûment faites par des conseils communaux, parce que la condition du diplôme n'était pas remplie. Que son intervention devienne de l'intrusion quand elle s'exerce en faveur du personnel, c'est ce qu'on ne saurait trop vivement regretter.

De telles bizarreries méritaient bien de faire l'objet des délibérations d'une commission spéciale. Celle qui vient d'être instituée ne s'occupera du personnel communal que par ricochet, et seulement à la condition qu'elle ait à examiner la question du recrutement qui, à l'heure qu'il est, peut-être n'est pas encore portée à son ordre du jour.

La question du recrutement du personnel des athénées est de celles qui depuis plusieurs années passionnent le monde enseignant. Plusieurs fois déjà, elle a figuré à l'ordre du jour des assemblées générales de la Fédération. Ce qui paraît manquer aux jeunes docteurs, c'est la préparation pédagogique. En attendant qu'un choix soit fait entre les solutions proposées, l'expérience acquise dans l'enseignement communal doit être une présomption d'aptitude suffisante. S'inspirant de cette manière de voir, la Fédération, en assemblée générale du 4 avril 1898, a émis ce vœu que son comité a transmis ensuite à M. le ministre :

“ Tout professeur se trouvant dans les conditions requises par l'art. 5 „ de la loi du 15 juin 1881 modifiée par la loi du 6 février 1887, et ayant, „ pendant trois années, occupé une chaire soit dans un collège communal, „ soit dans une section d'athénée ou classe latine annexée à une école „ moyenne, serait, après avis favorable de l'inspection, considéré comme „ apte à enseigner dans un athénée royal. Il prendrait rang, avec ses titres „ d'ancienneté et de capacité, sur la liste des candidats à choisir par le „ Gouvernement. „

On admet généralement que l'enseignement dans un collège communal, comme dans une section d'athénée annexée à une école moyenne, n'est pour le jeune docteur qu'une position d'attente. A preuve encore ce paragraphe d'une circulaire de la Fédération, du 20 décembre dernier, qui a trait précisément aux travaux de la commission gouvernementale : “ Le même „ bénéfice (les avantages du barême actuel) doit légitimement être acquis „ aux surveillants, intérimaires, professeurs des collèges communaux ou „ des sections d'athénée, entrés dans l'une de ces fonctions avant l'appli- „ cation de la réforme; il est évident que, si en optant pour la carrière de „ l'enseignement, ils ont accepté ces positions, *considérées comme position* „ *d'attente*, c'est avec la conviction que, lors de leur admission dans le „ personnel des athénées, ils..... etc. „

En réalité, il n'en est rien, au contraire. Au mois de mars 1899, il restait dans les collèges communaux ainsi que dans la section d'athénée de Thuin, 41 professeurs dont 17 ayant plus de 6 années de service (3 agrégés ou

docteurs avaient de 12 à 15 années de service!). De ce nombre il faut défalquer aujourd'hui deux ou trois nominations au plus qui ont été faites depuis au profit de ces diplômés. L'avouerai-je? La tactique, pour le professeur de collège communal en quête d'une chaire d'athénée, c'est de laisser ignorer ses fonctions actuelles. „ Ne déclinez jamais votre qualité „ sera le conseil que les „ anciens „, animés du sincère désir de rendre service, donneront désormais à leurs jeunes collègues du collège, novices dans l'art de devenir professeur d'athénée. Combien en effet ont eu à combattre ce sophisme déconcertant : „ Vous vous plaignez ! Y pensez-vous ? Regardez autour de vous : un tel, diplômé comme vous, serait heureux d'être casé à votre place. „ Vous avez beau répondre que vous seriez tout aussi heureux de lui céder cette place ; le sophisme se répète toujours. Il établit au moins que vous ne mourez pas littéralement de faim, et comme en cette lutte pour la vie il convient d'aller au plus pressé, un autre que vous, un jeune diplômé peut-être, mais qui n'a pas encore eu le temps d'enseigner dans un collège communal, est nommé à la chaire d'athénée vacante. Ni l'ancienneté, ni l'expérience acquise, ni les notes de l'inspection, si flatteuses soient-elles, ne constituent un titre pour le professeur communal. Au rebours des autres carrières où pareil honneur est un privilège de l'âge, le jeune docteur tient en main un bâton de maréchal, du jour où il débute dans l'enseignement communal. D'aucuns diront que c'est un bien. Je pense qu'il vaut mieux que quelque chose reste à conquérir. On dit que cela stimule.

L'inconvénient, je vous prie, en l'absence de dispositions régissant le recrutement, d'admettre dans le cadre du personnel de l'État les professeurs communaux, par rang d'ancienneté? Je suppose qu'on ne chantera pas victoire, parce que M. le Ministre, cédant déjà en cela aux démarches pressantes de la Fédération, a nommé un ou deux professeurs communaux à des chaires d'athénée, se réservant de choisir les titulaires des autres chaires vacantes ou les surveillants en dehors du personnel communal, parmi des diplômés moins anciens. Mais il faut garder une juste proportion. Entre quels termes ? Il n'y a en présence que des diplômés de même catégorie. Les professeurs communaux ont en plus l'expérience, mais l'expérience paraît n'être pas un titre en matière d'enseignement, alors.....? Je le dis en toute sincérité; que les professeurs des collèges communaux démissionnent en chœur pour rentrer dans la phalange des candidats *qui n'enseignent déjà pas :* si mes calculs sont exacts, leurs chances d'être nommés à une chaire d'athénée seront quintuplées *ipso facto.*

Il est une condition dont je n'ai pas parlé, tant il est évident qu'elle doit être remplie par tous les candidats : la moralité. On sera forcé de m'accorder que sous ce rapport comme sous tous les autres, le personnel dont j'ai l'honneur de défendre ici la cause présente les plus sérieuses garanties. Les tournées d'inspection et le contrôle des administrations communales intéressées — elles le sont au premier chef, on en conviendra — donneront à M. le Ministre tous ses apaisements. Et d'ailleurs, le professeur qui n'est pas digne d'enseigner dans un athénée royal, peut-il prétendre le faire dans un collège communal? Elle serait à plaindre, la jeunesse studieuse des

établissements communaux, et mieux vaudrait fermer ces établissements demain, s'ils devaient être le refuge des indignes de l'enseignement de l'État. Heureusement, un tel inconvénient n'est pas à craindre dans la petite localité, siège ordinaire du collège communal, où le professeur passe constamment au crible de l'opinion publique.

On assure qu'à la Commission, les travaux de la Fédération serviront souvent de base à la discussion. Reprendra-t-elle pour son compte le vœu émis en assemblée générale du 4 avril 1898? Que par besoin de conciliation, elle double le nombre d'années de stage à faire dans un collège communal, personne n'y contredira. Mais il est urgent qu'il y ait une règle.

Que la Commission ait à cœur de l'établir, et elle aura bien mérité de notre enseignement.

Janvier 1901. P. ALTENHOVEN.

---

2. — Sous le titre *Volkslatein*, M. H. Diels, professeur à l'Université de Berlin, vient de publier une conférence " Sur l'importance du latin pour notre peuple et pour notre époque „ (Leipzig, Teubner, 1901). Elle est destinée à servir de préface à un petit livre d'exercices composé par M. R. Helm pour les cours populaires de latin institués à Berlin par un Comité de professeurs de l'Université. Ceux-ci ont constaté que leurs leçons publiques auraient des résultats beaucoup plus féconds si elles s'adressaient à des auditeurs préparés par l'indispensable discipline des études latines. De là l'institution des cours populaires de latin, dont la conférence de M. Diels montre éloquemment la nécessité. La méthode très ingénieuse de M. Helm tient compte naturellement des circonstances spéciales et du but de cet enseignement. Le nombre des auditeurs a été très grand. Dans la statistique, je relève les chiffres suivants : 181 hommes appartenant aux professions industrielles ou commerciales, 65 employés, 52 femmes. — Dans un second cours (janvier-février 1901), M. Helm expliquera le quatrième livre de la *Guerre des Gaules* de César. Des étudiants de l'Université se sont chargés de donner des répétitions aux élèves des cours. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir la portée de cette innovation. Le latin qui servait de barrière entre les classes supérieures et le peuple est ainsi en train de conquérir de nouvelles couches de la population; il vérifiera ici encore sa puissance éducatrice et sa mission historique, comme langue-mère de la civilisation européenne. " On a cru d'un cœur trop léger, dit M. Diels, pouvoir se passer du fondement des humanités pour notre haute éducation. Tôt ou tard on s'apercevra que l'on a ainsi ébranlé tout l'édifice de la science, et que privé de ses assises idéales, celui-ci doit succomber aux attaques de la pure technique. Alors, trop tard peut-être, on reconnaitra, comme les Américains pratiques en ont fait depuis longtemps l'expérience, que sans humanités il n'y a pas moyen de concevoir de haute culture ni de science désintéressée. Alors sans doute, comme c'est le cas maintenant en Amérique, il y aura dans l'opinion publique une réhabilitation des études classiques. Cette renaissance devra partir, à mon sens, des couches du peuple encore avides de

culture, et non de celles qui en ont la satiété. Une des voies qui conduit à ce but est l'enseignement populaire du latin. „

---

3. — Je ne sais si le *Golden Bough* de M. Frazer a conquis encore sur le continent, en dehors d'un cercle étroit de spécialistes, toute la notoriété qu'il mérite. Une deuxième édition, qui paraît dix ans après la première (Londres, Macmillan, 1900), nous montre qu'au moins en Angleterre cet ouvrage de science a sû intéresser de nombreux lecteurs. Rappelons, pour que nul n'en ignore, que dans l'antiquité le prêtre de Diane à Némi, le *rex Nemorensis*, restait en fonctions jusqu'au moment où il succombait sous les coups d'un adversaire qui, après avoir brisé un rameau d'un arbre sacré, se mesurait avec lui en combat singulier. L'explication de ce rite étrange a servi de prétexte au professeur de Cambridge pour interpréter avec une érudition impeccable les mythes de la végétation et bien d'autres phénomènes religieux chez les peuples les plus divers. Ils nous promène avec une aisance et une sûreté merveilleuses à travers les croyances et les usages du monde entier, et il en dégage l'esprit comme Ulysse :

πολλῶν ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Il n'a pas seulement, dans l'espace de dix ans, recueilli une multitude d'observations, qui l'ont obligé à diviser son ouvrage en trois volumes au lieu de deux, il a aussi précisé sa pensée sur des points capitaux : personne ne lira sans profit les pages suggestives où il montre comment la magie et la religion partent de principes opposés, et sont au fond hostiles, bien que souvent confondues. Toutefois les théories fondamentales de l'auteur n'ont point changé; il les a au contraire étayées de nouveaux arguments : son hypothèse que primitivement le prêtre de Némi, incarnation de " l'esprit des arbres „, devait être immolé tous les ans a trouvé une confirmation inattendue dans ce fait, aujourd'hui établi, que le roi des Saturnales romaines subissait encore au IV[e] siècle le même sort. Le chapitre consacré à ces fêtes et d'autres analogues, est l'un des plus attachants d'un livre dont la richesse défie l'analyse.

4. — Entre l'île de Cythère et le Cap Malée, des pêcheurs d'éponges ont trouvé dans la mer, à la fin de l'année dernière, des statues antiques et d'autres objets. Une partie de ces antiquités ont été retirées des eaux et transportées au Musée d'Athènes. Les pièces principales, malheureusement très mutilées, sont les suivantes : 1. Deux statues d'homme en marbre, sans tête, l'une de grandeur naturelle, l'autre un peu plus petite; 2. Divers fragments de statues de marbre et de bronze; 3. Des vases de bronze et d'argile; 4. Une épée de bronze, brisée à la pointe; 5. L'extrémité du pied droit d'une statuette en marbre, appuyé sur un socle d'un très beau travail; 6. La tête en bronze d'une statue d'athlète, qui ressemble, parait-il, à la statue d'athlète en bronze qui se trouve au Musée du Capitole. — Les recherches continuent. Au dernier moment, on annonce la découverte d'une magnifique statue en bronze.

5. — La Vénus de Milo a ce privilège " qu'il n'est jamais trop tard pour parler encore d'elle „. Ce motif, qu'invoque M. Étienne Michon, n'était

point nécessaire pour justifier l'article très documenté qu'il vient de consacrer à la célèbre statue (*Revue des études grecques*, p. 302, 1900). A l'occasion de la découverte au Louvre de l'inscription de Théodoridas, acquise par M. de Rivière avec la Vénus, il a réuni et discuté tous les témoignages connus sur la trouvaille de Milo, l'arrivée des marbres à Paris et leur conservation jusqu'à ce jour. Un simple exposé des faits suffit à faire justice de certaines hypothèses ou allégations que l'ignorance ou même la mauvaise foi ont fait exprimer à propos du chef-d'œuvre qui a provoqué tant de commentaires.

6. — Le Dr Deneffe, qui continue la série de ses curieuses études sur la chirurgie antique, nous entretient aujourd'hui des *Bandages herniaires à l'époque mérovingienne* (Caals, Anvers, 1900). Les bandages métalliques qui étaient peut-être déjà connus des Grecs — on en aurait retrouvé dans des tombes du VIIe siècle avant J.-C. — ont certainement été d'un usage peu fréquent dans l'antiquité, car il n'en est point question dans la littérature médicale, et ils passaient généralement pour avoir été inventés au XIVe siècle par Gordon de Montpellier. Or, on a mis au jour dans des sépultures franques du Nord de la France, six de ces bandages tous de fer, qui étaient fixés à l'aide d'une courroie. Ces appareils ne semblent pas avoir été empruntés par les Germains à la médecine romaine mais ils doivent avoir une origine barbare.

7. — La nouvelle édition de l'excellente *Grammaire des inscriptions attiques* de K. Meisterhans a été parfaitement mise au courant par M. E. Schwytzer (K. Meisterhans, *Grammatik der Attischen Inschriften*. 3te vermehrte und verbesserte Auflage, von E. Schwytzer, Berlin, Weidmann, 1900, xvi-288 pp. in-8°. 9 marcs). L'ouvrage est augmenté d'une cinquantaine de pages et les améliorations portent sur toutes les parties du livre. Pour les inscriptions sur vases peints, on renvoie désormais au livre de M. P. Kretschmer (*Die Griechischen Vaseninschriften*, Gütersloh, 1894) où le sujet est traité d'une façon complète; mais en revanche, le Corpus des inscriptions attiques a été repris d'un bout à l'autre, et les nouveaux textes dûment enregistrés, ce qui a amené nombre d'améliorations de détail. Sous sa forme nouvelle, l'ouvrage rendra plus de services que jamais aux épigraphistes, aussi bien qu'aux grammairiens et aux linguistes. C'est un outil indispensable.

8. — M. H. Thiersch a fait paraître récemment un important travail qui tranche définitivement une des questions les plus difficiles de l'histoire de la Céramique grecque („ *Tyrrhenische* „ *Amphoren. Eine Studie zur Geschichte der altattischen Vasenmalerei*. Leipzig, E. A. Seemann, 1900. 162 pp. in-8°, avec de nombreuses figures dans le texte et 6 planches. 6 marcs). Examinant d'une façon approfondie tous les spécimens actuellement dans les musées, de ce que l'on appelait à tort, les *Amphores tyrrhéniennes*, il a montré, par l'étude de la décoration, des sujets traités, des animaux figurés, du costume et de l'armement des personnages, que cette catégorie de vases appartient à l'ancienne école attique et doit être placée au commencement du VIe siècle avant notre ère. Par la rigueur de la méthode et l'étendue des connaissances céramographiques qu'il décèle,

le livre de M. Thiersch mérite une place d'honneur parmi les publications récentes sur les vases grecs.

9. — MM. Ferdinand Haug et Gustave Sixt viennent de terminer un travail qui devrait servir de modèle à d'autres entreprises analogues et dont nous pourrions spécialement en Belgique nous inspirer : c'est le Catalogue complet des inscriptions et des monuments figurés de l'époque romaine découverts dans le Wurtemberg (*Die römischen Inschriften und Bildwerke Württembergs.* Stuttgart, Kohlhammer, 1900. 413 pp.). Ces monuments sont classés par ordre topographique, et généralement une vignette accompagne leur description. La bibliographie parait être sans lacune et l'interprétation est souvent originale. L'introduction résume l'histoire des études archéologiques et épigraphiques dans le Wurtemberg, et un bon index achève de donner tout son prix à cet inventaire, indispensable à tous ceux qui s'intéressent à la romanisation des provinces frontières.

10. — Au sujet du vase de Herstal (voir *Chronique*, n° 221, 1900), un savant archéologue gantois propose (*Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, p. 400-412) une interprétation assez différente de celle de M. Demarteau. Les philosophes représentés ne seraient point des adeptes de l'école de Cyrène ou d'Épicure. L'un d'entr'eux serait manifestement un pythagoricien; les autres sont peut-être un stoïcien, un platonicien et un péripatéticien. Les couples lubriques placés au dessus des philosophes visent surtout un effet railleur et satirique, en montrant le contraste entre la gravité des philosophes plongés dans leurs méditations et les débordements auxquels ils s'abandonnent. Le vase de Herstal est donc une expression de la moquerie populaire, toujours hostile aux philosophes et aux prédicateurs de vertu. Sa composition " exprime la protestation de l'esprit bourgeois contre l'ascétisme, importun à autrui et sujet à des chutes profondes. Elle est issue du même sentiment qui a dicté au moyen âge les satires contre les moines. " — Dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, M. Léon Renard consacre également un article à la trouvaille de Herstal. C'est un rapport très consciencieux des fouilles, et une étude fort érudite de chacune des pièces exhumées du tumulus.

11. — ÉMILE CHATELAIN. *Introduction à la lecture des notes tironiennes.* Paris, chez l'auteur, 1900. 232 pp. in-8°, avec 18 planches. — Cet ouvrage est appelé à rendre les plus grands services à tous ceux qui s'occupent de paléographie latine et de diplomatique. On ne possédait pas jusqu'ici de traité méthodique et commode, vraiment propre à exercer l'étudiant au déchiffrement des notes tironiennes. M. Chatelain a comblé cette lacune de façon à faire apprécier une fois de plus ses qualités de savant consciencieux et de maître consommé. Il a fait mieux : il nous apporte des renseignements nouveaux et des remarques personnelles d'un haut intérêt.

---

12. — L'état actuel des études d'anthropologie et d'ethnographie est fort bien exposé dans le récent ouvrage de M. J. Deniker, *Les races et les peuples de la terre* (Paris, Reinwald). Nous recommandons ce bon travail à

tous ceux qu'intéressent des études où la fantaisie et le dilettantisme sévissent encore trop souvent. Un de nos collaborateurs parlera prochainement plus en détail de cet ouvrage.

13. — La récente histoire d'Édouard III par M. James Mackinnon est bien composée et clairement écrite, mais ne répond pas complètement à ce que l'on était en droit d'attendre d'un livre consacré à un règne si important à tous égards (*The history of Edward the third.* Londres, Longmans). Outre que l'auteur n'examine guère que l'histoire militaire de son héros, il n'a utilisé que des sources imprimées et ne paraît pas toujours au courant de la bibliographie de son sujet. Les relations si importantes d'Édouard III avec le continent eussent mérité d'attirer davantage son attention. M. Mackinnon, à cet égard, n'est guère en progrès sur la *Geschichte von England* déjà ancienne de Lappenberg. Pour la Belgique il semble n'avoir puisé ses renseignements que dans l'Histoire de Flandre de Kervyn.

14. — On ne possédait jusqu'aujourd'hui pour se guider commodément à travers la bibliographie de l'histoire d'Angleterre que la courte *Introduction to the English history* de MM. Gardiner et Mullinger. On disposera désormais, du moins pour la période médiévale de cette histoire, d'un instrument de travail excellent, grâce à l'ouvrage de M. Ch. Gross, *The sources and literature of English history from the earliest times to about 1485* (Londres, Longmans). L'auteur a suivi un plan assez différent de celui qui, depuis l'apparition de la *Quellenkunde* de Dahlmann-Waitz a été généralement adopté dans les bibliographies d'histoire nationale. L'usage décidera s'il a eu raison d'innover à cet égard. En tous cas, son livre est destiné à rendre les plus grands services et les nombreuses notices critiques dont il est parsemé lui communiquent une valeur particulière.

15. — Robert Fruin préparait, quand il a été surpris par la mort, une nouvelle édition du traité que Philippe de Leyde composa au milieu du XIVe siècle pour le duc Guillaume de Bavière, comte de Hollande et de Hainaut, sous le titre de *De cura reipublicae et sorte principantis.* Œuvre d'un jurisconsulte et tout imprégné de droit romain, ce traité expose *ex professo,* la politique centralisatrice et monarchique que les ducs de Bourgogne devaient bientôt faire prévaloir dans les Pays-Bas. Fruin n'a pas eu le temps de composer le commentaire qu'il se proposait de joindre au texte de l'ouvrage établi par lui d'après l'édition princeps de 1516. M. P. C. Molhuijsen vient de faire paraître ce dernier avec quelques appendices et une préface dont on regrettera l'extrême brièveté (P. Fruin et P. C. Molhuijsen, *Philippus de Leyden, De cura reipublicae et sorte principantis.* La Haye, Nijhoff).

16. — La troisième édition de *Die Entstehung der Volkswirthschaft* par M. K. Bücher (Tubingue, Laupp) atteste suffisamment le succès mérité de ce remarquable ouvrage. Elle ne diffère de la seconde, dont nous annoncions récemment l'excellente traduction par M. A. Hansay (Bruxelles, Lamertin), que par une étude intitulée : *Die Wirthschaft der Naturvölker,* et par un court appendice destiné à combattre les objections que divers savants, et entre autres MM. Ed. Meyer et G. von Below, ont fait valoir contre

certaines assertions de l'auteur relativement à l'histoire économique de l'antiquité et du moyen âge.

17. — M. E. Levasseur entreprend une seconde édition entièrement refondue de son *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789* (Paris, Rousseau). Le tome I, seul paru, va de la période gauloise à la fin du XVe siècle. Mentionnons encore, à côté de cet ouvrage, l'un de plus importants que l'on possède sur l'histoire économique de la France, le second fascicule des *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France* publiés par M. G. Fagniez dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* (Paris, Picard).

18. — Notre collaborateur, M. G. Lacour-Gayet, a fait paraître dans un des derniers numéros du *Correspondant* (10 janvier 1901) une très intéressante étude sur *Les projets de débarquement en Angleterre à la fin du règne de Louis XV.* Dans ce chapitre d'un ouvrage actuellement sous presse (*La Marine militaire de la France sous Louis XV.* Paris, Champion), le savant historien nous donne des détails extrêmement précis sur la préparation d'une descente en Angleterre, entreprise par Choiseul, ministre des Affaires étrangères, en même temps que par le comte de Broglie, dès 1763, arrêtée par la chute de Choiseul, en 1700, reprise au début du règne de Louis XVI, avec une ardeur infatigable, par le comte de Broglie, et finalement anéantie par sa disgrâce et son exil en Lorraine en 1780. M. G. Lacour-Gayet a retrouvé aux archives de la marine tous les plans, les tableaux, les mémoires justificatifs et le programme complet de cette expédition qui devait jeter 60,000 hommes sur les côtes anglaises, et il en expose de la façon la plus attachante toute la genèse occulte et tous les préparatifs dus à l'énergie prodigieuse de ce comte de Broglie dont la vraie place était aux affaires étrangères ou à la marine.

19. -- Dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (Classe des lettres), 1900, n° 11, Mgr. G. Monchamp a publié une étude sur *Le Distique de l'Église Saint-Servais à Maestricht* (tirage à part, 28 pp. in-8°; Bruxelles, Hayez). Ce distique ainsi conçu : EXCITUS HAC ARCHA MONDOLPHUS AQUISQUE-DICATO | GONDOLPHUS TEMPLO SE REDDIT UTERQUE JERARCHA, a donné lieu à diverses interprétations. Mgr. Monchamp en propose une nouvelle : tandis que ses prédécesseurs admettent tous que AQUIS est un nom propre et désigne Aix-la-Chapelle, il prend ce mot pour le nom commun qui signifie *eaux* et pense qu'il s'agit de la consécration (par l'eau) de l'église Saint-Servais, événement qui eut lieu en 1039 et qui fut rendu nécessaire par l'agrandissement du temple. Les restes des SS. Monulphe et Gondulphe furent exhumés à cette occasion, comme c'était l'usage, et réintroduits dans l'église après sa nouvelle consécration. Une contre-sens a donné lieu à la légende de la résurrection des deux Saints lors de la dédicace de l'église d'Aix-la-Chapelle. Cette explication est assurément ingénieuse, mais elle ne lève peut-être pas toutes les difficultés de l'énigmatique inscription.

20. — Nous avons reçu : *Une correspondance d'écolâtres du XIe siècle,* publiée par MM. Paul Tannery et l'abbé Clerval (*Notices et extraits des mss. de la Bibl. Nat.* Paris, Klincksiek, in-4°). La correspondance en

question, relative à des questions de mathématique, a été échangée aux environs de l'an 1025, entre Régimbald de Cologne et Radulf de Liège. La conclusion qu'en tirent les auteurs c'est, qu'à cette époque, on n'avait pas dépassé, en fait de connaissances géométriques véritables, le niveau où pouvaient avoir atteint les Grecs avant Pythagore. Les lettres des deux écolâtres sont précieuses encore pour la critique de la *Geometria Gerberti* et du *De quadratura circuli* de Francon de Liège. Elles obligeront M. Bubnov, comme l'observe M. Tannery dans un post-scriptum, à modifier ses idées sur la valeur du premier de ces textes.

21. — Le livre de lecture que M. A. Smets vient de publier sous le titre de : *Notre Pays* (2e édit. Bruxelles, Lebègue) nous parait parfaitement approprié à son but : inspirer aux jeunes gens le goût de l'histoire nationale et l'amour de la patrie. Si les tendances patriotiques dominent trop exclusivement parfois dans l'enseignement de pays voisins, elles sont en revanche trop lamentablement absentes du nôtre, pour que nous n'applaudissions pas à une tentative faite pour susciter dans le cœur des élèves, les sentiments virils et généreux qu'une éducation nationale bien comprise devrait chercher par tous les moyens à y cultiver.

22. — Sous le titre de *La chronique liégeoise de 1402*, M. Eug. Bacha, donne dans les publications in-8° de la Commission royale d'Histoire, le texte de la compilation désignée jusqu'ici par le nom de *Chronicon Gemblacense*. On saura gré à l'éditeur des peines qu'il s'est donnée pour retrouver et identifier toutes les sources utilisées par le chroniqueur anonyme. Pour la première fois dans les éditions de chroniques publiées par la Commission, des caractères différents ont été employés pour distinguer les passages empruntés à des textes connus des parties originales de l'œuvre. Cette innovation si utile fera doublement regretter que la maison Hayez n'ait pas apporté plus de soin et de goût dans l'impression du volume.

23. — Le 10e fascicule de la *Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège* renferme une *Étude critique sur la chronique de Saint-Hubert dite cantatorium*, par M. Karl Hanquet. Ce travail, qui prélude à une édition nouvelle de cette chronique, l'un des monuments les plus précieux de notre historiographie du XIe siècle, abonde en remarques fines et ingénieuses et atteste chez son auteur un sens critique très délié encore que parfois un peu subtil. M. Hanquet s'écarte en plusieurs endroits des conclusions formulées antérieurement en Allemagne par M. Krollick, en Belgique par M. Cauchie. Nous ne pouvons songer à entrer ici dans l'examen des problèmes souvent fort abstrus que soulève le *Cantatorium*. Qu'il nous suffise de dire que son nouvel exégète l'attribue au moine Lambert le jeune qu'il croit également l'auteur de la *Vita Theoderici* et des *Miracula S. Huberti*.

23. — La librairie E. A. Seemann de Leipzig a commencé, il y a quelque temps déjà, une remarquable collection de monographies consacrées aux localités artistiques célèbres (*Berühmte Kunststätte*). D'élégants volumes, abondamment illustrés, ont décrit la Rome ancienne, Venise, Pompéi, Nuremberg, Paris, Prague, et voici que la Belgique prend place dans la

série, avec une description très complète de Bruges et d'Ypres (*Brügge und Ypern*, E. A. Seemann, Leipzig-Berlin. 116 pp. in-8°. 116 grav., cartonné, 3 marcs). Le texte, d'une grande valeur documentaire, est dû à M. H. Hymans, l'éminent conservateur à la bibliothèque royale de Bruxelles, et contient une description vivante et érudite des principaux monuments des deux villes, éclairée par le récit des événements historiques dont ils ont été les témoins. L'illustration extrêmement soignée et complète donne tout ce qui est important en fait de monuments et d'œuvres d'art. On annonce que deux volumes encore, consacrés à Anvers et Bruxelles, et à Gand et Tournai, sont en préparation. Ils seront de premier ordre s'ils ressemblent à celui dont nous venons de parler.

25. — Dans la *Revue de l'art chrétien* (1900, 6e livraison), M. J. Helbig publie un intéressant article sur Joachim Patenier. C'est un résumé clair et complet de la carrière et de l'œuvre du paysagiste dinantais († 1524), illustré de trois belles reproductions phototypiques. — P. B.

26. — M. Jules Laude, bibliothécaire de l'université de Clermont, a publié dans la *Revue des bibliothèques* un important travail sur les *Bibliothèques universitaires allemandes et leur organisation*. Les éléments de cette monographie lui ont été fournis par les bibliothécaires allemands eux-mêmes : c'est en dire l'exactitude et la précision. Comme le remarque fort justement M. Laude, c'est en Allemagne que les bibliothèques universitaires sont le mieux conçues et rendent les plus utiles services. En en faisant connaître l'organisation d'une manière détaillée, il a voulu les donner en exemple aux bibliothèques françaises qui, malgré leurs sensibles progrès, laissent encore à désirer. Mais son étude est également des plus intéressantes pour la Belgique, car nos établissements similaires, pour prospérer comme il le faudrait, devraient, sur bien des points, être régis d'après les principes adoptés en Allemagne. Si nous ne pouvons songer à la résumer ici, nous tenons du moins à la signaler à ceux qui s'intéressent au développement et au progrès de notre enseignement supérieur, auxquels les bibliothèques sont si intimement liées. — P. B.

27. — Le quatrième fascicule du *Trierisches Archiv* publié par M. Max Keuffer contient une étude de M. Armin Tille sur l'abbaye bénédictine de Saint-Martin, près de Trèves, et la suite du catalogue des manuscrits des archives de cette ville.

28. — La troisième partie du catalogue des pamphlets de la bibliothèque royale de La Haye (*Catalogus van de pampflettenverzameling berustende in de koninklijke Bibliotheek*), dressé par M. W.-P.-C. Knuttel, contient la description de 3136 pièces parues de 1689 à 1713, c'est-à-dire durant les dernières grandes guerres de Louis XIV. L'importance de ces brochures est bien connue, et la *Revue critique* en a fait encore récemment ressortir tout l'intérêt en rendant compte du volume de M. Knuttel (n° du 7 janvier 1901). Comme dans les parties précédentes, la description bibliographique est très soignée, et le volume se termine par une table des auteurs, complément des plus utiles qui manque malheureusement aux catalogues similaires des collections Meulman et Muller. — P. B.

29. — M. Ulysse Chevalier vient de publier le quatrième fascicule (K-N)

de la partie topo-bibliographique de son *Répertoire des sources historiques du moyen âge.*

30. — Le *Bibliographe moderne* (n° de mai-août 1900, p. 305), relève les " méfaits " de la classification décimale à propos d'un répertoire annuel des travaux de bibliographie élaboré par l'Institut international de bibliographie de Bruxelles pour 1897-1898 et publié dans le *Bulletin* de l'Institut (1900, n° 1-2). Cette liste n'est ni exacte, ni complète; et encore y a-t-on fait figurer plusieurs fois le même ouvrage ou entrer des livres qui n'ont aucun rapport avec la bibliographie, tels que le *Recueil des documents concernant le Poitou,* de Paul Guérin, et le *Catalogue des sculptures et inscriptions antiques* du Musée du Cinquantenaire, de Fr. Cumont. Tout cela n'est pas de nature à réconcilier avec le système Dewey ceux qui, dès la première heure, ont contesté l'utilité de la classification décimale. — P.B.

31. — UN SIÈCLE. *Mouvement du monde de* 1800 *à* 1900 (Paris, H. Oudin, 1900. xxvi-914 pp. gr. in-8°. Fr. 7-50). Sous ce titre, un comité de lettrés et de savants, parmi lesquels on retrouve quelques-uns des noms les plus distingués de la littérature française contemporaine, a essayé de faire au triple point de vue politique et économique, intellectuel et religieux, le bilan du siècle qui vient de finir.

Le volume s'ouvre par un *Préambule* de M. E. M. de Vogué, puis viennent successivement : PREMIÈRE PARTIE. *L'Œuvre et l'Influence de Napoléon :* M. Sepet. — *Les Nationalités* : É. Lamy. — *Les Gouvernements :* H. Joly. — *La Législation* : Émile Chénon. — *Le Partage du monde :* R. Pinon. — *Les peuples nouveaux :* Vte de Meaux. — *La Guerre :* Gal de la Girennerie. — *L'Industrie et le Commerce depuis un siècle :* G. d'Avenel. — *L'Homme et la Terre cultivée :* J. Brunhes. — *La Question sociale au XIXe siècle :* Cte A. de Mun. — *L'Église romaine et les courants politiques du siècle :* G. Goyau. — SECONDE PARTIE. *La Presse :* E. Tavernier. — *L'Éducation :* P. L. Péchenard. — *La Critique :* R. P. A. Lapotre. — *La Philosophie :* J. Didiot. — *Les Sciences mathématiques :* G. Humbert. — *Les Sciences physiques et chimiques :* B. Brunhes. — *Les Sciences de la vie :* M. Arthus. — *Les Sciences de la Terre :* A. de Lapparent. — *L'Archéologie :* P. Allard. — *L'Histoire :* L. Duchesne. — *La Littérature* : F. Brunetière. — *Les Beaux-Arts :* A. Pératé. — *La Musique* : C. Bellaigue. — TROISIÈME PARTIE. *La Religion et les Religions :* R.-P. René-Marie de la Broise. — *Les Religions non chrétiennes :* Bon Carra de Vaux. — *Les Églises chrétiennes séparées :* Ch^ne^ Pisani. — *Les Luttes de l'Église :* G. Fonsegrive. — *L'Expansion de l'Église catholique* : R.-P. A.-D. Sertillanges. — *Le Mouvement théologique :* R.-P. Bainvel. — *Les Œuvres et la charité de l'Église :* O. d'Haussonville. — *La Vie intime de l'Église :* Mgr. Touchet. — *Conclusion : Vers l'Unité* : Mgr. Richard. — Le point de vue auquel se placent tous les collaborateurs est nettement chrétien, mais on ne saurait trop louer la parfaite convenance du ton toujours modéré, la réelle impartialité, l'objectivité vraiment remarquable de tous ces essais, dont plusieurs sont de premier ordre. Pour rester dans le domaine dont s'occupe notre revue, nous signalerons particulièrement les études de MM. F. Brunetière sur la *Littérature du XIXe siècle* qu'on peut mettre à côté de ses meilleurs essais; P. Allard, sur l'*Archéo-*

logie, L. Duchesne, sur l'*Histoire*. Mais tous sont à lire, et méritaient de prendre place à côté des noms que nous venons de citer.

32. — La Société des anciens textes français a distribué le tome III du *Meliador* de Jean Froissart, publié par M. Longnon, contenant la fin du texte, le glossaire, l'index des noms propres, une note sur l'armorial de la table ronde et les blasons décrits dans le *Meliador*, et une réponse aux objections de M. Kittredge relativement à la date du poème. M. E. L. Kittredge avait combattu, en 1899, dans les *Englische Studien* les opinions de l'éditeur à ce sujet; M. Longnon fait remarquer que les arguments de son contradicteur ne reposent que sur des hypothèses, et il s'en tient à son opinion que la première rédaction du poème est antérieure à 1369, et que la seconde a été faite pour le duc Wenceslas.

La Société a distribué en même temps *Orson de Beauvais*, publié d'après le manuscrit unique de Cheltenham par M. Gaston Paris, avec une substantielle introduction sur cette chanson de geste de la fin du XII[e] siècle, qui n'a rien de commun avec le roman de *Valentin et Orson*. — P. B.

33. — M. E. Bourciez vient de nous donner une deuxième édition de son *Précis historique de phonétique française* (Paris, Klincksieck, 1900, xxxvii-250 pp. in-12°. Cart., 3,50 fr.), qui est véritablement un livre nouveau. Il est inutile de dire que l'ouvrage a profité judicieusement de tout le travail philologique accompli depuis une dizaine d'années, mais il faut faire remarquer que le savant professeur de l'Université de Bordeaux a résumé dans une excellente introduction les principes généraux de la phonétique, et que dans tout le corps de l'ouvrage la partie historique a été très développée. C'est en réalité tout un traité d'étymologie que l'auteur nous présente dans ce petit volume, avec une érudition, une précision et une clarté qui ne laissent rien à désirer. En même temps, il nous fournit tous les éléments d'une théorie raisonnée de la prononciation française, dont on ne saurait trop recommander l'étude dans notre pays, où tant de prononciations vicieuses continuent à se propager même dans les classes les plus instruites, et où tel lettré, qui se croirait déshonoré par un solécisme, prononce couramment *drolle*, *Alfret*, *Belche*, persuadé que c'est là du plus pur parisien.

Romanica. — 34. — Enfin a paru le premier volume de la nouvelle édition de la chanson de *Roland*; elle est due au savant professeur de Greifswald, M. Ed. Stengel, et renferme le texte critique et les variantes essentielles de toutes les versions, ainsi que la table onomastique (Leipzig, Th. Weicher, in-8°). Un second tome sera rempli par la préface, un commentaire philologique et un glossaire complet. Dès 1878 M. Stengel, en donnant l'édition diplomatique du ms. Digby 23, s'était préparé à son entreprise actuelle; la publication des textes rimés par M. Foerster, les *Extraits* de M. G. Paris, les réimpressions de l'édition dite classique de M. Léon Gautier, enfin de nombreux articles n'ont pas épuisé l'intérêt qui s'attache à notre plus beau texte épique; l'ouvrage de M. Stengel sera donc le bienvenu, et nous en rendrons un compte détaillé.

35. — Parmi les innombrables livres de vulgarisation qui voient le jour

en Italie, il faut signaler favorablement le manuel de M. F. Flamini, *Compendio di storia della letteratura italiana*, ad uso delle scuole secondare. L'auteur est bien informé; il a, sans recherche vaine d'originalité, adopté un plan clair et commode; son introduction atteste des connaissances précises dans le domaine des études romanes; les grands classiques italiens sont traités avec un soin et un respect des proportions qu'il faut louer; le XIXe siècle n'est pas sacrifié, et d'Annunzio, par exemple, est jugé avec cette sympathie, qui n'exclut pas de nécessaires réserves; une part est faite à la littérature scientifique, contrairement à l'usage de la plupart des manuels français.

36. — Le dernier no de la *Romania* (octobre 1900), renferme un important article de M. Paul Meyer sur Lambert le Bègue. Dans un manuscrit du British Museum (*additional* 21114), ce savant a cru retrouver la main, et, en tout cas, il a retrouvé la trace de Lambert le Bègue, le clerc liégeois persécuté pour l'indépendance de ses allures, qui traduisit les épîtres de St Paul et fonda l'ordre des béguines. Le manuscrit, dont il s'agit, a appartenu à un Catalan vers la fin du moyen âge; il contient une table, dont M. Meyer donne la description et qui est due à Lambert, et une miniature représentant ce dernier dans une attitude extatique, le corps traversé obliquement d'une banderole sur laquelle on lit :

Je sui ichis Lambers, nel tenez pas à fable,
Ki funda Sain Christophle, ki enscri ceste table.

Enfin dans le même codex se trouvent deux prières, qu'avec toute vraisemblance M. Meyer attribue au même personnage; c'est, en fait, tout ce qu'il nous reste de lui en langue vulgaire, car son *Antigraphum* (voyez *Comptes rendus de la Commission royale d'histoire*, 1899), est écrit en latin; nous n'avons plus sa traduction des Épîtres de St Paul, et quant aux vies des Saints, et particulièrement à la Vie de Ste Bathilde, que différents érudits, entre autres M. F. Hénaux, lui ont attribuées, rien ne confirme qu'elles soient de lui.

37. — M. Langlois a publié dans la *Revue de Paris* un article étendu sur Siger de Brabant, où il revient sur les questions qui ont été résumées ici même en 1900 (*Chronique*, no 79). Il conclut, dans des termes peu encourageants pour la critique historique, à l'impossibilité où est celle-ci d'établir de façon certaine comment périt le célèbre docteur. M. G. Paris a répliqué dans la *Romania* (1900, p. 627).

38. — On invoque souvent, parmi les plus anciens témoignages en faveur de la diffusion de la langue vulgaire, en Gaule, celui d'une vie de St-Mummolin, qui aurait été nommé évêque de Noyon et de Tournai en 659 *quia praevalebat non tantum in teutonica sed etiam in romana lingua.* M. Novati, dans un mémoire inséré dans les *Rendiconti del R. Istituto Lombardo* (ser. II, t. 23) vient de démontrer que le texte, ainsi libellé, est dû à un remanieur du XIIe siècle et que la version primitive portait : *et latina et teutonica praepollebat facundia;* la suite du texte primitif n'en a que plus d'intérêt pour notre histoire, car l'auteur écrit " *Ecclesia siquidem Noviomensis romana vulgariter lingua, Tornacensis vero teutonica*

majori ex parte utitur „. Voilà un renseignement qui, ainsi rectifié, ne sera pas perdu pour nos historiens. Dans ce même travail, M. Novati prouve que le premier texte en date, d'où il ressorte qu'on a officiellement employé le « roman », est celui du concile de Tours de 813.

39. — M. Brückner, déjà connu avantageusement par son livre sur la langue des Langobards (Strasbourg, 1895), a publié, en 1899, une *Charakteristik der germanischen Elemente im Italienischen* (annexe du Rapport du Gymnase de Bâle). Il y établit un classement des mots d'origine germanique qui ont pénétré dans l'italien, en partant des origines (I-Ve siècle) pour aller jusqu'à notre temps. Les périodes les plus riches en documents sont naturellement celles des dominations gothiques et langobardes. Il a fallu à M. Br. un grand effort d'ingéniosité pour opérer son classement, d'autant plus grand qu'il s'agissait d'établir à quels signes on peut reconnaître une forme langobarde ou gothique, dont nous n'avons pas d'exemple, d'une forme apparentée de l'un des autres dialectes germaniques. Il va de soi que la part conjecturale reste considérable dans un travail de l'espèce et que tous les critères proposés par l'auteur n'ont pas une valeur égale. Néanmoins il faut louer une initiative qui a été généralement approuvée (voyez *Zs. f. R. Phil.* XXIV, 574 et *Romania*, XXIX, 586), et noter que l'auteur a complété ses données sur un point spécial dans une étude plus récente (*Zs. f. R. Phil.* XXIV, 61).

40. — Le mot français *lutin* qu'on a rapproché du wallon *nuton* dès 1880 (*Revue des langues romanes*, XVIII, 304; cmp. Förster dans l'édition de *Yvain*, vers 5271) a été depuis confirmé par des exemples du vieux-français, portant *neutun*, *nuitun*, dûs peut-être à l'influence analogique du mot *nuit*, et désignant un monstre marin (*Troie* 14680). M. Schneegans publie dans la *Zs. f. R. Ph.* (XXIV, 557), d'intéressantes considérations sur ces étranges survivances du paganisme, qui durent à un simple transfert de résister à l'avènement de la religion nouvelle dans l'imagination du peuple. Neptune lui-même, méconnu par les Romains en tant que dieu des mers, avait peu à peu pris la place et supplanté le culte de divinités locales des sources et des fleuves dans les provinces, notamment en Gaule, en Germanie et en Dalmatie; ainsi s'explique l'importation du mot *neptunus* dans le pays qui sera plus tard la France; déjà dans Frédégaire (*S. R. M.*, II, 95, 5) il signifie un dieu des eaux (non un dieu marin, comme le veut M. Kurth, *Hist. poét. des Mérov.*, p. 150); plus tard il est tout à fait considéré comme un appellatif sans idée de nom propre (voyez les *neptuni daemones* dans Thomas de Cantimpré et d'autres exemples allégués) et il désigne des lutins véritables, ayant tout à fait perdu leur caractère primitif. C'est le cas chez Gervais de Tilbury et dans nos vieux auteurs, où M. Schneegans a fait une plus ample cueillette[1] que ses devanciers. Je lui signalerai, cependant, des exemples anciens, les uns du dérivé, l'autre d'une forme probablement

---

1 *Toret* cité à propos de Wace (*Rou*, II, 4591) a donné lieu à un rapprochement ingénieux de M. Joret (*Mél. de phon. norm.*, p. 31).

féminine du mot *nuiton* ou *luiton; luitonel* (où Gdf. voit (sic) une " sorte de peau ") est dans le *Moniage Renouart* et aussi dans *Aliscans*, 5998:

Et si avoit en son chief. i. chapel
Qui estoit fais de cuir de luitonel.

Cette peau d'un monstre, dont était fait le couvre-chef du personnage, reparaît dans un autre passage d'*Aliscans* (6266, éd. Jonckbloet):

D'une *lutime* ot envolsé la pel.

Il faut probablement lire *lutine* ou *lutone* (Jonckbloet lit *lirame* qui est absurde). — M. W.

---

41. — On sait avec quelle force de pensée et quelle lucidité d'esprit M. Émile Faguet a récemment abordé l'étude des questions politiques et sociales. Il donne aujourd'hui une suite aux *Questions politiques* qu'il a publiées l'année dernière et qui ont été si remarquées. Il étudie dans ce nouveau volume (*Problèmes politiques du Temps présent.* Paris, Colin, xix-331 pp. in-12. 3 fr. 50), la question du *régime parlementaire en France*, la question de *la Liberté de l'Enseignement*, la question des *rapports de la Démocratie et de l'Armée*, la question des *origines du Socialisme dans la Révolution française*, les *rapports de l'Église et de l'État*, d'autres *Problèmes* encore, dont la solution s'impose aux sociétés modernes. Ces études aussi consciencieuses, aussi impartiales que les précédentes, inspirées uniquement par l'amour de la patrie, de la liberté et de l'humanité, sont dignes en tout point du volume précédent et de la remarquable série des *Philosophes et Moralistes du XIXe siècle* (3 vol. in-12. A. Colin).

---

42. — Le " Théâtre de l'Ouest, " à Berlin, a donné au mois de décembre dernier une représentation de la Trilogie de l'Orestie d'Eschyle dans la traduction allemande de M. de Wilamowitz-Moellendorff. Cette représentation est due à l'initiative de " l'Association académique pour l'art et la littérature, " de Berlin, qui l'hiver dernier, fit exécuter sur le même théâtre l'*Oedipe-roi* et l'*Antigone* de Sophocle. Le succès de cette intéressante entreprise paraît avoir été très grand et est dû, au dire de la presse allemande, en grande partie, à l'excellente mise en scène de M. de Wilamowitz et à la musique de M. Max Schillings. Dans un article paru dans la *Neue Freie Presse*, de Vienne (n. 1304/5), M. P. Schlenther, directeur du théâtre de la Burg, constate que la traduction de M. de Wilamowitz a rouvert au " plus puissant drame de la littérature universelle " le chemin de la scène. Mais le dramaturge moderne doit adapter le drame antique aux conditions actuelles du théâtre; une imitation de la scène antique n'est plus possible aujourd'hui. Au point de vue de l'enseignement scientifique intuitif, une imitation de ce genre peut avoir son intérêt; mais on doit présenter l'art antique aux spectateurs sous les formes qui leur sont familières. La trilogie de l'Orestie d'Eschyle supporte une adaptation moderne tout aussi bien, mieux peut-être, que la trilogie d'Oedipe de Sophocle. — Dans plusieurs articles concernant la tentative de M. de

Wilamowitz, on signale le livre de Paul de Saint-Victor, *Les deux Masques*, qui vient de paraître en traduction allemande par Carmen Sylva (chez Duncker, à Berlin) — comme une excellente introduction à l'étude du théâtre antique. — Le théâtre de la Burg, à Vienne, a suivi l'initiative berlinoise et a représenté l'Orestie d'une façon que la presse s'accorde à qualifier de magistrale. Dans la *Gegenwart* (n. 29-49), M. Wolfgang Kirchbach reconnaît et admire dans Eschyle un esprit vraiment moderne. Sa trilogie offre des analogies avec plusieurs drames de Shakespeare et des modernes, surtout avec *Hamlet* et *Macbeth*, jusqu'à un certain point aussi avec *Le marchand de Venise*. On constate également des rapports étroits avec *Iphigénie*, de Goethe et *La fiancée de Messine*, de Schiller; de là l'auteur nous conduit même jusqu'aux *Revenants*, d'Ibsen, qu'il qualifie de " modernisation en prose „ de la tragédie de Schiller. Aristophane se serait certainement moqué des *Revenants*. Un passage intéressant est celui où l'auteur montre les éléments naturalistes dans le drame d'Eschyle, éléments qui ne peuvent être bien rendus que par un jeu extrêmement réaliste.

43. — Le critique d'art du *Vorwärts*, M. Erik Schlaikjer, félicite, dans un article intitulé " Aristophane et nous „ (n° 296), le grand comique grec de ne pas vivre en l'an 1900 à Berlin. Il fait un tableau effrayant du sort qui lui serait réservé, et en même temps une charge à fond contre la " corruption hypocrite de la société moderne „; le fameux procès Sternberg vient bien à point à l'auteur.

Une imitation moderne d'Aristophane par Ad. Wilbrandt — un des grands noms de la littérature contemporaine allemande — a eu un grand succès au " Berliner Theater. „ La pièce est intitulée " *Frauenherrschaft* „ et constitue une refonte de " Lysistrata „ combinée avec le premier acte du l'" Assemblée des femmes. „ L'œuvre de Wilbrandt est, au dire presque unanime de la critique allemande, pleine d'esprit et de véritable humour; l'auteur a su moderniser adroitement et faire accepter la plus indécente de toutes les comédies d'Aristophane.

M. Ernest Heilbronn trouve très digne d'attention le retour à l'antiquité qui semble se manifester de nouveau en Allemagne. Dans un article de la " *Nation* „ (XVII. 11), il étudie les phénomènes que je viens d'indiquer; ils lui paraissent d'autant plus surprenants que " jamais, à aucune époque, il n'y eut une opposition aussi radicale que de nos jours entre la conception moderne et antique. „ Il appelle la représentation de l'Orestie une parodie, et s'évertue à démontrer que l'œuvre de Wilbrandt n'a rien d'antique.

44. — Dans la « Zukunft „ (IX. 10) M. Mähly fait un parallèle entre la poésie lyrique, antique et moderne, et étudie longuement leurs différences, s'étendant surtout sur les chœurs dans la tragédie antique.

45. — Un article très documenté du professeur H. Diels dans la " *Deutsche Revue* „ (numéro de janvier), soulève de nouveau le problème de la langue universelle, passe en revue tous les essais avortés et arrive à la conclusion que seul le latin pourra jouer ce rôle; non pas le latin des philologues, mais un latin modernisé, tel qu'on le trouve dans la revue américaine " Præco latinus „ et dans la revue romaine " Vox urbis „. — H. B.

---

46. — Le Gouvernement japonais vient de réformer radicalement l'écriture nationale par l'introduction des caractères latins comme transcription graphique des sons japonais. Cette réforme sera introduite immédiatement dans toutes les écoles publiques.

47. — *Notre ennemi ou le Cabaret du Diable vert* par Edmond Cattier (Bruxelles, Lebègue, 134 pp. in-18) est un petit livre de propagande antialcoolique conçu dans les meilleures intentions et agréablement écrit. L'auteur s'est visiblement inspiré de l'*Assommoir*, avec discrétion, s'entend, car son opuscule est destiné à la jeunesse. N'a-t-il pas forcé la note en accumulant catastrophes sur catastrophes vers la fin de son récit ? Il n'est pas prudent de vouloir trop prouver : la mesure est la condition de la vraisemblance, et la vraisemblance seule peut produire une impression morale forte et durable. N'oublions pas que les oiseaux se familiarisent vite avec les épouvantails.

48. — Nous apprenons avec un vif plaisir que M. Jules Pirson, docteur en philosophie et lettres de l'Université de Liège (à la fois pour la section de philologie classique et pour la section de philologie romane), a subi d'une façon brillante au mois de décembre dernier les épreuves de l'*habilitation* et a été proclamé *Privat-docent* pour les langues romanes à l'Université de Munich. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons également que notre savant compatriote vient d'être nommé professeur de philologie romane à l'Université d'Erlangen. Il n'est pas hors de propos de rappeler aujourd'hui que pendant six années, M. Pirson a sollicité vainement d'entrer dans notre enseignement moyen, fut-ce à titre de surveillant. L'hommage éclatant qui est rendu par l'étranger à son mérite le consolera des dédains officiels de la Belgique. Les jeunes gens les meilleurs et les plus indépendants, sortis de nos universités de l'État, sont obligés d'aller faire leur carrière à l'étranger. Je ferai un jour ici le compte de ces forces perdues pour notre enseignement. — L. P.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

PERSONNEL ENSEIGNANT.

Par arrêté royal du 12 novembre 1900, M. Doutrepont (C.-N.-L.-J), est nommé professeur dans les athénées royaux.

Par arrêté royal du 26 décembre 1900, M. Lallemand (A.-T.), est déchargé, sur sa demande, des fonctions de professeur d'histoire et de géographie à l'Athénée royal de Bruxelles, avec autorisation d'en conserver le titre honorifique. Il est admis à faire valoir ses droits à la pension.

Par arrêté royal du 31 décembre 1900, M. Demeyst (J.), professeur de mathématiques inférieures à l'Athénée royal d'Ath, est mis à la pension. Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT

Par arrêté royal en date du 26 décembre 1900, M. le sénateur Braun est nommé membre du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, en remplacement de M. Greyson, décédé.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

UNIVERSITÉ DE GAND. — TITRE HONORIFIQUE DE PROFESSEUR.

Un arrêté royal du 19 janvier 1901 autorise M. Vanderhaeghen (Ferdinand), bibliothécaire en chef de l'Université de Gand, à prendre le titre honorifique de professeur ordinaire d'université.

CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

RENOUVELLEMENT PARTIEL.

Aux termes d'un arrêté ministériel du 1er janvier 1901, sont nommés membres du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, pour la période 1901-1904 :

MM. Michel Ch.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et

lettres de l'Université de Liège; Le Paige (C.), id. à la faculté des sciences, id.; Habets (A.), à la faculté technique, id.; D'Hondt (V.), id. à la faculté de droit de l'Université de Gand; Leboucq (H,), id. à la faculté de médecine, id.

COMMISSION D'ENTÉRINEMENT DES DIPLÔMES ACADÉMIQUES.
NOMINATION DES MEMBRES POUR 1900-1901.

Par arrêté royal du 20 novembre 1900, sont nommés pour un terme d'un an qui prendra cours le 1er décembre 1900, membres de la commission d'entérinement des diplômes académiques :

MM. Crahay et De Bavay, conseillers à la cour de cassation; Van Bastelaer et Vleminckx, membres de l'Académie royale de médecine; Monchamp et de Paepe, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres; De Tilly et Mourlon, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des sciences.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Par arrêté royal du 1er décembre 1900, M. Édouard Fétis, directeur de la Classe des beaux-arts pour 1901, est nommé président de l'Académie royale de Belgique pour la dite année.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 17 décembre 1900, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du 21 novembre dernier :

1° De M. Th. Coopman, actuellement sous-directeur, en qualité de directeur pour l'année 1901, 2° de M. J. Obrie, membre effectif, en qualité de sous-directeur pour la même année; 3° de M. G. Segers, homme de lettres, à Anvers, membre correspondant, en qualité de membre effectif, en remplacement de feu le baron Aug. de Maere d'Aertrycke.

Bibliothèque royale et bibliothèques des Universités de Gand, de Liège et de Louvain.

EXAMEN DES STAGIAIRES.

L'examen pour l'admission des aspirants stagiaires est fixé, pour l'année 1901, au 15 mai.

Les docteurs en droit, en philosophie et lettres, en sciences ou en médecine ainsi que les ingénieurs sont dispensés de cette épreuve et peuvent être admis directement, sur leur demande, en qualité de stagiaires, sous réserve de l'approbation du Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique.

Ceux qui désirent se présenter à l'examen doivent également adresser une requête à cette fin au Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique. Ils joindront à cette requête une copie certifiée conforme du certificat homologué d'humanités complètes dont ces candidats doivent être possesseurs, aux termes de l'article 6 de l'arrêté ministériel du 24 décembre 1897, pour pouvoir participer à l'examen.

Ils diront s'ils désirent subir cette épreuve en français ou en flamand et seront informés, un mois avant l'ouverture de la session, s'ils peuvent s'y présenter.

EXAMEN DE CANDIDAT BIBLIOTHÉCAIRE.

Les stagiaires de la Bibliothèque royale et des bibliothèques des Universités de Gand, de Liège et de Louvain, sont informés que l'examen pour le grade de candidat-bibliothécaire, établi par l'arrêté ministériel du 24 décembre 1897, est fixé, pour l'année 1901, au 31 mai.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique et être accompagnées d'une note indiquant les langues, autres que le français, le flamand, le latin et le grec, que les récipiendaires déclarent connaître et sur lesquelles ils désirent être interrogés. Ces langues doivent être au nombre de deux au moins et l'une d'elles prise parmi les suivantes : l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol.

Ils feront connaître en même temps s'ils désirent subir leur examen en français ou en flamand.

DÉCORATION CIVIQUE.

Par arrêté royal du 21 décembre 1900, la croix de 1re classe est décernée à MM. Lamarche (L.), préfet des études de l'Athénée royal d'Anvers; Gouder de Beauregard (H.), professeur id., id.; Maerten (H.-J.), professeur à l'Athénée royal de Bruges; et la croix de 2e classe à MM. Fredericq (P.), professeur ordinaire à l'Université de Gand; Motte (A.), id.; Neetesonne (L.), professeur de dessin à l'Athénée royal d'Anvers; Angenot (F.), professeur à l'Athénée royal d'Ixelles; Otten (F.), id., id., de Louvain; Dumarteau (A.), id., id., d'Ostende; Libbrecht (C.), id., id., de Gand; Galand (G.), id., id., d'Ath; Bley (N.), id., id., de Mons; Lindeman (E.), id., id., id.; Bertrand (T.), id., id., de Tournai.

ORDRE DE LÉOPOLD. — PROMOTION.

Par arrêté royal du 14 janvier 1901, M. Bender (C.), directeur au ministère de l'intérieur et de l'instruction publique, est promu au grade d'officier de l'Ordre de Léopold.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Mallerm, docteur en philosophie, est nommé surveillant à l'Athénée royal de Namur.

M. Stassart, professeur à l'Athénée royal de Huy, est nommé professeur de 6e latine à l'Athénée royal de Namur.

M. A. Grégoire, surveillant à l'Athénée royal d'Anvers, est nommé professeur de 7e latine à l'Athénée royal de Huy.

M. Derie, professeur de 5e latine à l'Athénée royal d'Ostende, est nommé professeur de rhétorique française en remplacement de M. Mathieu, décédé.

M. Feytmans, surveillant à l'Athénée royal de Bruges, est nommé professeur de 5e latine à l'Athénée royal d'Ostende.

M. Van de Putte, surveillant intérimaire à l'Athénée royal d'Ostende, est nommé surveillant à l'Athénée royal de Bruges.

M. Doutrepont, professeur dans les athénées royaux, est détaché à l'École des Cadets, à Namur, en qualité de professeur de français en remplacement de M. Gérard.

M. Sohet, docteur en sciences physiques et mathématiques, régent à l'École moyenne de Thuin, est nommé professeur de mathématiques à l'Athénée royal d'Ath, en remplacement de M. Demeyst, pensionné.

M. Compère, docteur en sciences physiques et mathématiques, est nommé régent à la section latine de l'École moyenne de Thuin.

NÉCROLOGIE

M. Mathieu, professeur de rhétorique française à l'Athénée royal d'Ostende, né à St Josse-ten-Noode le 14 mars 1843, est décédé à Ostende.

M. J. Cuvelier, surveillant à l'Athénée royal d'Anvers, né à Looz en 1857, est décédé à Anvers le 6 février 1901.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XIX, fasc. 3. — Esteves Pereira, Légende grecque de l'Homme de Dieu saint Alexis. — Paulus De Loë, De vita et scriptis B. Alberti Magni. — Acta graeca S. Dometii martyris. — Julien de Spire, biographie de St François d'Assise. — Bulletin des publications hagiographiques. — Chevalier, Repertorium hymnologicum (supplément).

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik, 1900, 10tes Heft. — I. H. Bulle, Die Steinschneidekunst im Altertum. — H. Graeven, Zweiundsechzig Jahre byzantinischer Geschichte. — F. Rachfall, Die grossen Mächte. — R. M. Meyer, F. Nietzsche. — II. W. Münch, Jenseits der Schule. — O. Weissenfels, Ciceros Briefe als Schullektüre. — G. Kentenich, Wie sollen wir die antiken Dichter in der Schule übersetzen? — O. Kohl, Griechische Lese- und Uebungsbücher. — K. Fries. Quellenstudien zu Shakespeare Wintermärchen. — E. Oehley, Bericht über die 37. Versammlung des Vereins Rheinischer Schulmänner in Köln. — H. Diels, Eine Stimme aus dem Volke für den Humanismus.

Revue des Études anciennes, t. II, nº 4. — G. Rodier. Remarques sur le Philèbe. — H. de la Ville de Mirmont. Le poète Laevius. — C. Jullian, Notes Gallo-romaines. VIII, Lucain historien. IX, Le Siège de Marseille : la terrasse d'approche. — Notes sur la topographie de Marseille grecque. — Bulletin hispanique : Waltz, Trois villes primitives nouvellement explorées. — P. Paris, Petit taureau ibérique en bronze du musée de Barcelone. — Chronique ; Fontrier ; épitaphe de Smyrne.

Revue des Humanités en Belgique, 4e année, nº 4. — E. Remy, L'enseignement de la mathématique dans la section des humanités anciennes. — P. Scharff, La question des langues étrangères dans l'enseignement moyen (suite). — A. Grégoire, La prononciation du grec. — Chronique et documents. — Revue bibliographique.

Revue des Lettres françaises et étrangères, t. II, nº 4. — E. Bourciez, La simplification de la syntaxe française. — Documents : Rapports présentés au Conseil supérieur de l'Instruction publique sur la réforme de la syntaxe française, etc. — Bulletin russe. — Bibliographie.

Revue de l'Université de Bruxelles, 6e année, nº 3. — Henri Rolin, Quelques vues générales sur l'Histoire du Droit romain. — Carl Voretzsch,

La légende héroïque française (trad. par B. Jofé). — Auguste Vermeylen, La Méthode scientifique de l'histoire littéraire. — Bibliographie.

N° 4. — Salomon Reinach, L'Enfant à l'Oie. — Herbert Speyer, La Fédération australienne. — Carl. Voretzsch, La légende héroïque (trad. par B. Jofé, suite et fin). — Bibliographie.

N° 5. — C[te] Goblet d'Alviella, Nouveaux documents relatifs à l'Iconographie du Bouddhisme indien. — H. Speyer, La Fédération australienne (suite et fin). — Lucien Jottrand, Escales d'Adriatique. — Albert Devèze, L'Homme criminel. — Bibliographie.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1900. November. — F. Aly, Zur Behandlung der dramatischen Lektüre. — K. Bone, Das Momentane im Unterricht. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Tacitus. Ciceros philosophische Schriften).

Dezember. — R. Urbat, Die schriftlichen Arbeiten im Französischen. — A. Zimmermann, Zum Uebersetzen aus dem Latein ins Deutsche. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Ciceros philosophische Schriften. Sallust).

1901. Januar. E. Meyer, Zur Schulreform. — W. Greif, Der neueste orthographisch-syntaktische Reformerlass des französischen Unterrichts Ministeriums. — P. Doerwald, Die Syntax im hebraeischen Unterricht. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Livius).

COMPTES RENDUS.

ADAN DE LE HALE, *Canchons*, hrsgg. v. R. BERGER. Halle a. S., 1900. 530 pp. " Texte établi d'une manière exacte, intelligible et sûre; commentaire surabondant. „ Henry Guy, Rev. crit., 1901, n° 2.

AESCHYLI *Eumenides*, ed. H. M. BLAYDES. Halle, Librairie de l'Orphelinat, 1900. x-152 pp. in-8°. " N'ajoutera pas beaucoup à la renommée de l'auteur. „ Albert Martin, Rev. crit., 1900, n° 49.

L. APULEI MADAURENSIS *Apologia sive De magia liber et Florida*, rec. J. VAN DER VLIET. Leipzig, Teubner, 1900. 4 mk. " Cette édition n'est pas sans défauts, mais elle marque un véritable progrès sur les éditions antérieures. „ P. Thomas, Museum, VIII, n° 12.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne.* Paris, 1900, in-8°. 7 fr. " Travail extrêmement intéressant, bien que l'auteur ne soit pas spécialement germaniste. „ W. Van Helten, Museum, VIII, n° 11.

V. BLAZE DE BURY, *Les romanciers anglais contemporains.* Paris, Perrin, 1900, XXVIII-245 pp. in-18. " Série d'études détachées qui ne constituent pas un livre et qui sont parfois mal proportionnées. L'auteur y fait preuve néanmoins de qualités réelles et solides. „ J. Lecoq, Rev. crit., 1900, n° 51.

E. BOURCIEZ, *Précis historique de Phonétique française*, nouvelle édition. Paris, Klincksieck, 1900, XXXVII-250 pp. in-8°. " Cette nouvelle édition est un ouvrage nouveau. C'est un très bon petit traité. " A. Jeanroy, Rev. crit., 1901, n° 3.

J. ten Brink, *Romans in proza*, 1-4. Leide, 1899-1900, in-8°. „ Manque de précision et de méthode. „ E. T. Kuiper, Museum, VIII, n° 10.

F. Curschmann, *Hungersnoete im Mittelalter*. Leipzig, 1900, in-8°. „ Travail critique très soigneusement composé sur les grandes famines du moyen âge. „ R[euss], Rev. crit., 1900, n° 50.

Dante, *La Divine Comédie*, trad. en vers p. Am. de Margerie. Paris, 1900. 2 vol. in-8° de lxxxviii-382 et 507 pp. „ C'est une des meilleures traductions que nous possédions. „ Charles Dejob, Rev. crit., 1900, n° 50.

J. Deniker, *Races et peuples de la terre*. Paris, 1900, in-8°. „ Manuel d'anthropologie, d'ethnographie et de science préhistorique, qu'on peut recommander en conscience aux historiens. „ S. R[einach], Rev. crit., 1900, n° 51.

Euripidis *Fabulae*, III, 2-3 : *Hippolytus*, *Orestes*, ed. N. Wecklein. Leipzig, Teubner, 1900. 84 et 87 pp. in-8° „ Collations revisées, contrôlées et enrichies de secours nouveaux. „ Albert Martin, Rev. crit., 1900, n° 50.

M. Evers, *Goethes Iphigenie auf Tauris*. Leipzig, Bredt, 1899. 226 pp. in-8°. „ Soigné; l'auteur n'a guère péché que par excès de conscience. „ G. Dalmeyda, Rev. crit., 1901, n° 3.

Émile Faguet, *Histoire de la littérature française*. Paris, Plon, 1900. 2 vol. „ Cette histoire a les agréments et le charme d'une causerie, mais elle en a aussi le décousu et l'absence de proportions. La plupart des grands auteurs sont trop sacrifiés; il y a des lacunes choquantes, et la méthode de l'auteur est un peu fantaisiste. Son livre n'en a pas moins des mérites très sérieux; des analyses pleines d'esprit et de goût, des remarques ingénieuses, des rapprochements piquants, en font le plus amusant de tous les manuels d'histoire de la littérature française. „ H. Pergameni, Rev. de l'Université de Bruxelles, 6e année, n° 3. — Cf. Rev. de l'I. P., t. XLIII, p. 337-345.

K. Fischer, *Goethes Iphigenie, ein Festvortrag*, 3e éd. Heidelberg, Winter, 1900. 60 pp. in-8°. „ La meilleure étude qui ait été consacrée à l'*Iphigénie* de Goethe; remarquable par la finesse des aperçus et la clarté de l'exposition. „ G. Dalmeyda, Rev. crit., 1901, n° 3.

E. J. W. Gibb, *A history of Ottoman Poetry*. I. Londres, 1900, 21 sch. „ Marque un grand progrès sur la seule histoire de la poésie turque que l'on possédât jusqu'ici, celle de von Hammer. „ Th. Houtsma, Museum, VIII, n° 11.

Glascow Archaeological Society. The Antonine Wall, an account of excavations, etc. Glascow, Mac Lehose, 1899, 173 pp. in-4°. „ Étude intéressante et recherches qui épuisent à peu près la question. „ R. Cagnat, Rev. crit., 1900, n° 48.

Paul Guiraud, *La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce*. Paris, 1900. 217 pp. in-8°. „ Plein de science et de talent. L'auteur a su parfaitement limiter son sujet et il le présente avec une excellente méthode. Les résultats auxquels il aboutit sont de nature à rectifier bon nombre d'idées courantes. „ A. Bouché-Leclercq, Rev. crit., 1901, n° 3.

Paul Hagen, *Der Gral*. Strasbourg, Trübner, 1900. 124 pp. in-8°. 3 mk. „ Selon l'auteur, la littérature arabe fournit la clef du Graal. » F. Piquet, Rev, crit., 1900, n° 48.

RUDOLF HIRZEL, *ΑΓΡΑΦΟΣ ΝΟΜΟΣ.* Leipzig, Teubner, 1900. 99 pp. in-4°. " Sujet heureusement choisi et parfaitement traité. „ Albert Martin. Rev. crit., 1901, n° 1.

STEFAN HOCK, *Die Vampyrsagen und ihre Verwertung in der deutschen Litteratur* (tome XVII des *Forschungen zur neueren Litteraturgeschichte* de Franz Muncker). Berlin, Duncker, 1900. xii-133 pp. in-8°. 2 mk. 85. " Bien informé et judicieux. „ V. Henry, Rev. crit., 1900, n° 49.

M. KALUZA, *Historische Grammatik der Englischen Sprache.* I. *Geschichte der Englischen Sprache.* Berlin, 1900, in-8°. " Supérieur à tous les travaux du même genre parus jusqu'aujourd'hui. A recommander chaudement aux débutants. „ A. Swaen, Museum, VIII, n° 12.

F. KIENER, *Verfassungsgeschichte der Provence* (510-1200). Leipzig, 1900, in-8°. " Étudie pour la première fois d'une façon scientifique la condition des personnes et les institutions de toute la Provence. „ L. Labande, Rev. crit., 1901, n° 4.

U. P. C. KNUTTEL, *Catalogus van de pamfletten-verzameling berustende in de Koninklijke Bibliotheek,* III (1689-1713). La Haye, 1900, in-4° ." Excellente continuation de ce répertoire indispensable pour les études d'histoire moderne. „ R[euss], Rev. crit., 1901, n° 1.

W. KOCH, *Kaiser Julian der Abtrünnige.* Leipzig, 1899, in-8°. " Étude très importante. „ K. Strootman, Museum, VIII, n° 10.

ET. KOUMANOUDIS, *Συναγωγὴ νέων λέξεων ὑπὸ τῶν λογίων πλασθεισῶν.* Athènes, Sakellarios, 1900. 2 vol. in-8°. 1165 pp. " Forme le complément de tous les dictionnaires de la langue grecque moderne et est à recommander. „ Michel Bréal, Rev. crit., 1900, n°s 52-53.

LACOUR-GAYET, *L'éducation politique de Louis XIV.* Paris, 1900, in-8°. " Intéressant, mais pas assez complet. » A. Gazier, Rev. crit., 1901, n° 1.

ANDRÉ LEFÈVRE, *La Grèce antique.* Paris, Schleicher, 1900. 463 pp. " Ne manque pas d'intérêt, mais n'offre pas grande nouveauté. „ My, Rev. crit., 1900, n°s 52-53.

H. M. LEOPOLD, *De orationibus quatuor, quae iniuria Ciceroni vindicantur.* Leyde, Van Doesburg, 1900. " Défend habilement l'opinion de Markland. „ J. H. Smit, Museum, VIII, n° 11.

M. DE MARCÈRE, *Le seize Mai et la fin du Septennat.* Paris, 1900, in-8°. " Manifeste d'un homme politique plutôt que narration d'un historien. „ Ch. Seignobos, Rev. crit., 1901, n° 4.

HORACE MARUCCHI, *Éléments d'archéologie chrétienne.* T. I. Paris, Desclée, 1900. xxvi-399 pp. (avec figg.). " Remarquable par la clarté, la précision, l'érudition et la sincérité. " J.-B. C., Rev. crit., 1900, n° 50.

P. M. MEYER, *Das Heerwesen der Ptolemaër und Römer in Aegypten.* Leipzig, Teubner, 1900. 231 pp. in-8°. " L'auteur n'examine qu'une question : quelle place revient aux différentes nationalités dans l'armée des Ptolémées et dans celle des Romains en Égypte? Il arrive à des résultats curieux grâce à l'étude des papyrus. „ R. Cagnat, Rev. crit., 1900, n° 48.

EBERHARD NESTLE, *Einführung in das Griechische Neue Testament,* 2e éd. Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1899. 4 mk. 40. " Éminemment utile. La nouvelle édition est considérablement augmentée. „ W. H. van de Sande-Bakhuyzen, Museum, VIII, n° 12.

Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, tome I. Copenhague, Leipzig et Paris. 1899. xvi-488 pp. in-8°. " Valeur scientifique et habile entente de la disposition matérielle, tout se réunit pour recommander ce volume aux étudiants et aux maîtres. „ A. Jeanroy, Rev. crit., 1901, n° 3.

Pascal, *Opuscules et pensées*, publ. p. M. Brunschvig. Paris, Hachette, 1900, IV-804 pp. in-12°. " L'édition la plus soignée qui ait été faite depuis celle d'Havet. „ A. G., Rev. crit.. 1908, n°s 52-53.

R. Pischel, *Grammatik der Prakrit-Sprachen*, Strasbourg, Trübner. 1900. 430 pp. gr. in-8°. 21 mk. 50. " Monument d'érudition exacte et sagace. „ V. Henry, Rev. crit., 1900, n°s 52-53.

Aimé Puech, *Saint Jean Chrysostome*. Paris, Lecoffre, iii-200 pp. in-12°. 2 fr. " La discrétion et la grâce du style, les proportions harmonieuses des divers chapitres, leur distribution heureuse, la finesse des analyses font de cette vie de saint un livre choisi. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1900, n° 49.

J. Roy, *Saint Nicolas Ier*. Paris, 1899, in-12°. " Dans l'ensemble le volume est terne et la personnalité si vivante de Nicolas I ne se dégage pas. „ M. Dohl, Rev. crit., 1900, n° 49.

O. Schrader, *Reallexicon der Indogermanischen Altertumskunde*, I. Strasbourg, Trübner, 1900. 560 pp. gr, in-8°. 14 mk. « On peut prédire à cet ouvrage un succès très honorable. Il se distingue par la mesure, la finesse et l'absence de parti pris, ainsi que par la richesse et la variété des informations. » V. Henry, Rev. crit., 1901, n° 4.

C. Schuchhardt, *Römisch-Germanische Forschung im Nordwest-Deutschland*. Leipzig, 1900, in-8°. " Cherche à démontrer l'origine germanique de beaucoup de travaux attribués aux troupes romaines en Allemagne. „ J. Berlage, Museum, VIII, n° 12.

Herbert W. Smyth, *Greek Melic Poets*. Londres, Macmillan, 1900. cxlii-564 pp. " Anthologie qui sera utile aux étudiants. „ My, Rev. crit., 1900, n°s 52-53.

O. Stock, *Lebenszweck und Lebensauffassung*. Greifswald, Abel, 1897. 177 pp. in-8°. " Théorie très ingénieuse qui se fonde sur une définition intéressante de la loi morale; la moralité, en dernière analyse, est la volonté de la vérité. Ce système prête à plus d'une objection. „ Henri Lichtenberger, Rev. crit., 1900, n° 48.

Albert Thumb, *Die Griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, Strasbourg, Trübner, 1901. 7 mk. " Fait bien ressortir l'importance de la connaissance du grec moderne pour l'étude de la *κοινή*. Les résultats de ce savant travail paraissent bien établis. „ D. C. Hesseling, Museum, VIII, n° 12.

Van Dam et C. Stoffel. *William Shakespeare, prosody and text, etc.* Leyde, Brill, 1900. 437 pp. " Livre intéressant, mais trop systématique pour qu'on en accepte sans réserve les conclusions. „ Ch. Bastide, Rev. crit., 1900, n° 48.

C. de Waard, *De nederlandsche Vlag*. Groningue, 1900, in-8. " Prouve péremptoirement que le rouge dans le drapeau actuel des Pays-Bas était primitivement orange. „ S. Van Gijn, Museum, VIII, n° 10.

Wolframs von Eschenbach, *Parzival und Titurel*, hrsgb. v. Ern,

Martin. I : Text. Halle, Librairie de l'Orphelinat, 1900. lii-315 pp. in-8°. 5 mk. " Renferme de judicieuses corrections au texte classique de Lachmann. „ F. Piquet, Rev. crit., 1900, n° 48.

W. Wundt, *Voelkerpsychologie.* I. *Die Sprache,* 1. Leipzig, 1900. xv-627 pp. in-8°. " Ce livre est de ceux qui ouvrent une voie et dont les erreurs même sont fécondes. „ A. Meillet, Rev. crit., 1900, n°s 52-53. — Analyse par G. Heymans, Museum, VIII, n° 11.

J. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes.* Gand, Engelcke, 1900. xlviii-33 pp. in-8°. (Rec. de Trav. publ. par la Faculté de Phil. et Lettres de Gand, 25e fasc.). " Démontre que les différentes versions de la Vie de Paul de Thèbes dérivent de l'opuscule de St Jérôme. L'édition des textes grecs est faite avec le plus grand soin. Excellent travail. „ P. van den Ven, Revue d'Histoire ecclésiastique (Université catholique de Louvain), 2e année, n° 1.

G. Bigwood, *Les impôts généraux dans les Pays-Bas autrichiens.* Louvain, 1900, in-8°. " Exposé exact et consciencieux, tout entier puisé aux sources. „ M. Huisman, Archives belges, 1900, n° 10.

H. Bischoff, *Ludwig Tieck als Dramaturg.* " Connaissance profonde du sujet; montre d'une façon brillante et impartiale la valeur de Tieck comme dramaturge et critique; le travail est une contribution extrêmement précieuse à l'histoire du théâtre et de la littérature. „ F. Moest, Die Gesellschaft, IV, 1900, p. 227.

A. Bondroit, *De capacitate possidendi ecclesiae nec non de regio proprietatis vel dispositionis dominio in patrimonio ecclesiastico actate merovingica.* I. Louvain, 1900, in-8°. " L'auteur défend avec beaucoup d'érudition la thèse du droit complet de propriété de l'Église à l'époque mérovingienne. „ G. Kurth, Archives Belges, 1900, n° 10.

C. de Borman, *Les échevins de la souveraine justice de Liège.* Liège, 1892-99. 2 vol. in-4°. " De tous points remarquable. „ S. Bormans, Archives belges, 1901, n° 1.

K. Bücher, *Études d'histoire et d'économie politique,* trad. par A. Hansay. Bruxelles-Paris, 1900, in-8°. " Traduction recommandable par la précision de la langue, d'un livre qui devrait être lu par tous les historiens. „ M. P[rou], Moyen âge, sept.-oct. 1900. — " Du plus haut intérêt. Remarques critiques intéressantes sur les théories de Bücher. „ M. Vauthier, Revue de l'Université de Bruxelles, février 1901.

Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae, edd. Hagiographi Bollandiani et Pius Franchi de' Cavalieri. Bruxelles, 1899, in-8°. " Digne des publications antérieures des Bollandistes et appelé à rendre les plus grands services. „ O. v. Gebhardt. Deutsche Litteraturzeitung, 1900, n° 50.

J. Demarteau, *Le vase hédonique de Herstal.* Liège, Gothier, 1900. 25 pp. in-8°. " L'explication proposée par l'auteur est ingénieuse et plausible. „ J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1901, n° 1.

Edm. Denys, *Onafhankelijk Congoland.* Roulers, 1900. 2 vol. in-8° de

XII-376 et 424 pp. in-8° (avec carte et figg.). 10 fr. " Ce travail est le plus complet et l'un des meilleurs sur la matière. La partie la moins réussie est peut-être celle qui est relative à la géologie. „ Ad. De Ceuleneer, Bull. bibliogr. du Musée belge, 1900, n° 10.

HENRI FRANCOTTE, *L'Industrie dans la Grèce ancienne.* Tome I. Bruxelles, Schepens, 1900. 6 fr. (Bibl. de la Fac. de Philosophie et lettres de l'Univ. de Liège, t. VII). " Le principal mérite de l'auteur, c'est d'avoir le premier traité dans toute son ampleur et avec la méthode voulue cette question importante de l'industrie dans la Grèce ancienne : il l'a étudiée à la fois en historien et en économiste, et il a mis l'industrie grecque à sa véritable place, ni trop haut ni trop bas. Critique solide, connaissance parfaite des sources, style souple et clair. „ J. Sencie, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1900, n° 10. — " Œuvre savante et documentée, intéressante pour l'histoire économique. „ G. D. L., Rev. de l'Univ. de Bruxelles, 6e année, n° 4. — " L'auteur a plus d'érudition que de critique. „ Notes crit., Nov. 1900. — " Recherches importantes et qui méritent le meilleur accueil. Le rp. trouve toutefois que l'auteur restreint outre mesure l'importance de l'industrie grecque. „ E. Drerup, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, n° 1.

P. FREDERICQ, *Corpus documentorum haereticae pravitatis neerlandicae. IV* (1514-1525). Gand, 1900. in-8°. " Très intéressant. Quelques critiques relatives à la disposition des tables. „ R[euss], Rev. crit., 1900, n° 50.

V. FRIS, *Schets van den economischen toestand van Vlaanderen in het midden der XVe eeuw.* Gent, 1900, in 8°. " Contribution intéressante à l'histoire encore si mal connue de la période bourguignonne. „ A. Hansay, Archives belges, nov. 1900.

EUGÈNE GILBERT, *En marge de quelques pages.* Paris, Plon, Nourrit et Cie. XVI-500 pp. in-12. 3 fr. 50. " Ce qui distingue ces études, c'est leur sincérité, leur impartialité et leur ton de bienveillante sympathie. „ Edw. C., Rev. bibliogr. belge, 30 novembre 1900.

L. GILLIODTS VAN SEVEREN, *Inventaire diplomatique des archives de l'ancienne école Bogaerde à Bruges.* Bruges, 1899-1900, in-8°. " Publication très intéressante. Observations sur le mode d'édition. „ J. Cuvelier, Archives belges, nov. 1900.

ALFRED HANSAY, *Les Origines de l'État liégeois.* Bruxelles, Lamertin, in-8°. (Extrait de la Rev. de l'Instr. publ.). " Méthode excellente ; étude solide et ingénieuse. „ E. v. d. M., Rev. bibliogr. belge, 30 novembre 1900.

E. HUBERT, *Le Voyage de l'Empereur Joseph II dans les Pays-Bas.* Bruxelles, 1900, in-4°. " Abonde en renseignements nouveaux aussi précieux pour l'appréciation du caractère de Joseph II que pour celle de l'état moral et social des Pays-Bas à la fin du XVIIIe siècle. „ R[euss], Rev. crit., 1901, n° 2.

H. LOGEMAN, *Faustus Notes.* Gand, 1900, in-8°. E. Koeppel, Englische Studien, XXVIII, n° 3.

CH. MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques.* Bruxelles, Lamertin. " Faite avec un soin scrupuleux et une connaissance parfaite de la littérature épigraphique, cette collection, merveilleusement variée, porte un nouveau témoignage de la floraison des études anciennes en Belgique. „ Perdrizet, Revue des études anciennes, 1900, n° 4.

Dom Germain Morin, *Anecdota Maredsolana*. Vol. I-III. Oxford, Parker 1893-1897, pet. in-4°. " Série de textes importants et de recherches pleines, de sagacité. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 4.

H. Pirenne, *Geschichte Belgiens*. I, Gotha, 1899, in-8°. " Excellent par la forme et la méthode. „ O. Redlich, Mittheilungen aus der historischen Litteratur, 1900, n° 4.

H. Pirenne, *Le Soulèvement de la Flandre maritime de 1323-1328*. Bruxelles, 1900, in-8°. " Explique ce mouvement par la situation sociale du pays sur laquelle il apporte d'instructifs renseignements. „ P. J. Blok, Museum, VIII, n° 12. — " L'auteur interprète dans un sens trop favorable les textes publiés par lui sur la condition des paysans de la région maritime au XIVe siècle. „ M. Vauthier, Revue de l'Université de Bruxelles, janvier 1901.

E. Poncelet, *Les bons métiers de la cité de Liège*. Liège, 1901, in-8°. " L'auteur exagère les mérites de l'organisation corporative, mais son travail, bien conçu et très documenté, rendra de grands services. „ H. V. H., Rev. Bibliogr. Belge, 1900, n° 12.

Revue bénédictine, Abbaye de Maredsous (Belgique). " Cet organe fait le plus grand honneur à la société religieuse qui le soutient. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 4.

C. G. Roland, *Toponymie namuroise*. 2. Bruxelles, 1900, in-8°. " Très instructif malgré quelques explications contestables. „ G. Kurth, Archives belges, 1901, n° 1.

E. Rolland, *Une copie de la vie de saint Théodose conservée dans le Baroccianus 183*. Gand, Engelcke, 1899 (Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres, fasc. 23). " Intéressante monographie de philologie byzantine. „ L. Mallinger, Revue des Humanités, 1900, p. 42. — " Étude intéressante. „ Analecta Bollandiana.

F. Van Duyse, *Het oude Nederlandsche Lied*. Teksten en Melodien. 1re livraison. La Haye-Anvers, 1900. " La compétence de l'excellent musicologue belge garantit la valeur de ce grand ouvrage, qui aura 35 livraisons. „ G. Kolff, Museums, VIII, n° 11.

M. Wilmotte, *Les Passions allemandes du Rhin*. " Étude précieuse et suggestive ; on attend avec impatience la seconde partie qui complétera et confirmera encore ses résultats. „ E. Stengel, Zeitschr. für französische Sprache und Litteratur, XXII, 1900, p. 129-131.

LE BUT DES HUMANITÉS

I.

Lorsque les Grecs eurent constitué l'ensemble des sciences auxquelles leur génie devait atteindre, ils en distinguèrent, dès l'époque d'Aristote et d'Alexandre le Grand, celles qui servaient habituellement à l'instruction de la jeunesse libre, et leur donnèrent le nom d'*ἐγκύκλια μαθήματα*. Ils consacrèrent ainsi une institution existante, qui s'était développée peu à peu avec le progrès scientifique; car par *ἐγκύκλια μαθήματα* il ne faut proprement entendre autre chose que les sciences ordinaires, c'est-à-dire communément enseignées dans les écoles, par conséquent ces sciences et ces arts que tous les citoyens, chacun à son tour (*ἐν κύκλῳ*), étaient obligés d'étudier. L'éducation reçue par ces moyens fut elle-même appelée *ἐγκύκλιος παιδεία*, éducation *usuelle*. Si nous négligeons la gymnastique, le système comprenait les sept matières suivantes : la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie. Issu de la polymathie des sophistes ainsi que du désir ardent qu'avaient les jeunes gens d'étendre et les maîtres de communiquer leurs connaissances, il avait été, non sans hésitations, reconnu enfin pour être celui qui pouvait le mieux former le citoyen pensant et le préparer aux études supérieures, particulièrement de la philosophie.

Dans la pratique des écoles, il est vrai, ces différentes matières n'occupaient pas le même rang. Au premier plan se trouvaient régulièrement la grammaire et la rhétorique, enseignées sur les meilleurs auteurs; puis venaient, avec

beaucoup d'arbitraire et avec des omissions, les autres branches du système. Mais si celles-ci n'étaient pas toujours approfondies au même degré que la grammaire et la rhétorique, si l'une ou l'autre était même quelquefois écartée du cours d'instruction, elles n'étaient jamais négligées dans leur totalité. Car, d'un côté, les besoins journaliers de la vie exigeaient pour le moins quelques notions d'arithmétique, un peu de calcul; d'autre part, les rhéteurs ou professeurs de rhétorique, depuis Isocrate, et les philosophes, depuis Platon, sont unanimes à reconnaître que l'étude des mathématiques et de la logique est un exercice aussi indispensable au futur orateur qu'au futur philosophe.

De cette façon, la théorie et la pratique s'accordaient pour attribuer à l'*éducation usuelle* une valeur générale. C'était elle qui préparait les jeunes gens à toutes les sciences et à la carrière civile; c'était elle qui formait l'adolescent libre, le citoyen de l'État, qui seul était considéré comme un véritable homme. Aussi, quand ce système se répandit parmi les Romains, Cicéron, qui en est un des défenseurs les plus zélés, ne trouva-t-il pas de meilleur terme pour traduire *ἐγκύκλιος παιδεία* que celui d'*humanitas*, ni de meilleur terme pour traduire *ἐγκύκλια μαθήματα* que celui d'*artes liberales* (*bonae artes*); et lui aussi restait d'avis que l'art de bien dire, un langage correct, poli et élégant, constituait la partie essentielle de l'éducation et comme le signe visible de ses fruits. Son idéal de l'humanité, c'est le *vir bonus, dicendi peritus*.

Le système des sept arts libéraux passa au moyen âge sous la forme abrégée et scolastique que lui avaient donnée les derniers professeurs romains et les premiers encyclopédistes chrétiens. Mais, en même temps, il fut augmenté de la religion et il reçut une orientation nouvelle. Celle-ci ne consistait pas tant en ce que les matières mathématiques et physiques, les matières du *quadrivium*, étaient souvent abandonnées dans les écoles ordinaires ou n'étaient enseignées qu'après le *trivium*, après la grammaire et la rhétorique, mais plutôt elle consistait en ce qu'on négligeait de plus en plus les auteurs classiques, la langue et le style, pour s'occuper de préférence de la pure théorie, et qu'on faisait converger trop exclusivement toute l'étude vers la dialectique et la philosophie.

Le dialecticien Platon, l'ennemi de la poésie et de l'éloquence des rhéteurs, aurait pu se réjouir de l'éducation du moyen âge. Il aurait trouvé tout au plus à blâmer l'absence des exercices corporels, de la gymnastique. Mais, sans doute, ni Cicéron ni Quintilien n'auraient approuvé semblable éducation. On comprend donc facilement que les humanistes du quinzième et du seizième siècle, les restaurateurs des lettres, combattaient cette pédagogie et qu'ils essayaient de la remplacer de nouveau par celle de Quintilien et de Cicéron. A la Renaissance, l'idéal qui avait eu le plus de vogue dans l'antiquité, reparaît avec un éclat particulier et fascine les yeux. Pleins d'admiration pour les œuvres littéraires des Grecs et des Romains, les meilleurs esprits désirent que leur époque produise quelque chose d'analogue, et ils croient que le juste moyen pour atteindre ce but, est de faire étudier ces œuvres à l'école, de former ainsi des *poëtae* et des *oratores*. Ils sont confirmés dans cette manière de voir par l'opinion des autorités anciennes, qui considéraient l'étude des auteurs classiques comme propre à développer non seulement l'intelligence, le goût et le style, mais encore le cœur et la vertu, en un mot, l'humanité de l'élève. Enfin ils soutiennent que le système qu'ils proposent est une nécessité scientifique, puisque la science se sert du latin comme de la langue universelle et que toutes ses sources, voire celles de la religion, se trouvent chez les anciens.

Grâce aux humanistes, les auteurs classiques reprirent au seizième siècle la place qu'ils avaient occupée jadis dans l'instruction. Ce n'est pas que le système des sept arts libéraux eût été changé : il restait le même. La seule chose qui fût changée, était la façon d'enseigner et l'importance relative attribuée aux différentes matières. La grammaire et la rhétorique latines, avec l'interprétation et l'imitation des modèles de style, furent le principal objet de l'enseignement; et comme la distinction entre le degré préparatoire et le degré supérieur de l'instruction devint plus nette, plus prononcée, les élèves qui ne se destinaient pas aux études universitaires, abordèrent à peine la dialectique et les autres branches du savoir, si ce n'est dans quelques établissements dont le programme était particulièrement développé. En même temps, sous l'influence de la Réforme et par suite de la nécessité de garder la foi

pure, on modifia l'enseignement de la religion, qui, jusque-là, s'était donné d'une manière plutôt pratique, dans le sens d'un enseignement du dogme et de la théologie, s'adressant à l'intelligence presque au même degré que les sciences reçues.

Si cette éducation avait été appliquée à des Romains, il est probable qu'elle se serait maintenue encore pendant plusieurs siècles. Mais elle s'appliquait à des Italiens, à des Espagnols, à des Français, à des Allemands, à des Anglais, c'est-à-dire, à des peuples qui possédaient chacun une langue propre, déjà assez parfaite et différente de celle qu'on leur faisait apprendre. L'école ignorait pour ainsi dire totalement ces langues, les langues nationales; elle regrettait de devoir les employer la première année, comme on emploie un véhicule incommode, mais indispensable, et elle avait hâte de les quitter pour enseigner tout en latin et par le latin.

Cependant, malgré le temps énorme qu'on consacrait à l'idiome de Cicéron, on s'aperçut bientôt qu'on n'avançait guère, qu'en tout cas on ne faisait pas les grands progrès que les théoriciens de l'humanisme avaient rêvés. L'enthousiasme avait-il diminué? Les méthodes étaient-elles mauvaises? Pourquoi ne pouvait-on plus réaliser avec la langue classique ce que le moyen âge avait facilement réalisé avec sa langue dégénérée et barbare? Il y a là sans doute des causes qui tiennent à la civilisation générale et au développement de la conscience populaire. Quoi qu'il en soit, on crut trouver le remède dans l'enseignement de la langue maternelle, qui paraissait être le moyen le plus aisé pour arriver à l'intelligence des écrivains classiques. Dès le dix-septième siècle, on commença à écrire les grammaires latines en français et en allemand, à interpréter les textes au moyen de ces langues, à faire même à celles-ci une place à part dans les programmes. C'était une innovation des plus graves. Car si, pour le moment, le latin restait le centre nominal de l'instruction, on avait créé un fait qui devait, tôt ou tard, le déloger de sa position privilégiée.

Parmi les causes qui contribuèrent à ce résultat, il convient de citer en premier lieu le développement des littératures nationales : la gloire de ces littératures ne pouvait pas ne pas tourner au profit de l'enseignemet des langues maternelles. Mais ce serait une erreur de croire que cette cause ait été la

seule. Une part presque aussi grande revient aux branches spéciales, dont l'enseignement s'introduisit peu à peu dans les écoles.

La première en date, c'est l'histoire avec sa compagne, la géographie. Primitivement l'histoire avait été étudiée dans les auteurs interprétés, et par conséquent on n'apprenait à connaître que l'histoire ancienne. Cependant quelques pédagogues avaient reconnu de bonne heure l'utilité que présenterait pour l'interprétation elle-même un exposé systématique des faits de l'histoire, de la géographie, de la mythologie, de l'archéologie, et ainsi nous voyons, dès le seizième siècle, apparaître l'*eruditio* dans les collèges des Jésuites. D'autres, amis de leur nation, trouvaient étrange qu'on consacrât tant de temps à l'histoire des Grecs et des Romains sans jamais dire un mot de celle des peuples modernes, et ils tentèrent de rédiger des manuels d'histoire universelle. Mais ce n'est qu'au dix-septième siècle, lorsqu'on se fut décidé à employer la langue maternelle *comme langue véhiculaire,* que l'histoire parvint à se faire recevoir, non sans beaucoup de lenteurs, comme une branche ordinaire de l'enseignement.

C'était là déjà une branche spéciale. Les autres branches, l'histoire naturelle, la physique et les mathématiques sont de date plus récente, du moins pour ce qui regarde la régularité avec laquelle on les enseigne, et l'extension qu'on leur donne actuellement. Elles ont été inscrites dans les programmes, en partie après une résistance très vive, sur les attaques des " réalistes ", qui ne cessaient, depuis la Renaissance, mais surtout depuis le dix-septième siècle, de reprocher aux écoles latines leur culture purement verbale, vide de toute connaissance positive, utile, exacte. Et en effet, ces écoles, donnant dans un formalisme exagéré, négligeaient souvent jusqu'aux réalités exposées dans les auteurs qu'elles interprétaient.

Par ces changements successifs, qui furent complétés enfin par l'étude régulière des langues vivantes étrangères, étude qu'on appuyait surtout de considérations d'utilité, le système d'instruction des humanistes a pour ainsi dire disparu. Certainement, nous n'étudions plus le latin, parce qu'il serait le véhicule et la source de *toutes* les sciences; encore moins les humanités classiques ont-elles pour but de former des *poëtae*

et des *oratores* latins. On ne peut pas même dire qu'elles aient pour but de former des poètes et des orateurs se servant de la langue nationale. Il est vrai, l'usage, dans toutes les leçons, de cette langue et les exercices de rédaction montrent clairement qu'elle a occupé de fait la place du latin; mais bien qu'elle ait occupé cette place, elle n'est pas enseignée pour le but que plusieurs pédagogues de la Renaissance assignaient autrefois au latin. Nous concevons que la poésie et l'éloquence sont des spécialités très intéressantes; mais il est impossible et faux de les cultiver par l'enseignement public. Nous sommes heureux si nous réussissons à produire chez la généralité des élèves l'exactitude de l'expression, la clarté et la correction du style. Sans cesser de viser à l'élégance, aux embellissements du discours, nous savons cependant qu'ils sont le privilège de quelques-uns, et nous nous consolons d'autant plus facilement de ne pouvoir y atteindre que nous sommes convaincus que ce n'est pas là le but unique ou principal des études. Avec le parti modéré des humanistes, nous croyons que le *recte* et le *plane loqui* suffisent, pour qu'on puisse aborder les recherches scientifiques et pour qu'on ait droit au titre d'esprit cultivé. L'*ornate loqui*, qui constitue une perfection désirable, n'est pas une nécessité absolue, pourvu que, d'ailleurs, on soit sensible aux beautés littéraires.

Voilà sur l'objet des exercices de style et en général sur l'aspect verbal de l'étude de la langue maternelle une opinion qui, je crois, sera partagée par la plupart des théoriciens et des professeurs de nos jours.

II.

Dans les humanités classiques telles qu'elles sont organisées dans tous les pays, la langue maternelle remplit une des fonctions du latin d'autrefois, celle d'être le véhicule de toutes les pensées, de toutes les acquisitions intellectuelles et d'ouvrir l'accès aux lettres. Mais nous n'admettons plus que l'école ait pour fin de former des stylistes parfaits. Quelle est donc sa fin? Et, avant tout, qu'est devenu le traditionnel système des sept arts libéraux?

A la première vue, on serait tenté de supposer qu'il est

entièrement désorganisé; on croirait se trouver en présence d'un assemblage de sciences fragmentaires, résultat fortuit du travail inconséquent des générations successives. Et cependant, dès qu'on regarde de plus près, on ne tarde pas à découvrir, je ne dis pas un système harmonieux et complet, mais au moins une certaine tendance à un tel système.

D'abord, en faisant enseigner hardiment les sciences physiques et mathématiques parallèlement aux langues et aux littératures, on semble enfin avoir reconnu qu'il ne s'agit pas là d'un ordre chronologique arbitraire ou d'une priorité apparemment justifiée par l'importance plus grande des matières morales, mais qu'il s'agit d'influences mutuelles et simultanées qui sont absolument nécessaires à l'œuvre bien conduite de l'éducation. Et puis, pour ce qui regarde les sciences elles-mêmes de cette catégorie, n'avons-nous pas au fond le vieux *quadrivium?* Celui-ci comprenait l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Si les mathématiques y sont prépondérantes, la physique est loin de manquer; car l'astronomie en est une partie, et souvent, sous le nom de géométrie, on s'occupait également de choses géographiques.

Il paraît donc en effet qu'en enseignant à la jeunesse les sciences physiques et mathématiques, nous n'avons fait que tirer les conclusions de prémisses posées par les anciens. Pour compléter le cycle, nous avons ajouté l'histoire naturelle. La connaissance de la nature, dans ses principes essentiels, nous semble être un élément indispensable de toute instruction supérieure, et, par suite de ce jugement, la valeur des mathématiques, appréciées de tout temps et dont aucune science ne peut se passer entièrement, a encore augmenté à nos yeux.

Le *trivium* comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Je reviendrai plus loin sur la dernière. Pour ce qui concerne les deux premières, notre innovation la plus frappante consiste dans l'enseignement des langues vivantes et dans l'extension donnée aux parties historiques. Si je ne me trompe, ces deux choses se tiennent. Car quels que soient les motifs réels pour lesquels on a introduit l'enseignement des langues vivantes, un des motifs qui le justifient, est sans contredit la nécessité pour un jeune homme destiné à occuper une place dirigeante dans la société, de savoir comment cette

société est devenue ce qu'elle est, et quelles sont les multiples influences qui en ont déterminé le caractère. Or, pour cela, il n'y a rien de mieux que l'étude de la langue et de la littérature d'un peuple. Seule cette étude, complétée par celle de l'histoire proprement dite, est capable de donner une vue juste des hommes et des choses, de les montrer dans leur vraie couleur et dans leur sentiment intime, de nous révéler l'esprit et l'âme d'une nation.

Que serions-nous si nous ne connaissions ni l'histoire ni la littérature? De pauvres êtres dont le regard est borné par un horizon étroit, qui vivent dans le présent sans savoir d'où ils viennent ni où ils vont; des orphelins ignorant leurs parents et profitant de trésors amassés dont ils ne soupçonnent ni l'origine ni la quantité. Les études historiques étendent, élèvent la vue; elles répandent un jour lumineux sur toute l'humanité, elles permettent d'en déterminer la marche et en nous montrant l'évolution des siècles, elles nous gardent d'un dogmatisme stérile et paresseux. Sans elles, personne ne peut être considéré comme instruit, puisqu'il manque de cette instruction qui le dispose à agir, avec une intelligence complète de la situation, dans la société dont il fait partie.

C'est la conscience plus ou moins nette de cette vérité qui me paraît être une des causes secrètes de l'extension qu'on a donnée de nos jours à l'enseignement des langues et de l'histoire. Mais, à côté d'elle, l'ancienne raison, tirée du fond des ouvrages littéraires, a conservé toute sa force : par l'étude des auteurs et de l'histoire, l'élève apprend à connaître le cœur humain; il apprend à se connaître lui-même; enfin il apprend à connaître, sous leur forme abstraite et concrète, les grands principes qui constituent le patrimoine moral de l'humanité.

Les termes de grammaire et de rhétorique avaient donc, déjà dans l'usage didactique des anciens, un sens beaucoup plus vaste que ne l'indiquent ces simples mots. Ils se rapportaient un peu à toutes les connaissances qui ont pour objet l'homme et la société, les événements humains, les manifestations de l'activité humaine. Aussi comprend-on maintenant comment on a pu arriver dans cette voie à un enseignement systématique de l'histoire, et on comprend aussi comment, même sans aucun des motifs qui ont porté la religion et la

morale sur les programmes, on aurait pu éprouver le besoin de concentrer les leçons éparses résultant de la lecture et de l'interprétation des textes, dans un cours spécial de religion et de morale appliquée.

Le *trivium*, ainsi entendu et étendu, embrasse la substance des sciences morales. Or, j'ai établi précédemment que le *quadrivium* s'était changé en la substance des sciences naturelles et mathématiques. Avec cela, la tendance essentielle de l'évolution pédagogique dans les temps modernes parait s'indiquer assez clairement. Ou n'est-elle pas de communiquer à l'enfant tout le savoir élémentaire qui est exigé pour qu'il puisse s'orienter convenablement aussi bien dans le monde extérieur de la nature et de la société que dans le monde intérieur de sa propre âme? Si la connaissance de ces objets lui donne une satisfaction purement intellectuelle, elle lui fournit également les données et les moyens de diriger raisonnablement sa conduite, et c'est cette considération qui l'emporte.

III.

Jamais aucun pédagogue n'a regardé la communication de certaines connaissances, fussent-elles les plus sublimes, comme la fin suprême de l'instruction, bien moins de l'éducation. Ce qui doit s'y ajouter nécessairement, c'est la faculté de faire usage de ces connaissances, de les appliquer. Sans cette faculté, sans certaines habitudes logiques, celles-ci sont un capital mort. Elles constituent une acquisition qui peut avoir été agréable, mais qui est improductive.

Sur ce point, il n'y a pas de désaccord. Les " réalistes „ qui nieraient la nécessité en question, risqueraient tout le profit de leur enseignement, si toutefois il était possible de communiquer vraiment un savoir quelconque sans exercer la pensée. Ce n'est donc pas la nécessité d'un certain développement des facultés intellectuelles qui est la raison de leurs disputes avec les humanistes, mais c'est plutôt l'espèce des matières qu'ils voudraient enseigner ainsi que l'étendue et l'intensité des exercices intellectuels.

Tournés vers la vie pratique et économique, les représentants du " réalisme „ préfèrent les sciences appliquées

ou se prêtant à une application immédiate, telles que la physique, la chimie, l'agriculture, la tenue des livres; l'étude des langues même, ils ne l'apprécient que par son utilité. Mais la théorie non moins que l'histoire leur donnent tort : la première, en montrant qu'une instruction générale doit précéder l'instruction professionnelle; la seconde, soit en transformant les écoles établies par eux en écoles industrielles, commerciales ou agricoles exigeant une préparation scientifique de portée générale. En effet, on ne saurait douter que l'ancienne *Realschule* allemande n'ait perdu aujourd'hui son caractère exclusif d'autrefois; l'enseignement spécial a subi une évolution semblable en France, et, en Belgique, nous avons même changé le nom de section professionnelle en celui d'humanités modernes. La question n'est évidemment pas résolue pour toujours, mais on peut dire dès maintenant que l'humanisme tend à triompher. Malgré quelques apparences contraires, les sciences pratiques tendent à disparaître dans ces écoles qui ne sont pas franchement professionnelles, pour faire place aux sciences pures qui leur servent de fondement.

De même que l'humanisme donne la préférence à ces connaissances qui sont à la base de notre savoir de la nature et de l'âme, sans se préoccuper de leur valeur spéciale, de même il aspire à développer *toutes* les facultés essentielles sans se restreindre au besoin d'un métier ou d'un art déterminés. Sa devise est : d'abord l'homme et les grands intérêts humains, puis le commerçant, l'industriel, l'avocat, le médecin et les intérêts de la profession.

Le développement des facultés intellectuelles ou pour employer l'expression en vogue, la discipline intellectuelle prend ici une étendue et une intensité différentes de ce qu'elle serait s'il s'agissait directement d'une profession civile, et ce ne sera pas trop de toutes les matières du programme pour la rendre complète et efficace. Peut-être est-ce même autant le désir de compléter cette discipline que celui de compléter les connaissances, qui a fait recevoir de nouvelles matières dans le courant des siècles. On a donc le droit d'être étonné de l'assertion de quelques fervents qui voudraient réserver le pouvoir de former l'esprit aux langues, particulièrement aux langues classiques. Car l'acquisition de tout savoir, pourvu

qu'elle se fasse suivant une vraie méthode active, met en œuvre les forces de l'intelligence et les perfectionne par l'exercice. Si les langues jouissent d'un avantage sous ce rapport, c'est que l'emploi de la méthode habituelle des thèmes et des versions exige de l'élève toujours un minimum d'activité personnelle, sans que le maître ait pour ainsi dire besoin d'intervenir, de faire un effort spécial, tandis que, dans les autres branches, il doit faire cet effort pour réaliser toute la valeur éducative qu'elles possèdent. Il y est plutôt disposé à ne s'adresser qu'à la mémoire. Mais bien que la chose soit plus délicate et plus difficile, par exemple, dans l'enseignement de l'histoire et des sciences naturelles, elle n'est pas impossible, et, par conséquent, aucun privilège de ce genre n'appartient aux langues.

Pas même les difficultés extrêmes dont sont hérissées les langues classiques, — difficultés qu'on vante si éloquemment, — ne me paraissent fournir un argument péremptoire. Ce ne sont pas en effet les difficultés seules qu'il faut considérer, mais encore la possibilité qu'ont les jeunes esprits d'en triompher sans perdre trop de temps et surtout sans perdre courage.

Enfin, en aucun cas, les langues ne sont propres à développer également *toutes* les facultés : l'observation extérieure, l'imagination scientifique, les *longs* raisonnements déductifs et inductifs ne trouvent dans leur étude presque nul moyen de se déployer.

Si la gymnastique intellectuelle ne doit pas être un dressage pour un métier déterminé, si elle ne doit pas fortifier certains organes au détriment des autres, mais si elle veut produire un développement harmonieux et vraiment humain, il faut que ses exercices s'étendent également sur toutes les opérations fondamentales de l'intelligence, et pour cela il faut qu'ils soient puisés dans toutes les sciences fondamentales.

L'étendue et l'intensité de la discipline intellectuelle à laquelle l'humanisme désire soumettre la jeunesse, se justifie par le but supérieur qu'il se propose. Pour ce qui concerne les habitudes logiques, qu'on consacre tant d'années à former, le but direct est de créer le sens et l'amour de la vérité.

Naturellement les " réalistes „ entendent aussi que leurs

élèves apprennent à rechercher et à aimer la vérité; mais cette vérité ne leur apparaît que comme un moyen d'applications utiles. Pour eux, elle n'est pas une fin et c'est là le motif, je l'ai déjà dit, pourquoi ils préfèrent les *artes reales* comme on les a appelés, et restreignent les exercices en les subordonnant à leurs vues étroites.

Chez leurs adversaires, au contraire, les exercices occupent plus de place et s'élargissent avec les objets auxquels ils se rapportent. Non que l'on néglige ici absolument la profession future, mais on est d'avis que la meilleure préparation à la profession future est le développement d'une humanité complète et l'affermissement de l'homme dans ce qu'il a de plus propre, dans l'amour de la vérité et de la connaissance. Précisément les carrières libérales semblent avoir un besoin plus grand de cet amour que les autres carrières. L'aptitude à découvrir le vrai y est plus indispensable qu'ailleurs. Sans un art spécial de penser et de raisonner juste, sans un goût dominant des choses intellectuelles, on ne possède pas les conditions les plus élémentaires pour y avancer.

Et puis, plus une fonction est élévée, plus la sphère d'activité d'un individu est grande, et plus il importe que cet individu n'ait pas l'esprit étroit, partial, borné par l'horizon de son métier, mais qu'il soit réellement sensible à toutes les réalités, qu'il s'intéresse à tous les grands problèmes, en un mot, qu'à l'élévation de son rang corresponde l'élévation et la justesse de sa pensée.

Or, cette étendue, cette rectitude, cette mobilité de l'esprit qu'exigent les fonctions supérieures, ne s'acquièrent que par une étude prolongée des sciences fondamentales et par l'apprentissage pratique des méthodes essentielles de la pensée humaine.

Donc la discipline logique n'est pas moins nécessaire au point de vue de la profession qu'à celui de l'humanité pure.

Mais si le but direct de tous les exercices intellectuels est de créer l'amour de la vérité et du savoir, ce n'est pas leur but suprême. Les pédagogues reconnaissent à l'unanimité que le but suprême de toute éducation est la moralité de l'élève. L'instruction est considérée comme un moyen d'y arriver, comme une de ses conditions essentielles, puisque la moralité

ne saurait exister sans l'intelligence au moins de certaines vérités, *que sa force, sa fermeté ne peut s'accroître et que sa sphère ne peut s'élargir que par l'extension des connaissances*. Mais, de plus, il faut bien l'avouer, les vertus intellectuelles, en tant que leur acquisition dépend de l'effort conscient, font partie de la moralité elle-même. Je ne saurais me figurer un véritable homme de bien qui, dans ses raisonnements, n'aimerait la vérité à aucun degré ou qui n'aurait à aucun degré le désir d'apprendre ce qui est à sa portée. Enfin le sens de l'idéal développé dans un domaine engendre dans l'esprit une tendance à le développer dans d'autres domaines, de sorte que, d'une façon générale, la *bonne* culture scientifique est un élément qui favorise les aspirations morales.

C'est pour ces multiples raisons sans doute qu'on a accordé de tout temps une si large part au perfectionnement des facultés de l'esprit : on a vu dans ce perfectionnement un moyen précieux de former la moralité des élèves. Il y a eu même des époques où l'on paraît avoir cru que ce moyen dispensait de tout autre. Aujourd'hui encore on entend quelquefois répéter que l'instruction et la diffusion des lumières sont les meilleurs agents moralisateurs. Elles sont en effet des agents indispensables, mais sans une éducation directe du sentiment et de la volonté, elles seraient presques inefficaces, en tout cas, elles seraient insuffisantes.

Il faut qu'à la discipline intellectuelle s'ajoute la discipline morale. Le soin de cette discipline constitue ou devrait constituer un des caractères distinctifs de la pédagogie de l'humanisme, à côté de ceux dont j'ai déjà fait mention. Je dis que ce soin devrait constituer un caractère distinctif; car s'il est vrai que la discipline morale est négligée d'ordinaire dans l'enseignement professionnel, tout occupé à inculquer des connaissances utiles, il est vrai aussi qu'elle est négligée souvent dans l'enseignement des humanités, soit qu'on s'arrête à l'étude des mots et de la langue, soit qu'en développant trop l'imagination et le raisonnement probable, on produise même involontairement une espèce de scepticisme ou d'égoïsme latent.

Quoi qu'il en soit, la discipline morale est l'essence de toute éducation qui mérite ce nom; à plus forte raison doit-elle être l'essence de cette éducation qui prétend former en nous l'hu-

manité. Ou y a-t-il une humanité sans la sympathie et la bienveillance qui unissent une créature à ses semblables, sans le sentiment de la justice, sans la volonté intime de faire le bien?

C'est donc là le but suprême qu'on devrait se proposer. La théorie, au moins, l'a toujours reconnu pour tel. Les Grecs avaient en vue la *καλοκαγαθία*; pour Cicéron et Quintilien, le parfait orateur n'était pas différent du *vir bonus*, et en résumant les fins de l'éducation intellectuelle, morale et religieuse, Sturm parlait d'une *eloquens atque sapiens pietas* à laquelle il fallait tendre.

La discipline morale, si l'on fait abstraction de la conduite qu'exige invariablement l'ordre scolaire, est puisée presque tout entière dans la littérature. Les rigoristes tels que Platon et saint Augustin ont beau protester et soutenir que la poésie profane est plutôt une école des passions; l'histoire de l'éducation, tout en accordant qu'il convient de faire un choix judicieux des œuvres destinées à la jeunesse, leur a donné tort. Ces œuvres, en effet, ne sont pas seulement des instruments de culture intellectuelle et d'*instruction* morale; elles ne s'adressent pas seulement à la raison, mais encore elles s'adressent au sentiment et à la volonté. Les événements humains qui y sont rapportés, excitent la sympathie des enfants, appellent leur approbation ou leur désapprobation, font parler la voix de leur conscience, inspirent le besoin d'imitation. C'est comme un ensemble d'expériences idéales qui complètent la série restreinte des expériences réelles de chacun, et c'est par l'expérience que les sentiments moraux et bienveillants s'accroissent, s'élargissent et s'ancrent dans l'âme. C'est par elle aussi que sont produits les bons désirs et les bonnes résolutions, qui ne tarderont pas à éprouver leurs forces contre la réalité.

L'étude de la littérature a donc une part très large dans l'éducation morale; pour des raisons analogues, une autre part revient à l'histoire, comme on l'a reconnu depuis longtemps. Quant aux sciences mathématiques et physiques, on ne semble pas se douter jusqu'ici qu'elles y aient une part quelconque. Et cependant elles ne sont pas dépourvues de toute influence. A mon avis, si elles sont enseignées comme elles devraient l'être, elles pourront rendre de grands services, en

développant le sentiment de la nature, en étendant la sympathie de façon qu'elle embrasse d'une certaine manière tous les êtres, du moins les êtres vivants, enfin en donnant l'idée d'un ordre invariable, de lois inexorables que personne ne saurait transgresser et surtout que personne ne saurait transgresser impunément. Cette idée a une valeur affective d'autant plus grande qu'elle paraît être une des conditions psychologiques d'une adhésion sévère au devoir et de l'émotion religieuse.

De même que la discipline intellectuelle tend à produire le sens et l'amour du vrai, de même la discipline morale tend à produire le sens et l'amour du bien. Mais le domaine de l'idéal est constitué de telle sorte qu'on peut à peine pénétrer dans une partie sans toucher à l'autre. Aussi, dans tous les systèmes d'éducation, a-t-on réservé régulièrement une place au troisième idéal que recherche l'esprit humain, conséquemment à la discipline esthétique. Le moyen âge est peut-être parvenu à l'écarter le plus possible de l'enseignement public, mais il n'a pas réussi à l'éliminer d'une façon complète. La Renaissance et l'antiquité, au contraire, inclinaient à lui accorder la priorité. Elles ont même par ci par là cultivé le beau au détriment du reste. Il y a un juste milieu entre ces deux extrêmes. S'il faut que les élèves deviennent sensibles aux choses du goût et apprennent à s'y intéresser, il ne faut pas qu'ils apprennent à leur sacrifier le souci de la vérité supérieure et d'une noble vertu. Sans prendre parti dans les questions controversées et sans s'embarasser par des scrupules minutieux, l'école doit faire apprécier toute espèce de beauté, relever celle que présentent le vrai et le bien et mûrir les fruits moraux qu'ils pourront porter.

Les excès auxquels je viens de faire allusion, sont moins à redouter dans le temps présent. Il y a un autre défaut qui est plus grave. Ce défaut est la conséquence de l'admiration exclusive qu'avait la pédagogie de la Renaissance pour la beauté littéraire. De là vient en effet que, jusqu'à nos jours, c'est le goût littéraire presque tout seul que nous nous proposons de former dans la jeunesse. Nous négligeons la nature, dont les charmes ne sont cependant pas accessibles à toute âme; nous négligeons les formes, les couleurs et les sons. Dans nos établissements d'instruction, le chant, la musique, le

dessin n'ont pas un rang très distingué : ils figurent aux programmes à titre de cours facultatifs. Je sais bien que, dans ces matières, l'individualité des élèves joue un rôle beaucoup plus important qu'ailleurs, mais peut-être une meilleure organisation permettra-t-elle à l'avenir de se servir justement de cette individualité pour développer dans une certaine mesure chez tous le sentiment esthétique des formes et des sons. Le dessin, en tout cas, devrait être rendu obligatoire dans toutes les classes et dans toutes les sections, non seulement parce qu'il est un excellent moyen de développer le sens de la vue et le sentiment des formes, mais encore parce qu'il est absolument nécessaire à une étude fructueuse de toutes les sciences, notamment des sciences mathématiques et naturelles [1]. Alors seulement on pourrait se vanter de donner cette culture intégrale dont l'humanisme a toujours voulu être le défenseur.

IV.

Pour que le sens et l'amour de l'idéal s'épanouissent pleinement, pour qu'ils s'affermissent en prenant conscience d'eux-mêmes, pour que les multiples connaissances acquises soient unies par un lien distinct, mises chacune à sa place et revêtues de la forme scientifique définitive, un dernier complément est nécessaire, qui couronne dignement les humanités. Il s'agit de ces sciences qui ne peuvent être étudiées qu'après que l'esprit a été déjà initié aux éléments et qu'il a contracté les habitudes correspondantes.

Ce qu'Aristote dit à propos de la morale [2], à savoir qu'elle ne saurait être à la portée de l'adolescent qui, réglant sa vie par la passion, ne posséderait aucune disposition vertueuse, s'applique au même titre à la logique et à l'esthétique. Comment voudrait-on enseigner la théorie des procédés par lesquels on découvre la vérité, à celui qui n'aurait fait aucune

---

1 Ce point est bien mis en lumière par M. Mac Leod, *Het tegenwoordig programma van het Middelbaar Onderwijs en de studie der natuur- en geneeskundige wetenschappen* in *Handelingen van het tweede Vlaamsch Natuur- en Geneeskundig Congres.* Gand, 1898, p. 134.

2 *Morale à Nicomaque,* ch. III.

acquisition intellectuelle, qui serait incapable d'employer réellement ces procédés? Un tel enseignement serait absolument inintelligible et stérile.

Mais si l'élève sait déjà penser logiquement, s'il sait distinguer naturellement un raisonnement faux d'un raisonnement vrai, s'il possède l'instinct développé du vrai, on peut s'attendre à un grand fruit en lui donnant la connaissance réfléchie de la méthode. Avant tout, l'usage qu'il fait de celle-ci, devient plus assuré, de même que l'usage que nous faisons de la grammaire, devient plus sûr par la connaissance des règles. S'il doute, il dispose d'autres moyens de trancher la question qu'en recourant à son sentiment aveugle. Il apprend ensuite à choisir la méthode qui convient à chaque sujet; il acquiert une idée du vaste domaine des recherches possibles ainsi que des grandes catégories qui sont comme les bornes de la raison. Finalement l'étude de la logique, en montrant toutes les difficultés qui entourent les investigations humaines, toutes les erreurs qui guettent l'esprit, rend la conscience scientifique plus circonspecte, plus scrupuleuse, et en faisant briller clairement l'idéal aux yeux des jeunes gens, elle tend à augmenter cet amour dont ils étaient déjà saisis. Il est donc incontestable que la discipline intellectuelle s'achève par une réflexion sur les procédés et les fins de l'intelligence elle-même.

Des considérations analogues montrent que la discipline morale s'achève par une réflexion philosophique sur les règles de la conduite humaine et les objets de la volonté. A peine ai-je besoin d'exposer l'utilité pratique de cette réflexion. Elle est reconnue unanimement par les spécialistes et semble l'être de fait par l'usage général d'enseigner la philosophie morale à la jeunesse.

Socrate soutenait que la vertu était une science. Si tous les anciens n'ont pas partagé cette opinion, tous ont été d'avis qu'au moins sans la science, la vertu n'existe pas. En effet, la vertu est une qualité de la volonté, et sans une connaissance certaine de la fin morale, la volonté ne possède pas cette fixité et cette immuabilité qui conviennent aux principes fondamentaux de la conduite. La même chose peut se montrer par une considération des motifs moraux. Car l'amour du bien, s'il ne doit pas être un caprice variable ou un instinct aveugle, a

besoin d'une notion claire et distincte de son objet. Par là il pénètre plus avant dans l'âme et acquiert une intensité plus grande. Cela est d'autant plus utile que la passion, par ses sophismes, tend à séduire l'esprit et, par sa violence, à faire fléchir les meilleures intentions. Enfin comment pourrait-on résoudre avec sûreté les nombreuses difficultés morales, les nombreux cas de conflit que présente la vie réelle, si l'on ne connaît rien que les préceptes ordinaires ou son sentiment immédiat? Ne faut-il pas, pour sortir d'embarras et pour se garder contre le danger de préférer la solution la plus commode, la conscience scientifique de la raison suprême du devoir et du but souverain vers lequel toute notre activité doit être dirigée?

Une théorie du beau serait également nécessaire pour compléter la discipline esthétique. Mais, jusqu'à ce jour, personne ne semble avoir pensé à ce complément. On a cru suffisant d'initier les élèves, sous une forme plus ou moins concrète, aux différents aspects de la beauté littéraire ainsi qu'aux principaux moyens de la réaliser. Peut-être, si l'on s'est abstenu d'aller plus loin, cela provient-il du fait qu'une science esthétique généralement reconnue n'existe pas encore, comme il existe une logique et une morale. Dans ces circonstances, il faut déjà savoir bon gré à la pédagogie d'avoir au moins permis de toucher ces choses, en exigeant l'enseignement de la psychologie.

En effet, la psychologie est la base indispensable de la logique, de la morale et de l'esthétique, à tel point que ces doctrines n'en sont pour ainsi dire que des parties développées. Comment donc y aurait-il des humanités complètes sans psychologie? D'ailleurs, pourvu que celle-ci s'occupe de l'homme au point de vue physique non moins qu'au point de vue moral, pourvu qu'elle soit réellement une espèce d'*anthropologie*, elle est toute faite pour éclaircir, condenser et systématiser les notions éparses que l'élève a acquises dans le cours de ses études tant sur les âmes que sur les corps.

De toutes ces sciences philosophiques le système primitif ne comprenait que la dialectique, qui figure parmi les branches du *trivium*. Elle avait évidemment été introduite à cause de la rhétorique, dont elle constituait une aide précieuse. Mais la

même évolution qui a fait recevoir la morale pratique et la religion au nombre des matières ordinaires, semble justifier un enseignement de la philosophie morale.

Dans le cadre des humanités, les éléments de la philosophie sont enseignés aujourd'hui en France. Mais cet enseignement, qui fait partie d'un cours général comprenant même la métaphysique, est plutôt une survivance qu'une innovation. Au fond, malgré les vues particulières des différents régimes qui se sont succédé dans ce pays, il doit son existence à une délimitation de domaines contigus. L'enseignement de la philosophie se donnait autrefois dans la faculté des arts, et justement le grade de bachelier s'obtenait après des épreuves qui avaient pour objet essentiel la logique. Ailleurs on a conservé aux sciences élémentaires de philosophie leur place historique, et ainsi il arrive qu'elles soient portées chez nous au programme de la candidature en philosophie et lettres. Cette place, qu'il est utile de leur laisser, ne doit pas nous faire illusion. Si les arguments que j'ai fait valoir, sont justes, il est évident que l'étude de la psychologie, de la logique et de la morale est le complément désirable, sinon nécessaire, des humanités.

V.

L'analyse qui précède a prouvé que le but des humanités est très complexe. Cette complexité est celle qui caractérise la vertu ou la bonne volonté consciente d'elle-même et de ses moyens. Comme éléments essentiels il faut considérer les suivants :

1) Les sciences fondamentales permettant à l'homme de s'orienter aussi bien dans le monde intérieur de l'âme que dans le monde extérieur de la nature et de la société dans laquelle il vit.

2) L'intelligence des langues qui ouvrent l'accès à ces sciences, et particulièrement la faculté de s'exprimer et d'exposer avec clarté une suite d'idées dans la langue maternelle.

3) Le sens et l'amour de l'idéal sous son triple aspect, intellectuel, moral, esthétique.

Je ferai peut-être saisir le mieux le point vers lequel convergent ces trois éléments, par la définition que voici : les

humanités ont pour but de développer le sens et l'amour du bien, du vrai et du beau, en créant ces dispositions et en communiquant ces connaissances qui mettent la jeunesse destinée à jouer un rôle dirigeant, en état de contribuer effectivement à la réalisation de l'idéal humain.

Celui qui se pénétrera de cette définition, pourra facilement déterminer la différence des humanités anciennes et des humanités modernes et voir quel est le vrai titre des unes et des autres.

Les humanités anciennes se distinguent par la place privilégiée qu'elles accordent à l'étude des langues et des chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité classique. Comme je l'ai expliqué, cette étude elle-même sert à beaucoup de choses : elle se fait d'abord dans l'intention de discipliner l'esprit; ensuite c'est par elle qu'on veut former le goût; par elle encore on se propose d'agir sur le cœur et la volonté; enfin elle fournit un savoir plus ou moins étendu, surtout en matière de psychologie et de morale, et elle donne une idée claire des bases historiques de notre civilisation.

Il y eut une époque où l'on croyait aveuglément que les anciens avaient produit les modèles parfaits en tout genre de littérature. Cette époque est passée. Sans cesser d'admirer ce qu'il y a réellement de beau et de sublime dans leurs productions, nous n'entendons pas renoncer à la critique, et nous savons que les modernes peuvent soutenir la comparaison avec eux. Pour le fond des ouvrages, ils paraissent même être supérieurs aux anciens : incontestablement les œuvres modernes sont plus riches en idées; les problèmes y sont infiniment plus délicats et plus compliqués. Quelques défenseurs des humanités se servent justement de la simplicité antique pour affirmer que les auteurs grecs et romains conviennent mieux à la jeunesse. Mais quand même les compositions simples feraient absolument défaut dans nos littératures, — ce qui n'est pas le cas, — ils n'auraient pas encore raison. Car il ne faut pas oublier que cette richesse *réelle* plus grande des modernes, pour l'appeler ainsi, n'exige pas nécessairement un effort d'appropriation plus considérable que celui qui est exigé par les Virgile et les Homère. Les notions qu'emploie un auteur français ou allemand, les situations qu'il dépeint, ayant

plus d'affinité avec nos situations et nos pensées habituelles, sont d'autant plus faciles à comprendre; le tour d'esprit, ressemblant davantage au nôtre, s'y insinue plus aisément; la langue, présentant moins de difficultés, nous permet de nous appliquer davantage à l'intelligence des choses. Trop souvent, dans l'interprétation des textes anciens, l'écolier s'épuise à pénétrer le sens littéral et ne conserve plus aucune énergie pour entrer dans le vrai sens du morceau.

Il est vrai, on tire également un argument des difficultés dont les langues classiques sont hérissées; ces langues seraient précisément pour cela le meilleur moyen d'exercer l'esprit, le parfait instrument de gymnastique intellectuelle. Malheureusement cette conclusion est un peu trop positive. Ce n'est pas le nombre absolu ni la grandeur des difficultés qui font la valeur d'un exercice, mais leur nombre relatif et leur gradation insensible, suivant de près l'accroissement des forces, et ces choses sont plutôt affaire d'arrangement et de méthode. Toute langue littéraire, comme toute science, possède un fond assez vaste pour faire travailler l'intelligence; il ne s'agit que de mettre ce fond à profit par des dispositions appropriées. C'est en cela que consiste la tâche des maîtres.

Si ce que je dis n'était pas vrai, on arriverait à l'absurdité de soutenir que certaines matières ne peuvent être étudiées *logiquement* qu'après qu'on a appris à penser ailleurs. L'étude de certaines matières suppose des *connaissances* sans lesquelles elle ne peut être abordée; l'énergie intellectuelle acquise par le travail dans un domaine déterminé, facilite le travail dans un autre domaine. Je l'accorde volontiers. Mais, à un point de vue général, cette énergie peut s'acquérir dans n'importe quel domaine, pourvu que l'éducateur prenne soin de se conformer aux aptitudes de ses élèves. Les différentes matières ne se distinguent sous ce rapport que par le *plus* ou le *moins*. Mais c'est un *plus* ou un *moins* très vague et qui n'est pas susceptible d'une détermination exacte. Au raisonnement de tantôt qui voudrait estimer la valeur éducative des langues classiques par les difficultés qu'elles présentent, il sera toujours loisible de faire la réponse suivante : Puisque l'esprit et la durée de l'éducation sont des quantités limitées, on ne pourra tout de même pas aller au delà d'un certain point, et

c'est à atteindre ce point, ce juste terme que les langues modernes avec les autres branches de l'enseignement suffisent. Si ces langues sont plus faciles, il faut y voir plutôt un avantage. On aura la faculté de les apprendre d'autant mieux et d'approfondir la syntaxe, dont les règles, qu'il s'agisse de les trouver par induction ou de les appliquer, offrent un sujet presque inépuisable aux exercices les plus variés.

L'étude des langues et des littératures modernes, aussi bien que celle des langues et des littératures classiques, est capable de servir de discipline intellectuelle, morale, esthétique; elle est, de plus, une riche mine de connaissances qui familiarisent les jeunes gens avec le monde où ils vivent. Mais, dira-t-on, seule l'étude de l'antiquité donne une idée claire *des bases historiques* de notre civilisation. Tout récemment un philologue célèbre, interprété par un jeune helléniste distingué, nous a développé cet argument au long pour justifier l'enseignement du grec [1]; à fortiori peut-on s'en servir pour justifier l'enseignement du latin, puisque cette langue est liée encore plus intimement avec le passé des peuples occidentaux. En effet, " les œuvres des anciens ont le mérite d'avoir été les premières et d'avoir inspiré les autres „ [2], et en général leur civilisation est le point de départ des civilisations modernes. Personne, je pense, ne niera cette proposition. Seulement, à notre point de vue, la question est de savoir si " la compréhension du rôle historique de l'antiquité „ et dans quelle mesure cette compréhension est indispensable pour qu'on possède la culture d'esprit que l'humanisme prétend donner.

De la réponse à cette question dépend le titre des humanités modernes.

Nous avons établi plus haut [3] que, sans une certaine connaissance historique, la culture dont nous parlons est impos-

---

1 J. Bidez, *M. de Wilamowitz-Möllendorff et la question du grec*, v. *Revue de l'Instruction publique*, t. XLIV, p. 1, surtout p. 12 et suiv. — D'ailleurs j'ai montré *ibid.* t. XLI, p. 401 et t. XLII, p. 10 que cet argument, qu'on pourrait appeler l'argument historique, remonte jusqu'à l'historien Edouard Gibbon.

2 *L. c.*, pp. 13-14

3 P. 104.

sible; sans elle, disions-nous, personne n'a le droit de s'appeler cultivé ou instruit. Une *certaine* connaissance du passé entre toujours pour quelque chose dans la véritable instruction classique; elle en est une condition nécessaire, à peu près comme la mémoire est une condition nécessaire de l'intelligence et de son développement. C'est qu'il y a des qualités de l'esprit et du cœur, des pensées et des sentiments qui ne peuvent se constituer à un degré suffisant que par ce moyen.

D'abord, l'étude des civilisations concrètes pourra seule produire une idée vive et féconde des éléments constitutifs des sociétés humaines, de leurs principaux agents ainsi que des grands problèmes qui les agitent. Elle aussi, avec l'expérience journalière qu'elle complète, fournira une matière appropriée aux jugements et aux sentiments moraux et inspirera des résolutions généreuses. Particulièrement, en montrant les hommes d'autres temps et d'autres lieux, cette étude contribuera à étendre la sympathie de l'élève et lui apprendra à s'intéresser à tout ce qui est humain. De plus, elle le préservera d'un acquiescement irréfléchi aux traditions reçues, elle l'empêchera d'approuver aveuglément les institutions actuelles. La connaissance d'une civilisation passée, de mœurs, de lois et d'opinions différentes des nôtres, stimulera inévitablement la réflexion des jeunes gens; elle provoquera des rapprochements et des comparaisons; elle rectifiera l'appréciation du présent et en dévoilera les défauts. De cette façon, elle excitera la faculté que tout être raisonnable possède d'idéaliser et fournira les matériaux des conceptions nouvelles. En même temps, comme elle n'oriente pas seulement dans le monde social et porte vers un idéal supérieur, mais encore, comme elle fait voir combien le progrès réel est lent et pénible, et comme elle en fait pressentir la direction, elle pénètre ceux qui l'ont acquise, du bon sens pratique qui sait se contenter du possible et qui est, si je ne me trompe, un des fruits les plus précieux des études historiques et morales. Enfin ces études, par l'idée qu'elles donnent d'une évolution à travers les siècles, évolution en grande partie indépendante des volontés individuelles ou collectives, affermissent la foi dans l'avenir et servent à développer le sentiment religieux.

Voilà, en peu de mots, les raisons principales des parties

historiques dans un cours complet d'humanités. Aucune de ces raisons ne paraît exiger la connaissance également approfondie de toutes les périodes de l'histoire ni particulièrement celle des origines. S'il y a une période dont on ne peut se passer, c'est plutôt le présent et une époque plus ou moins longue qui le précède. Car, d'un côté, il faut déjà comprendre jusqu'à un certain degré la société actuelle, l'histoire dont on est témoin, avant de pouvoir étudier avec fruit les temps passés. Aussi les maîtres ne commencent-ils généralement l'enseignement de l'histoire qu'avec les enfants qui ont déjà atteint l'âge de onze ou douze ans. De l'autre côté, c'est l'époque immédiatement antérieure qui donne une intelligence *utile* du présent, de ses éléments constitutifs et de ses tendances; par une ressemblance plus grande de fond et de milieu avec la vie du jour, elle facilite les comparaisons, tout en apprenant à distinguer; par les mêmes motifs, elle fournit des matériaux plus appropriés à nos jugements et à nos idéalisations. Ainsi elle devient une source plus abondante d'inspirations; elle contribue davantage à développer le bon sens pratique et, puisqu'elle nous montre des peuples encore vivants, elle donne un objet réel à nos intérêts sociaux et sympathiques.

S'il était vrai ce que M. de Wilamowitz affirme, à savoir que la civilisation gréco-romaine dans son développement complet " forme un de ces cycles qui se répètent dans l'histoire „ et que " chaque cycle fait revenir *dans le même ordre*[1] les variations des difficultés éternelles que rencontre le développement intellectuel et moral de l'humanité[2] „, on pourrait se servir de ce fait pour soutenir qu'il est superflu de faire étudier l'antiquité par la jeunesse. En effet, puisque le même cycle revient toujours, ne suffirait-il pas d'en connaître un, celui qui est le plus proche de nous? à moins qu'on ne fasse valoir qu'aucun cycle ne s'est jamais répété jusqu'ici. Mais sur quoi repose alors cette affirmation? Le fait est que si les mêmes problèmes se représentent souvent dans un ordre

---

1 C'est moi qui souligne.
2 *L. c.*, p. 13.

tantôt identique, tantôt contraire à celui de leur apparition antérieure, il y a aussi des problèmes effectivement nouveaux. En choisissant une période assez longue, on est sûr d'y trouver les choses essentielles à un point de vue pédagogique, surtout si l'on y ajoute un aperçu des autres périodes.

Vainement essaie-t-on de tirer avantage de la forme plus simple sous laquelle les problèmes se présenteraient dans l'antiquité [1]. Supposé que cette simplicité ne soit pas une illusion ou ne soit pas due à nos sources, — toute chose vue de loin a l'air plus simple, — elle est suffisamment balancée par d'autres désavantages. Je cite notamment la différence d'aspect et d'expression, qui nous rend souvent si difficile de reconnaître nos problèmes chez les anciens, ainsi que le fond étrange sur lequel ils se détachent. Si les problèmes sont plus simples dans l'antiquité, cela ne veut pas dire qu'ils soient aussi plus faciles à comprendre, puisqu'on nous les offre dans une enveloppe et sur des plans qui sont eux-mêmes des problèmes.

Ni la théorie des cycles historiques ni le fait apparent d'une simplicité plus grande des problèmes chez les Grecs et les Romains ne sont donc capables de prouver que les humanités ont besoin d'une étude approfondie de l'antiquité, tandis qu'il est dès maintenant évident qu'elles ont besoin d'une étude approfondie des temps modernes. Mais, et c'est en cela que consiste la substance de l'argument que MM. Bidez et de Wilamowitz font valoir en faveur du grec, — on ne peut comprendre, disent-ils, les temps modernes sans une connaissance de l'antiquité. " Les œuvres des anciens expliquent tout ce qui les a suivies dans une tradition à peine interrompue... L'œuvre latine elle-même n'est qu'à moitié intelligible, si on l'isole de son modèle grec... Et en général, les créations des Grecs doivent être connues de celui qui veut comprendre notre civilisation „ [2].

---

1 *Ibid.*, p. 13 : " Elle (cette époque) nous offre sous une forme plus simple les mêmes problèmes que les temps modernes. „ P. 18 : " Tout nous paraît chez elle plus simple, plus sincère, plus autonome, plus harmonieux. „ Je reviendrai tantôt sur ces dernières qualités.

2 *L. c.*, p. 14-15.

Tout homme de science souscrira, je crois, à ces propositions. *Pour comprendre parfaitement notre civilisation sous tous ses aspects et dans toute son évolution*, comme on comprend un effet par sa cause, il faut remonter à une de ses conditions principales, qui est l'antiquité classique. Seulement, si c'est là un service que l'étude de l'antiquité rend réellement, M. Bidez a eu raison d'ajouter que, ce service reconnu, il reste à savoir si l'étude de l'antiquité est nécessaire à l'homme éclairé [1]. Elle ne l'est pas en effet, si on entend que cette étude doit se faire sur les sources originales. Car, pour atteindre le but des humanités, il suffit que l'élève ait l'idée d'un développement historique déterminé et de ses agents essentiels, et cette idée peut être acquise sur la période moderne moyennant quelques notions du point de départ. Ou nierait-on sérieusement que, sans connaître le grec et le latin, on ne puisse comprendre assez pour concevoir le changement continuel des sociétés, l'histoire des peuples européens depuis cinq siècles?

On l'accordera probablement pour ce qui concerne l'histoire proprement dite, l'histoire politique, économique et sociale, mais on persistera à le nier pour ce qui concerne le mouvement artistique, scientifique et religieux. M. de Wilamowitz a écrit ceci : " Pour comprendre Gœthe, non pas comme le comprennent les philologues qui se sont fait de Gœthe une spécialité, mais de façon qu (sa sagesse soit comme une lumière pour notre pensée et nos actions, nous avons besoin avant tout de l'hellénisme " [2]. Ces mots me paraissent être justement le contrepied de la vérité. Pour comprendre Gœthe comme les philologues le comprennent, c'est-à-dire, pour analyser toutes les influences qui ont formé cet esprit et qui ont déterminé ses créations, on a besoin de l'hellénisme; mais on n'en a pas besoin ou l'on n'en a que fort peu besoin pour apercevoir la sagesse du poète telle qu'elle se reflète dans ses œuvres.

Dans toute production d'art, il y a à distinguer un double côté : le premier ne dépasse pas le contenu même avec les opérations intellectuelles qui sont la condition de l'apprécia-

---

1 *L. c.*, p. 4 et p. 32.
2 *L. c.*, p. 14.

tion et de la jouissance esthétiques. Il se fait voir par une analyse qu'on peut appeler immanente. Puisque les auteurs modernes ont écrit pour le public moderne, ce côté n'exige qu'une teinture très superficielle d'instruction classique, si toutefois il en exige une. Celui qui ne connaîtrait pas le grec, qui n'aurait pas lu Euripide, peut tout de même apprécier l'Iphigénie, jouir de ses beautés et en saisir le fond de vérité et de moralité.

L'autre côté regarde l'origine des ouvrages et leur explication historique dans les détails. Sous ce rapport, il convient de faire la part des anciens et des modernes, celle du caractère individuel de l'auteur et celle du milieu où il a vécu. Chez certains écrivains, l'influence des anciens est assez grande, chez d'autres, elle est très petite ou nulle; mais les modernes, l'individualité poétique et le milieu ont exercé sur tous les écrivains une action qui, pour n'être pas toujours décisive ou prépondérante, permet d'initier le jeune homme à cette exégèse supérieure, par conséquent à l'idée des conditions historiques et de l'évolution de l'art, sans qu'on ait besoin de lui faire étudier l'antiquité dans les langues originales. Cela suffit pour former l'homme complet tel que l'humanisme le conçoit.

Je fais grand cas des études littéraires et historiques; mais, je dois le dire, il me semble qu'à notre époque, on exagère quelquefois leur valeur; surtout on exagère l'utilité qu'il y a à voir le tout. Pour justifier l'enseignement du grec et du latin, un savant a fait cette comparaison-ci : De même que, dans le développement embryonnaire, l'ontogenèse est un raccourci de la phylogenèse, de même, dans l'éducation, l'individu devrait parcourir toutes les phases qui forment l'évolution de la race. Une intention semblable a inspiré la phrase suivante à un défenseur de M. de Wilamowitz [1] : „ De même que l'individu n'arrive à l'action raisonnable que parce qu'il a la faculté de se souvenir, de même un peuple et l'humanité ne pourraient progresser dans les voies de la raison sans connaître leur passé „ [2]. Quelle exagération, et si la chose était

1 H. VON ARNIM, *l. c.*, p. 15.
2 Comme la suite le prouve, il veut dire *tout* leur passé.

vraie, que l'humanité serait à plaindre! Déjà maintenant le temps consacré à l'éducation suffit à peine pour étudier la civilisation des peuples européens. Mais un jour viendra où l'on en sera au trentième et au quarantième siècle. Pourra-t-on alors toujours enseigner également à la jeunesse l'histoire universelle dans toutes ses parties? S'il le fallait, la vie elle-même serait absorbée par le travail de l'éducation, et les hommes de ces âges futurs ressembleraient assez bien à ces vieillards qui, — jouissant d'un repos d'ailleurs mérité, — ne font pour ainsi dire plus rien que se rappeler leur existence passée.

Heureusement il y a de bonnes raisons pour croire que si un certain enseignement de l'histoire est un moyen nécessaire d'une éducation supérieure, on peut " progresser dans les voies de la raison „ sans connaître *tout* le passé, et, au moral du moins, il est nullement besoin que l'individu parcoure *toutes* les phases qui forment l'évolution de la race. Bien plus, en donnant trop de place aux parties historiques de l'instruction, on nuit positivement au développement de l'esprit, comme on nuit à ce développement en apprenant trop de langues. " Tout „, écrit M. Bidez, " nous paraît chez elle (l'antiquité) plus simple, plus sincère, plus autonome, plus harmonieux; ce sont là des caractères qui, dans toutes les évolutions, distinguent les époques de spontanéité créatrice des périodes d'imitations conscientes et d'exagérations maladives, où l'on est encombré par d'obsédantes traditions „ [1]. Mais c'est avouer implicitement que les études historiques, poussées trop loin, tuent la spontanéité et l'originalité. En effet, dans aucun domaine, les génies créateurs n'ont excellé par la connaissance du passé, et l'on sait que les périodes où cette connaissance forme presque la totalité de la vie intellectuelle, les périodes des souvenirs et des commentaires, sont justement les périodes d'impuissance et d'épuisement.

Je dis cela non pas pour contester la valeur pédagogique que l'étude des civilisations antérieures paraît posséder, — il est acquis et j'ai prouvé moi-même qu'elle a réellement une

---

1 *L. c.*, p. 18.

grande valeur. — mais je le dis pour montrer que l'excès, ici comme en toutes choses, est plutôt nuisible.

C'est une grave question de savoir si nous ne dépassons pas déjà la mesure, du moins dans les humanités gréco-latines. Car. en théorie et en pratique, les élèves de cette section doivent étudier non seulement l'antiquité, mais encore les temps modernes. Cela est indispensable, ainsi qu'il résulte de mon exposé, et cela est de nécessité d'autant plus urgente qu'avec le changement de l'esprit public, ce sont les modernes et non pas les anciens qui offrent les modèles les plus faciles et les plus convenables à l'imitation. M. de Wilamowitz a une très haute idée de l'imitation des anciens, qu'il ne voudrait pas du tout servile. " Nous ne devons pas „, dit-il, " reproduire ce que les Grecs, — j'ajoute, et les Romains, — ont fait, mais tâcher d'être, dans notre sphère, actifs et productifs comme ils l'ont été „ [1]. Il est seulement à regretter que, dans quelque domaine qu'elle se fasse, dans celui de l'action et de la pensée ou dans celui de la composition, cette imitation supérieure, qui est un véritable travail d'adaptation, soit l'affaire d'un esprit mûr et ne soit nullement l'affaire d'élèves. La Renaissance nous a montré suffisamment combien il est difficile même à des hommes faits de s'émanciper à quelque degré de modèles donnés dans une langue étrangère. Le travail du paon de la fable se substitue insensiblement au travail de l'abeille partout où les différences de forme et de fond sous lesquelles une œuvre apparaît, exigeraient un effort très intense pour l'approprier à un nouveau milieu. Les anciens ont donc cessé d'être des modèles, particulièrement des modèles de style, dont la jeunesse retire un fruit très appréciable : ils ont été remplacés par les écrivains qui se sont servis de la langue maternelle et des autres langues vivantes.

Néanmoins l'antiquité classique est, non pas comme le dit M. de Wilamowitz, le prototype de notre civilisation, mais elle en est une des sources principales, et cette source coule toujours. Voilà pourquoi il faut la conserver comme agent de l'éducation générale aussi longtemps que possible : un homme

---

1 *L. c.*, p. 19.

sensé ne renonce pas sans nécessité à des biens qu'il possède. Mais s'il était démontré avec évidence que les études classiques se font nettement au détriment des études modernes, le temps serait venu d'y renoncer. Le présent et l'avenir doivent l'emporter sur le passé. Peut-être dans notre pays, où les élèves qui font choix du grec et du latin, sont obligés d'apprendre cinq ou six langues, le moment critique est-il arrivé pour le grec. Je n'examine pas ici cette question. Ce que j'ai voulu établir, ce sont les deux propositions suivantes : 1° Les humanités peuvent exister sans une étude *approfondie* de l'antiquité, bien que cette étude leur donne un complément précieux; 2° il n'y a pas d'humanités sans une certaine connaissance des civilisations antérieures et particulièrement sans une connaissance *approfondie* de l'époque moderne.

Si j'ai raison, les humanités modernes prennent rang à côté des humanités classiques, dont le titre n'a jamais été contesté [1]. L'on voit également où se trouve, au point de vue historique et littéraire, leur centre de gravité. Il se trouve évidemment dans la civilisation qui date de la Renaissance et et de la Réforme. Cela n'exclut pas, d'ailleurs, la lecture d'ouvrages originaux ou traduits, appartenant à d'autres périodes, pour autant qu'une telle lecture paraît présenter quelque utilité, mais cela veut dire simplement que l'enseignement régulier se concentrera sur les œuvres modernes.

Le principe que je viens de poser, est très fécond. Il permet de désigner aussi bien les langues et les littératures qui devront être reçues au programme, que la mesure dans laquelle elles devront être cultivées. Quelques indications sur ce point ne seront peut-être pas superflues pour faire comprendre parfaitement la différence des deux humanités..

Montaigne a dit avec raison : “ Je vouldrais premièrement sçavoir ma langue et celle de mes voisins où j'ay le plus ordinaire commerce „. En effet, avant tout il importe de savoir bien sa langue maternelle, puis les langues et les littératures

1 Ce qui est contesté, je le répète pour éviter tout malentendu, c'est la réalisabilité de leur valeur théorique dans l'enseignement moyen. Voir Bidez, *l. c.*, p. 4 et p. 32.

de ces peuples qui ont exercé une influence durable sur la nation. Chez nous, outre le néerlandais et le français, qui sont les deux langues nationales, il est clair que les élèves devront étudier l'allemand et l'anglais.

Mais, quant à ces langues étrangères, il faut se garder d'une erreur. Le nombre considérable d'heures affectées généralement au grec et au latin, pourrait faire croire que les langues étrangères servent un but tout à fait particulier, qu'elles constituent le centre des études. Cette opinion, qui est d'ailleurs assez répandue, est adoptée quelquefois par les représentants officiels de l'instruction publique. Ainsi, par exemple, dans les programmes et règlements des gymnases de Prusse, il est dit que l'enseignement du latin a pour objet spécial la discipline logique de l'esprit. Je crois avoir déjà assez réfuté la doctrine qui attribue le pouvoir de former l'esprit à une branche de préférence à d'autres. Le latin ne jouit sous ce rapport d'aucune supériorité de nature. Si l'on consacre tant de leçons aux langues classiques, c'est que l'enseignement de ces langues ne donnerait guère de résultat sans cela. Il n'est donc pas nécessaire d'assigner un nombre aussi considérable d'heures aux langues modernes, pourvu qu'on réalise la fin désirée. Cette fin est d'amener les élèves à une connaissance si parfaite de ces langues qu'ils puissent aisément lire et comprendre les ouvrages qu'on leur interprète. Seulement, à quelque perfection qu'on atteigne, il ne s'agit pas de substituer les langues étrangères à la langue maternelle. Il ne s'agit pas de former de petits Allemands ou de petits Anglais, mais des citoyens belges, parlant correctement leur propre langue. La Renaissance, par une raison qu'il est facile de saisir, a été d'un avis contraire; ses pédagogues n'ont connu d'objet plus noble de l'instruction que l'usage parfait du latin, qu'ils considéraient comme la langue universelle des lettres et des sciences. Pour nous, cette raison a disparu, et la langue nationale a repris dans l'éducation la position centrale que peut-être elle n'aurait jamais dû céder. C'est elle qui sert de véhicule à toutes les acquisitions intellectuelles et d'expression à toutes les pensées.

De tout ce que j'ai exposé, il résulte qu'entre les humanités anciennes et les humanités modernes il n'y a pas de différence

de but. Les unes et les autres sont des humanités, c'est-à-dire, elles constituent un cours d'instruction et d'éducation qui se propose de développer l'humanité complète. De part et d'autre, on veut former l'esprit, le cœur, le goût; on veut inculquer la somme de savoir indispensable à tout homme qui est appelé à exercer une fonction dirigeante dans la société. Les moyens, eux aussi, sont en grande partie identiques : la langue maternelle, l'histoire et la géographie, les sciences mathématiques et physiques sont enseignées ou devraient être enseignées de part et d'autre de la même façon et dans la même mesure. La seule différence réside dans une partie des langues étrangères et dans le soin avec lequel on s'occupe de certaines périodes de l'histoire. En me servant de la définition déjà donnée, je pourrai dire que les humanités modernes ont pour but de développer le sens et l'amour de l'idéal en créant ces dispositions et en communiquant cette connaissance des éléments constitutifs de la civilisation *moderne* qui rend la jeunesse capable d'établir un commerce intelligent avec les meilleurs esprits et de contribuer effectivement au vrai progrès, tandis que les humanités anciennes se proposent le même objet en complétant l'éducation historique et littéraire par une étude des sources classiques de cette même civilisation.

Gand. P. Hoffmann.

COMPTES RENDUS

TH. NÖLDEKE. **Die semitischen Sprachen.** *Eine Skizze. Deuxième édition.* Leipzig, Tauchnitz, 1899, 96 pp. in-8°. Prix : 2 Mk.

M. Nöldeke est sans contredit l'un des orientalistes les plus éminents de notre époque. Il a publié dans le domaine de l'histoire et de la philologie orientale, et plus spécialement sémitique, de nombreux travaux qui ont puissamment contribué au progrès de la science.

L'opuscule dont nous annonçons la seconde édition — la première édition parut en 1887 et donnait l'original allemand, revu et augmenté, d'un article publié en anglais dans l'*Encyclopaedia britannica* — doit être rangé parmi les meilleurs écrits de M. Nöldeke. C'est une esquisse rapide de l'histoire des langues sémitiques. Bien qu'elle ne soit pas subdivisée en chapitres et qu'on ne puisse embrasser d'un coup d'œil son contenu, elle est d'une parfaite clarté et tracée avec une méthode rigoureuse; aussi se lit-elle facilement et avec un véritable plaisir. Nous la résumerons brièvement.

On désigne sous le nom de langues *sémitiques* un groupe de langues, les unes encore vivantes, les autres déjà mortes, de l'Asie et de l'Afrique. Ce sont l'hébreu, le phénicien, l'araméen, l'assyrien, l'arabe et l'éthiopien. La dénomination de *sémitiques*, que Schlözer a mise en vogue en 1781 et que les savants modernes ont adoptée à la suite d'Eichhorn, est due à ce que, dans le Xe chapitre de la Genèse, la plupart des peuples qui parlent une de ces langues sont rangés dans la postérité de Sem, fils de Noé.

La parenté des langues sémitiques est assez étroite; elle l'est beaucoup plus que celle des langues indo-européennes. Les anciens idiomes sémitiques ne sont guère plus éloignés les uns des autres que les différents dialectes germaniques. Aussi les grands orientalistes du XVIIe siècle, tels que Hottinger, Bochart, Castel, Ludolf, et même plusieurs siècles auparavant des docteurs juifs comme Jehouda ben Koraisch (commencement du Xe siècle environ), ont-ils déjà eu une

idée assez claire de la parenté des langues sémitiques qui leur étaient connues. Les traits qui caractérisent cette famille de langues sont les suivants : la prédominance des racines trilittères, les deux temps principaux, la grande importance grammaticale des changements vocaliques internes, la manière semblable de former les thèmes nominaux et verbaux, la grande concordance dans les formes des pronoms personnels et dans leur emploi, puis la grande similitude dans la place des mots et dans la formation des phrases, enfin la multitude des mots communs.

Les idiomes sémitiques de l'époque historique descendent d'une langue primitive éteinte depuis très longtemps. On peut restituer scientifiquement certains traits fondamentaux de celle-ci, mais il ne faut pas vouloir aller trop loin sous ce rapport. Il n'est pas plus possible de reconstituer complètement la langue sémitique mère qu'il ne serait possible de refaire de toute pièce le latin si la connaissance directe de celui-ci avait disparu.

On s'est plu à croire pendant longtemps que l'arabe, qui est l'idiome le plus riche de la famille, était encore très rapproché de la langue sémitique primitive. L'arabe a sans conteste conservé plus fidèlement que les autres langues maint trait primitif, mais, sur plus d'un point, l'hébreu et même l'araméen sont plus anciens que lui. Quoique l'unité de la famille sémitique ait été aperçue bien longtemps avant que Bopp eût établi la parenté des langues indo-européennes, une grammaire comparée des langues sémitiques, entrant dans tous les détails et fournissant des résultats durables, reste encore à écrire à l'heure actuelle. La raison en est qu'un travail de ce genre est rendu extrêmement difficile par suite de la notation insuffisante des sons dans la plupart des langues de cette famille.

On a souvent essayé de démontrer que la famille sémitique serait apparentée à la famille indo-européenne, mais ces essais ont tous complètement échoué. Par contre, les langues sémitiques présentent des analogies si frappantes avec les langues dites *chamitiques* — formation du féminin au moyen de *t*, du causatif au moyen de *s*, identité dans les suffixes et les préfixes pour la formation des temps, identité des pronoms personnels — que l'on est obligé d'admettre entre elles une certaine parenté. Cette parenté permet de supposer que la patrie originaire des Sémites doit être cherchée en Afrique plutôt qu'en Arménie, en Arabie ou sur les bords de l'Euphrate inférieur.

Il est assez malaisé d'établir quel est exactement le degré de parenté des différents idiomes sémitiques entre eux. Cependant il n'est pas douteux que les langues du Sud, l'arabe (avec le sabéen) et l'éthiopien, ne soient apparentées de très près et qu'elles ne forment un groupe bien défini qui s'oppose à celui des langues du Nord compre-

nant l'hébreu, le phénicien, l'araméen et l'assyrien. Les langues du Sud possèdent seules la caractéristique du *pluriel brisé*, et elles concordent dans de nombreux phénomènes grammaticaux.

Après avoir classé les langues sémitiques en deux groupes, M. Nöldeke fait successivement l'historique de chacune d'elles : de l'hébreu, du phénicien, de l'araméen, de l'assyrien, de l'arabe, du sabéen et de l'éthiopien. Nous nous abstiendrons d'analyser cette partie de l'ouvrage, qui n'est pas cependant la moins instructive. Une analyse même sommaire nous entraînerait trop loin. Nous nous contenterons d'en recommander vivement la lecture à tous ceux qui sont soucieux d'avoir des notions vraiment scientifiques sur les divers idiomes de la famille sémitique. Malgré la petitesse de son cadre, l'opuscule de M. Nöldeke « contient plus d'idées solides et apprend plus de faits ignorés ou mal observés que maint gros volume » (Halévy).

Pour finir, nous croyons utile de faire observer que cet opuscule n'a nullement la prétention de remplacer la magistrale *Histoire des langues sémitiques* de Renan. Quoique l'œuvre de Renan ait vieilli dans son ensemble par suite des recherches et des découvertes faites dans la seconde partie du XIX[e] siècle, elle peut encore inspirer et éclairer aujourd'hui les sémitisants. Un livre qui rendrait à la science actuelle les mêmes services que celui de Renan a rendu à la science de son époque, reste à écrire.

M. A. Kugener.

Kunstgeschichte in Bildern. *Systematische Darstellung der Entwickelung der bildenden Kunst vom klassischen Altertum bis zum Ende des 18 Jahrhunderts.* Abteilung I. **Das Altertum,** bearbeitet von F. Winter. 100 Tafeln in-4. Leipzig-Berlin, E. A. Seemann, 1900. Prix : 10 Mk. 50 Pf.

L'ouvrage que nous annonçons ici est une nouvelle édition, mais complètement transformée et considérablement améliorée, des *Kunsthistorische Bilderbogen* que la maison Seemann de Leipzig avait fait paraître il y a vingt ou vingt-cinq ans, et qui avaient eu un très grand et très légitime succès. Il s'agissait alors de mettre à la disposition des élèves des universités et des classes supérieures des collèges une collection abondante de gravures à bon marché pouvant servir à illustrer toutes les parties de l'histoire de l'art, de rendre en un mot à l'enseignement de cette histoire le service que rendent les *Atlas* à l'enseignement de la géographie. L'idée était excellente, le plan était fort bien conçu, mais, en raison des circonstances, l'exécution laissait à désirer. On ne disposait guère à cette époque comme moyen de reproduction à bon

marché, que de la gravure sur bois ou sur zinc, aussi un grand nombre de dessins étaient-ils absolument insuffisants. On sait tout ce que perdent, notamment les belles statues classiques, dans les reproductions au trait qui étaient presque seules en usage à cette époque.

On a fait cette fois presque complètement table rase de ces anciens dessins, et c'est véritablement un ouvrage nouveau que nous présente le vaillant éditeur. Les *similigravures*, ou les *directs*, comme on dit quelquefois, ont remplacé la plupart des bois et des gravures au trait, et en général les reproductions sont fort bonnes et faites d'après d'excellents clichés. Le choix est devenu beaucoup plus sévère et le plan plus systématique et plus clair; enfin les découvertes récentes ont été utilisées, non seulement les fouilles d'Olympie, de Pergame, de l'Acropole d'Athènes et de Délos, mais même celles de Delphes, dont on nous donne des fragments de la frise des Cnidiens, et une excellente reproduction de l'*Aurige* d'après les *Monuments Piot*. Dans la partie consacrée à l'architecture, on a multiplié les vues perspectives extrêmement bien venues, sans diminuer les nombres des plans, ni des croquis destinés à faire comprendre les détails de la construction. Les cinquante quatre planches (33-86) consacrées à la sculpture grecque et romaine font connaître de deux cent cinquante à trois cents statues ou bas-reliefs généralement bien choisis pour donner une idée complète du développement de l'art depuis le VIe s. av. J.-C. jusqu'au IVe s. de notre ère. Nous regrettons cependant l'absence de quelques belles statues du Louvre, comme la *Pallas de Velletri*, la *Vénus d'Arles*, le *Diane de Versailles* et les *Bas-reliefs archaïques de Thasos* en faveur desquels on aurait pu sacrifier quelques œuvres beaucoup moins importantes du Musée de Berlin. En l'absence d'un texte explicatif, nous aurions voulu les légendes, placées au bas de chaque gravure, un peu plus complètes. Il eût été notamment très facile à M. F. Winter de renvoyer pour chacune à un ouvrage classique, où le maître au moins, sinon l'élève, aurait trouvé d'utiles commentaires. Le *Catalogue* de Friederichs-Wolters, l'*Histoire de la Sculpture grecque* de M. Collignon, les *Meisterwerke* de Furtwängler, l'*Histoire de l'Art* de Perrot et Chipiez auraient dû être cités constamment. Nous ne discuterons pas certaines dates qui nous semblent contestables, ce n'est pas ici le lieu, mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer qu'il serait temps enfin de reporter une bonne fois au IVe siècle la *Vénus de Milo* que les archéologues allemands s'obstinent à attribuer au Ier siècle. Il y a là une impression artistique beaucoup plus forte que tous les arguments archéologiques dont il est d'ailleurs facile de faire justice.

L'index, très bien fait, permet de se retrouver aisément au milieu de cette masse considérable de monuments artistiques, et complète très utilement cette belle publication, à laquelle nous souhaitons le succès

qu'elle mérite, c'est-à-dire de se trouver bientôt entre les mains de tous les étudiants en philologie classique : le temps n'est plus éloigné où ils comprendront qu'un recueil de ce genre est aussi indispensable qu'une grammaire ou un atlas.

CHARLES MICHEL.

LOUIS PRAT. **Le Mystère de Platon, Aglaophamos,** *avec une préface de* CH. RENOUVIER. Paris, Alcan, 1901. 215 pp. 4 fr.

Les questions philosophiques qui, à toute époque, dominent les autres, demeurent les mêmes aux yeux du penseur qui les reconnaît sous leurs formes changeantes. Ne serait-il donc pas possible de transporter dans les débats des anciens philosophes les problèmes qui s'agitent dans les sociétés modernes? Une difficulté qui est au fond du même ordre a été résolue par les grands tragiques français : ils ont analysé les passions et les sentiments éternels de l'âme humaine, avec ce qu'ils ont de particulièrement intéressant pour des Français du XVII[e] siècle, en faisant intervenir des personnages et des incidents empruntés à l'antiquité. Pareillement, dans une transposition philosophique, le thème général, les termes employés, le cadre de la discussion devront être intéressants pour l'homme moderne, et en même temps vraisemblablement acceptables pour les personnages anciens qu'on fait parler. Il s'agit donc d'une sorte de compromis; un compromis, pour se faire accepter, n'a pas besoin d'être parfaitement équitable; c'est même, le plus souvent, ce qu'on appelle une cote mal taillée. On sent tout de suite qu'ici, de même que pour la tragédie, la partie lésée impunément sera la partie absente et la plus éloignée de nous, à savoir l'antiquité. C'est là, je crois bien, une condition même du genre, et il faut admettre la vraisemblance comme suffisante, du moment que rien ne choque trop manifestement dans les attitudes et dans le ton des personnages anciens, et que l'auteur a su faire ressortir des similitudes piquantes.

La forme antique choisie par M. Prat est celle du dialogue platonicien. La scène est le jardin d'Académos, au temps de la vieillesse de Platon, et les interlocuteurs, des penseurs à vues très divergentes réunis autour de lui pour la célébration d'un anniversaire socratique. Appliquons aux personnages le système des clefs, à l'exemple de ce qui se fait pour la tragédie classique.

Platon, « le Chorège, le maître du Discours, » Platon arrivé à l'extrême vieillesse et à la perfection de la sagesse, c'est, je le pense bien, M. Renouvier lui-même, le fondateur du néocriticisme. Je ne mettrai pas de nom sur l'antagoniste de Platon, Eudoxos de Cnide,

tant il serait difficile de faire un choix entre les nombreux champions modernes de la doctrine qu'il représente, à savoir l'empirisme et le positivisme. Dans le personnage qui donne son nom au dialogue, Aglaophamos, on reconnaît sans peine les principes et les arguments catholiques, unis à ceux d'un socialisme autoritaire absolu. Enfin — last not least — un personnage, qui a été « élevé par des prêtres pour être prêtre », tient le rôle d'Ernest Renan, qui sourirait doucement de se voir *préincarner* dans Calliclès, vous lisez bien, Calliclès, l'immoral antagoniste de Platon dans le *Gorgias*, mais Calliclès devenu vieux, et passé de l'ardeur sophistique et insolente de sa jeunesse à l'état d'âme ironiste et universellement bienveillant.

Le style essaie de rappeler la manière de Platon; je n'étonnerai pas M. Prat en lui disant qu'il n'y parvient que très imparfaitement; sa langue fait penser, avec plus de naturel, de grâce et de facilité, à celle des traducteurs comme Cousin ou Saisset, et c'est déjà un grand mérite. Le dialogue est le premier d'une série qui formera sans doute une trilogie. Pour le prochain, on nous promet l'intervention d'une femme philosophe, la belle et sage Aréta, fille d'Aristippe.

L. Parmentier.

Carl Jentsch. **Drei Spaziergänge eines Laien ins klassische Altertum.** Leipzig, Grunow, 1900. 372 pp. 3 m.

M. Jentsch est un esprit libéral, curieux et très moderne qui s'est complu jusqu'à présent à écrire sur des questions sociales de l'intérêt le plus actuel. Qu'il ait été aussi attiré par le problème des humanités classiques, il n'y a là rien que de naturel et même de très logique, la question de leur valeur éducative offrant une importance capitale pour la société présente. Mais voici ce qui est étonnant, exemplaire, et même tout à fait original en un temps où sur les choses de l'antiquité l'opinion publique est faite par des gens qui ne les connaissent pas du tout : M. Jentsch, avant de rien écrire sur la matière, a cru devoir consacrer huit années à lire ou à relire avec attention les œuvres des principaux classiques anciens. Le résultat de ce travail est le livre présent qui nous donne une chose rare et tout à fait précieuse : un jugement sur l'antiquité qui n'émane ni d'un profane, esthète ou réformateur, enflé d'une outrecuidance encyclopédique, ni d'un philologue de carrière, toujours quelque peu atteint de la difformité professionnelle; quelque chose comme serait un jugement porté sur l'Évangile, non par un sectaire ignorant ou par un théologien de métier, mais par un esprit libre, intelligent et ouvert, qui tout simplement aurait lu et laissé agir sur lui le Nouveau Testament.

Voici les titres des trois études de M. Jentsch : La morale populaire dans le drame attique. — L'esclavage chez les poètes anciens. — L'État romain : 1. Religion. 2. Luttes sociales. 3. De l'État-cité à l'empire du monde. — Je prie les lecteurs de ne pas m'en croire sur parole et de se convaincre en lisant l'ouvrage lui-même : on ne peut guère imaginer d'étude des choses antiques plus vivante, plus originale, plus moderne, plus féconde en vérités bonnes à dire et en suggestifs rapprochements. On se sent en présence d'un auteur qui ne se borne pas à classer et à arranger les idées d'autrui, mais qui s'est mis directement en face de son sujet et qui pense par lui-même. Le style est personnel, vif, entraînant, pittoresque par endroits et semé du meilleur humour allemand. En vérité, M. Jentsch a donné là une gerbe de ce qu'on peut appeler à bon droit des « idées à répandre »; plus d'une fois au cours de ma lecture, j'ai regretté que le manque d'initiative des éditeurs français ne nous permette guère d'espérer voir paraître une adaptation française d'une œuvre aussi excellente.

L. Parmentier.

Cicero's Rede gegen Q. Caecilius und der Anklagerede gegen C. Verres, *viertes und fünftes Buch, erkl. von* K. Halm. *Zehnte, umgearbeitete Auflage, besorgt von* G. Laubmann. *Mit einer karte von Sicilien.* Berlin, Weidmann, 1900. Prix : M. 2.40.

M. L. remet au courant les discours choisis de Cicéron publiés autrefois par Halm et qui en sont à leur dixième édition. Ceux qui sont contenus dans le volume qui vient de paraître ont été choisis pour des raisons spéciales : la *Divinatio*, parce que l'on y trouve exposé le devoir noble mais difficile de l'orateur; la *quatrième Verrine*, à cause du nombre des matériaux pour servir à l'histoire de l'art antique qu'elle renferme, et la *cinquième Verrine*, en raison de l'éclat oratoire dont elle brille.

Le texte a subi d'importantes modifications pour ce qui est des Verrines : il repose sur la collation du ms. 7774[a] de la Bibliothèque Nationale de Paris, puisée dans l'excellente édition de M. É. Thomas. On a pu, grâce à cette œuvre française, atteindre le texte le plus ancien auquel on puisse remonter. Un appendice critique indique les variantes et contient un choix des meilleures conjectures.

Une savante introduction, agrémentée de notes exubérantes dans lesquelles sont cités à profusion les derniers travaux sur les Verrines, précède le texte. On y trouve retracée toute l'histoire du fameux

procès que gagna Cicéron, mais il est à craindre qne son allure trop érudite ne rebute les élèves. Les notes sont copieuses, et de bon aloi comme c'est l'habitude dans les éditions Weidmann.

V. T.

H. Francotte. **De la législation athénienne sur les distinctions honorifiques et spécialement des décrets des clérouchies athéniennes relatifs à cet objet.** 80 pp., in-8° (Extrait du *Musée Belge*, tomes III et IV. Louvain, 1900). Prix : 2 fr.

Depuis la publication du mémoire de M. Foucart sur les clérouchies athéniennes [1], on a découvert une trentaine de décrets plus ou moins complets conférant des distinctions honorifiques à des étrangers ou à des magistrats de ces colonies. Plusieurs d'entr'eux subordonnent l'octroi de ces récompenses à l'assentiment du peuple d'Athènes. Mais cette condition de validité est loin d'être générale, comme le montre le tableau dressé par M. Francotte au commencement de son travail (pp. 4 ss.).

C'est pour expliquer cette différence entre les deux catégories de décrets que M. Francotte reprend l'étude de la législation athénienne sur les distinctions honorifiques. Il examine et analyse successivement les décrets honorifiques du peuple, du Conseil, des prytanes et des collèges de magistrats, des tribus, des dèmes, des garnisons et des associations particulières (pp. 10 ss.).

Les récompenses sont généralement accordées à l'occasion des fêtes, à des magistrats civils ou militaires, politiques ou religieux pour les services qu'ils ont rendus au peuple ou à l'association qui les honore. Une législation spéciale en subordonnait l'octroi à des conditions assez strictes. Elle exigeait des titres précis pour les particuliers et les magistrats et de plus, pour ceux-ci, créait des catégories limitatives. Une corporation particulière ne pouvait honorer un magistrat du peuple sans l'autorisation de l'ekklésia. La loi n'avait cependant pas réglementé d'une manière minutieuse la nature des récompenses; en certains cas seulement, elle déterminait les honneurs à décerner. Elle soumettait encore les décrets honorifiques à la règle générale du probouleuma et fixait le lieu où les couronnes pouvaient être proclamées.

Dans la seconde partie de son étude (pp. 66 s.), M. Francotte se

---

[1] Mémoires présentés à l'Acad. des Inscr. Série I, tome 9, pp. 323 ss. Paris, 1878.

borne à faire remarquer que la publicité des distinctions honorifiques obtenues à l'étranger par des citoyens athéniens était subordonnée à l'approbation de l'assemblée du peuple. Cette clause n'explique pas la nécessité d'une ratification pour les décrets des clérouchies qui sont des communautés d'Athéniens et non d'étrangers. Il faut en chercher l'origine dans la nature même de ces établissements et dans la loi qui oblige les associations particulières d'Athènes à demander le consentement du peuple, lorsqu'elles veulent honorer ses magistrats.

C'est d'après ce principe que M. Francotte explique dans la troisième partie de son opuscule (pp. 67 ss.) les décrets honorifiques des clérouchies de Délos, d'Hephaïstia, d'Imbros, de Myrina, de Salamine et de Skyros. Lorsque les clérouques honorent des étrangers, il n'y a pas de décret confirmatif du peuple athénien et il ne doit pas y en avoir. Celui-ci n'est nécessaire que lorsqu'il s'agit d'Athéniens et de magistrats nommés par la métropole.

M. Francotte définit ensuite la clérouchie : c'est un établissement de citoyens athéniens en dehors de l'Attique, organisé comme une cité suivant les principes démocratiques, possédant une assemblée populaire et un Conseil, mais n'ayant dans l'Etat athénien d'autre autonomie, d'autre compétence, d'autres pouvoirs que ceux d'un dème. Cette situation intermédiaire à égale distance du dème et de la cité dérive du droit que la métropole s'est réservé de nommer les magistrats des clérouques.

Quelques observations sur la terminologie des décrets et une table des inscriptions citées terminent le travail de M. Francotte, qui complète ou résume les études antérieures et nous fournit un exposé clair et succinct de la nature des colonies athéniennes.

H. Demoulin.

Vie de Saint Didier, évêque de Cahors *(630-655), publiée par* René Poupardin *(dans la Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire)*. Paris, Picard; 1900, xx-64 pages.

Nous connaissons Saint Didier, évêque de Cahors sous le règne de Dagobert I, par ses lettres [1] et par sa biographie éditée par Labbe au tome I de sa *Nova Bibliotheca Manuscriptorum Librorum* (Paris,1657).

---

[1] *Epistolae quindecim et epistolae variorum 21 ad eundem*, éd. par W. Arndt dans les *Monum. Germ. Historica, Epistolae Merowingici et Carolini aevi*, t. III (1892), p. 191-214.

C'est cette vie que M. Poupardin vient de republier d'après un manuscrit de Paris et un autre de Copenhague. Les nombreuses variantes en notes prouvent la corruption du texte et la difficulté de la tâche de l'éditeur. M. P. a été amené à présenter quelques conjectures dont plusieurs sont fort heureuses. A la p. 5, au passage : Interea rex *frodegius*, pius et mansuetus Clotharius », il propose de lire « *Francorum clemens*, pius et mansuetus ». Ne pourrait-on pas lire : « Interea rex *Frodegundae filius*, pius et mansuetus Clotharius »? Cette lecture est d'autant plus vraisemblable que l'auteur a parlé un peu plus haut de « Brunihilde quoque equorum pedibus inretita » (p. 2).

Si le texte nous paraît établi avec le plus grand soin, l'*Introduction* de l'éditeur décèle par contre lune certaine négligence. Ainsi, parlant de Rusticus, frère de Didier, elle affirme (p. XI) qu'il devint « archidiacre de Cahors ». Or, le texte porte à deux reprises archidiacre de *Rodez :* « archidiaconatus est adeptus in urbe Rutena » (p. 2, 4). M. P. prétend (p. XII) que l'auteur de la *Vita* nous a conservé les deux actes émanés du roi pour l'installation sur le siège épiscopal de Cahors, « de l'ancien trésorier du Palais, qui, à cette époque, exerçait à Marseille les fonctions de praefectus. » Or, Didier était encore trésorier, puisque dans son précepte et dans son *indiculus*, Dagobert le nomme « *tesaurarius noster* » (p. 13, 15); de plus, le biographe dit en termes exprès que Didier n'était allé à Marseille à la mort de son frère Siagrius, que comme subrogé de celui-ci dans la préfecture judiciaire et qu'avant la mort de Rusticus, il était « aulam regressus » (p. 8) où il continuait son office. M. P. avance également (p. 11) que Didier avait été « investi, sans doute avant 618, des fonctions de trésorier royal »; or, la *Vita* dit expressément : « Opulentissimos quidem tesauros summamque palatii supellectilem hujus arbitrio rex Dacobertus commisit » (p. 6), ce qui vous reporte à une date postérieure à la mort de Clotaire II (a° 629). Ailleurs M. Poupardin nous apprend à deux reprises différentes qu'en 630, Pâques tombait le 8 *mars* (lisez 8 *avril*).

Pour montrer la véritable légèreté avec laquelle l'*Introduction* a été écrite, je me permets de citer la n. 1 de la p. XIV : « Les douze miracles dont le récit suit le texte de la vie ne contiennent aucun renseignement historique, sinon le nom d'un évêque de Rodez, Aredius, inconnu d'ailleurs (Mir. V). Ils sont surtout intéressants pour faire connaître la manière dont les pélerins ou les malades s'adressaiant au saint afin d'en obtenir leur guérison. » Or, c'est au moyen du miracle V (p. 49) où se trouve cité l'évêque Auvarnus et du miracle XI (p. 52), que M. P. parvient à prouver (pp. IV, V, VI, n. 1) que W. Arndt a eu tort de regarder la *Vita* comme l'œuvre d'un contemporain!

M. P. établit que cette biographie doit avoir été écrite à la fin du VIIIe siècle ou au commencement du IXe, par un moine de Saint-Géry

de Cahors (p. IX). Il aurait pu citer à ce propos le passage suivant du ch. 11 : « Ecclesias competenter exstruxit, quae per singula narrare non sufficimus, ex quibus *hodie quidem* pars maxime regionis *adhuc* decorata consistit » (p. 23).

Voici comment je remanie la biographie de Saint Didier telle qu'elle est établie dans l'*Introduction* (p. XI-XII). Saint Didier naquit à Albi; son père se nommait Salvius et sa mère Haerchenfreda. Il avait deux frères Rusticus et Siagrius, et deux sœurs. Les trois frères furent envoyés jeunes à la cour du roi Clotaire II (613-629), où ils ne tardèrent pas à remplir de hautes fonctions. En 618, leur père mourut, leur mère Haerchenfreda vécut jusqu'après 630. Le fils aîné, Rusticus, qui avait embrassé la cléricature dès son jeune âge, devint, en 618, archidiacre de Rodez et abbé de l'oratoire du palais (p. 2, 3). A la mort de l'évêque Eusèbe de Cahors, en 622-623, il le remplaça sur son siège, mais fut assassiné « a perfidis Ecclesiae incolis » sept ou huit ans après vers 630 (p. 8, 9, 11); le roi Dagobert vengea sa mort par de terribles représailles. Le second, Siagrius, après avoir longtemps exercé de hauts emplois à la cour et vécu dans l'intimité du roi (*contubernalis*, p. 2), devint l'année même de la mort de son père, comte d'Albi, où il épousa une jeune Albigeoise de naissance illustre, Bertolena (p. 2, 4, 5); en même temps il exerçait la préfecture judiciaire à Marseille (p. 2, 3), où il mourut vers la fin de 629 (p. 8); sa femme lui survécut et céda tous ses biens aux églises.

Saint Didier, le plus jeune des trois frères, après avoir étudié les lettres et « l'éloquence gauloise », fut reçu encore adolescent à la cour du roi Clotaire parmi les *nutriti* du prince; il s'y appliqua à l'étude du droit romain « ut ubertatem eloquii gallici nitoremque sermonis gravitas romana temperaret », comme dit élégamment son biographe (p. 2). Déjà dignitaire du palais sous le fils de Frédegonde, Didier y eut comme amis quatre futurs évêques : St. Paul de Verdun († v. 648), St. Arnoul de Metz († v. 640), St. Eloy de Noyon († v. 683) et St. Ouen de Rouen († v. 684), avec lesquels d'ailleurs il resta en correspondance. A la mort de son père, le roi lui permit d'aller visiter sa mère; revenu à la cour, il y conserva ses fonctions jusqu'au décès de Clotaire. Dagobert I éleva Didier à la dignité de trésorier (p. 5, 6, etc.) A la cour il jouissait de l'estime de tous et fut honoré de l'amitié de la reine Nanthilde (p. 6). C'est vers cette époque (fin de 629) qu'il perdit son frère Siagrius; le roi chargea Didier de l'administration de la préfecture de Marseille; rentré à la cour, il n'occupa plus longtemps le ministère de trésorier (p. 8). En effet, quelques mois après son frère Rusticus ayant été assassiné, les gens de Cahors le réclamèrent comme son successeur au siège épiscopal, et Dagobert exauça ce vœu en chargeant l'archevêque de Bourges, Sulpice II († v. 640), de procéder à Pâques (8 avril) 630 à

l'intronisation du nouveau prélat. Saint Didier se consacra tout entier à son épiscopat; il construisit quelques églises et fonda des monastères dans le Quercy; il fut en relations avec les plus grands personnages de son temps, parmi lesquels on peut citer Grimoald, le maire du palais d'Austrasie, et il mourut le 15 novembre 655.

A part ces quelques remarques, tout le reste me paraît excellent.

V. Fris.

G. Bigwood. **Les Impôts généraux dans les Pays-Bas autrichiens.** — Louvain, F. Giele, 1900, in-8°, xxv-336 pp. [1].

« L'histoire financière de la Belgique n'est pas encore faite. » Nous ne connaissons en effet qu'imparfaitement la nature et l'importance des revenus du Souverain, des États, des villes et des communautés rurales, le mode de gestion et les règles administratives propres à ces diverses personnes morales; nous ne nous rendons pas encore un compte fort exact ni fort clair de la situation du trésor public, de l'état des finances provinciales ou communales, et maintes questions connexes et essentielles attendent d'être éclaircies « pour qu'on arrive un jour à connaître les finances de l'ancienne Belgique » (Introduction, p. I).

M. Bigwood, en offrant au public le fruit de ses patientes et longues recherches sur l'une des plus intéressantes de ces questions, à savoir « à quels impôts les pouvoirs publics avaient eu recours, à quelles charges les Belges avaient été assujettis », a commencé à remplir cette lacune profonde qu'il constate dans l'histoire de nos anciennes institutions. Nous nous empressons d'ajouter qu'il ne faudrait pas beaucoup de travaux semblables à celui que nous signalons ici, pour que cette lacune fût bientôt et entièrement comblée.

Ce livre projette une vive lumière sur l'ensemble du système des impôts *publics* et *généraux* en vigueur au XVIII[e] siècle dans les Pays-Bas autrichiens. De prime abord les limites dans lesquelles l'historien a restreint son sujet semblent assez étroites, surtout au point de vue du temps.

Mais en ne s'occupant que de l'étude des ressources et des dépenses d'ordre général, il évite de s'embarrasser dans les broussailles du droit privé ou du droit féodal, qui règlent les impositions de nature

---

1 Thèse présentée au mois de juillet 1900 à la faculté de droit de l'Université de Bruxelles, pour l'obtention du doctorat spécial.

seigneuriale; d'autre part, en négligeant l'examen des charges communales, il ne risque pas de fatiguer le lecteur par d'encombrants et multiples détails ainsi que par des énumérations qui sont plutôt le fait d'histoires locales. — Au point de vue du temps, en se bornant au XVIII[e] siècle, l'auteur nous déclare avoir voulu étudier l'époque que l'on peut considérer comme ayant présenté l'« état dernier » et somme toute définitif de la législation fiscale. L'histoire de l'origine et du développement, celle des nombreuses variations des institutions financières, il a délibérément laissé à d'autres le soin de la faire. Son but, tout aussi vaste, a été d'exposer le système d'impôts, tel que l'avaient en fin de compte réalisé chez nous, avec le temps, les gouvernements qui nous régirent. A partir du XVIII[e] siècle, les traits généraux du régime économique sont fixés. C'est le moment, pense-t-il, de les étudier et d'en donner une idée aussi exacte et aussi méthodique que possible. Ainsi se trouve légitimé le titre, de portée restreinte, du savant mémoire de M. Bigwood.

Si ce dernier, nouveau venu dans la carrière, avait l'avantage de s'avancer sur un terrain presque inexploré, il lui fallait par contre, étant donnée la nature même du sujet, apporter de la clarté dans une matière où, en fait, règnent essentiellement la confusion et la diffusion, répandre air et lumière là où subsistait beaucoup d'obscurité, démêler avec la netteté, la sûreté et l'aisance désirables l'écheveau touffu, inextricable parfois, constitué par l'amas des faits de toute nature relatifs à la gestion financière. Or l'on sait, — et c'est précisément la constatation nouvelle que nous apporte le livre de M. Bigwood —, quelles étaient la diversité, la variété, la multiplicité (« inutile »), la « bigarrure » des impôts, résultat de l'indépendance administrative des anciennes provinces belges entre elles et vis-à-vis du pouvoir central. Le jeune historien, il faut le reconnaître hautement, a réussi pleinement dans cette tâche, et sur ce point les éloges seront, pensons-nous, unanimes.

Un travail de reconstitution synthétique, tel que celui dont nous signalons ici l'importance et l'intérêt, est peu susceptible d'une analyse critique détaillée : la matière en est trop spéciale, trop vaste et d'une nature trop aride. Qu'on en juge par le titre et le contenu des principaux chapitres. Ce sera par là-même faire comprendre au lecteur la puissante utilité et l'ampleur des recherches auxquelles M. Bigwood s'est livré :

I. Des aides et subsides : origine, vote, acceptation et procédure par provinces; leur précarité, leur consistance relatives; causes de diminution; mode de perception, etc. — Les dons gratuits.

II. Des différents impôts en vigueur dans chacune des provinces des Pays-Bas autrichiens (en Brabant, Flandre, etc.)

III. L'impôt direct : foncier (caractères et éléments); personnel (bases); leur perception et répartition; abus, modes de paiement, frais, etc.

IV. Droits d'accises : leur variété, leur administration; impôts sur le vin, la bière, la mouture, le tabac, etc.; fraudes, juridiction, procédure.

V. Droits de douanes : droits d'entrée et de sortie, et historique de l'établissement des principaux tarifs; droits de transit, de tonlieu, d'entrepôts. Administration de ces droits : les fermes; perception; juridiction. — Produits des douanes.

VI. Droits divers.

VII. Les impôts et les dernières années de l'ancien régime.

Les *Annexes* ne forment pas la partie la moins instructive du livre. Ce sont les tableaux en chiffres représentant : les aides et subsides accordés pendant le XVIII[e] siècle (1715 à 1794) au gouvernement autrichien — les principaux « dons gratuits » accordés pendant la même période — les produits détaillés des impôts perçus pour l'année 1782 en Brabant, Flandre, West-Flandre, Hainaut, Limbourg, Tournai-Tournaisis, Malines et Gueldre — les revenus et dépenses de chaque province en 1778; enfin une carte de la Belgique ancienne, renseignant tous les bureaux de douanes, avec l'indication des tarifs qui y étaient en vigueur.

Ces annexes doivent être rapprochées des documents publiés par M. Eug. Hubert, dans les *Bulletins de la commission royale d'histoire* [1]. Les uns et les autres sont les premiers bilans publics, de nature à nous éclairer sur la situation des finances au siècle dernier.

Il faut du reste constater avec joie que les préocupations des érudits belges semblent bien se reporter depuis quelques années du côté du régime autrichien. Le XVIII[e] siècle, en effet, a toujours paru un peu négligé à côté des autres. Il offrait cependant des matières d'un intérêt de premier ordre, comme le témoignent les récents travaux de M. Hubert, et des champs d'études à défricher presque entièrement, comme le montre le livre à tous points de vue remarquable de M. Bigwood.

Il nous plaît également de constater, à propos de ce dernier, la belle activité par laquelle se signalent dans tous les domaines de l'histoire les « jeunes » qu'a fait sans doute éclore un enseignement universitaire plus complet et plus scientifique, et en qui nous avons la promesse d'un fécond et rassurant avenir.

F. MAGNETTE.

---

[1] Voir t. IX, n° 3, 5[e] série : *les Finances des Pays-Bas à l'avènement de Joseph II.*

Léon Levrault. **Les Genres littéraires. Le roman. L'épopée** (*évolution du genre*). Paris, Paul Delaplane. 2 vol., 116 et 112 pp. in-12. Prix : fr. 0-75 chacun.

Des brochures de format commode, d'aspect riant, d'impression nette et agréable, de prix modéré, où l'auteur résume en une centaine de pages tout ce qui intéresse l'histoire et l'évolution des différents genres dans la littérature française, et où défileront successivement l'Épopée, le Roman, la Comédie, la Tragédie, la Fable et la Satire, l'Éloquence, les Moralistes, les Historiens, les Correspondances, la Poésie lyrique, la Critique littéraire, le Journalisme ; nul étalage de science rébarbative, rien de lourdement didactique, aucune préoccupation d'épuiser la matière, les grandes lignes, *summa fastigia;* une érudition généralement bien informée quoique un peu à fleur de peau, s'allégeant de tout détail d'intérêt infinitésimal ou de pédanterie inopportune; le résumé clair et précis des œuvres caractéristiques, des jugements simples, nets, sagement pondérés, des appréciations de tout repos, un style élégant, voire même fleuri, tels sont ces *tracts* qui, aux mains des élèves de nos athénées, constitueraient, j'en suis convaincu, une base excellente pour le cours de littérature française.

J'exprimerai un seul regret : pourquoi à l'histoire du genre en France l'auteur n'a-t-il pas ajouté l'esquisse de l'histoire du genre chez les autres peuples ? Une théorie rapide, un nom, une date, un titre, quelques lignes de résumé : ces notes eussent formé un aide-mémoire précieux, propice surtout aux rappels et aux comparaisons littéraires.

Deux volumes de la collection ont paru, ils sont consacrés à l'Épopée et au Roman. L'évolution de l'épopée est racontée en quatre chapitres : l'Épopée au moyen âge, l'Épopée au XVIe siècle, d'Alaric aux Martyrs, de Chateaubriand à nos jours, et cette division seule peut faire juger de la manière de l'auteur. Si la formation de l'épopée au moyen âge ne se dégage pas avec assez de netteté et de précision — l'auteur qui cite Pio Rajna et Kurth aurait pu trouver dans leurs œuvres des données plus exactes et plus décisives, — le reste est suffisamment clair, intéressant et complet. Notons au passage l'analyse détaillée des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, une réhabilitation de la *Panhypocrisiade* de N. Lemercier et l'appréciation presque enthousiaste de *la Chute d'un Ange* de Lamartine.

Même procédé pour le second volume où l'auteur étudie successivement le roman au XVIe siècle, au XVIIe siècle, de Lesage à Chateaubriand, à l'époque romantique, de *la Comédie humaine* au *Désastre.* Ici encore l'histoire du genre pourra paraître un peu étriquée et

superficielle, particulièrement aux origines et pour notre siècle. Mais l'on comprendra aisément qu'il ait fallu courir au plus pressé et, surtout pour la période contemporaine, laisser dans l'ombre bien des œuvres et des auteurs; sans compter que des scrupules pédagogiques et des considérations d'ordre moral rendaient parfois la tâche assez délicate. Or l'ouvrage nous paraît répondre à toutes les exigences de l'enseignement moyen; il offre aux élèves, à côté des renseignements indispensables, des indications prudentes, des jugements marqués au coin du bon sens et du bon goût, auxquels le rigorisme le plus austère ne trouverait rien à reprendre. J'en cite volontiers la conclusion : « que les romanciers le sachent bien : leur œuvre sera seulement bonne et durable, si nous sortons de la lecture de leurs livres la volonté plus ferme et l'âme plus haute! »

Espérons que les volumes à venir seront dignes de leurs aînés et souhaitons-leur de conquérir une vogue rapide, non seulement dans les milieux scolaires, mais encore parmi le public mondain qui ne se désintéresse pas complètement des choses de la littérature.

Oscar Pecqueur.

E. Chambry, *professeur au lycée Voltaire*. — I. **Fables choisies d'Esope**. Vol. in-18, cart., 142 pp., 90 c.
II. **Fables de Phèdre**. Vol. in-18, cart., 216 pp., 1 fr.
III. **Fables de La Fontaine**. Vol. in-12, cart., 420 pp. (Libr. Lecoffre, 1900).

M. Chambry vient d'éditer, presque simultanément, les trois fabulistes classiques, et ces éditions, très coquettes d'aspect, pourvues de notices substantielles et de commentaires soignés, prendront certes une place très honorable à côté de leurs aînées déjà si nombreuses.

I. Les affabulations d'Esope me paraissent inutiles dans un livre classique : ce serait à la fois plaisir et profit pour l'élève que de préciser par lui-même la portée allégorique de chaque fable. Leur suppression permettrait à M. Ch. d'ajouter aux 62 fables choisies une dizaine de « petits chefs-d'œuvres, » comme il appelle complaisamment ces compositions de forme généralement peu intéressante.

M. Ch. vise un peu trop, dans son commentaire, à épargner l'effort de l'élève. Les traductions sont nombreuses. Les formes verbales tant soit peu compliquées sont analysées en note, précaution excessive puisque la plupart des formes difficiles se retrouvent au lexique. Et j'ajouterai que cette complaisance est nuisible au point de vue

pédagogique, l'élève ne se donnant pas la peine de retenir les analyses que lui fournit son livre [1].

II. Pour le texte de son PHÈDRE, M. Ch. a mis à contribution la grande édition Havet, dont il n'hésite pas à s'écarter, fréquemment et avec raison, dans un sens nettement conservateur. Par exemple, l. II prol. et épil., il rejette l'existence du problématique Illius inventé par Havet. Il admet l'hiatus après les polysyllabes, ainsi que le neuvième demi-pied formé d'une brève unique et finale. En conséquence, il garde la leçon des mss., « sans chercher à rendre Phèdre plus classique qu'il n'a voulu l'être. »

Outre une notice suffisante sur Phèdre, l'élève trouvera dans l'Introduction les notions essentielles sur la métrique de l'auteur. Dans le commentaire, souvent intéressant, figurent ici encore, à mon sens, trop de traductions et de notes grammaticales sur des points faciles, par ex. p. 10 *si voluerit*, l'emploi du futur antérieur est longuement expliqué; il vaudrait mieux remarquer *haec inter*, p. 40 [2].

III. L'édition de La Fontaine est digne des deux précédentes. Sans doute elle n'aspire pas à remplacer, auprès des professeurs et des lettrés, la remarquable édition Clément (Colin 1894); mais elle rendra d'utiles services aux élèves qui l'emploieront. Tel est d'ailleurs l'unique but de M. Ch. : il retranche un certain nombre de fables qu'on ne lit jamais en classe [3], recherche dans son commentaire le tour clair et précis, et s'abstient de toute érudition déplacée. Nous lui souhaitons le succès qu'il mérite.

J. HAUST.

---

1 P. 30, n. 15, *μή* pour *οὐ*, règle trop subtile pour des commençants. — P. 47. n. 2. C'est seulement avec un temps *secondaire* de l'indicatif que la période conditionnelle exprime la non-réalité. — P. 50, *προσωπεῖα* (et non *προσωπεία*) *περικείμενα* : signaler le sens passif, *être entouré* (de masques). — P. 18, dans *labor omnia vicit* (*Georg*. 1, 145), *vicit* n'est pas l'équivalent d'un aor. gnom. — P. 76, *ἀπωθέω* ne figure pas au lexique. — P. 40, *μύας* mérite la même note que *βότρυας* p. 5. — Accentuation, p. 36, n. 4, *ειχε*; p. 75 *της*; p. 50 *ἀλουργής*.

2 P. 8, césure après le 3e demi-pied, l. après le 5e. — P. 18, n. 1, “ les adjectifs décl. sur *prudens* ont l'abl. en *i* non en *e* quand ils sont pris substantivement. „ C'est le contraire. — P. 20, *quaerit Jupiter. Causam.*, ponctuation fautive. — P. 41 n. 27 *quem jubet occidi praedamque tollit :* “ *que* tient lieu du pronom relatif ! „ — P. 51, n. 5, lire I 2. — P. 50, comp. II 20 avec Esope 164. — M. Ch. indique les comparaisons à faire avec les fables d'Esope et de La Fontaine; il pourrait y ajouter celles de Babrius

3 *La jeune Veuve, la Souris métamorphosée en fille, le Singe, Tircis et Amarante*, etc. La suppression de *Philomèle et Procné* me paraît moins justifiée. — Ajouter aussi des comparaisons avec Babrius. — P. 156, n. 4. l. Chant III 270.

ACH. RUYFFELAERT, *leeraar aan de middelbare school te Luik.* **Eerste nederlandsch leesboek** (*Gouins Methode*). Liège, Dessain, 1897. 96 pp.

L'inéluctable nécessité de la connaissance des langues modernes a fait naître, en ces dernières années, de nombreuses « méthodes nouvelles », recommandables à des titres divers et rompant toutes, à bon droit, avec les « Cours de thèmes et versions » d'abrutissante mémoire. Berlitz, Gouin, Ohlert, Schmidt, Hölzel-Wallenstein, et d'autres, se sont efforcés d'imprimer à l'enseignement des langues vivantes une allure pratique, un caractère intuitif et attrayant, dont les effets seront certes des plus salutaires. Oserions-nous dire, en présence de l'engouement général, que la réaction a été trop forte, qu'elle a dépassé le but et tombe manifestement dans le travers opposé? Non; ces excès sont dans la logique des choses; le courant nouveau nous emportera jusqu'à ce que là aussi nous rencontrions des écueils. On ne tardera pas à s'apercevoir que l'étude d'une langue nouvelle ne peut pas se modeler absolument sur celle de la langue maternelle; que la méthode préconisée aujourd'hui impose au professeur une besogne souvent accablante, et qu'il faut à nos jeunes gens, qui n'entendent parler l'idiome nouveau qu'aux rares heures de leçon, un guide sûr, leur permettant de s'exercer avec fruit en dehors de la surveillance contrariante du maître : à savoir, un enseignement *systématique* et non *occasionnel* des grandes règles de la grammaire.

Le « Eerste nederlandsch leesboek » de M. Ruyffelaert se compose d'une trentaine de fables, de légendes, d'anecdotes, auxquelles l'auteur a appliqué la méthode de Gouin. Le choix des morceaux et la disposition générale ne laissent rien à désirer, et nous n'hésitons pas à recommander l'ouvrage à ceux de nos collègues que la chose concerne.

Mais ce livre est-il réellement destiné à des commençants? Nous aimons à croire que non, vu les difficultés sans nombre avec lesquelles l'enfant se trouverait aux prises dès le début. A notre avis, celui-ci doit étudier d'abord les choses qui le frappent directement, le milieu où il vit, et s'assimiler les éléments de la conversation usuelle.

Il a — pour me servir d'un terme de sport — besoin d'être « entraîné » sur la route longue et raboteuse qu'on s'apprête à lui faire parcourir. Or, l'auteur sait comme nous que l'élève wallon se montre jusqu'ici peu tenace dans l'étude des langues germaniques; il se rebiffe volontiers, et il faut des prodiges de simplicité et de persévérance pour vaincre cette apathie. C'est là une situation fort déplorable, mais qui n'en existe pas moins; et le professeur ne peut la perdre de vue un seul instant sans compromettre le succès final.

Aussi espérons-nous que le « Premier manuel de langue néerlandaise », que l'éditeur nous annonce en dernière page, comblera la lacune que nous venons de signaler.

G. V.

Un officier de l'ancienne France. — Les personnages originaux de la « Fille naturelle ». Deux études sur Goethe par MICHEL BRÉAL. in-16. Hachette et C[ie]. Paris, 1898. Prix : 3 fr.

La première des études sur Goethe que M. Michel Bréal nous présente dans ce volume se rattache à un des épisodes les plus attrayants de l'autobiographie du célèbre poète.

Cet épisode a pour héros un officier français, le comte de Thorane, ou plutôt le comte de Thoranc ou Thorenc comme il s'appelait luimême. On s'était souvent demandé ce qu'il y avait d'authentique dans la peinture, en apparence assez romanesque que Goethe fait du *Königslieutenant*, mais une réponse satisfaisante n'avait pas pu être donnée jusqu'à une date récente. C'est un savant allemand, M. Martin Schubart qui nous a renseigné le premier sur ce personnage, grâce à des documents qu'il a eu la bonne fortune de trouver dans la ville natale de Thorenc, à Grasse en Provence [1].

D'après ces documents le comte de Thorenc représente un type militaire sympathique, mais peu conforme à l'idée que nous sommes habitués à nous faire des militaires d'autrefois. C'était un intellectuel et un méditatif. Il possédait des qualités à première vue difficiles à concilier avec sa profession, mais comme ces qualités portent bien l'empreinte de sa nation et de son temps, il y a lieu de croire qu'elles ne constituaient pas une exception dans la classe sociale à laquelle il appartenait.

Le comte de Thorenc fut gouverneur de Francfort durant l'occupation de cette ville par les Français à l'époque de la guerre de sept ans. Cette fonction, délicate surtout en raison des conflits qui surgissaient entre civils et militaires, il l'a remplie avec l'urbanité, l'impartialité et l'intégrité la plus parfaite. De plus il a témoigné l'intérêt le plus vif à la prospérité de la petite république. Profitant du grand ascendant dont il jouissait, il y a introduit plusieurs réformes très utiles. Aussi le magistrat et la population conçurent-ils pour lui la plus haute

---

1 *François de Théas, comte de Thoranc. Goethes Königslieutenant,* par MARTIN SCHUBART. Munich, 1896. Bruckmann. 1 vol. orné de photogravures.

estime et lui donnèrent-ils à différentes reprises les témoignages les les moins équivoques de leur sympathie.

Pendant la durée de son séjour à Francfort le comte de Thorenc logeait dans la maison paternelle du jeune Goethe. Celui-ci avait alors dix ans. Enfant d'une rare précocité intellectuelle et d'un talent d'observation peu commun pour son âge, il fut vivement impressionné par la personnalité du comte de Thorenc et par les événements d'ordre pnblic ou privé qui se rattachaient directement ou indirectement à lui. Ces impressions, il les a consignées cinquante ans plus tard dans son autobiographie d'après ses souvenirs d'enfance. Les recherches de M. Schubart ainsi que d'autres faites aux archives de la ville de Francfort ont confirmé de façon éclatante dans les traits essentiels l'exactitude du portrait tracé par Goethe. Elles prouvent par un exemple bien significatif que la part que le poète fait à la fiction dans son autobiographie porte plutôt sur la forme que sur le fonds. En lui donnant donc le titre de « Poésie et Vérité, » il en a voulu affirmer le caractère artistique et n'a pas voulu indiquer que la Vérité fut subordonnée à la Poésie. C'est en cela surtout que consiste l'intérêt scientifique et littéraire que le livre de M. Schubart a eu pour les Allemands.

M. Bréal a estimé que la personnalité du comte de Thorenc devait intéresser ses compatriotes tout autant pour des raisons d'ordre national et historique. C'est pourquoi il s'est décidé à la leur faire connaître, mais il ne s'est pas contenté de reproduire simplement ce que d'autres avaient déjà dit. En homme de science, il a encore une fois contrôlé l'histoire du comte de Thorenc et il a présenté son héros sous le jour le plus intéressant pour les Français. Mettant en lumière les rares qualités intellectuelles et morales qui distinguaient cet officier, sa courtoisie, sa générosité, son sentiment du devoir et de l'honneur, il montre que tout cela s'alliait chez lui à l'amour le plus intense de sa profession. Le comte de Thorenc est donc un type militaire qui fait honneur à l'ancienne armée et à la France, et c'est ce type que l'étude de M. Bréal nous fait surtout connaître. Mais, naturellement, celui-ci n'a pas négligé d'examiner à fond le portrait du *Königslieutenant*. Ainsi, son étude a en même temps une portée littéraire, et prenant pour point de départ l'épisode en question, elle précise d'une façon remarquable les qualités essentielles qui caractérisent l'autobiographie du poète.

La deuxième étude de M. Bréal porte également sur une œuvre de Goethe; elle est consacrée à la tragédie : la Fille naturelle. Elle s'occupe de la source de cette œuvre et en donne une analyse littéraire détaillée qui en élucide les obscurités et fournit les éléments d'appréciation esthétique nécessaires.

Goethe a puisé son sujet dans les mémoires de la princesse de Conti

qui ont paru sous ce titre : Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti écrits par elle-même. A Paris chez l'auteur, rue Cassette, n° 914, Floréal, an VI. En voici un résumé succinct :

Le prince de Conti avait une fille, du nom de Stéphanie-Louise, issue d'une liaison irrégulière avec une dame mariée appartenant à la plus haute aristocratie française. Il aimait beaucoup cette fille et se proposait de la légitimer quand elle eut onze ans. Ayant obtenu l'autorisation du roi, il avait déjà fixé la date de la cérémonie; mais avant que celle-ci pût avoir lieu, la jeune fille fut enlevée, victime d'un complot, ourdi par son frère le comte de la Marche, probablement avec l'aide de sa propre mère. Celui-là, unique héritier de la fortune colossale du prince, avec lequel il vivait en désaccord depuis de longues années, craignait que la légitimation ne portât préjudice à ses intérêts futurs, celle-ci, qu'elle ne donnât à sa faute d'autrefois un éclat extraordinaire qu'elle avait des raisons spéciales de voir avec déplaisir en ce moment même. Pour empêcher que la disparition subite de Stéphanie-Louise ne fît naître des rumeurs qui auraient pu devenir compromettantes, les complices répandirent le bruit qu'elle était morte par suite d'un accident de chasse et à cet effet ils avaient fait fabriquer des pièces constatant et sa mort et son enterrement. En réalité, ils l'avaient fait conduire au loin dans une petite ville de province et après quelque temps, ils lui firent épouser un homme de petite condition, sur la foi d'un faux extrait de naissance, majorant considérablement son âge. C'est ainsi qu'ils croyaient sans doute s'être débarrassés à tout jamais des inconvénients qu'ils avaient redoutés. Leurs espérances cependant ne devaient pas se réaliser entièrement. Au début de la Révolution française Stéphanie-Louise parut subitement à Paris. Elle embrassa la cause de la royauté avec un courage et un désintéressement qui la firent remarquer de la Cour. Le roi se rappela l'avoir connue enfant, il eut pitié de ses infortunes, lui témoigna sa faveur et n'eût certainement pas manqué de lui attribuer le rang qui lui revenait par sa naissance, s'il n'en avait pas été empêché par sa fin prématurée. Sans se décourager, Stéphanie-Louise, continua à revendiquer ses droits; elle fit annuler son mariage au prix des plus grands efforts et en appela à l'opinion publique par la publication des mémoires, dont nous avons donné le titre.

L'authencité des faits rapportés dans ces mémoires a été mise en doute. En France du moins, l'ouvrage fut considéré comme celui d'une aventurière, surtout sur la foi d'un libelle paru en 1810, auquel le comte de la Marche n'était sans doute pas étranger, libelle dont s'inspira même l'auteur de l'article consacré à Stéphanie-Louise dans la *Biographie universelle.* M. Bréal a de nouveau examiné tout le problème et il a acquis la conviction que dans leur ensemble les faits

rapportés sont exacts, malgré la forme romanesque sous laquelle ils sont présentés et malgré certaines altérations indubitables. Encouragé par ce résultat et désirant le préciser, il s'est mis à la recherche de documents nouveaux et il a eu la bonne fortune d'en découvrir d'une importance capitale, notamment les faux qui devaient établir la mort et l'enterrement de Stéphanie-Louise ainsi que le faux acte de naissance et l'acte du mariage. Par ces documents les mémoires de la princesse se trouvent confirmés. Celle qu'on avait crue une aventurière devient ainsi une victime digne de compassion. En la réhabilitant, en rétablissant la vérité historique, M. Bréal a fait œuvre de science, il a fait mieux, il a réparé une injustice éclatante qui n'avait duré que trop longtemps.

Ses investigations terminées, M. Bréal passe à l'étude de « la Fille naturelle » de Goethe qui les avait provoquées. Il en donne un résumé substantiel, rend compte de l'accueil que la pièce reçut à son apparition, de l'appréciation qu'on en fait aujourd'hui, examine le rapport qu'elle présente avec sa source et détermine d'un côté les éléments qui furent conservés, d'un autre côté ceux qui subirent des transformations et en quoi ils consistent. Comme la Fille naturelle dans l'idée de Goethe, ne devait être que la première partie d'une trilogie, M. Bréal esquisse également l'action probable de la continuation projetée en se basant pour la deuxième pièce sur un scenario posthume et pour la troisième sur les données des deux premières. Ensuite il expose les causes qui ont inspiré à Goethe le dessein d'une si vaste composition et recherche celles qui l'ont empêché de le réaliser.

Dans un chapitre final, complétant et approfondisant des idées déjà émises antérieurement, il examine la tragédie de Goethe au point de vue esthétique. Il lui reconnaît de grandes qualités, mais il montre aussi que ces qualités ne sont pas celles qu'on exige d'une œuvre dramatique ni celles que des drames antérieurs de Goethe possèdent à un degré si éminent. Ainsi il est amené à exposer les caractères essentiels qui distinguent les différentes phases de l'évolution littéraire du poète. La conclusion qu'il dégage de cet exposé c'est qu'on n'a aucune raison de déplorer que la trilogie projetée n'ait pas été achevée. Goethe, à cette époque de sa vie, n'avait plus la puissance créatrice nécessaire pour traiter un sujet aussi vaste, et il s'était confiné dans un style trop exclusif, trop peu approprié au caractère de la matière.

Si on pèse les considérations que M. Bréal fait valoir à l'appui de sa manière de voir, on ne pourra guère, nous semble-t-il, ne pas se rallier à son avis, mais, dût-il en être autrement, l'auteur a, en tout cas, fourni un commentaire précieux de « la Fille naturelle. » Celui-ci est, nous n'hésitons pas à le dire, le meilleur que nous possédions. Il renseigne pour la première fois avec la précision désirable sur la source

à laquelle le poète a puisé son sujet, il fait mieux comprendre l'action et mieux apprécier la valeur esthétique du drame. Pour ces raisons, il y a lieu de souhaiter que cette belle étude trouve l'accueil qu'elle mérite, surtout en Allemagne où on étudie de nos jours Goethe d'une façon si intense.

A. Bley.

F. H. Burnett. **Little Lord Fauntleroy,** *annotated by* L. P. H. Eykman *and* C. J. Voortman. Noordhoff, Groningen, 1900.

En voulant faire une édition scolaire de ce roman célèbre, les commentateurs, désireux d'expliquer le texte anglais en notes anglaises, se sont inspirés d'un principe détestable : au mot propre ils substituent un terme vague, au mot pittoresque une expression incolore, à l'argot, un équivalent appartenant au langage littéraire. Au lieu d'explications ils donnent la paraphrase. Or il n'existe que deux manières d'expliquer une langue par elle-même : remonter du composé au radical, et du sens métaphorique au sens matériel. Dans les cas où aucun de ces deux procédés n'est possible, on peut avoir recours à la périphrase et à la définition, qui sont presque toujours plus difficiles que la difficulté à résoudre, ou à l'image. Une grossière esquisse au tableau noir vaut, pour des écoliers, la plus belle définition du monde. Mais à côté de ces moyens d'instruction, la traduction restera toujours, comme le plus net et le plus bref de tous. Surtout l'argot et la métaphore ne sont accessibles que par l'intermédiaire de la traduction.

Ceci dit sur le commentaire, nous devons encore condamner hautement la tendance à mettre un livre en style vulgaire entre les mains de jeunes gens. Qu'ils apprennent d'abord le langage correct et grammatical, le seul qui convienne à un homme cultivé dans la vie courante.

P. Hamélius.

Recueil de Gallicismes et Anglicismes, *par le professeur* W. Wilcox. — *20,000 locutions anglaises et françaises.* — Lebègue et Cie, Paris. Prix : 4 fr.

Quand nous voulons traduire ou rédiger en langue étrangère, le dictionnaire ne nous sert pas à grand chose : un mot isolé est sans valeur s'il n'est placé exactement dans la tournure de phrase qui lui convient. Les vingt mille gallicismes que M. Wilcox a traduits en anglais sont surtout destinés à faciliter la rédaction de lettres et

documents commerciaux, mais comprennent aussi un grand nombre d'expressions d'un usage général. Le professeur désireux d'augmenter sa provision de tournures idiomatiques anglaises s'en servira avec fruit. Les locutions françaises y sont rangées dans l'ordre alphabétique de leur premier mot, et l'équivalent anglais est placé à côté, comme dans un dictionnaire. Pour donner une idée de la richesse de la collection de M. Wilcox, nous signalerons les expressions composées avec le verbe *mettre*, qui n'occupent pas moins de neuf pages in-8°, de 55 lignes chacune. Nous avons cherché des erreurs et n'avons trouvé qu'une toute petite faute d'impression, dans la partie française : *cémentation* pour *cimentation*. Parmi les 20,000 idiotismes du livre, il s'en trouve naturellement d'assez rares, mais nous n'en avons pas découvert d'incorrects. C'est dire que l'ouvrage est le fruit d'un travail prolongé et consciencieux.

P. H.

L'Université d'Avignon aux XVIIe et XVIIIe siècles, *par* J. MARCHAND, *docteur ès lettres, inspecteur d'Académie.* Paris, A Picard, 1900.

Voici un travail remarquable entre ceux qui essaient de reconstituer l'histoire des anciennes Universités de France. Les savants y puiseront à pleines mains les matériaux d'une étude plus générale sur le mouvement universitaire français, et ils pourront le faire avec pleine confiance, en raison de la richesse des documents originaux qui lui servent de fondement. Grâce à son mérite littéraire, l'ouvrage réussira également à intéresser le grand public. Tel qu'il est présenté, le tableau de la vie, des mœurs et des coutumes d'une classe très typique de la société, celle des « escholiers », gens gais et turbulents, mais aussi gens studieux et futurs graves docteurs, offre autant d'attrait pour le simple lettré que pour l'homme d'étude. Le livre de M. Marchand se distingue par la clarté et la concision. Il est partagé en chapitres bien découpés et il rejette au bas des pages les notes et les observations de menue valeur. Il peut servir de modèle aux nombreuses études de ce genre qui restent encore à faire.

CÉLESTIN BAIWIR.

CHRONIQUE

49. — La Fédération de l'Enseignement moyen (section des athénées et collèges communaux) s'est réunie le Dimanche 31 Mars à l'Université libre de Bruxelles. L'assemblée, extrêmement nombreuse, a procédé d'abord à l'élection d'un Vice-Président en remplacement de M. Descamps, démissionnaire. C'est M. Pecqueur, professeur à l'athénée de Liège et trésorier de la Fédération, qui a été appelé à ces fonctions. M. Poiry, professeur de gymnastique et maître d'études à l'athénée de Bruxelles, a été nommé membre du Comité, à charge d'y représenter plus spécialement les intérêts de cette partie du corps enseignant.

On liquide ensuite la question du Barême des traitements. Le président, M. Discailles, dans un exposé clair et lumineux autant qu'énergique, dissipe les équivoques, relève les erreurs, fait justice des préventions qui s'étaient glissées dans l'esprit de certains membres du corps enseignant. Après une discussion pleine d'entrain et d'animation mais toujours courtoise, à laquelle prennent part entr'autres MM. Outer, Henen, Van Hove, Bovy, Pecqueur et Wittmann, on vote, à l'unanimité moins deux ou trois voix, un ordre du jour de pleine et entière confiance pour le Comité de la Fédération, de félicitations et de remerciements pour son si dévoué et actif secrétaire, M. Wittmann. On décide, sur la proposition de M. Haust, que les propositions nouvelles, déposées à cette séance, seront, conformément au règlement, mises à l'ordre du jour de la prochaine assemblée.

Puis M. Claes, professeur au collège de Tirlemont, commentant l'article de M. Altenhoven, qui a paru ici-même, en précise les revendications et donne lecture d'une série de propositions réglementant l'avancement des professeurs dans les collèges communaux.

L'heure tardive empêche d'aborder le dernier point à l'ordre du jour (organisation d'une section de véritables humanités modernes) et l'on se sépare en se donnant rendez-vous au prochain Congrès, qui promet d'être fort brillant. Le gouvernement vient de lui accorder son appui moral et financier. — X.

50. — La question de l'organisation des études moyennes ne cesse pas de provoquer, dans tous les pays, la naissance de livres et de brochures. Signalons aujourd'hui un discours académique prononcé à Marbourg, en janvier dernier, par M. Paul Natorp, bien connu par ses savants travaux sur la philosophie grecque. L'auteur vient de publier son discours sous le titre *Was*

uns die Griechen sind (Marbourg, Elwert, 1901; 26 pp. 60 pf.). La thèse de M. Natorp est que de véritables humanités ne peuvent exister sans le fondement de l'hellénisme. Il ne s'agit plus d'imiter l'antiquité, comme à l'époque de la Renaissance, mais de la comprendre et d'acquérir la conscience du développement historique de l'humanité. L'importance des études grecques provient de la nécessité qu'il y a de compléter notre formation rationnelle par une formation historique. Nulle part les éléments essentiels de notre civilisation ne se retrouvent à un état aussi clair et aussi complet que dans le monde grec qui possède ainsi une valeur véritablement typique. On voit que les idées de M. Natorp sont conformes à celles exprimées dans cette Revue par MM. Bidez et Wilamowitz. Comme eux, il s'attache à réfuter fortement l'opinion que la lecture des traductions pourrait remplacer d'une manière quelconque l'étude directe des sources.

51. — A partir du mois de mars de cette année, la maison Dieterich à Leipzig fera paraître des *Beiträge zur alten Geschichte* sous la direction de M. Lehman, privatdocent à l'université de Berlin. Ces *Beiträge* étudieront tout le domaine de l'histoire ancienne, depuis les vieilles civilisations orientales jusqu'à l'époque byzantine. Les articles pourront être rédigés en allemand, français, anglais, italien ou latin. Trois fascicules formeront un volume du prix de 20 marks. Un grand nombre d'articles sont déjà annoncés, entr'autres de MM. Ginzel, Prasek, Kornemann, Beloch, Brandis, Busolt, Hiller von Gaertringen, Holzapfel, Niese, R. von Scala, Usener, etc.

52. — Nous signalons à nos lecteurs un récent travail de M. Kurt Sethe (*Sesostris*, Leipzig, Hinrichs, 1900, 24 pp. in-4°. 5 mks.), qui fait sensation parmi les égytologues et les orientalistes. Jusqu'à présent, comme on sait, l'opinion courante identifiait Sésostris, le héros national de l'Égypte, avec Ramsès II, roi de la XIXe dynastie. M. Sethe, au contraire, vient de retrouver le véritable Sésostris parmi les rois de la XIIe dynastie où le rangeait déjà Manéthon. Le nom du roi *Wsrtsn*, lu vulgairement *Usertesen*, doit se lire plutôt avec métathèse *Sn-Wsrt*, *Senwosret*, et c'est ce nom qui, dans la bouche des Grecs, est devenu *Σεσῶστρις*. De là résulte qu'il faut insérer trois Sésostris parmi les rois de la XIIe dynastie (environ 2000-1800). M. Sethe montre en même temps que la légende de Sésostris s'explique beaucoup mieux par son identification nouvelle, que si on la rattache à Ramsès II.

53. — La mosaïque de Medaba, qui reproduit une carte de la Terre Sainte jusqu'au Delta du Nil, a déjà depuis l'époque de sa découverte (1895) provoqué l'éclosion de toute une littérature. M. Kubitschek vient de lui consacrer à son tour une étude détaillée, dont les résultats sont fort curieux (*Mitth. der K. K. Geogr. Gesellschaft in Wien*, 1900). Rapprochant la mosaïque de Palestine d'une miniature qui accompagne dans un ms. de Londres l'*Onomasticon* de St Jérome, il soutient et maintient contre M. Schulten, — qui s'est occupé simultanément de la question, — que l'une et l'autre carte dérivent d'un même original. Cet archétype aurait été exécuté par Eusèbe pour servir d'illustration à son Lexique des noms géographiques de la Bible. La démonstration du professeur viennois semble convaincante.

54. — La petite collection de marbres antiques du Musée de Bruxelles

vient de s'enrichir de trois morceaux remarquables, découverts à Smyrne il y a peu d'années. Ce sont d'abord deux bustes, dans un état de conservation parfait, qui datent du IIe siècle de notre ère. Ils appartiennent à cette école, qui florissait sous les Antonins et dont les productions se distinguent par un souci minutieux du détail. La manière dont la barbe bouclée de ces personnages est traitée rappelle l'art du ciseleur plutôt que celui du sculpteur. — La troisième pièce est un torse de jeune homme d'une rare élégance. Il appartenait à une réplique du Satyre versant à boire de Praxitèle. Cette statue célèbre, dont l'original était en bronze, nous est connue par plusieurs répliques romaines, mais le fragment de Bruxelles paraît être resté plus fidèle qu'aucune autre reproduction à l'œuvre créée par le grand maître du IVe siècle.

55. La section égyptienne du même musée de Bruxelles a fait aussi des acquisitions importantes. Elle a reçu de l'*Egypt exploration Fund* de nombreuses pièces parmi lesquelles il convient de citer un sarcophage de pierre. De plus, des achats considérables ont été faits cet hiver en Égypte par M. Jean Capart, qui se propose d'organiser bientôt une exposition de tous ces accroissements récents.

56. — Le musée de Constantinople dirigé par Hamdi Bey a acquis récemment un sarcophage trouvé dans le vilayet de Konia en Asie Mineure; l'œuvre est un digne pendant du célèbre sarcophage d'Alexandre-le-Grand qui se trouve dans le même musée.

57. — Nous avons annoncé en son temps (*Chronique*, 1897, n° 120), le début de la belle publication de M. É. Pottier, sur les *Vases antiques du Louvre*. La deuxième série vient de paraître (Paris, Hachette, 1901, in-4°, pp. 61 à 156; planches 52 à 102); elle est consacrée aux salles E. F. G. (*le style archaïque à figures noires et à figures rouges : écoles ionienne et attique*) et les planches l'emportent encore sur celles du premier album. Le procédé photographique est le seul mode de reproduction, mais par des manipulations très simples, sans retouches aux figures elles-mêmes, M. Pottier, et son collaborateur M. J. Devillard, sont parvenus à supprimer à peu près les luisants, ce grand écueil des photographies de vases peints. Plus d'unité a été donnée aux fonds; il en résulte que les silhouettes des personnages se détachent plus nettement. Il est inutile d'ajouter que les descriptions que l'auteur donne de chaque vase sont des modèles de précision et de goût, et que la bibliographie est absolument complète. Tel qu'il est, le nouveau volume sera un outil bien commode et absolument indispensable dans tout enseignement archéologique qui fera une part à l'étude si importante des documents céramographiques. Son prix (30 fr.) le met à la portée des bibliothèques les moins richement dotées.

58. — A Oxyrhynchos, on a trouvé un papyrus qui contient le 1er chapitre de l'Évangile de St-Mathieu; le papyrus date de l'an 150 ap. J.-C., et appartient à la même classe que les manuscrits du Sinaï et du Vatican.

59. — La maison Vandenhoeck et Ruprecht de Goettingue va entreprendre une nouvelle édition complètement refondue et mise à jour du Dictionnaire de la langue grecque de Passow. Le travail sera dirigé par M. Crönert, et la première livraison paraîtra en 1905. L'ouvrage complet formera deux

gros volumes petit in-4° et coûtera environ 100 francs. L'éditeur compte qu'il sera terminé vers 1908.

60. — M. Wilhelm Vollgraff, qui est presque un de nos compatriotes, vient de passer avec succès son doctorat en philosophie à l'Université de Berlin. Sa thèse *De Ovidii mythopoeia quaestiones sex* (Berlin, Hermann, 1901) s'occupe successivement des fables de Lycaon, de Daphné, de Phaéthon, d'Europe et de Cadmus, et, pour chacune d'elles il recherche la source, mythographe ou poète alexandrin, dont l'auteur des Métamorphoses s'est servi. Cette discussion amène M. Vollgraff à remonter très haut dans l'étude de la tradition mythologique et à examiner des problèmes d'histoire littéraire d'un intérêt beaucoup plus général que la modestie de son titre ne le ferait supposer. Des deux dernières *quaestiones*, la première combat une opinion de Robert sur les Métamorphoses, VII, 294 ss., la seconde traite des Manuels ou extraits mythographiques qu'Ovide a consultés.

61. — Après le *Socrate* de M. Landormy dont nous avons parlé dans la précédente livraison, la maison Delaplane vient de publier *Platon*, par Marcel Renault, professeur au Lycée de Cherbourg (118 pp., prix : 90 cent.). Sans avoir la valeur éminente du *Platon* de M. Windelband (*Frommans Klassiker der Philosophie*, Stuttgart, 1900, 2 m.), l'ouvrage de M. Renault est d'un esprit clair et bien informé, et il sera certainement accueilli avec faveur par le grand public auquel s'adresse l'intéressante collection des philosophes entreprise par la librairie Delaplane.

62. — *The Antigone of Sophocles*, edited with an introduction and notes by G. K. Wells (Londres, George Bell, 1900, 134 pp., 3 s. 6 d.), est une jolie édition classique anglaise du chef-d'œuvre de Sophocle. Il faut surtout signaler les illustrations nombreuses (55 en tout) et très réussies dont l'auteur a orné son volume : statue de Sophocle, masques tragiques, scènes d'Antigone empruntées à des vases peints, diverses statues de dieux, etc. C'est là une excellente innovation qu'on ne peut assez souhaiter de voir imiter. L'introduction et le commentaire sont irréprochables. Les étudiants anglais ont ainsi entre les mains une édition qui pour l'élégance et le goût l'emporte sur celles de tous les pays voisins.

63. — La collection de classiques grecs et latins, publiée par M. E. Loescher, dont nous avons déjà entretenu souvent nos lecteurs, nous donne aussi une édition de l'*Antigone*, par M. P. Cesareo (Turin, Loescher, 1901, xxviii-197 pp. in-12. 3 fr.). Si elle n'a pas les jolies gravures de sa concurrente anglaise, elle n'en a pas moins une très réelle valeur, et pourra rendre de grands services, même à nos étudiants. Le commentaire est abondant et joint à une grande précision philologique des rapprochements pleins de goût et de tact avec les autres littératures ; les difficultés, qui ne manquent pas dans les vers de Sophocle, sont abordées franchement et résolues avec une parfaite compétence et une intelligence très nette de ce que doivent être des notes de ce genre. Le texte, établi avec soin, est sagement conservateur, et l'introduction contient tout ce qui est nécessaire. Le livre fait honneur à son auteur et à la collection de M. Loescher et mérite d'être chaudement recommandé.

64. — La *Clarendon Press* de l'Université d'Oxford vient de mettre en

vente quatre nouveaux volumes de la *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis* (cf. *Chronique,* 1900, n°s 4 et 110) : L'*Horace* de M. S. C. Wickham (2 sh. 7 d.), le *De bello civili* de M. Du Pontet (2 sh. 6 d.), le 1er vol. des *Discours de Cicéron* de M. A. C. Clark (2 sh. 6 d.) et le 2^d^ vol. du *Thucydide* de M. H. Stuart Jones (3 sh.). Nous avons insisté récemment sur la valeur de cette nouvelle édition de l'historien athénien, il nous suffira de dire ici que le tome II est digne en tous points du premier, et que ces jolis volumes méritent de devenir classiques. On serait heureux de les voir entre les mains des étudiants au lieu des textes maussades et dépourvus de notes critiques, de l'ancienne collection Teubner. La qualité du papier, la netteté de l'impression et la beauté des caractères, pour ne plus parler de l'excellence de la recension, compensent largement le prix un peu plus élevé.

65. — Le grand *Corpus* des écrivains grecs chrétiens entrepris par l'Académie de Berlin (*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte.* Leipzig, Hinrichs) dont nous avons annoncé jadis les débuts (*Chron.*, 1897, n° 114), s'est augmenté cette année de trois tomes, ce qui porte à six le nombre des volumes actuellement publiés. En 1899, on nous avait donné les deux premiers volumes des œuvres d'Origène contenant l'*Exhortatio ad Martyrium,* le *Contra Celsum* et le *De oratione.* On ajoute cette année un troisième volume (Tome 6 de la collection) du même écrivain, comprenant vingt homélies sur Jérémie, et des fragments provenant des *chaînes.* Le quatrième volume de la série est consacré à un dialogue anonyme : *De recta in Deum fide,* attribué quelquefois à tort à Origène, qui y figure sous le nom d'Adamantios. Le cinquième est formé par le *Livre d'Hénoch,* dont on n'a qu'une faible partie du texte grec; mais le reste conservé en éthiopien, est donné ici en traduction allemande. On annonce la prochaine publication d'un *Eusèbe,* dont le besoin se fait vivement sentir. Espérons aussi que les *Stromates* de Clément d'Alexandrie et les *Philosophumena* d'Hippolyte ne se feront pas trop attendre.

66. — Sous ce titre " Le St Georges historique „ (*Sitzungsber. d. bayer. Akad. d. Wissensch., philos.-philol. und histor. Cl.* 1900, II, p. 159-203), M. J. Friedrich démontre que St Georges, le chevalier de la légende, n'est pas un être mythique, une divinité égyptienne ou babylonienne, mais un homme en chair et en os. Il n'est autre que l'évêque arien ou semiarien opposé à Athanase, Georges de Cappadoce, qui fut tué en 361 à Alexandrie, pendant une émeute païenne. Dans les milieux semiariens d'Alexandrie, on fit de l'évêque mort un martyr; ensuite les partisans du symbole de Nicée le réclamèrent et l'adoptèrent également; comme ils ne pouvaient admettre un adversaire épiscopal d'Athanase, ils lui enlevèrent sa dignité d'évêque et en firent un simple guerrier. Dans sa jeunesse d'ailleurs, Georges avait occupé des fonctions militaires.

67. — Dans un curieux article de la *Byzantinische Zeitschrift* (1901, p. 204 ss.) M. Jannaris propose une étymologie nouvelle du mot *capitaine, capitano.* Leur prototype latin *capitanus* ne serait pas un vrai mot latin. Ce serait une forme corrompue de l'adverbe grec *κατεπάνω.* A l'époque Byzantine, cet adverbe joint à l'article, *ὁ κατεπάνω,* était un titre administratif, équivalent à préfet, ou gouverneur. De là est venu la forme

populaire *ὁ κατεπάνος*, et par assimilation phonétique *καταπάνος*. En passant en latin, ces formes devinrent *catepanus* et *catapanus*, d'où est sorti *capitanus* par corruption phonétique et fausse étymologie.

68. — Le contenu du nouveau volume de M. Liebenam, *Städteverwaltung im römischen Kaiserreiche* (Leipzig, 100, Duncker et Humbolt), ne répond pas complètement à son titre. Il est consacré presque tout en entier aux finances des villes romaines. L'auteur énumère d'abord les sources de revenus des cités et les dépenses qui leur incombaient et il montre comment elles devaient souvent, pour équilibrer leur budget, recourir à la générosité privée. La partie la plus neuve du volume est celle qui est relative à l'administration financière non seulement du trésor public, mais des divers départements (culte, instruction, douanes, etc.). On y voit notamment comment dans les époques de crise les communes endettées furent à la merci des grands capitalistes. La fin du livre traite de l'intervention de plus en plus envahissante de l'État, et de la grave question de la décadence des villes qui se confond avec celle de l'empire. — Un appendice donne la liste des inscriptions grecques, mentionnant les noms de chacun des fonctionnaires municipaux et il nous prouve combien les dépouillements de M. Liebenam ont été faits consciencieusement.

---

69. — La huitième livraison de l'*Histoire de France*, publiée sous la direction de M. Lavisse, qui a paru récemment à la librairie Hachette et Cie, termine le volume de M. A. Luchaire, intitulé : *Les premiers Capétiens* (987-1137).

En traitant de l'*Histoire de France* sous les cinq premiers rois capétiens M. Luchaire a voulu mettre en lumière, dans un livre à la fois substantiel et de lecture courante, les grands événements d'ordre politique, social, religieux, intellectuel et artistique qui se sont produits dans la France du onzième et du douzième siècle. Il a donné une place très restreinte à l'histoire de la dynastie capétienne, et très grande au contraire à l'histoire des principales dominations seigneuriales et surtout de l'Église, de façon à attribuer aux choses et aux personnes la place qu'elles ont tenue réellement dans la société et dans les préoccupations des contemporains. M. Luchaire, tout en faisant revivre devant nous cette société si curieuse, s'est interdit d'entrer dans le détail abstrait des institutions. Il a cherché surtout à présenter les faits, les hommes et les mœurs par leur côté le plus pittoresque et le plus vivant, et il y a pleinement réussi.

L'ouvrage complet formera 64 fascicules à fr. 1-50, ou 16 demi-volumes de 400 pages de 6 fr., ou 8 volumes de 800 pages de 12 fr.

70. — Un groupe de savants parmi lesquels nous citerons au hasard MM. Imbart de la Tour, Batiffol, Baudrillart, Chatelain, Chevalier, F. Fournier, Goyau, Valois, vient de se constituer pour la publication d'*Archives de l'histoire religieuse de la France*. Cette publication commencera en 1901, comprendra cinq séries : 1° Documents ecclésiastiques (documents pontificaux, nonciatures, assemblées de clergé, universités, etc.); 2° Documents administratifs (lettres, mandements, instructions, ambas-

sades); 3° Documents judiciaires; 4° Documents non catholiques; 5° Documents privés.

71. — La Société des Bollandistes continue régulièrement la publication de sa *Bibliotheca hagiographica latina;* le cinquième fascicule, qui va de *Nazarius* à *Silvester,* vient de paraître, et on annonce que le sixième, qui complètera ce répertoire éminemment utile, est déjà sous presse.

72. — Cinq livraisons ont paru jusqu'à présent du dictionnaire bio-bibliographique consacré par le Fr. Léon Goovaerts aux *Écrivains, artistes et savants de l'ordre de Prémontré* (Bruxelles, Soc. belge de librairie).

73. — Depuis les ouvrages de Dareste (1854) et de M. Doniol (1857), bon nombre de monographies et surtout la publication d'une quantité de textes ont renouvelé, en France, l'histoire des classes rurales au moyen âge. M. Henri Sée s'est proposé d'en tirer un tableau d'ensemble et de dégager les résultats principaux de ce long travail (*Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge.* Paris, Giard et Brière, 1901. 12 fr.). Le livre nettement écrit et puisé aux sources sera le bienvenu auprès des historiens et des économistes que M. Doniol a cru sans doute plaisant d'étonner, il y a quelques mois, en jetant sur le marché une nouvelle édition, non remaniée, de son travail vieux d'un demi siècle.

74. — A signaler parmi les derniers travaux d'histoire économique l'apparition du t. II du rapide et vivant aperçu de M. W. Cunningham, *An essay on western civilisation in its economic aspects. Mediaeval and modern times* (Cambridge, University press, 1900), et surtout de l'ouvrage monumental de M. A. Schulte, *Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien mit Anschluss an Venedig* (Leipzig, Duncker und Humblot, 2 vol.), qui, par l'abondance des renseignements, peut être comparé à la célèbre histoire du commerce du Levant au moyen âge de Heyd.

75. — M. K. Breysig se propose de donner, dans sa *Kulturgeschichte der Neuzeit* (Berlin, G. Bondi), une histoire synthétique de la civilisation européenne pendant les derniers siècles. Le point de vue de l'auteur présente, malgré des différences de détail, une grande analogie avec celui de M. K. Lamprecht qui a provoqué en Allemagne des discussions si passionnées. Les deux volumes parus constituent l'introduction de l'ouvrage. Le premier est consacré à l'exposé des principes philosophiques qui doivent diriger, d'après l'auteur, tout essai de synthèse historique. Le second contient une vue d'ensemble du développement social de l'antiquité et du moyen âge. Nous espérons y revenir quelque jour dans la *Revue.*

76. — Dans le *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses* (t. XX, Vienne, 1899), M. Aug. Schestag décrit minutieusement un manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne : *Les croniques de Jherusalem abregées* (n° 2533), exécuté pour Philippe le Bon vers 1450, et dont les superbes miniatures ont une grande importance pour l'histoire de l'art néerlandais. On y reconnaît le travail de deux mains, dont l'une a créé des fonds de paysage d'une admirable perspective. M. A. Schestag attribue aux auteurs de ces miniatures, — Guillaume Vrelant et ses élèves, à Bruges, — deux autres œuvres : un ms. du roman de *Girart de*

Roussillon (Vienne, bibl. impér., n° 2549) et l'*Histoire du Haynau* (Bruxelles, bibl. roy., n° 9242-44). — P. B.

77. — Une nouvelle édition du fameux *Traité des études monastiques* de Mabillon (Paris, Robustel, 1691) rendrait encore bien des services, il suffirait de le mettre à jour en quelques parties et d'en compléter la bibliographie pour en faire un guide précieux dans toute une série de recherches d'érudition. En attendant ce livre, qu'on nous donnera peut-être un jour, un savant bénédictin, Dom Besse, de l'abbaye de Ligugé, fait paraître un petit volume tout pénétré de l'esprit de l'illustre auteur du *De re diplomatica* (*Les Études Ecclésiastiques d'après la méthode de Mabillon.* Paris, Bloud et Barral, 1900, xiv-192 pp. in-12, fr. 1-50). Choix des auteurs à lire, esprit dans lequel il convient de faire ses lectures, principes de critique, manière pratique de prendre des notes, conseils sur la rédaction d'un travail : tout cela sera utile à d'autres encore qu'aux étudiants en théologie et en histoire ecclésiastique. Signalons tout particulièrement l'excellent appendice bibliographique qui fait une place importante aux travaux de critique et d'histoire et qui, conçu dans un esprit très large et tout à fait scientifique, ne néglige aucun des grands ouvrages de l'érudition contemporaine. On y retrouve en bon rang les travaux de Schürer, Harnack, Krüger, Kautzsch, Nestle et Holtzmann, à côté de ceux de P. Lejay, Loisy, Duchesne, Batiffol, Bruneau, Turmel, Margival et Lagrange, pour ne citer que des noms de protestants allemands et de catholiques français. On ne peut que souhaiter à ce manuel bon nombre de lecteurs dans les séminaires... et ailleurs. — M. J.

78. — Tous ceux qui ont lu l'excellent livre de M. Thureau-Dangin sur *Newmann et le mouvement d'Oxford* (Paris, Plon, 1899) connaissent l'important ouvrage de M. W. Ward, *The Life and Times of Cardinal Wiseman* (Londres, Longmans, 1898) qui y est utilisé et cité avec éloge. Il faut savoir gré à M. J. Cardon de n'avoir pas reculé devant la tâche de rendre en français ces gros volumes (W. Ward, *Le Cardinal Wiseman, sa vie et son temps.* Trad. par J. Cardon. Paris, Lecoffre, 1900. 2 vol. in-12. 8 fr.). Dans cette importante monographie, l'auteur fait revivre la figure originale du premier archevêque de Westminster, à la fois orientaliste, archéologue, publiciste, conférencier et diplomate, mais en même temps il retrace une partie considérable de l'histoire d'un des mouvements religieux les plus fameux du XIX[e] siècle. Les documents nouveaux abondent et ils sont mis en œuvre de la façon la plus attachante. Grâce à cette traduction, très scrupuleusement faite et qui néanmoins se lit avec le charme d'une œuvre originale, le public de langue française pourra suivre de près tout l'intéressant détail du rétablissement de la hiérarchie romaine en Angleterre et de l'émancipation des catholiques dans ce pays. Cette œuvre de haute valeur vient compléter heureusement l'ouvrage de M. Thureau-Dangin que nous rappelions plus haut, et *Le Cardinal Manning* (Paris, Perrin, 1896, in-12) de M. F. de Pressensé, qui depuis... Rome alors estimait ses vertus. — M. J.

79. — *Essai d'une Psychologie politique du peuple Anglais au XIX[e] siècle*, par M. É. Boutmy (Paris, Colin, 1901. 4 fr.). Ce nouveau livre de M. Boutmy

vient bien à son heure. L'auteur précise d'abord les marques distinctives que la race anglaise doit au milieu physique où elle s'est formée, et il les retrouve dans les manifestations les plus variées du caractère britannique. — Puis, c'est le milieu humain qui exerce son influence par les races venues du dehors, et, plus tard, par des phénomènes ethniques se produisant sur le sol lui-même. — Enfin, après avoir successivement considéré l'homme moral et social, l'homme politique et le citoyen, l'homme de parti et l'homme d'État, l'auteur termine par l'étude des rapports qui régissent les deux grands facteurs de la vie politique et sociale en Angleterre : d'un côté l'individu, de l'autre l'État. Tels sont l'objet et le plan général de ce livre, auquel les évènements d'aujourd'hui donnent un intérêt de vivante actualité.

---

80. — Le premier Dictionnaire de l'Académie française, paru en 1624, d'une si grande importance pour l'histoire de la langue, était devenu fort rare, et coûtait très cher. M. P. Dupont, professeur à l'Université de Lille, vient d'en faire exécuter une reproduction fac-similé. L'ouvrage complet, 2 vol. in-8°, est mis en souscription au prix de 20 fr. (G. Leleu, libraire, 11, rue Neuve, à Lille). La souscription a été close à la fin de mars, et le prix porté à 25 fr.

81. — *L'École symboliste. Contribution à l'histoire de la poésie lyrique française contemporaine*, par Georges Beaujon (Bâle, imprimerie Bürgin, 1900, 43 pp.) est l'histoire curieuse très documentée d'un mouvement qui a sa place marquée dans l'histoire de la littérature française. Jusqu'à présent, le grand public qui, en général, n'a témoigné à ce mouvement que l'indifférence et son horreur instinctive pour toute originalité, devait se contenter des renseignements incomplets que des complateurs ignorants ont réuni le plus souvent au hasard des ciseaux. A l'aide des livres, de documents inédits et de souvenirs, M. Beaujon donne le premier une étude d'ensemble sur le mouvement symboliste. Cette étude arrive à son temps; l'agrément du style, l'heureux choix des citations, l'érudition de l'auteur, l'absence de préjugé et l'impartialité des jugements en font une lecture aussi instructive qu'intéressante.

82. — L'Académie royale flamande vient de distribuer le premier fascicule d'un dictionnaire bio-bibliographique des écrivains flamands : *Leven en werken der Zuid Nederlandsche schrijvers* (*A.-Bijns*). La lecture de cette livraison n'est pas pour donner une idée très favorable de l'importance scientifique de la nouvelle publication. Certains articles sont tout simplement extraits d'ouvrages antérieurs et signés du nom des auteurs, parfois morts depuis longtemps, de ceux-ci ; dans d'autres, les sources ne sont pas indiquées, ce qui leur enlève toute valeur; de plus l'étendue des notices ne paraît pas toujours proportionnée à l'importance des personnages. Enfin l'illustration est sans intérêt : au lieu de reproduire des portraits d'auteurs contemporains, on eût mieux fait de donner quelques fac-similés de manuscrits, d'estampes ou d'éditions anciennes : une page des manuscrits d'Anna Bijns eût été plus utile que le portrait du curé Bets.

---

83. — Dans le *Zeit* (Vienne, nº 329), M. Gomperz traite de l'importance de l'antiquité classique dans l'enseignement. Le grand écueil à éviter est de faire perdre le goût de la littérature ancienne par un excès de fatras grammatical. Il faut arriver à faire goûter cette littérature au point que ceux qui ont appris à la connaître au gymnase, s'en délectent encore volontiers plus tard dans la vie.

84. — Le nº 197 du *Kritik* renferme une réponse de M. Elisar von Kupffor à l'article de M. Machly dans le *Zukunft* (v. plus haut *Chronique*, nº 44) sur la poésie lyrique antique et moderne. Kupffor conteste que la poésie antique ne représente la nature qu'extérieurement, sans rapport avec l'homme. Dans la peinture d'un genre d'amour spécial à l'antiquité, la poésie lyrique trouve des notes les plus touchantes. Il est également faux de prétendre que l'élément religieux lui manquait.

85. — On se plaint beaucoup en Allemagne de la lenteur avec laquelle avance le grand dictionnaire de la langue allemande de Grimm, surtout en comparaison du *Thesaurus linguae latinae*, qui sera achevé dans quinze ans. Le dictionnaire allemand, commencé il y a cinquante ans, est arrivé au neuvième volume, et on prévoit qu'il faudra encore vingt ans, avant qu'il ne soit complet.

86. — Deux revues allemandes, le *Litterarische Echo* et la *Deutsche Zeitschrift* publient une série d'articles sur la littérature allemande d'une région déterminée. Les travaux de ce genre sont à l'ordre du jour. Trois grands ouvrages ont paru tout dernièrement; celui de Nagl et Zeidler sur la littérature allemande en Autriche, celui de Wolkan sur celle de la Bohème et celui de Kraus sur celle de la Souabe.

87. — La formation pédagogique des professeurs d'université est signalée de divers côtés comme un besoin en Allemagne; mais elle soulève aussi de nombreuses protestations. Je cite pour la réforme un article de Schmidkunz dans *Westermanns-Monatshefte* (livr. 533), contre : Paulsen dans *Der Lotse* (Hambourg, I, 11).

88. — Dans : *Die neueren Sprachen*, M. Melon, un adepte convaincu de la méthode directe basée sur l'intuition, passe en revue ce qui a été fait en Belgique dans le sens du " mouvement réformateur ". Un premier article (VIII, 9) collationne les *offizielle und private Verordnungen*. Un second article (lin. 10) traite des *theoretische Eroerterungen*. Un troisième concernant les *Praktische Versuche* doit suivre.

89. — M. Betz publie dans le *Litterarisches Echo* (III. 10) un intéressant article sur la littérature comparée. Il fait à grands traits l'historique de la critique littéraire comparative depuis l'antiquité jusqu'à nos jours établit entre autres que la critique comparative moderne naquit en France et non en Allemagne et que dans les deux pays elle sortit d'un mouvement littéraire *national*, dirigé en France contre le joug de l'antiquité, en Allemagne contre celui de la France. Il passe rapidement en revue les principaux promoteurs de cette science et ses théoriciens modernes, et esquisse lui-même une théorie. Le travail dans ce domaine est très intense de nos jours et il serait temps que les universités allemandes ouvrissent leurs portes à la nouvelle science. Le premier professeur de littérature comparée

fut I. Texte à Lyon. Lyon possède jusqu'aujourd'hui le seule chaire de ce genre en France. En Amérique il en existe plusieures. M. Betz a publié récemment une bibliographie de la littérature comparée, avec une préface de M. Texte. Celui-ci est mort peu de temps avant l'ouverture du Congrès d'histoire littéraire comparée à Paris, qui fut principalement son œuvre; il a été remplacé à Lyon par M. Baldensperger.

90. — L'Allemagne déploie une étonnante activité dans la traduction des œuvres littéraires françaises. Je note parmi les traductions d'auteurs français parues depuis octobre dernier les noms suivants : Musset, Dumas, Verlaine, Ohnet, Flaubert, Daudet, Hervieu, Prévost, Louys, A. France, J. Case, E. Zola, Maupassant, H. Becque, Rangabé, Marni, de Nion, Stendhal, Braun, Courteline, Maeterlinck, Laforest, Mendès, Cahu. Y a-t-il plus de trois ou quatre noms de la littérature allemande contemporaine qui aient pénétré en France ?

91. — Un grand nombre de journaux et de revues allemands consacrent un article commémoratif au traducteur d'Homère, J. H. Voss, à l'occasion du 150e anniversaire de sa naissance. De beaucoup la meilleure de ces études est celle de E. Heilbronn dans le *Tuermer* (III-5), un travail très complet et très fouillé.

92. — Le succès du jour en Allemagne est le roman *Das taegliche Brot* de Clara Viebig, pseudonyme de Mme Cohn de Berlin. L'héroïne est une servante et le roman respire une pitié profonde pour la classe de la société à laquelle elle appartient. L'auteur dépeint avec une saisissante vérité le monde de petits paysans, d'où sort son héroïne et celui avec lequel sa profession la met en contact, notamment le prolétariat et la petite bourgeoisie de la capitale. Une figure de contraste, servante aussi, lui est opposée et les impressions, les états d'âme de " ces pauvres muettes, qui peuvent à peine avoir une autre pensée, un autre souci que celui du pain quotidien " sont notés avec une fine psychologie.

93. — On vient d'inaugurer à Berlin un théâtre ultra-moderne, une manière de *Diable au corps* ou de *Chat noir*. Cela s'appelle *Ueberbrettl* — le " surtréteau " et comme excuse pour ce néologisme, on invoque l'existence de mots analogues, tel que le fameux *Uebermensch* " surhomme ". Il s'agit tout simplement d'une imitation des cabarets artistiques de Paris.

Les promoteurs du mouvement prennent la chose de très haut et ne parlent de rien moins que du début d'une ère artistique nouvelle; ils veulent garder à l'entreprise un caractère essentiellement artistique et choisir pour leur répertoire tout ce que la littérature classique et moderne offre de comique et d'amusant. En attendant ils ont déjà publié un recueil de leur propre composition : *Deutsche Chansons* (Berlin. Schuster et Lœffler), qui renferme plus d'une chanson originale très réussie. Parmi les dix poètes qui ont collaboré à ce recueil, il y en a notamment un, M. Bierbaum, qui fait preuve d'un réel talent pour ce genre.

94. — Le 11 février est mort à Paris, le philosophe et poète *Louis Ménard*. Il fut le premier Français qui essaya d'éveiller chez ses compatriotes l'intérêt pour la chanson allemande. Avant la guerre il publia ses

Chansons allemandes; depuis, dans une édition ultérieure, il changea le titre en *Chansons suédoises.* — H. B.

---

95. — Nous avons reçu : Wilh. Victor and Franz Dörr : *Englisches Lesebuch. Unterstufe,* 6th edition, Part. I. *Phonetic Transcription* by E. R. Edwards. Leipzig, Teubner, 1901 (76 pp. in-12. Mk. 1-80), qui forme le complément de l'ouvrage, et qui contient la prononciation figurée des textes de la Chrestonathie.

96. — Un savant danois a déchiffré récemment l'inscription énigmatique qui se trouve sur un des lions placés devant l'Arsenal de Venise. Ces lions, qui datent du Ve ou du VIe siècle avant notre ère, furent rapportés comme butin du Pirée, en 1687. L'inscription a été gravée par les Normands au XIe siècle ap. J. C. En voici le sens : " Hakon avec Alf, Asmund et Arm ont conquis ce port. Sur l'ordre de Harold le Long, ils ont imposé au peuple grec une contribution comme châtiment de sa révolte. Dalk était absent dans des contrées lointaines; Egil et Ragner faisaient la guerre en Mésie et en Arménie. Asmund a gravé ces runes avec l'aide d'Asgir, de Thorleif, de Thor et de Goar, sur l'ordre d'Harold le Long et en dépit des protestations des Grecs. „

97. — Depuis le mois de janvier de cette année, il parait à Berlin, chez Calvary une revue juive intitulée : *Ost und West. Illustr. Monatsschrift für modernes Judenthum* (Prix : 6 marks par ans). Parmi les rédacteurs se trouvent MM. L. Geiger, Lazarus, Nordau, Philipson. " De nos jours, dit l'article-programme, il s'accomplit une remarquable transformation. De la confusion des tendances étrangères qui au siècle passé remplissaient le judaïsme, il se dégage un élément longtemps négligé, la nuance de culture spécifiquement juive, et cet élément apparait toujours plus évident et réclame son droit à un développement propre. La vie juive d'autrefois, longtemps méprisée et rabaissée, se relève, s'habille à la moderne, et gravit lentement, mais d'un pas sûr, les degrés du trône. „ Telle est l'idée que veut servir la revue nouvelle. Elle veut cultiver une science " qui dans les forces du passé reconnait déjà les œuvres de l'avenir „, un art et une poésie " où palpite et chante l'âme du peuple „, qui " pour le fonds et pour la forme détermine le caractère de la destinée de notre race „. Elle prônera une vie juive qui " dans le domaine d'une belle humanité et d'une collaboration pacifique au progrès permette à notre race de manifester son bon génie „. Elle cherchera à réunir à nouveau les éléments aujourd'hui séparés, avec la conviction que chez tous les Juifs en général " malgré les différences, on retrouve les mêmes qualités héréditaires „.

---

98. — L'*Institut anthropologique de Grande-Bretagne et d'Irlande* publie à partir de cette année une revue intitulée : *Man. A monthly record of anthropological science.* Elle s'occupera d'anthropologie physique, d'ethnographie, de psychologie, des langues et des civilisations primitives.

99. — La librairie Welter de Paris commence la publication mensuelle d'une *Revue d'histoire et de critique musicale,* à laquelle collaboreront

MM. P. Aubry, G. Combarieu, M. Emmanuel, Lalloy, R. Rolland. Le prix d'abonnement pour l'étranger est de 25 francs.

100. — On annonce la réunion prochaine, à Dublin, d'un congrès des langues celtiques, provoqué par l'initiative de la nouvelle revue *Celtia*. Tous les districts du royaume-uni où se trouvent encore des Celtes y seront représentés. Le but du congrès est d'établir des relations étroites entre tous les habitants celtiques de la Grande-Brétagne, et de faire enseigner la langue celtique partout où habitent des Celtes.

101. — Voici le total des sommes que quelques Universités américaines ont reçues de riches donateurs pendant ces vingt dernières années : Université de Chicago, 50,000,000 fr. (de J. Rockefeller); Gerard College 37,500,000 fr. (de S. Gerard); Pratt Institute, 18,750,000 fr. (de Ch. Pratt); John Hopkins University, 16,250,000 fr. (de J. Hopkins); Drexel Institute, 16,250,000 (de A. J. Drexel); Stanford Univ., 13,750,000 fr. (de L. Stanford).

NÉCROLOGIE

Le 28 février dernier, est décédé à Anvers M. J. Keelhoff, professeur de rhétorique à l'Athénée, un de nos anciens et fidèles collaborateurs, dont les lecteurs de la *Revue* ont eu souvent l'occasion d'apprécier la science et le talent. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici une partie du discours prononcé sur sa tombe par son collègue, M. Henen : « Joseph Keelhoff avait su gagner l'estime et l'affection de tous ses collègues. Sa vie faite de labeur, l'élévation de son caractère et les hautes qualités de son esprit honoraient notre profession. Né à Néerpelt le 20 avril 1860, il révéla dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour l'étude. Après avoir remporté de nombreux succès à l'Athénée royal de Hasselt, il conquit brillamment à l'Université de Gand son diplôme de docteur en philosophie et lettres. Nommé en 1887 professeur de rhétorique latine à l'Athénée d'Ostende, chargé successivement des cours de troisième latine à Mons, de poésie, puis de rhétorique latine à Tongres, il fut désigné par le Gouvernement, en 1897, pour occuper l'importante chaire de rhétorique latine à l'Athénée royal d'Anvers... Il apportait à l'accomplissement d'une tâche souvent pénible les soins d'une conscience toujours en éveil et l'ardeur d'une nature généreuse. Professeur, il avait l'autorité que donnent le savoir et le talent. Épris de la beauté des langues anciennes, il avait consacré sa vie à l'étude de la philologie grecque et latine. Quels progrès n'y fit-il pas ? Quel feu, quelle perspicacité, quel robuste bon sens, quelle sûreté de goût

n'apportait-il pas dans l'examen des ouvrages, qui mettaient en jeu la langue des anciens, et surtout celle des Grecs!

Des Revues spéciales accueillirent avec empressement ses études d'érudition si solide, et de style si ferme, si net et si précis. Le monde savant n'ignorait pas son nom et lui donna souvent des témoignages flatteurs de haute estime. Plusieurs ouvrages importants et de nombreux articles de critique établissent la continuité de son labeur et l'étendue de ses connaissances; et aucun de ceux qui sont au courant des choses de l'enseignement ne se fût étonné de le voir un jour appelé à une chaire d'université. Le Gouvernement d'ailleurs avait reconnu son mérite. En 1892, le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique lui confia la mission de prononcer le discours à la distribution des prix du Concours général; en cette circonstance, notre collègue traita la question du rajeunissement des études classiques avec une largeur de vues et une indépendance d'esprit, qu'on n'a pas oubliées.

Ces travaux austères, Messieurs, n'ôtaient à l'homme rien des qualités précieuses qui font le charme de la société. D'une rare modestie, Keelhoff avait toutes les délicatesses du cœur. Obliger les autres paraissait être un besoin de sa nature affable. Quels sont, parmi nous, ceux qui n'ont pas éprouvé les effets de sa bonté?... Sa raison élevée, non moins que sa probité professionnelle, lui montrait, dans la dignité de nos fonctions, une condition de notre autorité. Et nous savons qu'une de ses dernières pensées, et peut-être le dernier effort de son intelligence, fut pour sauvegarder, pour affermir cette dignité. Hélas! la plume s'est brisée trop tôt entre ses mains, et l'œuvre qu'il avait soutenue avec toute l'expérience du talent, reste inachevée... „

Le 6 mars 1901 est décédé à Gand, à l'âge de 81 ans, M. Joseph Fuerison, ancien recteur et professeur émérite de l'Université de cette ville, commandeur de l'Ordre de Léopold, etc. M. Fuerison, lauréat du concours universitaire en 1842, avait succédé, jeune encore, à Moke dans la chaire de littérature française, qu'il occupa jusqu'en 1891. Il a publié diverses études littéraires élégamment écrites.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par arrêté royal du 7 février 1901 est nommé définitivement aux fonctions de professeur de rhétorique française à l'A. R. de Chimay, M. Brouet (J.-B.).

Par arrêté royal du 21 mars 1901, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Tyou (H.-F.-J), cert. d'human. comp., surv. à l'A. R. d'Anvers; Gérard (Gustave), Dr en philos. et lettres, préf. des études à l'A. R. d'Arlon; Boyens (P.-J.), Dr en phil. et lettres, surv. à l'A. R. d'Arlon; Tumelaire (Émile), disp. par applic. de l'art. 7, § 3, de la loi du 15 juin 1881, préf. des études à l'A. R. d'Ath; Daxhelet (A.-E.), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de rhét. française à l'A. R. de Bruges; De Meyere (J.-F.), Dr en phil. et lettres, prof. de 2e lat. à l'A. R. de Bruges; Chot (Edmond), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de 3e lat. à l'A. R. de Bruges; Sosset (François), Dr en phil. et lettres, prof. de 5e lat. à l'A. R. de Bruges; Peltzer (Léopold), disp. du dipl. par arr. royal du 25 mai 1889, prof. d'hist. et géogr. à l'A. R. de Bruxelles; Lambotte (E.-J.-J.), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., préf. des études à l'A. R. de Charleroi; Bertrand (Auguste), Dr en philos. et lettres, prof. de 4e lat. à l'A. R. de Charleroi; Mairlot (J.-J.), Dr en sc. nat., prof. de physique, de chimie et d'hist. nat. à l'A. R. de Chimay; Gaye (J.-J.), Dr en phil. et lettres, préf. des études à l'A. R. de de Huy; Monet (P.-H.-E.), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de rhét. française à l'A. R. d'Ixelles; Mathieu (G.-C.), Dr en phil. et lettres, surv. à l'A. R. d'Ixelles; Liégeois (Camille), Dr en phil. et lettres, surv. à l'A. R. d'Ixelles; Drumaux (M.-E.-A.), disp. par applic. de l'art. 7, § 3, de la loi du 15 juin 1881, préf. des études à l'A. R. de Liège; Bernard (E.-J.), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de rhét. lat. à l'A. R. de Liège; Molitor (L.-A.-P.-J.), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de 2e lat. à l'A. R. de Liège; Haust (Jean), prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., prof. de 3e lat. à l'A. R. de Liège; Maréchal (Louis), Dr en phil. et lettres, prof. de 4e lat. à l'A. R. de Liege; Aussems (Gérard), Dr en phil. et lettres, surv. à l'A. R. de Liège; Lardinois (T.-A.), cert. d'hum. compl., surv. à l'A. R. de Liège; Darras (Louis). prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., deuxième prof. de français à l'A. R. de Mons; Graindor (M.-L.-M), Dr en phil. et lettres, surv. à l'A. R. de Mons; Caprasse (V.-H.-J.), prof. agr. de

l'ens. moyen du degré sup., préf. des études à l'A. R. de Namur; Verbruggen (M.), disp. du diplôme par arr. royal du 28 avril 1890, prof. d'hist. et géogr. à l'A. R. d'Ostende; Mathieu (P.-A.), Dr en philos. et lettres, préf. des études à l'A. R. de Tournai; Gorissen (Émile), Dr en phil. et lettres, surv. à l'A. R. de Verviers; Foucart (J.-J.-A.), dipl. de cap. pour l'ens. du dessin dans la sect. prof. des ath. et collèges, prof. de dessin à l'A. R. de Hasselt.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Bourses de voyage. — Concours de 1900. — Résultats.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique déclare que les jeunes gens désignés ci-après, ayant subi avec succès les épreuves du concours de 1900, ont été classés dans l'ordre suivant :

DOCTEURS EN PHILOSOPHIE ET LETTRES.

1° M. Mansion (Joseph), né à Gand, reçu docteur par la faculté de l'université de cette ville;

2° *Ex æquo* MM. Hohlwein (Nicolas), né à Liége, reçu docteur par la faculté de l'université de cette ville, et Tourneur (Victor), né à Verviers, reçu docteur par la faculté de l'université de Liége.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

MM. Gonder de Beauregard est nommé prof. de rhétorique latine à l'A. R. d'Anvers; Tilmaut, prof. de 2e latine à Malines, le remplace en 2e latine à Anvers; G. Meyer, prof. de 2e latine à Hasselt est nommé dans la même qualité à Malines; Moureau, prof. à l'A. R. d'Ath, est nommé prof. de 2e latine à Hasselt; Cloots, prof. au Collège communal de Nivelles, est nommé prof. de 7e latine à l'A. R. d'Ath; Aussems, surveillant à l'A. R. de Liège, est nommé prof. de français à l'A. R. de Charleroi; M. Graindor, surveillant à l'A. R. de Mons, est nommé en la même qualité à l'A. R. de Liège; Demeur, doct. en phil., est nommé prof. au Collège communal de Nivelles.

M. Weemaes, doct. en philos. et lettres, est nommé surv. à l'A. R. d'Anvers. M. Sonneville, doct. en phil. et lettres, régent à l'école moyenne de Schaerbeek, est nommé surveillant à l'A. R. d'Anvers. M. Van Emelen, doct. en sc. phys. et math., est nommé surv. intérimaire à Anvers.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XIX, fasc. 4. — Hughes Vayancy, Essai de bibliographie des sonnets relatifs aux saints. — Un recueil de miracles de S[t] Saturnin, évêque de Toulouse. — Bulletin des publications hagiographiques. — Suite du Repertorium hymnologicum d'Ulysse Chevalier.

Byzantinische Zeitschrift, A. X. (1901), 1 et 2 Heft. — H. Graeven, Die Madonna zwischen Zacharias und Johannes. — Papageorgiu, *Θεσσαλονικῆς Βυζαντιακοὶ ναοὶ καὶ ἐπιγράμματα αὐτῶν*. — E. Patzig, Die Abhängigkeit des Jo. Antiochenus von Jo. Malalas. — P. Maas, Metrisches zu den Sentenzen der Kassia. — Papadopoulos-Kerameus, *Νέα στιχηρα Κασίας μοναχῆς*. — De Boor, Zu Genesios. — Th. Büttner-Wobst, Der codex Bruxellensis 11317-21. — De Boor, Weiteres zur Chronik des Logotheten. — A. Hausrath, Die Aesopstudien des Maximus Planudes. — J. Dräseke, Kantakuzenos' Urteil über Gregoras. — P. Batiffol, Le Synodikon de S. Athanase. — Papageorgiu. Zur Vita der hl. Theodora von Thessalonike. — P. Zerlentis, *Περὶ τοῦ ἀξιοπίστου τοῦ συναξαρίου Θεοκτίστης τῆς ὁσίας*. — E. v. Dobschütz, Der Kammerherr Theophanes. — Papadopoulos-Kerameus, *Θεόδωρος Εἰρηνικὸς πατριάρχης οἰκουμενικὸς ἐν Νικαίᾳ*. — Le même, *Ἡ μονὴ Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας*. — S. Krauss, Zur Erklärung der tiburtinischen Sibylle. — A. N. Jannaris, *Κατεπάνω*, Capitano, Captain. — D. C. Hesseling, Le livre de Jonas. — J. Strzygowski, Der illustrierte Physiologus in Smyrna.

Muséon (Le), nouv. série, vol. I, n[os] 3-4. — A. Hebbelynck, Les Mystères des Lettres grecques. — Raoul de la Grasserie, Du verbe prépositionnel. — P. Van den Ven, S[t] Jérôme et la Vie du Moine Malchus le Captif.

Revue des Études anciennes, t. III, 1901, n° 4. — Ph.-E. Legrand, La victoire au pentathle. — H. de la Ville de Mirmont, Le poète Laevius (dernier article). — Ph. Fabia, La préface des Histoires de Tacite. — Antiquités nationales. C. Jullian, A propos des pagi gaulois avant la conquête romaine. — Chronique gallo-romaine. — Bibliographie.

Rivista di filologia, XXVIII (1900), fasc. 4. — Sabbadini, L'ortografia latina di Foca. — Bersano, Affinità del pensiero etico di Sofocle e di Platone. — Levi, *Ὅτε, πότε κτλ.* — Cima, Appunti Oraziani. — Olivieri, Osservazioni critiche sulla Mnesterofonia (Odyss. lib. XXII). — Bibliografia.

Ann. XXIX (1901), fasc. 1. — C. Pascal, Osservazioni critiche sui Captivi

di Plauto. — Sabbadini, La composizione della Georgica di Vergilio. — De Marchi, " Rex „ nella stela archaica del Foro. — Giri, Due questioni Lucreziane. — Valmaggi, Quaestiones grammaticae Ennianae. — Ussani, Controversia Lucanea. — Caccialanza, Sulla quinta orazione di Iseo. — Olivieri, Sul papiro del Louvre 7733. — Bassi, Notizie di codici greci nelle biblioteche italiane (suite). — Costanzi, L'oligarchia dei Quattrocento in Atene e Tucidide. — Bibliografia.

Revue des Humanités en Belgique, 4e année, n° 5. — R. Lapaille, Coup d'œil sur le programme de l'enseignement moyen. Nécessité d'une classe préparatoire. — J. Melon, Choses d'Angleterre et d'Allemagne. A propos du mouvement réformateur dans l'enseignement des langues vivantes. -- P. Scharff, La question des langues étrangères dans l'enseignement moyen. — Chronique et documents. — Revue bibliographique.

Revue de l'Université de Bruxelles, 6e année, n° 6. — Georges Dwelshauvers, Le préjugé des Humanités. — F. Scaduto, La propriété ecclésiastique en Italie et sa réorganisation. — Maurice Vauthier, Gustave Frédérix et *Trente ans de critique.* — Lucien Jottrand, Escales d'Adriatique. — Bibliographie.

COMPTES RENDUS.

A. Bartels, *Der Bauer in der deutschen Vergangenheit.* Leipzig, 1900, in-8. " L'illustration de ce livre populaire aurait pu être mieux choisie. Le texte est satisfaisant dans l'ensemble. „ T. J. de Boer. Museum, IX, n° 1.

A. Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque.* Paris, Leroux, 1899. " L'auteur connaît à fond le sujet, l'expose avec clarté, et oriente parfaitement les chercheurs dans un domaine encore trop inexploré. „ H. Usener, Byzant. Zeitschrift, X, p. 246.

E. Boutroux, *Pascal.* (Collection des Grands Écrivains français). Paris, Hachette, 1900. 205 pp. in-12. " Livre un peu austère, dont l'auteur essaie de reconstituer les raisonnements qui ont pu faire agir Pascal dans les grandes circonstances de sa vie. Cette méthode donne peut-être une trop grande part à la conjecture et tend à effacer les défauts et les faiblesses de Pascal. „ Raoul Rosières, Rev. crit., 1901, n° 9.

R. Broersma, *Het tusschenbestuur in het Leycestersche tijdvak.* Goes, 1899, in-8. " Monographie très neuve bien que n'épuisant pas le sujet. „ H. C. Rogge, Museum, IX, n° 1.

The Christ of Cynewulf, ed. by Albert S. Cook. Boston, Ginn, 1900. ciii-294 pp. in-8. " Le poème est édité avec un soin parfait. L'introduction, les notes, le glossaire, sont excellents. „ V. Henry, Rev. crit., 1901, n° 11.

L. Clédat, *L'arrêté ministériel.... relatif à la simplification de l'enseignement de la syntaxe française. — La question de l'accord du participe passé.* Paris, Bouillon. " Brochures intéressantes, mais dont toutes les conclusions ne sont pas acceptables. „ E. Bourciez, Rev. crit., 1901, n° 5.

D. Comparetti, *Iscrizione arcaica del foro romano.* Florence-Rome, Bencini, 24 pp. in-fol. avec 1 pl. " Considère le texte de la fameuse inscription découverte en 1899 comme une loi sacrée concernant le lieu où elle

était placée. Cette hypothèse n'est pas plus invraisemblable que n'importe quelle autre, mais ce n'est qu'une hypothèse. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 7.

A. Ehrhard, *Franz Grillparzer. Le théâtre en Autriche.* Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1900. 509 pp. " Écrit avec goût et avec un sens littéraire très sûr, ce livre nourri de faits et d'idées intéresse d'un bout à l'autre. „ C. Senil, Rev. crit., 1901, n° 10.

Ennio, *I frammenti degli Annali editi ed illustrati* da Luigi Valmaggi, Turin, Loescher, 1900. " Travail qui fait honneur à la philologie italienne. „ Amatucci, Rivista di filologia.

Ph. Fabia, *Onomasticon Taciteum.* Lyon, Rey, et Paris, Fontemoing, 772 pp. gr. in-8°. " Complet, rédigé avec autant d'ingéniosité que de soin et de conscience, ce livre rendra les plus grands services aux historiens et aux philologues. „ Henri Goelzer, Rev. crit., 1901, n° 10.

G. Fagniez, *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France.* II. XIVe et XVe siècles. Paris, Picard, 1900, in-8°. " Plus riche encore que le premier fascicule; offrira un grand nombre de documents typiques aux commençants. „ H. Hauser, Rev. crit., 1901, n° 10.

Forschungen zur romanischen Philologie. Festgabe für H. Suchier. Halle, Niemeyer, 1900. xxxvi-646 pp. in-8°. Analyse p. A. Jeanroy, Rev. crit., 1901, n° 12.

W. Warde-Fowler, *The Roman Festivals of the period of the Republic.* Londres, Macmillan, 1899. ix-373 pp. in-8. 6 sh. " Commentaire des *Fasti* embrassant sous une forme succincte tout le culte public de l'État romain. Érudition judicieuse et indépendante. „ A. Bouché-Leclercq, Rev. crit., 1901, n° 7.

H. Gelzer. *Geistliches und weltliches aus dem türkisch-griechischen Orient.* Leipzig, Teubner, 1900. xii-263 pp. in-8°. " Récit de voyage instructif, qui servira à redresser bien des préjugés sur l'Orient, quoique certaines assertions soint contestables. „ N. Jorga, Rev. crit., 1901, n° 11.

G. P. Gooch, *The history of the english democratic ideas in the XVII century.* Cambridge. 1898, in-8°. " Établit excellemment que la souveraineté du peuple et le suffrage démocratique apparaissent tout d'abord en Europe dans la première révolution anglaise du XVIIe siècle. „ Ch. Seignobos, Rev. crit., 1900, n° 8.

G. Grundmann, *Die geographischen und völkerkundigen Quellen in Herders Ideen zur Geschichte der Menschheit.* Berlin, Weidmann, 1900. vii-139 pp. in-8°. 3 mk. " Le problème a été indiqué plutôt que résolu, mais cette brochure facilitera les recherches ultérieures. „ L. Roustan, Rev. crit., 1901, n° 6.

H. Hauser, *L'or.* Paris, 1901, in-8°. " Ouvrage de vulgarisation que l'on voudrait mieux au courant du rôle de l'or dans l'antiquité. „ S. R[einach], Rev. crit., 1901, n° 9.

Em. Haust, *Die Religion der Römer.* Munster, 1899. vii-268 pp. in-8°. 3 mk. 50. " Travail solide, qui dépasse le niveau ordinaire des livres de vulgarisation. „ A. Bouché-Leclercq, Rev. crit., 1901, n° 7.

Hoffmann von Fallersleben, *Unsere volksthümlichen Lieder.* 4e Aufl.

von K. H. Prahl. Leipzig, 1900, in-8°. " Cette nouvelle édition de l'utile bibliographie des chants populaires allemands est enrichie de 200 numéros. „ J. W. G. van Haarst, Museum, IX, n° 1.

J. H. Holwerda, *Hellas en Rome. Grieksche en Romeinsche Archaeologie* (avec pll.). Leyde, Van Doesburgh, 1900. 4 fl. 25. " Laisse à désirer sous certains rapports, mais n'en sera pas moins le bien venu, car le besoin d'un pareil ouvrage se faisait vivement sentir. „ J. Six, Museum, IX, n° 1.

Ch. Huit, *La Philosophie de la nature chez les Anciens.* Paris, Fontemoing, 1901. 587 pp. in-8°. " Remarquable par l'étendue des recherches, la solidité des résultats et le talent d'exposition. „ A.-Ed. Chaignet, Rev. crit., 1901, n° 5.

Otto Kern, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander.* Berlin, Spemann, 1900. xxxvii-296 pp. in-4° (pl. et fig.). 20 mk. " Recueil extrêmement intéressant pour lequel l'éditeur n'a point ménagé ses peines et qui rendra de notables services à l'épigraphie grecque. „ B. Haussoullier, Rev. crit., 1901, n° 11.

Gustav Kettner, *Die Episteln des Horaz.* Berlin, Weidmann, 1900. 3 mk. 60. " Plus philosophe qu'Horace, l'auteur veut retrouver dans toutes les épîtres du poète, y compris l'*Art poétique*, une disposition rigoureusement logique. Ses explications sont claires et ses analyses minutieuses rendront des services, sans démontrer pour cela qu'Horace est un parfait logicien. Dans l'introduction, Kettner exagère l'épicuréisme d'Horace. „ J. van Wageningen Jr, Museum, IX, n° 1.

Landnámabók, I-III. Copenhague, Thiele, 1900. lx-404 pp. in-4°. 8 fr. 40. " Cette édition d'un recueil des plus précieux pour l'histoire de l'Islande ne fait nullement double emploi avec celle de 1843: elle est plus utile pour les travaux de paléographie et de linguistique. „ Eug. Beauvois, Rev. crit., 1901, n° 5.

Laurin und der Kleine Rosengarten, herausgg. v. Georg Holz. Halle, Niemeyer, 1897. xlvi-213 pp. " Édition qu'il sera indispensable de consulter à côté de celle de Müllenhoff. „ F. Piquet, Rev. crit., 1901, n° 6.

Attilio Levi, *L'Elemento storico nel Greco antico.* 72 pp. in-fol. (Extr. des Mém. de l'Acad. des sc. de Turin, t. XIX). Turin, Clausen. " Recherche dans la langue grecque (classique) les traces de l'histoire (dans le sens le plus large) du peuple hellène. Le travail n'est pas approfondi, mais est écrit avec méthode et clarté; il sera lu avec plaisir par les débutants. „ A. L. B., Le Muséon, nouv. série, vol. I, 3-4.

Lope de Vega, *Los Guzmanes de Toral, etc.*, p. p. Ant. Restori. Halle, Niemeyer, 1899. xix-100 pp. in-12. " Cette comédie inédite, découverte dans un ms. de Parme, a été restituée à Lope de Vega par l'éditeur, qui a établi le texte avec soin et compétence. „ H. L., Rev. crit., 1901, n° 5.

Alcide Macé, *Essai sur Suétone.* Paris, Fontemoing, 1900. 450 pp. in-8° (Biblioth. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 82). " Livre mêlé, où ce qui est bon et précieux est amalgamé de toutes sortes de scories, mais qui en somme sera utile. „ Émile Thomas, Rev. crit., 1901, n° 9.

Heinrich Maier, *Die Syllogistik des Aristoteles.* II, 2. Tubingue, Laupp, 1900. viii-501 pp. in-8°. " Analyse et interprétation continues des Premiers

Analytiques. L'exposé est lucide et détaillé. „ E. Thouverez, Rev. crit., 1901, n° 6.

K. Meisterhans, *Grammatik der Attischen Inschriften.* 3e Aufl. bes. v. Ed. Schwyzer. Berlin, Weidmann, 1900, 9 mk. “ Nombreuses additions. „ D. C. Hesseling, Museum, IX, n° 1.

G. Millet, *Le monastère de Daphni.* Paris, Leroux, 1899. “ Travail consciencieux et plein de goût. „ J. Strzygowski, Byzant. Zeitschrift, X, p. 223.

Henri Morin, *Au Pays Bleu* (Alpes Maritimes). Paris, Plon, 1901. 222 p. in-4° (aquarelles et gravures). 40 fr. “ Description exacte et agréable; illustration superbe; renseignements bibliographiques dont les érudits sauront faire leur profit. „ A. C(huquet), Rev. crit., 1901, n° 12.

Arthur S. Napier, *Old English Glosses.* Oxford, Clarendon Press, 1900. xl-302 pp. in-8°. 15 sh. “ Relève de 8500 à 9000 gloses anglo-saxonnes, dont 350 manquent au dictionnaire de Sweet. Corrections et commentaires aussi judicieux que concis. „ V. Henry, Rev. crit., 1901, n° 9.

J. Nicole, *Les Papyrus de Genève.* 1er vol., fasc. 1-2. Genève, Georg et Kündig, 1896-1900. “ Un grand nombre des documents publiés sont intéressants à divers titres. „ My, Rev. crit., 1901, n° 10.

Georges Pellissier, *Études de littérature contemporaine.* 2e série. Paris, Perrin, 1901. 312 pp. in-8°. 3 fr. 50. “ Intéressant et instructif. L'auteur est consciencieux, équitable et sagace. „ A. C[huquet], Rev. crit., 1901, n° 12.

E. Pontremoli et M. Collignon, *Pergame, Restauration et description des monuments de l'Acropole.* Paris, May, 1900. v-235 pp. in-fol. avec pll. et vignettes. 110 fr. “ Ce beau livre serait le bienvenu alors même qu'il ne ferait que vulgariser élégamment des choses connues; mais c'est, en partie du moins, une œuvre originale. L'illustration du livre est digne de tous éloges. „ Salomon Reinach, Rev. crit., 1901, n° 10.

J. Raeder, *De Theodoreti Graecarum affectionum curatione.* Copenhague, Gad, 1900. 190 pp. “ Étudie les manuscrits et les sources de la *Curatio*; bonne méthode. „ My, Rev. crit., 1901, n° 7.

A. Ribot, *La réforme de l'enseignement secondaire.* Paris, 1900. “ Résume les projets de la commission parlementaire française. „ Cesca, Rivista di filologia.

Martin Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur.* II, 2 (d'Auguste à Hadrien). Munich, Beck, 1901. 425 pp., gr. in-8°. 7 mk. 50. “ Édition transformée, où les additions ne se comptent plus. On y trouvera toujours les mêmes qualités : soin, conscience, érudition, clarté. Ouvrage parfaitement au courant et indispensable. „ Ém. Thomas, Rev. crit., 1901, n° 10.

R. Schlösser, *Rameau's Neffe.* Berlin, Duncker, 1900. 292 pp. in-8°. 7 mk. 20. “ Volumineuse introduction à la traduction du *Neveu de Rameau*, par Gœthe. Travail complet, consciencieux et sûr. „ L. Roustan, Rev. crit., 1901, n° 6.

Georg Steindorff, *Die Blüthezeit des Pharaonenreichs.* Bielefeld et Leipzig, Velhagen et Klassings, 1900, 170 pp. in-8° (pl., photogr. et carte). 4 mk. “ Clair, précis, au courant des dernières découvertes. L'auteur a un

faible pour les théories nouvelles et hardies. „ J. C., Rev. de l'Univ. de Bruxelles, 6me année, n° 6.

C. Stoffel, *Intensives and down toners. A study in English Adverbs.* Heidelberg, Winter, 1901. 156 pp. in-8°. 4 mk. " Travail intéressant, bien fait, rempli d'exemples heureusement choisis, mais qui est forcément incomplet. „ Ch. Bastide, Rev. crit., 1901, n° 5.

Studies in European Literature (*Taylorian Lectures 1889-1899*). Oxford, Clarendon Press, 1900. 370 pp. in-8°. " Onze conférences sur les littératures française, allemande, italienne, espagnole, etc. La plupart ont les qualités et les défauts du genre. „ F. Baldensperger. Rev. crit., 1901, n° 6.

Victor Terret, *Homère.* Paris, Fontemoing, 1899. 15 fr. " Gros volume ennuyeux et bizarre. L'auteur croit fermement qu'Homère a composé l'*Iliade* et l'*Odyssée* depuis le premier vers jusqu'au dernier. Çà et là, une remarque utile; mais en général manque de critique et de méthode. Un pareil ouvrage ne peut avoir qu'une mauvaise influence sur le public français. „ H. J. Polak, Museum, IX, n° 1.

U. V. de Visser, *De Graecorum diis non referentibus speciem humanam.* 283 pp. in-8°. " Le répertoire des textes et des monuments figurés est la partie solide et la seule véritablement utile du travail. „ A. de Ridder, Rev. crit., 1901, n° 10.

Eug. Bacha, *La chronique liégeoise de 1402.* Bruxelles, 1900, in-8°. " Bonne édition critique. Le rp. ne partage pas l'opinion de l'éditeur sur Jean de Warnant. „ S. Balau, Archives belges, février 1901.

V. Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885.* IV. Leipzig, 1900, in-8°. " Continue dignement cet excellent répertoire. „ H. St—e, Literarisches Centralblatt, 1901, n° 10.

V. Chauvin, *La Constitution du Code théodosien sur les Agri deserti et le droit arabe.* Mons, 1901, in-8°. " Ingénieuse explication. „ J. F., Revue bibliographique belge, janvier 1901.

Classiques latins comparés du chanoine Guillaume, IIe série. M. Legrain, *Proses d'Adam de Saint-Victor.* Fr. 1-25. — B. Baelde et M. Legrain, *Odes choisies d'Horace.* Fr. 1-25. — B. Baelde, L. Guillaume et M. Legrain, *Proses d'Adam de Saint-Victor et Odes d'Horace, traduction et études.* 4 fr. — Bruges, Desclée, De Brouwer et Cie, 1900. 3 vol. " Publication intéressante et originale, qui fournit des indications précieuses et d'instructifs renseignements. „ J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 3. — " Quoique l'appréciation objective fasse place quelquefois à l'esprit de tendance, l'entreprise est digne d'intérêt; il y a dans ces volumes des choses tout à fait réussies. „ G. Dwelshauvers, Rev. de l'Université de Bruxelles, 6e année, n° 6.

F. Cumont, *A propos du vase de Herstal* (Extr. des *Ann. de la Soc. d'arch. de Brux.*, t. XIV). Bruxelles, Vromant, 16 pp. " Explication nouvelle, ingénieuse et spirituelle. „ J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 3.

A. Delescluse et D. Brouwers, *Catalogue des Actes de Henri de Gueldre.*

Bruxelles, 1900, in-8° (Bibl. de la Faculté de philosophie de l'Université de Liège). " Atteste l'activité du mouvement historique liégeois actuel. „ P. K., Literarisches Centralblatt, 1901, n° 10.

A. Delescluse et K. Hanquet, *Nouvelles Chartes inédites de l'abbaye d'Orval*. Bruxelles, 1900, in-4°. " Intéressants documents. Le rp. développe plusieurs critiques de détail. „ E. V. D. M., Revue bibliographique belge, janvier 1901.

H. Francotte, *L'industrie dans la Grèce ancienne*. " Contribution très estimable à l'histoire économique de la Grèce. „ B. Büchsenschütz, Berliner Philol. Wochenschr., 1901, n° 1. — " Livre utile et riche en observations de valeur, mais sa théorie fondamentale sur l'industrie grecque est insoutenable. „ De Sanctis, Rivista di filologia.

Henri Francotte, *De la législation athénienne sur les distinctions honorifiques et spécialement des décrets de clérouchie*. " Les conclusions de l'auteur atteignent un haut degré de probabilité. „ De Sanctis, Rivista di filologia.

P. Fredericq, *Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae*. IV (1514-1525). Gand, 1900, in-8°. " Contient, outre des documents déjà imprimés, plus de 100 textes inédits. „ Ch. M[oeller], Revue bibliographique belge, janvier 1901. — " Précieux par la foule de renseignements nouveaux qu'il contient. „ H. Haupt, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, n° 9.

Camille Gaspar, *Essai de Chronologie pindarique*. Bruxelles, Lamertin, 1900. 196 pp. in-8°. " L'auteur a su tirer bon parti des sources; sa méthode est rigoureuse et sûre; il a réussi à replacer chacune des odes du poète dans son milieu historique. „ F. D., Rev. de l'Univ. de Bruxelles, 6e année, n° 6. — " Consciencieux et parfois heureux dans ses résultats. „ U. von Wilamowitz-Möllendorff, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, n° 9.

L. Gilliodts Van Severen, *Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II*. XI. Bruxelles, 1900. in-4°. " Il est regrettable que les documents ne soient pas plus abondamment annotés. „ H. Lonchay, Archives belges, février 1901.

M. Huisman, *Essai sur le règne du prince-évêque de Liège, Maximilien-Henri de Bavière*. Bruxelles, 1899, in-8°. " Excellente dissertation qui donne une preuve de plus de l'activité du mouvement historique en Belgique. „ A. W. Ward, English Historical Review, janv. 1901.

P. L. Muller et A. Diegerick. *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, 1576-1584*. V. Amsterdam, 1899, in-8°. Résumé du contenu de cette intéressante collection, par E. Armstrong, English Historical Review, janv. 1901.

Logeman, *Faustus Notes*. " On peut approuver la plupart des explications et des conclusions de l'auteur. S'il reste encore beaucoup à faire, la faute n'en est pas à l'auteur, dont les recherches approfondies seront très utiles à tous les interprètes de Marlowe. „ Koeppel, Englische Studien, 1900, 3.

M. de Maere d'Aertrycke, *Campagnes flamandes de 1302 et de 1304*. Gand, 1901, in-8°. " Ouvrage d'un dilettante complètement dépourvu de critique. „ V. Fris, Archives belges, février 1901.

P. Monet, *La prononciation française.* Tournai, Decallonne, 1900. 2 fr. 25. " Supérieur à tous les autres traités par la science et l'originalité. „ J. Fleuriaux, Revue des Hum. en Belgique, 4, p. 163.

F. Pholien, *La verrerie au Pays de Liège.* Liège, 1900, in-8°. " Excellente monographie d'histoire artistique. „ G. Kurth, Archives belges, février 1901.

H. Pirenne, *Le soulèvement de la Flandre Maritime de 1323-1328.* Bruxelles, 1900, in-8°. " Texte et préface fort importants pour l'histoire sociale du XIV[e] siècle. Objections relatives à la date assignée par l'auteur au Kerelslied. „ H. V. H[outte], Rev. bibliographique belge, janvier 1901.

J. Poiry, *Méthode directe de la langue allemande pour les écoles.* Bruxelles, Imprimerie " La Gutenberg, „ 1900. 328 pp. 3 fr. 50. " Ce livre est le premier en Belgique qui fasse une application rigoureuse et logique de la méthode dite directe. Il renferme une matière riche et variée, et mérite d'être vivement recommandé. „ J. Houben, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 3.

H. Schuermans, *Inscription de Tongres* (*Bulletin de la Société scientifique et littéraire de Tongres*, t. XVIII, 1901). " Restitution inadmissible. „ J. P. Waltzing, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 3.

P. Thomas, *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée.* 4[e] série. Bruxelles, Hayez, 1900. " Complète la dissertation de Gatscha en montrant l'influence de Lucrèce sur Apulée. „ C. W., Wochenschr. f. klass. Philol., 1901, n° 11.

A. Van Brandt, *Introduction à l'étude de la syntaxe latine. Grammaire latine* (*Syntaxe*, I). *Exercices sur la syntaxe latine.* Bruxelles. Duval, 1899-1900. 6 fasc. " Méthodologie originale, dont il importe de prendre connaissance. „ Ch. Caeymaex, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 2.

J. Vercoullie, *Nederlandsche Spraakkunst.* 2[e] éd. Gand, Vuylsteke, 1900. 1 fr. 50. " Cette grammaire est la meilleure que nous ayons en Belgique en ce sens que c'est la seule qui soit exacte; mais elle a le défaut d'être trop concise. „ C. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 3.

J. Vercoullie, *Schets eener historische grammatica der Nederlandsche taal* (*Phonologie en flexie*). 2[e] éd. Gand, Vuylsteke, 1900, 2 fr. 50. " Cette édition ne se distingue de la première que par quelques corrections de détail. On regrette que l'auteur ait laissé de côté la syntaxe et la formation des mots. Tel qu'il est, ce petit ouvrage est très recommandable. „ C. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 3.

W. L. De Vreese, *Taalzuiveraar's borstwering.* Gand, Siffer, 1900. 260 pp. in-8°. " Brochure instructive qui forme en quelque sorte le complément du traité: *Gallicismen in het Zuidnederlandsch,* du même auteur. „ C. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 2.

UN PASSAGE DE JULIEN

(ÉPITRE A THÉMISTIUS 256 C).

Julien est un personnage énigmatique, on l'a dit souvent. Pourtant, il a pris soin de nous parler abondamment de lui-même dans ses écrits, et sa lutte contre les progrès du christianisme est un des sujets sur lesquels il nous a laissé le plus de renseignements. Veut-on savoir, par exemple, quel idéal singulièrement renouvelé il proposait à ses prêtres pour essayer de les faire sortir de leur indifférence? Il suffira de lire la longue missive qu'il envoya à un certain Théodore, pontife d'Asie. On y verra en quels termes il prêchait la piété, la pratique austère des rites traditionnels, la charité, le soin des pauvres et des malheureux, la dignité vis-à-vis des grands, la modestie, l'horreur des mauvais livres et des mauvais lieux, ou bien encore, comment il recommandait au clergé de se recruter parmi les " meilleurs ", qu'ils fussent pauvres ou riches, hommes de condition ou gens de rien.

Le commencement de cette épître à Théodore figure sous le numéro 63 de la collection des lettres de Julien, t. II, p. 585 de l'édition Hertlein (Teubner, 1876), et M. Asmus a rendu fort vraisemblable que le morceau intitulé *fragmentum epistolae* (*ibidem*, t. I, p. 371 à 392) appartient à ce même document [1].

---

[1] *Eine Encyklika Julians des Abtrünnigen* (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVI, p. 45 et 220). Il me suffira d'appeler ici spécialement l'attention sur quelques coïncidences très probantes : 585, 10 et 382, 26 — 586, 12-13 et 383, 4-6 — 585, 17 et 382, 25 et suiv. — 586, 20 et 389, 20.

Le *fragmentum epistolae* nous est donné par deux manuscrits, le *Vossianus* 77, III (= V) et le *Parisinus* 2964 (= U); ce *Parisinus* n'est qu'une copie de V [1], et nous pouvons le négliger ici.

Dans le *Vossianus* V, le *fragmentum epistolae* figure au beau milieu de l'*épître à Thémistius* (folios 73^v à 79^v), sans séparation aucune, comme s'il appartenait à ce morceau. Le premier éditeur des œuvres complètes de Julien, Petau, a reconnu la méprise à laquelle est dû l'état du *Vossianus,* et il l'a corrigée en séparant les deux documents qu'une inadvertance avait soudés si malheureusement [2]. Comment la méprise a-t-elle pu être faite? Il y a un moyen très simple de se l'expliquer. La lettre 63 est le dernier des morceaux que donne le *Vossianus;* on peut supposer que la lettre à Théodore au complet (*ep.* 63 + *fragm. epistolae*) occupait la fin du manuscrit dont le *Vossianus* dérive; que les dernières feuilles de ce volume primitif (= *fragmentum epistolae*) se trouvèrent détachées à un certain moment et que même la toute dernière disparut; que, pour éviter que les autres ne s'égarent aussi, une main soigneuse les aura placées dans l'intérieur même du manuscrit, entre deux des feuillets de l'*épître à Thémistius;* que le copiste à qui nous devons le *Vossianus* V, n'aura pas remarqué que ces feuillets n'étaient plus à leur place, et les aura transcrits là même où une suite de circonstances toutes fortuites les lui avaient fait rencontrer.

Une question se pose ici. Pour séparer le *fragmentum epistolae* de l'*épître à Thémistius* où il est inséré, Petau a dû pratiquer une double section, l'une au commencement, l'autre à la fin du fragment à détacher. L'opération était délicate. A-t-elle pleinement réussi? Personne, à ma connaissance, n'a songé à se le demander. Du moins, Spanheim et Hertlein, les éditeurs qui ont suivi Petau, ont-ils laissé les deux coupures là même où leur devancier les avait faites, et

---

1 Bidez et Cumont, *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien.* Bruxelles, 1898, p. 33 et suiv.

2 *Juliani imperatoris opera.* Paris, Cramoisy, 1630, p. 467 et 528 du t. et t. II, p. 302.

nulle part on ne s'est avisé de critiquer la tradition qui se perpétuait ainsi.

Voici le passage (les crochets indiquent les premiers et les derniers mots du *fragmentum epistolae*, d'après les éditeurs) : *καὶ τοὺς ἐν πολιτείᾳ ζῶντας οὐκ ἔνεστιν ἄνευ ταύτης ἀναπνεῖν τὸ δὴ λεγόμενον.* [*πλὴν εἴ τις τὸν βασιλέα ἐπιδώσειεν ἀτακτοῦντάς τινας, αὐτίκα μάλα κολάζουσιν... ἐνήγαγον εἰς τὴν ἀθεότητα*] *καὶ πεποίηκασι καὶ στρατηγὸν λόγοι* etc.

Le résultat n'est pas brillant. Petau doit le reconnaître, une fois la section opérée et l'interpolation écartée, les deux tronçons de l'*épître à Thémistius* ne se rattachent pas bien l'un à l'autre; entre les deux, Petau, Spanheim et Hertlein ont supposé qu'il y aurait une lacune, sans d'ailleurs expliquer comment elle se serait produite : *Καὶ τοὺς ἐν πολιτείᾳ ζῶντας οὐκ ἔνεστιν ἄνευ ταύτης ἀναπνεῖν, τὸ δὴ λεγόμενον,* *** *καὶ πεποιήκασι καὶ στρατηγὸν λόγοι* [1], *καθάπερ οἱ τὰς ἰδέας εἴτε ἀληθῶς θεωροῦντες εἴτε καὶ ψευδῶς ξυντιθέντες* etc. [2].

De plus, les mots qui formeraient le commencement du fragment lui-même sont incompréhensibles, et l'on s'est vainement ingénié à les amender : *πλὴν εἴ τις τὸν* (*πλὴν εἴ τις εἰς τὸν* Petau; *πλὴν εἰ εἰς τὸν* Reiske; *πλὴν ἢν εἰς τὸν* Hertlein) *βασιλέα ἐπιδώσειεν* (*ἐπίδοιεν* Petau; *ἐπίδωσιν* Reiske) *ἀτακτοῦντάς τινας, αὐτίκα μάλα κολάζουσιν* [3] etc.

En d'autres termes, l'opération pratiquée par Petau a laissé dans le texte de l'*épître à Thémistius,* après que le fragment en a été enlevé, comme une plaie mal fermée. Visiblement, la section n'a pas été bien exécutée; il faut la refaire, et il n'est pas difficile, ce me semble, de réussir mieux que le premier éditeur : *καὶ τοὺς ἐν πολιτείᾳ ζῶντας οὐκ ἔνεστιν ἄνευ ταύτης* (*id est τῆς τύχης*) *ἀναπνεῖν τὸ δὴ λεγόμενον · πλὴν εἴ τις* [4] *τὸν βασιλέα* [*ἐπιδώσειεν ἀτακτοῦντάς τινας,* etc..... *ἐνήγαγον*

---

1 Reiske proposait *λόγῳ* : " *faciunt* (*illi philosophi*) *imperatorem mera oratione, verbotenus, non qui reapse sit, sed tantummodo in conceptione mentis.* „ C'est compliqué.

2 Petau, t. I, p. 473 = 256 c Spanheim = 332 Hertlein.

3 Petau, *ibid.*, p. 528 = 288 a Spanheim = 371 Hertlein.

4 On trouve la même tournure ailleurs dans Julien, par exemple, dans le *fragm. ep.*, 372, 28.

εἰς τὴν ἀθεότητα καὶ πεποιήκασι] *καὶ στρατηγὸν λέγοι* (au lieu de *λόγοι*), *καθάπερ οἱ τὰς ἰδέας εἴτε ἀληθῶς θεωροῦντες εἴτε καὶ ψευδῶς ξυντιθέντες ἐν τοῖς ἀσωμάτοις καὶ νοητοῖς, ἱδρῦσθαί που τῶν τυχαίων ὑπεράνω πάντων* [1], *ἢ τὸν Διογένους ἐκεῖνον* " *ἄπολιν, ἄοικον, πατρίδος ἐστερημένον* [2], " *οὐκ ἔχοντα μὲν εἰς ὅ τι παρ᾽ αὐτῆς εὖ πάθῃ καὶ τοὐναντίον ἐπὶ τίνι σφαλῇ*.

Cette fois la suture se fait d'elle-même et la phrase de l'*épître à Thémistius* se reconstitue sans lacune : " (Le bonheur se défie volontiers, pour sa sécurité, des coups de la fortune) et ceux qui vivent dans la politique ne sauraient, comme on dit, respirer sans elle (la fortune); à moins que l'on n'aille affirmer du roi et du général ce que disent des idées ceux qui les contemplent réellement ou qui les placent par une fiction mensongère dans les régions incorporelles et intelligibles; et que l'on ne veuille prétendre qu'eux aussi, ils sont établis au-dessus du domaine de la fortune; ou bien encore que l'on n'objecte l'homme de Diogène " sans cité, sans maison, sans patrie, " lui qui n'a rien que les caprices de la fortune puissent faire prospérer ou conduire à la ruine. "

Pour obtenir cette phrase, je n'ai eu qu'à éliminer le fragment interpolé, tel qu'il est indiqué par les crochets.

Le changement de *λόγοι* en *λέγοι* n'a même rien de conjec-

---

1 Cf. Amm. Marcell., XV, 8, 2 : " *Nihil esse ita asperum dictitantes, quod praepotens ejus* (il s'agit de l'empereur Constance) *virtus* FORTUNAQUE TAM VICINA SIDERIBUS *non superaret ex more.* " De ce texte d'Ammien, on peut rapprocher entre autres un passage de Salluste, le néoplatonicien ami de Julien. *De Diis et Mundo*, chap. IX à la fin : *ἐν τοῖς ὑπὸ σελήνην δὲ τὴν δύναμιν ἔχει* (*ἡ τύχη*), *ἐπειδὴ ὑπὲρ σελήνην οὐδὲ ἓν ἐκ τύχης ἂν γένοιτο.* — On se rappellera à ce propos la situation privilégiée que certains astrologues firent à la destinée des empereurs, pour empêcher les questions indiscrètes et périlleuses sur le salut du souverain. Firmicus Maternus, *Mathes.* II, 30, 5 : " *Sed nec aliquis mathematicus verum aliquid de fato imperatoris definire potuit; solus enim imperator stellarum non subiacet cursibus et solus est in cuius fato stellae decernendi non habeant potestatem*, etc. " Ammien Marcellin allait jusqu'à dire (XXVIII, 4, 24) : " *Opinantur quidam fatum vinci principis potestate vel fieri.* " Voir Bouché-Leclercq, l'*Astrologie grecque*, p. 568.

2 Elien, V. H., III, 29 et Diog. La., VI, 38.

tural : on voit distinctement dans le *Vossianus* que *λόγοι* est une correction mise par le scribe lui-même à la place de *λέγοι* : l'*ε* reste visible sous l'*o* qui l'a recouvert [1].

Quant aux deux extrémités du *fragmentum epistolae*, elles sont ce qu'elles devaient être : des tronçons de phrases mutilées, attendant qu'un lecteur imaginatif et ingénieux retrouve le sens des mots disparus.

J. Bidez.

---

1 C'est à la perplexité du copiste qu'il faut attribuer également, sans doute, la leçon *ἐπιδώσειεν*.

COMPTES RENDUS

Basil Lanneau Gildersleeve. **Syntax of classical greek from Homer to Demosthenes**. First part. New-York, Cincinnati, Chicago. American book company. 1900. 190 pp.

La première partie de la syntaxe grecque de M. Gildersleeve est consacrée à l'étude de la phrase simple, y compris la théorie des modes et des temps. Le plan correspond à celui de la grammaire latine du même savant, dont la première édition a paru en 1867. Les divisions sont très claires, et le maniement de l'ouvrage est rendu plus agréable encore grâce à l'heureuse exécution typographique que nous avons si souvent l'occasion d'admirer dans les livres imprimés pour le monde anglo-saxon. Les 190 pages du volume ne contiennent pas moins de 467 paragraphes, et une table détaillée vient encore faciliter les recherches.

Le grand mérite de l'ouvrage réside dans le choix des exemples. Pour cette partie tout à fait originale du travail, M. Gildersleeve s'est adjoint la collaboration d'un de ses élèves et collègues, M. Miller. Comme type de grec conventionnel, les auteurs ont pris les orateurs attiques; les exemples empruntés à la comédie servent en quelque sorte de transition entre la syntaxe de l'Agora et celle du Parnasse. Grâce à leurs habiles recherches, les auteurs ont pu donner pour les faits syntaxiques une foule d'exemples nouveaux qui viennent enrichir heureusement le fonds de phrases traditionnelles qui se retrouvent dans la plupart des syntaxes de notre continent. En multipliant ainsi les exemples, en les commentant et en les classant avec une méthode rigoureuse, les auteurs éclairent d'une lumière nouvelle les phénomènes syntaxiques, et à ce point de vue, nous recommandons vivement leur ouvrage à l'attention des professeurs de grec. C'est un répertoire très riche où ils trouveront en abondance des applications nouvelles pour les règles qu'ils doivent enseigner.

L. P.

Patrum apostolicorum opera, *textum ad fidem codicum et graecorum et latinorum adhibitis praestantissimis editionibus recensuerunt* O. DE GEBHARDT, A. HARNACK, TH. ZAHN. Editio tertia minor. Leipzig, Hinrichs, 1900. v-226 pp. in-8°. 3 Mk.

On a coutume de grouper sous le nom de *Pères apostoliques* une série d'opuscules que l'on considère comme les monuments les plus anciens de la littérature chrétienne, après les écrits canoniques du Nouveau Testament. La première collection en fut faite par le savant J. B. Cotelier (*Patres aevi apostolici sive SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt opera.* Paris, 1672. 2 vol. in-fol.). Elle comprenait les lettres de S. Clément de Rome, de S. Ignace d'Antioche, et de S. Polycarpe, avec l'épitre attribuée à S. Barnabé, le martyre de S. Polycarpe, et le *Pasteur* d'Hermas. Plus tard on joignit à ces textes l'*Épître* anonyme *à Diognète*, un des joyaux du recueil, les fragments de Papias, les fragments des presbytres, disciples des apôtres, conservés par S. Irénée, et enfin, tout récemment, la *Didaché des Apôtres*, retrouvée en 1883, et qui date très probablement du Ier s. de notre ère. Quand on se rappelle quelle faible partie de la littérature apostolique nous est parvenue, combien de livres ont péri, combien d'auteurs dont nous n'auront probablement jamais une ligne, pour concevoir la valeur et l'intérêt théologique, historique et littéraire, de ces vénérables écrits, dont aucun n'est postérieur au IIe s. et qui représentent pour nous les aspects principaux de l'œuvre littéraire de la primitive Église. Les éditions critiques et commentées, qui les réunissent pour la plus grande commodité des travailleurs, sont assez nombreuses, mais elles sont en général d'un prix élevé et plutôt volumineuses. MM. de Gebhardt, Harnack et Zahn, qui ont procuré une des plus importantes (*Patrum apostolicorum opera. Textum... recensuerunt, commentario exegetico et historico illustraverunt, apparatu critico, versione latina passim correcta, prolegomenis, indicibus instruxerunt.* 3e édit. Leipzig, Hinrichs, 1876-78. 3 vol. in-8°), ont tenu, dès 1877, à fournir aux étudiants une *editio minor* qui pût servir, par exemple, à des cours d'interprétation. Cette édition, qu'ils avaient réimprimée telle quelle en 1894, vient d'être remaniée et complétée. Désormais l'*Épître à Diognète* et la *Didaché* y ont pris place et le texte des épîtres de S. Clément a profité des plus récentes publications. C'est le volume que nous annonçons ici. Les auteurs, qui le destinent, comme ils disent, *in usum scholarum*, ont supprimé non seulement tout « apparat » critique, mais même les indications les plus nécessaires sur les leçons des mss. C'est là une lacune assez sensible. Si le

livre devait servir exclusivement à l'enseignement oral, on pourrait supposer que celui-ci suppléera ce qui manque, mais une édition de ce genre devrait s'adresser aussi à des lecteurs attentifs qui aiment à se rendre compte du texte qu'ils ont sous les yeux et qui veulent savoir sur quelle autorité il repose. Une annotation discrète, donnant toujours la leçon des meilleurs mss. quand on s'en écarte, comme celle de Lightfoot dans son *editio minor* (*The apostolic Fathers, revised texts with short introductions and english translations*, by the late J. B. Lightfoot, edited by J. R. Harmer. Londres, Macmillan, 1898. 1 vol. in-8°), n'aurait pas pris beaucoup de place et aurait rendu de bons services. Tous les philologues ne peuvent avoir les grandes éditions allemandes, ni même la petite édition anglaise qui est presque aussi chère. Mais tous veulent qu'on leur dise que, *Didaché*, IV, 3, le manuscrit unique a *οὐ ποθήσεις σχίσμα*, quand ils lisent dans leur texte *οὐ ποιήσεις;* que dans l'*Épître à Diognète*, II, 3, *εἰκάζειν* est une conjecture de Lachmann pour *ἔτι καὶ νῦν* du manuscrit, etc. Ce sont là des scrupules que respecte maintenant, à juste titre, la moindre édition classique; à plus forte raison faut-il en tenir compte pour des textes qui s'adressent à un public mieux formé et plus difficile. Du même coup, on aurait été obligé de donner quelques indications sur les sources principales du texte, et c'eût été tout profit. Il va de soi que ceux qui étudieront la recension présentée par les savants éditeurs, n'auront en général qu'à approuver les leçons choisies et les corrections admises ici, et il est certain que ceux même qui ont, sur les rayons de leur bibliothèque, soit la grande édition de MM. de Gebhardt, Harnack et Zahn, soit celle, non moins méritoire, de M. Funk (Tubingue, Laupp, 1887), recourront volontiers à ce petit volume portatif et clairement imprimé pour relire l'un ou l'autre de ces savoureux documents où s'est conservé le pur esprit du christianisme primitif.

M. J.

E. Pfuhl. **De Atheniensium pompis sacris**. Berlin, Weidmann. 1900. vi-112 pp. in-8°. 4 Mk.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. E. Pfuhl de nous donner le travail d'ensemble qui nous manquait, sur les processions athéniennes. L'ouvrage comprend deux parties d'étendue inégale : la première, de beaucoup la plus longue (pp. 3-102), est consacrée aux processions proprement dites. Celles-ci sont réparties en deux groupes : *Pompae temporis certi*, qui sont énumérées dans l'ordre chronologique et parmi elles, les Panathénées et les Grands Mystères occupent naturellement la plus grande place; *Pompae temporis incerti*, parmi lesquelles nous

remarquons la procession en l'honneur d'Aphrodite Pandémos, celle des grands Dieux et les Kalamaia. La seconde partie n'a que quelques pages (pp. 103-111) : elle traite sommairement des théories de Delphes, de Délos, d'Olympie, de Némée et de Corinthe.

Tout cela est bien présenté, quoique écrit dans une langue parfois laborieuse, clairement divisé, et assez complètement informé au moins pour les sources anciennes et les travaux allemands.

Dans le détail, nous aurions bien des observations à présenter. Et tout d'abord, puisque l'auteur écrit *ex professo* sur les processions athéniennes, il aurait dû nous donner une idée d'ensemble de ce qu'étaient ces cérémonies religieuses, et faisant abstraction des particularités qui caractérisent chacune d'elles, synthétisant les données fondamentales, il nous aurait montré ce que l'on appelait une procession à Athènes. M. A. Martin (*Les Cavaliers Athéniens*. Paris, 1886, pp. 137-159) lui aurait fourni un excellent modèle. Mais M. Pfuhl ignore l'existence de cet ouvrage comme celle de tous les livres français ou anglais qui auraient pu lui fournir de très utiles renseignements. La littérature étrangère est non avenue pour lui. Au chapitre consacré aux Oschophories (pp. 48 ss.), l'auteur n'admet pas qu'à Phalère, le culte d'Athéna Skiras ait été uni à celui de Dionysos. Le texte d'Athénée XI, 495 F est formel cependant, et on n'apporte aucune raison sérieuse pour le déclarer altéré. Dans bien des cas, M. Pfuhl nous paraît avoir subi un peu trop l'influence de M. C. Robert ; c'est ainsi qu'il va jusqu'à suivre celui-ci dans sa thèse insoutenable (*Hermes*, XX [1885], pp. 357 ss.) qui nie l'existence à Skiron, non seulement d'Athéna Skiras, mais même d'une Athéna quelconque, et, pour cela, corrige les textes gênants. Il est naturel que dans un travail d'ensemble comme celui-ci, l'information sur certains points laisse à désirer. Nous reconnaissons volontiers que ces détails ne nuisent pas à l'impression d'ensemble qui est bonne, et nous souhaitons que l'auteur puisse, en apportant les améliorations nécessaires, nous donner un utile complément à l'*Héortologie* de M. A. Mommsen.

GEORGES SCHMITZ.

H. FRANCOTTE. **L'industrie dans la Grèce ancienne**. Bruxelles, Société belge de librairie, t. I, 1900, t. II, 1901.

Toutes les préoccupations des historiens sont tournées vers les phénomènes économiques ; le Moyen Age a cessé d'appartenir exclusivement aux guerriers et aux moines, et de même on s'adresse à l'antiquité et on sollicite d'elle les secrets de la vie laborieuse que jusqu'ici elle n'avait pas livrés.

M. Francotte qui a appliqué son esprit pénétrant à l'étude de l'industrie dans la Grèce ancienne, est donc venu à son heure; le problème était difficile et la pénurie des documents en rendait certaines parties tout à fait ardues. Les écrivains, poètes ou prosateurs, ne renferment que des données vagues sur la condition des travailleurs, sur le montant du salaire, sur sa valeur réelle comparée au prix des choses, sur la concurrence que l'esclavage a dû susciter au travail libre; il a fallu procéder à l'analyse minutieuse des autres sources recueillies en nombre immense par l'épigraphie, l'archéologie, la numismatique, interpréter des inscriptions bien souvent obscures et presque toujours fragmentaires, combiner des renseignements qui se rapportent à des régions, à des époques différentes, bref faire un travail de reconstruction où nécessairement l'hypothèse a son rôle et qui pour demeurer intéressant et ne pas se perdre dans l'infini détail doit obéir à quelques idées directrices.

J'ose affirmer que l'œuvre de M. Francotte répond à ces exigences et qu'il a su combiner les ressources d'une érudition profonde avec une connaissance parfaite des faits économiques et une réelle largeur de vues.

M. F. rappelle d'abord (ici il avait des précurseurs) quelles étaient les industries pratiquées dans le monde hellénique, leurs principaux centres, leur importance, le rôle de l'importation et de l'exportation.

Il étudie la classe ouvrière en elle-même, la place qu'elle occupait dans la société, la considération dont elle jouissait.

Il montre les développements, les transformations que le temps a apportés aux formes du travail, et comment celui-ci, domestique à l'origine, s'est de plus en plus spécialisé, est devenu professionnel, sans que jamais son expansion ait abouti à quelque chose d'analogue à la grande industrie moderne.

Vient ensuite le problème du salaire, considéré en lui-même et dans ses rapports avec les besoins de la vie, par conséquent avec le bien-être qu'il pouvait assurer à l'ouvrier. Ce point capital demandait une sagacité toute particulière; il reste assurément beaucoup d'obscurités, mais on n'en peut rendre l'auteur responsable.

Le second volume essaie d'abord de déterminer l'influence qu'a exercée le travail des esclaves sur la condition des hommes libres et par contre-coup sur l'état social tout entier.

Viennent ensuite quelques questions connexes qui ne sont peut-être pas tout à fait à leur place : les soldes que la démocratie athénienne distribuait aux citoyens et l'organisation des travaux publics.

Le livre III est consacré à la législation du travail; le livre IV à la question sociale, étudiée d'abord dans les théories des réformateurs,

Platon et Aristote; dans les faits ensuite : la politique agricole chez les Spartiates, et la politique mercantile chez les Athéniens.

L'auteur a donc su composer une véritable encyclopédie économique de la Grèce ancienne, et il faudrait une présomption singulière pour dire dès aujourd'hui : sur tel point il a vu juste et sur tel point il s'est trompé. Je ne m'y hasarderai point, mais je crois qu'il me sera permis de formuler sur les grandes conclusions du livre quelques réserves, qui d'ailleurs ne peuvent avoir pour objet d'en amoindrir en aucune façon la valeur : c'est le privilège des œuvres fortes de provoquer la discussion.

M. Francotte pense que l'industrie grecque est toujours demeurée très modeste, qu'elle n'a jamais occupé beaucoup de bras; elle ne s'est exercée que dans de petits ateliers, et les entreprises, même quand il s'agissait de travaux publics, n'embrassaient qu'un champ restreint. La vie industrielle a contribué à améliorer l'état social des cités qui s'y sont livrées, mais elle n'a pu le modifier complètement; elle n'a jamais fait disparaître l'importance du capital agricole, et loin de faire naître les crises redoutables qui résultent des excès du capitalisme, elle les a conjurées.

Les salaires étaient élevés, précisément parce qu'une offre trop abondante ne dépréciait pas la valeur du travail, et quant à la concurrence servile, elle a été sans effets sensibles; l'esclave était payé autant que l'ouvrier libre; celui-ci n'était donc pas exposé à devoir se louer à bas prix.

J'avoue que ces thèses me paraissent contestables.

Assurément la Grèce n'a pas connu la *fabrique* moderne et le prolétariat qui en est le fruit, mais ceci est hors de cause; c'est donc une question de mesure de savoir ce qu'il faut appeler la *grande industrie*. Beaucoup de petits ateliers ne créent-ils pas dans un pays la grande industrie? Gand, Ypres, Bruges n'ont-ils pas connu la grande industrie, bien que le tissage du drap s'opérât au domicile même du patron et avec l'aide d'un nombre très restreint d'apprentis? Et pour qu'il surgisse une crise économique et des luttes sociales, faut-il nécessairement qu'un seul maître dirige des centaines d'artisans?

Des cités comme Athènes, Corinthe, étaient certes très riches. D'où venait leur richesse? Est-ce uniquement du tribut des alliés? Mais, en admettant que cela soit vrai pour Athènes, où les alliés eux-mêmes trouvaient-ils les ressources qu'ils versaient au trésor athénien? Les puisaient-ils exclusivement dans des opérations commerciales? Mais tout achat suppose une vente, toute importation une exportation. L'affluence des marchandises dans un port ne s'explique que si l'industrie locale fournit la valeur correspondante.

Considérons d'ailleurs la masse énorme de produits fabriqués qui

remplissent nos musées; ce sont des débris minimes arrachés aux catastrophes dans lesquelles a péri la civilisation antique; on peut affirmer sans crainte de se tromper que chaque pot de terre qui a échappé à la ruine en suppose plusieurs millions qui ont disparu. Et n'est-il pas dangereux de dire, parce que nos sources écrites, les plaidoyers des orateurs (combien en avons-nous?) nous révèlent l'existence à Athènes d'une fabrique de lits, d'une fabrique de couteaux, d'une fabrique de parfums (encore a-t-elle fait faillite) — qu'il n'y en avait pas plusieurs centaines du même genre?

Je suis disposé à croire que M. Francotte a amoindri l'importance de l'industrie hellénique; je crois, d'autre part, qu'il a sur le travail des vues trop optimistes et que le problème de la concurrence servile n'est pas ici définitivement résolu.

Il semble établi, sans doute, que la journée de l'ouvrier esclave était payée du même salaire que celle de l'ouvrier libre. Mais à qui allait ce salaire? Au maître; et tandis que l'homme libre devait pourvoir à son entretien, nourrir sa famille, le maître ne déduisait du salaire que la stricte nourriture et le peu que coûtait le vêtement de l'esclave; tout le surplus constituait son gain; il avait donc un avantage énorme à employer des travailleurs de cette espèce, même en tenant compte de l'amortissement du capital engagé.

M. Francotte fait, il est vrai, un calcul qui n'aboutit pas à la même conclusion; il cite (tome II, page 15) l'exemple d'une brigade d'ouvriers, les uns libres, les autres esclaves, gagnant chacun indistinctement 20 drachmes par prytanie. « Le citoyen s'en va avec ses 20 drachmes; chacun des esclaves rend son gain à Laossoos (l'entrepreneur). Il lui faut en déduire leur nourriture, puis leurs vêtements, leur logement, l'amortissement du prix qu'ils ont coûté. Supposons qu'il leur remette pour le premier chef 3 oboles par jour : dans une prytanie de 35 jours, il aura dépensé 17 drachmes 3 oboles. » Ici j'arrête l'auteur et je lui fais remarquer que cette supposition est complètement inadmissible. Quoi! Voilà un entrepreneur qui pour la seule nourriture de ses esclaves doit dépenser 17 drachmes et demie sur 20 drachmes qu'ils lui rapportent; il lui reste donc 2 drachmes et demie pour le vêtement, le logement, l'amortissement; encore dois-je ajouter que M. Francotte calcule 3 drachmes par tête et par prytanie pour le vêtement seul; c'est-à-dire qu'il y a déjà déficit. Mais cet homme sera ruiné avant la fin de l'année; il fera beaucoup mieux de n'embaucher que des citoyens qui se tireront d'affaire comme ils peuvent et dont la perte éventuelle ne lui imposera aucun sacrifice.

M. Francotte objectera que si le travail servile était à meilleur compte, les hommes libres n'auraient plus trouvé preneur qu'à un taux moindre. Je n'en suis pas convaincu; il est probable que la tradition

réglait les prix de la main d'œuvre et que celle-ci ne variait guère; on ne voit pas que dans les années de disette et de cherté le salaire fût augmenté; on constate, d'autre part, que dans des milieux fort différents et où, sans doute, le prix des subsistances ne pouvait être identique, le travail est rémunéré de la même façon. C'est une sorte d'application du minimum de salaire, correspondant aux nécessités essentielles de la vie, et dont les propriétaires d'esclaves devaient être les premiers à bénéficier.

Enfin, est-il exact que le développement de la politique mercantile n'ait pas provoqué chez les petits de réelles souffrances, des revendications violentes, en un mot une crise sociale, et que, suivant l'expression de l'auteur (t. II, p. 362) « c'est le régime agricole qui a vraiment été le régime *capitalistique*, où il y avait trop de pauvres et trop peu de riches, où les pauvres devenaient toujours plus pauvres, les riches toujours plus riches » ?

Cette thèse, neuve au moins sous cette forme absolue, est précisément le contre-pied de celle que défend Pöhlmann dans son récent et magistral ouvrage sur le Socialisme dans l'Antiquité. Il me faudrait trop d'espace pour essayer de la discuter ici. Certes, aux origines de l'état grec, il y avait de grandes inégalités sociales, mais c'était l'inégalité des vainqueurs et des vaincus, des conquérants qui avaient pris pour eux la terre, et des anciens habitants qui la cultivaient pour leurs nouveaux maîtres. Que cet état de choses engendrât des souffrances, cela n'est nullement douteux, mais qu'il ait dès l'abord mis en péril l'autorité même et, par conséquent, l'existence de l'état, c'est ce que je ne crois nullement établi. Au moyen âge, pareillement, il règne entre les grands et les petits une extrême inégalité, mais ce n'est pas elle qui directement a provoqué un ébranlement social, et les jacqueries n'ont été dans les campagnes que le contre-coup des mouvements urbains. La révolution dont la Laconie a été le théâtre au IIIe siècle résulte de ce fait qu'on y avait maintenu artificiellement un régime incompatible avec les exigences de la vie nouvelle; mais cette vie nouvelle, qui faisait une large place au commerce et à l'industrie, donnait-elle vraiment toutes les garanties contre les excès du capitalisme, et n'a-t-elle pas contribué elle-même dans une large mesure à la ruine sociale de la Grèce antique? Il suffit de relire Polybe pour se convaincre que le mal était inguérissable et que le développement industriel, loin d'adoucir le conflit entre les pauvres et les riches, avait contribué à l'envenimer cruellement.

Tel est du moins mon humble avis, et si je l'exprime ici franchement, je tiens à répéter encore que cette différence de vues ne m'empêche pas de rendre hommage au talent de l'érudit et du penseur. M. Francotte a jeté un peu plus de lumière sur cette Grèce que nous

aimons malgré tous ses défauts et qui nous charme toujours autant qu'elle nous irrite.

L. VANDERKINDERE.

Vie de Saint Louis, *par* GUILLAUME DE SAINT-PATHUS, *confesseur de la Reine Marguerite, publiée d'après les manuscrits par* H. FRANÇOIS DELABORDE *(dans la " Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire ").* Paris, Picard, 1899, XXXII-166 pages.

Les grands hommes ne manquent pas de biographes; cet aphorisme est vrai surtout pour Saint Louis. Outre les *Mémoires* bien connus de Jean de Joinville, édités en dernier lieu par N. de Wailly, nous avons les *Gesta Ludovici IX* de Guillaume de Nangis, publiés dans le *Recueil des Hist. des Gaules et de la France* (t. XX), et l'œuvre de deux religieux qui ont conservé à la postérité le souvenir des vertus privées du pieux roi. Ce sont d'une part, le confesseur de Louis IX, Geoffroy de Beaulieu († 1274) dont la *Vita* a été publiée dans le *Recueil des Historiens* (t. XX), de l'autre le moine auteur du texte qui fait l'objet de la publication de M. Delaborde.

Cette *Vie de Saint Louis* comme le prouve le savant éditeur, fut originairement écrite en latin, mais traduite très peu de temps après. Elle a pour auteur le confesseur de la veuve de Saint Louis, morte en 1295. M. D. a démontré que ce cordelier se nommait Guillaume de Saint-Pathus (Seine-et-Marne, cant. de Dammartin), nom que Daunou et Naudet, dans leur édition du *Recueil des Historiens*, et Paulin Paris dans sa notice, au t. XXV de l'*Histoire littéraire de la France*, avaient rejeté.

On sait que dès 1274 les évêques de la province de Reims avaient demandé au pape la canonisation de Louis IX. Nicolas III fit instituer à ce sujet une enquête (1278 à 1280), qui fut interrompue par sa mort. Reprise par Martin IV, continuée par Nicolas IV, elle ne fut close qu'au mois d'août 1297 par Boniface VIII.

De ce vaste procès de canonisation, dont ce dernier pape disait « que le poids des écritures nécessitées par les enquêtes aurait excédé la charge d'un âne », il ne nous était guère resté qu'un sermon de Boniface VIII. Depuis lors il est vrai, le comte P. Riant avait publié dans les *Notices et Documents publiés pour la Société de l'Histoire de France* (Paris, 1884, p. 155-176) des fragments, tirés du Ms. Vatican. Christ. 547, de la déposition de Charles d'Anjou, frère du roi, favorables à la canonisation, et M. Delaborde avait inséré d'autres

fragments du même genre sur quelques *Miracles de Saint Louis* dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris* (t. XXIII, p. 1-71).

Heureusement, sur la prière de Blanche de France, son confesseur composa entre 1302-1303, une *Vie de Saint Louis*, dans laquelle il nous a conservé un abrégé de l'énorme enquête. Une partie de celle-ci lui avait été envoyée par Jean d'Antioche, pénitencier du pape, et une autre partie lui avait été remise à Paris par Jean de Samois, évêque de Lisieux, procureur de la dite canonisation en cour de Rome. En outre Guillaume s'est servi de quelques passages de la bulle de canonisation de Boniface VIII, et a ajouté à son récit des confidences de la reine Marguerite [1].

C'est naturellement à une véritable apologie du pieux roi, que nous avons affaire. M. D., dont cette nouvelle édition de l'œuvre de Guillaume de Saint-Pathus satisfait en tous points aux exigences de la critique contemporaine, me semble en exagérer quelque peu l'importance. Sans doute, les enquêtes de canonisation dont cette biographie est le résumé, constituent des documents fort précieux. Mais je préfère encore, à leur témoignage intéressé, les *Mémoires* de Joinville qui respirent une sincérité si naïve. Quoiqu'il en soit, le livre de G. de Pathus constitue « une source extrêmement riche en renseignements sur la personnalité de Saint Louis. » En lisant les divers portraits que les contemporains nous ont laissé du fils de Blanche de Castille, on ne peut s'empêcher de s'étonner de la rigueur avec laquelle le roi pratiquait les vertus chrétiennes : un jour il voulut abandonner le trône et entrer en religion. S'il inspirait à l'inquisiteur Simon du Val, un respect presque religieux (p. 124), le peuple se scandalisait parfois de ses excès de piété et de zèle. J'en citerai comme preuve ces cris qu'une femme lança au roi à sa sortie du Parlement à Paris : « Fi! Fi! Deusses tu estre roi de France! Mout miex fust que un autre fust roi que tu; car tu es roy tant seulement des Freres Meneurs et des Freres Preecheurs et des prestres et des clers. Grant damage est que tu es roy de France, et c'est grant merveille que tu n'es bouté hors de France » (p. 118). Grâce à la commode édition de M. D., les historiens pourront désormais puiser avec la plus grande facilité à cette pieuse biographie [2].

---

1 Il a d'ailleurs connu la *Vita* de Geoffroy de Beaulieu, qu'il cite p. 55, et les *Enseignements de Saint Louis à son fils*, p. 20, 64 et suiv. (cf. N. de Wailly, *Biblioth. de l'École des Chartes*, t. XXXIII (1872), pp. 424-442) et ses *Enseignements à sa fille*, p. 59 et suiv. (cf. Kervyn de Lettenhove, *Bull. Comm. Roy. d'Histoire*, 2e s., t. XI (1858), p. 448).

2 Nous nous permettrons pourtant de relever une petite erreur qui s'est glissée dans la *Préface*. A la p. XXV, l. 2, au lieu de : " G. de Saint-Pathus n'ayant été attaché à la personne de M. de Provence que sept ou huit ans *avant* la mort du roi ", lisez : *après* la mort du roi, en 1277.

On sait d'ailleurs que le culte de Saint Louis se répandit rapidement en France, et que même dans les églises de la Flandre on honorait son image. C'est ainsi que nous voyons, durant le soulèvement des Flamands contre Philippe le Bel, au moment même où Guillaume de Saint-Pathus rédigeait son livre, les révoltés s'emparer en juillet 1303 de la statue de Louis IX dans l'église de Térouanne et lui couper la tête sur le marché, en haine de son petit-fils! [1]

V. Fris.

A. Van Hove. — **Étude sur les conflits de juridiction dans le diocèse de Liège à l'époque d'Érard de la Marck (1506-1538).** — *Dissertation présentée à la faculté de théologie de l'Université de Louvain pour l'obtention du grade de docteur en droit canon.* — Louvain, J. van Linthout, 1900, in-8° de xxv-160 pp.

Cette étude d'un élève de M. Cauchie apporte une contribution précieuse au règne d'Érard de la Marck.

Le règne d'Érard a fait l'objet de nombreux travaux, mais sa politique ecclésiastique, sauf à l'égard du protestantisme, n'avait pas jusqu'ici été sérieusement étudiée. Ce livre de M. Van Hove consacré à l'étude des conflits juridiques en matière ecclésiastique qui marquèrent le règne de ce prince-évêque, vient donc combler une lacune.

Outre la mise en œuvre des documents imprimés, l'auteur a su excellemment tirer parti de manuscrits des archives de Bruxelles et de Liège, surtout d'un manuscrit du Vatican et d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Bologne.

La première partie de l'ouvrage (la seule parue jusque maintenant) comporte trois sections : Dans la première, l'auteur étudie les conflits entre les princes-évêques et les collégiales du diocèse de Liège. Au 13e et au 14e siècle, les collégiales du diocèse de Liège étaient parvenues à se soustraire à l'autorité judiciaire de l'évêque, au droit de *correction* qu'il pouvait exercer sur le clergé et au droit de *visite* des églises. Ces autonomies préjudiciables à leur autorité, dès le 15e siècle, les évêques s'efforcèrent d'y mettre fin. La place me manque pour suivre l'auteur dans l'exposé de ces conflits. Il me suffira de dire que tous les efforts d'Érard furent impuissants à priver les collégiales de leurs exemptions.

La seconde section est consacrée à l'exposé des privilèges du diocèse

---

1 *Chronique artésienne,* publiée par F. Funck-Brentano, p. 68.

de Liège en matière de collation de bénéfices ecclésiastiques et des privilèges accordés par les souverains pontifes à l'Université de Louvain, grâce auxquels l'Université nommait à des bénéfices situés dans le diocèse de Liège. Les conflits qui en résultèrent entre l'évêque et l'Université se terminèrent en 1523 à l'avantage de l'Université. Toutefois Érard étant devenu cardinal, réserve fut faite de ses droits de collateur, mais simplement à titre personnel.

On trouve enfin dans la troisième section l'historique des conflits de juridiction et des négociations entre les ducs de Brabant et les princes évêques depuis le XIVe siècle jusque 1542, date du concordat préparé sous le règne d'Érard et conclu entre Corneille de Berghes et Charles V en sa qualité de duc de Brabant. L'auteur fait ressortir les solutions juridiques qui furent adoptées et étudie la compétence du juge ecclésiastique d'abord à raison de la matière (causes civiles et causes spirituelles), ensuite à raison de la qualité des personnes (privilège du for en matière criminelle et dans les actions civiles). L'auteur arrive à cette conclusion que les stipulations du concordat de 1542 accusent un recul sensible de la juridiction ecclésiastique, notamment pour tout ce qui concerne les affaires mixtes (testaments, contrats de mariage, biens ecclésiastiques).

Dans la seconde partie de son ouvrage que nous espérons voir bientôt paraître, l'auteur nous exposera les conflits de juridiction d'Érard, en matière ecclésiastique, avec le duc de Clèves-Juliers et avec les villes d'Aix-la-Chapelle, de Maestricht et de Huy; il y joindra un appendice sur la juridiction temporelle de l'évêque de Liège dans la ville et châtellenie de Huy.

Si je trouve les conflits de juridiction parfaitement exposés par M. Van Hove, je ne suis pas d'accord avec lui sur le jugement qu'il convient de porter sur eux. L'auteur reconnait à Érard un but noble et des idées larges; il voulait réformer son diocèse, et à cette fin, la suppression des exemptions des collégiales était le moyen de remédier aux abus dans une large mesure. Mais M. Van Hove objecte que les exemptions des collégiales étaient consacrées par un long usage, que le pape Jules II les avait confirmées et qu'Érard s'était engagé à les respecter dès le début de son règne. Il me paraît pour ma part qu'Érard avait pleinement raison et que ces privilèges bien que confirmés, avaient cessé d'être légitimes du jour où ils entravaient le progrès de la société religieuse.

Quant aux stipulations du concordat de 1542, comment s'étonner que le pouvoir laïque ait essayé de se substituer à l'autorité ecclésiastique de l'évêque de Liège qui débordait hors de la principauté sur des territoires rattachés aux Pays-Bas? Qu'il y ait eu là empiétement sur les droits traditionnels de l'évêque de Liège, personne n'en doute, mais

tandis qu'en perdant ses droits, l'Église de Liège ne perdait qu'une juridiction, surannée dans un État bien ordonné, le gouvernement des Pays-Bas, par l'acquisition qu'il en faisait, travaillait en vue d'une centralisation politique qui était une des nécessités de l'âge moderne.

A. HANSAY.

Dr HANNS SCHLITTER : **Die Regierung Joseph II in den österreichischen Niederlanden. I Theil von Regierung-antritt Joseph II bis zur Abberufung des Grafen Murray**. Wien, Adolf Holzhausen, 1900. XI-297 pages, grand in-8°.

Dr HANNS SCHLITTER : **Briefe und Denkschriften zu Vorgeschichte der belgischen Revolution.** Ibidem, 1900. XI-125 pages, petit in-8°.

Décidément Joseph II est à la mode. Après M. Hubert, dont nous avons analysé dans cette revue même le beau livre sur le *Voyage de Joseph II aux Pays-Bas en 1781*, voici qu'un savant autrichien, M. Hanns Schlitter, archiviste aux archives impériales et royales de la Maison, de la Cour et de l'État de l'Autriche-Hongrie, publie la première partie d'un grand travail sur le règne de Joseph II dans les Pays-Bas en même temps qu'un petit volume de documents pour servir d'introduction à une histoire de la Révolution brabançonne. Cette première partie s'étend de l'avènement de Joseph II au rappel du comte de Murray et comprend ainsi les sept premières années de ce règne mémorable. Après avoir exposé la situation politique et administrative de nos provinces avant Joseph II et les circonstances qui poussèrent l'empereur à la transformer radicalement, l'auteur analyse minutieusement les nouveaux édits en matière religieuse, administrative et judiciaire. Il décrit l'agitation que ces édits provoquèrent depuis les protestations du haut clergé jusqu'au refus des états de Brabant de voter les subsides. On voit comment l'attitude des représentants des différentes provinces devint de plus en plus menaçante, au point que les gouverneurs généraux durent par leur édit du 30 mai 1787 consentir à tenir en surséance toutes les dispositions contraires à la Joyeuse Entrée. Des députés des provinces ayant été appelés à Vienne en même temps que le ministre plénipotentiaire, comte de Belgiojoso, et les gouverneurs généraux eux-mêmes, pour exposer les griefs des Belges, Joseph II accorda les concessions connues sous le nom de *Préalables indispensables*, concessions insuffisantes que le comte de Murray, gouverneur intérimaire, ne put faire

accepter définitivement, des Brabançons, du moins. Au contraire, des troubles éclatèrent à Bruxelles; les volontaires ne consentirent à quitter leur uniforme militaire que sur la promesse de la ratification de la Joyeuse Entrée, et Murray qui n'osait procéder à une exécution militaire ratifia par son décret du 21 septembre les concessions précédemment accordées par les gouverneurs généraux. Il avait outrepassé les pouvoirs qu'il avait reçus de Vienne; aussi Joseph II le rappela tout en maintenant, sur le conseil de Kaunitz les concessions que le gouverneur intérimaire avait faites aux Belges.

Les événements qui sont racontés dans ce volume étaient jusqu'ici fort mal connus, et si l'auteur a pu les élucider, c'est grâce aux nombreux documents qu'il avait à sa disposition, documents provenant la plupart des archives de Vienne et qu'il a reproduits en extraits ou *in extenso,* soit dans le volume consacré spécialement aux pièces justificatives destinées à servir d'introduction à une histoire de la Révolution brabançonne, soit dans l'appendice qui fait suite au tome I de son *Règne de Joseph II.* Cet appendice qui ne comprend pas moins de 150 pages, soit près de la moitié du volume, est un vrai trésor d'informations et à certains égards il est plus intéressant que le livre lui même. On y trouve tantôt des dépêches inédites de Joseph II et des principaux hommes d'Etat qui furent mêlés aux événements de l'époque, tantôt des documents qui nous font connaître les dessous de la politique et nous révèlent ce que certains notables belges pensaient de la nouvelle législation, comme ce long mémoire du marquis de Chasteler, du 1er octobre 1788, destiné à montrer comment les bonnes intentions du souverain autrichien furent mal appliquées par des conseillers maladroits. Belgiojoso, Murray, Henri de Crumpipen, Van der Noot, Cornet de Grez, surtout Joseph II, nous apparaissent sous leur vrai jour, et nous pouvons pour ainsi dire pénétrer dans leur conscience grâce à tous ces documents révélateurs.

Le nouveau travail de M. Schlitter où l'on trouve partout une critique serrée et une connaissance approfondie des sources est donc un travail de premier ordre, et il serait parfait si l'auteur avait réalisé complètement le plan qu'il s'était tracé. Mais M. Schlitter qui nous promet une histoire du règne de Joseph II dans les Pays-Bas, comme le titre du livre l'annonce, ne traite, dans ce volume du moins, que l'histoire intérieure de nos provinces. Quand parlera-t-il de l'histoire extérieure? Dans le second volume? Cela nous parait difficile, attendu que les édits réformateurs du souverain sont presque tous postérieurs aux tentatives qu'il fit pour affranchir l'Escaut et à la démolition des places de la Barrière. Or, si l'on veut juger Joseph II, il faut le connaître en bien comme en mal. On peut penser ce que l'on veut des réformes du fils de Marie Thérèse, les louer ou

les flétrir; on ne peut nier qu'en voulant rouvrir l'Escaut il avait en vue le relèvement du commerce des Pays-Bas et qu'en faisant démolir les places de la Barrière il nous affranchissait d'un traité honteux. Et, des édits même du souverain autrichien, n'y en a-t-il pas qui méritent une approbation sans réserve, par exemple, les ordonnances relatives à l'emploi et à la suppression de la torture, auxquelles M. Schlitter se borne à faire une allusion trop discrète, à notre gré? [1]

L'auteur, avons nous dit, nous permet de reconstituer la physionomie des différents personnages qui collaborèrent à l'œuvre réformatrice de Joseph II ou qui la combattirent, mais les nombreux détails biographiques qui font la principale richesse de ce livre ne sont pas fondus dans le texte; il faut les chercher soit dans la préface du petit volume réservé aux pièces justificatives, soit dans les notes de la première partie, travail d'autant plus malaisé que toutes ces notes, petites comme grandes, ont été reléguées à la fin de l'ouvrage dans l'appendice où elles figurent au milieu de documents de toute nature; il en résulte une certaine difficulté si l'on veut se faire une idée générale du caractère ou de la politique des contemporains de Joseph II. L'auteur aurait dû nous faire un portrait des différents personnages de son livre dès qu'ils paraissent sur la scène, et son récit dont la trame est si ferme aurait gagné en beauté et en intérêt.

De même, M. Schlitter ne nous apprend pas comment Joseph II est devenu un prince si hardiment réformateur. Est-ce à son éducation, à son entourage, à ses lectures qu'il faut attribuer ce besoin d'innover qui devait lui faire perdre les Pays-Bas? Ou Joseph cédait-il simplement à son génie? Nous savons, comme feu Kuntziger l'a montré, [2] que les doctrines de Febronius agirent puissamment sur le souverain autrichien. M. Hubert nous a prouvé que plus d'un édit a été pris à la suite des enquêtes faites par Joseph II lors de son voyage dans nos provinces en 1781. Mais il reste toujours à connaître comment s'est développée cette nature originale. Nous reconnaissons que ce sujet est plein de difficultés, qu'il exige une lecture attentive de la correspondance de tous ceux qui vécurent dans l'intimité du fils de Marie Thérèse; mais le travail est trop intéressant pour ne pas tenter un savant aussi consciencieux et aussi documenté que M. Schlitter.

H. LONCHAY.

---

[1] Dans le répertoire bibliographique qui termine l'ouvrage nous ne trouvons mentionnés ni le mémoire de M. Magnette sur *Joseph II et la liberté de l'Escaut*, ni celui de M. Hubert sur la *Torture aux Pays-Bas autrichiens*.

[2] *Fébronius et le fébronianisme*, pp. 152 ss. Bruxelles, 1889.

P. Roussel. **Correspondance de Le Coz, évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine** (Publiée par la Société d'Histoire contemporaine). Paris, Picard, grand in-8°, 430 pp. 1900. Prix : 8 fr.

Ce Claude Le Coz, dont la Société d'histoire contemporaine vient de se mettre en peine de publier une assez volumineuse correspondance, était évêque dit « constitutionnel » du département d'Ille-et-Vilaine. Élu en mars 1791, il ne quitta le siège épiscopal de Rennes qu'après la conclusion du Concordat, pour être promu à l'archevêché de Besançon en avril 1802. Il faillit revêtir la pourpre cardinalice, et mourut le 3 mai 1815, après avoir fait acte d'adhésion au régime bourbonien.

Cet honorable et digne ecclésiastique n'aurait, sans doute, laissé que peu ou point de souvenirs dans l'histoire de son pays, si les circonstances n'en avaient fait un prélat à une des époques les plus troublées en France, et dans un ressort, la Bretagne, où les passions politiques et religieuses, plus excitées que partout ailleurs, rendaient la situation d'un évêque « assermenté » particulièrement délicate et personnellement dangereuse. C'est cette situation même qui rend la correspondance de Le Coz intéressante à lire, utile à consulter. Notre évêque avait pour principal correspondant le célèbre abbé Grégoire, le chef de l'église républicaine constitutionnelle. Ayant adhéré, dès les premiers jours, à la Constitution civile du clergé, il resta inébranlablement fidèle à ses convictions politiques, et ce n'est que lorsqu'il eut tous ses apaisements de conscience qu'en 1801, une fois le concordat signé, il donna, ainsi que tous les autres prélats assermentés, sa démission, pour accepter une charge sous le régime nouveau. Il ne se laissa jamais entraîner à aucune compromission vis-à-vis de personne ni de quelque parti que ce fût, pas plus devant Grégoire, avec lequel il discute constamment et dans une pleine indépendance d'idées, que devant les jacobins, hébertistes, « théosophistes » et autres fanatiques de la Révolution, ou devant les multiples ennemis de celle-ci, ardents à détruire tous les soutiens des lois religieuses votées par les deux premières assemblées révolutionnaires.

Le Coz fut ce qu'on peut réellement appeler un modéré : il fut un apologiste sans réserves de l'élection des membres du clergé par les assemblées électorales, mais, évêque constitutionnel, il consacra toute son activité épiscopale à prêcher le respect des lois, à combattre les intolérants, d'où qu'ils vinssent; il n'eut qu'un désir, amener la pacification des esprits sur le terrain religieux, établir l'unité religieuse en un diocèse qu'avaient profondément divisé les décrets de la Constituante. Mais il eut beau faire, être animé des plus charitables et des

plus équitables intentions. Il parlait et agissait en modéré : il ne devait donc pas cesser d'être le point de mire des clubs, des représentants en mission et des autorités. Aussi connut-il la prison, et risqua-t-il de finir ses jours sur l'échafaud ! Il était « assermenté » : il ne devait donc pas cesser non plus d'être en butte aux accusations, insinuations, calomnies, mépris ou même aux attaques à main armée des chouans, prêtres insermentés et autres soutiens de la contre-révolution. Aussi fallait-il être assassiné et mourir de faim dans son palais épiscopal !

Il devait, du reste, en être ainsi. Vouloir travailler à établir la paix et l'union religieuses, alors qu'on se trouvait affligé d'un vice rédhibitoire, celui d'être revêtu du titre d'évêque constitutionnel, c'était là s'atteler à une œuvre irréalisable, car, nous savons aujourd'hui quels furent les effets profondément désastreux provoqués par les décrets sur le clergé, après 1791. Vouloir d'autre part faire preuve de modération, de tolérance dans l'exercice d'une fonction publique, était bien dangereux à cette époque terrible où les pouvoirs centraux n'étaient portés ni à l'une ni à l'autre, par nécessité ou par fanatisme.

Aux époques troublées de l'histoire, les modérés ont toujours tort, surtout quand les passions religieuses sont en jeu. Tel est l'enseignement qui se dégage de la lecture de la correspondance de Claude Le Coz. Il fut honnête homme, il voulut être bon, il prêcha la paix, et l'oubli des offenses : c'était plus qu'il n'en faillit, en un temps où tout était comme en dehors des conditions ordinaires de la vie sociale, pour n'être ni heureux ni compris.

F. Magnette.

Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles. 2 fr. le vol. Paris, C. Reinwald (Schleicher). — I. André Lefèvre. **Les Gaulois (origines et croyances)**. 1900. 203 pp. 14 fig. — II. E. Sieurin. **Notre Globe**. 1900. 313 pp. 44 fig. 2 cartes.

Les éditeurs de la *Bibliothèque des Sciences contemporaines* et des *Livres d'or de la science* viennent de mettre en vente les premiers volumes d'une petite *Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles*. Succès oblige. La collection nouvelle s'est assurée, pour ses débuts, la collaboration d'un publiciste aussi connu dans le monde des philologues, des historiens et des philosophes que dans celui des poètes néo-hellénistes, M. André Lefèvre. Son livre *Les Gaulois* (*origines et croyances*) nous présente le tableau du monde celtique pré-romain, vivifié à l'aide des données les plus récentes de la linguistique et de l'anthropologie.

Après avoir délimité le domaine antique des Celtes à droite et à gauche du Rhin et identifié les Hyperboréens, les Celtes, les Galates, les Gaulois, les Bolgs ou Volks, M. A. L. suit les Gaulois dans leur marche vers l'Italie, en Espagne et en Gaule. Il résume ensuite dans une forme lumineuse — qu'on souhaiterait pourtant plus brève — la conquête des Gaules par Jules César; il recueille, dans les textes anciens et les monuments, les vestiges de la langue gauloise et des idiomes celtiques, établit au moyen de la philologie celtique les affinités du gaulois avec les langues indo-européennes, en particulier avec le latin. Dans la religion gauloise anté-romaine, M. A. L. fait voir une mythologie « essentiellement polythéiste », indo-européenne dans ses éléments, mais mêlée de « légendes et pratiques ligures, ibères et phéniciennes ». [1] Quant aux druides et au druidisme, il n'hésiste pas à leur enlever la « faveur posthume » dont on les a gratifiés indûment. Un court chapitre est consacré à la recherche des débris confus des origines et croyances primitives de la nation *erse* et *galloise*. Le volume se termine par un aperçu sur les *Ligures et les Préceltes*, ces celtes bruns antérieurs peut-être de douze cents ans à leurs conquérants gaulois, qui forment encore aujourd'hui « la masse du peuple français » dans les bassins de la Seine, de la Loire, du Rhône et de la Garonne. Remontant jusqu'aux Ibères auquels les Ligures se substituèrent graduellement dans le Nord de l'Italie et sur les deux rives du Rhône, M. A. L. accepte en grande partie la thèse de M. d'Arbois de Jubainville sur l'origine indo-européenne de ces derniers, arrivés dans l'Europe occidentale avant les Celtes, les Ombriens et les Germains. Les Gaulois blonds au sixième siècle, les Romains plus tard rejetèrent les Ligures au-delà du Var. Avec M. d'Arbois, M. A. L. retrouve dans leur vocabulaire, leurs mœurs et leurs mythes le caractère indo-européen.

M. A. L. a su développer avec une aisance, une élégance pleine de charme une matière encore obscure et controversée. Le seul reproche qu'on adressera peut-être à son livre, c'est celui d'être un peu trop... savant. Nous croyons, pour notre part, qu'il serait bien difficile de mieux vulgariser un ensemble de faits intéressants que les *celtomanes* — le mot est employé par M. A. L. — ont parfois défigurés comme à plaisir.

M. E. Sieurin, auteur de publications géographiques destinées à l'enseignement, étudie dans le volume intitulé « *Notre Globe* » le passé, le présent et même l'avenir de la Terre. Partant de la nébuleuse

---

1 Parmi les figures intercalées dans le texte, on remarque la reproduction de plusieurs fragments des bas-reliefs provenant des autels élevés à Jupiter par les *Nautes* parisiens.

primitive, il esquisse à grands traits les époques géologiques pour s'attacher surtout à l'examen des transformations lentes, mais continues et multiples que subit le globe terrestre dans ses formes extérieures. L'origine de la Terre, le relief terrestre, la mer, les côtes, les eaux douces, le climat, la flore, la faune, l'homme et l'avenir de la Terre : telle est la succession des chapitres de ce petit volume.

L'information est sûre [1], la matière est bien ordonnée, la forme alerte et vivante. A côté de chaque fait, constaté brièvement, mais avec clarté, M. E. S. nous dit sa raison d'être et nous en montre les effets les plus saisissants. Les théories, forcément généralisées, ne valent ici que par les exemples : ceux-ci sont bien choisis, la plupart très concluants ; leur nouveauté repose de la banalité fatigante de ces exemples *classiques* dont sont encombrés tant de traités de géographie physique. De petits dessins très simples et très suggestifs ou le plus souvent des reproductions photographiques aident à la démonstration. Aux nombreuses figures dont le texte est émaillé sont jointes deux petites cartes : l'une du lac de Genève (relevé bathymétrique), l'autre du bassin parisien de la Seine (exemple d'érosion fluviale). Le meilleur chapitre, selon nous, est celui dans lequel M. E. S., après nous avoir décrit sommairement les influences de *milieu* qui agissent sur le développement de la civilisation en général, nous montre en traits nets et incisifs les péripéties de la lutte entre l'homme et la nature, signalant tour à tour les victoires les plus décisives du premier et les efforts parfois triomphants de la seconde pour reconquérir son domaine (chap. IX, pp. 161-197).

EM. DONY.

J. VEREST. **Manuel de Littérature.** Bruxelles, Société belge de librairie, 1900. 700 pages. Prix : fr. 4-50.

L'utilité des manuels classiques est de nouveau mise à l'ordre du jour et l'on sait que cette question figure au nombre des problèmes complexes que soulève la revision prochaine des programmes dans l'enseignement moyen. On doit reconnaître que le traité publié par M. Verest ne peut que fournir des arguments et des armes aux professeurs qui demeurent partisans d'une étude théorique, approfondie et

---

1 Nous ne contesterons pas l'exactitude de quelques chiffres invoqués çà et là; mais nous voudrions voir rectifier une orthographie fautive : la *Leysse* (pour la *Lesse*), p. 132 (texte) et p. 209 (index des noms cités dans l'ouvrage).

complète, des principes de style et de littérature. Cet ouvrage, en effet, n'est pas seulement le dernier en date et le plus complet des manuels; il se distingue encore par une méthode rigoureuse, une langue claire et sobre et le choix judicieux des exemples.

Mais malgré tout l'intérêt qu'on prend à le lire, M. Verest, pas plus que Baron, Leclerc, Lefranc et tant d'autres ne pourra échapper aux critiques; car beaucoup pensent aujourd'hui que l'enseignement systématique des préceptes littéraires fait perdre à la classe un temps précieux et ne répond qu'imparfaitement au but que l'on se propose.

Dans les lignes qui vont suivre, nous tâcherons de donner une idée exacte de l'ouvrage de M. Verest, tout en formulant les réserves et les réflexions que nous suggère l'emploi des manuels au cours de littérature.

Le livre qui nous occupe représente une somme de travail considérable et dénote chez son auteur, en même temps qu'une connaissance approfondie des chefs-d'œuvre de toutes les époques, un sens esthétique très affiné et une compréhension nette des principes qui doivent guider l'écrivain et l'orateur. Il suffit de parcourir cet ouvrage pour se convaincre que l'auteur a abordé toutes les questions, toutes les controverses qui de près ou de loin se rattachent à l'art d'écrire et à l'évolution des littératures. En une matière tant de fois traitée et ressassée, M. Verest a su s'écarter des sentiers battus et rester lui-même, ce qui n'était point banal, car, d'ordinaire rien ne ressemble autant à un manuel de littérature qu'un autre manuel. Sans doute, on ne peut guère innover en pareille matière, ni sous prétexte de faire œuvre originale, transformer les lois de la composition et du style; mais il peut y avoir des façons nouvelles de présenter des notions dont la justesse est depuis longtemps démontrée, en même temps que des arguments nouveaux pour les mieux établir encore. C'est ce qu'a voulu faire M. Verest qui, dans ses développements et sa méthode, ne s'astreint jamais à suivre la voie indiquée par l'un ou l'autre rhéteur.

On peut certes discuter plusieurs de ses appréciations et de ses réserves, regretter des omissions qui ne doivent pas être involontaires : mais au moins n'avons-nous plus à déplorer ici le ridicule ou dédaigneux silence que croyaient généralement devoir observer les auteurs de ces sortes d'ouvrages à l'égard de certaines écoles et de certains hommes dont on peut désapprouver les tendances, mais qui malgré tout forcent l'attention par l'originalité de leur talent. Car M. Verest est classique et moderne tout à la fois; dans l'énumération des modèles et le choix des exemples il sait faire une large place aux chefs d'œuvre littéraires du siècle qui vient de finir : c'est ainsi, pour n'en citer que quelques-uns, que vous trouverez ici les noms de Daudet, de Dumas, de

Labiche, de Pailleron, de Bourget, de Sardou, de Rostand, de Mallarmé, de Zola, de Verlaine. De même, M. Verest s'inspire souvent dans ses appréciations littéraires de la critique moderne et contemporaine; à l'appui de ses dires il invoquera tour à tour Taine, Brunetière, J. Lemaître, Petit de Julleville, Pellissier, Lanson, Patin, Sarcey et bien d'autres encore. Ajoutons qu'en tête de chaque chapitre figure une bibliographie très complète et composée avec soin.

L'ouvrage est, du reste, très étendu et ne comporte pas moins de 700 pages d'un texte compact; c'est assez dire que nous ne pourrons qu'indiquer ici la marche générale suivie par l'auteur, tout en nous attachant plus particulièrement aux développements qui nous ont paru donner lieu à certaines observations.

La première partie du livre embrasse les lois communes à tous les genres; mais avant d'aborder l'étude de la composition et de l'élocution, l'auteur consacre tout un chapitre aux notions de psychologie littéraire, trouvant rationnel sans doute de commencer un traité de ce genre par l'examen des facultés que mettent en œuvre l'orateur et le poète, l'auditeur et le lecteur, les premiers pour charmer et convaincre, les autres pour s'assimiler l'œuvre d'autrui. Ces considérations sont de nature à intéresser tous les maîtres; mais nous ne pensons pas, quoi qu'en dise M. Verest, qu'elles puissent captiver les élèves de 4e et de 5me. Qu'on en juge par ces quelques exemples : l'auteur croit devoir cataloguer et définir les diverses passions dérivant, les unes, de l'appétit concupiscible, les autres de l'appétit irascible; il nous dit ailleurs que l'intelligence peut présenter le *bien* et le *mal* à la volonté sous quatre aspects différents, puis nous parle des rapports entre la volonté et la passion, définit l'idéalisme et montre les relations qui existent entre l'imagination et l'intelligence..... Quiconque a la pratique de l'enseignement sait la répulsion instinctive qu'éprouvent à l'égard des choses abstraites les jeunes élèves : c'est à leur niveau que le maître doit savoir descendre en rendant son enseignement de plus en plus vivant et concret; qu'importent ces définitions froides et insipides qui ne laisseront dans les esprits qu'une trace bien légère et n'aideront aucunement, pensons-nous, à faire comprendre et sentir la beauté des œuvres expliquées en classe. M. Verest a sans doute deviné les critiques qu'on lui adresserait à cet égard, car, d'avance il répond dans sa préface à ceux qui penseraient autrement que lui : « Quoi! dit-il, sans cesse nous parlons à nos élèves d'idées, de raisonnement, d'imagination, de sensibilité, d'art, de poésie, d'éloquence, de logique, de pathétique, d'esthétique et nous ne leur inculquerions pas le concept, la chose dont tous ces termes ne sont que le signe! Nous leur apprendrions à jongler avec des mots vides dont ils ignorent le sens! »

M. Verest a bien raison de détester ces sortes de jongleries, d'autant

plus qu'au sortir de l'école, nos jeunes gens ne seront que trop tôt portés à se repaître de phrases sonores; mais nous pensons précisément que ces définitions philosophiques, malgré leur précision, sont machinalement apprises par l'enfant qui ne se préoccupe guère du sens qu'elles représentent, alors que dans son enseignement, le maître peut, par des exemples pittoresques et des rapprochements ingénieux, redresser le jugement et le sens moral de son jeune auditoire.

Dans les 150 pages qu'il consacre au style, M. Verest adopte une disposition assez différente de celle qu'on rencontre d'ordinaire dans les manuels de l'espèce : l'auteur part de ce principe que pour s'initier avec méthode à un art quelconque, il faut tout d'abord connaître la nature et les effets propres des moyens et des instruments que cet art met entre nos mains; aussi s'occupe-t-il en premier lieu du mécanisme du langage qu'il considère au point de vue linguistique, puis au point de vue littéraire, c'est-à-dire qu'il passe successivement en revue les moyens grammaticaux et les moyens musicaux. Aux premiers se rattache l'étude du mot, de la proposition, de la phrase, des figures de syntaxe et de pensée, dont l'auteur s'attache à nous donner une énumération aussi complète et détaillée que possible; nous croyons même qu'il détient le record en cette matière. — L'étude des moyens musicaux l'amène ensuite à examiner la mélodie et le rythme de la phrase, ainsi que les figures d'harmonie telles que l'allitération, l'assonance et les diverses formes de la répétition. Il nous parle assez longuement aussi de la versification française, de la manière de scander le vers, de la richesse et de la disposition des rimes, et de l'importance de l'accent rythmique.

Dans le chapitre suivant intitulé : les lois du style, M. Verest examine l'usage que l'écrivain et l'orateur devront faire de ces moyens grammaticaux et musicaux. S'écartant des dénominations traditionnelles, il demande pour le style la correction, la dignité, la vigueur, le coloris, le mouvement et le nombre. Cette partie du livre nous semble bien conçue, d'autant plus que l'auteur a toujours soin d'appuyer ses dires de citations étendues et nombreuses, très souvent empruntées aux écrivains de ce temps-ci. Mais chacun de ces divers points donne lieu à des développements beaucoup trop longs; car M. V. a l'amour des subdivisions et se plait à accumuler à tout propos les lois, les règles et les remarques. Sans doute celles-ci sont judicieuses et dénotent de sa part une réelle subtilité en matière littéraire ainsi qu'un grand souci de méthode et de clarté. Mais nous plaignons l'élève qui, dès la quatrième devrait, selon l'auteur, s'assimiler ce chapitre touffu de l'élocution et nous nous demandons si le résultat final sera pour lui en rapport avec le temps et les efforts qu'aura exigés cette étude.

De même les observations relatives au débit, à la diction et au geste

sont très intéressantes à lire; mais il va de soi que c'est grâce à une pratique constante de l'élocution et de la lecture que l'élève, guidé par un maître intelligent, arrivera peu à peu à s'exprimer avec la netteté et la correction voulues.

On voit que dans le livre de M. Verest l'étude du style précède celle de l'invention et de la disposition. Si l'on veut, dit-il, développer chez l'élève le goût du beau, il faut que tout d'abord il apprenne à donner aux idées et aux sentiments les plus divers leur expression parfaite; c'est à partir de la troisième seulement qu'il devra faire des assemblages d'idées et rédiger des touts complets. Aussi destine-t-il à cette classe le livre de la composition, lequel embrasse tout à la fois l'art de trouver les idées et l'art de les disposer.

Si donc nous comprenons bien la pensée de l'auteur, dans les classes de 6ᵉ, 5ᵉ, et 4ᵉ on ne devrait s'occuper que d'analyses littéraires et d'exercices de phraséologie; nous croyons, au contraire, qu'il est utile de familiariser de très bonne heure l'enfant avec les travaux de composition, appropriés à son développement intellectuel et aux connaissances qu'il a acquises. La rédaction de phrases isolées l'habituera évidemment à bien dire ce qu'il veut dire; mais il est rare que l'analyse d'un sentiment ou la vue d'un objet n'éveillent immédiatement dans l'esprit le souvenir d'autres sentiments et d'autres objets. N'est-il pas naturel de suivre, d'aider et de diriger cette tendance de notre esprit à grouper les idées qui s'appellent l'une l'autre, et ne vaut-il pas mieux que l'enfant apprenne sans retard à mettre parmi elles de l'ordre, de l'unité, de la cohésion? Il faudra de très bonne heure aussi remédier à la pauvreté d'imagination, dont se plaignent naïvement les élèves, en leur montrant comment par la réflexion et les recherches on arrive à féconder une matière qui, à première vue, paraissait ingrate et stérile. Il ne nous semble donc pas rationnel de répartir ainsi entre plusieurs classes la théorie de l'art d'écrire; car, au fond, l'élève de sixième et le rhétoricien s'inspirent, dans leurs travaux écrits, des mêmes préceptes et du même esprit, mais les procédés qui, chez les premiers demeurent à l'état élémentaire, de classe en classe, se perfectionnent, se compliquent et se précisent.

Si nous ne partageons pas l'avis de M. Verest en ce qui concerne le pensum qu'il attribue aux différentes classes, nous ne pouvons qu'approuver les judicieux conseils qu'il donne aux jeunes gens pour combattre la stérilité littéraire et recueillir les matériaux nécessaires dans le travail d'invention. La lecture de ces pages, faite et commentée par le maître sera écoutée avec intérêt et profit, d'autant plus que la théorie des topiques est ici exposée d'une manière succincte, exempte

de toute phraséologie scolastique, et envisagée au point de vue des résultats pratiques et immédiats.

Il en est de même du chapitre de la disposition bien que quelques-unes des remarques présentées ici nous paraissent se rapporter plutôt à la découverte des idées qu'à l'art de les arranger. M. Verest examine tour à tour comment on développe une proposition, comment on dépeint un objet, comment on raconte ou représente une action. Car toutes les compositions littéraires peuvent, dit-il, se ramener à trois types généraux : thèse, description et narration — lesquels se combinent dans certaines œuvres.

L'examen méticuleux des caractères particuliers à chacun de ces genres, amène inévitablement l'auteur à multiplier les points de vue, les qualités et les espèces : ces dénombrements arides sont heureusement compensés par d'intéressantes citations empruntées à la littérature contemporaine.

« Théorie spéciale des genres » tel est le titre suffisamment explicite de la 2me partie dans laquelle l'auteur s'occupe de la conversation, du genre didactique, de l'éloquence et de la poésie. Ce n'est plus un simple commentaire de l'Art poétique que nous offre ici M. Verest qui ne néglige l'étude d'aucune forme littéraire et montre comment les anciens genres se sont transformés, ce qu'ils sont devenus sous la plume des écrivains modernes. Mais l'habitude et le besoin de tout classer et subdiviser conduit parfois l'auteur à des combinaisons, pour le moins inattendues. C'est ainsi qu'après avoir établi avec suffisamment de netteté les différences qui séparent l'épopée naturelle de l'épopée savante, M. Verest rattache à ce dernier genre le roman qu'il appelle l'épopée moderne; il y a sans doute dans ce rapprochement quelque chose de fondé, mais le roman méritait d'être traité à part et non d'une manière accessoire, comme succédané d'une genre poétique, d'autant plus que l'auteur lui même écrit quelque part que depuis un demi siècle le roman a relégué en quelque sorte à l'arrière plan tous les autres genres littéraires.

Il faut de même beaucoup de bonne volonté au lecteur pour découvrir des « compositions secondaires du genre épique » dans les petits poèmes descriptifs de Gautier et de Hérédia, dans les tableaux idylliques de Virgile et d'Autran, dans l'énigme du sphynx, dans le logogriphe et même... dans la charade. Car tous ces mets disparates nous sont présentés sur le même plat ayant nom : poésie épique, de manière à constituer une assez indigeste salade : malgré les distinctions subtiles établies par l'auteur, on ne peut que s'étonner du bon voisinage qu'en ce chapitre encore il crée entre les métamorphoses d'Ovide, les ballades de Hugo, les contes d'Andrieux et de Daudet, pour finir par

les apologues de La Fontaine. Puisque plus loin M. Verest consacre un chapitre aux genres intermédiaires, n'eût-il pas été plus logique et plus simple de ranger également sous ce titre les développements auxquels nous venons de faire allusion?

D'autres fois l'auteur de ce manuel croit devoir faire entrer dans la théorie des genres des détails accessoires dont le maître pourra, et devra même parler à l'occasion, mais qu'il n'est pas nécessaire de grouper d'une façon systématique dans des chapitres dont l'étude ne pourrait que surcharger la mémoire des élèves. A propos de la dialectique, par exemple, l'auteur s'étendra longuement sur les différences qui séparent le doute, l'opinion, la certitude; au chapitre de l'éloquence il multipliera les explications touchant la procédure des *quaestiones* et les délibérations du sénat romain. Ailleurs, après avoir établi la règle de la vraisemblance dramatique il en déduit cette conséquence qu'il faut bannir de la scène sérieuse le merveilleux direct et les agents surnaturels invisibles par nature, tels que les anges et les démons. Parlant ensuite des moyens de représentation dont dispose le dramaturge, il indiquera le jeu des acteurs, les décors, les trucs et même le maquillage usité dans le théâtre moderne. L'étude des conventions dramatiques est également accompagnée de détails précis, d'une vérité si élémentaire qu'ils en paraissent naïfs. Il y a là bien des choses qu'une classe attentive pourrait aisément découvrir en observant et en se rappelant; car il n'est pas bon de tendre trop souvent la perche à l'élève, en lui fournissant ainsi un luxe d'explications dont la simple lecture peut le dispenser de réfléchir.

C'est parfois à ce résultat qu'arrive M. Verest qui craignant de laisser inexplorée l'une ou l'autre parcelle du vaste champ des théories littéraires, a voulu que l'élève, en feuilletant ce livre, y retrouve tout ce qui peut lui venir en aide dans l'analyse des œuvres et les travaux de composition. Ce n'est pas qu'il songe à amoindrir le rôle du maître, à remplacer la parole de celui-ci par un enseignement purement dogmatique. Mais pour que l'élève puisse s'assimiler les explications et commentaires donnés en classe, il faut qu'il ait à sa disposition un code où il trouvera condensés et distribués avec ordre les principes généraux qui doivent le guider. Le traité de M. Verest n'est donc « qu'un outil de travail, un manuel scolaire destiné à être compulsé sans cesse, avant, pendant et après la classe, comme une grammaire et un dictionnaire. »

En d'autres termes, si nous comprenons bien, l'étude des principes devra être tout à la fois la préparation, l'accompagnement et la résultante inévitables de l'étude des œuvres. Compris de la sorte, l'usage du manuel aura, pensons-nous, tant pour les maîtres que pour les élèves de réels inconvénients. De deux choses l'une, en effet: ou bien le maître

ayant adopté un traité de littérature, devra le considérer comme un type uniforme, auquel il subordonnera ses idées et sa méthode à lui, perdant ainsi toute initiative pour en arriver à accomplir d'une façon toute machinale sa besogne quotidienne. Ou bien, voulant malgré tout donner à son cours un cachet personnel, le professeur s'écartera parfois de la voie suivie par l'auteur du livre, se trouvera même sur certains points en contradiction avec lui, ce qui ne pourra qu'amener dans l'esprit de ses auditeurs du doute et de la confusion.

N'est-ce point, du reste, une erreur fondamentale que de vouloir enseigner la littérature, comme on enseigne les sciences exactes? Lorsqu'il s'agit de mathématiques, d'histoire, de géographie, il est naturel qu'on mette dans les mains du jeune homme un ouvrage lui permettant d'apprendre les phénomènes, les faits, les vérités dont la connaissance est indispensable pour comprendre les déductions, les applications et les commentaires qui feront l'objet particulier de l'enseignement. Il n'en est pas de même dans l'étude du langage et des belles lettres qui trouve sa base et son point de départ non dans les préceptes exposés par les rhéteurs, mais dans l'examen des œuvres; après avoir été analysées et comprises, celles-ci donneront également lieu à des commentaires spéciaux, comme à des constatations d'un ordre plus général, que viendra parfois préciser et souligner l'enseignement du livre. Le manuel a donc, dans le cours de littérature, une place, mais une place accessoire qui ne permet pas qu'on le considère comme le vade-mecum obligé, l'indispensable *Baedeker* dont l'étudiant devra se munir.

Au reste les multiples notions qui encombrent ces sortes d'ouvrages ne s'adressent guère qu'à la mémoire et n'apportent pas une aide efficace à ceux qui veulent réussir dans l'art de bien penser, de bien dire et de juger sainement les œuvres : il est rare que les élèves qui se distinguent dans les compositions théoriques soient également les plus forts en élocution et en style. La chose n'a rien d'étrange; car, quoi que vous fassiez, le jeune homme dont la tête est farcie de principes absolus et de jugements tout faits, ne les met guère en pratique lorsqu'il s'agit de se livrer à un travail personnel. Bien qu'il connaisse les règles à la lettre, sa nature, bonne ou mauvaise, vive ou inerte, reprend alors le dessus. C'est donc cette nature qu'il faut former et corriger par des lectures réfléchies, des analyses consciencieuses d'où le maître pourra déduire, en les condensant les lois essentielles du style; car il ne s'agit pas de proscrire l'étude des préceptes qui dans la composition et dans l'examen des œuvres guideront le jeune homme en l'empêchant de s'abandonner aux caprices d'une imagination vagabonde et téméraire. Si à des pages bien écrites vous opposez des phrases incorrectes ou banales, l'élève saisira les différences, pourra les

définir, et par une série de sous-questions sera amené à formuler lui-même les principes qu'il devra retenir : car c'est toujours à l'antique méthode de Socrate qu'en revient la saine et pratique pédagogie. Mais l'application de cette méthode n'est pas toujours aisée et exige souvent que le maître insiste sur certains points, multiplie les explications, et réponde aux objections possibles. L'attitude même des jeunes gens qui l'écoutent fournira à un professeur expérimenté de précieuses indications; c'est en observant la physionomie tour à tour attentive, indifférente ou distraite de ses élèves qu'il sera amené soit à développer, soit à abréger certaines considérations, soit encore à présenter l'idée sous une forme plus imagée et plus précise. Dans son enseignement, il tiendra compte encore de l'âge et de l'intelligence des élèves, de l'instruction qu'ils ont précédemment reçue, des lectures qu'ils ont faites, toutes choses dont ne peut se préoccuper l'auteur d'un manuel qui s'adresse indistinctement aux natures bien douées et aux esprits bornés, à ceux qui savent déjà comme à ceux qui n'ont jamais rien lu : en sorte que cet exposé des lois du style tout en reposant sur une base uniforme et solide pourra être présenté différemment selon les milieux et les classes. Quand la matière aura été approfondie et comprise par tous, le maître récapitulera, en les coordonnant, les principales remarques qu'il fera transcrire sous une forme succincte; ces brèves notions résultant ainsi d'une sorte de collaboration et d'échange de vues entre le professeur et ses élèves, n'auront pour eux rien de dogmatique et se retiendront d'autant plus sûrement.

Il en sera de même, à certains égards, pour l'étude des genres littéraires; sans doute le maître, avant d'aborder l'examen d'une satire, d'un drame ou d'un discours exposera brièvement les traits généraux de l'œuvre et les circonstances particulières au milieu desquelles elle a vu le jour. Mais une fois le terrain déblayé de ces indispensables préliminaires, plus on avancera dans l'étude du morceau et plus se dessineront les caractères du genre auquel il appartient, plus se préciseront l'originalité et le talent du poète ou de l'orateur. Comme les notions d'histoire littéraire se confondent ici avec la théorie pure, le maître aura plus souvent recours aux détails intéressants que peut fournir le livre.

Mais la consultation du manuel n'aura d'autre utilité que de préciser davantage, sur certains points, les données fournies par le maître et puisées par lui dans l'étude des œuvres. On aura notamment recours à ces sortes d'ouvrages si l'on y trouve des citations et des exemples donnant matière à d'instructifs et caractéristiques rapprochements. A cet égard, le livre de M. Verest pourra faire l'objet de maintes lectures et notre désir est de le voir figurer dans toutes nos bibliothèques scolaires. Mais c'est en classe, sous la direction et l'impulsion du

maître que se fera le travail essentiel, tant théorique que pratique. Si complet et si savant qu'il puisse être, jamais l'enseignement du livre ne pourra être préféré à la méthode naturelle, consistant à faire découvrir par les élèves eux-mêmes les principes fondamentaux qui régissent la langue et les ouvrages.

R. Gallet.

Hermann Suchier und Adolf Birch-Hirschfeld. **Geschichte der französischen Litteratur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart.** Leipzig und Wien, bibliographisches Institut, 1900. xii-733 pp. in-8°.

Il y a vingt ans un livre de vulgarisation français était le plus souvent une œuvre de médiocrité facile et superflue; une œuvre allemande du même caractère attestait de la conscience, une connaissance personnelle des faits, l'art de les grouper, de leur conserver une proportion conforme à la réalité, souvent l'art plus malaisé d'être concis et synthétique, parfois, enfin, l'art d'attacher le lecteur. Les temps sont changés au profit de la France, ce qui ne veut pas dire que les manuels allemands ont perdu pour nous toute leur opportunité. Mais il est certain qu'on peut leur opposer toute une série d'excellents livres, court-vêtus et substantiels, dont la jeune école parisienne est en droit de revendiquer le très grand mérite; cette école a su s'assimiler les bonnes méthodes germaniques et garder des qualités qui n'étaient guère qu'à elle; ses productions ont la clarté et l'élégance et il n'en va pas toujours ainsi des ouvrages rivaux, édités à Berlin ou à Leipzig.

Plus d'un lecteur aura été surpris en lisant l'intitulé de ce compte rendu. Il se sera demandé *in petto* s'il était vraiment besoin d'une nouvelle histoire de la littérature française, et s'il s'imposait qu'elle fût écrite en Allemagne. N'avons-nous pas, entre autres publications récentes, celles de MM. Brunetière et Faguet, et dans un autre format, l'œuvre collective dont M. Petit de Julleville se fit l'éditeur? Est-ce que le manuel de M. Lanson aurait perdu son opportunité?

Il n'en est évidemment rien, et pourtant on ne peut regretter que MM. Suchier et Birch-Hirschfeld se soient mis à l'œuvre. D'abord ils s'adressent au public allemand, et ils ne s'en cachent pas; ce public a des exigences, comme il a une optique qui ne sont pas les nôtres; il est à la fois plus facile et plus difficile à contenter. Ensuite il y avait intérêt à ce que deux hommes missent leur expérience en commun pour triompher des difficultés inhérentes à une telle entreprise. Voyez-vous, en France, M. Gaston Paris et M. Brunetière s'associant pour écrire une histoire de nos lettres, des serments de Strasbourg à Chateaubriand? Le moyen âge

ne serait plus sacrifié, comme il l'est trop dans les manuels écrits en notre langue; et puis deux philosophies se superposeraient, si je puis dire, en même temps que deux éruditions. Il est vrai qu'elles risqueraient de se contredire.

Et voici où éclate déjà l'avantage d'une combinaison de plumes comme celle-ci. MM. Suchier et Birch-Hirschfeld sont tous deux les élèves de M. Ebert, l'éminent philologue de Leipzig, à qui l'étude du moyen âge latin, celle du moyen âge roman et même celle de nos littératures modernes sont redevables à un si haut point. Tous deux proclament, dans leur avant-propos, ce qu'ils doivent à ce guide ingénieux et précisent même certaines de leurs obligations. La plus grande, ça été certainement de les rapprocher et de les unir en vue d'une tâche, pour laquelle nul, en Allemagne, n'était mieux préparé.

M. Suchier est un médiéviste, surtout connu par ses éditions de textes et ses travaux de grammaire. J'étais vraiment curieux de le rencontrer sur ce terrain quasi nouveau pour lui. Il y triomphe, non seulement par le déploiement d'une érudition aisée, abondante et toujours d'à-propos, mais aussi par l'originalité de sa méthode et de ses conceptions [1]. Au lieu d'une histoire écrite par genre littéraire (comme l'est dans sa concision étonnante le *Manuel* si précieux de M. Gaston Paris), il a, d'accord avec son collègue, excellent connaisseur des siècles modernes, divisé sa matière par époque et tâché de mettre en relief les divers aspects d'une figure littéraire. Pour le moyen âge ce n'était, en vérité, pas commode. La plupart des œuvres sont anonymes, et la personnalité en est absente, du moins au sens où nous l'entendons. Ensuite il y a, jusqu'au commencement du XIIIe siècle, de grandes lacunes dans notre information littéraire. Enfin certains genres

---

1 Il ne m'appartient pas de juger son style; mais il apparaîtra à tous ses lecteurs qu'il a su être neuf d'expression, à maints endroits, dans une matière qui, à force d'être maniée et remaniée, est devenue quasi rebutante de vulgarité. Ces 300 pages abondent en aperçus, ou propres à M. S., ou adroitement repris et rhabillés par lui dans le ton de son livre. Ainsi au sujet de Wace, dont il a la bonne idée de rapprocher l'amour de l'argent de l'avidité de Corneille, au sujet des rapports de Conon de Béthune avec la poésie provençale et de Gontier de Soignies avec la poésie populaire. Le vers 3796 du *Roland* lui fournira un très ancien témoignage du sens " curteis " des fils de l'Auvergne; p. 192 lisez une jolie définition de l'esprit gaulois; Jean de Meung est le " Rousseau du moyen âge "; plus loin ce sont de curieuses suggestions relatives au séjour de Guillaume de Machaut en Bohème et en Allemagne; au sujet de Froissart, on nous rappelle quelles obligations lui a Walter Scott, et, avec un véritable à propos, Bojardo est nommé par M. S. quand il s'agit de caractériser l'auteur de *Bauduin de Sebourc.*

ont eu leur floraison bien longtemps avant l'âge, auquel remontent les textes qui nous permettent d'en définir les caractères, et c'est le cas de l'épopée.

M. Suchier a tenu compte de tout cela; il a adopté une division nouvelle, faisant à l'épopée une place à part, la rangeant même avant les plus anciens textes conservés, ce qui étonne d'abord et peut pourtant se justifier. Car l'épopée est constituée, ou en voie de constitution, dès les temps mérovingiens; les récits du moine de S[t] Gall, la vie de S[t] Faron, le fragment de la Haye nous prouvent qu'elle existait sous des formes dissemblables de celles qui lui seront plus tard familières; mais ces formes elles-mêmes n'ont-elles pas sans cesse varié, et n'avons-nous pas eu, après le court poème en laisses (et peut-être en strophes, avec refrain; voyez le fragment d'*Alexandre* et le *Gormond*), le long poème, puis les récits en prose? Comment a débuté l'épopée en France, c'est ce qu'en dépit des travaux de MM. Gaston Paris, Rajna et Kurth, en dépit des études plus récentes de MM. Voretzsch, Ph. Aug. Becker, Zenker, Schneegans et Lot, nous ne savons pas encore de façon certaine. Est-ce pour ce motif que M. Suchier s'est montré si sobre de renseignements [1] et qu'avant d'analyser avec autorité et avec goût les " gestes „ nationales, il a traité en deux ou trois pages un sujet qui devait, à ses yeux comme aux nôtres, avoir l'importance primordiale des questions d'origine?

Quel que soit le mérite substantiel des pages consacrées à l'épopée, le chapitre suivant satisfera plus pleinement le lecteur; il sera même une révélation pour lui. Car c'est, je crois, la première fois que l'histoire de la poésie provençale est introduite, avec les développements qu'elle comporte, dans une histoire générale de la littérature française; peut-être aurait-elle gagné en intérêt, si, au lieu d'être présentée d'un seul trait (p. 56-96) elle avait été morcelée suivant les époques. Telle quelle, elle fait encore un peu

---

1 Si sobre qu'il soit de renseignements et surtout d'opinions personnelles sur ces questions principielles, il ne l'est pas assez dans un cas pour me satisfaire. Visiblement, l'épopée fut pour lui un genre *populaire* dans l'acception la plus large du terme; p. 135 il revient incidemment sur cet objet et il écrit que " die chansons de geste die verschiedenen Stände *gleichmässig* ergötzen „. Je n'en ai jamais rien cru et je m'en suis expliqué dès 1890, dans un article qui a malheureusement été enfoui dans une obscure publication de province (*Bulletin de Folklore*, I, p. 15). Depuis j'ai été enchanté de noter des opinions semblables à la mienne de divers côtés. Voyez G. Paris, *Poèmes et légendes du moyen âge*, Paris, 1900, p. 78 et *François Villon*, Paris, 1901, p. 85, et E. Stengel, *Zs. f. fr. Spr.*, 22, 135-6, qui dit notamment du *Roland* ceci " Der aristocratische Geist des Rolandsliedes ist ganz unleugbar „, et ajoute des considérations, que je ferais en bonne partie miennes. M. S. sur ce point me paraît avoir gardé quelques illusions d'antan, il m'excusera de le lui dire.

l'effet d'un beau et bon hors d'œuvre; elle garde son individualité propre dans l'ensemble; la chronologie y perd ce que l'unité y gagne, et on regrette de devoir connaître l'Académie des jeux floraux avant la cantilène d'Eulalie.

L'ordre historique n'est strictement observé qu'à partir du chapitre IV (97-104); M. Suchier y étudie nos premiers textes, jusques et y compris le *Saint Alexis* et le fragment d'*Alexandre,* qui est, à mon sens, de l'épopée et devrait être rangé, malgré son thème, à côté des productions de ce genre. Le chapitre V (105-66) est consacré à la période anglo-normande, le chapitre VI (167-233) à celle qui s'écoule jusqu'à l'avènement des Valois (c'est le *terminus ad quem* du petit livre de M. G. Paris); le VIIe (234-70) nous mène jusqu'à François Ier; le VIIIe (271-308) fait encore un retour en arrière, en traitant du théâtre depuis ses origines jusqu'à l'interdiction de 1548.

On comprendra que je ne puisse signaler ici toutes les vues de M. S., ni surtout les observations neuves de détail qu'il fait au cours de son exposé. J'insisterai seulement sur deux ou trois points qui sont de plus grave conséquence ou qui me touchent plus particulièrement.

L'intitulé du ch. V prête à discussion ; l'auteur y étudie le développement littéraire sous les Plantagenets [1]; il attribue donc implicitament à ces princes une action égale à celle qu'un certain nombre de rois de France exercèrent plus tard. Il insiste en tous cas sur la protection intermittente qu'ils accordèrent aux lettres, de même, qu'il fait observer (p. 115) combien de temps il fallut pour que leurs rivaux de l'Ile de France s'intéressassent à cet objet. Il est de fait que Aelis de Louvain, seconde femme de Henri I, que l'impératrice Mathilde et qu'Éléonore d'Aquitaine furent, plus encore que leurs époux, des protectrices intelligentes des écrivains de leur temps; il est non moins certain qu'après un court et lent éveil dans la région frontière du Nord-Est, la littérature en langue d'oïl prit vigueur et conscience d'elle-même dans le duché de Normandie et les portions à demi francisées de la grande Ile. Tous les genres littéraires y furent cultivés, et des chevaliers normands serviront de modèle à plus d'un héros épique (*Coronement Looïs, Moniage Guillaume,* etc.). Est-ce à la protection royale qu'est dû cet essor? Ou ne résulte-t-il pas plutôt de tout un ensemble de causes, qui sont du ressort de l'histoire générale, mais dont M. Suchier indique bien discrètement la principale, lorsqu'il caractérise ce génie normand, aventureux, curieux de nouveautés, avisé et spontané, artiste et

---

1 Il est vrai de dire que deux des cinq subdivisions sont exclusivement consacrées au reste de la France; mais dans la première, M. S. signale l'indifférence des rois, absorbés par d'autres soins; dans la seconde (§ 4) il y insiste, puis rend justice au " mécénatisme " de quelques petits princes; il aurait pu se montrer plus généreux pour nos comtes de Flandre et de Hainaut.

pratique à la fois et qui devait être d'un apport si profitable dans la constitution nationale de la France? J'aurais voulu qu'il insistât là-dessus, et qu'il montrât cette race chevaleresque, transportant, avec ses légendes, ses conceptions artistiques de Rouen et de Bayeux en Sicile, en Pouille, en Terre-Sainte, partout où l'humeur vagabonde et le désir du gain devaient l'amener; on ne saurait pas mauvais gré à un historien littéraire de certains rapprochement entre les monuments de la pierre et du ciseau et les poèmes et les chroniques, où se manifeste une forme particulière de la sensibilité; je reconnais, d'ailleurs, bien volontiers qu'en omettant des considérations de l'espèce M. Suchier ne manquait à aucun devoir essentiel; remercions-le plutôt d'avoir, pour la première fois, groupé en un tableau complet et fidèle tout l'effort de création littéraire qui marque les règnes de Henri I, d'Étienne de Blois et de Henri II; il est telle figure, par exemple celle de Jordan Fantosme, qui acquiert ainsi un relief inattendu; en retour, il m'a paru que l'espace concédé à Wace et aux versions du Tristan était mesuré à une aune un peu rigoureuse: quant à Hue de Rotelande, il est décidément mal partagé (p. 131).

C'est au cours du même chapitre V que M. S. est amené à se prononcer sur les origines du roman arthurien. On remarquera qu'il se tient à mi-côte, entre les doctrines extrêmes de M. Paris et de son école, d'une part, et celles de MM. Förster et Golther, de l'autre. Déjà M. Zimmer avait fait de grandes concessions aux celtophiles, si j'ose employer ce terme incongru; les recherches de M. Rajna ont, indirectement, confirmé les siennes, car elles ont prouvé la haute antiquité des traditions bretonnes en Italie, à plus forte raison en deça des Alpes. C'est ce que M. S. expose avec beaucoup d'adresse; il fait pourtant des réserves sur la valeur de quelques-unes des trouvailles du savant florentin: à son avis, Crestien de Troies s'est inspiré de récits arthuriens qui couraient, bien avant son temps, dans la petite Bretagne; mais qu'ils fussent à l'origine " localisés dans le Sud de l'Écosse et dans le Cumberland ", c'est ce qui ressort de la lecture de Nennius. Certains éléments vinrent se juxtaposer plus tard à ces premières traditions, l'île d'Avalon, Morgues, Lancelot, Yvain et Peredur; à travers les traductions galloises de romans français M. S. reconnaît certains souvenirs cymriques; entre le continent et l'Ile s'opérèrent de bonne heure des échanges poétiques: ainsi est faite avec finesse la part de M. Förster et celle de M. Lot. Pour Tristan et Perceval, l'origine celtique ne se conteste plus. L'ensemble de ces généralités (p. 140-42 et p. 165) laisse une impression de vérité qui manque forcément aux thèses absolutistes; plus d'une fois, enfin, le professeur de Halle refuse de se prononcer, ou il se retranche expressément derrière l'une des opinions divergentes, sans engager son propre point de vue; on le désirerait alors plus catégorique, mais il ne faut pas oublier qu'il est sur un terrain mouvant, que se disputent encore deux écoles.

Les chapitres VI et VII ne soulèvent pas de difficulté doctrinale; il ne s'agit plus d'établir la provenance d'une forme littéraire, ni d'évaluer la dose d'influence étrangère, que révèle une œuvre ou un groupe d'œuvres; les XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles sont riches en productions d'un classement commode; une bonne information suffit pour nous en donner la notion juste et concrète. En général, on ne peut que louer la façon dont s'y est pris M. S. pour arriver à cette fin désirable; il a montré un grand souci du détail, mais les aspects généraux ne sont pas sacrifiés; tout au plus peut-on regretter que dans son énumération des poètes lyriques il ait réservé une place si étroite à l'école d'Arras et qu'en parlant de celle-ci (p. 188-91; cmp. p. 280) il n'ait pas voulu tenir un plus grand compte des travaux de MM. Guy et Guesnon, ni tenté de décrire, fût-ce très brièvement, un état social, dont la connaissance est indispensable au lecteur pour bien comprendre l'esprit qui anime cette poésie essentiellement cancanière, raisonneuse, lourdement artificielle et d'une satire pourtant si mordante et si bouffonne. Il me paraît aussi qu'Adam de le Hale eût mérité quelques développements de plus et que le *Congié* de Baude Fastoul eût été utilement mentionné et rapproché de ceux de l'auteur du *Jeu de la feuillée* et de Jean Bodel. Dans la lyrique courtoise, la part faite à Gace Brulé et à Blondel de Neele n'est elle pas bien réduite, eu égard à l'ampleur relative de leur bagage littéraire? Mais on me permettra de ne pas appuyer sur certaines disproportions qui relèvent, si je puis dire, de l'optique individuelle plutôt que de la critique impersonnelle. Tel écrivain peut, dans mon estime, occuper un rang que lui refuse l'éminent professeur de Halle; il ne saurait y avoir matière à objections sérieuses que dans les omissions ou les faits de goût. Celles-ci sont nulles, ou peu s'en faut, dans ces deux chapitres, nous conduisant de 1204 à François I et dont le labeur ne s'aperçoit pas trop, grâce à une adroite disposition; il faut louer particulièrement l'idée excellente qu'a eue M. S. de consacrer un § spécial aux auteurs italiens de langue française (qu'il traite peut-être avec une prédilection exagérée de développement) et un autre aux écrivains de la cour de Bourgogne, qu'on disperse généralement dans un tableau du XV[e] siècle, alors qu'il y a intérêt à les grouper et à les confronter.

Un dernier chapitre (pourquoi est-il distinct?) est consacré au théâtre; il part de la liturgie dramatique pour aboutir à l'ordonnance de 1548, c'est-à-dire à la proscription officielle d'un art que le goût des lettrés, sinon le goût public, avait depuis longtemps condamné. M. S. fait connaître les formes et les œuvres essentielles de cet art, sans rien négliger de ce qui valait d'être connu. Encore une fois il esquive, avec un soin ingénieux, les difficultés que soulèvent certaines questions d'origine[1]; à dessein sans

---

1 M. S. incline à croire que des opinions émises sur l'origine de la *farce*

doute, il fait la part du lion au théâtre sérieux et n'accorde qu'une attention secondaire aux œuvres comiques.

Telle est la première moitié du beau livre que j'ai pris à tâche d'analyser; elle est l'œuvre du professeur de Halle; force me sera de me contenter d'une courte annonce pour les 400 dernières pages, dues à son collègue de Leipzig; aussi bien n'ai-je pas la même familiarité avec les époques dont ce dernier a entrepris l'histoire intellectuelle, et, d'autre part, il y a pour la critique, même informée, moins à glaner dans un domaine, où M. Birch-Hirschfeld a eu tant de précurseurs, particulièrement en notre langue.

M. B.-H. ne pouvait songer à innover, comme l'a fait M. S., dans la division de sa matière; il a donc, et à juste titre, conservé les cadres que lui offraient ses prédécesseurs. En onze chapitres d'étendue inégale il parcourt le long espace de temps qui sépare l'avènement de François Ier (1515) de la dernière décade du siècle passé (1890). L'équilibre entre les parties de ce vaste ensemble me paraît avoir été fort sagement gardé par lui, et c'est avec raison que sur 400 pages il en réserve une bonne centaine au XIXe siècle; le XVIe siècle en occupe 56, le XVIIe, comme il fallait s'y attendre, est le plus largement traité; le règne de Henri IV, les régences de Richelieu et de Mazarin, enfin le règne de Louis XIV, à l'exception de sa vieillesse, représentent une durée de 95 ans, auxquels sont consacrés 127 pages; le reste (494-589) suffit amplement à une caractéristique exacte, et bien calculée dans ses proportions, des principaux auteurs du XVIIIe siècle.

Où M. B.-H. avait les coudées les plus franches, c'est dans le groupement et l'analyse des écrits du siècle passé. Il est certain que l'Empire, la Restauration, la royanté bourgeoise de Louis-Philippe, le Second Empire et la République de 1870 constituent des divisions commodes pour l'historien, et conséquemment, pour l'historien des lettres. Mais ce dernier n'a pas tout fait quand il a tiré le cordeau de cette chronologie; il convient qu'il suive d'époque en époque certaines manifestations de l'art; une école se survit, et M. Zola en est un exemple, M. Rostand fait tout ce qu'il peut, avec la complicité des Quarante, pour en constituer un autre. Où loger Stendhal? A quelles sources convient-il de rattacher certains poèmes de Verlaine? Peut-on, en le jugeant, omettre ce que nous devons à Gérard de Nerval, à

(p. 298), la plus vraisemblable est celle qui la rattache aux récitations des jongleurs; c'est ce dont je ne suis pas sûr, quoique je partage son scepticisme à l'égard d'autres explications (celle qui a recours aux fabliaux n'est pas “ längst aufgegeben ” (p. 300), car M. C. M. des Granges l'a rééditée en 1897 dans sa thèse latine *De scenico Soliloquio*, p. 83). Je crois qu'il convient d'ailleurs de ne pas chercher une source unique à ce phénomène littéraire d'aspect multiforme, et, dans un travail récent j'ai essayé de montrer quelle était la provenance des éléments comiques associés de bonne heure aux représentations religieuses.

Nodier, à Henri Heine, c'est-à-dire à toute une lignée d'écrivains lyriques (en vers ou en prose) dont la sensibilité est plus proche du génie germanique que du génie latin? Et est-on en droit, dans la caractéristique des groupes même compacts, de ne pas nuancer, de ne pas établir des subdivisions suivant que telle ou telle influence étrangère, particulièrement aux environs de 1830 ou de 1890, a été plus déterminante pour l'artiste et plus prenante sur le goût public?

Il est très intéressant de voir M. B.-H. aux prises avec ces difficultés qui, pour un étranger, se doublent encore de certaines autres, tenant à des dissemblances de tempérament, à des nuances de goût, parfois et comme fatalement a certaines lacunes d'information et à certaines incompréhensions excusables. Ce serait manquer de sincérité que de dire que M. B.-H. a toujours vu net ou tenu la balance égale, manquer de justice que de contester qu'il l'a fait le plus souvent. Sur plus d'un point je ne m'accorde pas avec lui; je le trouve bien chiche de développements pour Châteaubriand, dont il me paraît méconnaître les intimes rapports de dépendance morale avec J. J. Rousseau et dont j'aurais voulu qu'il étudiât, à la suite de son analyse de *René*, la postérité littéraire, sans se borner à une courte mention d'*Obermann* et d'*Adolphe;* ce qu'il dit du chef-d'œuvre de ce grand écrivain, c'est-à-dire des *Mémoires d'Outre-tombe*, est aussi manifestement insuffisant que le § consacré aux admirables *Pensées* de Joubert, dont la correspondance seule, surtout après les révélations de M. Pailhès, méritait bien la demi-page généreusement concédée aux élucubrations de P. S. Ballanche. D'autre part, il me paraît s'exagérer fort l'influence exercée par Henri Heine sur la littérature de son temps, particulièrement sur Baudelaire, qui lui doit peu ou rien. En revanche Stendhal (dont les récits de voyage sont omis) est caractérisé comme romancier avec une finesse enviable; son nom revient chaque fois à la place voulue; il nous aide à démêler par quels fils ténus la tradition du roman psychologique s'est toujours conservée; mais M. B.-H. indique (p. 689) avec beaucoup de pertinence quelles raisons plus profondes assurent à ce genre de fiction " vécue „ de perpétuels retours de faveur en France; ce passage et d'autres analogues sauvent son exposé du défaut de n'être qu'une longue et laborieuse nomenclature; ils nous montrent surtout dans le professeur de Leipzig une vive intelligence personnelle de son sujet. Que cette intelligence ne lui ait pas évité certaines disproportions (ainsi entre M. Bourget et MM. Hervieu et Barrès, infiniment plus *artistes*), certaines iniquités (celle dont les Goncourt sont victimes est, il est vrai, stupéfiante) et enfin certaines omissions (le délicieux peintre de *Dominique* et le robuste auteur du *Mort* ne sont pas nommés; à propos de Leconte de Lisle il n'est rien dit des *Poèmes barbares*, etc. etc.), c'est ce qui n'étonnera et ne froissera aucun lecteur raisonnable; après avoir dépensé des trésors d'indulgence en faveur de MM. Brunetière et Faguet, nous serions vraiment ridicules de

nous gendarmer contre la paille, qui, chez M. B.-H., se mêle rarement au bon grain.

J'allais oublier un des mérites essentiels de ce beau livre; ce sont ses 178 illustrations, reproductions, colorées ou non, de miniatures, fac-simile de manuscrits, portraits, etc. Aucun livre français de l'espèce, pas même le manuel de M. Faguet, ne peut rivaliser avec cette collection de documents parlants, si je puis dire, dont l'intérêt soutient dignement celui du texte.

M. Wilmotte.

L'éducation par l'instruction *et les théories pédagogiques de Herbart, par* Marcel Mauxion. Paris, Félix Alcan. Prix : fr. 2-50.

Former l'enfant pour la vie et pour la société, proscrire l'érudition stérile, le formalisme dans son exagération pédante, fuir l'abstraction, aller aux faits, aux idées, aux sentiments, aux passions, toucher le fond même de la nature; faciliter le travail de l'élève, borner les exercices de mémoire à la connaissance solide des notions élémentaires; faire appel à l'intuition et à l'expérience; habituer l'enfant à considérer comme châtiments et récompenses les suites naturelles de ses actes et à vouloir librement, n'est-ce pas la tendance marquée de la pédagogie actuelle?

Si les progrès pratiques de ce système sont assez nouveaux, sa conception philosophique et ses applications premières remontent à une évolution déjà lointaine dans les fastes pédagogiques; il ne procède pas de tentatives irraisonnées et d'essais réitérés pareils à ceux qui ballottèrent l'enseignement public — en France et en Belgique du moins — dans la seconde moitié du siècle écoulé. Loin d'être un aboutissement hasardeux de l'empirisme, il fut le résultat logique d'une doctrine psychologique étayée sur l'analyse expérimentale, « mathématique » de l'âme.

Cette doctrine, Herbart la professait à Koenigsberg au début du 19e siècle dans la chaire même de Kant dont il combattit avec ardeur et railla avec verve la théorie vaine et abstruse des *facultés*.

Précisément, le but de M. Mauxion est d'initier le lecteur français à la pédagogie de Herbart et de faire ressortir comment elle s'appuye, non sur des tâtonnements ou des abstractions, mais sur une observation scientifique du « mécanisme psychique »; elle se résoudra finalement dans la formule de l'enseignement éducatif, de l'éducation par l'instruction.

L'introduction qui forme à peu près le tiers de l'ouvrage comprend une biographie de Herbart, l'histoire de ses idées et de ses livres. Puis,

en quatre chapitres, l'auteur synthétise la doctrine philosophique du maître — métaphysique, psychologique, morale, religion — et s'efforce à en dégager les idées essentielles dans leur enchaînement rigoureux. En métaphysique, réaliste avec une teinte d'idéalisme, en psychologie, adversaire irréductible de la théorie de la liberté. Déterministe résolu, Herbart ne conduit l'homme à la moralité qu'en le faisant passer par « la prudence pratique »; on peut donc s'étonner qu'il admette l'idée religieuse et la croyance comme le prolongement, l'achèvement naturel du Savoir.

L'entreprise n'était pas sans péril de condenser en une cinquantaine de pages la doctrine éparse dans l'œuvre énorme du célèbre philosophe et d'en lier les déductions avec assez de force et de netteté pour amener sûrement le lecteur au seuil de la pédagogie.

M. Mauxion est-il toujours à l'aise dans l'espace restreint dont il s'interdit de sortir? Un résumé aussi succinct d'un système basé sur l'observation et la scrupuleuse analyse pourrait-il être exempt toujours d'abstractions un peu confuses?

Il m'étonnerait que l'auteur n'en doutât pas lui-même, puisque dans la partie capitale de son ouvrage, celle où il expose la pédagogie de Herbart, on voit la pensée se détacher avec précision et le raisonnement se dérouler en pleine lumière.

Il est nécessaire de fixer d'abord le but de l'éducation, puis d'en déterminer scientifiquement les moyens. Le but de l'éducation, c'est la moralité, la vertu intelligente et active; ses trois fonctions principales, le gouvernement des enfants, l'enseignement et la culture morale. Le gouvernement des enfants comporte les ordres qui président à l'emploi de son activité, les prohibitions qui en préviennent les manifestations nuisibles et dangereuses; au gouvernement se rattache l'éducation physique; on ne peut guère faire d'éducation lorsque l'on a un état maladif à ménager. La nécessité du gouvernement de l'enfant décroît à mesure que progresse l'éducation par l'enseignement. Celui-ci doit faire naître l'intérêt, le développer dans toutes les directions, maintenir l'unité, l'ordre, l'enchaînement dans la masse des connaissances communiquées. L'indispensable condition de l'intérêt est la graduation des « moments » de l'enseignement : analyse de l'objet, entretien avec l'élève, exposé systématique du maître, exercices, travail personnel de l'élève avec application de la méthode. En ses différentes étapes, l'enseignement sera descriptif, analytique, synthétique.

La culture morale a pour mission de tenir l'individu, de le déterminer, d'établir des règles, de maintenir dans l'âme le repos et la sérénité, de l'émouvoir par l'approbation ou par le blâme, d'avertir et de corriger.

L'œuvre de l'éducation peut rencontrer comme obstacles les maladies

constitutionnelles, le tempérament, les passions. Il faut donc observer chaque individu pour pouvoir exercer sur lui une action efficace et salutaire. Aussi l'éducation privée est-elle préférable à l'éducation publique.

Voilà le schème — forcément rudimentaire — du système pédagogique de Herbart mis par M. Mauxion à la portée du lecteur français.

M'arrêterai-je à un détail de forme? L'auteur a jugé utile de faire suivre un grand nombre des termes techniques qu'il traduit de leur équivalent dans l'original; on pourrait ainsi extraire de son livre une sorte de lexique philosophique français-allemand. Mais si la nuance du terme original n'est pas rendue par la traduction, M. Mauxion ne peut raisonnablement espérer que le lecteur spécial auquel il s'adresse saisisse cette nuance dans le vocable allemand. Ce procédé peut offrir l'inconvénient d'émousser l'attention et — qui sait — d'inspirer des doutes sur le talent d'adaptation de l'auteur; M. Mauxion se fait tort : dans la partie du livre consacrée à la pédagogie proprement dite, son vocabulaire philosophique est aussi précis, aussi fidèle qu'il est permis de le souhaiter.

La conclusion de l'ouvrage est d'une actualité trop intéressante pour que l'on me pardonne de ne pas la transcrire :

« L'enseignement doit régler sa marche sur celle de l'esprit qu'il se propose de former. L'esprit de l'enfant repasse en fait, par toutes les phases que l'humanité a traversées depuis son origine pour s'élever jusqu'à l'état actuel, de même que l'embryon reproduit dans son évolution toutes les formes ancestrales dans leurs traits essentiels. L'enseignement pour être méthodique, doit se conformer au développement normal de l'esprit..... Il doit fournir à l'enfant, à chaque moment de son évolution intellectuelle, l'idéal approprié, seul capable d'exercer sur lui une action vraiment efficace, seul capable de permettre à un idéal supérieur de se constituer par la suite solidement et rationnellement. D'où la nécessité de *remonter chronologiquement des anciens aux modernes* [1] en mettant successivement en lumière les formes pures que l'idéal a revêtues dans l'histoire, l'art et la littérature : c'est le plus sûr moyen d'éviter les excentricités esthétiques et les monstruosités morales, comme, par exemple, une charité qui méconnaîtrait les droits de la justice et de l'équité, un patriotisme qui ne reposerait pas sur le sentiment familial, un cosmopolitisme qui n'aurait pas sa racine dans le patriotisme. »

LUCIEN MOLITOR.

---

[1] " C'est ce qui fait que l'enfant doit apprendre à connaître les anciens avant les modernes, les grecs avant les latins, les poètes avant les prosateurs, Sophocle avant Euripide et Homère antérieurement à tous les autres. "

A. Ettlinger, **Leo Tolstoj, eine Skizze seines Lebens und Wirkens**. Berlin, Duncker, 1899. in-8°, 87 pp. 2 marcs.

Cet ouvrage porte le n° 10 d'une collection qui a pour titre : *Forschungen zur neueren Litteraturgeschichte*, publiée sous la direction du Dr Franz Muncker, professeur à l'Université de Munich. M. Ettlinger y décrit dans un style élégant le développement des idées humanitaires de Tolstoï. Il travaille d'après les critiques et les traductions allemandes de Lövenfeld. Comme Tolstoï a souvent parlé de lui-même dans ses ouvrages, il a été possible à l'auteur de mener de front l'histoire de la vie et l'analyse des œuvres du maître. Il s'est placé à un point de vue philosophique plutôt qu'esthétique, et c'est bien ce qu'il faut faire quand il s'agit de Tolstoï. Cependant il sait au besoin interrompre le cours de ses préoccupations morales pour juger de la force ou de la vérité de l'œuvre. A chaque page il se livre à des comparaisons suggestives qui témoignent d'une lecture assez étendue, et dans lesquelles Gogol, Lermontof, Tourguenief, Schiller et Shakespeare sont en général mieux traités que les auteurs français. Ainsi les tableaux de la guerre de Crimée de Tolstoï lui apparaissent bien supérieurs à telle description de la *Chartreuse de Parme* ou de la *Débâcle*. Quant aux doctrines, l'auteur s'abstient de juger : il fait une esquisse, il expose. Ici Tolstoï a mis plus de ses réflexions et de sa vie intérieure, là il est plus réaliste; telle partie de roman est faite de telles circonstances de sa vie; là l'influence de Schelling et de Hegel disparaît. Ainsi entendue, l'analyse des doctrines ne peut être très pénétrante. Une critique plus profonde eût été contrainte de se montrer plus sévère. Car, vraiment, en lisant Tolstoï, le sociologue doit enrager à chaque ligne de voir l'incompréhension têtue du philanthrope russe, et, tout en admirant cette générosité d'apôtre, sa principale tâche doit être, cependant, de montrer en lui un moraliste embrasé d'amour pour l'humanité qui défend des causes presque toujours bonnes par des arguments souvent simplistes et qui veut régénérer le monde par des moyens souvent enfantins.

J. Feller.

Études de littérature allemande. *1re série, par* A. Chuquet. Paris, librairie Plon. 1900.

Sous ce titre, M. Chuquet, l'infatigable professeur de langues germaniques au Collége de France, réunit trois études que naguère il a fait paraître comme introductions aux textes allemands de « Götz

von Berlichingen », « Hermann und Dorothea » et Wallenstein's Lager » (Paris, Cerf. 1885-1888). En réunissant ces travaux en un volume commode, l'auteur a rendu un vrai service aux amateurs de littérature germanique. Sous un forme très claire, il résume, pour l'étudiant de langue française, tous les travaux parus en Allemagne depuis des années sur le sujet, et il les soumet à une critique judicieuse et le plus souvent fondée.

La plus importante des trois études est celle consacrée à Götz von Berlichingen: sur les 321 pages de volume, elle n'en comprend pas moins de 178. L'expression « retouchées » que M. Chuquet applique à ses études, est bien modeste ; elles ont été considérablement augmentées et améliorées. Par exemple, l'étude sur Götz a été enrichie de nombreuses additions historiques et littéraires.

Nous recommandons vivement ce petit volume à tous les amis des lettres, et en particulier aux personnes chargées d'expliquer, dans nos établissements d'enseignement moyen, les grands classiques de nos voisins d'Outre-Rhin.

ACH. RUYFFELAERT.

A. E. SWAEN. **A short history of English Literature.** Noordhoff, Groningue, 1900. 60 pages. Prix : 1 fr.

Ce petit livre est bref, clair, et très précis. Il ne contient ni verbiage, ni étalage déplacé d'érudition, et convient à merveille comme manuel d'un cours élémentaire d'histoire littéraire. Quoique destiné aux écoliers, il peut fort bien servir de guide aux développements du professeur et l'éclairer dans le choix de ses lectures.

P. H.

CHRONIQUE

102. — La *Fédération de l'enseignement moyen officiel de Belgique* a décidé de célébrer le cinquantième anniversaire de l'organisation de cet enseignement par un Congrès international auquel seront admis, outre les représentants officiels de l'enseignement moyen belge, les membres du personnel de l'enseignement libre ainsi que toutes les personnes qu'intéressent les questions d'instruction et d'éducation secondaires. Ce Congrès, dont le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique a accepté la présidence d'honneur, aura lieu à Bruxelles, au Palais des Académies, les 14, 15 et 16 septembre 1901. Les travaux comporteront des assemblées générales et des séances de sections; les questions soumises aux délibérations feront l'objet de rapports préalablement imprimés et distribués à tous les participants. Le but du Congrès est d'élucider et de vulgariser les questions sociales et pédagogiques qui se rattachent à l'enseignement secondaire, d'examiner les plans de réforme qui ont vu le jour en ces dernières années. Les débats ne donneront lieu à aucun vote.

Les participants se diviseront en membres effectifs et membres adhérents. Les uns et les autres pourront prendre part aux discussions. Les membres effectifs sont : 1° les délégués désignés par les gouvernements belge et étrangers; 2° les membres du Comité de patronage et les membres de la Fédération. Les membres adhérents sont ceux qui, sans appartenir à l'une des catégories précédentes, désirent prendre part aux travaux du Congrès. Les membres effectifs ne sont astreints à aucun droit d'inscription; ils reçoivent les rapports et documents émanant du Congrès. Les membres adhérents joignent à leur demande d'inscription la somme de cinq francs. Ils jouissent des mêmes droits que les précédents et assisteront comme eux (aux conditions fixées par le Comité exécutif) aux fêtes et réceptions organisées à l'occasion du Congrès.

Le secrétariat général est établi rue de l'Abondance, 13, à Bruxelles, où l'on est prié d'adresser toutes les correspondances à M. Wittmann, secrétaire du Congrès.

Voici quel sera l'ordre du jour du Congrès :

A. *Assemblées générales :* 1° De l'organisation des Conseils supérieurs d'instruction publique, tout particulièrement en vue d'harmoniser les programmes des divers degrés d'enseignement.

A) Organisation des Conseils de perfectionnement en Belgique. —

B) Organisation des Conseils dans les pays étrangers. (Question proposée par la Fédération de l'Enseignement moyen).

2° Que fait-on dans les différents pays pour assurer au personnel de l'enseignement secondaire, une situation en rapport avec l'importance de sa mission, pour permettre aux professeurs de développer leurs connaissances et de se tenir au courant des progrès réalisés et du mouvement général des idées?

A) Formation, recrutement et mode de nomination du personnel. — B) Situation : garanties de stabilité et d'avancement; institutions de prévoyance. — C) Moyens d'émulation. — D) Facilités diverses résultant de l'allègement du travail matériel; bibliothèques et revues à la disposition du personnel; réduction des frais de transport et de séjour pour voyages et excursions. — E) Rôle et attributions des Bureaux d'administration, des Conseils de surveillance et des Comités de patronage.

3° Création d'un Bureau international de l'Enseignement.

4° Dans quelle direction faut-il orienter les études moyennes? Leur sanction?

A) Établissements du 1er degré (lycées, gymnases, athénées). — B) Établissements du 2me degré (écoles moyennes, *mittelschulen*, *burgerschulen*).

B. *Sections :* 1re Section. Enseignement littéraire et esthétique. — I. Langues et Littératures. *a*) *Humanités classiques.* Questions proposées par MM. l'abbé Carlier, Paul Thomas, G. Dwelshauwers, P. Scharff et de Ceuleneer : 1. L'enseignement du latin doit-il se borner à l'étude des auteurs classiques? Ne pourrait-il pas comprendre, dans une certaine mesure, celle des auteurs du Moyen âge et de la Renaissance? — 2. Quelles améliorations convient-il d'introduire dans l'enseignement du latin et du grec pour que ces langues soient étudiées avec fruit et pour que les humanités classiques ne soient pas abandonnées? Dans quelles classes convient-il de commencer l'étude des langues anciennes?

b) *Humanités modernes.* Questions proposées par MM. Pecqueur, Scharff et Van Herp : 1. De la méthode directe et de la méthode imitative dans l'enseignement des langues modernes. — 2. De la réforme des humanités modernes. — 3. Formation spéciale des professeurs de français.

II. Histoire. Questions proposées par MM. De Geynst et Du Fief : 1. Quels sont les progrès accomplis dans l'enseignement de l'histoire depuis 1850? — 2. Quels sont les moyens à employer pour rendre intuitif l'enseignement de l'histoire?

III. Enseignement esthétique. Questions proposées par MM. De Geynst et Mengal : 1. Dresser une liste de planches murales, photographies, dessins, etc., qui pourraient servir à illustrer un enseignement élémentaire de l'histoire de l'art. — 2. La musique dans l'enseignement moyen.

2e Section. Enseignement scientifique. Géographie. Question proposée par M. Du Fief : Quels sont les progrès que les méthodes successives ont fait accomplir à l'enseignement de la géographie depuis 1850? -- Nous omettons les autres questions relatives aux sciences.

3e Section. Méthodes ou procédés d'éducation et d'instruction; hygiène scolaire : I. Rôle éducatif de l'enseignement moyen. Questions proposées

par MM. Molitor et Scharff : 1. L'autorité morale du professeur dans l'œuvre de l'éducation et de l'instruction. — 2. Comment peut-on donner un caractère pratique à l'enseignement dans les écoles moyennes?

II. Procédés didactiques mis en œuvre dans différents pays. Question proposée par M[lle] Despiegeleire, MM. Dedeyne, De Geynst et Kemna : De l'emploi des projections lumineuses et du stéréoscope dans l'enseignement.

III. Conditions d'hygiène physique et d'équilibre intellectuel à observer pour que l'enseignement réponde à son but. Questions proposées par MM. Fosséprez, Lafontaine, Lefils, Van Herp et Van Lede : 1. Ce qui a été fait et pourrait être réalisé pour atténuer le surmenage des élèves. — 2. L'hygiène dans l'enseignement secondaire : Utilité d'instituer dans certaines écoles, à titre d'essai, des expériences d'ordre psychologique et physiologique (mensurations anthropométriques et autres moyens d'investigation) afin de déterminer rigoureusement les résultats des systèmes d'éducation et d'instruction en usage. — 3. Organisation rationnelle de la gymnastique. — 4. Utilité et organisation de colonies scolaires dans l'enseignement moyen.

Le programme du Congrès comprend en outre divers banquets et réceptions, et une représentation gala, offerte par la ville de Bruxelles, au Théâtre royal de la Monnaie.

103. — La Société pour le progrès des études philogiques et historiques a tenu sa première séance annuelle le 12 mai, à Bruxelles. Des communications ont été faites : *a*) dans la section de philologie classique, par MM. Léon Preud'homme et Bonny, sur l'interprétation et la critique de divers passages de Virgile et d'Horace, et par M. l'abbé Van den Ven, sur une *Vie* anonyme de l'higoumène Jean le Psichaïte ; — *b*) dans la section de philologie germanique, par M. Vercoullie, sur Bredero ; — *c*) dans la section d'histoire, par M. Des Marez, sur les compagnonnages des ouvriers chapeliers de Belgique ; — *d*) dans la section de pédagogie, par M. Hoffmann, sur la langue véhiculaire de l'enseignement. Un résumé de ces travaux et des discussions auxquelles ils ont donné lieu paraîtra dans le *Bulletin* de la Société. Dans l'assemblée générale, on a entendu les rapports des secrétaires des sections, voté l'admission de nouveaux membres, etc. La Société, invitée à participer au Congrès international de l'enseignement moyen qui aura lieu à Bruxelles les 14, 15 et 16 septembre, a donné son adhésion et a désigné son trésorier, M. le professeur Du Fief, pour la représenter à ce congrès.

104. — Le Congrès international des Académies a tenu ses séances à Paris au mois d'avril dernier. Il comprend deux sections, l'une des sciences, y compris les sciences philosophiques, historiques, morales, sociales, l'autre des lettres, y compris la linguistique, l'épigraphie, etc. Font partie de cette assemblée internationale : de l'Institut de France, l'Académie des sciences, celle des sciences morales et politiques, et l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; les Académies des sciences d'Amsterdam, de Berlin ; l'Académie des sciences, des lettres et des arts de Bruxelles, les Académies des sciences de Buda-Pest, Christiania, Goettingue, Copenhague, Leipzick, la Société royale de Londres, les Académies des sciences de Munich, de Saint-

Pétersbourg, dei Lincei à Rome, les Académies des sciences de Stockholm, Vienne et Washington. Seules les Académies ayant un caractère officiel peuvent être admises. Les décisions prises dans les séances de cette année seront publiées. Le prochain Congrès siégera à Londres en 1904. Parmi les questions discutées cette année, nous citerons : publication d'un Corpus des inscriptions grecques du moyen âge (proposition de l'Académie de Munich); publication d'une encyclopédie de l'Islam (Leipzick, Munich, Vienne); publications relatives à la numismatique de l'Asie (Berlin); règlement concernant le prêt réciproque des manuscrits.

105. — Le 20 avril dernier, s'est tenu à Munich le premier Congrès général de la " Ligue pour les cours populaires de professeurs d'université en Allemagne ". Ces cours ont déjé pris Outre-Rhin une extension extraordinaire et ils existent dans presque toutes les villes universitaires et même dans beaucoup de villes voisines. M. le professeur Diels de Berlin a présenté un rapport consacré spécialemeni aux cours faits par les étudiants. La discussion sur ce sujet a abouti aux conclusions suivantes : 1. Un tel enseignement est d'une grande utilité pour les étudiants. 2. Il est très propre à diminuer les antagonismes sociaux. 3. Il ne peut être donné que par des étudiants déjà avancés, et sous la direction des professeurs. 4. Le nombre des étudiants enseignants doit être restreint, et ce travail ne doit porter aucun détriment à leurs études.

---

106. — Les journaux allemands nous apportent de nouveaux renseignements sur les fouilles entreprises à Babylone par l'expédition de la " Société orientale allemande " dirigée par M. Koldewey. On a découvert le pavement d'une route dont chaque dalle porte une inscription conçue en général dans les termes suivants : " Moi Nebukadnezar, roi de Babylone, fils de Nabopolassar, roi de Babylone, j'ai pavé la route de Babel pour la procession du grand Marduk. Puissant Marduk, donne la vie éternelle. " La route découverte est donc celle que suivait la procession de Marduk. Comme on le sait par d'autres inscriptions, cette route partait de la " chambre du destin " où séjournait Nebo, le maître des dieux, au début de l'année. Cette chambre faisait partie du grand temple de Marduk, Esagila. Précisément, au point de départ de la route, on a découvert les ruines d'un bâtiment qui, d'après les inscriptions, ne peut être qu'Esagila. Les prochaines nouvelles feront connaître les résultats de cette importante découverte.

107. — Les États-Unis viennent de créer une " École américaine pour les études et recherches orientales en Palestine ", dont le siège est à Jérusalem. Les frais de cet établissement sont payés par les vingt écoles théologiques et par l'Institut d'Archéologie d'Amérique. Le directeur actuel est M. Mitchell, professeur de langues sémitiques à l'Université de Boston.

108. — Pour ne pas faillir à la tâche qui lui a été confiée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et laisser à d'autres le soin de compléter son œuvre, la Commission du *Corpus Inscriptionum Semiticarum* a décidé de faire paraître un *Répertoire d'épigraphie sémitique*. Ce répertoire, d'un caractère périodique, remplira à l'égard du *Corpus* des inscriptions sémi-

tiques à peu près le même rôle que l'*Ephemeris epigraphica* à l'égard du *Corpus* des inscriptions latines. Il mettra rapidement à la disposition des savants les textes nouvellement découverts, fera connaître les observations et les corrections auxquelles la publication du *Répertoire* et celle du *Corpus* donneront lieu, analysera les ouvrages et les recueils périodiques contenant des travaux relatifs à l'épigraphie sémitique, enfin, dépouillera les publications antérieures qui n'ont point encore été utilisées dans le *Corpus*. Il est à peine besoin de faire ressortir l'utilité d'un pareil répertoire : il créera un centre d'informations pour les études sémitiques et permettra d'attendre avec patience les futurs volumes du *C. I. S.* La première livraison du tome I de ce répertoire est actuellement parue (Paris, Klincksieck). Elle renferme 50 inscriptions dont les 24 premières sont phéniciennes et les autres palmyréniennes. Une planche est jointe à la première inscription phénicienne et en donne une gravure héliographique, faite d'après le moulage. Les inscriptions sont transcrites en caractères hébraïques et accompagnées d'une traduction et d'un bref commentaire. Pour les inscriptions qui avaient été antérieurement l'objet de plusieurs travaux, on a donné la bibliographie et on a établi leur transcription et leur traduction d'après l'ensemble de ces travaux ; pour les autres, on a reproduit telles quelles la transcription et la traduction du premier éditeur. Chaque volume du *Répertoire* se composera de 25 feuilles, non compris les tables, et coûtera 15 francs. Le *Répertoire d'épigraphie sémitique* sera bien accueilli de tous ceux qui s'intéressent aux études sémitiques. Ils sauront gré à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de compléter par cette nouvelle publication la magnifique œuvre qu'elle a entreprise en créant le *Corpus Inscriptionum Semiticarum.* — M. A. Kugener.

109. — La vente de Somzée a permis au Musée du Cinquantenaire de s'enrichir de quelques pièces de choix. Le gouvernement, après des négociations laborieuses, avait accordé pour cette vente, un crédit de 200,000 fr. et les achats ont légèrement dépassé cette somme — d'ailleurs insuffisante. Parmi les acquisitions d'antiquités grecques, nous citerons une cotyle avec inscriptions en caractères corinthiens (520 fr.) ; une lépaste athénienne à figures rouges d'une grande pureté (1400 fr.) ; plusieurs lécythes blancs, dont l'un, à figures polychromes encore archaïques, a été poussé par le Louvre jusqu'à 3400 et adjugé à 3500 fr.; un aryballe à décor plastique imité de la frise de Phigalie (900 fr.) ; une terre cuite béotienne représentant une Aphrodite couchée (560 fr.). M. Beernaert a de plus acheté, pour en faire don au Musée, une grande amphore tarentine, d'une belle conservation (2700 fr.), et M. de Somzée lui-même a retenu aux enchères, pour l'offrir à l'État, un délicieux petit aryballe à fond blanc qu'un amateur anglais a fait monter jusqu'à 6000 fr. Tous ces vases et ces terres cuites sont actuellement exposés au Musée du Cinquantenaire avec les autres antiquités grecques et romaines acquises depuis le 1er janvier 1900.

Parmi les faïences italiennes, la pièce la plus remarquable qui soit restée à Bruxelles est un plat représentant le jugement de Paris, œuvre de maître Giorgio Andreoli datée de 1538 (7200 fr.).

Les tapisseries ont eu la part du lion. La plus importante est la fameuse „ Passion „ du XVe siècle, tissu de laine et de soie de près de 9 mètres sur 5, et d'un éclat incomparable, qui a été adjugé à l'État aux applaudissements du public pour 70,000 fr. Signalons rapidement encore les autres pièces, toutes d'une haute valeur : *Légende de Roland à Roncevaux* de la seconde moitié du XVe siècle (1900 fr.), *La jeunesse d'Hercule*, tapisserie française du XVe siècle (27,000 fr.), *Histoire de Judith et d'Holopherne*, travail du XVIe siècle, de fabrication tournaisienne (21,000 fr.), *La Glorification de Jésus-Christ*, admirable composition de l'ancienne école brabançonne (28,000 fr.). *Le triomphe de la Renommée*, œuvre allégorique d'un atelier français du XVIe siècle (8,100 fr.), *La partie de trictrac* d'après Teniers, tissu de laine et de soie du XVIIIe siècle (6,300 fr.). — L'ensemble de la vente a produit plus de neuf cent mille francs.

110. — M. Furtwängler a été chargé par le prince régent de Bavière de faire des fouilles à Égine sur l'emplacement du temple dont les célèbres sculptures se trouvent au musée de Munich. Outre de nombreux fragments, il a découvert jusqu'à présent cinq têtes de marbre qui appartiennent au groupe des figures des frontons. On a découvert également de nombreux fragments peints de l'ancien temple (6e siècle), qui sont d'un travail très fin et dont les couleurs sont merveilleusement conservées.

111. — M. S. Reinach a fait récemment, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une communication sur le premier buste authentique de l'empereur Julien. Pris pour le portrait de Saint-Canio, ce buste surmontait depuis neuf siècles la cathédrale de la petite ville d'Acerenza en Pouille. L'attribution exacte est confirmée par une inscription.

112. — On sait que depuis de longues années les savants viennois préparent, par le dépouillement méthodique des publications et par des explorations systématiques, le *corpus* complet des inscriptions d'Asie Mineure. Cette entreprise immense, commencée grâce à la libéralité du prince de Liechtenstein, est continuée aujourd'hui par l'Institut archéologique autrichien sous la direction de M. Otto Benndorf, et copies, estampages s'amoncellent et se classent peu à peu dans les vastes armoires de cet établissement. Ce qui vaut mieux encore, nous recevons aujourd'hui un premier volume du *corpus* en formation. Il comprend les inscriptions lyciennes (*Tituli Lyciae lingua lycia conscripti*, Holder, 1901), a été rédigé par M. Kalinka, est accompagné d'une précieuse carte de Lycie par M. Heberdey et précédé d'une préface de M. Benndorf, qui nous fait connaître les principes que suivront les éditeurs de la grande collection épigraphique : elle comprendra non seulement les textes grecs et latins, mais les inscriptions antiques en quelque langue qu'elles soient rédigées (lycien, phrygien, etc.). Il n'a pas paru possible de s'arrêter au VIIe siècle comme on l'a fait en Occident, mais on descendra, selon l'exemple de Boeckh, jusqu'à l'année 1453. Les caractères ne seront pas reproduits en lettres moulées, mais autant que possible en fac-similé d'après des calques exécutés sur les estampages. On ne saurait trop approuver ce procédé nouveau. L'auteur se plaint avec raison de *tristes illas inscriptionum imagines simulatas potius quam veras, difficiles potius quam habiles* que

nous donnaient la typographie. Souhaitons que malgré les difficultés de tout genre qui compliquent et retardent un travail de cette espèce, les volumes ne se succèdent point à des intervalles trop éloignés. Le soin avec lequel ce tome premier a été exécuté fait désirer d'autant plus vivement la suite de l'ouvrage.

Papyrus. — 113. — La *Gazette de Cologne* (2 mai 1901) annonce la découverte d'un document égyptien,donnant des renseignements curieux sur l'ancienneté de l'emploi du papyrus dans les pays de la Méditerranée.Ce rouleau, datant de l'an 1080 av. J.-C. environ — d'après l'estimation de M. Erman — contient la relation d'un voyage fait par un prêtre égyptien en Phénicie, pour y acquérir du bois de cèdre nécessaire à l'entretien de son temple. Le prêtre arrive à Byblos et obtient une audience du gouverneur. Il lui rappelle l'exemple de ses aïeux qui avaient, en pareil cas, accordé le bois de cèdre qu'on leur demandait. — " Oui, répond le prince, mais ils avaient reçu auparavant des objets de valeur. „ Le prêtre saisit sans aucune peine le sens de cette réponse; il fait venir du Delta des présents magnifiques, entre autres cinq cents rouleaux de papyrus, et obtient ainsi sept solives de cèdre. Que pouvait faire de ces rouleaux de papyrus le prince de Byblos, sinon des livres et une bibliothèque, à l'imitation de ses amis de la vallée du Nil ?

114. — Le déchiffrement et la publication des rouleaux d'Herculanum se poursuit lentement et péniblement. M. Crönert vient d'éditer les fragments fort mutilés d'une biographie de l'épicurien Philonidès (*Sitzungsberichte der Akademie der Wiss. zu Berlin*, 1900, XLI, p. 942) : c'est toute une personnalité fort curieuse qui réapparaît, avec les noms de ses maîtres, et assez d'indications sur ses occupations et ses études. Philonidès s'adonna à l'astronomie, aux mathématiques et à la géométrie; il joua un rôle dans plusieurs des événements politiques de son temps. Le texte que M. Crönert vient d'exhumer des cendres d'Herculanum, devra être utilisé par tous ceux qui s'occupent de l'époque alexandrine.

115. — Le dernier programme de l'université de Rostock (*Ad scholas quae ... per sem. aest. habebuntur ... insunt papyri argentoratenses graecae ed. a* C. Kalbfleisch) contient une publication importante de M. Kalbfleisch d'après quelques-uns des papyrus acquis par M. Reitzenstein pour la bibliothèque de Strasbourg. Ce sont comme des notes prises au jour le jour par un oculiste grec du IIe siècle après J.-C., et relatives à l'exercice de son art; puis des fragments d'un traité sur les fièvres, écrit par un prédécesseur de Galien (Agathinus de Lacédémone ?). Le texte grec est habilement reconstitué, commenté et suivi de facsimilés d'une netteté parfaite.

116. — MM. Grenfell et Hunt ont commencé une description de la collection de papyrus de lord Amherst (*The Amherst Papyri, part I, with nine plates*, Londres, Frowde, 1900) : ils éditent, entre autres morceaux importants, le texte grec d'un livre apocryphe sur l'*Ascension d'Isaïe*, un hymne chrétien en acrostiches du commencement du IVe siècle, une lettre de Rome prouvant l'existence d'une communauté chrétienne dans le Fayoum à la fin du IIIe siècle, etc.

117. — Les deux premiers fascicules de l'*Archiv für Papyrusforschung* (voir *Chronique*, 1900, n° 44) ont paru. Parmi les articles de fond, signalons tout spécialement une étude de M. A. Bauer (fasc. I, p. 29), *Heidnische Märtyrerakten*, consacrée à trois des morceaux les plus curieux que les papyrus nous aient conservés : ce sont comme des comptes rendus analytiques de procès criminels, jugés par les empereurs Claude, Trajan, Commode (?); les accusés sont des dignitaires grecs de la ville d'Alexandrie, qui semblent s'être donné pour mission de défendre les intérêts soit de la cité, soit de la colonie grecque, intérêts menacés, dans deux de ces procès du moins, par les intrigues des Juifs. Dans l'interrogatoire qu'on leur fait subir, et dont la reproduction rapide et sans commentaire est souvent d'un effet saisissant, on voit les accusés affirmer obstinément leur dignité de citoyens et d'hommes libres, et surtout leur indifférence vis à vis des menaces du potentat et devant la mort. Le fond du débat lui-même n'apparaît point avec netteté, mais le dénoûment semble être, chaque fois, la condamnation et l'exécution des représentants de la cité d'Alexandrie.

Jusqu'ici on avait vu dans ces textes des reproductions de documents officiels, soit de comptes-rendus " sténographiques „ faits par des greffiers à l'audience même, soit de notes prises par les prévenus ou par leurs compagnons. M. Bauer soutient avec des arguments sérieux une thèse toute différente. Ce seraient là, non point des extraits d'archives, mais des spécimens d'un genre spécial et nouveau de littérature. Ce qu'il faudrait rapprocher de ces pièces pour en comprendre la nature, ce ne sont pas des procès-verbaux d'audiences, mais l'ensemble des actes de martyrs, authentiques et inauthentiques.

Comment s'est-il fait que ces procès de bourgeois d'Alexandrie aient donné lieu à une production littéraire si étrangère aux recettes de l'époque classique? Pourquoi ces relations de débats judiciaires se répandaient-elles encore dans les bourgades de l'Égypte longtemps après l'exécution de la sentence? C'est que ces procès intéressaient au plus haut degré les citoyens d'Alexandrie et même tous les Grecs de la vallée du Nil. Les conflits entre Juifs et Grecs, par exemple, se renouvelant sans cesse, chacun des jugements prononcés par l'empereur dans ces affaires d'antisémitisme était d'une grande portée. Mais ce qui faisait l'importance de ces documents, était aussi pour eux une cause d'altération. Il était extrêmement facile et utile de les retoucher, d'embellir par exemple le rôle des représentants d'Alexandrie. Si plusieurs de ces écrits sont restés très près des relations officielles qu'ils prétendaient reproduire, les autres en sont extrêmement éloignés, et certains peuvent n'avoir plus rien d'un acte authentique, sinon les formes extérieures d'un procès-verbal, devenues de règles dans ce genre littéraire. — Ces " actes de martyrs païens „ se placent à côté des libelles d'Apion, des repliques de Philon, des biographies d'Apollonius de Tyane. De même que ces ouvrages, ils montrent que, dans les cercles des Grecs païens, on avait pour les confesseurs d'une doctrine religieuse ou politique qui entraient en conflit avec l'administration romaine et avec son chef suprême, tout autant de sympathie qu'en avaient les Juifs pour leurs compatriotes persécutés, ou les chrétiens par leurs martyrs. Ce n'est donc pas la foi religieuse

seulement qui a donné aux individus le courage de braver le souverain le plus puissant de la terre; dans les fières déclarations de ces Grecs, que l'on essaie en vain d'effrayer par des arrêts de mort, retentit un dernier écho des invectives contre les tyrans, qui remplissent la littérature démocratique des grands siècles. Ceci doit être mis en relief. Jusqu'ici, on connaissait les Grecs de l'empire par des exemples de servilité plutôt que d'indépendance. Nos fragments de papyrus semblent engager le public moderne à faire aux *Graeculi* une part plus grande dans ses sympathies, quand bien même il faudrait considérer tous ces procès comme de pures fictions littéraires. — Quoi qu'il faille penser de ces conclusions, le travail de M. Bauer mérite d'être lu.

118. — L'article le plus important du 2[me] fascicule du même *Archiv* est de M. U. Wilcken (p. 127) : *Eine neue Roman-Handschrift*. Étant de passage à Thèbes en novembre 1898, le savant allemand se vit présenter un paquet de feuilles de parchemin, provenant d'un couvent du pays, et couvertes d'une écriture copte assez récente. Avant de refuser définitivement les offres du marchand, il eut la chance de remarquer que sept de ces feuilles étaient palimpsestes, et avaient porté d'abord un texte grec copié vers le VII[e] ou le VIII[e] siècle; il les déchiffra sommairement, et il transcrivit les passages les plus lisibles; ils appartenaient à un recueil de romans grecs. La trouvaille était intéressante; hélas, elle fut éphémère! Un incendie détruisit devant Hambourg la cargaison du navire qui transportait les feuilles palimpsestes et toute la récolte de papyrus faite en Égypte par MM. Wilcken et Schäfer. Deux des feuilles palimpsestes donnaient des parties d'un roman inconnu jusqu'ici : celui de " la belle Chioné "; cela porte à trois le nombre des romans nouveaux dont l'existence nous a été révélée par les papyrus. Grâce à ces découvertes, on pourra refaire bientôt sans doute l'histoire de ce genre littéraire dans l'antiquité, en rattachant les productions des sophistes de l'époque impériale à la littérature érotique et historiographique des siècles précédents. — Quatre autres feuilles, appartenant au même volume, contenaient des morceaux d'un roman de Chariton, *Chéréas et Callirhoé*, dont le texte nous a été conservé par un seul manuscrit, un *Florentinus* du XIII[e] ou du XIV[e] siècle. Les fragments du *Thebanus* allaient permettre de contrôler la valeur du texte Florentin, en fournissant des spécimens d'une édition fort ancienne, et de peu postérieure à l'auteur lui-même (en effet, pour M. W. comme pour Erwin Rohde, Chariton devrait être rangé dans la dernière phase de l'histoire du roman grec). Un examen minutieux des leçons du *Thebanus* amena M. W. à conclure que les deux copies appartenaient à deux recensions très différentes de l'œuvre de Chariton, et qu'aucune des deux ne reproduisait la rédaction originale.

119. — Peu de temps après ce travail, paraissait le tome III des publications de l'*Egypt Exploration fund, graeco-roman branch* (*Fayûm towns and their papyri*, by Grenfell, Hunt and Hogarth, Londres, Kegan, 1900) et le plus important des textes littéraires qu'il contenait, réduisait à néant les conclusions péniblement échafaudées par M. W. Page 76 (n° I) de ce recueil, MM. Grenfell et Hunt publient, en effet, un fragment du même roman de

Chariton; mais le papyrus qu'ils ont découvert est un morceau d'une copie datant, d'après tous les indices, du IIe ou, au plus tard, des premières décades du IIIe siècle. Chariton reprend ainsi sa vraie place, que M. W. Schmid avait devinée (Pauly [2], au mot *Chariton*); il est sans doute de la première moitié du deuxième siècle. — De plus, ce fragment nouveau, qui donne une copie soignée et presque contemporaine de l'auteur, coïncidant à peu près complètement avec le texte du *Florentinus*, ce manuscrit se trouve par le fait même réhabilité (voir U. de Wilamowitz, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1901, fasc. 1, p. 30 et suiv.).

120. — Les autres textes littéraires que MM. Grenfell et Hunt publient dans ce même volume ne valent pas les *Oxyrhynchus papyri :* ce sont des fragments d'Homère de l'époque romaine et par conséquent sans grand intérêt; des passages de Démosthène, d'Euclide, d'un commentaire des *topiques* d'Aristote; enfin un morceau d'un récit étrange, avec des cadavres, des rivages désolés, des voix d'outre tombe, une pêche mystérieuse : on a fait déjà et on fera encore sur ces bizarreries bien des conjectures (voir Weil, *Journal des Savants*, janvier, 1901).

L'introduction du volume mérite une mention toute spéciale. Elle est pleine de renseignements sur la topographie du Fayoum dans l'antiquité, et aussi sur la manière dont les papyrus y ont été trouvés (voir *Chronique*, 1900, n° 102). Les explorateurs mettent ainsi à la disposition de tous, sans arrière-pensée, la précieuse expérience qu'ils ont acquise. D'un autre côté, ce qu'ils racontent est le plaidoyer le plus impressionnant qu'on puisse faire en faveur de l'*Egypt Exploration Fund* ; il est certain aujourd'hui que la moitié au moins des papyrus trouvés par les indigènes dans le Fayoum depuis 1877 a dû être détruite. C'est donc à notre époque, et en somme par notre incurie, que se produisent les désastres les plus irréparables. Que le public s'intéresse aux explorations, qu'il les encourage, et la zône où sévit la stupidité du fellah sera bientôt réduite à fort peu de chose.

J. Bidez.

---

121. — On a découvert récemment a Marioupol (Russie) deux nouvelles pages du manuscrit grec de l'Évangile de St Matthieu, copié en lettres onciales d'or sur parchemin pourpré et entré l'an dernier dans les collections de la Bibliothèques nationale de Paris (voir *Chronique*, 1900, n° 170). Le feuillet nouveau a été acquis pour le musée de Marioupol.

122. — La bibliothèque de l'Université de Heidelberg vient d'acquérir 27 feuilles d'un manuscrit des *Septante*, écrit sur papyrus en onciale du 6e-7e siècle, et comprenant des fragments des prophètes Zacharias et Malachie. M. Deissmann en prépare la publication avec un commentaire critique.

123. — On sait généralement que les *Prolégomènes* de Wolff, en posant la question Homérique, ont été le point de départ de recherches dont toute l'histoire littéraire, ou plutôt dont toute l'histoire a profité. On sait peut-être moins généralement tout ce que Wolff lui-même a dû à la découverte du *Marcianus* A par Ansse de Villoison (1788). Ce manuscrit de l'Iliade permit de remplacer dans nos éditions le texte fort altéré des Byzantins par

celui de l'époque romaine; donnant dans ses marges les fameuses scholies qui sont le résumé de tout le travail critique dont le texte du poème fut l'objet dans l'antiquité, il appela l'attention sur ce fait que notre vulgate n'est qu'une recension choisie parmi beaucoup d'autres; enfin il fit apercevoir une série d'incertitudes, d'hypothèses, et même de contradictions dans les témoignages qui sont à la base de notre foi dans l'existence d'Homère. — Grâce à la généreuse initiative de M. Sijthoff, l'éditeur bien connu de Leyde, on pourra aujourd'hui consulter le manuscrit du palais des doges sans devoir passer les Alpes. Le n° VI des *Codices graeci et latini phototypice depicti*, muni d'une préface de M. Comparetti, donne une reproduction du *Marcianus* 454 qui peut remplacer l'original. M. F. van der Haeghen ayant fait figurer la bibliothèque de l'Université de Gand au nombre des souscripteurs de cette publication, les Belges pourront consulter *de visu* dans leur pays même le document le plus important de la question homérique et l'un des plus précieux volumes que le moyen-âge nous ait légués.

124. — La belle époque de la littérature grecque continue à être le thème de prédilection de la philologie classique en Hollande. Il nous est arrivé de l'Université d'Amsterdam une thèse de doctorat extrêmement méritoire: *De Antisthenis studiis rhetoricis*, par J. Lulofs (Amsterdam, Spin, 1900). C'est une suite de chapitres détachés sur les rapports d'Antisthène avec les sophistes, sur ses études homériques, sur ses deux déclamations intitulées *Ajax* et *Ulysse* (édition critique du texte, commentaire, étude de l'authenticité, du style, etc.) : toutes ces questions sont traitées avec clarté, précision, érudition et bon sens, dans un latin facile et élégant. Ce travail montre une fois de plus qu'une thèse de doctorat peut-être une production utile en même temps qu'un exercice incomparable, quand le choix du sujet n'a pas été dicté par des ambitions trop impatientes et que l'élève a appris à ne jamais se payer de mots. — J. B.

125. — M. Guillaume Kroll vient d'achever la tâche laborieuse qu'il avait assumée en entreprenant de publier à nouveau l'imposant commentaire de Proclus sur la République de Platon. Nous possédions de la partie qui est comprise dans son tome second (Teubner, 1901, 476 pp. 8 marks) deux éditions défectueuses pour des motifs opposés. Schoell avait bien travaillé d'après un mauvais manuscrit, le cardinal Pitra mal travaillé d'après un bon manuscrit. Ce manuscrit archétype unique, qui date du Xe siècle (Vatic. 2197), a beaucoup souffert, si bien que les premières lignes de presque chaque page sont devenues illisibles. Le texte présente donc des lacunes nombreuses que la sagacité de l'éditeur n'est pas toujours parvenue à combler. Il nous donne cependant un texte beaucoup plus complet et surtout plus sûr que ne l'avaient fait ses devanciers. Trois excursus mathématiques de M. Hültsch et un excellent index terminent ce volume, qui fait honneur au philologue qui l'a signé.

126. — M. J. Boyens, surveillant à l'Athénée d'Arlon, vient de publier dans les *Analecta Bollandiana*, t. XX, le catalogue des manuscrits hagiographiques grecs de la bibliothèque du monastère de Halki (Iles des Princes, près de Constantinople). Cette île est le siège d'une école grecque de

commerce où notre compatriote a été pendant plusieurs années professeur de français. Son catalogue a été dressé avec beaucoup de soin, suivant le plan des excellentes publications analogues des Bollandistes.

127. — M. H. Deckelmann nous donne dans la *Bibliotheca Teubneriana* (Leipzig, 1901, xii-47 pp. in-12. Prix : 1 mk.) une édition très soignée du discours *De contemnenda morte*, par Demetrios Kydones, le ministre et l'ami de Jean VI Cantacuzène. Ce petit traité n'avait plus été réédité depuis Migne (*Patr. Gr.*, CLIV, pp. 1169-12-12), qui, sauf quelques corrections empruntées à un bon ms. de Paris, n'avait fait que reproduire le texte de Kuinœl (Leipzig, 1786). Le nouvel éditeur, qui a classé pour la première fois les manuscrits assez nombreux, ne se contente pas d'avoir rétabli un grand nombre de leçons excellentes empruntés à des témoins mal connus jusqu'à présent, il ajoute un apparatus critique très complet, une liste très intéressante de passages imités par Demetrios, et un *indiculus grammaticus* qui rendra de vrais services. On relira avec plaisir ce texte un peu oublié, dans cette excellente recension, et nous espérons que celle-ci servira de modèle pour une série de résurrections de ce genre, comme nous en promet la renaissance byzantine du XXe siècle.

128. — Un comité composé de nombreuses notabilités du royaume hellénique vient de se former à Athènes, pour recueillir, par voie de souscription nationale, les fonds nécessaires à l'érection d'une statue à Constantin Paléologue, le dernier empereur byzantin, tombé héroïquement en défendant Constantinople.

---

129. — Le vase de Herstal, dont nous avons signalé ici-même le haut intérêt, a fait récemment l'objet d'une discussion intéressante à l'*Archäologische Gesellschaft* de Berlin. M. Diels a appuyé de sa haute autorité l'opinion qui considère la décoration de ce bronze comme une œuvre satirique. Ajoutons que ce vase extraordinaire vient d'être cédé par M. Paul Errera à M. Raoul Warocqué, à la condition qu'il serait légué par son nouveau possesseur au Musée du Cinquantenaire pour y être joint aux autres objets découverts avec lui. M. Warocqué s'est empressé d'accéder à cette proposition. Grâce à cette libéralité, nous avons donc l'assurance qu'il sera possible un jour de reconstituer dans les vitrines du Musée l'ensemble de la merveilleuse trouvaille de Herstal.

130. — Les fouilles du Forum viennent de faire retrouver un fragment de l'antique plan de Rome que l'empereur Vespasien avait fait graver sur marbre. Le morceau contient le plan du Panthéon avant la restauration d'Hadrien, une partie des thermes d'Agrippa et quelques autres édifices.

131. — Aux nombreuses écoles étrangères déjà existantes à Rome, vient de s'en ajouter une nouvelle : un institut archéologique anglais. Il est installé au palais Odescalchi, et sera dirigé par le professeur Pelham d'Oxford.

132. — La deuxième partie du T. XII du C. I. L. qui doit contenir les inscriptions de la *Belgica* paraîtra problablement dans un délai assez rapproché; plus de trente feuilles en sont tirées à l'heure qu'il est. On ne sera pas fâché d'avoir enfin un texte des inscriptions de notre pays établi d'une manière scientifique.

133. — On sait que la maison Weidmann, prévoyant l'épuisement de la deuxième édition de la *Grammatica celtica*, avait chargé M. H. Zimmer, il y a de cela une quinzaine d'années, d'en préparer une troisième. Depuis lors on n'en a plus entendu parler. Entretemps, la *Kurzgefasste irische Grammatik* de M. E. Windisch s'est épuisée, en même temps que par suite de la progression des études celtiques elle cessait d'être au courant de la science. Une nouvelle édition de cet utile manuel, entièrement remaniée, paraîtra dans le courant de l'automne prochain.

134. — Il y a vingt ans que M. H. Zimmer a publié dans ses *Glossae Hibernicae* (Berlin 1881, suppl. 1886), les plus anciens monuments manuscrits sur lesquels repose notre connaissance du vieil irlandais. Depuis lors ce livre est naturellement devenu insuffisant. Aussi accueillera-t-on avec plaisir la nouvelle que MM. Wh. Stokes, dont un *Festschrift* a récemment fêté le soixante-dixième anniversaire, et J. Strachan, professeur à la Victoria University, à Manchester, préparent une édition critique de toutes les anciennes glosses irlandaises, avec traduction. Le nom des deux éminents celtisants qui le conduisent, est une garantie de la parfaite exécution de ce travail destiné à paraître, croyons-nous, vers la fin de cette année. — V. T.

135. — M. Émile Boisacq, professeur à l'Université de Bruxelles, vient de faire paraître la traduction littérale des *Ménechmes* et du *Pseudolus* de Plaute (autographié. Ixelles, Vanderbeek, Avenue de l'Hippodrome, 59). Le texte suivi est celui de Goetz-Schoell, avec certaines corrections et conjectures empruntées à Brix, Lorenz, Leo, etc. Cette traduction est destinée aux étudiants en philologie : elle allégera la tâche du professeur en lui permettant de commenter d'un façon approfondie les passages particulièrement difficiles ou intéressants sans s'arrêter aux choses trop élémentaires. M. Boisacq, qui avait déjà traduit avec succès trois pièces de Térence (*Phormion*, l'*Heautontimoruménos*, l'*Hécyre:* 1896-1900), se montre une fois de plus interprète habile et fidèle.

136. — *Étude biographique et littéraire sur le poète Laevius*, par H. de la Ville de Mirmont, professeur à l'Université de Bordeaux. Bordeaux, Féret, et Paris, Fontemoing, 1900. 102 pp. in-8° (Extr. de la *Bibliothèque des Universités du Midi*). Prix : 7 fr. 50. — Cent deux pages pour le poète Laevius, dont il reste si peu de chose, c'est peut-être beaucoup, d'autant que l'auteur de cette monographie ne se distingue pas par la concision et ne nous apporte pas, en somme, grand chose de neuf. Mais il faut lui reconnaître le mérite d'avoir rassemblé avec soin tout ce qui concerne Laevius et énuméré toutes les conjectures, même les plus hasardées, des savants modernes.

137. — Le second volume de *César* de M. R. Du Pontet (cf. *Revue*, 1900, chronique, n° 225) vient de paraître. Il contient le *De bello civili*, le *De bello Alexandrino*, le *De bello Africo* et le *De bello Hispaniensi*. Le texte de ces ouvrages est, comme on sait, profondément altéré. Fidèle à sa méthode, M. Du Pontet s'est attaché à la tradition des meilleurs manuscrits et s'est montré très circonspect dans l'adoption des conjectures. Il remarque avec raison que, d'une part, César a moins soigné son style dans le *De bello civili*

et que, d'autre part, ses continuateurs écrivent en général dans une langue qui n'a rien de classique : la plus grande réserve s'impose donc à l'éditeur.

138. — Nous avons annoncé (v. *Revue*, 1899, Chronique, n° 73), que M. Winstadt avait découvert dans un manuscrit de Juvénal, conservé à la Bodléienne, un certain nombre de vers nouveaux. Cette découverte a fait naturellement sensation dans le monde des philologues, et l'on s'est mis à discuter l'authenticité des vers inédits. Dans une savante et intéressante brochure (*The new fragments of Juvenal*, Londres, Frowde, 1901. 20 pp. in-8°. Prix : 1 sh.), M. Robinson Ellis examine la question et penche en faveur de l'attribution à Juvénal. Ses raisons sont fort bien déduites et nous paraissent d'un grand poids.

139. — La 4e édition de la *Syntaxe latine* de feu O. Riemann, revue par M. Paul Lejay, a paru l'an dernier (Paris, Klincksieck, 1900; XVI-638 pp. in-12°). Il est inutile de revenir sur les mérites de cet excellent ouvrage que le succès a consacré (cf. *Revue*, 1890, pp. 373-379). Philologues et professeurs ont pu l'apprécier et en tirer profit, soit pour leurs études personnelles, soit pour leur enseignement. Depuis la mort de Riemann, les soins pieux de M. Lejay n'ont cessé d'améliorer et de tenir au courant l'œuvre du regretté savant. Nul n'était mieux qualifié que l'éminent professeur de philologie latine à l'Institut catholique de Paris pour remplir cette tâche délicate. La nouvelle édition que nous annonçons en porte témoignage. Nous la recommandons chaudement à nos lecteurs.

140. — Le philologue belge Nicolas Clénard est assurément une des figures les plus originales et les plus intéressantes de cette pléiade d'érudits qui illustra les Pays-Bas au XVIe siècle. Il méritait les honneurs d'une étude détaillée. Cette étude a été fournie par MM. Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liége, et Alphonse Roersch, chargé de cours à l'Université de Gand. Elle a été couronnée par la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique (prix de Stassart, 8e période) et vient de paraître dans la collection in-8° des *Mémoires* de l'Académie (t. LX, 4e fasc., 1901; 202 pp. in-8°). Les auteurs n'ont rien épargné pour la faire aussi exacte et aussi complète que possible. La partie bibliographique est particulièrement soignée; elle a nécessité de longues et patientes recherches.

141. — Il a déjà été question ici (v. *Revue*, 1898, Chronique, n° 97) du *Certamen poëticum Hœufftianum*. Nous nous ferions scrupule de ne pas signaler à nos lecteurs deux pièces de M. van der Vliet, professeur à l'Université d'Utrecht, qui ont obtenu à ce concours des mentions très honorables : *Epistula Flori* et *Marcus filius ad Ciceronem patrem* (Amsterdam, J. Müller, 1898 et 1899). Ces épîtres, en distiques élégiaques, sont spirituellement tournées et fort agréables à lire. La première nous peint l'existence du rhéteur et poète P. Annius Florus, qui nous est connu par un fragment de son dialogue *Vergilius orator an poeta*, conservé dans un manuscrit de Bruxelles : le pauvre poète ayant échoué au concours des Jeux Capitolins, sous le règne de Domitien, a quitté Rome et s'est fait maître d'école en Espagne. La seconde met en scène ce mauvais sujet de Cicéron fils, qui raconte à son père sa vie d'étudiant à Athènes et finit

(*eadem sunt omnia semper*) par une demande d'argent : le personnage est vivant et le ton estudiantin est merveilleusement attrapé.

---

142. — M. E. Dümmler démontre dans le *Neues Archiv* (t. XXVI, p. 755-759) que l'ouvrage de Hériger de Lobbes contre Paschasius Ratbertus, signalé par Sigebert de Gembloux dans le *De scriptor. eccles.*, c. 137, se trouve dans le ms. 909 de la Bibliothèque de l'Université de Gand. Sigebert a d'ailleurs commis une erreur facilement explicable en le disant dirigé contre Ratbert. C'est Ratramne de Corbie qui y est pris à partie. Il suit de là que Mabillon et Köpke se sont trompés en attribuant à Hériger la paternité d'un ouvrage analogue publié par Pez sous le nom de Gerbert. — Le même savant publie à nouveau, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, d'après l'édition unique de J. Descordes, le *De statu sanctae ecclesiae*, dialogue de l'époque carolingienne entre deux évêques sur la situation des biens ecclésiastiques, rédigé probablement au commencement du règne de Charles le Simple.

143. — L'étude de M. G. Kurth sur *Les comtes et ducs de Tours au VIe siècle* (*Bullet. de l'Académie Royale, Classe des Lettres*, 1900, n° 12) complète les recherches précédentes du même savant sur les comtes d'Auvergne.

144. — On trouvera dans la note consacrée par M. W. Levison à l'évêque Walter de Breslau (*Zur Geschichte des Bischofs Walter von Breslau, 1149-1169. Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Alterthums Schlesiens*, XXXV, 1901), d'intéressantes additions au mémoire de Grünhagen, sur les colonies wallonnes de la Silésie au XIIe siècle.

145. — M. Georges Espinas vient de commencer dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger* (mars-avril 1901, p. 161 et suiv.), la publication d'une étude sur *Les finances de la commune de Douai des origines au XVe siècle*, qui paraîtra plus tard en volume. Il importe de signaler ce travail, aussi remarquable par l'abondance et la qualité des documents utilisés que par la conscience et la profondeur des recherches, à tous les historiens belges qu'intéressent les institutions municipales. On peut dire dès maintenant que depuis l'apparition de l'*Histoire de Saint-Omer* de Giry (1877), il n'a point paru d'ouvrage aussi important que celui de M. Espinas sur les villes françaises du Nord dont la constitution présente de si nombreuses analogies avec celle des cités flamandes.

146. — On invoque généralement, contre le prétendu despotisme des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas, le témoignage du chroniqueur yprois Olivier de Dixmude. On saura donc gré à M. V. Fris, à qui nous devons déjà de nombreuses contributions à la critique de l'historiographie flamande de la fin du moyen âge, d'avoir consacré une étude spéciale aux idées politiques de ce personnage (*Les idées politiques d'Olivier van Dixmude. Bulletin de l'Académie royale. Classe des Lettres*, 1901, n° 3). M. Fris démontre que l'hostilité d'Olivier à l'égard du duc s'explique par le particularisme municipal dont il est un défenseur convaincu et " qu'il faut voir en lui le partisan d'un régime suranné et caduc en butte aux attaques d'un

pouvoir nouveau, que la supériorité de ses tendances assure d'un succès prochain „.

147. — Dans son intéressante étude sur *La commune de Tournai de 1187 à 1211* (*Bullet. de l'Académie Royale, Classe des Lettres*, 1901, n° 3), M. Ch. Duvivier établit, par un très curieux exposé des démêlés de la commune avec son évêque, comment la charte octroyée par Philippe Auguste à la ville en 1188 fut modifiée en 1211 par une expédition nouvelle dans laquelle on a eu tort de ne voir qu'une simple variante du texte primitif. Une édition critique de la charte de 1188 est donnée en appendice.

148. — Certaines chartes de Baudouin de Constantinople attestent que ce prince abandonna pendant quelque temps le style chronologique de Pâques, usité en Flandre et en Hainaut, pour adopter la Noël comme commencement de l'année. M. Ch. Duvivier démontre que ce changement parait avoir débuté au cours de l'année 1200 et cessa d'être en vigueur après le départ de Baudouin pour la croisade en avril 1202 (*Note sur l'abandon du style de Pâques dans les chartes de Baudouin de Constantinople. Bulletin de la Commission Royale d'histoire*, t. LXX).

149. — M. G. Des Marez aborde dans *La lettre de foire à Ypres au XIIIe siècle. Contribution à l'étude des papiers de crédit* (Mémoires in-8° de l'Académie et à part chez H. Lamertin. Bruxelles), un sujet encore inexploré dans notre littérature historique. C'est une précieuse collection de chirographes yprois — dont un grand nombre sont publiés en appendice — qui a fourni à l'auteur les sources de ce travail, aussi intéressant pour les juristes que pour les historiens et les économistes. Nous y reviendrons plus longuement dans une prochaine livraison.

150. — La librairie Hachette vient de terminer la publication du tome III (1re partie), de la grande *Histoire de France* publiée par M. E. Lavisse. Il est intitulé : *Louis VII, Philippe-Auguste et Louis VIII* (1137-1226), par M. A. Luchaire. Dans ce nouveau volume, l'intérêt historique se concentre sur l'évolution de la monarchie capétienne, et montre cette monarchie aux prises avec la féodalité, notamment avec les comtes d'Anjou devenus roi d'Angleterre. Les procédés nouveaux de Philippe-Auguste pour consolider sa dynastie et fonder un gouvernement y sont mis en lumière. M. Luchaire s'est attaché principalement à présenter sous ses traits véritables cette grande figure du conquérant qui a su triompher de la Féodalité, de l'Angleterre et de l'Empire coalisés, rendre la royauté maîtresse de la France et placer la France, en Europe, au premier plan. Dans un dernier livre, M. Luchaire marque enfin les progrès accomplis par les divers éléments de la société française, clercs, nobles, paysans et bourgeois, à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe. Les données de l'histoire des lettres et des arts, y sont utilisées très judicieusement et on y trouvera un tableau complet, bien que forcément abrégé, de la civilisation française, au moment où la France se fondait.

151. — L'*Histoire de l'Algérie par ses monuments* (Édition de la Revue illustrée. Paris, L. Baschat, 1900. 70 pp. in-4°, 4 fr.) en une forte brochure, richement illustrée, donne un excellent résumé de tout ce qu'il est important de connaître au sujet de cette belle colonie française. Les divers

chapitres sont dus à des auteurs différents, en général parfaitement qualifiés pour traiter pertinemment des sujets qui leur ont été confiés. Citons l'aperçu géographique, de M. Cat, l'Algérie romaine, de M. Cagnat, l'Algérie arabe, de M. R. Basset, l'Algérie turque, de M. Delphin, etc. A côté de fort belles simili-gravures représentant les villes principales du pays, les archéologues trouveront avec plaisir dans les planches un choix des monuments romains de l'Algérie et les statues antiques les plus intéressantes du musée de Cherchell, qui n'avaient guère été jusqu'à présent que fort imparfaitement reproduites.

152. — La librairie F. Alcan de Paris vient de faire paraître le IV[e] volume de l'*Année Sociologique*, publiée sous la direction de M. E. Durkheim, professeur à l'Université de Bordeaux (1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Prix : 10 fr.). Ce volume est construit sur le même plan que les précédents et rendra comme eux les plus grands services. La première partie comprend trois articles originaux, l'un de M. C. Bouglé, sur le *régime des castes, sa nature et ses origines;* le second de M. Durkheim, sur *deux lois qui dominent l'évolution du système pénal;* le troisième de M. Charmont, sur *la propriété corporative et les causes de destruction qui la menacent*. La seconde partie est consacrée au compte rendu des travaux de toutes sortes qui peuvent intéresser les différentes branches de la sociologie. Cette partie de l'ouvrage n'est pas seulement pour les travailleurs, même pour les spécialistes (historiens des religions, du droit, des mœurs, économistes, criminologues), un précieux instrument de bibliographie; c'est avant tout un effort pour constituer et organiser progressivement la sociologie. Toutes les questions que le sociologue peut actuellement aborder sont classées aussi méthodiquement que possible et passées en revue; les travaux qui les concernent y sont rattachés et l'on s'efforce d'en dégager toutes les indications qui peuvent en faire avancer la solution. Chaque année, des améliorations sont introduites dans la classification, et depuis deux ans des tables excellentes viennent faciliter les recherches.

153. — M. Albert Soubies a consacré à l'histoire de la musique en Belgique deux articles, qui, grâce à un format exigu et de gros papier, sont devenus deux volumes. Le premier retrace notre évolution musicale depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle; le second est réservé au XIX[e] siècle. M. Soubies est très aimable pour nos compatriotes qu'il loue indistinctement; mais, dûssions-nous être taxé d'ingratitude, nous devons à la vérité de dire que son ouvrage, d'ailleurs gentiment écrit, est extrêmement superficiel, et paraît, sauf peut-être pour l'époque contemporaine, être entièrement fait de seconde main. — P. B.

---

154. La Société des anciens textes français a distribué le deuxième volume des *Œuvres poétiques de Guillaume Alexis prieur de Bucy* (XV[e] s.), publiées par Arthur Piaget et Émile Picot; un troisième volume terminera la publication.

155. — La collection des *Lateinische Litteraturdenkmäler des XV. und XVI. Jahrhunderts*, publiée par M. Herrmann, s'est enrichie d'un fascicule

intéressant pour l'histoire du théâtre scolaire en France au XVIe siècle ; il comprend en effet deux comédies latines jouées par les étudiants parisiens, le *Veterator* de Al. Connybertus (1512), traduction remaniée de la farce de maître Pathelin, et une farce d'une moralité fort relative, l'*Advocatus* (1532), où se remarque notamment l'emploi du motif de l'amant dans le sac, fréquent dans le théâtre comique. L'édition est faite avec grand soin par Th. Bolte. — P. B.

156. — Le cardinal Perraud vient de consacrer à son ancien maître le P. Gratry une étude que l'on peut signaler comme un modèle de biographie délicatement sympathique et discrète (*Le P. Gratry, sa vie et ses œuvres.* Paris, Téqui, 1901. x-354 pp. in-12. Prix : 3-50 fr.). L'éminent académicien a su faire revivre la personnalité, un peu oubliée maintenant, de son modèle et nous montrer successivement le brillant élève de l'École Polytechnique, l'aumônier de l'École Normale, à l'époque fameuse des Taine, des About et des Sarcey, le savant oratorien, l'éloquent professeur de philosophie morale à la Sorbonne, le philosophe platonicien, enfin le membre de l'Académie Française, qui a été véritablement une des figures les plus en vue de l'Église de France au milieu du XIXe siècle. On ne peut manquer de lire avec intérêt ce chapitre de l'histoire des idées religieuses, d'autant plus que l'auteur n'a pas craint d'y mêler bien des réminiscences personnelles et comme des fragments d'antobiographie. — M. J.

157. — Il ne faut chercher dans le nouveau volume de M. N. Boulay qu'une esquisse de l'anthropologie (*Principes d'anthropologie générale.* Paris, Lethielleux, 1901, in-12. 3-50 fr.). Chacune des sciences très nombreuses qui traitent de l'homme à un point de vue spécial n'est représentée ici que par ses conclusions les plus importantes et les plus générales, car l'auteur " a voulu montrer comment les sciences modernes peuvent servir à la démonstration de vérités anciennes „. C'est une thèse que soutient M. Boulay, et il faut reconnaître qu'il le fait avec des connaissances très variées et très étendues, que son exposition est toujours intéressante, sa discussion toujours courtoise. Pour défendre les conclusions philosophiques des Scolastiques, il a su trouver des formules modernes, et son anthropologie, qui va jusqu'à l'étude des problèmes sociaux, est très actuelle, quoique, ou plutôt parce que, il ne craint pas de citer l'Évangile. — M. J.

Romanica. — 158. — M. Gaston Paris vient de publier deux petits travaux, dans lesquels sa critique exercée et son érudition ingénieuse se sont manifestées, comme à l'ordinaire. L'un est une contribution au *Furnivall's Miscellany* et a pour sujet le roman d'"Amadas et Idoine„, dont M. P. établit par la comparaison des deux manuscrits existants (l'un d'eux fragmentaire) qu'il a été écrit en Angleterre, vers la fin du XIIe siècle; en note de la dernière page de ce petit mémoire, le même savant se déclare disposé (contrairement à l'avis de M. Suchier) à admettre, en s'appuyant sur les études de M. Stimming que " les versions continentales de *Bovon de Hantone* ont toutes pour source première un poème anglo-normand „.

Le second travail de M. G. Paris est intitulé " *ficatum* en roman „ et a

été inséré dans la *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli.* Il offre un spirituel exemple de cette méthode toujours géniale, parfois hasardeuse, à l'aide de laquelle l'illustre maître auquel est dédié le recueil, a fait jaillir plus d'un éclair des vastes portions, restées obscures, du domaine étymologique de nos langues. Si M. G. Paris est fondé dans ses inductions, les formes romanes, si nombreuses et si dissemblables de couleur et d'accentuation, qu'on dérive de *fīcātum* devraient être expliquées comme " un cas très intéressant de croisement lexicologique ", *ficatum* ayant été influencé " à plusieurs reprises et de plusieurs façons " par le grec *συκωτόν*, qui avait le même sens, et dont le passage en latin est attesté

159. — M. M. Friedwagner, nommé professeur de philologie romane à l'Université de Czernowitz, vient de publier une intéressante étude, dont il avait donné lecture au IXe congrès des *Neuphilologen* allemands. En voici le sujet : *Frau von Stael's Anteil an der romantischen Bewegung in Frankreich.*

160. — Le dernier n° de l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteratur* (CVI, 1-2, pp. 146-147), renferme le résumé d'une communication intéressante de M. Rysop sur des tournures comme " nous chantions avec lui ", assez semblable à celle du français de Belgique : " nous deux Jean " *ou* " avec Jean " dans le sens de " Jean et moi " ; *nous deux* équivaut ici à *avec*, et les origines de cet emploi, qui n'est pas étranger à l'ancien italien et au français du XVe siècle, nous reportent jusqu'au latin mérovingien.

161. — Dans ce même n° signalons une curieuse étude de M. Johannes Bolte sur *Bigorne* et *Chicheface*, deux personnages créés par l'imagination satirique du moyen âge français, et dont les traces se retrouvent, dès le XVe siècle, en Angleterre, et plus tard Outre-Rhin. *Clicheface* est un monstre qui dévorait les " bonnes femmes " et partout où un proverbe, une chanson ou un nom de lieu (c'est le cas à Liège), a conservé le souvenir de celles-ci, il est vraisemblable qu'on a chanté Bigorne et Chicheface. L'enseigne de la bonne femme existait à Paris avant le XVIIe siècle (*Revue archéologique*, 12, 1855).

162. — Les Allemands s'occupent depuis quelque temps, avec beaucoup de soin et de suite, des opinions émises par leurs écrivains sur les littératures étrangères. En 1897, M. Betz, dont on connaît les deux études sur H. Heine, a publié un travail dans les *Französische Studien* (nouv. série, II), sous ce titre : *Die französische Litteratur im Urteile Heinrich Heine's.* A son tour, M. C. Sachs, dans la *Zs. für französische Sprache und Litteratur* (XXIII, 34), vient de réunir les principaux jugements de Gœthe sur la littérature et la langue française, en les faisant précéder d'un recueil des autres traces d'influence française chez ce grand écrivain, sujets et mots empruntés, emploi de cette langue, etc.

163. — M. Blöte a complété, dans le 1er fascicule du t. XXV de la *Zeitschrift für romanische Philologie* une étude qu'il avait entreprise, il y a quatre ans, sur " le chevalier au cygne dans l'histoire ". Sa thèse est celle-ci : la légende du chevalier au cygne est entrée dans la famille de Godefroi de Bouillon par le frère cadet de ce dernier, qui épousa la fille d'un seigneur

normand, dont un ancêtre avait accompli quelques-uns des exploits attribués au dit chevalier. M. G. Paris a fait jadis de très vives réserves sur cette laborieuse filiation, M. Blöte la maintient et essaie d'en consolider l'édifice.

164. — Avec le premier trimestre de cette année les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux et des Universités du Midi* ont inauguré un *Bulletin italien*, qui constitue une publication nouvelle, destinée à paraître tous les trois mois, comme le *Bulletin hispanique* de même provenance, et à laquelle collaboreront les spécialistes universitaires les plus compétents de Paris et de la province, MM. Bouvy, Dejob, Dorez, Gebhart, Müntz, de Nolhac, Radet, Thomas et Vianey entre autres. Le *Bulletin italien* répond à un besoin nouveau en France; la langue de Dante est aujourd'hui enseignée dans plusieurs des Universités de ce pays; une agrégation d'italien a été créée; enfin les rapports historiques entre la France et l'Italie méritaient bien que cette innovation fût encouragée. Elle l'a été par des promesses de collaboration et par des souscriptions nombreuses et variées. Le bulletin, nous annonce-t-on, " comprendra cinq parties réser-
„ vées : la première, aux articles de fond; la seconde, aux variétés, docu-
„ ments et mélanges; la troisième, aux questions d'enseignement; la
„ quatrième à la bibliographie; la dernière, à la chronique. „

Le premier fascicule renferme, sous ces diverses rubriques, d'abondants et utiles renseignements; signalons particulièrement une étude de M. Hauvette, *Une confession de Boccace*, et un autre de M. Bouvy, *Zaïre en Italie.* — M. W.

Germanica. — 165. — *Travaux généraux.* — Le critique A. Bartels, qui a écrit un livre très apprécié sur la littérature moderne (*Die Alten und die Jungen*) vient de publier le premier volume d'une histoire générale de la littérature allemande (*Geschichte der deutschen Litteratur*. Leipzig, Avenarius, 1901. 510 pp. Pr. 5 m.), qui se distingue des travaux analogues surtout en ce qu'elle accorde une plus grande place à la littérature du 19e siècle, à laquelle l'auteur réserve tout le second volume, qui paraîtra en automne de cette année. — La littérature contemporaine est traitée dans un livre richement illustré de M. Hanstein (*Das jüngste Deutschland. Zwei Jahrzente miterlebter Litteraturgeschichte*. Leipzig. Voigtländer. 1901. 375 pp. 6 Mk.). — Un bref exposé de la littérature allemande du 19e siècle par C. Weitbrecht vient de paraître dans la collection Göschen (vol. 134 et 135, 144 et 172 pp. Pr. 1.60 m.). — De l'ouvrage connu de Gottschall *Deutsche Nationalliteratur des 19 Jahrhunderts* paraîtra bientôt la 7e édition chez Trewendt, à Breslau (8 volumes à 3.60 m.). — A. Stern publie la 4e édition de son exposé de la littérature moderne, qu'il a écrit comme suite à l'ouvrage de Vilmar (*Die deutsche Nationallitteratur von Goethes Tode bis zur Gegenwart*. Marburg, Elwert. 229 pp.).

166. — *Collections.* — Une nouvelle collection populaire de livres à bon marché est publiée par le *Wiesbadener Volksbildungsverein* sous le titre de *Wiesbadener Volksbücher*. Le prix de ces petits volumes très soignés

varie de 10 à 20 pf. Jusqu'ici ont paru des ouvrages de Riehl, Hansjakob, Rosegger, Stifter et Dikkens.— Dans la collection *Reclam* à 20 pf. le volume, paraît la correspondance entre Schiller et Göthe (n. 4148-50, 4154-57) et une traduction du *Waltharielied* (n. 4174). — Dans la *Bibliothek der Gesamtliteratur* (Hendel, Halle) à 25 pf. le volume, une édition des poésies de Fleming, de Novalis, de Schubart et des récits de Hebel. — Sous le titre de *Dichter und Darsteller*, la librairie Seemann, de Leipzig, publie une série de monographies superbement illustrées de poètes et d'acteurs. Six volumes ont paru traitant Goethe, Dante, Shakspeare, Bauernfeld, Tolstoï et le théâtre de la Burg de Vienne.

167. — *Gœthe.* — Parmi les derniers ouvrages sur Gœthe, je dois signaler en tout premier lieu le nouveau commentaire du Faust par J. Minor, professeur à l'université de Vienne. *Gœthes Faust. Entstehungsgechichte u. Erklärung*, 2 vol. de 378 et 286 pp. Stuttgart, Cotta, 1901. Pr. 8 m.) Le premier volume traite du " Urfaust „ et du fragment; le second de la 1e partie de l'œuvre définitive. C'est un commentaire sans texte, qui se réfère quant à ce dernier aux éditions de E. Schmidt pour le Faust primitif et le fragment, et à l'édition de Weimar pour la première partie. L'auteur nous fait espérer le commentaire de la deuxième partie. Espérons qu'il tiendra parole et qu'il ne laissera pas ce travail inachevé, comme il l'a fait pour sa monumentale biographie de Schiller. Un nouveau commentaire du Faust s'imposait et c'est une heureuse chance qu'il ait été entrepris par un des rares hommes du monde savant, dont le nom seul nous garantit la solidité du travail. Chez Minor les qualités du philolologue et du critique littéraire s'allient d'une admirable manière. Chaque page se ressent de l'intensité d'un travail poursuivi pendant toute une vie, de la science étendue et de la vive faculté intuitive de l'auteur. Minor se concentre énergiquement sur l'interprétation, renonce à tout étalage de science superflue. Il ne se contente pas de condenser les résultats de la critique faustienne moderne, mais il produit sur une foule de points des aperçus tout personnels et nouveaux. Le ton souvent ironique et acerbe trahit peut-être par endroits un peu trop le mépris des travaux antérieurs. Le livre est surtout un commentaire des idées et ne rend pas superflus ceux de Düntzer, Loeper et Schröer, qui accordent une grande place à l'explication des mots.

Parmi les nombreuses biographies de Goethe parues tout dernièrement, il y a lieu de signaler celle de Prem (Leipzig, Wartig, 1900. 547 pp. Prix : 5 m.), qui s'adresse au grand public et nous offre pour un prix très modique un bel ouvrage, richement illustré. L'exposé est clair, précis et intéressant. — Un travail d'une incontestable utilité pratique est celui de Gräf (*Goethe über seine Dichtungen I. Bd. Die epischen Dichtungen.* Frankfurt a. M. Rütten et Loenig, 1901, XXIII, 492 pp.), qui recueille soigneusement tout ce que Goethe a dit lui-même sur ses propres œuvres. — Un des meilleurs connaisseurs de Goethe de notre époque, O. Harnack, publie un excellent recueil de poésies choisies de Goethe, avec notes. (*Goethes ausgewählte Gedichte. Braunschweig*, Vieweg. xiv-388 pp.)

168. — *Schiller.* — La nouvelle biographie de Schiller du même O. Har-

nack, quelque excellente qu'elle soit, est pourtant resserrée dans des limites trop étroites pour avoir quelque prétention à être une œuvre plus ou moins définitive. Elle a paru dans le recueil biographique " *Geisteshelden* ", édité par la librairie E. Hofmann de Berlin. (*Schiller*. 2 vol. 400 pp. Pr. : 4.80 m.) C'est la seule biographie moderne qui ait été menée à bonne fin. Les grands ouvrages de Minor et de Brahm sont restés fragmentaires et ne seront probablement jamais achevés. R. Weltrich a repris la tentative de produire un travail définitif sur Schiller. Le premier volume a paru chez Cotta (Fr. Schiller, *Geschichte seines Lebens u. Charakteristik seiner Werke*. 900 pp. Prix : 10 m.). Nous y reviendrons.

169. — *Lessing.*— Lessing a trouvé un nouveau biographe en M. Borinski. L'ouvrage a paru dans la même collection que celui de Harnack sur Schiller (2 vol. de 196 et 230 pp. Pr. 4.80 m.). C'est une des meilleures monographies du recueil; l'auteur étudie Lessing successivement sous les différentes faces de son activité multiple — poésie, critique littéraire, théologie etc., en trace des tableaux à la fois concis et complets et déploie une remarquable virtuosité à vaincre les difficultés de la chronologie, qui devaient naître d'une disposition aussi simple, bien appropriée au caractère plus ou moins populaire de l'ouvrage. Presque en même temps que le travail de Borinski a paru la seconde édition du magistral ouvrage de Er. Schmidt (*Lessing. Geschichte seines Lebens und seiner Schriften.* Berlin. Weidmann. 2 vol. 715 et 656 pp. Pr. 18 m.).

170. — *Revues.* — Les *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte* (Behr, Berlin), fondés en 1892 et consacrés primitivement à l'histoire de la littérature allemande depuis la Réforme, étendent d'année en année leur cadre pour y faire entrer tout ce qu'on peut comprendre sous le terme " littérature " pris dans son acception la plus large : philosophie, théologie, histoire, linguistique, pédagogie, folklore, etc. Les plus illustres spécialistes de l'Allemagne y font un rapport annuel sur les publications nouvelles, dans leurs branches respectives, rapport qui ne comprend pas seulement les livres, mais aussi tous les travaux, quelque minimes qu'ils soient, parus sous forme d'articles de revues et même de journaux, renvoyant pour les livres, aux comptes rendus critiques. Cette publication capitale est trop peu connue en Belgique; toutes nos bibliothèques publiques devraient s'y abonner. La première livraison du volume IX (année 1898) vient de paraître. Voici son contenu : je cite entre parenthèses le nom du rapporteur : *Schrift und Buchwesen* (P. Schwencke); *Volkskunde* (A. Hauffen); *Die Literatur in der Schule* (R. Lehmann); *Geschichte des Unterrichts- und Erziehungswesens* (P. Strötzner); *Geschichte der neuhochdeutschen Sprache* (W. Golther); *Allgemeines des 18 u. 19 Jahrh. : Literaturgeschichte* (A. Stern); *Allgemeines des 18 u. 19 Jahrh.: Politische Geschichte* (E. Brandenburg); *Memoiren, Tagebücher und Briefwechsel* (V. Michels).

La dernière livraison de *Euphorion, Zeitschrift für Literaturgeschichte* (Leipzig-Vienne. C. Fromme) contient d'importantes études sur Grillparzer, Grabbe, C. F. Meyer etc., d'intéressants mélanges, des comptes rendus critiques, une bibliographie de la littérature allemande tout à fait complète et finalement des communications diverses. La revue paraît en

quatre livraisons annuelles d'environ 200 pages, auxquelles s'ajoute généralement une livraison complémentaire. Le prix est de 16 m.

Le *Litterarisches Echo* revue bimensuelle (Berlin, Fontaine. Pr. 12 m.) prend décidément la première place parmi les revues modernes s'occupant de littérature universelle contemporaine. Articles généraux sur des questions de littérature caractéristiques d'écrivains, rapports réguliers sur la vie littéraire dans les pays étrangers, revues des livres, des périodiques et des journaux, extraits d'œuvres poétiques, chroniques théâtrales, communications diverses et notices de tout genre, bibliographie, rien n'y manque pour tenir le lecteur parfaitement au courant de la vie littéraire moderne.

Dans la *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* (n° 23) M. Marsopp fait ressortir l'étroite union entre la poésie et la musique dans la tragédie antique; une représentation moderne sans musique n'a pas de sens et aucune musique moderne ne saurait remplacer l'antique. — M. Kroll publie (ibidem, n° 38) une étude sur le roman grec d'Alexandre le Grand, en compare les différents manuscrits et arrive à cette conclusion qu'il faut reporter ce poeme au 3e siècle après Jésus-Christ et qu'il a été écrit en Égypte.

Une longue étude de M. Sittenberger (ibid., nos 71, 72, 76, 77) défend la définition de la tragédie d'Aristote et tend à la mettre d'accord avec les conceptions modernes.

A l'occasion du centième anniversaire de la mort de Novalis, la plupart des revues allemandes publient des articles commémoratifs. Les nouveaux romantiques parmi les écrivains contemporains ont fait de lui leur porte-drapeau. Chez nous M. Maeterlinck a traduit ses *Hymnes à la nuit* et l'a caractérisé dans son *Trésor des pauvres*. Par là, M. Maeterlinck, grâce à la vogue énorme dont il jouit en Allemagne, a beaucoup contribué à réveiller l'intérêt pour Novalis. Une nouvelle édition critique de ses œuvres a paru chez Reimer à Berlin (2 vol. Pr. 10 m.). Elle est due à M. Heilbronn, qui vient aussi de publier chez le même éditeur une nouvelle biographie (*Novalis, der Romantiker*. 228 pp. Pr. 3 m.).

W. Golther résume dans la *Beilage zur Vossischen Zeitung*, nos 7 et 8, les derniers résultats des recherches sur la légende de Tristan et d'Iseut, d'après lesquelles la légende de Tristan serait d'origine celtique, celle d'Iseut d'origine française. Ce sont les conteurs bretons qui ont communiqué la légende celtique à la France.

M. von Stradowitz (ibid. n° 10), défend l'idée de la création d'une académie allemande. Ce ne sont certes pas les frais qui peuvent arrêter le gouvernement allemand; le budget de l'Académie Française ne comporte que 90,000 francs. Si la création d'une académie impériale présente dès l'abord trop de difficultés, que l'on commence au moins par une académie prussienne.

Mme G. Reuter, la présidente d'âge des femmes écrivains de l'Allemagne, publie dans le *Tag* (n° 43), un intéressant article sur " la femme dans la littérature allemande ". H. Benzmann étudie la poésie lyrique féminine contemporaine dans la nouvelle revue autrichienne *Kyffhäuser* (II, 21.22).

Un excellent article de Bolin (*Nation,* XVIII, 29) passe en revue les

comédies de Goethe et étudie les causes pour lesquelles Goethe n'a pas plus cultivé ce genre.

Dans la *Gesellschaft* (livr. 6) M. R. Komadina écrit un article enthousiaste sur E. Verhaeren et traduit plusieurs de ses poésies et un de ses " Contes de minuit ".

171. — La statistique des représentations des théâtres allemands pour 1899/1900 note pour Schiller 873, pour Goethe 530, pour Lessing 179 représentations. Schiller tient toujours la tête et dépasse même les modernes : Sudermann n'arrivant qu'à 579 et Hauptmann à 524 représentations. Parmi les poètes étrangers, Shakspeare arrive naturellement premier avec le chiffre de 571, viennent ensuite Feydau et Bisson, dont *La dame de chez Maxim* et le *Contrôleur des wagons-lits* ont été représentés respectivement 510 et 405 fois; je note encore Sardou (325), Rostand (183), Molière (132) Ibsen (373)

172. — Dans la nouvelle édition de l'index parue tout récemment, ne figurent plus parmi les poètes allemands que Heine et Lenau.

173. — Le Goetheverein rhénan organise du 29 juin au 7 juillet des représentations classiques de Lessing, Kleist, Hebbel, etc. au théâtre de Düsseldorf.

174. — Deux nouvelles statues seront prochainement érigées à Goethe, une à Leipzig vis-à-vis de l'Auerbachs Keller, et une à Strasbourg. Une question délicate, beaucoup discutée, est celle de savoir si sur le socle de cette dernière doit figurer Frédéricque de Sesenheim.

175. — Le 25 mars est décédé à Berlin le directeur de la *Gegenwart*, Th. Zolling, auteur de cinq romans estimés ayant pour objet la vie sociale de Berlin, d'une étude remarquable sur H. de Kleist et d'une édition critique de ses œuvres. — H. B.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. Boucher, professeur de 7e latine à l'Athénée de Liège, permute avec M. Maass, professeur de seconde latine à l'Athénée d'Ixelles. M. M. Brants, professeur à l'Athénée de Tournai, remplace M. De Ziegezaer, professeur de langues modernes à l'Athénée de Bruxelles, décédé. M. R. Sluse, professeur intérimaire de langues modernes à l'Athénée de Charleroi, est nommé à l'Athénée de Tournai. M. G. Andrien, professeur de mathématiques supérieures à l'Athénée de Charleroi, est nommé à l'Athénée de Liège, en remplacement de M. P. Willière, décédé. Il est remplacé par M. L. Labenne, professeur de mathématiques (Hum. anc.) à l'Athénée de Charleroi, auquel succède M. H. Claes, professeur de mathématiques au Collège Communal de Tirlemont. M. E. Hamels, professeur de 4e latine à l'Athénée d'Ath, remplace M. A. Dekkers, professeur de 2e latine à l'Athénée de Charleroi.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Par modification à l'arrêté royal du 21 mars dernier, M. Tumelaire (Émile), docteur en philosophie et lettres, est nommé définitivement aux fonctions de préfet des études à l'athénée royal d'Ath.

Par arrêté royal du 7 mai 1901, la démission offerte par M. Gielen (J.), professeur, en disponibilité pour cause de maladie, de l'athénée royal de Gand, de ses fonctions dans l'enseignement moyen de l'État, est acceptée.

Le prénommé est autorisé à faire valoir ses droits à la pension pour cause d'infirmité.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Application de la loi du 10 avril 1890. — Universités de l'État. — Arrêté royal organique sur la collation des grades académiques. — Disposition complémentaire.

Par arrêté royal du 25 mai 1901, l'article 7 de l'arrêté du 5 octobre 1890 est abrogé et remplacé par la disposition suivante :

" Art. 7. Il y a annuellement deux sessions d'examens et d'épreuves, l'une s'ouvrant en juillet, l'autre en octobre.

„ Dans le cours des sessions, les jurys procèdent aux examens des récipiendaires, sans autre interruption que celle des dimanches et des jours fériés. La session est déclarée close immédiatement après l'examen du dernier récipiendaire inscrit.

„ Cette disposition est applicable non seulement aux examens d'une même épreuve, mais encore à l'ensemble des examens d'une même faculté (candidatures et examens finaux), qui auront lieu sans intervalle entre les diverses épreuves.

„ Elle est également applicable aux doctorats comportant la présentation et la défense publique d'une dissertation.

„ Les examens de la session d'octobre n'entraînent aucune interruption des cours.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — PROMOTION.

Par arrêté royal du 23 mars 1901, M. de la Vallée-Poussin (Louis), professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est promu au rang de professeur ordinaire.

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana, t. XX, fasc. 1. — Carmina de S. Quintino — Jos. Boyens, Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Deiparae in Chalce insula. — Miraculum S. Bernardi auctore Herberto. — Bulletin des publications hagiographiques. — Suite du Repertorium hymnologicum d'Ul. Chevalier.

Classical Review, XV (1901). — May. — Godley, Homerica quaedam. — H. Richards, The Hellenics of Xenophon. — B. W. Henderson, The Chronology of the Wars in Armenia, A.-D. 51-63. — J. P. Postgate, Some Suggestions on Calpurnius Siculus. — Heidel, Catullus and Furius Bibaculus. — Notes on Plato, *Rep.* III, 411 (W. R. Roberts); Anthol. Pal., V, 13, 3, 4 (R. G. Bury); Horace, *Epist.* I, VII, 52 s. (W. S. Hadley). — Reviews. Archaeology.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik, 1901, 1tes Heft. — I. A. Gercke, Die Analyse als Grundlage der höheren Kritik. — L. Bloch, Alkestisstudien. — E. Devrient, Hermunduren und Markomannen. — Th. Vogel, Goethes Schema einer allgemeinen Naturlehre. — Anzeigen und Mitteilungen. — II. O. Stock, J. G. Fichte als Herold und Vorbild echter Vaterlandsliebe. — A. Messer, Die Verwertung der Psychologie Wundts für die Pädagogik. — J. Teufer, Aus dem Mädchengymnasium. — P. Barth, Tausend und eine Nacht als Lesestoff für die Jugend. — Anzeigen und Mitteilungen.

2tes Heft. — I. A. Gercke, Die Analyse als Grundlage der höheren Kritik (Fortsetzung). — L. Bloch, Alkestisstudien (Schluss). — O. Ladendorff, Oswald von Wolkenstein. — Anzeigen und Mitteilungen. — II. W. Hoppe, Das Verhältniss Jean Pauls zur Philosophie seiner Zeit. — Th. Vogel, Zur Behandlung des litterargeschichtlichen Stoffes im Lateinunterricht. — P. Dörwald, Zur Behandlung der griechischen Tempuslehre. — W. Becker, Zum lateinischen Elementarunterricht. — Anzeigen und Mitteilungen.

3tes Heft. — I. J. Tolkien, Die inschriftliche Poësie der Römer. — A. Gercke, Die Analyse als Grundlage der höheren Kritik (Schluss). — G. Liebe, Die Städte des Mittelalters und die Kirche. — Anzeigen und Mitteilungen. — II. W. Koppelmann, Ist das Studium der Psychologie und der Philosophie überhaupt für den Lehrer nützlich? — O. E. Schmidt, Ciceros Briefe in der Schule. — Anzeigen und Mitteilungen.

Revue des Humanités en Belgique, 4e année, n° 6. — A. Roegiers, Organisation pratique d'un cours d'histoire littéraire. — O. Cornet, L'enseignement des sciences naturelles dans les Athénées. — H. Vander Linden, De l'enseignement de l'histoire nationale. A propos de l'ouvrage de M. H. Pirenne. — Gustave Meyer, Questions d'enseignement et d'éducation. — Chronique et documents. — Revue bibliographique.

Revue de l'Université de Bruxelles, 6e année, n° 7. — H. Fiérens-Gevaert, Deux Surhommes de Lettres : I. Beaumarchais. — Jean Capart, Une déesse thébaine : Miritskro. — D. De Moor, Sur l'enseignement des jeunes filles, notes d'examen. — Lucien Jottrand, Escales d'Adriatique. — Bibliographie.

N° 8. — Cte Goblet d'Alviella, Le problème du quatrième Évangile. — H. Fiérens-Gevaert, Deux Surhommes de lettres : II. Gustave Flaubert. — Georges Dwelshauvers, Pour la réforme des humanités. — Bibliographie.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen, 1901. Februar-März. — Fügner, Zur Stellung des evangelischen Religionslehrers am Gymnasium. — Seiler, Welchen sachlichen Werth hat Lessings Hamburgische Dramaturgie für die Gegenwart? — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Livius-Horaz).

April. — Greif, Die Antwort der Académie française auf den Reformerlass des französischen Unterrichtsministers. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Horaz-Vergil).

COMPTES RENDUS.

F. F. Abbott, *The use of repetition in Latin* (*Studies... of the University of Chicago*, vol. III, p. 67-87). Chicago, 1900, in-8°. Analyse détaillée, avec remarques, par Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 19.

Paul Allard, *Julien l'Apostat*, t. I. Paris, Lecoffre, 1900. IV-504 pp. " Bien composé et écrit avec talent. Mais c'est avec le second volume seulement qu'on saura au juste ce qu'il faut approuver dans cette biographie nouvelle de Julien. „ J. Bidez, Rev. crit., 1901, n° 20.

F. Antoine, *De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine* (Revue des Études anciennes, 1899 et 1900), Feret, Bordeaux " Dans ce travail, le neuf n'est pas bon, et le bon n'est pas neuf. „ Ziemer, Wochenschr. für Klass. Philol., 1901, n° 21.

Aristeae *ad Philoeratem epistula*, ed. P. Wendland. Leipzig, Teubner, 1900. xxx-229 pp. (*Bibl. Teubner*.). " Bonne édition critique d'un texte d'ailleurs médiocrement intéressant. „ My, Rev. crit., 1901, n° 14.

Aristophanis *Equites*. — Id., *Acharnenses*. — Ed. J. van Leeuwen. Leyde, Sijthoff, 1900 et 1901. 247 et xviii-199 pp. in-8°. " Ces deux volumes méritent les mêmes éloges que les précédents. „ Albert Martin, Rev. crit., 1901, n° 21. — Jugement analogue de K. Kuiper, Museum, IX, n° 2.

S. Aurelii Augustini *De civitate Dei libri* XXII. Ed. E. Hoffmann. Vol. II (l. XIV-XXII). Vienne et Prague, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1900. v-730 pp. in-8°. (Corp. Script. ecclesiast. Latin., vol. XL). " Les procédés critiques de l'éditeur sont sujets à caution, et ses indications, insuffisantes. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 17.

O. Bacci, *Vita di Benvenuto Cellini*. Florence, Sansoni, 1901. xci-451 pp. gr. in-8°. 10 fr. " Édition qui sera accueillie avec reconnaissance. „ Charles Dejob, Rev. crit., 1901, n° 15.

O. Bardenhewer, *Les Pères de l'Église, leur vie et leurs œuvres*. Éd. française par P. Godet et C. Verschaffel. Paris, Blond et Barral, 1898-1899. 3 vol. in-8° de viii-399, 493, 316 pp. " Cette traduction rendra des services. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 18.

Julius Beloch, *Griechische Geschichte*, II. Strasbourg, Trübner, 1897. 9 mk. " A les mêmes mérites que le 1er volume. L'ouvrage est écrit dans l'esprit de la génération de 1870: aversion pour la *Kleinstaaterei*, glorification de l'unité hellénique sous la domination macédonienne. La composition est magistrale. L'histoire de Beloch semble appelée à remplacer celle de Curtius, mais l'enthousiasme généreux de celui-ci aura encore des partisans. „ U. Ph. Boissevain, Museum, IX, n° 2.

Bion von Smyrna, *Adonis*, deutsch und griechisch, von U. von Wilamowitz. Berlin, Weidmann, 1900. " Améliore notablement l'état du texte; fait comprendre et goûter un poète intéressant. „ Haeberlin, Woch. für Klass. Philol., 1901, n° 15.

Fr. H. M. Blaydes, *Adversaria critica in Euripidem*. Halle s. S., Librairie de l'Orphelinat, 1901, 544 pp. in-8°. " Mérite l'attention, quelques réserves que l'on soit en droit de faire. „ Albert Martin, Rev. crit., 1901, n° 19.

Konrad Burdach, *Walther von der Vogelweide, philol. und histor. Forschungen*, I. Leipzig, Duncker et Humblot, 1900. xxxiii-320 pp. in-8°. 7 mk. 20. " Inspiré par le souci de la critique la plus minutieuse et la plus prudente, cet ouvrage s'appuie surtout sur des données historiques pour déterminer la portée de l'œuvre de Walther. „ F. Piquet, Rev. crit., 1900, n° 14.

B. Bury, *A history of Greece*. Londres, Macmillan, 1900. " Clair, judicieux, de nature à répandre le goût des études grecques. „ Höck, Woch. für Klass. Philol., 1901, n° 19.

Calisto y Melibea (*Comedia de*), p. p. R. Foulché-Delbosc. Madrid, Murillo, 1900. vi-180 pp. pet. in-8°. 8 fr. " Réimpression d'après le plus ancien exemplaire connu; on peut voir, en comparant cette version à celle des éditions modernes, combien le texte est allé s'altérant. „ Léo Rouanet, Rev. crit., 1901, n° 15.

S. Chabert, *Marcellus de Bordeaux et la Syntaxe française*. Paris, Fontemoing, 1901. 107 pp. in-8°. " L'auteur se fait illusion lorsqu'il croit saisir dans le *De medicamentis liber* l'état exact du latin parlé en Gaule vers 400. Quelques faits intéressants, mais des longueurs et des erreurs. „ E. Bourciez, Rev. crit., 1901, n° 17.

Conferenze Dantesche, etc. Milan, Hoepli, 1901. xxxi-323 pp. 6 fr. 50. " Ces conférences expliquent l'œuvre de Dante en reconstituant la vie sociale, religieuse, philosophique, artistique et poétique du moyen âge, dont Dante est, en Italie, le représentant le plus complet. „ Henri Hauvette, Rev. crit., 1901, n° 19.

Croiset (Alfr. et Maur.), *Manuel d'histoire de la littérature grecque*. Paris, Fontemoing. 844 pp. in-18. 6 fr. " Ce n'est pas un simple manuel,

mais une véritable histoire de la littérature grecque, abordant toutes les hautes questions dans une langue simple, claire, élégante. " Am. Hauvette, Rev. crit., 1901, n° 13.

W. Crönert, *Der Epikureer Philonides.* Sitzungsber. der Akad. der Wissensch. zu Berlin, XLI (1900), p. 942-959. " Texte inédit tiré d'un papyrus d'Herculanum et fort bien édité. „ Conjectures du rp. J. Bidez, Rev. crit., 1901, n° 77.

K. H. E. De Jong, *De Apuleio Isiacorum mysteriorum teste.* Leyde, Brill, 1900. " L'auteur donne d'intéressants détails sur la magie, les mystères et le mysticisme dans l'antiquité, mais les résultats directs pour l'interprétation d'Apulée ne sont pas considérables. „ J. vander Vliet, Museum, IX, n° 2.

D. Detlefsen, *Die Beschreibung Italiens in der Naturalis Historia des Plinius und ihre Quellen.* Leipzig, Avenarius, 1901. 1 mark 60. " Grâce à uue saine méthode et à une grande perspicacité, l'auteur est arrivé à certaines conclusions qu'on acceptera volontiers; p. ex., la carte d'Agrippa est une des sources de Pline. „ U. Ph. Boissevain, Museum, IX, n° 3.

L. Ducros, *Les Encyclopédistes.* Paris, Champion, 1900. viii-376 pp. in-8°. " Sérieux, bien informé, mais plutôt malveillant pour les Encyclopédistes. „ Pierre Brun, Rev. crit., 1901, n° 19.

K. Euling. *Studien über Heinrich Kaufringer.* Breslau, Marcus, 1900. ix-126 pp. in-8°. 4 mk. 60. " Bien documenté et très instructif. „ F. Piquet, Rev. crit., 1901, n° 17.

Euripidis *Fabulae*, edd. R. Prinz et N. Wecklein. Vol III, 4: *Phoenissae.* Leipzig, Teubner, 107 pp. in-8°. " Ce fascicule tiendra une place d'honneur dans l'édition Prinz-Wecklein. „ Alb. Martin, Rev. crit., 1901, n° 19.

Arthur Fairbanks, *A Study of the greek Paean* (extr. des *Cornell Studies*). New-York, Macmillan, 1900. viii-166 pp. " Livre suggestif. L'auteur semble avoir suffisamment prouvé que la signification première du péan est celle d'une invocation déprécatoire. „ My, Rev. crit., 1901, n° 19.

Die Gautreksaga in zwei Fassungen, v. W. Ranisch. Berlin, Mayer et Müller, 1900. cxii-76 pp. 5 mk. 50. " La version la plus courte est ici publiée pour la première fois. Longue et savante introduction. „ Léon Pineau, Rev. crit., 1901, n° 14.

F. Godefroy, *Dictionnaire : la lettre R du complément.* 96e, 97e et 98e fasc. Paris, Bouillon. Additions et rectifications par A. Delboulle, Rev. crit., 1901, n° 13.

G. Goetz, *Thesaurus glossarum emendatarum,* I, fasc. 1 (= *Corpus glossariorum Latinorum,* vol. VI) : *A — Dumtaxat.* Leipzig, Teubner, 1897. x-368 pp. in-8°. 18 mk. " Ce lexique est vraiment un *trésor.* Il rend enfin abordable l'étude des gloses latines, si intéressantes pour toutes les branches de la philologie. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 16.

Grettis Saga Asmundarsonar, herausgg. v. R. C. Boer. Halle s. S., Niemeyer, 1900. iv-344 pp. 10 mk. " L'éditeur a débarrassé le texte de nombreuses interpolations. Cette saga est pleine de curieux détails. „ Léon Pineau, Rev. crit., 1901, n° 14.

K. Gusinde, *Neidhart mit dem Veilchen.* Breslau, Marcus, 1899. 241 pp. in-8°. 9 mk. " Beaucoup de lecture; utiles renseignements. L'étude compa-

rative du développement du théâtre français et du théâtre allemand, que G. n'a fait intervenir qu'incidemment, peut donner lieu à d'instructives remarques, comme l'a montré, à propos des *Jeux de la Passion*, M. Wilmotte. „ F. Piquet, Rev. crit., 1901, nº 17.

E. Haug et G. Sext, *Die römischen Inschriften und Bildwerke Württembergs.* Stuttgart, Kohlhammer, 1900. xix-415 pp. in-8º. “ Peut être cité comme un modèle du genre. „ R. C., Rev. crit., 1901, nº 15.

Ad. Hemme, *Was muss der Gebildete vom Griechischen wissen?* Leipzig, Avenarius, 1900. xxxvi-104 pp. “ D'après l'auteur, l'homme cultivé doit connaître la civilisation grecque, mais quelques notions de langue grecque lui suffisent. Il y a là une sorte de contradiction : la langue elle-même fait partie de la civilisation, et aucune n'est plus digne d'être étudiée que la langue grecque. „ My, Rev. crit., 1901, nº 19.

W. Heraeus, *Die Sprache des Petronius und die Glossen.* Leipzig, Teubner, 1899 (Progr. nº 678). 50 pp. in-4º. “ Fournira aux grammairiens et aux linguistes de solides matériaux. „ Paul Lejay, Rev. crit. 1901, nº 20.

Léon Homo, *Lexique de topographie romaine.* Paris, Klincksieck, 1900. xx-690 pp. in-12 (avec plans). “ Rendra de grands services. L'auteur a su dire tout l'essentiel et a contrôlé les assertions de ses devanciers. „ Maurice Besnier, Rev. crit., 1901, nº 13.

N. Karéiew, *Les paysans et la question paysanne en France dans le dernier quart du XVIIIe siècle.* Trad. du russe par C. W. Wynarowska. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8º. “ L'auteur a eu le mérite d'aborder le premier l'étude de la question paysanne qui a tant contribué à l'explosion de la Révolution, mais son livre est aujourd'hui vieilli et ne satisfait plus aux exigences de la méthode. „ Ch. Seignobos, Rev. crit., 1901, nº 15.

Fr. Kluge, *Rotwelsch. I: Rotwelsches Quellenbuch.* Strasbourg, Trübner, 1901. xvi-495 pp. in-8º. 14 mk. “ Curieuse collection de textes en argot. „ V. Henry, Rev. crit., 1901, nº 21.

E. Koschwitz, *Anleitung zum Studium der französischen Philologie.* 2e éd. Marbourg, Elwert, 1900. 181 pp. in-8º. “ Guide qui peut rendre de sérieux services aux étudiants étrangers, et qui n'est point inutile même aux Français. Quelques erreurs et omissions. „ E. Bourciez, Rev. crit., 1901, nº 14.

Lazarillo de Tormes (*La vida de*), p. p. R. Foulché-Delbosc. Madrid, Murillo, 1900. vi-72 pp. pet. in-8º. 4 fr. “ Texte épuré, établi sur trois éditions de 1554. „ Léo Rouanet, Rev. crit., 1901, nº 15.

Georges Le Bidois, *La vie dans la tragédie de Racine.* Paris, Poussielgue. 336 pp. in-12. 3 fr. 50. “ L'auteur veut trouver dans la tragédie racinienne un drame plein de mouvement et de vie. Il est si fin, si ingénieux, si perspicace que sa thèse finirait par être la bonne, si l'on ne savait *a priori* qu'elle est la mauvaise. „ Pierre Brun, Rev. crit., 1901, nº 14.

J. Lebreton, *Études sur la langue et la grammaire de Cicéron.* Paris, Hachette, 1901 (Thèse de doctorat). “ Contribution utile. „ A. F., Wochenschr. für Klass. Philol., 1901, nº 21.

H. G. A. Leignes Bakhoven, *Plato's denkbeelden over goed en kwaad.* Groningue, Wolters, 1901, 1 fl. 25. “ Cet essai, dans lequel l'auteur veut

prouver que Platon met sa dialectique au service d'une opinion préconçue, d'une foi, est d'une lecture agréable ; on peut faire quelques réserves quant au fond. „ J. M. Fraenkel, Museum, IX, nº 4.

CLAES LINDSKOG, *De correcturis secundae manus in codice vetere Plautino.* Lund, 1900. xxx-28 pp. gr. in-4º. “ Recherches minutieuses, dont les résultats sont fort appréciables. „ É. T., Rev. crit., 1901, nº 14.

M. MARCHIANÒ, *L'origine della favola greca et i suoi rapporti colle favole orientali.* Trani, Vecchi, 1900. XII-503 pp. in-16. “ L'auteur veut trouver dans la Grèce même les origines de la fable grecque. „ J. T. Stickney, La Cultura, 1er mai 1901.

E. MARTINENCHE, *La Comédie espagnole en France.* Paris, Hachette, 1900. XI-434 pp. in-16. 3 fr. 50. “ Connaissances étendues, intelligence avisée, mais théories paradoxales sur l'imitation en littérature. L'auteur cherche à dégager la part qui reviendrait à l'Espagne dans les œuvres de Rotrou, Corneille et Scarron. „ Pierre Brun, Rev. crit., 1901, nº 15.

ED. MEYER, *Forschungen zur alten Geschichte.* IIter Band. Halle, 1899. “ Discussion vigoureuse et lucide de quelques-uns des problèmes les plus difficiles de l'histoire du 5e s. av. J.-C. L'auteur combat surtout les vues de Busolt et de Wilamowitz, et l'on sera souvent de son avis. „ E. M. Walker, Classical Review, 1901, nº 4.

PHILIPPE MONNIER, *Le Quattrocento : essai sur l'histoire littéraire du XVe siècle italien.* Paris, Perrin, 1901. 2 vol. in-8º de 341 et 463 pp. “ Tableau complet de la vie et des idées du XVe siècle italien, présenté d'une façon attrayante. „ Henri Hauvette, Rev. crit., 1901, nº 19.

O. NAVARRE, *Utrum mulieres Athenienses scaenicos ludos spectaverint necne* (Thèse de Paris). Toulouse, 1900. 88 pp. in-8º. “ La question reste pendante. „ Albert Martin, Rev. crit., 1901, nº 19.

W. A. NEILSON, *The Origines and Sources of the Court of Love.* Boston, 1899. v-284 pp. in-8º. “ Longue promenade au travers des poèmes érotico-allégoriques du moyen âge. „ A. Jeanroy, Rev. crit., 1901, nº 14.

A. PHILIPPIDE, *Ueber den lateinischen und rumänischen Wortaccent* (Extr. des *Forschungen zur roman. Philol.* offerts à M. Suchier). Halle, Niemeyer, 1900. “ La question de l'accent latin (accent de hauteur ou d'intensité ?) reste indécise. „ E. Bourciez, Rev. crit., 1901, nº 14.

A. PÖHLMANN, *Geschichte des antiken Kommunismus und Socialismus*, II. Munich, Beck, 1901. Analyse de ce livre, plein de sujets de méditation, par A. Döring, Wochenschr. für klass. Philol., 1901, nº 4.

MATHURIN RÉGNIER, *Macette (Satire XIII)*, publ. p. F. BRUNOT, P. BLOUME, L. FOURNIOLS, G. PEYRÉ et A. WEIL. Paris, Bellais, 1900. XLIII-52 pp. in-8º. “ Introduction très complète (sur les sources, etc.), commentaire excellent. „ Henri Chamard, Rev. crit., 1901, nº 16.

E. ROHDE, *Der Griechische Roman und seine Vorläufer.* 2e éd. Leipzig, Breitkopf, 1900. “ L'éditeur n'a pas remanié l'ouvrage ; il s'est contenté d'insérer dans le texte les notes manuscrites que l'auteur avait laissées. „ μ., Wochenschr. für Klass. Philol., 1901, nº 4.

W. RUGE et E. FRIEDRICH. *Archäologische Karte von Kleinasien.* Halle

s. S., Sternkopf, 1899, in-4°. „ Sera utile, en attendant mieux. „ Georges Lafaye, Rev. crit., 1901, n° 15.

J. Schöne, *De dialecto Bacchylidea.* Leipziger Studien XIX (1900). „ Recueil d'observations utiles pour la critique du texte de Bacchylide. „ Haeberlin, Wochenschr. für Klass. Philol., 1901, n° 17.

H. Schuchardt, *Ueber die Klassifikation der romanischen Mundarten.* Graz, 1900. 31 pp. in-12. „ Leçon d'ouverture prononcée à Leipzig en 1870 et publiée seulement aujourd'hui. Si elle eût paru plus tôt, elle eût probablement évité quelques tâtonnements à la science. „ E. Bourciez, Rev. crit., 1901, n° 15.

Fritz Schultze, *Psychologie der Naturvölker.* Leipzig, Veit, 1901. xii-392 pp. in-8°. 10 mk. „ Instructif, pittoresque, tout parsemé d'aperçus ingénieux. „ V. Henry, Rev. crit., 1901, n° 13.

K. Sethe, *Sesostris.* Leipzig, Hinrichs, 1900. 5 mk. „ Défend l'identification de Sésostris avec Usertesen (et non avec Ramsès II, comme on l'admet généralement). Monographie digne d'attention. „ P. A. A. Boeser, Museum, IX, n° 2.

Sofocle, *Antigone*, con note di Pl. Cesareo. Turin, Loescher, 1901. xxviii-197 pp. in-8°. „ Travail sérieux; bon commentaire. „ Alb. Martin, Rev. crit., 1901, n° 19.

H. Swoboda, *Griechische Geschichte.* 2e éd. Leipzig, Göschen, 1900. „ Manuel excellent. „ Schneider, Woch. für Klass. Philol., 1901, n° 14.

H. Taine. *Nouveaux Essais de critique et d'histoire,* 7e éd. Paris, Hachette, 1801. 376 pp. in-16. „ Édition définitive, où les morceaux ont été disposés dans l'ordre chronologique (1858-1866). Parmi les morceaux sacrifiés, il y en a dont on peut regretter l'absence. „ Victor Giraud, Rev. crit., 1901, n° 21.

P. Terenti Afri *Comoediae*, iter. rec. Alfr. Fleckeisen. Leipzig, Teubner, 1898. 2 mk. 10. (*Biblioth. Teubn.*). „ Cette édition, fruit de longues et profondes études, est très remarquable; mais l'éditeur, sous l'influence de Ritschl, a été trop loin en modifiant le texte pour le plier à des lois de métrique rigoureuses. „ P. Hoekstra, Museum, IX, n° 4.

A. Thumb, *Die Griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus.* Strasbourg, Trübner, 1901. „ De la plus haute importance pour l'histoire de la *κοινή* et pour l'étude des origines du grec moderne. „ W. Schmid, Wochenschr. für Klass. Philol., 1901, n° 21.

J. Tolkien, *Homer und die römische Poesie.* Leipzig, Weicher, 1900, 219 pp. in-8°. „ Étude très soignée, consciencieuse presque jusqu'à l'excès. „ Émile Thomas, Rev. crit., 1901, n° 17.

J. Valaori, *Der Delphische Dialekt.* Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1901. 2 mk 60. „ Soigné, mais ce n'est qu'un simple inventaire linguistique. „ D. C. Hesseling, Museum, IX, n° 4.

P. Vergili Maronis *Opera.* Ed. F. A. Hirzel. Oxford, Clarendon Press. „ Les conclusions de l'auteur commandent le respect, même quand elles n'entraînent pas l'adhésion, car l'œuvre a été accomplie avec habileté et conscience. „ S. G. Owen, Classical Review, 1901, n° 4.

P. Villari, *Le invasioni barbariche in Italia.* Milan, 1901, in-8°. 6 fr. 50.

" Bonne synthèse, pour le grand public, des travaux contemporains. „ L. Bséhier, Rev. crit., 1901, n° 20.

H. WEIL, *Études sur l'antiquité grecque*. Paris, Hachette, 1900. 327 pp. in-12. 3 fr. 50. " Ce qui caractérise au plus haut degré toutes ces études, c'est un sens très exact de l'esprit grec appuyé sur une connaissance approfondie de la langue. „ P. G., Rev. crit., 1901, n° 13.

U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Reden und Vorträge*. Berlin, Weidmann, 1901. " Traite divers problèmes littéraires et historiques avec une science puisée aux sources vives de l'antiquité. „ Weissenfels, Wochenschr. für Klass. Philol., 1901, n° 10.

K. WOERMANN, *Geschichte der Kunst aller Zeiten und Voelker*, I. Leipzig et Vienne, Bibliographisches Institut, 1900. XVI-667 pp. gr. in-8° (avec pll. et vignettes). " Il faut louer le savoir, la patience et la conscience de l'auteur, qui s'est efforcé de renouveler l'histoire générale de l'art en s'écartant des sentiers battus; ainsi il a fait une place à l'art préhistorique, etc. „ Salomon Reinach, Rev. crit., 1900, n° 14.

J. BIDEZ, *Les découvertes récentes de papyrus*. Besançon, Jacquin, 1899. (Extr. du *Bibliographe moderne*). " Excellente brochure, qui devrait être entre les mains de tous les étudiants en philologie et en général de tous les amis de l'antiquité. „ F. Collard, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, n° 4.

J. BIDEZ, *Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes*. Gand, Engelcke, et Bruxelles, Lamertin, 1900. XLVIII-33 pp. in-8°. (*Trav. publ. p. la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Gand*, 25e fasc.). " Riche apparat critique et introduction approfondie. „ C. W., Byzantinische Zeitschrift, X, 3, p. 343.

J. BIDEZ, *Description d'un manuscrit hagiographique grec palimpseste avec des fragments inédits*. Bruxelles, 1900. Analyse dans la Byzantinische Zeitschrift, t. X, fasc. 3, p. 342.

A. BURVENICH, *English Grammar and Exercisebook for beginners*. 2d edition. Bruxelles, Lebègue. " Constitue un progrès marquant sur les manuels antérieurs. „ M. Basse, Revue des Hum. en Belgique, 6, p. 216.

Catalogus codicum astrologorum Graecorum. II. *Codices Venetos descr.* G. KROLL et A. OLIVIERI. *Accedunt fragmenta selecta primum edita a* F. BOLL, F. CUMONT, G. KROLL, A. OLIVIERI. Bruxelles, Lamertin, 1900. VIII-224 pp. in-8°. " Utile publication. L'appendice renferme des morceaux très intéressants. „ My, Rev. crit., 1901, n° 17. — Id., II, III. 1900-1901, in-8°. " Apporte des textes du plus haut intérêt. „ F. H., Literarisches Centralblatt, 1901, n° 21.

VICTOR CHAUVIN, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*. T. IV : *les Mille et une nuits*, 1re partie. Liège et Leipzig, 1900. 225 pp. in-8°. " Guide excellent qui permettra des études et des comparaisons qu'il était impossible de tenter jusqu'ici. „ G. Demombynes, Rev. crit., 1901, n° 21.

V. CHAUVIN et A. ROERSCH, *Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard*. Bruxelles, 1900, in-8°. " Fait revivre une des périodes les plus

curieuses de l'histoire de l'humanisme en Belgique. „ Léon Halkin, Archives belges, 1901, nº 5.

J. E. Demarteau, *Liège et tes Principautés ecclésiastiques de l'Allemagne occidentale.* Liège, Gothier, 1900. " Ouvrage de patience et d'érudition, à recommander chaleureusement. „ J. Hanus, Revue des Hum. en Belgique, 6, p. 208.

Paul De Reul, *The language of Caxton's Reynard the Fox.* Gand, Vuylsteke, 1901. xviii-236 pp. in-8º. (26e fasc. du *Recueil de travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Gand.*) " Importante contribution à la syntaxe historique de l'anglais. „ Eug. Monseur, Rev. de l'Université de Bruxelles, 6e année, nº 8.

P. Fredericq, *Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis.* 4me partie. " Quoique les sources qui ne sont pas proprement néerlandaises n'aient pas été à beaucoup près suffisamment explorées, l'ouvrage rendra de grands services à l'histoire de la Réforme dans les Pays-Bas, et il serait à désirer qu'il suscitât un travail analogue pour l'Allemagne. „ W. Köhler, Theologische Literaturzeitung, 1901, nº 9.

C. Gaspar, *Essai de Chronologie pindarique.* Bruxelles, Lamertin, 1900. 5 fr. " Travail de mérite, dont la plupart des conclusions sont vraisemblables.. » F. Collard, Bull. bibliogr. du Musée belge, nº 4. — " Ce livre est un essai très méritoire, mais non une production scientifique vraiment utile. „ O. Schroeder, Wochensch. für Klass. Philol., 1901, nº 22. — Analyse sommaire de cette intéressante étude dans *The American Journal of Philology,* t. XXI (1900), fasc. 4, p. 470 et suiv.

E. Hubert, *Le voyage de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas.* Bruxelles, 1900, in-4º. " Nous fournit un tableau très exact, très détaillé et très vivant de l'état d'âme du peuple belge à la veille de la grande révolution. „ M. Philippson, Revue Historique, mars-avril 1901. — Cf. Historische Vierteljahrschrift, 1901, nº 1 (Schlitter).

Godefroid Kurth, *L'Église aux tournants de l'histoire.* Bruxelles, Société belge de librairie, 1900. 158 pp. 3 fr. " Écrit avec verve et chaleur. „ A. Grafé, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, nº 5.

Georges Legrand, *Styles et caractères.* Namur, Godenne, 1901. 3 fr. 50. " Ce n'est pas de la critique savante, mais une critique de sentiment ou d'impressions, où l'on reconnaît une âme éprise d'idéal, sur l'œuvre de divers contemporains (R. Bazin, Pierre Loti, Ozanam, G. Droz, Coppée, etc.). „ F. Masoin, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, nº 4.

Fr. Norden, *Notes critiques sur les manuscrits de Waltharius.* Gand, Vander Haeghen, 1900. 20 pp. in-8º. " L'auteur de ce travail méthodique et précis donne la préférence au manuscrit de Carlsruhe. „ L. D. B., Rev. de l'Université de Bruxelles, 6e année, nº 7.

H. Pirenne, *Histoire de Belgique.* Bruxelles, Lamertin, 1900, in-8º. " Vaste érudition, sûreté de méthode, intelligence du passé. remarquable talent d'écrivain. „ R. Parisot, Annales de l'Est, 1901, p. 293 et suiv.

H. Pirenne, *Le soulèvement de la Flandre maritime de 1323-1328.* Bruxelles, 1900, in-8º. " Documents fort intéressants et étude excellente, avec une tendance toutefois à trop amoindrir le rôle des causes politiques

de la révolte. „ Ch. Petit-Dutaillis, Le Moyen âge, janv.-févr., 1901. — “ D'un haut intérêt pour l'histoire sociale du moyen âge. „ W. Stein, Historische Vierteljahrschrift, 1901, 2e fasc. — “ Réalise un grand progrès dans l'histoire de la Flandre au XIVe siècle. „ E. R. Daenell, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, no 18. — Cf. Rev. crit., du 6 mai 1901, R[euss].

H. Pirenne, *La Nation belge.* Gand, Vander Haeghen. “ Brochure patriotique que chacun lira avec intérêt. „ J. Hanus, Revue des Hum. en Belgique, 6, p. 209.

Jules Pirson, *La langue des inscriptions latines de la Gaule.* Bruxelles, Schepens, 1901. 328 pp. in-8o. 7 fr. 50. (11e fasc. de la *Biblioth. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège*). “ Travail d'un grand intérêt pour l'étude du latin vulgaire et des langues romanes. Il abonde en découvertes importantes. „ J. P. W., Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, no 5.

P. Thomas, *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée.* 4e série. Bruxelles, Hayez, 1900. “ Important : complète le travail de Gatscha et montre l'influence de Lucrèce sur les œuvres philosophiques d'Apulée. „ C. W., Wochenschrift für Klass. Philol., 1901, no 11.

Eugène Ulrix, *Fransch en Germaansch of Lijst van fransche woorden uit het germaansch.* Hasselt, Imprimerie St-Quentin, 1900. 131 pp. in-8o. “ Compilation exécutée avec soin et discernement. „ A. Doutrepont, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, no 5.

Vondel, *Jozef in Dothan,* p. p. A. M. Verstraeten S. J. 2e éd. Gand, Siffer, 1899. 1 fr. 50. “ Les remarques littéraires sont en général bonnes; mais la partie grammaticale et philologique est faible. „ C. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 1901, no 4.

PLATON, *Phèdre*, 257 *d*.

En parcourant l'excellente édition de Platon publiée actuellement à Oxford par M. I. Burnet, on est heureux de constater, entr'autres améliorations, qu'en une foule d'endroits il a fait disparaître du texte les crochets qui, dans la grande édition de Schanz, avaient condamné à la suppression beaucoup de passages certainement authentiques. Par exemple, dans son second volume qui vient de paraître (Clarendon Press, 1901), M. Burnett conserve le passage du *Phèdre* 229 *d*, dont j'ai essayé récemment ici même d'écarter tout soupçon d'interpolation. Je voudrais aujourd'hui appeler brièvement l'attention sur un autre passage du même dialogue, 257 *d* : ***Γλυκὺς ἀγκών**, ὦ Φαῖδρε, λέληθέν σε* [*ὅτι ἀπὸ τοῦ μακροῦ ἀγκῶνος τοῦ κατὰ Νεῖλον ἐκλήθη*].

M. Burnet maintient ici la suppression *ὅτι....ἐκλήθη* proposée par Heindorf et approuvée par Schanz. Je ne rappellerai point les longues discussions ni les nombreuses corrections auquelles ce texte a donné lieu. On peut en lire un résumé déjà abondant dans le commentaire de Stallbaum. La condamnation du savant éditeur anglais m'ayant fait à nouveau examiner la question, je crois utile d'indiquer quelques arguments en faveur de la conservation d'un passage qui est d'une importance particulière pour la critique de Platon.

Phèdre vient de dire : “ Les principaux hommes politiques ont honte d'écrire des discours et de laisser des écrits, dans la crainte d'être traités de sophistes. „ Voici de quelle manière je commenterais la réponse que Platon prête à Socrate : “ Dire cela, ce n'est de leur part qu'un détour, je dirai même un doux détour, mon cher Phèdre, mais dans un sens que tu ignores, dans le sens où les matelots appellent agréable le

long détour que fait le Nil. Et outre que tu ne vois pas que c'est un détour, tu ignores qu'en réalité ils s'adonnent à la logographie .... etc. „ Il me semble que cette simple paraphrase montre la nécessité des mots que l'on veut supprimer.

Γλυκὺς ἀγκὼν est pour *πικρὸς ἀγκών;* c'est une de ces antiphrases familières aux Grecs et particulièrement usitées dans les noms géographiques; comparez l'exemple connu de *Πόντος εὔξεινος* pour *ἄξεινος*. Le terme *γλυκύς* était employé par les matelots pour caractériser un détour du Nil dont la navigation était longue, et par conséquent désagréable, *πικρός*. C'est l'antiphrase elle-même, l'emploi de termes diamétralement opposés à la pensée vraie, qui fait le fond du rapprochement. De même que les matelots appellent agréable le coude du Nil qui leur est le plus pénible, par une antiphrase inverse, les hommes politiques appellent blâmable l'art d'écrire qui leur paraît au fond très enviable. C'est en jouant sur le mot *ἀγκών*, pris à la fois dans le sens géographique et et dans le sens figuré de " détour „, que Platon, en surprenant styliste, suggère l'une des antiphrases par l'autre. En somme, l'expression se trouve déjà assez bien expliquée par Hermias dans son commentaire ; *ὃ λέγει νῦν τοῦτό ἐστι, ὅτι ὥσπερ ἐκεῖνο λέληθέ σε πόθεν ἐκλήθη γλυκὺς ἀγκών, δυσχερὴς ὢν καὶ πικρὸς ὁ τόπος, οὕτω καὶ τοῦτο λέληθεν ὅτι αἰσχρὸν ἐκλήθη τὸ λογογραφεῖν, ἐπαινετὸν ὂν καὶ καλόν.*

En ne conservant de la phrase que *Γλυκὺς ἀγκὼν ... λέληθέν σε,* on suppose que l'expression *γλυκὸς ἀγκών*, qui apparaît ici pour la première fois, était, dès l'époque de Platon, proverbiale et courante à Athènes, — sans preuve aucune d'ailleurs. Ou plutôt, on n'en trouve une preuve que dans le texte lui-même préalablement écourté : *γλυκὺς ἀγκὼν* n'est proverbe que parce que l'on supprime l'explication *ὅτι .... ἐκλήθη*, et d'autre part, nous ne comprenons ce prétendu proverbe qu'en nous servant de l'explication que nous supprimons! Platon n'a pas l'habitude d'insérer dans son style des clichés ni des termes usés. C'est lui qui le premier, en jouant sur le mot *ἀγκών*, a détourné l'expression *γλυκὺς ἀγκών* de son sens technique pour en faire un emploi littéraire et figuré. C'est à la suite de l'usage typique qu'il en a fait dans un de ses dialogues les plus célèbres que l'expression est, après lui,

devenue proverbiale. Lui-même avait dû nécessairement l'expliquer pour des lecteurs à qui les choses de l'Égypte n'étaient pas généralement familières.

Au point de vue grammatical, remarquons encore que le *ὅτι* qui suit *λέληθέν σε* est défendu par le *λανθάνει σε ὅτι* parallèle, qui va suivre. En effet, en écrivant *λέληθέν σε ὅτι*, Platon avait certainement déjà dans l'esprit le *λανθάνει σε ὅτι* qui devait introduire son véritable argument, la première phrase de sa réponse n'étant qu'une transition enjouée et ironique par laquelle Socrate, suivant sa manière dans ce dialogue, vise à ébahir le bon Phèdre.

Au sujet du passage 229 *d* du même dialogue, j'avais montré qu'en le supprimant, on se privait d'un détail mythographique intéressant. Dans le cas présent, la suppression pourrait bien avoir une portée beaucoup plus considérable. Elle nous priverait d'un critère qui a son importance pour la fixation chronologique des écrits de Platon. On sait que M. Usener a soutenu autrefois que le *Phèdre* avait été écrit du vivant de Socrate. Pour des raisons qu'il n'y a pas lieu d'indiquer ainsi, je considère cette opinion comme tout à fait erronée, mais enfin elle a rencontré des adhésions marquantes, et tout récemment elle a encore été longuement défendue par M. Immisch. Si le passage en question doit être maintenu, si le commentaire que j'en ai donné est exact et si Platon est bien le créateur, ou plutôt l'importateur de l'expression *γλυκὺς ἀγκών*, on voit que celle-ci acquiert une valeur toute particulière pour la fixation de la date du *Phèdre.* Elle nous fournit en tout cas un *terminus post quem*, car à mon sens Platon ne peut l'avoir employée qu'après son séjour en Égypte. Il s'agit d'un détail qu'il avait observé au cours de son voyage; il s'est amusé à en tirer un effet littéraire, en faisant jeter par Socrate cette réminiscence égyptienne à la tête de son interlocuteur déconcerté. Notons que c'est dans le même dialogue encore qu'il s'est plu à enchâsser le mythe égyptien de Theuth. C'est après ce dernier récit que, s'avisant lui-même ironiquement de l'étrangeté de ces allusions égyptiennes dans la bouche de Socrate, Platon fait dire naïvement à Phèdre (275 *b*) : *Ὦ Σώκρατες, ῥᾳδίως σὺ Αἰγυπτίους καὶ ὁποδαποὺς ἂν ἐθέλῃς λόγους ποιεῖς.*

L. PARMENTIER.

COMPTES RENDUS

Walter Leaf. **The Iliad edited with apparatus criticus, prolegomena, notes and appendices.** *Vol. I. Books I-XII. Second edition.* Londres, Macmillan, 1900. 600 pp. 18 sh.

La première édition de l'Iliade de M. Leaf a paru en 1886. L'auteur n'a pas cessé depuis lors de suivre de près les études homériques, et la nouvelle édition qu'il vient de donner présente certainement le commentaire de l'Iliade aujourd'hui le plus complet et le mieux au courant de la science. On ne saurait assez louer les brèves introductions mises en tête de chaque chant; l'auteur y résume l'état actuel de la critique avec une clarté et une précision parfaites, et il y propose des solutions personnelles qui en général satisfont l'esprit par leur bon goût et leur juste mesure.

Avec raison, M. Leaf a cru devoir, dans des prolégomènes généraux, indiquer ses propres vues sur les points les plus importants de la question homérique. Il admet pleinement la recension de Pisistrate et la considère comme le facteur essentiel dans la constitution de l'Iliade, comme la source dernière de la vulgate unique que nous possédons. Comme conséquence de cette opinion, il affirme également que l'archétype de notre vulgate a été écrit dans l'ancien alphabet attique; cette thèse implique à son tour qu'il y a eu transcription des poèmes homériques dans le nouvel alphabet ionien, et que bon nombre de fautes du texte traditionnel doivent être expliquées comme provenant d'erreurs commises au cours de cette transcription. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette théorie; M. Leaf d'ailleurs l'affirme plutôt qu'il ne la démontre dans l'étroit espace qu'il peut lui consacrer. Dans l'attente d'arguments nouveaux, je garde le plus complet scepticisme à l'égard de toute cette conception de l'histoire du texte homérique.

L'appareil critique se distingue par la sobriété et le choix judicieux des variantes véritablement dignes d'attention. Aussi, quoiqu'il soit bref en comparaison de celui de La Roche, il paraît bien donner tout ce qui offre une réelle importance pour la constitution du texte. De

plus, il apporte une somme considérable de matériaux nouveaux, en faisant connaître les leçons de nombreux manuscrits collationnés pour la première fois.

Dans la liste des références, on s'étonne que l'auteur n'ait pas cité la Grammaire de Kühner d'après la troisième édition de Blass.

A la fin du volume, se trouvent quelques appendices dont le plus étendu traite des armes homériques. Sur des points assez importants, l'auteur s'écarte des vues de Reichel, dont on lira, d'autre part, une critique détaillée dans les toutes récentes *Studien zur Ilias* de Carl Robert.

L. P.

Lysias. Eratosthenes and Agoratus, *edited by* J. THOMPSON *and* T. R. MILLS, *translated by* W. H. BALGARNIE. Londres, Clive, 1900 (The University tutorial Press). 118-24-42 pp. in-16. Cart. 5 sh. 6 d.

Cet excellent petit volume classique comprend six parties : une introduction, le texte des deux discours, des notes, des *test papers*, un vocabulaire, enfin une traduction.

L'introduction débute par un coup d'œil sur l'art oratoire attique, trop bref (3 pp.) pour être bien utile — les manuels de la littérature grecque sont d'ailleurs faits pour donner des vues d'ensemble aux étudiants. — On y trouve ensuite exposés avec clarté et concision, l'histoire du gouvernement des Quatre-Cents, celle des Trente tyrans, les grandes lignes de la procédure attique, la vie de Lysias ainsi que quelques détails sur ses œuvres et particulièrement sur les discours qui suivent. Le texte est assez satisfaisant; cependant les éditeurs auraient pu respecter encore davantage la traduction manuscrite. On pourrait citer une douzaine de corrections, légères il est vrai, mais tout à fait inutiles. Les notes renferment un excellent choix fait dans le fouillis si déroutant pour les élèves qui occupe plus de la moitié des pages de Frohberger et de Rauchenstein. Les auteurs ne manquent pas de discuter de temps en temps soit les leçons des manuscrits, soit les corrections proposées par un des éditeurs, mais on ne désigne pas plus ces derniers par leur nom, qu'on n'indique nettement l'origine ou la valeur de ceux-là, de sorte que ces indications « les manuscrits », « les éditeurs », ne représentent rien à l'esprit et ne peuvent éclairer en aucune façon sur les questions de critique. Il fallait prendre un parti, ou bien supprimer nettement toute discussion, ou énumérer clairement les mss. et les éditions, en se prononçant sur leur valeur respective. Ce dernier parti était le meilleur. Les *test papers* forment

une suite de quatorze exercices ou devoirs à rédiger d'après des passages des deux discours. On y demande des traductions, des explications grammaticales, et l'on y fait rendre en grec des idiotismes. Le vocabulaire renferme les mots jugés difficiles pour les élèves anglais. Des feuilles blanches, intercalées dans le volume, permettent de le compléter. La traduction est claire et fidèle. C'est un moyen de contrôle assez utile. Quoique faite spécialement à l'intention des étudiants anglais, cette édition de Lysias pourra être mise à profit par les professeurs de nos Athénées qui y trouveront une préparation claire, précise et soignée.

VICTOR TOURNEUR.

H. KOCH. **Pseudo-Dionysius Areopagita** *in seinen Beziehungen zum Neuplatonismus und Mysterienwesen* (Forschungen zur christlichen Litteratur und Dogmengeschichte, herausg. von A. Ehrhard und J. P. Kirsch. I^ter Band, 2tes und 3tes Heft). Mayence, F. Kirchheim, 1900. XII-276 pp. in-8°. 8 Mk.

On peut considérer comme acquis à la science que les écrits attribués à S. Denys, l'aréopagite converti par S. Paul, ne sont pas authentiques. Dès le XVIIIe siècle, Tillemont regardait la question comme tranchée : il faisait remarquer que ces écrits ne sont mentionnés par aucun écrivain des quatre premiers siècles, qu'ils ne figurent ni dans l'*Histoire* d'Eusèbe, ni dans le *De viris illustribus* de S. Jérome, et il soutenait que la seule citation qu'on en trouve au Ve siècle est interpolée. L'analyse des doctrines et l'examen de la terminologie confirment cette thèse, que le P. Stiglmayr (*Hist. Jahrbuch*, 1895, p. 253 s.) a démontrée jusqu'à l'évidence, en prouvant de plus, contre Hipler (*Dionysius der Areopagita*, Ratisbonne, 1861), que l'auteur des ouvrages en question a bien voulu se donner pour le personnage apostolique dont il a pris le nom. En même temps que le savant jésuite, M. H. Koch, dans deux articles du *Philologus* et du *Theolog. Quartalschrift* arrivait aux mêmes conclusions et parvenait à y amener Hipler lui-même, qui lui écrivait en citant le beau mot de Tertullien : *Nihil veritas erubescit nisi solummodo abscondi.*

Dans son nouvel ouvrage, M. H. Koch a voulu serrer la question de plus près encore. On avait dit déjà que la doctrine du Pseudo-Denys était fortement teintée de néoplatonisme, qu'elle paraissait notamment avoir subi l'influence de Proclus. On peut maintenant être beaucoup plus affirmatif et plus précis. Depuis les menues particularités du style jusqu'aux spéculations les plus subtiles, depuis la terminologie

philosophique, jusqu'au coloris des métaphores, c'est Proclus qui a servi presque partout de modèle. Des chapitres entiers ne sont que la paraphrase de pages de Proclus, et leur couleur chrétienne leur vient seulement de ce que l'Écriture sainte et la liturgie de l'Église y remplacent la mythologie et le culte païens. Les mystères jouent un grand rôle chez le Faux-Aréopagite, ce n'est pas, comme on le croyait, parce qu'il connaissait à fond les cérémonies d'Éleusis, mais tout simplement parce que dans l'école néoplatonicienne, la langue des mystères était devenue la langue de la philosophie, que les philosophes étaient des hiérophantes et des théurges. Et ici encore c'est Proclus qui a été le principal intermédiaire. Toute cette démonstration est faite de la façon la plus complète et la plus décisive, et si parfois on peut être tenté de trouver la discussion un peu longue et les rapprochements de textes un peu nombreux, il faut se rappeler que ce n'est qu'en réunissant toutes les pièces d'un procès de ce genre, qu'on doit espérer le faire juger sans appel. Le fait est acquis désormais d'une façon définitive, c'est bien à Proclus et, par son intermédiaire, à la philosophie néoplatonicienne que Denys a emprunté les idées fondamentales de sa théologie mystique, et l'on sait quelle fortune fit au moyen âge ce principe nouveau de spéculation : tous les mystiques latins viennent de lui.

Y a-t-il moyen de déterminer quel est l'inconnu qui se cache sous le nom de ce Denys? M. Koch ne l'a pas pensé, et il semble bien que c'est là un secret qu'on n'éclaircira jamais [1]. Il est seulement probable qu'il a été évêque et que, comme l'a indiqué le P. Stiglmayr, il a vécu en Syrie, la patrie du Pseudo-Clément et du Pseudo-Ignace. En revanche, il est assez facile de fixer sa date. Proclus est mort en 485, et l'on ne peut admettre que notre auteur ait publié ses écrits du vivant du maître athénien. Ceux-ci étant cités pour la première fois, vers 515, on suppose qu'ils ont vu le jour vers le début du VIe siècle.

Nous ne pouvons terminer cette notice sans féliciter chaleureusement le savant professeur de théologie catholique de Tubingue pour la remarquable contribution qu'il a fournie à l'histoire de la littérature chrétienne. Espérons qu'il complètera un travail qui lui fait tant d'honneur, par une édition critique des œuvres de Denys : c'est une tâche ardue, mais il a toutes les qualités, étant à la fois philologue, philosophe et théologien, pour la mener à bien.

M. J.

---

1 M. G. Krüger a tenté naguère de montrer que les œuvres du Pseudo-Denys doivent être attribuées à Denys, un scholastique de Gaza, cité par Zacharie le rhéteur (*Byzant. Zeitschrift*, VIII [1899], p. 302 suiv.). Il ne se fait pas d'ailleurs grande illusion sur la valeur de cette hypothèse, en faveur de laquelle il ne peut apporter aucun argument sérieux.

ALBERT THUMB. **Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus**. *Beiträge zur Geschichte und Beurteilung der κοινή*. Strasbourg, Trübner. 1901. Un vol. in-12 de VIII-275 pp.

Le nouveau livre de M. Thumb est à l'histoire de la *κοινή* ce que l'*Einleitung* de Hatzidakis est à la philologie néo-hellénique : un traité de la méthode scientifique qu'il convient d'employer dans ces sortes d'études, avec application de cette méthode à divers problèmes linguistiques.

Tout d'abord, M. Thumb précise ce qu'il faut entendre par *κοινὴ διάλεκτος*. La *κοινή*, c'est la langue *parlée* par les Grecs depuis l'époque d'Alexandre jusqu'à la période byzantine. Or, on sait que M. Krumbacher, par exemple, regarde la *κοινή* comme la langue littéraire de l'hellénisme après Alexandre, par opposition à la langue populaire. D'après M. Thumb — et telle paraît être la vérité — la langue littéraire de cette époque n'est qu'un compromis entre l'idiome parlé et l'usage des prosateurs attiques, compromis dans lequel la part de l'une et de l'autre langue varie avec les auteurs. — En un mot, la *κοινή*, c'est la langue vivante de l'époque hellénistique.

Une autre question de principe demandait une réponse : *La connaissance du grec ancien suffit-elle pour l'étude et l'appréciation impartiale de la κοινή*? Ici M. Thumb n'a pas de peine à démontrer que le grec moderne est un guide indispensable pour qui veut suivre la langue grecque dans son développement historique, ne fût-ce que jusqu'à l'époque byzantine. Aussi les savants qui jugent les phénomènes linguistiques de la *κοινή* du seul point de vue classique peuvent-ils commettre, et commettent-ils réellement, les pires bévues. Que de « corrections » inutiles auraient été épargnées à nos éditions, que de formes figurant dans nos manuscrits auraient cessé de paraître étranges et corrompues aux Phrynichus modernes, si les éditeurs comme les critiques avaient connu le grec byzantin et le néo-grec aussi bien que la langue de Platon! Non seulement les formes romaïques permettront souvent d'affirmer que tel vocable, connu d'ailleurs, faisait partie du fonds de la *κοινή;* mais encore nous pourrons, en nous appuyant sur ces formes, reconstruire hypothétiquement des formes antérieures : nous imiterons ainsi les romanistes, qui, à l'aide d'un mot moderne, postulent un mot du latin vulgaire non attesté par les textes.

Après une discussion très claire de ces questions de méthode (p. 1-27), M. Thumb, dans des chapitres détachés, traite divers points d'histoire de la langue. Dans son étude sur *la disparition des anciens dialectes*, notons surtout la conviction de l'auteur que les inscriptions nous

donnent, d'une manière générale, une idée suffisante de la langue parlée; en d'autres termes, que si une affectation d'archaïsme n'est pas niable dans certains cas, cette tendance n'altère pas sensiblement les données de la statistique. Comme preuve, M. Thumb apporte des tableaux comparatifs et des diagrammes qui nous montrent très clairement la disparition graduelle, devant les formes de la *κοινή*, de certains caractères des dialectes rhodien et éolien-asiatique. Ces statistiques suffisent-elles à établir la thèse de M. Thumb? Nous pensons que le nombre des inscriptions sur lesquelles opère l'historien de la *κοινή* est trop restreint; peut-être une étude plus complète du matériel épigraphique donnerait-elle des résultats différents; elle montrerait dans la disparition des caractères dialectaux, une marche plus capricieuse et ferait la part plus grande à l'arbitraire des archaïsants. Quoiqu'il en soit, voici désormais la voie tracée à d'intéressantes recherches.

Les anciens dialectes, en disparaissant, n'ont-ils point légué à la *κοινή* certains de leurs éléments? Pour se faire une opinion, M. Thumb emploie d'abord la méthode directe qui consiste à interroger à ce point de vue les textes de la *κοινή*, ensuite ce mode d'investigation dont nous avons parlé, la recherche, dans le grec moderne, de survivances dialectales conservées par l'intermédiaire de la langue hellénistique [1]. — La méthode directe ne donne guère de résultats importants. M. Thumb constate l'extrême faiblesse de l'élément dorien; contre H. Pernot et avec E. Schweizer (*Pergam. Inschr.*), il attribue à l'influence ionienne la grande quantité d'*η* (après *ρ* et les voyelles) qui envahit la déclinaison à l'époque hellénistique. L'auteur met aussi en lumière un fait sur lequel on n'insiste d'ordinaire pas assez : la forte proportion de mots ioniens que contient la *κοινή*. Les formations nominales en — *μα*, par exemple, si fréquentes dans la grécité tardive, sont ioniennes. Beaucoup de mots et d'expressions que les atticistes Phrynichus et Moeris taxent de vulgarismes et d'incorrections font partie du vocabulaire d'Hérodote.

Le grec moderne permet à M. Thumb d'ajouter quelques faits encore à cette liste de dialectismes. Voici le plus curieux : l'auteur postule l'existence, dans la *κοινή*, de la contraction *εα* > *η*, phénomène appartenant à la dernière période de développement du dialecte dorien. Nous savons, en effet, que le mot grec moderne *νερό(ν)*, *eau*, vient de *νεαρόν* (sc. *ὕδωρ*, eau fraîche), en passant par *νηρόν* [2]. De même, à côté de la

---

1 Il est établi depuis Hatzidakis (*Einleitung*, premiers chapitres et *passim*) que le grec moderne et la plupart de ses dialectes dérivent directement de la *κοινή*.

2 Voyez Dieterich, *Untersuchungen*, p. 57.

forme βασιλέας-βασιλιάς (= βασιλεύς), nous avons en grec moderne une forme βασιλές. Il est donc logique d'expliquer ce βασιλές par βασιλέας > *βασιλῆς comme νερό par νεαρόν > νηρόν > νερό. (La forme νηρόν est attestée.) On a objecté à cela que *βασιλῆς ne pouvait devenir βασιλές, et que νηρόν n'a donné νερό qu'à cause du ρ [1]. Cette difficulté disparaît si l'on réfléchit que νερό(ν) apparaît bien plus tôt [2] que ξερός < ξηρός, σκλερός < σκληρός, et que le changement de η en ε, dans ce mot, ne peut par conséquent être assimilé au même phénomène dans ξερός et σκλερός. D'ailleurs les graphies ξιρός, σκλιρός sont fréquentes tandis que l'η de νηρόν ne paraît point s'être jamais prononcé comme *i*. Il faut conclure : l'η de νηρόν, résultant de la contraction de εα, était plus près de *e* que de *i*; le changement νερὸ(ν) > νερό s'explique très naturellement de cette manière; et *βασιλῆς (pour βασιλέας) devait donner naissance à βασιλές. Voilà, croyons-nous, l'existence dans la κοινή de la contraction dorienne εα > η bien près d'être démontrée.

Nous avons cru devoir résumer cette argumentation de M. Thumb, parce qu'elle montre clairement les importants résultats que peut avoir, pour l'étude de la κοινή, un examen approfondi du grec moderne.

Après avoir établi quelles traces les anciens dialectes laissèrent dans la κοινή, il était naturel de se demander dans quelle mesure les peuples hellénisés par Alexandre et ses successeurs altérèrent la langue grecque. On a cru longtemps que l'influence des Égyptiens, des Hébreux, sur la κοινή avait été considérable; on a été jusqu'à admettre l'existence, en Palestine et ailleurs, d'un dialecte fortement hébraïsé, le judéo-grec. M. Thumb a vite fait de nous convaincre que ces idées sont fausses. Au point de vue du vocabulaire, l'influence égyptienne et l'influence hébraïque, nous le voyons par les papyrus, se bornent à une centaine de mots nouveaux, dont cinquante à peine sont d'un usage général; au point de vue de la syntaxe et de la construction, les langues étrangères ont eu moins d'action encore sur la langue grecque. Bien des tournures de la grécité biblique, signalées comme hébraïsmes, s'expliquent parfaitement par le développement historique de la langue : tels sont les nominatifs absolus, les confusions de voix, les répétitions de mots (δύο δύο pour κατὰ δύο, etc.). Ici encore maint critique a erré pour avoir connu trop bien le grec classique, et trop peu la langue de l'époque chrétienne. Aussi l'expression de « judéo-grec », chère à M. Viteau, ne correspond-elle à aucune réalité. — Cependant M. Thumb ne nie point d'une manière absolue que les idiomes barbares aient influencé la κοινή; il nous indique même le domaine où il convient de rechercher des alté-

---

1 Dieterich, l. l., pp. 11-22, *Schwächung von* i *zu* e.

2 Dès le V[e] siècle après J.-C.

rations dues aux étrangers : ce domaine est la phonétique. Ainsi l'insertion d'une nasale devant β, γ, δ paraît propre à la prononciation asiatique (*γέγγονεν* pour *γέγονεν*); par contre la nasalisation des sourdes (*παμπάζουσιν* pour *παππάζουσιν*) se montre surtout en Égypte.

Le chapitre que M. Thumb consacre aux *Influences étrangères* se termine par quelques pages sur l'*influence latine*. Celle-ci s'est manifestée surtout dans le vocabulaire et dans la formation nominale; ce fut la plus importante et la plus durable; mais, pas plus que les autres, elle ne modifia sensiblement la syntaxe de la *κοινή*.

Dans le chapitre suivant (*Dialektische Differenzierung der κοινή*), l'auteur cherche à reconnaître des commencements de différenciation dialectale. Non qu'il admette la vieille division de la *κοινή* en *κοινή* alexandrine, macédonienne, hébraïque. Nous avons vu ce que M. Thumb pense du judéo-grec; et les prétendus dialectes alexandrin et macédonien, n'ayant aucun caractère distinctif, ne méritent pas de nous arrêter davantage. C'est encore une fois le grec moderne qui nous fournira les critères dont nous avons besoin pour déterminer quels pouvaient être les dialectes de la *κοινή*; il s'agit de la présence ou de l'absence de γ intervocalique (*κλαίγω, ἀκούγω, ἀγέρας* d'une part, *λέω, κατα ωή* de l'autre), de la palatalisation ou de la non-palatalisation du κ (*τσύρις* pour *κύρις*), de l'alternance ρ-λ (*ἀδελφός-ἀδερφός*), etc. Tous ces phénomènes sont beaucoup plus anciens qu'on ne pourrait le croire, et se trouvent certainement en germe dans la *κοινή*. Mais, tant que les dialectes modernes ne seront pas soigneusement et minutieusement étudiés, il sera impossible de considérer aucun résultat obtenu dans ces recherches comme définitif; il ne peut donc être question encore de délimiter exactement le domaine géographique des dialectes qu'on entrevoit dans la *κοινή*.

Il nous reste à caractériser, d'après M. Thumb, cette *κοινή* qui a donné lieu à tant de méprises. Quoi qu'en ait dit M. de Wilamowitz, son fonds est bien attique; mais nous avons appuyé déjà sur la forte coloration ionienne de son vocabulaire. Disons en passant que cette coloration explique le grand nombre de mots « poétiques » de la *κοινή*, les mots poétiques étant, en majeure partie, tirés du fonds ionien.

La *κοινή* est donc essentiellement un compromis entre l'attique et l'ionien. Ce caractère s'explique par l'histoire. Ce fut la fondation par Athènes d'un vaste empire maritime qui favorisa surtout la naissance de l'idiome hellénistique. Peu à peu, nous voyons les colonies ioniennes adopter la langue de leur puissante métropole, l'attique — mais un attique mitigé qui disait *θάλασσα* et *θαρσῶ*, où les mots ioniens se glissaient facilement. Avec le temps, le dialecte ainsi formé finit par se parler à Athènes même; le serment que les Athéniens prêtèrent en 336 à Alexandre le Grand contient des formes de la *κοινή*. Les conquêtes

du Macédonien et de ses successeurs propagèrent partout la langue hellénistique. Mais la *κοινή* ne fut maîtresse absolue du terrain qu'après la disparition complète des anciens dialectes, c'est-à-dire au commencement de l'ère chrétienne. Le Nouveau Testament est un monument de la *κοινή*, non d'une prétendue *grécité biblique*.

En guise de conclusion, M. Thumb présente quelques considérations sur la valeur esthétique de la *κοινή*. Après avoir lu ce qui précède, on ne s'étonnera pas de voir l'auteur protester avec énergie contre le jugement de Steinthal : « La *κοινή*, cet attique corrompu, est dépourvue de finesse, de goût, de tout idéalisme ». De telles appréciations, injustes et totalement étrangères à la conception du développement historique des langues, ne sont d'ailleurs pas nouvelles; les savants qui les formulent descendent en droite ligne de ce Phrynichus, qui, dans des apostrophes comiques, reprochait à Ménandre une expression trop peu attique à son gré, ou écrivait, à propos du verbe *σικχαίνομαι*, « Ce mot donne la nausée! » Steinthal comme Phrynichus oublient que les langues ne peuvent rester stationnaires.

Il est d'ailleurs absurde de rendre la *κοινή* responsable de la décadence littéraire de la Grèce. De ce qu'un peuple ne sait plus tirer parti de sa langue pour composer des œuvres d'art, on ne peut rien déduire contre la langue elle-même. Il y a plus : on peut soutenir sans paradoxe que le mouvement archaïsant et rétrograde des Atticistes, en faisant mépriser la langue populaire, a été mortel à la littérature grecque.

Henri Grégoire.

Q. Ennio. **I frammenti degli Annali**, *editi e illustrati da* Luigi Valmaggi. Turin, Loescher, 1900. xx-162 pp. in-8°. Prix : 2 fr. 70 (*Collezione di Classici greci e latini con note italiane*).

Ce livre fait grand honneur à M. Valmaggi et sera l'un des ornements de la collection Loescher. Rééditer sous la forme d'un livre classique et avec un copieux commentaire grammatical et historique les fragments des *Annales* d'Ennius, c'était une excellente pensée, et qui a été excellemment réalisée. Ces fragments n'intéressent pas seulement les philologues, les linguistes ou les historiens en quête de dissertations subtiles, mais encore tous les professeurs d'humanités : pour bien comprendre Virgile, il est essentiel d'avoir étudié ce qui reste de son vénérable devancier, à qui il a tant emprunté. Et cette étude du reste est attrayante par elle-même ; en dépit de ses imperfections et de ses bizarreries, Ennius a droit au titre de père de la poésie latine. Il a

quelque chose de la naïveté homérique; on aime chez lui ce mélange de familiarité et de grandeur qui est propre à la véritable épopée; il aborde en expressions heureuses et en vers bien frappés. — Pour restaurer et rajuster ces précieux débris, M. V. s'est naturellement aidé des travaux de ses prédécesseurs, les Vahlen, les Lucien Müller, les Baehrens, etc., mais il ne les a pas suivis servilement : il les a contrôlés et il y a ajouté. De même, dans son commentaire, qui résume parfaitement l'état de la science en ce qui concerne les *Annales*, il a mis des remarques personnelles aussi érudites que judicieuses. Grâce à lui, il sera désormais facile à tous les latinistes de se faire une idée de l'œuvre du vieux poète romain.

P. T.

Onomasticon Taciteum, *composuit* PHILIPPUS FABIA. Paris, Fontemoing, 1900. 772 pp. gr. in-8°. Prix : 15 fr. (*Annales de l'Université de Lyon*, nouvelle série, II, 4.)

En publiant l'*Onomasticon Taciteum* dont il avait entrepris la composition pour son usage personnel, M. Fabia a rendu aux travailleurs un service considérable. Sans doute il ne manque pas d'éditions de Tacite pouvues d'un index des noms propres. Mais ces index, comme M. F. (après bien d'autres) en a fait l'expérience, sont fort défectueux : sans parler des erreurs et des omissions, ils ne fournissent que des indications trop sommaires, des citations tronquées, ou ils se bornent à de simples renvois; on est donc obligé de recourir au texte, de feuilleter l'ouvrage, et l'on perd du temps — quand on ne perd pas son temps. M. F. a suivi une tout autre méthode : il a transcrit les passages de Tacite où chaque nom propre est mentionné, ou bien, lorsque ce procédé n'était pas applicable, il les a résumés d'une façon claire et précise, de sorte que l'historien ou le philologue trouvera aisément ce dont il a besoin. Personne n'a le droit de se plaindre de la grosseur d'un volume qui lui épargnera mainte fois des recherches fastidieuses.

Dans le détail, M. F. a exécuté sa tâche avec un soin et une conscience admirables. Il n'a rien négligé pour rendre le maniement de son *Onomasticon* commode, pour éviter les confusions, etc. Les variantes des noms propres, ainsi que les conjectures des savants, sont scrupuleusement indiquées. Des notes concises, des renvois fréquents à des ouvrages tels que la *Prosopographia imperii Romani*, viennent en aide au lecteur. Bref, l'*Onomasticon Taciteum* est un modèle du genre, et l'auteur ne doit pas regretter la peine qu'il lui a coûté. L'exécution typographique est de toute beauté, et cela n'est pas indifférent, au point de vue pratique, dans un livre comme celui-ci.

P. T.

A. Dutron. **Précis de l'histoire du moyen âge.** 3e édition. Tournai, Vasseur-Delmée, 1900. in-8°. 250 pp.

Nous ne possédons encore que très peu de manuels d'histoire du moyen âge spécialement adaptés au programme actuel des Athénées (classes de troisième et de seconde). Dès son apparition, il y a quelque huit ans, le *Précis* de M. Dutron a pris rang parmi les meilleurs : limité strictement aux faits essentiels et toujours attentif à en montrer l'enchaînement, il les expose avec concision, clarté et goût, dans une forme qui ne manque pas d'agrément, en dépit du caractère parfois ingrat de la matière.

Notre regretté collègue J. Frédérichs a publié ici même (année 1893. 2e livr. pp. 116 et suiv.) une analyse détaillée et très consciencieuse de la précédente édition. Nous n'y revenons que pour signaler les modifications que l'ouvrage a reçues lors d'une réimpression récente.

Si le plan — très bien conçu — en est resté le même, une révision soigneuse a permis d'y introduire des améliorations notables : des points de repère, très bienvenus, donnent à l'élève le moyen de suivre avec grande facilité l'exposé des faits; chaque chapitre est précédé d'une bibliographie sommaire, judicieusement faite et amplement suffisante pour un livre de classe [1]. Les corrections ou additions de détail sont nombreuses [2]. Nous nous bornons à mentionner les remaniements importants — et très heureux — apportés à certains chapitres : celui des *invasions barbares;* le règne de *Clovis* (entièrement rajeuni); les causes de l'antagonisme politique des *rois Normands* et des premiers *Capétiens;* les débuts de la lutte entre *Guelfes* et *Gibelins;* les démêlés de *Philippe le Bel* avec *Boniface VIII.*

Le développement donné à la civilisation des grandes époques du moyen âge atteste que M. Dutron voit autre chose dans l'histoire que « des faits militaires et des révolutions politiques »; mais pourquoi les notions relatives aux littératures ne seraient-elles pas un peu moins abondantes au profit des celles qui traitent du mouvement économique et des beaux-arts?

Il nous paraît qu'un chapitre spécial serait avantageusement réservé à la question du *royaume des Lombards* (572-774), à la suite du

---

1 Au parag. des *Communes*, nous avons vainement cherché la mention de l'*Histoire de Belgique* de M. H. Pirenne, à côté de l'*Histoire politique nationale* d'Edm. Poullet.

2 P. 185. Conrad de *Vurz*bourg (lire *Wurtz*bourg). — P. 195. Brétign*y* (et non Brétign*i*). — P. 233. Scander*beg* (et non pas Scander*berg*). — P. 245. Roland *de Lassus* (au lieu de Roland *De Lattre*).

paragraphe consacré aux *Ostrogoths;* de même les *croisades d'Occident* (chevaliers Teutons contre les païens slaves des bords de la Baltique; croisade contre les Albigeois; luttes des chrétiens d'Espagne contre les Maures) devraient être traitées à part, immédiatement après les *croisades d'Orient.* Nous souhaiterions aussi de voir exposer moins brièvement les origines et la formation de la *confédération helvétique* ainsi que les premières conquêtes des *Ottomans* en Europe au 14e siècle.

Il est dans la nature même des livres destinés à un usage quotidien de laisser le champ libre aux desiderata. C'est pourquoi nous nous permettons d'en formuler quelques-uns, en y ajoutant un souhait: celui de voir grandir encore le succès amplement justifié d'un manuel qui donne aussi complète satisfaction aux élèves et aux maîtres.

EM. DONY.

ÉZÉCHIEL SPANHEIM. **Relation de la Cour de France en 1690.** *Nouvelle édition établie sur les manuscrits originaux de Berlin, accompagnée d'un commentaire critique, de fac-similés et suivie de la* **Relation de la Cour d'Angleterre en 1704,** *par le même auteur.* Publiée par ÉMILE BOURGEOIS, maître de conférences à l'école normale supérieure, professeur à l'école libre des sciences politiques (*Annales de l'Université de Lyon,* nouvelle série, II, fascicule V). Paris, Picard. Lyon, Rey. 1900. 663 pages.

Ce fut une vie mouvementée et intéressante que celle d'Ézéchiel Spanheim. Né à Genève le 7 décembre 1629, fils d'un professeur calviniste originaire du Palatinat et d'une Française, il fit de fortes études théologiques à l'Université de Leyde où son père avait été appelé en 1642. Le Conseil de Genève lui confia, dès l'âge de 22 ans, une chaire de philosophie, puis d'éloquence, que le jeune savant occupa pendant trois années seulement. En 1654, en effet, l'électeur palatin Charles-Louis le chargeait de diriger les études du prince son fils. C'est alors que s'ouvre véritablement la carrière de Spanheim: pendant plus d'un demi-siècle il mènera de front les recherches savantes sur le passé et la pratique des affaires politiques.

En 1657, sur l'ordre de son protecteur, il compose des mémoires contre l'Empire ou la Bavière, qui disputaient au Palatin le vicariat impérial; en 1661, Charles-Louis lui confie une mission, qui dura quatre années, en Italie. Spanheim y servit à la fois les intérêts de l'électeur en nouant des relations amicales entre les cours italiennes et celle d'Heidelberg, et les siens propres, en approfondissant les connais-

sances qu'il avait acquises jusqu'alors sur l'antiquité. Tout en faisant œuvre de diplomate, il se livre à des études érudites ; en 1664, il publie à Rome un ouvrage de numismatique : *De usu et praestantia numismatum antiquorum*. Dédié à Christine de Suède, il vaut à Spanheim l'applaudissement de tout le public savant d'Europe. Rentré à Heidelberg en 1665, il en repart dès le début de l'année 1666, pour exercer ses talents sur un plus vaste théâtre.

L'électeur palatin était en relations plutôt difficiles avec Louis XIV. Spanheim suggéra à son maître l'idée d'offrir son alliance au puissant monarque français et de lui demander, en échange, des avantages effectifs. Pendant deux années, le diplomate travailla, sans se laisser rebuter par les exigences de l'électeur ou celles du gouvernement français, à réaliser ces projets ; et s'il ne parvint pas à réussir pleinement, du moins obtint-il quelques résultats favorables. Sa première mission de France à peine terminée, Spanheim reprit pendant quelque temps ses études de numismatique. Puis il rentra dans la vie active en 1671. Les desseins conquérants de Louis XIV commençaient à ce moment à inquiéter les cours allemandes, et notamment l'électeur palatin. Spanheim fut envoyé à Cologne pour y surveiller les actes de la politique française ; c'est de là qu'il proteste, en 1673, au nom de son maître contre les opérations militaires des Français sur le Rhin. Spanheim toutefois s'efforça le plus longtemps qu'il put de maintenir la paix entre le Palatinat et Louis XIV. Mais les événements furent plus forts que sa bonne volonté. En 1674, la rupture fut consommée entre l'électeur et la France : Spanheim court alors à Londres, à La Haye pour chercher des secours contre l'agression de Louis XIV ; en 1677, il défend énergiquement à Nimègue les intérêts de l'électeur. Son activité, son talent l'avaient tellement mis en relief pendant ces années troublées que l'électeur de Brandebourg lui offre après la paix de Nimègue, de le prendre à son service. Spanheim accepte en 1679, il quitte le Palatin pour devenir envoyé extraordinaire de l'électeur de Brandebourg près du roi de France.

Spanheim séjourna pendant neuf années consécutives en France. Il y fut l'artisan de l'alliance étroite qui unit Louis XIV et le Brandebourg jusqu'en 1684. Apprécié à Versailles pour son tact et son habileté de diplomate, recherché dans les milieux d'érudits, Spanheim, auquel son éducation et son amitié pour la France rendaient très agréable le séjour de Versailles et de Paris, réussit à se maintenir à son poste jusqu'à l'heure où la politique religieuse de Louis XIV, et surtout l'invasion du Palatinat par les troupes françaises, forcèrent l'électeur de Brandebourg à rompre avec l'ambitieux souverain Bourbon. En 1689, Spanheim rentre en Allemagne et pendant les années de guerre qui suivent, le diplomate sans emploi fait de nouveau place à l'érudit.

Il publie une édition complète des œuvres de l'empereur Julien et aussi une dissertation sur les *Hymnes de Callimaque* qui a ouvert aux philologues allemands la voie où ils devaient s'engager plus tard pour renouveler par l'examen des mythes et des monuments figurés l'étude de l'antiquité classique; il est adjoint à l'intendant de la Bibliothèque électorale. Puis, dès la conclusion de la paix de Ryswyck, il reprend sa carrière diplomatique : envoyé d'abord en France, de 1697 à 1701, pour renouer entre Louis XIV et Frédéric III des rapports bientôt rompus par la guerre de la succession d'Espagne, il passe ensuite à La Haye, puis à Londres où il se maintient pendant neuf années et où son existence si remplie se termina le 14 novembre 1710.

« Il était bien, écrivait le marquis de Sourches, le plus sage, le plus habile ministre; il n'en est pas venu en France, depuis vingt ans, qui eussent meilleure tête que lui. » « C'était, dit Bayle, un homme consommé dans la science des médailles et dans toutes sortes de littératures. » Et à ces témoignages qui rendent justice, l'un au savant et l'autre au diplomate, il convient d'ajouter ces mots de Leibniz, qui se connaissait en hommes : « M. Spanheim est un personnage illustre. »

Ces éloges étaient mérités. La lecture de la *Relation de la Cour de France en 1690* en fournit la justification. Comme la date de sa rédaction l'indique, cette œuvre fut composée immédiatement après le départ de France de l'envoyé brandebourgeois. Son maître lui avait demandé un rapport sur l'organisation et les forces de la France, les moyens de la combattre et les chances de la vaincre, au moment où la lutte venait de commencer entre ce pays et la grande coalition. C'est pour satisfaire au désir de Frédéric III que Spanheim écrivit au début de 1690, d'une plume rapide mais soigneuse, le mémoire dont une nouvelle édition, la troisième, vient d'être publiée par M. Émile Bourgeois.

La première édition de la *Relation* a été donnée en 1781 et 1785, par l'archiviste prussien Dohm; la seconde, en 1872, par M. Schefer, membre de l'Institut, pour la Société de l'histoire de France. Était-il donc nécessaire d'en publier une troisième? Des trois manuscrits de la *Relation*, deux se trouvent aux archives de Berlin et le troisième à la Bibliothèque Nationale à Paris. C'est sur ce dernier manuscrit (appelé C par M. Bourgeois) que l'édition Schefer a été établie. Or, il n'est pas conforme au manuscrit A de Berlin, c'est-à-dire à la minute, dont il dérive cependant. Il n'est pas de la main du diplomate comme le prouve la comparaison des fac-similés insérés dans l'*Introduction* de M. Bourgeois; il a subi des retouches, des remaniements, il est l'œuvre de J. Bonet, secrétaire et neveu de l'auteur. Sa valeur est donc très inférieure.

Quant à l'édition Dohm, elle non plus n'a pas été faite d'après les

originaux de Berlin, mais d'après des copies prises par J. C. Schott (un autre secrétaire de Spanheim). Elle manque d'unité, car la première partie de l'édition Dohm reproduit une copie incomplète faite sur le manuscrit B (texte envoyé à l'électeur) et le reste suit une copie du manuscrit A. Or, entre la minute A et la transcription B, il y a, cela va sans dire, quelques différences. De plus, l'édition de Dohm contient de très nombreuses fautes de lecture.

M. Bourgeois a donc cru avec raison qu'il valait la peine de publier enfin le texte authentique de la *Relation* pris directement et entièrement sur le manuscrit A, c'est-à-dire sur la minute « qui représente le plus complètement l'effort du diplomate pour être vrai, renseigné, exact », et qui est absolument complète, tandis qu'un cahier du manuscrit B est perdu.

Que la *Relation* de Spanheim méritât une édition nouvelle, meilleure que celles de Dohm et de Schefer, faite cette fois sur l'original, d'après toutes les règles de la critique, on ne saurait le contester : car cette œuvre est tout à fait remarquable, par le plan, par la richesse et l'exactitude de l'information, par l'impartialité et la prévoyance des jugements.

Dressant un tableau complet de la France de 1690, Spanheim étudie tour à tour les hommes et les institutions. D'abord le Roi et la famille royale, les princes du sang, les princes légitimés, les princes étrangers résidant en France, les grands seigneurs de la cour, le cérémonial de Versailles. Puis dans une deuxième partie, les rouages du mécanisme gouvernemental (les conseils du ministère, des finances, des dépêches, de conscience). L'écrivain trace à cette occasion les portraits de ceux qui les mettent en mouvement : Colbert, Louvois, Croissy, Seignelay, l'archevêque du Harlay, le père la Chaize, Bossuet, etc. L'organisation financière et militaire est ensuite décrite en détail. Il consacre à cette dernière 65 pages exposant minutieusement la situation de la flotte et de l'armée de terre, le mode d'entretien des troupes, le mérite des officiers généraux. Il termine enfin son mémoire par des remarques sur la situation des affaires de France et des alliés au début de la guerre. Elles sont assurément dignes d'attention puisque plusieurs des sagaces prévisions de l'auteur se sont réalisées. Toutefois leur intérêt est inférieur à celui des pages qui les précèdent. « Il est comme rétrospectif pour l'histoire », dit justement M. Bourgeois.

L'abondance des renseignements et des détails que fournit Spanheim sur les hommes et les institutions est admirable. On peut dire avec son éditeur que son travail « ne présente guère plus de lacunes qu'un tableau de la France dressé aujourd'hui, avec les documents d'archives, par Mignet, Clément ou Rousset ». Sans doute, sur certains points il commet des erreurs, par exemple dans l'exposé du système fiscal si

difficile d'ailleurs à comprendre pour un étranger, ou même pour tous ceux qui ne coopéraient pas directement à la gestion des finances (pp. 458 et s.); sans doute, il se contente parfois de traits trop rapides. Quinze lignes sur la politique économique de Colbert (p. 307), c'est assurément trop de brièveté. Spanheim, diplomate plutôt qu'économiste n'a pas bien discerné, semble-t-il, la place que le colbertisme doit occuper dans toute étude consacrée au règne de Louis XIV. Mais dans l'ensemble son tableau est complet : rien d'essentiel n'est omis, ni personne. S'il est parvenu à ce résultat, c'est grâce à la bonne méthode qu'il a employée pour recueillir ses renseignements. Il ne s'est pas contenté des indications fournies par les livres; il a beaucoup observé, questionné, il a procédé à de véritables enquêtes, il a rassemblé, jour par jour, notes et documents et il a formé ainsi de copieux dossiers. L'érudit a appliqué à l'étude des événements de son temps les habitudes de travail dont il usait pour ses recherches sur le passé; et c'est ainsi qu'il a pu rédiger si rapidement une œuvre dont tous les matériaux avaient été dès longtemps rassemblés.

Mais le véritable mérite de la *Relation* est ailleurs, dans son impartialité vraiment surprenante. N'oublions pas qu'elle est une œuvre de circonstance, qu'elle a été écrite par le ministre d'un prince adversaire de la France, au moment où commence la grande guerre, et par un protestant convaincu au lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes. Spanheim cependant ne laisse pas les ressentiments qu'il devait éprouver, troubler la sérénité de son observation. Il trace le portrait de Louis XIV (60-110), celui de M[me] de Maintenon (82-93), celui de Louvois, l'incendiaire du Palatinat (328-346), avec la lucidité calme et le sens critique, qu'un historien écrivant de longues années après les événements peut et doit posséder, mais dont on pardonnerait l'absence à un homme politique travaillant au milieu même des hommes et des choses qu'il apprécie. Il énumère scrupuleusement et met en parallèle toutes les « bonnes » et les « mauvaises qualités » de ses personnages.

Il accorde, par exemple, à Louis XIV « un tempérament naturellement rassis... Sa majesté, sans avoir rien de brillant, ni de vaste ni de fort éclairé dans l'esprit, en a cependant assez pour remplir les devoirs d'un grand roi... Il écrit bien et justement. Il juge sainement et équitablement des choses et des personnes. Il parle peu mais à propos. Il aime l'ordre, la dépendance, la sobriété, il est naturellement ennemi du vice, hors celui où il a été entraîné par son tempérament et par les mauvais exemples. *Mais* parmi ces bonnes et belles qualités du roi il y en a d'autres qui ne lui sont pas également avantageuses. Son génie est naturellement assez borné. Il a de l'entêtement, une aversion pour tout ce qui peut entrer en concurrence de grandeur avec lui; la

passion de la gloire le domine et le possède jusqu'à l'excès, sa dévotion est sincère mais aveugle ou du moins peu éclairée. » Telle est la substance du portrait de Louis XIV. On voit comme l'auteur a soin d'y équilibrer l'éloge et le blâme.

Pareillement il a soin de ne pas dépeindre Mme de Maintenon comme une hypocrite cruelle, mais comme une femme pieuse, adroite, ambitieuse, d'esprit à la fois agréable et solide. Non moins juste et pondérée est son appréciation sur Louvois. Citons à titre d'exemple la conclusion caractéristique de son étude sur le ministre de la guerre : « M. de Louvois a toute l'habileté d'un ministre merveilleusement vigilant, actif, ferme, appliqué, entrant dans tout le détail des choses qu'il entreprend ou fait entreprendre, et n'épargnant ou ne négligeant rien pour y réussir; d'autre part, il a peu de droiture dans ses intentions, peu de maturité ou de toute la réflexion due dans ses conseils, peu d'équité dans ses projets, peu de modération dans sa conduite, et, en un mot, il y apporte plus de violence et de prévention que de justice et de bonne foi. J'en parle ainsi sans passion. »

Le style de Spanheim n'a assurément pas l'entrain, le relief, l'imprévu, la vie de celui de St Simon, mais ses jugements n'ont pas davantage le parti pris de ceux de l'auteur des *Mémoires;* ils sont certes plus près qu'eux de la vérité historique. Hâtons-nous de dire, d'ailleurs, que le style de Spanheim n'est pas sans mérite; simple, aisé, bien équilibré, comme l'esprit même de l'écrivain, il est remarquable par une singulière propriété des termes. Rien de plus juste, par exemple, que les trois qualificatifs qu'il accole au nom de Colbert : habileté, exactitude, fidélité. M. Lavisse a jadis montré (*Revue de Paris*, 1896, p. 810) que ce sont bien là, en effet, les trois maîtresses qualités du grand ministre.

Il nous reste à louer sans réserve la manière dont M. Em. Bourgeois a présenté le texte définitif de Spanheim au public. On retrouve dans son introduction nourrie et précise, comme dans les notes nombreuses qui éclaircissent le sens de chaque ligne, ou peu s'en faut, de la *Relation*, les qualités dont l'éditeur a fait preuve dans ses précédents travaux scientifiques. En appendice, M. Bourgeois a publié et annoté une *Relation de la Cour d'Angleterre*, rédigée en 1704 par Spanheim, à la demande du roi Prusse Frédéric Ier. Si cette relation, retrouvée en 1887 aux archives de Berlin, par M. Doebner et publiée par lui dans l'*Historical Review* (1887, p. 757), est beaucoup moins étendue que son aînée, elle se fait remarquer par les mêmes qualités d'exactitude et d'impartialité.

Léon Leclère.

Dr J. Simonis. **L'Art du Médailleur en Belgique.** *Contribution à l'étude de son histoire depuis l'avènement de Charles le Téméraire au duché de Bourgogne jusqu'au milieu du XVIe siècle.* Bruxelles, librairie numismatique de Ch. Dupriez, 1900. 144 pages in-4° avec planches. Prix : 10 fr.

Comme le sous-titre l'indique clairement, le très intéressant ouvrage de M. Simonis, docteur en médecine dans une importante commune de la banlieue liégeoise et numismate amateur, ne tend pas le moins du monde à être l'histoire des médailleurs belges. Le terrain, chronologiquement parlant, est restreint à une courte période de notre passé artistique. De plus, pour cette période remarquable par le nombre relativement grand de ses productions, et par la qualité des œuvres, l'auteur ne veut que compléter, en les rectifiant à l'occasion, les Serrure, Chalon, Pinchart (1870) et Picqué (*L'Art ancien à l'Exposition de 1880*), ce dernier devant être considéré comme ayant créé « d'emblée » l'histoire de la médaille, en Belgique exclusivement.

Soutenu par un véritable amour pour sa science, possesseur d'une collection où se remarquent des joyaux d'une valeur inestimable, poussé enfin par le désir patriotique de répondre aux appréciations rien moins que flatteuses de certains savants étrangers (Wroth et Ch. Lenormant) sur notre art national, l'auteur s'est décidé à sortir du silence trop modeste où il se confinait jusqu'ici. Il a pensé qu'il importait à la science et à notre réputation artistique de « faire connaître un nombre respectable de pièces inédites, et de relever quelques erreurs d'attribution, restées jusqu'à ce jour comme des articles de foi ».

Tel est bien en effet le caractère des recherches tentées par M. Simonis : en réalité, ce dernier n'entend que se livrer à un travail de restitution et d'attribution. Le contenu de son livre est de la pure critique numismatique, et le lecteur se tromperait fort, en croyant y trouver un simple exposé historique. L'auteur n'a pas écrit pour le « grand public » mais uniquement pour les spécialistes, et sa monographie ne peut évidemment intéresser tout le monde.

Et cependant de son traité se dégage un intérêt général, comme du reste de tout livre s'occupant d'un domaine, si étroit soit-il, de l'érudition. Cet intérêt vient de ce qu'il montre que dans la seconde moitié du XVIe siècle, à côté de la Renaissance et en dépit de ses influences, il y a eu aux Pays-Bas, dès Quentin Metsys, des œuvres d'un caractère franchement original et que de vrais et grands artistes belges « pressèrent le pas des médailleurs italiens, un quart de siècle avant les artistes d'outre-Rhin, et un siècle avant la première médaille de la grande époque française de Dupré et de Warin ». Avec Metsys, l'art

national reste primitif et austère; avec les graveurs de la brillante époque littéraire et artistique qui marqua en nos provinces le règne de Charles-Quint « l'art flamand est encore dans toute sa force; seulement il est tempéré et en quelque sorte relevé par la grâce de l'intelligence et de la haute éducation ». C'est qu'aussi bien les premiers artistes médailleurs, à Bruges et à Gand, sont des travailleurs de profession (Quentin Metsys était ferronnier avant d'avoir été peintre), et que ceux qui les suivirent étaient en même temps qu'*esbaucheurs de pourtraicture*, des poètes, des archéologues, des jurisconsultes, des humanistes, des luthiers même, chez qui l'art se transforme avec la liberté de la pensée et les souvenirs de l'antiquité.

Tel est ce *Jean Second*, à qui M. Simonis voue une douce admiration, et dont la postérité, gardant le souvenir des *Épîtres*, des *Élégies*, des *Baisers*, a fait un Tibulle ou un Catulle moderne. Tel cet *Antoine Morillon*, le père du vicaire-général de Granvelle, qui fit en Italie un voyage d'exploration artistique, et fut un collectionneur passionné autant qu'un praticien du droit et qu'un admirateur de la littérature classique; tel ce *Philippe von Winghe* qui fit exécuter des fouilles à Rome et avait des collections d'antiquaire renommées; tel ce *Jacques Zagar*, secrétaire et grand pensionnaire de la ville de Middelbourg, lettré et juriste de grande valeur.

Tout n'est pas neuf dans le livre de M. Simonis, pour les experts en numismatique. Quant aux résultats de ses recherches, si certaines des déductions de l'auteur, comme cela nous paraît assez probable, sont dans le cas d'appeler leurs réserves, il est cependant de ses attributions dont la justesse apparaît bien démontrée, parce que les preuves en sont souvent palpables en quelque sorte, grâce aux reproductions par similigravure des médailles décrites, et parce qu'aussi la méthode de discussion critique a été sainement mise en pratique. Mais, malgré toutes les réserves dont est susceptible, nous le répétons, un ouvrage tel que celui du Dr Simonis, celui-ci n'en possède pas moins un intérêt général qui justifie sa mention dans cette *Revue*.

Ajoutons qu'il est écrit avec une pureté et une élégance de forme qui en rendent la lecture agréable et aisée. Il est de plus édité avec luxe par la maison de librairie numismatique de Th. Dupriez, et le texte est relevé par des planches d'une exécution artistique parfaite, qui en sont un commentaire aussi attrayant que nécessaire.

F. MAGNETTE.

Émile Boutroux. **Pascal, Collection des Grands écrivains français**. Paris, Hachette, 1900. Prix : 2,00 fr.

Il en est de la figure de Pascal comme de ces êtres énigmatiques et multiformes créés par l'imagination des poètes, Hamlet, Don Juan, Faust, que l'on explique toujours et sur qui plane toujours une obscurité. Une biographie de Pascal doit être avant tout l'histoire d'une âme. M. Boutroux a si peu manqué à ce devoir qu'on serait tenté, au contraire, de lui reprocher d'avoir sacrifié tout à ce point de vue. Certes, en y regardant bien, tous les événements connus de la vie de Pascal se retrouvent dans son livre, mais en teintes adoucies et subordonnés aux diverses étapes de la conversion. L'auteur contemple l'âme de Pascal à travers les documents, il la raconte d'abord en historien tranquille, sans paraître approuver ni improuver; peu à peu il s'indentifie si bien avec lui qu'il semble au lecteur que c'est Pascal lui-même qui contemple son âme et qui nous la décrit sympathiquement. Dans son analyse pénétrante et charmeuse, l'analyste s'échauffe avec son héros et s'élève avec lui jusqu'à la prière. Le style et la pensée ont tant d'onction, l'auteur entre si facilement dans les sentiments de Pascal, il atténue si bien à son insu les détails vulgaires qu'il semble nous avoir donné quelque chose comme la *Vie du Bienheureux Blaise Pascal*, et ce mot contient tout l'éloge et toute la critique.

En effet, M. B. a résisté au désir de nous présenter Pascal comme un malade ou comme un fou sublime. Je suis persuadé que Pascal a conservé sur ses jambes glacées un esprit aussi lucide que Scarron, qu'on me pardonne ce rapprochement irrévérencieux. Mais peut-être l'auteur n'a-t-il pas assez fait la conviction sur l'intégrité de l'intelligence de Pascal. Qui dit *lucide* ne dit pas *indépendant*. Il y a bien des façons, non pas toutes physiologiques, d'avoir le cerveau frappé par l'infirmité. Au lieu donc de rapporter pour mémoire, à la fin de son livre, les diverses positions de la critique en face du génie de Pascal, peut-être l'auteur aurait-il fait chose sage de rencontrer et de détruire les préventions qui encombrent ce chapitre de l'histoire littéraire. Qu'on n'oublie pas que Pascal a au moins deux sortes d'ennemis, les Jésuites et les incrédules : il doit donc être solidement défendu. Quoi qu'il en soit, l'auteur a jugé qu'il n'avait pas à écrire pour la collection des *Grands écrivains* un livre de polémique. Il s'est contenté de *construire* un Pascal, le Pascal de M. Boutroux, qu'il oppose pour finir à celui de Voltaire, de Chateaubriand, de Joseph de Maistre, de Cousin, de Saisset et de bien d'autres.

Et ce Pascal est très séduisant, très logique. Pourquoi n'osé-je pas dire très vrai? Parce que personne n'en sait rien. On pourrait concevoir une vie de Pascal où les faits prendraient un tout autre relief.

Notre auteur suit la *Vie* donnée par une sœur pieuse, Gilberte Pascal, en l'abrégeant et en la complétant, mais est-ce que cette *Vie* pouvait être le miroir de la réalité? Il y a bien des choses qu'une sœur ignore, ou cache, ou atténue, ou déforme à son insu. A l'époque où cette vie fut écrite, elle devait être écrite en œuvre d'édification. Il est certain qu'on ne peut suspecter la bonne foi de Gilberte Pascal et que sa *Vie* reste la première source, mais qu'est-ce que les faits sans la vérité des rapports? Gilberte ne dit-elle pas que son frère, après la première conversion cessa totalement de cultiver les sciences? C'est qu'il lui fallait un Pascal devenant janséniste plus tôt et restant plus continûment janséniste. Elle tient aussi à lui faire une enfance prodigieuse. Cette fameuse histoire des 32 propositions d'Euclide découvertes par Blaise à l'âge de douze ans, je la soupçonne fort d'être, sous cette forme, une légende de famille embellie d'année en année. Le récit de Tallemant des Réaux dans ses *Historiettes*, sans être plus malveillant, paraît beaucoup plus vraisemblable. Combien on serait heureux de posséder des détails sur la vie mondaine et civile de Pascal! Certains faits, comme la dispute d'héritage au moment où Jacqueline entre à Port-Royal, et la lettre brutale de Pascal (*voilà de quoi ils m'ont payé...*), au lieu d'être atténués pieusement, ne devraient-ils pas être rapprochés d'autres menus faits, éclairés d'un jour plus intense? A quel degré et de quelle façon Pascal avait-il ce sentiment d'orgueil, cet amour de précellence que l'on constate en lui? Est-ce par ambition, par dilettantisme, ou est-ce pour faire avancer la science que l'on étudie dans cette famille Pascal et dans cette académie du P. Mersenne, où l'on dit que Blaise a *passé sur le ventre* aux plus vieux mathématiciens? Si Pascal avait étudié la nature en naturaliste au lieu de l'étudier en physicien et en géomètre, sa pensée aurait-elle suivi le même développement? Sans la faiblesse de sa santé, Pascal ne serait-il pas resté dans le monde à expérimenter les passions de l'amour et à triompher des mathématiciens ses rivaux? On se demande toujours pour combien les fameux miracles et les moments de crise combinés avec les infirmités ont contribué à créer le Pascal des *Pensées*. Questions insolubles, dira-t-on; mais l'historien doit souvent avoir le courage de discuter des questions insolubles. M. B. se contente donc de compléter le tableau de Gilberte Pascal, avec discrétion et bon goût, sans se mettre en contradiction avec elle sur les grands points; il laisse dans l'ombre ce que j'appellerais volontiers l'histoire naturelle de Pascal; il s'est plu à nous présenter le développement de l'âme de Pascal comme une évolution interne harmonieuse que les éléments extérieurs n'ont pas sensiblement fait dévier.

Le chapitre où l'auteur raconte et analyse avec le plus de verve est celui des *Provinciales*. Pascal relu donne plus de vigueur à son inter-

prête. Cependant ici encore le procédé reste le même. Qu'on lise dans le récent livre du P. Dulac (*Jésuites*, Paris, Plon, 1901) la façon dont est racontée la genèse des Provinciales : à travers l'animosité naturelle à l'esprit de corps, on comprendra que les disputes théologiques du XVII[e] siècle n'empêchaient pas Jansénistes et Molinistes d'être hommes, c'est-à-dire très combattifs, très passionnés, très capables d'assurer le succès de leur cause par des manœuvres étrangères à l'excellence de la cause. Cela va de soi, sans doute, et il ne faut pas ennuyer la postérité de tous ces potins et de tous ces cancans. Non, mais il ne faut pas tout éliminer non plus. C'est en effaçant tout ce qui est du siècle, les passions, les petits intérêts, les attitudes, les gestes incorrects qu'on fait les vies de saints pour l'édification des fidèles.

Au demeurant il est évident que M. Boutroux nous a donné une explication de Pascal très pénétrante et bien digne du haut rang qu'il occupe dans l'enseignement philosophique en France.

J. Feller.

Racine. **Britannicus,** par J. Vianey, *Maître de Conférences à la Faculté des lettres de Montpellier*, (avec une étude et un commentaire). Paris, V. Lecoffre. 1900.

Racine. **Athalie,** par J. Vianey, *Maître de Conférences à la Faculté des lettres de Montpellier,* (avec une étude et un commentaire). Paris, V. Lecoffre. 1900.

Il semble que les professeurs d'Université en France prennent à cœur depuis un certain temps de publier des ouvrages destinés à l'enseignement secondaire. Nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre de l'intérêt qu'ils nous portent; cela nous vaut des éditions enrichies d'introductions longues (42 pages) et savantes, et qui ont l'air de parties détachées du cours littéraire professé à la Faculté. Ainsi l'étude des grands écrivains se trouve renouvelée, rajeunie, transformée quelquefois par la personnalité même des maîtres.

Je connais peu de préfaces d'éditions classiques qui soient plus curieuses, je ne dis pas meilleures, que celles de M. Vianey. Il ne s'agit plus, dans ces introductions, d'analyses banales, empruntées à la Harpe, à Geoffroy ou à l'excellent Népomucène Lemercier; nous avons de véritables thèses de doctorat, condensées en une cinquantaine de pages. On en jugera par le simple énoncé des chapitres. Dans son travail sur Britannicus, l'auteur s'attache à mettre en lumière : 1° la vérité morale (drame de l'homicide, drame de l'ambition, drame d'amour); 2° la vérité historique (portrait de Néron, portrait d'Agrip-

pine, la cour des Césars); 3° les qualités de la composition (valeur dramatique, vraisemblance, élégance); 4° le style (vérité, poésie); 5° les sources (invention du sujet, originaux des personnages, construction du plan).

Le point de vue change dans Athalie. L'auteur examine : 1° la thèse (Polyeucte et la conception chrétienne de la vie; Athalie et la conception chrétienne de l'histoire); 2° la psychologie et l'histoire (Athalie : étude du sentiment religieux; Athalie : drame politique; Athalie : épopée juive); 3° la pièce (intérêt de sympathie, intérêt de curiosité, le spectacle, les chœurs, valeur dramatique, la composition); 4° les sources (Britannicus, Rodogune, Nicomède et Polyeucte, Électre et Œdipe roi); 5° histoire d'Athalie.

Avec un appareil d'argumentation qui rappelle par sa forme déductive les beaux temps de la scolastique, M. Vianey s'attaque à chaque objet de son étude avec une ardeur passionnée. Il a manifestement du goût pour le genre de M. Brunetière. Son raisonnement a des allures de rigueur géométrique, qui ne lui enlèvent rien de sa vivacité; mais il sent la plaidoirie, et le français, si je ne m'abuse, y perd de sa légèreté et de sa grâce. Le dirai-je? Il y a moins de pénétration qu'il ne paraît au premier abord dans ces analyses serrées et subtiles, moins de profondeur aussi. Si j'osais me permettre une comparaison irrévérencieuse, je croirais qu'en certains endroits M. Vianey fait de la critique « par raison démonstrative », un peu à la façon dont le maître d'armes de M. Jourdain use de l'épée avec son client. L'esprit *précieux* se retrouve ici, non pas dans les termes, mais dans le tour de la pensée; et peut-être y a-t-il autant d'affectation dans cette méthode qui vise en littérature à la démonstration mathématique, que dans celle qui se paie uniquement de grands mots.

Mais ce défaut est l'excès d'une qualité, et n'est donné qu'aux esprits de trempe solide et de forte culture. On ne s'étonnera donc pas de rencontrer, dans ces pages de critique laborieuse, bien des procédés ingénieux d'analyse, des rapprochements inattendus, des vues originales, des remarques fines et personnelles.

Je doute que ces études substantielles soient d'un grand profit pour les élèves peu initiés aux lois de l'art dramatique et à l'histoire du théâtre. Elles rendront du moins service aux professeurs; car elles leur fourniront matière à leçons intéressantes; elles pourraient former comme la charpente d'un cours d'explications, que la diversité des vues rendrait singulièrement animé. — Tout compte fait, je prise beaucoup la méthode de l'auteur, car elle force à penser et incite à la discussion. Et puisque la critique de nos jours se fait volontiers raisonneuse, les éditions de M. Vianey se recommandent par un rare mérite : elles sont réellement *suggestives*. M. Henen.

Eugène Rigal. **Victor Hugo**, *poète épique*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1900. xxxviii et 332 pages in-12. 3 fr. 50.

Victor Hugo est-il un poète épique? La question n'est pas nouvelle et M. Émile Faguet la tranchait, très résolument, en 1877, dans ses *Études littéraires sur le XIXe siècle* : « L'épopée, disait-il, est son fief propre, sa demeure seigneuriale et comme la patrie même de son génie. » C'est un peu l'avis de M. Rigal qui vient de consacrer tout un volume à l'examen de cet intéressant problème littéraire. Un volume, c'est beaucoup; d'aucuns trouveront peut-être que c'est trop et que près d'un tiers du livre s'occupe de questions assez étrangères au fond du débat, telles que la versification, la composition, la langue et le style. Mais cela tient à la méthode de M. Rigal, toute de minutie et de détails, comme on a pu le remarquer déjà dans son bel ouvrage sur *Alexandre Hardy*. D'ailleurs nous aurions tort de nous en plaindre, car les pages mêmes qui n'ont qu'un rapport indirect avec l'objet essentiel du livre, abondent encore en remarques ingénieuses et profondes.

Quant à la thèse principale de M. Rigal, à savoir que Victor Hugo est un grand poète épique, je doute que, malgré tout son talent, il ait mieux réussi que M. Faguet à en établir l'évidence.

Sans doute il y a dans la *Légende des siècles*, ainsi que dans les *Misérables*, dans les *Burgraves* et dans bien d'autres œuvres de Victor Hugo des parties épiques, mais elles sont toujours comme enveloppées de lyrisme; c'est du lyrisme épique, je le veux bien, mais c'est du lyrisme tout de même. Comment en serait-il autrement? Victor Hugo n'est-il pas la personnification la plus complète du génie lyrique? L'énormité de son *moi*, l'exubérance de son imagination défigurent et bouleversent toutes choses. S'il rencontre des éléments épiques, des légendes historiques, il les transforme immédiatement, au gré de sa fantaisie, sans aucun souci des temps ni des milieux, avec une inconscience vraiment stupéfiante de l'esprit des époques ou des civilisations qu'il veut dépeindre; et de tous ces matériaux d'épopée qu'il pétrit et qu'il broie à sa guise, il crée des chefs d'œuvre, mais des chefs d'œuvre lyriques.

Que si l'on se place à ce point de vue toutes les incohérences de la *Légende des siècles* et des autres poèmes à visées épiques de Victor Hugo deviennent faciles à expliquer. L'absence de plan méthodique, les lacunes énormes de la *Légende des siècles*, les incroyables bouleversements de la chronologie, l'abus des amplifications et des hors d'œuvre, toutes ces difficultés et ces contradictions que M. Rigal s'efforce péni-

blement de résoudre disparaissent, et le « guignol épique », dont parle ironiquement Jules Lemaitre, fait place à un prestigieux théâtre lyrique, où l'imagination du poète transforme les légendes en d'incomparables poèmes.

Certes Victor Hugo a cru de bonne foi faire œuvre épique en écrivant la *Légende des siècles;* il a voulu nous donner, comme il dit, « des empreintes successives du profil humain de date en date », une sorte de poème légendaire de l'humanité à travers les âges; mais son génie lyrique a bientôt rompu le cadre qu'il s'était tracé. Ainsi que le constate M. Rigal lui-même « il n'était point de ces écrivains économes de leurs forces qui, une fois un ouvrage commencé, s'y adonnent tout entiers et ne s'en laissent distraire par aucune autre pensée »; trop de travaux l'occupaient à la fois et « dans ces conditions il était à peu près inévitable que la composition d'un recueil de vers fut en partie livrée au hasard ».

Donc, pas d'unité de composition, pas d'unité d'inspiration; or, quelle que soit la forme d'une épopée, qu'il s'agisse de l'Iliade, de la Chanson de Roland, de la Divine Comédie ou du Paradis Perdu, toutes ces œuvres ont pourtant une certaine unité. Elles représentent en outre, un certain état de civilisation, Dante, le Moyen âge, Milton, l'Angleterre puritaine, tout aussi bien que l'Iliade, l'Odyssée, les Nibelungen et Roland. Les poèmes de la *Légende des siècles* ont-ils ce caractère? Combien y en a-t-il, même parmi ceux qui se rapportent au Moyen âge, qui nous donnent la sensation du milieu social du temps?

Quoi qu'il en soit, que Victor Hugo ait été un poète épique ou qu'il ait seulement cherché dans les légendes épiques un aliment à son lyrisme, l'ouvrage de M. Rigal n'en est pas moins extrêmement intéressant.

Il expose avec une érudition pleine de charme les sources de l'inspiration de la *Légende des siècles;* il nous montre les essais antérieurs de Lamartine et d'Alfred de Vigny; il recherche dans les premières œuvres de Hugo, dans son théâtre, dans ses romans, dans ses recueils lyriques, dans ses poèmes napoléoniens, les tendances vers l'épopée qui se manifestent enfin avec éclat en 1843, avec les *Burgraves*, véritable drame épique.

A partir de ce moment les prédilections de Hugo pour l'épopée deviennent évidentes et sa *Légende des siècles* en est, en vers, l'expression suprême comme les *Misérables*, en prose.

M. Rigal étudie ensuite dans une série de chapitres l'histoire, la métaphysique, les idées morales et la peinture de l'homme et de la nature dans l'œuvre épique de Victor Hugo. Ici encore il y aurait certaines réserves à faire; l'auteur attache peut-être trop d'importance aux idées philosophiques et morales du poète, et malgré son habile

plaidoyer, elles me paraissent à la fois confuses et rudimentaires et je serais bien près de penser avec M. Faguet que « l'idée glisse sur Victor Hugo. Il la comprend. Il ne la prend pas. Il n'en est pas curieux. Il la laisse tomber. La moindre image fait mieux son affaire ».

Banales ou non, les idées philosophiques et morales de Hugo sont, du reste, très nobles et très pures, très optimistes surtout, et nous ne reprocherons pas à M. Rigal de s'y être arrêté assez longuement.

Les derniers chapitres de l'ouvrage traitent de la versification, de la composition, de la langue et du style, du symbolisme et du merveilleux chez Victor Hugo. Comme je le disais plus haut, ces chapitres sont peut-être un peu longs et ne se rattachent pas directement à l'épopée; mais ils sont si intéressants ! C'est que M. Rigal ne se contente pas d'exprimer des théories, il les appuie de très nombreux exemples et c'est un véritable plaisir que de relire les admirables vers du poète si bien enchassés dans les raisonnements judicieux de son savant commentateur.

H. Pergameni.

G. Pailhès. **Du nouveau sur J. Joubert**. Paris, Garnier, frères, 1900. xiv et 538 pages in-8°. 3 fr. 50.

C'est bien du nouveau que M. Pailhès nous apporte sur le charmant moraliste des *Pensées*. Avec beaucoup de sagacité, il s'est attaché à découvrir quelques-unes des œuvres anonymes de Joubert et il est arrivé à lui restituer entre autres la paternité d'un *Précis historique* sur Cromwell, d'un extrait de l'*Eikôn Basilikè* et du *Boscobel* ou récit de la fuite de Charles II d'Angleterre, que l'on attribuait jusqu'à présent à M. de Langeac.

M. Pailhès étudie aussi les procédés du style de Joubert qui avait imaginé une sorte de prose rythmée dans laquelle domine le mètre octosyllabe.

Mais la partie la plus intéressante de l'ouvrage est celle où l'auteur expose les rapports de Joubert avec Chateaubriand, Fontanes ou Mademoiselle de Fontanes. Grâce à la volumineuse correspondance qu'il a eue à sa disposition, M.Pailhès nous montre l'influence profonde que Joubert a exercée sur ses deux amis; il s'occupe aussi de la question du fameux passage attribué par Sainte-Beuve aux Mémoires d'Outre-tombe et qui ne se retrouve pas dans le texte imprimé. Comme M. Troubat dans la *Revue Bleue* du 24 février 1900, M. Pailhès admet l'authenticité du passage, mais il blâme l'indiscrétion de Sainte-Beuve.

En somme, bien que fort diffus et d'une lecture assez difficile, l'ouvrage de M. Pailhès est intéressant, mais surtout pour ceux qui

tiennent à connaître les détails des relations de ce petit groupe d'écrivains qui gravitaient autour de Chateaubriand et parmi lesquels Joubert occupe une place originale.

H. Pergameni.

Francisque Sarcey. **Quarante ans de théâtre**. Paris, Bibliothèque des Annales politiques et littéraires, 1900. 3 vol. in-12 à 3,50 fr.

Un homme s'est rencontré, qui, pendant quarante ans, n'a pas manqué une seule fois sa soirée théâtrale; qui a, d'après le calcul de M. Faguet, assisté à plus de quinze mille représentations dramatiques. C'est une dévotion sans précédent. Sarcey détient le record de l'assiduité au théâtre. Cet amour exclusif a fait de Sarcey non seulement un phénomène unique, mais encore une autorité. Il en fallait moins pour justifier la publication pieuse et avisée entreprise par M. Adolphe Brisson. C'eut été grand dommage, en effet, de ne pas recueillir les meilleurs feuilletons de Sarcey. Un homme qui a pratiqué son métier de critique pendant quarante ans, qui l'a aimé vivement, qui l'a pris au sérieux, qui à défaut d'autres mérites aurait encore celui de la franchise et de la sincérité, un tel homme peut n'être pas un homme de génie — le génie a rarement de ces fidélités, — mais il n'est pas un homme vulgaire. Si on ne le consulte pas comme un théoricien de l'esthétique dramatique, on devra le consulter comme une voix choisie de la foule, un témoin précieux des goûts, des exigences, des sentiments du public français dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. Sarcey n'ambitionnait pas d'autre rôle.

La publication de *Quarante ans de théâtre* sera complète en sept volumes. La répartition de la matière nous paraît fort bien entendue. Au lieu de suivre les hasards de l'ordre chronologique, on a classé les feuilletons de façon à donner une unité à chaque volume. Trois volumes ont paru. On a réuni dans le premier : 1° les discours prononcés par MM. Claretie, Faguet, Fouquier, Larroumet, Lemaître et Brisson, discours bienveillants comme il convient à des éloges funèbres, mais se complétant, se tempérant l'un l'autre, et nous offrant au total un Sarcey sympathique et ressemblant; 2° un choix d'articles assez généraux qui nous représentent la façon dont Sarcey entendait et la critique théâtrale et l'esthétique du théâtre; 3° un choix d'articles relatifs à la *Comédie française*. — Le second volume est consacré à la comédie classique, de Molière à Beaumarchais. — Le troisième, à la tragédie (Corneille, Racine, Sophocle, Shakespeare). — Les trois volumes suivants, non encore parus, seront consacrés aux Modernes,

comédie, drame, vaudeville, depuis Dumas père jusqu'à Ibsen et la jeune école du théâtre libre. — Enfin le septième contiendra les réponses typiques de Sarcey.

Cette division, favorable aux lecteurs, est une épreuve redoutable pour Sarcey. Car en quarante ans de soirées théâtrales, on a le temps de se tromper, de se contredire et de se déjuger. Le voisinage d'articles d'époques diverses est de nature à rendre les contradictions plus saillantes. Eh bien, grâce à la robuste expérience de Sarcey, à son bon sens peu enclin à quintessencier, les articles de date différente supportent avec succès ce rapprochement dangereux. L'œuvre de Sarcey demeure solide. Tout maître de littérature française, tout amateur de théâtre, tout écrivain tenté de composer pour la scène fera bien de la relire souvent. Nous ne disons pas qu'il doit se borner à l'horizon de Sarcey, mais il doit revenir souvent à Sarcey comme à un écho de la raison moyenne, s'exprimant avec une franche bonhomie relevée d'humour gaulois. Ses articles sont construits, ses développements sont de maître ouvrier, son style est souvent savoureux. Le moi qu'il met en scène, à son insu, n'est jamais vaniteux. L'expression est alerte, courte, facilement imagée. Les jeunes se sont vengés de ses dédains en exigeant de lui un lyrisme dont il n'avait pas les cordes en lui, une entente des psychologies raffinées et maladives dont son tempérament superbe n'a jamais deviné le moindre mot. Ils ont eu tort. Il fallait prendre ce bon gros bourgeois malicieux et sensé tel qu'il se donnait. Quand Sarcey tient une idée, il la développe comme un bon professeur devant ses élèves, familier dans la comparaison et habile à tendre des liens sympathiques. Mais le public auquel il faisait chaque lundi la leçon de goût méritait-il d'être mieux traité qu'un bon rhétoricien ? Sarcey n'écrivait pas pour un public restreint de blasés auxquels il faut des finesses de pensées et de style, un éparpillement de poudre d'or et de phosphorescences aussitôt éteintes qu'allumées. Il construisit en gros moellons; il songea surtout, en écrivant, au provincial qui attend sa pitance et aux élèves du professeur de Lesneven.

Mais parlons de ses théories. Quel est le devoir du lundiste ? Sarcey, là-dessus, ne se fait pas d'illusion. Laissons, dit-il en substance, les règles éternelles du beau à ceux qui écrivent dans des revues, et qui font des livres pour un petit nombre d'hommes sages. Nous, on nous lit en prenant sa tasse de café... Nous sommes la voix de la foule et son premier cri... Le succès est le régulateur de ma critique : entre l'œuvre représentée et le goût actuel du public, il y a de certains rapports secrets qu'il est curieux de découvrir. Je les cherche... Voilà l'échelle de proportion dont le critique doit convenir avec ses lecteurs. Quand je dis qu'une chose est admirable, j'entend qu'elles est admirable pour le public du jour...

Telle est la sphère où se cantonne Sarcey. Il faut ajouter, pour les gens d'enseignement, que notre homme sait bien s'élever de quelques degrés quand il juge les œuvres que l'admiration des siècles a consacrées. Il a même su, parfois, prendre parti contre le public pour l'auteur, par exemple, à l'occasion des *Corbeaux* d'Henri Becque.

Voulez-vous savoir quelles qualités Sarcey prisait le plus dans la façon d'un article? Lisez ses jugements sur les critiques du temps. Il est ahuri de la manière sémillante et funambulesque de Jules Janin. Cela lui donne la sensation d'un homme qui tombe du quatrième étage. En revanche il adore Fiorentino; il discute Gautier; il admire Paul de Saint Victor sans l'aimer. La lecture d'*Hommes et Dieux* ne le tient pas en joie : ce style « donne mal à la tête », dit-il naïvement, et il faut pour l'entendre « posséder soi-même une assez forte instruction »!

Les théories de Sarcey se trouveront surtout dans ces articles d'été, où, faute de pièces, il se livre à des réflexions sur l'art dramatique. L'éditeur les a réunies au premier volume sous le titre *Lois du théâtre*. Même bonhomie, même habileté à développer une idée, du moment qu'il en tient une. Il présente peu d'idées certes, et toujours très accessibles, mais il les développe supérieurement, à la fois sérieux, gai, familier. Au collège, avant d'aborder les chefs-d'œuvre du théâtre classique ou romantique, le maître trouverait dans ce recueil juste ce qu'il faut de préceptes à ses élèves, et assaisonnés comme il convient. Qu'il s'agisse de faire une leçon sur les conventions scéniques, ou sur la morale dans le drame, ou sur le mélange du comique et du tragique, ou sur l'évolution de l'art dramatique, il est sûr de rencontrer dans Sarcey les idées premières, celles qui dominent la matière et dont il faut faire le tour avant d'aborder des questions plus délicates. Précisément parce que les passions élémentaires et les situations nettement accusées le saisissent davantage, il est classique, et je ne serais pas loin de souhaiter à la jeunesse des écoles un volume de « pages choisies » de Sarcey.

D'ailleurs praticien plus que théoricien, il a touché à tant de choses, il a parlé de tant de pièces, d'auteurs et d'acteurs que ces trois volumes déjà sont un monde. Là c'est l'histoire de la *Comédie française*, de ses directeurs, de ses artistes, et de la recette, et des tournées, et des débuts et du fameux comité de lecture. Ici défilent les pièces de Corneille restées au répertoire, celles de Shakespeare adaptées à la scène française, et tout Molière, et tout Racine. Par exemple, je n'accorderais point à Sarcey qu'Andromaque est une coquette et que Racine n'est pas scénique, ni que l'énervement qu'il a ressenti au spectacle trop vrai de la folie du roi Lear et de Hamlet doive passer pour l'impression de tout le public, mais je ne suis pas fâché de voir Sarcey côtoyer le paradoxe et taquiner son bourgeois de lecteur. Enfin, quand on songe aux milliers de détails pittoresques émaillant ses chroniques,

aux exemples, aux anecdotes, aux souvenirs, aux citations, aux comparaisons, alors c'est une vraie sarabande qui défile, c'est toute la comédie du théâtre en mille actes divers.

P.-S. — Le quatrième volume, qui vient de paraître, est consacré au théâtre de Hugo, Dumas père, Scribe, Delavigne, Balzac, G. Sand, Legouvé, Musset, Sandeau, Ponsard, D'Ennery, Doucet, Labiche, Vacquerie, Leconte de Lisle. C'est dire qu'il présente plus d'intérêt encore que les précédents.

J. Feller.

R. Vallery-Radot. **La Vie de Pasteur**. Hachette, 1900, gr. in-8°. 692 pp., avec portrait héliogr. Prix : 7 fr. 50.

Je crois que si Pasteur avait pu lire le livre que vient de lui consacrer son gendre et disciple, il en eût été pleinement satisfait : car de la première page à la dernière, ce qui frappe le lecteur, c'est la façon simple, modeste, naturelle, claire, parfois enthousiaste, toujours pleine de tact avec laquelle l'écrivain nous fait pénétrer dans l'existence d'un homme dont les qualités furent précisément celles que nous venons de relever dans le portrait qui nous en est livré. Il y a là une équivalence curieuse entre la nature du « héros » et celle de son historien, une sorte de rejaillissement de l'un sur l'autre, qui fait du livre de Vallery-Radot une œuvre singulièrement attachante et compréhensive. C'en est pour nous une des marques distinctives. Une autre est le ton de piété, d'admiration émue dont il est empreint d'un bout à l'autre : on dirait que l'auteur, ayant été entouré de l'affection particulière du grand savant, a voulu lui payer un juste tribut de respect filial et d'hommage admiratif. Et l'expression de ces sentiments nous émeut d'autant plus que, si l'on ne connaissait les liens particuliers unissant Pasteur à son dernier biographe, rien ne le ferait supposer à la lecture : tant il a tenu effacée sa propre personnalité, pour ne laisser parler que des faits; mais, instinctivement ou non, il a parlé aussi avec son cœur, et l'on sent vibrer en lui une émotion contenue, reflet des sentiments ayant animé tous ceux qui connurent ou approchèrent un des plus purs génies de la France.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant : *la Vie de Pasteur* n'est pas un panégyrique, ce n'est pas non plus une biographie ordinaire. Le volumineux ouvrage de M. Vallery-Radot tient à la fois de la monographie scientifique, de la synthèse didactique, de la haute et claire vulgarisation à destination du public épris des choses de l'esprit. Ces divers caractères se fondent en un tout harmonieux du plus passion-

nant et plus sain intérêt. Dans un cadre plus grand que celui dessiné naguère par Duclaux dans son *Histoire d'une pensée*, c'est réellement la vie de Pasteur que nous vivons, celle de l'enfant, de l'adolescent, de l'étudiant, du professeur, de l'homme de laboratoire; celle du savant, ayant toujours devant les yeux l'expansion de la science, la grandeur de la Patrie, la lutte contre le Mal, mais aussi celle d'un homme, c'est-à-dire d'un être d'amour et de souffrance, de passion et d'action, celle du chercheur absorbé dans la poursuite de la vérité et du lutteur combattant pour celle-ci l'erreur, le préjugé, l'envie ou la calomnie; l'impitoyable logicien scientifique et le spiritualiste, le croyant même, par tradition et par sentiment. On voit se dérouler son existence dans sa diversité et sa simultanéité d'événements, d'ordre personnel ou public, familial ou scientifique; on voit Pasteur naître, surgir, grandir, non pas personnage isolé, comme dans la plupart des biographies des hommes illustres, anciens ou modernes, mais dans le cadre de la maison paternelle à Arbois, puis plus tard, à Paris et ailleurs, dans le monde de ses maîtres, collègues, élèves, collaborateurs, amis, adversaires, confrères d'académie, compagnons de congrès, enfin au milieu de ses « sujets » d'expérience et de ses inoculés de tout âge et de toute race, alors qu'il est « porté en triomphe sur les cœurs » par une humanité admiratrice et reconnaissante. Ce que l'on voit se dérouler surtout, et grâce à un art admirable de composition et d'exposition, c'est la naissance, le développement, l'épanouissement et la victoire finale de ses révolutionnantes conceptions scientifiques, l'intuition préalable, l'imagination précédant et éclairant la démonstration et la réalisation expérimentales; ce que l'on touche en quelque sorte du doigt, c'est le lien qui rattache l'une à l'autre, intimement, chacune de ses découvertes, et ce qui finit par emporter l'admiration, c'est l'harmonie supérieure qui règne entre toutes les productions, les plus différentes en apparence de cet esprit éminent, et dont fut empreinte toute sa vie intellectuelle. Et si l'on songe que Pasteur fut, avec cela, bon, patient, tolérant, oublieux des injures, sensible à la douleur, d'une rectitude parfaite de vie comme de pensée, à côté de l'admiration se place le respect. Ah! quelle belle, quelle bonne, quelle grande vie que celle de Louis Pasteur! Le beau, le bon, le grand livre qu'a écrit M. Vallery-Radot! Car le spectacle d'hommes, tels que celui qu'il fait vivre devant nous, par l'émotion sereine et élevée qu'il suscite, par l'exemple de travail et de persévérance qu'il nous fournit, par la confiance qu'il donne en les progrès indéfinis de l'esprit humain, et le contraste qu'il offre avec celui de tant de faux ou de demi-grands hommes, éveille ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus réconfortant.

C'est là le plus sincère et le plus pur éloge que nous puissions faire ici du pieux monument élevé à la mémoire de Pasteur par M. Vallery-

Radot. L'œuvre qu'il a menée à bonne fin avec tant de talent et un si grand cœur est une véritable œuvre d'édification morale.

F. MAGNETTE.

Dix Années de Philosophie. *Études critiques sur les principaux travaux publiés de 1891 à 1900, par* LUCIEN ARRÉAT (*Bibliothèque de Philosophie contemporaine*). VI-184 pp. in-18. Paris, F. Alcan, 1901. — Prix : fr. 2-50.

Dans ce bref écrit, M. Arréat passe successivement en revue les travaux publiés depuis dix années dans les domaines de la sociologie, de la psychologie, de l'esthétique, de la morale et de la religion, et de la philosophie générale. La revue serait complète, autant que nous pouvons en juger, si M. Arréat n'oubliait (il est douteux que ce soit ignorance chez cet écrivain vraiment érudit) de signaler le mouvement philosophique, nouveau à bien des égards, qui s'est produit en France pendant ces dix dernières années, et dont la vitalité s'est affirmée par des œuvres, par la création d'une grande et prospère Revue, et, en août dernier, par le Congrès International de Philosophie. Mais cette remarque n'intéresse pas l'œuvre elle-même, mais seulement son titre, qui manque d'exactitude.

L'œuvre elle-même témoigne d'une connaissance très étendue de la littérature philosophique, et d'une critique personnelle, pleine de modération et de prudence. Sur chacune des thèses que, dans un résumé nécessairement très succinct, mais en général clair, il présente au lecteur, il formule son avis avec beaucoup de discrétion, expose des critiques judicieuses et il cherche à dégager dans toutes la part de vérité qu'elles lui paraissent renfermer. Ceci suppose naturellement, sinon un criterium absolu de la vérité, du moins une philosophie générale quelque vague ou incomplète qu'elle soit, ou plutôt — car M. Arréat éprouve une aversion très marquée pour tout ce qui rappellerait la métaphysique — un point de vue philosophique, une attitude mentale spéculative.

Ce qui caractérise ici cette attitude, c'est une foi implicite et aussi profonde qu'elle semble irraisonnée, dans ce qu'on appelle la Science. Frère spirituel des scolastiques qui faisaient de la Philosophie l'« ancilla Theologiae », M. Arréat en fait une sorte d'« ancilla Scientiae ». « La philosophie, écrit-il, on ne saurait le rappeler avec » trop d'insistance, ne peut attendre son secours que des sciences » positives; elle ne doit pas céder à l'ambition d'échapper à leur » contrôle ou de chercher ses données en dehors d'elles » (pp. 174-175). Aussi, pour lui, les systèmes de philosophie ne sont-ils que de

« simples conjectures ; et tout ce que peuvent espérer les philosophes, » c'est que leurs doctrines ne soient pas immédiatement contredites » par l'enseignement des sciences spéciales » (p. 174).

La science est positive, l'esprit scientifique est positif ; la philosophie est conjecturale et subordonnée. Au fond, elle n'est pas une discipline spécifique et autonome.

Cette foi implicite, très peu positive assurément, détermine une attitude mentale qu'on pourrait appeler naturaliste : les sciences « positives » en lesquelles on a cette foi, et qui sont avant tout les sciences mécaniques et physico-chimiques, sont tournées uniquement du côté de la nature. L'esprit qui s'abandonne à elles sacrifie facilement le sujet à l'objet, et nie aisément tout ce qui serait transcendant à la Nature, crue réalité intégrale et absolue. (Remarquez, à ce propos, l'omission significative des phénomènes de volonté dans le tableau que M. Arréat trace des phénomènes psychologiques.) Et ce naturalisme implicite, toujours sous l'influence des sciences concrètes de la nature, très souvent ne se distingue pas du vieux matérialisme.

Dans la méthode, mêmes caractères : par exemple, la méthode expérimentale mise au premier rang (ce qui est la négation *a priori* de tout ce qui dépasserait « l'expérience »), la recherche des classifications, l'abstraction opérée, à l'égard du fait, de tout ce qui en lui ne serait pas réductible aux catégories quantitatives, l'amour des monographies, l'aversion pour les théories ou même simplement les idées générales. Celles-ci sont prématurées aux yeux de ceux qui n'espèrent que des sciences la réponse aux questions vitales pour l'esprit humain : les « sciences » ne nous donnent que des réponses relatives et des plus fragmentaires. La synthèse se fera sans doute dans un lointain avenir. M. Arréat ne semble pas chercher (ou du moins voudrait ne pas chercher, car il ne peut s'empêcher de penser) à devancer cet avenir. Mais pour cela il faut admettre que « la Science » a cette fin ultime et qu'elle y atteindra, et il faut aussi pouvoir se passer, en attendant, de réponse. Et il faut surtout consentir, pour l'avenir, à la restauration, en face et au-dessus de la raison humaine individuelle, d'une nouvelle autorité *humaine* extrinsèque, qui niera sa liberté.

G. R.

Le Vocabulaire Philosophique, *par* EDMOND GOBLOT, *Docteur ès-lettres, chargé de cours à l'Université de Caen.* 1 vol. in-18 de XIII-489 pages. Paris, Colin, 1901. Prix : 5 francs.

La question de la fixation du langage philosophique semble être depuis quelques années à l'ordre du jour chez les penseurs français.

L'on connaît, entr'autres travaux sur ce sujet, le *Lexique de Philosophie*, par M. Alexis Bertrand (1892), et le précis de M. B. Perez; le Congrès International de Philosophie de 1900 s'est aussi occupé de la question, a discuté un remarquable mémoire de M. André Lalande sur *la Critique et la Fixation du langage philosophique* [1] et a émis des vœux en faveur de « l'amélioration et de la fixation du vocabulaire philosophique » [2]. Et aujourd'hui, M. Goblot, qui s'est fait connaître récemment par un *Essai sur la classification des Sciences*, publie un Dictionnaire, intitulé : *Le Vocabulaire philosophique.*

Il a visé, dit-il, à être « moins élémentaire et plus précis » que M. A. Bertrand. Son lexique est plus complet en effet et en général plus précis que l'œuvre, non sans mérites, de son prédécesseur; mais nous n'étonnerons sans doute personne en disant que, composés par des penseurs et non par de simples érudits, ces deux lexiques, pour cette raison même, n'ont pas toujours le caractère d'objectivité qui semble essentiel à un dictionnaire. C'est là surtout l'obstacle, peut-être invincible, de la tâche que l'un et l'autre ont entreprise : comment réaliser en soi-même une indifférence provisoire à l'égard de toutes les tendances, sans que cette indifférence nuise à leur vraie intelligence, laquelle ne va guère sans la sympathie? Il n'est pas surprenant que ces deux conditions ne se trouvent pas remplies en même temps.

Des tendances philosophiques se marquent nettement dans le *Vocabulaire Philosophique.* Si l'on devait les résumer en quelques mots dans ce qu'elles ont de plus général, l'on pourrait se risquer à dire quelles se caractérisent par la prédominance de l'esprit positif et scientifique, entendu dans le sens où il s'oppose à l'esprit spéculatif et métaphysique. Les idées personnelles de M. Goblot se révèlent dans certaines discussions polémiques [3]. Jetées dans l'ouvrage, dans la nature des définitions de certains termes, par exemple de ceux qui ont rapport à la question de la liberté et du déterminisme (cf. ces mots, et ceux de contingence, agent moral, possible, adéquat, etc.) et en général aux questions proprement métaphysiques.

---

1 Inséré dans le Tome I (p. 257 et suiv.) de la *Bibliothèque du Congrès International de Philosophie* (Paris, A. Colin).

2 Voir *Revue de Métaphysique et de Morale.* Sept. 1900, pp. 664-670.

3 Pour nous en tenir aux premières pages, citons la discussion de la thèse capitale de la métaphysique spiritualiste, au mot *Ame* (p. 36), et la tentative de réfutation de l'*Achille* (v. ce mot). A ce propos, notons en passant, que M. Goblot s'en tient à l'interprétation courante et fort contestable de l'argument de Zénon d'Élée. Il perd de vue que le sens de l'argument est de prouver l'idéalité de l'espace divisible et la thèse éléatique de l'Un. Et ce n'est nullement une “ ignoratio elenchi ”.

Un des caractères les plus apparents de ce dictionnaire — caractère par lequel il répond bien à une tendance contemporaine assez prononcée, sinon rationnellement légitime — c'est la large place qui y est faite aux termes ressortissant à l'anatomie et à la physiologie du système nerveux, et à la psycho-physiologie.

Nous devons aussi faire une mention spéciale de deux catégories importantes de termes : ce sont ceux dont le sens est établi sans contestation parce qu'ils ne supposent aucune doctrine déterminée sur le réel ou une partie du réel (ceux de la logique formelle) et ceux dont le sens se trouve fixé dans et par un système historique déterminé (par exemple, les termes du Kantisme). Il y aura assurément unanimité pour dire qu'il serait difficile d'expliquer mieux que l'a fait M. Goblot ces deux espèces de termes.

La clarté et la précision — deux qualités rares en philosophie — sont, avec la richesse de l'information, les qualités maîtresses de l'auteur, et, incontestablement, son *Vocabulaire* sera d'une grande utilité : l'expérience, nous en sommes persuadé, rendra témoignage de sa valeur. Aussi ne souscririons-nous pas complètement à cette déclaration de M. Goblot, dans son *Introduction* : « Le travail que » nous présentons au public est à la vérité fort imparfait. On voudra » bien le considérer comme un essai... Notre *Vocabulaire* devra dans » quelques années être complété, soit par nous-même, soit par un » autre. » — L'œuvre est plus et mieux, beaucoup mieux qu'un essai. Elle porte manifestement la marque d'un penseur et d'un homme abondamment informé, et elle répond aux tendances générales d'un grand nombre de philosophes contemporains. D'autres, il est vrai, n'y retrouveront pas leurs tendances. Ils n'en apprécieront pas moins les grands mérites de l'œuvre de M. Goblot et estimeront qu'il a vraiment rendu service à tous ceux, jeunes et vieux, qui s'occupent de philosophie.

G. R.

J.-J. Rousseau et l'Éducation de la nature, *par* GABRIEL COMPAYRÉ, *recteur de l'Académie de Lyon.* Paris, Delaplane, 1901. 1 vol. in-18, broché. Prix : fr. 0,90.

Une brochure de 100 pages, presqu'un livre. M. Compayré inaugure par une étude sur J.-J. Rousseau une série de monographies sous cette rubrique générale : « *Les grands éducateurs.* » Un sous-titre exprime le point de vue, la tendance de l'éducateur dont il traite et l'opuscule se termine par une bibliographie substantielle. L'auteur se propose « de faire revivre dans leur pensée et dans leur action tous ceux qui avec quelque éclat ont contribué à réformer, à faire

avancer l'instruction et l'éducation de l'humanité ». Il aura soin de restituer au milieu où ils ont vécu ces réformateurs célèbres, d'expliquer comment ils reflètent les idées de leur ambiance, comment ils les dirigent, ou bien encore dans quelle mesure ils les devancent et affirment leur originalité par des tendances nouvelles. M. Compayré composera une galerie dont les tableaux marqueront par étapes les efforts des peuples dans la voie de la civilisation; de chacun d'eux se détachera une lumineuse figure.

Il serait superflu d'esquisser dans cette note celle de Rousseau, le plus connu, le plus séduisant, le plus discuté, le plus suggestif des éducateurs en ses fantaisies exaltées et ses imaginations fougueuses autant qu'en ses initiatives et ses nouveautés « pénétrantes et justes » dont s'inspirèrent après lui à peu près tous les philosophes de l'éducation.

Je n'infligerai point à M. Compayré un éloge en détail de son intéressante plaquette : sa compétence notoire nous est garante d'une documentation abondante et sûre, d'une discussion clairvoyante et judicieuse. L'*Émile* est passé au crible des « vrais principes ». M. Compayré excelle à mettre en vedette les idées topiques, sentences à effet ou fortes et fécondes maximes. Les traits de Rousseau acquièrent un relief singulier par les mots nombreux, les citations caractéristiques empruntées aux écrivains les plus différents d'opinion, d'époque, de nationalité.

La monographie de l'éducateur d'Émile et de Sophie permet de présager une suite fort attachante.

Nous attendons pour paraître prochainement : *Herbert Spencer et l'éducation utilitaire*, et après : Montaigne, Fénelon, Coménius, Locke, La Salle, « Port-Royal », Pestalozzi, Froebel, Horace Mann, Mathew Arnold, Herbart, Jean Macé, Félix Pécaut, Rosmini, Sarmiento, Tolstoï...., etc.

Il serait invraisemblable que l'œuvre nouvelle de M. Compayré n'obtînt pas un vif et légitime succès.

LUCIEN MOLITOR.

Psychologie de la femme, *par* HENRI MARION. — Paris, Armand Colin, 1900, in-8°, 307 pages. Prix : 3 fr. 50.

Le nombre de ces études de psychologie féminine devient imposant. Il y a là un signe qui n'est pas pour nous déplaire. Non que l'on y tombe d'accord, et la distance est grande p. ex. du lyrisme parfois puéril de Michelet aux diatribes du philosophe de Dantzig, ce contempteur irréconciliable de notre sexe. Des divergences aussi radicales seraient

pour nous faire croire que l'homme, délaissant cette fois son indéniable supériorité dans le domaine de l'abstraction, s'en tient en cette matière à de personnelles expériences, en suite desquelles il célèbre la femme ou la traîne aux gémonies.

L'ouvrage de M. Henri Marion présente les caractères d'une étude documentée, consciencieuse et prudente, et qui veut se défendre de passion. Après avoir considéré les causes déterminantes de la psychologie de la femme, — condition sociale et nature physique —, l'auteur cherche à fixer quelques caractères essentiels de la *sensibilité*, de l'*intelligence* et de la *volonté* féminines.

La *sensibilité*, très développée chez la femme, la fait extrême en tout, exclusive dans ses affections; elle a plus de tendresse pour les quelques êtres qu'elle a élus que de bienveillance générale; elle est vaine, de cette vanité qui a nom coquetterie, et qui la rend sensible à l'extrême aux compliments, désireuse d'ajustements et de parure; cette sensibilité outrée semble la vouer à l'agitation du cœur, tantôt entraînée dans le tourbillon des petits sentiments, susceptibilité, jalousies, rivalités mesquines, amour des futilités et du bavardage avec ses conséquences, indiscrétion, médisance, tantôt en proie aux orages des grandes passions, le plus souvent exclue de la sphère des hauts sentiments rationnels : le sentiment de l'*honneur*, qui est plutôt chez elle la crainte de l'opinion, le respect humain; le sentiment du *devoir*, qui ne s'impose guère à elle que par la voie du cœur; le sentiment de la *justice*, qui se mesure trop souvent à ses affections; le sentiment de la *vérité*, particulièrement faible chez elle, toujours prête à biaiser, aimant l'intrigue, peu soucieuse de conformer ses actes aux paroles et aux promesses.

L'*intelligence* de la femme, toute prime-sautière, instinctive, lui vient ordinairement du cœur; c'est sous l'influence des sentiments qu'elle juge, souvent sans enquête suffisante, avec l'aboutissement des conclusions hâtives; sa disposition à se perdre dans les détails l'empêche de pouvoir bien juger des ensembles; elle a plus de plasticité que d'originalité intellectuelle; de l'imagination en excès, mais cette sorte d'imagination qui devient la source d'erreurs, de chimères, sinon d'extravagances; une curiosité qui n'a rien de commun avec la passion de connaître; une insuffisance de raisonnement telle que « neuf fois sur dix, rien de fatigant comme de discuter avec les femmes, même les mieux douées et les plus cultivées » (p. 215).

Enfin, sa *volonté* est souvent le jouet d'impulsions contraires, imitatrice et suggestible, changeante et sautillante sous la forme du caprice; elle témoigne de peu de patience dans l'exécution, de peu de suite dans les desseins, d'un esprit de complication qui empêche de voir net et d'éliminer résolument une fois pour toutes ce qui

retarde la décision et fait obstacle à l'exécution; d'un entêtement, d'une force d'inertie souvent poussée très loin.

Quel bilan! Et malgré les efforts délicats de l'auteur pour balancer le blâme par l'éloge, pour relever les exceptions, pour atténuer en invoquant l'insuffisance de la culture, le poids fatal d'une hérédité tant de fois séculaire, une existence confinée vouée à de menus soins souvent débilitants et tenue à l'écart de tout ce qui favorise l'expansion des facultés, malgré tout cela, n'y a-t-il pas là de quoi nous rendre modestes et nous porter ardemment vers le mieux? Mais n'y aurait-il pas aussi pour l'homme un avertissement à faire *généreusement* le nécessaire pour rapprocher de lui, par l'intelligence et le sens moral, la femme, la compagne de sa vie, la mère de ses enfants et leur première éducatrice?

M. Marion se déclare partisan pour la femme d'une éducation qui développe autant que possible toutes les forces de son être. « Il faut travailler d'abord et par-dessus tout à faire d'elle un être pleinement raisonnable, — un honnête homme — dans le plein sens du mot » (P. 252). De grands progrès ont été accomplis, estime l'auteur; l'enseignement à tous les degrés est à la portée des femmes, et leur accession aux emplois n'est plus guère discutable.

La question des droits politiques revendiqués de-ci de-là par les femmes ne rencontre pas ses sympathies. « C'est, dit-il, une règle de la sagesse pratique en général, de la sagesse politique surtout de ne pas troubler ce qui est tranquille (p. 261) ... Faisons le plus urgent et le possible pour les femmes : c'est assez pour notre génération et mieux pour plusieurs (p. 304) ... On verra, quand une longue culture civique leur aura fait faire l'apprentissage de l'autonomie et de la responsabilité (p. 303). » Ce *on verra* n'a rien de bien rassurant, on dirait d'un maître qui détient et n'est pas près de se dessaisir ...

L'auteur se plaît du reste à croire que dans quelques générations, quand les femmes auront mérité d'exercer leurs droits politiques, elles seront devenues trop sages pour en user. Qu'on ne s'y fie pas. Aussi bien est-il difficile d'entrevoir que la participation des femmes à la politique, cette pauvre chose de plus en plus déconcertante et en laquelle on ne peut soutenir que s'affirment et triomphent les hautes vertus viriles, serait pour empêcher le *Char de l'État*, de continuer sa marche, cahin-caha.

M. Rose.

The Dunbar Anthology, 1401-1508 A. D., *edited by* E. ARBER. London, Henry Frowde, 1901. 2 sh. 6 d.

Cette anthologie est la première d'une série de dix recueils analogues embrassant dans leur ensemble tout le développement de la poésie anglaise depuis l'an 1400 jusqu'à 1800. Les œuvres de longue haleine en sont exclues, et la poésie lyrique y prédomine.

Ce premier volume contient des œuvres du quinzième siècle partagées en deux groupes nettement distincts : d'une part la poésie savante, allégorique ou satirique, de l'autre les admirables ballades populaires chantant les exploits et les amours des chevaliers et archers d'autrefois.

Les poèmes allégoriques sont d'une conception parfois laborieuse et pesante. Ceux de Stephen Hawes font parler dame Sapience, Nature et Discrétion, et unissent l'utile à l'agréable dans des proportions un peu indigestes; ceux de Dunbar sont plus énergiques et plus colorés, reflétant le libre talent d'un poète vagabond, qui parvenait à animer un genre pédant par son inspiration sincère. C'est l'esprit moderne, personnel, alerte, perçant sous les formes doctrinales et ternes de l'allégorie.

Le style et la versification de ces œuvres trahissent un contraste analogue entre la souplesse et la précision introduites par Chaucer dans la langue anglaise, et la gaucherie d'un idiome en voie de formation, alourdi par l'introduction de mots et de locutions empruntés à la langue savante, et mal assimilés encore. Le lecteur sent la culture de la renaissance se préparer par cet effort sourd vers une forme plus parfaite.

Par un heureux contraste, la poésie d'inspiration populaire mélangée dans le volume à la poésie didactique est tout d'une venue, franche et forte; ses sentiments vont droit au cœur et son rythme satisfait pleinement l'oreille. Soit qu'elle chante les héros des frontières écossaises, les chevaliers Percy et Douglas et leurs sanglants combats, soit qu'elle célèbre les exploits des vaillants braconniers compagnons ou imitateurs du proscrit Robin des Bois, « qui voient courir devant eux la viande dont il leur faut souper », et qui abattent juges et maires à coups de flèches, cette poésie est pittoresque et brave, d'une émotion parfois profonde et même tragique, mais toujours simple et saine.

Voilà pour le contenu de cette chrestomathie; il se recommande de lui-même à la curiosité et à la sympathie du lecteur. Quant à la forme sous laquelle il est publié, elle est dépourvue de toute prétention, et, disons-le, de toute valeur philologique. Les textes sont modernisés sans scrupule, de sorte que l'orthographe et la langue même ont perdu leur physionomie propre. Le dialecte écossais de Dunbar est tout bonnement traduit en anglais. C'était le seul moyen de vulgariser

des œuvres du quinzième siècle; personne n'oserait trop en blâmer l'éditeur, mais il est difficile aussi de l'approuver sans réserves. Nous pouvons le louer, en retour, d'avoir relégué à la fin du volume le petit glossaire indispensable dans ces sortes d'éditions, et de n'avoir pas enlaidi le bas de ses pages par des notules.

Le côté industriel et commercial de l'entreprise, papier, impression, reliure, prix de vente, en font un livre idéal pour le dilettante qui se contente d'une vue d'ensemble sur la poésie lyrique anglaise. Il est à souhaiter qu'il trouve place dans les bibliothèques de tous les admirateurs de belle littérature.

P. Hamelius.

A short History of American Literature *by* W. C. Bronson. Boston U. S. A. — Heath and C°. 1900. 374 pages.

La matière de cet excellent petit manuel de plus de 300 pages est en partie familière à tout connaisseur de la littérature anglaise : Poë, Longfellow et l'école transcendentale, Bret Harte et les humoristes, enfin Walt Whitman sont aussi connus que les écrivains classiques. Ce qui sera nouveau pour le lecteur continental, c'est la disposition des matières dans l'ordre chronologique et géographique; ce sont les nombreux détails pittoresques et précis qui font vivre à nos yeux l'esprit américain, c'est enfin le grand effort que dénote ce livre vers une conception historique de la vie nationale.

Les superficiels parmi nous sont trop portés à considérer les États-Unis comme un pays neuf : ce livre peut leur apprendre que la nation a un passé, des traditions, et, ce qui étonnera bien plus, une aristocratie de noms et de naissance. Au dessus du troupeau anonyme des manouvriers d'origine allemande, irlandaise ou anglaise, une noblesse yankee se maintient, et c'est elle qui donne à la nation ses penseurs et ses écrivains. Ses ancêtres, les ministres protestants, juges et gouverneurs de l'ère coloniale, ont rédigé des récits de voyages, des chroniques et des brochures de polémique religieuse et politique : ces écrits dépourvus de prétentions littéraires mais pleins d'intérêt historique sont parfaitement caractérisés par notre auteur au moyen de quelques extraits. Les pages relatives à l'époque coloniale et révolutionnaire sont les plus neuves et les plus amusantes du livre.

Quant aux écrivains postérieurs à 1815, notre auteur n'a pu que condenser et coordonner les jugements portés sur eux par la critique anglaise. Mais ses appréciations empruntent une certaine fraîcheur à son point de vue strictement national, et le groupement par écoles, par états et par régions permet de faire assortir les ressemblances et les contrastes entre les différents écrivains.

A ces éloges sur le contenu du livre nous ajouterons une constatation importante pour les pédagogues belges : c'est que les manuels américains sont mieux faits que ceux qui nous viennent de l'Angleterre elle-même : ils embrassent un nombre plus considérable de faits, et les présentent d'une façon plus méthodique et plus frappante. Nous l'avons plusieurs fois constaté nous-même, et l'avons entendu confirmer, pour des sciences qui nous sont étrangères, par des ingénieurs et des économistes. Le professeur belge fera bien, quand il sera à la recherche d'un bon livre anglais, de consulter les catalogues des éditeurs américains.

P. H.

HOFFMANN VON FALLERSLEBEN. **Unsere volkstümlichen Lieder**. *4. Auflage herausgegeben und neu bearbeitet von* K. H. PRAHL. Leipzig, Engelmann, 1900. 348 pp. Pr. 7 mark.

L'important travail de Hoffmann von Fallersleben sur les chansons populaires allemandes, une sorte d'aide-mémoire, de vade-mecum indiquant les sources, les éditions, les mélodies et les auteurs et compositeurs de chants, exigeait impérieusement une nouvelle édition. La première parut en 1856, la seconde en 1859 et la troisième en 1869; la seconde et la troisième édition étaient à peu de chose près de simples réimpressions. Le travail de Hoffmann avait considérablement vieilli; beaucoup de chansons récentes étaient devenues populaires depuis, et la critique avait mis au jour une foule de données nouvelles sur les anciens chants. M. Prahl a très heureusement et très complètement mis le recueil à la hauteur de la science moderne. Le nombre de chants cités s'est élevé de 1142 (1re édition) à 1400. Les nouveaux venus sont en grande partie des chansons nationales autrichiennes et des chants patriotiques, fruits de la guerre de 1870. M. Prahl a très bien fait de sacrifier quelques morceaux, qui n'avaient eu qu'une vogue passagère et sont depuis tombés dans l'oubli.

H. BISCHOFF.

J. RANFT. **L. Tieck's Genoveva als romantische Dichtung betrachtet** (*Grazer Studien zur deutschen Philologie. Heft VI*). Graz, Styria, 1899. VII-258 pp. Pr. 3 m.

Je me plais à signaler ce travail en Belgique comme un modèle d'une étude complète sur une œuvre poétique déterminée, pouvant servir de guide à nos jeunes germanistes, qui choisiraient semblable

sujet comme thème de dissertation doctorale. La « Genoveva » est l'œuvre poétique principale de l'école romantique allemande; ce n'était pas chose facile de disséquer cette œuvre jusque dans ses ramifications les plus éloignées. L'auteur jette la base générale de son travail en nous montrant comment s'éveilla chez Tieck le goût romantique. Il compare ensuite le drame de Tieck avec sa source, le livre populaire sur Ste-Geneviève, examine les influences littéraires notamment celles de Shakspeare, de Calderon et du mystique allemand Boehme, étudie finalement le drame en lui-même, quant à la composition, aux caractères, au costume, au fonds religieux, au style etc., et nous montre dans un dernier chapitre comment il fut jugé par les contemporains. La méthode est excellente et l'exécution extrêmement consciencieuse. Pour quelques critiques de détail, je renvoie le lecteur à mon compte rendu dans le « Oesterreichisches Litteraturblatt » 1er octobre 1900.

H. BISCHOFF.

O. BERDROW. **Frauenbilder aus der neueren deutschen Litteraturgeschichte**. Mit 11 Bildnissen in Lichtdruck. 2. Auflage. Stuttgart, Greiner u. Pfeiffer. 421 pp. Pr.: 6 m.

Le titre de ce livre pourrait induire en erreur. Il ne s'agit pas ici — à une exception près — de femmes écrivains, mais de femmes qui par leurs relations étroites avec des poètes ont joué un certain rôle dans la littérature allemande. L'auteur fait successivement défiler sous nos yeux les épouses de Lessing, Voss, Schiller, Uhland et Stieglitz, trois amies de Goethe : Susanne de Klettenberg, Bettina von Arnim et Minna Herzlieb, l'amie de Guillaume de Humboldt, Charlotte Diede, celle de Grillparzer, Cathérine Fröhlich, la mère de Lenau, son amie Sophie Loewenthal et sa fiancée Marie Behrens. Une seule femme écrivain figure parmi ces quatorze portraits : Henriette von Paalzow, une romancière aujourd'hui oubliée. Quoique l'ouvrage n'ait aucune prétention scientifique, toutes ces études sont faites avec grand soin, avec un grand souci de vérité et de justice; pas une trace de cancan littéraire, comme on en rencontre souvent dans des livres de ce genre. Ces portraits de femmes allemandes ne présentent pas seulement un grand intérêt en eux-mêmes, ils éclairent les mœurs de l'époque en particulier et la psychologie de la race allemande en général. C'est surtout à ce dernier titre que l'ouvrage en question mérite l'attention de l'étranger.

H. BISCHOFF.

J. Deniker. **Les races et les peuples de la terre**. *Éléments d'anthropologie et d'ethnographie, avec 176 planches et figures et 2 cartes.* Paris, Schleicher, frères, 1900. 692 pp. Cartonné. Prix : fr. 12-50.

Les études concernant les races et les peuples primitifs ou même civilisés provoquent à notre époque l'intérêt d'un public très nombreux; linguistes, physiologistes et psychologues, folkloristes, sociologues, historiens, ont fréquemment besoin d'emprunter à ces études des matériaux et des renseignements. L'ouvrage de M. Deniker rendra à cet égard de grands services, en résumant tout ce qu'il y a d'important à savoir en anthropologie et en ethnographie. Avec une grande clarté de style, et en expliquant les termes scientifiques, il traite des caractères physiques de l'homme et de ses caractères linguistiques [1] et sociologiques (vie matérielle, vie psychique, vie familiale, vie sociale). Il donne ensuite une classification et une description des races et des peuples de la terre. Les nombreuses notes bibliographiques permettent à ceux qui voudraient approfondir le sujet de faire un choix judicieux des ouvrages à consulter. Des tables des principales mesures du corps humain sont annexées au volume, et un index très complet facilite les recherches à faire dans le texte.

Les illustrations, choisies et exécutées avec soin, complètent heureusement cet excellent ouvrage, auquel on peut prédire un succès des mieux mérités.

N. R.

---

1 P. 399, les langues du groupe *anglo-frison* ne sont point dérivées de l'ancien gothique. — *Ibid.*, Les Norwégiens et les Danois usent de la même langue *littéraire*, mais *linguistiquement*, dans le groupe scandinave, le danois et le suédois forment un sous-groupe qui s'oppose au norwégien et à l'islandais.

CHRONIQUE

176. — Le jury institué par le gouvernement pour juger le concours universitaire de 1901 vient de décerner le prix de philologie classique à M. Camille Gaspar, élève de l'Université de Bruxelles, pour son *Essai de chronologie pindarique.* Lamertin, 1901. Nous rendrons prochainement compte de cet intéressant mémoire. Le jury de philologie orientale, pour le même concours, a décerné le prix à M. J. Mansion, élève de l'Université de Gand, pour sa traduction commentée du Nyâyabindu, texte sanscrit bouddhique.

177. — Nous avons signalé naguère (*Chronique*, n° 52) l'ingénieuse hypothèse de M. Sethe d'après laquelle le Sésostris des Grecs et des Romains ne serait pas, comme l'ont pensé la plupart des historiens modernes, le Ramsès II de la XIX[e] dynastie thébaine, mais un des Pharaons de la XII[e] dynastie, celui qu'on nomme d'habitude Ousirtasen I[er]. Nous devons dire maintenant que la plus haute autorité contemporaine en fait d'égyptologie se prononce nettement contre ces conclusions. M. G. Maspéro (*Revue critique*, 1901, I, p. 481 s.) ne peut admettre le changement de *n* en *s* que suppose M. Sethe en posant *Senwosré* = *Sésostris.* La forme originelle du nom est probablement une abréviation, Sesotsourâ, que l'on sait avoir été porté par Ramsès II, " et peut-être en effet le point autour duquel la légende s'est cristallisée est-il quelque historiette où Ramsès II était mis en scène avec son sobriquet; mais à considérer l'ensemble des récits conservés, il est évident que les conteurs populaires rompirent promptement le lien qui attachait leur héros à Ramsès II et que Sésostris devint un souverain sans attaches à la réalité .... Hérodote inséra ces contes dans son histoire, et les révélant à la Grèce, il en assura la diffusion dans le monde entier. Sésostris devint pour les étrangers ce qu'il avait été pour son peuple, le type le plus parfait du souverain égyptien, guerrier, législateur, administrateur, constructeur de monuments, celui dont les vertus et la gloire dépassaient les vertus et la gloire de tous les conquérants venus après lui .... A dire le vrai, Sésostris n'est ni Ousirtasen I[er], ni Ramsès II, ni Sheshonq, ni personne des dynastes réels : il est Sésostris, un Pharaon de roman, comme bien d'autres, et le mieux est de le laisser à sa légende sans essayer de l'introduire dans l'histoire véritable. "

178. — La Commission du prochain congrès archéologique international d'Athènes a tenu sa première réunion, sous la présidence du prince Constantin. Un sous-comité a été chargé de l'organisation matérielle et des invitations; le président est M. Staïs, ministre des cultes, et les membres : MM. Cavvadias, directeur général des antiquités, Homolle, directeur de l'École Française, et Dörpfeld, secrétaire de l'Institut archéologique allemand. Pendant le congrès, il y aura une visite générale des monuments et des antiquités d'Athènes, et probablement des excursions en commun aux points les plus intéressants du royaume de Grèce. Le congrès se réunira au printemps de l'année 1903.

179. — M. F. Halbherr, professeur à l'Université de Rome, dont les fouilles heureuses ont déterré jadis le texte presque complet des fameuses lois de Gortyne, continue ses recherches en Crète avec le même succès. Au cours de sa campagne de cette année dans le site de l'ancienne Phaestos, il a mis à découvert un palais mieux conservé encore que celui que M. A. Evans a retrouvé à Cnosse.

180. — Non loin d'Halmyros en Thessalie, dans un endroit appelé Marmara, on vient de découvrir un ancien temple grec, ainsi qu'un grand nombre d'ornements de femme, en ivoire et en bronze. Halmyros occupe l'emplacement de l'ancienne Halos.

181. — La librairie Weidmann, de Berlin, commence la publication d'une nouvelle édition d'*Hérodote* avec des notes allemandes de H. Stein (1er vol. Livre I, avec une introduction sur la vie, l'œuvre et le dialecte d'Hérodote, et une carte. 6e édition, LXXXIII-240 pp. in-8°. 3,60 mk.). C'est à bon droit que l'éditeur la qualifie de *verbesserte, teilweise neubearbeitete Auflage*. L'introduction notamment, récrite, et considérablement développée, en tenant compte partout des travaux les plus récents et des dernières découvertes de l'épigraphie, est devenue un excellent chapitre d'histoire littéraire, fort bien présenté, et savamment documenté. L'étude sur le dialecte est transformée également et mise au courant des théories nouvelles. Il va de soi que les notes n'avaient pas besoin d'une refonte analogue, mais ici aussi on sent qu'une attention scrupuleuse a tout revu, et, sans inutile étalage d'érudition, a remis discrètement au point tout ce qui avait été touché par le travail des dernières années. Cette nouvelle édition de Stein est sans contredit le meilleur commentaire que nous ayons pour le 1er livre d'Hérodote.

182. — On attendait depuis longtemps une nouvelle édition de Lysias dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Celle de Scheibe était bien vieille déjà et elle appartenait à l'ancien type qui rejetait dans la préface un apparat critique, d'ailleurs insuffisant. L'ouvrage qui vient de paraître (*Lysiae orationes* recensuit Th. Thalheim. Leipzig, Teubner, 1901. Edit. maior. L-400 pp. 3 Mk.) est digne de figurer à côté des savantes éditions que M. F. Blass a données de la plupart des autres orateurs dans la même collection et s'en distingue même très avantageusement par une prudence critique beaucoup plus grande. L'éditeur, M. Thalheim, dont on connaît d'excellents travaux sur le droit grec et deux bonnes éditions de Lycurgue (Berlin, Weidmann, 1880) et de Dinarque (Ibid., 1887), inspire du reste toute confiance. Les

notes critiques sont placées cette fois au bas des pages et relèvent toujours avec le plus grand soin les leçons du Ms. d'Heidelberg X (que l'on sait depuis Sauppe être l'archétype de tous les autres mss. existants), quand l'éditeur, ce qui est rare, croit devoir s'en écarter : pour la majeure partie, elles comprennent les diverses corrections proposées par les éditeurs antérieurs et sont, à ce titre, extrêmement instructives. La préface réunit une bibliographie complète des travaux allemands les plus récents consacrés à Lysias et le volume se termine par une collection des fragments de l'orateur qui contient treize numéros de plus que celle de Scheibe et qui fournit un apparat critique beaucoup plus complet. L'*Index nominum et rerum* a été notablement complété aussi. C'est désormais dans cette édition commode et clairement disposée qu'on lira la prose exquise du logographe athénien.

183. — Nous n'avons fait que signaler en passant (1897, *Chronique*, n° 152) l'ouvrage de M. Batiffol sur la littérature grecque chrétienne. Il importe de revenir sur cet excellent livre à propos de la troisième édition récemment parue (*Anciennes Littératures chrétiennes*. I. *La littérature grecque.* Paris, V. Lecoffre, 1901, xvi-351 pp. in-12. Prix : fr. 3-50) et qui marque encore un progrès sur les précédentes. Il ne s'agit point ici d'un de ces ouvrages stéréotypés, dont chaque nouveau *tirage* est qualifié d'*édition* et où les changements ne peuvent être qu'insignifiants par la nécessité de respecter toute la disposition typographique. C'est à une vraie refonte de l'ouvrage que nous avons affaire. Dans ce tableau harmonieux et cependant plein de choses, qui va des Épitres de S[t] Paul aux œuvres du Faux-Denys l'aréopagite, et qui embrasse ainsi près de six siècles, les premiers paragraphes, consacrés aux divers textes du Nouveau Testament, ont été assez notablement abrégés, par la raison, sans doute, qu'il est facile de se procurer des renseignements sur ces livres dans les diverses *Introductions* à l'étude du N. T.; on a gagné ainsi de la place pour étendre les chapitres relatifs à la littérature postérieure, et notamment pour enregistrer, dans les notes, les publications récentes qui ont apporté quelque lumière sur les points controversés. Mais le texte lui-même a été repris soigneusement de point en point, et le lecteur attentif s'apercevra facilement qu'il est peu de paragraphes qui n'aient reçu des additions ou qui n'aient été modifiés pour être mis au courant des dernières recherches. On ne saurait trop louer la diligence, l'érudition, la haute impartialité et en même temps la discrétion que l'auteur a apportées dans ces adroites retouches. Plus que jamais, son livre est le manuel qu'il faut recommander à tous ceux que le puissant intérêt des origines de la littérature chrétienne ne saurait laisser indifférents. — M. J.

184. — M. Gaston Boissier a communiqué, dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la photographie d'un monument qui lui est envoyée par M. Gsell. C'est une pierre qui formait la clef de l'arc amortissant une des portes de la façade du théâtre de Khamissa en Afrique. Sur cette pierre est gravée une tête qui représente vraisemblablement un masque de théâtre. Au bas on lit en lettres d'assez bon caractère : EVNVCHVS. L'idée vient tout de suite qu'il s'agit de la

pièce de Térence qui porte ce nom. L'intérêt de cette inscription consiste dans le souvenir gardé, en ce pays lointain, de la comédie classique. C'est une question de savoir si sur les théâtres de l'Empire, et surtout sur les théâtres des provinces, on jouait encore les pièces de Plaute et de Térence, d'Accius et de Varius. Rien de ce qui peut éclaircir cette question et montrer qu'on n'avait pas oublié les comédies et les tragédies antiques, ne doit être négligé. C'est ce qui donne au petit monument de Khamissa une certaine importance.

185. — FAVONII EULOGII *Disputatio de somnio Scipionis*, ed. ALFR. HOLDER. Leipzig, Teubner, 1901 (*Biblioth. script. Graec. et Rom. Teubn.*). x-48 pp. Prix : 40 pf. — Cette *Disputatio* nous a été conservée dans un unique manuscrit, un *Gemblacensis* de la Bibliothèque royale de Bruxelles (nº 10080). Elle fut publiée pour la première fois par le savant jésuite André Schott, en 1613. Personne depuis n'avait plus consulté le manuscrit : Graevius n'a fait que reproduire l'édition de Scott, Orelli et Baiter celle de Graevius. Il faut savoir gré à M. Holder de nous donner un texte épuré de Favonius. Il a soigneusement collationné le *Gemblacensis* et a pu rectifier ainsi plusieurs erreurs de Scott. Bon nombre de passages ont été corrigés par d'ingénieuses conjectures de M. P. Winterfeld. L'éditeur a joint au volume un index complet des mots latins et grecs.

186. — Nous avons annoncé récemment (p. 71, nº 3) la nouvelle édition du *Golden Bough* de M. Frazer. La thèse soutenue dans cet ouvrage vient d'être soumise à une critique pénétrante et détaillée par M. Andrew Lang. Dans un volume intitulé *Magic and religion* (Longmans, Green, 1901), il a relevé avec son esprit mordant toutes les faiblesses de la théorie exposée par son adversaire. A la vérité la valeur du *Golden Bough* réside dans la quantité immense de renseignements qui y sont réunis sur les usages les plus variés plutôt que dans le système général qu'ils servent à étayer. La polémique de M. Lang se justifie donc, mais elle ne détruira pas les mérites de M. Frazer. Le nouveau livre n'est d'ailleurs pas purement négatif, on y trouvera notamment un chapitre fort curieux sur une coutume signalée chez les anciens et pratiquée encore de nos jours : l'épreuve du feu que subissent certains prêtres en marchant sur des charbons ardents ou des pierres rougies.

187. — On annonce l'apparition, à Rome, d'une revue allemande consacrée à l'étude de l'Orient chrétien : ORIENS CHRISTIANUS. *Römische Halbjahrhefte für die Kunde des christlichen Orients.* Herausgegeben vom Priestercollegium des deutschen Campo Santo, unter der Schriftleitung von Dr Anton Baumstarck. La nouvelle publication, qui paraîtra par cahiers semestriels d'une douzaine de feuilles in-8º (25 fr. par an), a exactement le même programme que l'excellente *Revue de l'Orient chrétien,* de Paris, qui s'est fait une place distinguée parmi les revues savantes. Elle étudiera la littérature, l'art, le droit ecclésiastique et l'histoire des pays chrétiens d'Orient, et publiera des textes éthiopiens, arabes, arméniens, coptes, slaves, syriaques, toujours accompagnés de leur traduction, et des textes grecs. Les travaux originaux peuvent être rédigés en allemand, en anglais, en français, en italien et en latin. Nous remarquons dans la liste des

savants qui ont promis des articles pour les premiers numéros, les noms de plusieurs de nos collaborateurs : MM. F. Cumont, M. A. Kugener et D. Serruys.

188. — Les Celtisants apprendront avec plaisir que, grâce aux efforts de M. Th. Mommsen, on vient de créer à l'Université de Berlin, une chaire de langues et de littératures celtiques, et d'y appeler M. H. Zimmer, professeur à l'Université de Greifswald, qui a tous les titres à cette distinction. On sait que Zeuss, qui mourut simple professeur de gymnase, a publié, en 1853, la première édition de sa *Grammatica celtica*, le véritable fondement de l'étude scientifique des langues celtiques. Quand, en 1872, Ebel eut terminé la deuxième édition fort améliorée de ce grand ouvrage, le *Litterarisches Centralblatt* et, après lui, la *Revue Celtique* firent courir le bruit que l'on créerait en sa faveur une chaire spéciale, mais le savant linguiste fut nommé professeur de grammaire comparée. C'est aussi en cette qualité que, d'abord, M. E. Windisch, à Leipzig, puis M. Zimmer, à Greifswald, et M. Thurneysen, à Fribourg-en-Brisgau, ainsi que les *privat-docenten*, MM. Zupitza, à Berlin, et Sommer, à Leipzig, ont pu faire des leçons sur la philologie celtique. On voit qu'il a fallu un demi-siècle pour faire reconnaître, en Allemagne, l'importance des études créées, en quelque sorte, par Zeuss, tandis que l'Angleterre a, croyons-nous, des cours de ce genre depuis 1855, et que M. H. Gaidoz professe à l'École des Hautes Études, depuis 1876, M. d'Arbois de Jubainville, au Collège de France, depuis 1882, et que M. Loth est chargé de cet enseignement, à Rennes, depuis assez longtemps également.

189. — La Maison Weidmann, de Leipzig, vient de faire paraître une reproduction par le procédé anastatique de la deuxième édition de la *Grammatica Celtica*. C'est dire qu'une nouvelle édition de ce livre indispensable est encore loin de paraître. — V. T.

---

190. — L'*Histoire de France*, dirigée par M. Lavisse (Librairie Hachette) continue à paraître régulièrement. Le dernier volume qui vient d'être distribué est intitulé *Saint Louis, Philippe le Bel et les derniers Capétiens directs* (1226-1328), par M. Ch.-V. Langlois, professeur-adjoint à l'Université de Paris. Ce volume est divisé en deux parties. Dans la première, *les Événements politiques*, l'auteur fait connaitre les hommes et les incidents qui, dans la France déjà monarchisée, ont occupé la scène de 1226 à 1328 : Saint Louis, son entourage et sa politique, tant intérieure qu'extérieure ; les grands épisodes tragiques du temps de Philippe le Bel (la lutte contre Boniface VIII, l'affaire des Templiers, etc.), les relations du roi avec la nation et de la France avec les pays voisins sous les derniers Capétiens directs, le mouvement de 1314 et les origines de la guerre de Cent Ans. C'est une suite de portraits et de tableaux saisissants, dessinés avec précision. La seconde partie est intitulée *les Institutions et la Civilisation*. M. Langlois traite là des phénomènes généraux qu'il vaut mieux isoler pour en considérer l'évolution d'un bout à l'autre du XIII[e] siècle : les institutions administratives de la monarchie, les mœurs (la Société au XIII[e] siècle), le mouvement intellectuel et l'activité artistique.

191. — M. J. Hansen, dont nous annoncions récemment l'excellent travail sur la persécution des sorcières, vient de publier en un majestueux in-8° des *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns und der Hexenverfolgung im Mittelalter* (Bonn, 1901, xi-703 pp.). Ce recueil où l'inédit abonde, est divisé en 6 parties : 1° Päpstliche Erlasse über das Zauber- und Hexenwesen, 1258-1526; 2° Aus der Litteratur zur Geschichte des Zauber- und Hexenwahns, 1270-1540; 3° Das Malleus Maleficarum und seine Verfasser; 4° Die Vanderie im XV Jahrhundert; 5° Die Zuspitzung des Hexenwahns auf das weibliche Geschlecht; 6° Übersicht über die Hexenprocesse von 1240-1540; le tout est complété par des tables et un curieux appendice de M. J. Franck sur l'histoire du mot Hexe. M. Hansen a reproduit en outre de curieuses images dont l'une est empruntée à un manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles. Son livre ne sera pas seulement indispensable pour l'étude de l'inquisition au moyen âge, l'historien des mœurs et du droit y trouvera encore les plus précieux renseignements.

192. — Dans une importante étude publié dans le *Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, M. A. Cauchie sommet à une critique minutieuse les conclusions du récent travail de M. K. Hanquet sur la *Chronique de St-Hubert*. Il admet que si l'on peut considérer Lambert le jeune comme l'auteur de cet écrit, il est impossible de lui attribuer également la paternité du *Miracula Sancti Huberti* et de la *Vita Theodorici abbatis Andaginensis*.

193. — La récente dissertation de M. L. Duncker, *Fürst Rudolf der Tapfere von Anhalt und der Krieg gegen Herzog Karl von Geldern* [1507-1508] (Dessau, 1901, in-8°), est puisée dans des documents inédits et apporte des particularités nouvelles sur un épisode important de l'histoire des Pays-Bas au commencement du XVI[e] siècle.

194. — M. Paul Collinet a consacré à l'*Ancienne faculté de droit de Douai* (1562-1793) une étude intéressante qui a été publiée dans le tome IX (mémoire n° 25) des *Travaux et mémoires de l'université de Lille*. On y trouve notamment des détails sur certains savants belges du XVI[e] siècle qui furent attachés à l'université de Douai; la fondation de celle-ci a été naguère l'objet d'un mémoire étendu de E. Cardon. — P. B.

195. — M. Ch. V. Langlois a publié une nouvelle édition de la première partie de son utile *Manuel de bibliographie historique*, parue en 1896. Elle contient beaucoup de rectifications et d'additions; le plan de l'ouvrage a subi aussi certaines modifications, et la classification des outils bibliographiques, qui était peut-être poussée un peu trop loin, est devenu plus claire. On pourrait, sans doute, relever encore quelques lacunes, et proposer certaines corrections, mais c'est là un défaut inévitable dans un ouvrage de l'espèce, et nous avons trop d'obligations à l'auteur qui a bien voulu assumer une tâche si difficile, pour lui en faire un grief. Nous lui reprocherons plutôt de ne pas nous avoir donné la deuxième partie de son manuel avant de refondre la première. C'est là un procédé de publication des plus désagréables pour les possesseurs du livre, et nous ne saurions l'approuver. — P. B.

196. — Le volume des *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* consacré

à l'année 1899 dépasse encore en étendue ses ainés déjà si complets. On y trouvera, comme dans les volumes précédents, un rapport très détaillé de M. Eug. Hubert sur la production historiographique de notre pays pendant cette année.

---

197. — *Entre Camarades*, publié par l'Association des anciens élèves de la Faculté des lettres de l'Université de Paris. 1 vol. in-8°, 10 fr. (Paris, Alcan). L'Association des anciens élèves de la Faculté des lettres, fondée en 1884, compte parmi ses membres des professeurs de l'enseignement supérieur, secondaire et primaire, des journalistes, des poètes, des auteurs dramatiques, des romanciers. Pour se faire connaître du grand public, et pour provoquer en faveur de sa caisse de secours des libéralités dont elle fera surtout usage au profit des veuves et des orphelins, elle a décidé la publication d'un premier volume de *Mélanges*. La liste des mémoires et les noms des auteurs suffiront à montrer l'intérêt de cet ouvrage. Pour l'histoire, M. Audollent a traité *du Culte de Cœlestis à Rome;* M. G. Blondel, *du Mode d'établissement des Celtes et des Germains dans l'Europe occidentale;* M. Pariset, *d'un Transport de prisonniers français en Angleterre en 1804;* M. François Picavet, *de la caractéristique théologique et philosophico-scientifique, des limites chronologiques du Moyen Age;* M. Prou, *de la politique monétaire des rois de France du Xe au XIIIe siècle;* M. Rocheblave, *du Mausolée du maréchal de Saxe, par J. B. Pigalle.* Sur la littérature ancienne, M. H. Bérenger a donné *l'Hélène homérique;* M. Berret et M. Martinon, des traductions en vers de *l'Anneau d'or de Plaute* et de *quatre poésies de Properce.* En littérature française, le volume offre des vers de M. Cazac, *les Heures de la reine Margot;* de M. Le Goffic, *Lit clos;* de M. Trolliet, *La pièce en cinq actes;* des nouvelles de M. Chenevière, *Miche*; de M. Le Braz, *Montagne Bretonne;* des articles de M. Coville, *sur une Ballade de Christine de Pisan;* de M. Legouis, *L'Élève de la nature;* de M. Lintilhac, *Le Cid;* de M. P.-F. Thomas, *Pierre Leroux.* Pour les littératures étrangères, M. Desdevises du Désert a traité *du théâtre populaire à Madrid;* M. Henri Hauvette, du *de casibus virorum illustrium de Boccace.* En philologie, M. Dottin et M. Duvau ont fourni des notes sur *quelques faits d'influence consonantique à distance en gaélique*, et sur *la sémantique.* MM. Bourdon, Lichtenberger, Malapert, Mariller, Payot, en philosophie, ont, le premier, traité de *la perception et de la désignation des nombres;* le second *de l'individualisme de Nietzsche;* le troisième, *du cercle vicieux reproché à Descartes*; le quatrième a écrit des *Notes sur la coutume, le tabou et l'obligation;* le cinquième, *la Méthode dans l'étude.* Enfin, MM. Jules Favre et Gustave Larroumet, sous la rubrique *Journalisme,* ont donné des *Notes de théâtre*, et *Deux générations solidaires.*

198. — M. Am. Hauvette, professeur de philologie grecque à la Sorbonne, a communiqué récemment à la *Société des Humanistes français* d'intéressantes *Notes critiques sur le texte des premières Méditations poétiques de Lamartine.* Après avoir signalé une série de fautes qui se sont glissées dans ce texte depuis les premières éditions, il en vient à proposer une correction au vers 53 de la pièce intitulée *La Prière.* Le vers se présente,

dès 1820, dans l'édition *princeps* sous la forme qu'il a toujours conservée depuis. Il faut donc supposer à l'origine une faute de lecture, que l'auteur lui-même aura laissé passer inaperçue. Mais cette hypothèse ne paraîtra pas *a priori* invraisemblable, si l'on se rappelle que Lamartine n'a pas été son premier éditeur et que les *Premières Méditations* ont été recueillies et publiées par les soins de ses amis. Par conséquent, à défaut du manuscrit, qui n'existe pas à la Bibliothèque nationale, on peut se fonder sur le raisonnement pour rétablir ce qu'exige, ce semble, la suite des idées. — Le poète s'adresse à Dieu, dont il voit partout l'image dans l'univers et dont il retrouve encore un reflet dans son âme.

L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.

La même opposition se retrouve dans les trois vers qui suivent, à condition d'y changer une seule lettre :

Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de [s]oi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et l'y découvre encore.

La leçon traditionnelle : *Partout autour de toi...* ne paraît pas défendable, si l'on songe que l'idée contenue dans cet hémistiche s'oppose à celle qu'exprime l'hémistiche correspondant du vers suivant : *Se contemple soi-même...* La pensée du poète est exactement celle de J. J. Rousseau dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, au liv. IV de l'*Émile* : „ J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres; je le sens en moi, je le vois autour de moi. „ — M. A. Hauvette montre ensuite en reproduisant un fac-simile de l'écriture de Lamartine que la confusion de l'*s* et du *t* a pu facilement avoir lieu à la lecture, tant ces deux lettres présentent entre elles de ressemblance (*Bulletin des Humanistes français.* Nouv. série, nº 3, juin-juillet, 1901).

199. — Ce n'est, on le conçoit, ni pour faire connaître, ni pour recommander *Quo vadis?* le fameux roman de Sienkiewicz qu'ont lu tous les lettrés, que nous signalons la nouvelle édition parue récemment à la librairie P. Lethielleux de Paris. Mais il peut être intéressant de savoir que cette édition reproduit intégralement (pp. 324-26) le beau discours de S. Paul à Pétrone, qui est si important pour le sens général de l'œuvre, et que les éditions de la *Revue Blanche* avaient étrangement supprimé. En même temps, quelques coupures discrètes, portant sur certains tableaux un peu vifs des mœurs romaines, permettront à l'excellente traduction de MM. Kozakiewicz et de Janasz de trouver un public plus étendu encore que celui des éditions précédentes.

200. — Le Musée de Mayence est entré récemment en possession de deux fragments d'un tombeau provenant de la Hesse rhénane; ils contiennent l'unique inscription en vieux-haut-allemand que l'on connaisse jusqu'à ce jour. Elle est étudiée dans le dernier fascicule du *Korresp.-Blatt der Westdeutsch. Zeitschr. für Geschichte und Kunst*, par MM. Körber et Behaghel. En voici le texte : GEHVGJ DIEDERIHES . GO .. INDE DRVLINDA . SON „ *Gedenke des Diederich, des Sohnes des Go ... und der Dru(t)linde.* „ Trois

personnes étaient, semble-t-il, représentées sur le monument. Le style indique la fin du Xe siècle.

---

201. — Chargé de 1895-97 par le Ministre de l'Instruction publique de France d'une mission archéologique dans le nord-ouest de l'Inde anglaise, M. A. Foucher a publié un résumé de ses recherches au tome IX des *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires.* En même temps, il présente au grand public quelques extraits de ses notes de voyages qui seront lus avec le plus vif intérêt (A. Foucher, *Sur la frontière indo-afghane.* Paris, Hachette, 1901. VII-258 pp. in-18, avec 45 grav. et une carte. 4 fr.). Le coin de terre où nous mène l'auteur, est peu connu, ou du moins peu décrit. Sa population est originale et turbulente. L'intérêt politique de cette grande route des conquérents de l'Inde reste toujours aussi actuel. Enfin de ce sol historique sortent d'étonnantes œuvres d'art, nées jadis sur place de l'union passagère, mais féconde, de l'âme bonddhique et du génie grec. Aussi, comme le dit modestement l'avant-propos, " au cours de ces pages rapides, archéologues, historiens, géographes ou simples amateurs se peuvent manquer de trouver, nous ne disons pas à apprendre, mais, ce qui vaut mieux, à se souvenir ".

202. — *Géographie,* par A. Vermast (Gand. Vanderpoorten. 2 vol. 1900 et 1901. I. *L'Europe.* 180 pp. II. *Les parties du monde.* 129 pp.). La valeur pédagogique de l'enseignement géographique est de mieux en mieux comprise. On envisage de plus en plus la géographie comme " une des sciences d'observation qui peut le mieux, par l'éducation des sens, faire celle de la raison " (Th. Ferneuil). Il faut avouer pourtant que *nos* manuels classiques ne tiennent pas assez compte de ce point de vue. La *nomenclature* ne le cède pas suffisamment au *fait géographique.* Parmi les ouvrages récemment édités, la *Géographie* de M. Vermast, directeur de l'École moyenne de Menin, se signale à l'attention des hommes d'enseignement. M. Vermast a eu la très heureuse idée et la patience de dépouiller les meilleurs cours de géographie publiés en Allemagne, en Hollande et en France (Putz, Supan, Balbi, Kramers, Von Hellwald, Zuidema, Dubois et Kergomard etc.) en vue de les adapter à notre enseignement moyen. Ses deux livres sont rédigés conformément aux instructions du programme de 1897 des Écoles moyennes, mais ils s'adressent bien autant, par l'abondance des renseignements qu'ils contiennent et leur facture même, aux classes de 6e et 5e des Athénées. Nous ajouterons que le professeur trouvera dans le 1er volume (*L'Europe*) tous les éléments d'un cours à faire à des élèves de troisième. Le mérite de la *Géographie* de M. V. réside dans la forme intuitive et concrète donnée à l'étude physique ainsi qu'à la géographie économique de chaque pays et dans les aperçus consacrés à la physionomie ou au développement de chaque peuple dans le passé et le présent. Les deux volumes contiennent des croquis explicatifs et de nombreuses gravures En appendice sont réunis d'une manière très pratique des tableaux et renseignements statistiques (ports, lignes de navigation, force armée, instruction, commerce, chemins de fer, finances). Dans une nouvelle édition, les *chiffres* devraient être revus avec attention, la toilette des

gravures plus soignée et la *forme* amendée par endroits. La traduction du néerlandais se laisse trop souvent entrevoir (les deux volumes ont d'abord paru en flamand, croyons-nous). Un chapitre, consacré aux régions polaires (arctiques et antarctiques), devrait être ajouté à la seconde partie du cours. — E. D.

203. — *Géologie pratique*, par L. De Launay (Paris, Colin, 1901. 1 vol., 344 pp. Prix : fr. 3-50). Débarrasser la géologie de son appareil savant et de sa terminologie spéciale, pour la mettre à la portée des profanes et leur en faire voir l'utilité pratique, est une tâche malaisée dans laquelle plus d'un spécialiste a échoué. M. L. De Launay, professeur à l'École supérieure des Mines de Paris, l'a tenté à son tour. Sa *Géologie pratique* est de nature, croyons-nous, à rendre de réels services à ceux qui, forcés de faire à la géologie des emprunts " accidentels ", ne peuvent en acquérir de notions exactes, ni dans la laboratoire, ni sur le terrain. L'ouvrage, qu'on intitulerait avec autant de raison *Géologie des commençants* ou *Introduction au cours de géologie*, débute par un exposé aussi clair que concis du but pratique de la géologie, de ses méthodes d'investigation et de ses conclusions essentielles. Puis viennent quelques notions générales (caractères des principaux terrains, usage d'une *coupe*, étude d'un type *classique*; le *tertiaire Parisien*). Un chapitre spécial traite des cartes géologiques, montre comment on les fait, comment on les *lit*, comment on en tire parti. Les suivants sont consacrés aux applications diverses de la géologie : à l'art de l'ingénieur, à l'agriculture, à la recherche des eaux naturelles ou thermales, à l'hygiène publique, aux explorations minières et au relief terrestre. L'ouvrage se termine par un petit dictionnaire (pp. 298-340) accompagné de gravures, donnant l'explication des termes techniques le plus fréquemment employés dans les descriptions géologiques. — E. D.

204. — Le *Nineteenth Century* donne les renseignements suivants sur l'encyclopédie chinoise détruite pendant la guerre récente : En 1403, Yung Lo, le troisième empereur de la dynastie des Mings, nomma une commission, sous la présidence de Hsieh Chin, pour préparer une encyclopédie. Aidé de 146 collègues, Hsieh Chin accomplit son œuvre en un an et quatre mois, mais l'empereur, mécontent du travail, nomma, pour le reviser, une commission qui, avec ses auxiliaires, comprenait 2169 personnes. Elle devait rassembler tout ce qui avait été écrit sur les œuvres de Confucius, sur l'histoire, la philosophie et la littérature générale. Le recueil, terminé en 1407, fut appelé le " *Grand chef-d'œuvre de Yung Lo* ". L'œuvre comprenait 22877 divisions et 11100 volumes, renfermant 917480 pages. Même après la prise de Pékin en 1860, les savants étrangers n'avaient pu obtenir de visiter ce trésor.

---

205. — A l'occasion du 75e anniversaire de sa fondation, célébré le 1er août de cette année, l'*Institut Bibliographique de Leipzig* vient de publier une notice illustrée extrêmement intéressante. Nous lui empruntons les renseignements relatifs aux principaux ouvrages édités par cette importante maison. Après sa fondation en 1826, par Joseph Meyer, sa première œuvre marquante fut le *Meyer's Conservations Lexikon*, destiné

à faire concurrence au *Brockhaus' Conservations Lexikon*. La 5e édition a paru récemment. Elle vient d'être complétée par des index et trois volumes de suppléments annuels, et l'on peut dire que, sous sa forme nouvelle, le *Meyer* l'emporte définitivement sur le *Brockhaus*. Vinrent ensuite les grandes publications de sciences naturelles : le fameux *Tierleben* de Brehm (3e éd. 1890-93, 10 vol. avec 1910 gravures, 11 cartes et 180 planches. Les tables ont paru en 1897), auquel on a joint successivement *Der Mensch*, par J. Ranke (2e édit., 2 vol., 1398 grav., 6 cartes, 35 planches coloriées); *Völkerkunde*, par Fr. Ratzel (2e éd., 2 vol. 1103 grav., 6 cartes, 56 pl.); *Pflanzenleben*, par A. Kenner von Marilaun (2e éd., 2 vol., 2100 grav., 1 carte, 64 planches); *Erdgeschichte*, par M. Neumayr (2e éd., 2 vol., 873 grav. 4 cartes, 34 pl.); *Das Weltgebäude* (1 vol., 287 grav., 10 cartes, 31 pl.). Nous mentionons en passant les belles éditions de classiques allemands, et les traductions des principaux chefs-d'œuvres des littératures étrangères, de même que les fameux *Reisebücher* qui font une si sérieuse concurrence aux *Baedeker* et parmi lesquels le Guide de Gsell-Fels pour l'Italie mérite d'être cité comme un modèle. Mais nous devons nous arrêter à la belle collection des *Manuels illustrés d'histoire littéraire* (Sammlung illustrirter Litteraturgeschichten von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart), dont notre collaborateur M. M. Wilmotte a loué avec sa haute compétence la *Geschichte der französischen Litteratur* (voir plus haut, p. 209 suiv.) et parmi laquelle nous nommerons la *Geschichte der deutschen Litteratur*, de Fr. Vogt et M. Koch (126 grav., 59 pl.); la *Geschichte der englischen Litteratur*, de R. Wülke (162 grav., 36 pl.); la *Geschichte der italienischen Litteratur*, par B. Wiese et S. Percopo (158 grav., 39 pl.), et qui sera complétée par des ouvrages sur les littératures orientales, classiques et slaves. Depuis quelque temps, on a commencé également à faire paraître une grande *Histoire universelle* sur la direction de Hans F. Helmolt, qui formera 8 grands volumes et qui sera aussi richement illustrée. Comme introduction à cette œuvre considérable, on a publié récemment une remarquable *Urgeschichte der Kultur*, par H. Schurtz (434 grav. 1 carte et 23 pl.), et comme complément, on nous donne une *Geschichte der Kunst aller Zeiten und Völker* dont le premier volume est paru, et dont un de nos collaborateurs parlera prochainement avec plus de détail. Nous ne pouvons entrer dans le détail de l'organisation matérielle de l'immense établissement où s'élaborent ces publications remarquables, il nous suffira de dire, pour donner une idée de son importance, qu'il emploie par an 1,250,000 fr. de papier, qu'il paie plus d'un million de francs de salaires à ses employés et que le personnel comprend environ 650 personnes.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Prix du Roi. — Concours des années 1903 et 1904.

Art. 1er. Le prix à décerner en 1903 (concours exclusivement belge) sera attribué au meilleur ouvrage sur la manière d'introduire dans nos établissements d'instruction publique, l'enseignement et la pratique des exercices corporels, qui, surtout dans un pays libre, sont indispensables pour soutenir et développer la vigueur de la jeuncsse.

Le prix à décerner en 1904 (concours exclusivement belge) sera attribué à l'ouvrage répondant le mieux à la question suivante :

« Exposer parmi les travaux d'assainissement réalisés et les établissements hygiéniques créés ceux qui pourraient contribuer à l'amélioration de la salubrité dans les villes belges. »

Art. 2. Les ouvrages destinés à ce concours devront être transmis respectivement au Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique avant le 1er janvier des années 1903 et 1904.

(Arrêté royal du 10 juin 1901).

CONCOURS QUINQUENNAL D'HISTOIRE NATIONALE POUR LA XIe PÉRIODE (1896-1900). — ATTRIBUTION DU PRIX.

Par arrêté royal du 4 juillet 1901, le prix quinquennal d'histoire nationale, pour la période de 1896-1900, est décerné à M. Henri Pirenne, professeur à l'université de Gand, pour son ouvrage intitulé *Histoire de Belgique* (des origines au commencement du XIVe siècle).

CONCOURS QUINQUENNAL DES SCIENCES HISTORIQUES POUR LA IVe PÉRIODE (1896-1900). — ATTRIBUTION DU PRIX.

Par arrêté royal du 4 juillet 1901, le prix quinquennal des sciences historiques, pour la période de 1896-1900, est décerné à M. J. Waltzing, professeur à l'université de Liège, pour son ouvrage intitulé *Les Corporations chez les Romains*.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire, 1900, n° 2. — A. Cauchie, Rapport sur les chroniques du Brabant. — U. Berlière, Rapport sur les cartulaires à publier *in-extenso*. — U. Berlière, Les anciennens archives de l'abbaye de Lobbes. — V. Fris, La Chronique des Pays-Bas, de France et d'Angleterre. — A. Hansay, Chartes de l'abbaye de Lobbes. — N° 3. G. Kurth, L'inscription dédicatoire de l'église de Waha. — N° 4. H. Pirenne, Rapport sur les documents statistiques. — U. Berlière, Les Chapitres généraux de l'Ordre de S[t] Benoit dans la province de Cologne-Trèves. — L. Vanderkindere, La topographie ecclésiastique de l'ancienne Flandre. — H. Pirenne, Rectification à l'édition des *Inventaires des héritages des Flamands tués à la bataille de Cassel.*

1901, N° 1. U. Berlière, Les Chapitres généraux de l'Ordre de S[t] Benoit (suite). — Ch. Duvivier, Note sur l'abandon du style de Pâques dans les chartes de Baudouin de Constantinople. — J. Van den Gheyn, Le Manuscrit original des mémoires du Sire de Haynin. — N° 2. G. Kurth, Rapport sur la publication des catalogues d'actes. — U. Berlière, Rapport sur la publication des obituaires belges. — A. Cauchie, Le Chronique de S[t] Hubert dite *Cantatorium*, le second livre des *Miracula Sancti Huberti* et la *Vita Theodorici abbatis Audaginensis.* — F. Van Ortroy, Lettres de Jean Molanus à Gérard et à Barthélemy Mercator. — Ed. Vlietinck, Documents inédits concernant l'occupation de la ville d'Ostende par les troupes des Provinces-Unies et de la reine d'Angleterre.

The Classical Review, n° 5, June. — T. W. Allen, The eccentric editions and Aristarchus. — W. Rhys Roberts, The greek words for *style.* — W. A. Housman, The new fragment of Juvenal. — Robinson Ellis, On the Epistola Sapphus. — B. W. Henderson, The chronology of the wars in Armenia, A. D. 51-63. — Reviews. — Briefer Notices. — Correspondence. — Archaeology.

N° 6. July. Mulvany, Two Errors of Memory in the Telemachy. — H. Richards, Platonica, III. — J. P. Postgate, On the 1[st] Book of Horace's *Satires.* — G. D. Buck, The quantity of vowels before *gn.* — Classics in Education : Two Letters to a Classical Friend. G. H. S. Communicated by F. Granger. Letter II. — A. B. Cook, Oak and Rock. — Monthly Record.

Muséon (Le). Nouvelle série, vol. II, n° 1. — A. Hebbelynck, Les Mystères des Lettres grecques. — Étienne Soubre, La tribu des Soleïb. — L. de la Vallée-Poussin, Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques. — A. Carnoy, Le latin d'Espagne.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur und für Pädagogik. 1901, 4tes Heft. — I. E. Schwyzer, Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus. — E. Norden, Vergils Aeneis im Lichte ihrer Zeit. — J. Kaufmann, Die Vorgeschichte der Zauber- und Hexenprozesse im Mittelalter. — Anzeigen und Mittheilungen. — II. W. Hoppe, Das Verhältniss Jean Pauls zur Philosophie seiner Zeit. — H. Voigt, Die Mathematik im Reformgymnasium. — Die deutschen Grossstädte. — Anzeigen und Mittheilungen.

5tes Heft. — I. E. Norden, Vergils Aeneis im Lichte ihrer Zeit (Schluss). — J. Kaufmann, Die Vorgeschichte der Zauber- und Hexenprozesse im Mittelalter (Schluss). — W. Horn, Deutsche Wörterbücher. — R. M. Meyer, Ueber das Verständniss von Kunstwerken. — Anzeigen und Mittheilungen. II. E. Schwabe, Das deutsche Gelehrtenschulwesen in ausländischen Beleuchtung. — A. Dittman, Grammatische Zukunftsgedanken. — W. Koppe, Das Verhältniss Jean Pauls zur Philosophie seiner Zeit (II).

Revue des Humanités en Belgique, 5e année, n° 1. — A. Buisseret. Le programme des sciences naturelles dans les Athénées. — Remy, L'étude d'Horace dans la méthode de comparaison de MM. Guillaume, Baelde et Legrain. — Chronique et Documents. — Revue bibliographique.

Revue de l'Université de Bruxelles, 6e année, n° 9. — A. Schopenhauer, Introduction à l'étude de la philosophie. — Albert François, La Philosophie pénale de G. Tarde. — Lucien Jottrand, Escales d'Adriatique. — La Donation Solvay. — Variétés : Maeterlinck et Montesquieu. — Bibliographie.

Rivista di filologia, tome XXIX (1901), fasc. 2. — Giovanni Setti, Il paese e la caccia in Omero. — Valmaggi Varne. — Sabbadini, L'ecloga IV di Vergilio. — Sabbadini, Dubii sul Brutus di Cicerone. — Sabbadini, Il ms. Hersfeldese delle opere minoré di Tacito. — Nazari, Spizzico di etimologie latine e greche. — Calonghi, De Lygdamo Ovidii imitatore. — Ferrara L'incendio di Roma e i primi christiani.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1900. Mai. — R. Holsten, Die lateinische Reinschrift in Sexta. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Virgile, Germanie de Tacite).

Juni. — R. Busse, Crustula. — Draheim, Ueber Klassenarbeit. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Germanie de Tacite, par U. Zernial. Discours de Cicéron, par Luterbacher).

Analecta Bollandiana, tome XX, fasc. II, E. Nau, Le texte grec original de la vie de Paul de Thèbes. — Ad carmina de S. Quintino. — Max Bonnet, Actes de St-Thomas, apôtre. Le poème de l'âme. — Vacandard, Principaux écrits sur St-Ouen du VIIe au XVIIe siècle. — Miracles des SS. Eberhard et Vigile, évêques de Salzbourg. — Miracula S. Cornelii,

papae Ninivensia. — De codice 307 bibliothecae publicae Gandavensis. — De codicibus hagiographicis graecis bibliothecae civitatis Lipsiensis. — Miracle de S[t]-Thomas d'Aquin. — Bulletin des publications hagiographiques. — Suite du Reportorium hymnologicum d'Ul. Chevalier.

COMPTES RENDUS.

Aristofanes. *Het Vrouwenparlement* overgebracht door A. Halberstadt. Amsterdam, Cohen, 1900. 0,75 fl. " Traduction d'un style généralement aisé et coulant. „ Edward B Koster, Museum, IX, n° 5.

Aristotelis *Poetica*, recogn. Tucker. Londres, Nutt, 1899. " Travail consciencieux, mais dont la nécessité ne se faisait pas sentir. Quelques lacunes dans l'apparat critique. Les corrections propres à l'éditeur sont trop souvent inutiles. „ Médéric Dufour, Rev. crit., 1901, n° 23.

R. Arnold, *Die deutschen Vornamen*. 2e éd. Vienne, Holzhausen, 1901. 75 pp. in-16. " Aperçu aussi complet que le permettait le cadre restreint que l'auteur s'était fixé. „ L. R., Rev. crit., 1901, n° 26.

Ém. Boutmy, *Taine, Schérer, Laboulaye*. Paris, A. Colin, 1901. III-127 pp. in-18. " Belles études, où un jugement pénétrant et ferme s'unit à une émotion sincère et profonde. „ Victor Giraud, Rev. crit., 1901, n° 26.

L. de Contenson, *Chrétiens et Musulmans*. Paris, Plon, 1901. 279 pp. in-16. " Tableau sincère et peu flatteur du déplorable état politique des provinces asiatiques de la Turquie. „ C. T., Rev. crit., 1901, n° 26.

R. S. Conway, *The singular use of " Nos „*. (Extr. das Transact. of the Cambridge philol. Soc., V, 1). Londres, Clay, 1899. 79 pp. in-8. 3 sh. " Etudie l'usage de *nos* (*noster*, etc.) au lieu de *ego* (*meus*, etc.), dans les lettres de Cicéron. Résultats intéressants; par ex., celui-ci: le singulier est ordinairement plus modeste, plus réservé que le pluriel. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 25.

A. Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*. Paris, Welter, 1901. 333 pp. gr. in-8°. " Ce livre sera bien venu des ethnographes, des folkloristes et des archéologues. „ L. R., Rev. crit., 1901, n° 26.

W. Geiger et Ernst Kuhn, *Grundriss der Iranischen Philologie*, vol. II, 4e livr. Strasbourg, Trübner, 1900. Analyse par Cl. Huart, Rev. crit., 1901, n° 23.

Germanici *Aratea*. Iter. ed. Alfr. Breysig. Leipzig, Teubner, 1899. XXXIV-92 pp. in-18. (*Biblioth. Teubn.*) " Réunit tous les progrès de détail acquis depuis trente ans. „ Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 26.

A. Giry, *Étude critique de quelques documents angevins de l'époque carolingienne*. Paris, 1900, in-4°. " Cette œuvre posthume du regretté maître est un modèle de critique diplomatique. „ L. H. Labande, Rev. crit., 1901, n° 24.

S. P. Haak, *Paullus Merula, 1558-1607*. Zutphen, Thieme, 1901, n° 8. " Excellente biographie du célèbre professeur de Leyde. „ S. G. de Vries, Museum, 1901, n° 2.

Victor Henry, *Le dialecte alaman de Colmar en 1870*. Paris, Alcan, 1900, in-8°. 8 fr. " Excellente monographie. „ Robert Gauthiat et E. Clarac, Rev. crit., 1901, n° 23.

C. I. Hidén, *De casuum syntaxi Lucretiana*, II. Helsingfors (Berlin, Mayer et Müller), 1899. 2 mk. 50. " Plus complet et plus exact que dans la 1re partie. Travail utile. „ J. Wolbjer, Museum, IX, n° 5.

H. C. Lea, *Histoire de l'inquisition au moyen âge*, trad. par S. Reinach, avec une introduction par Paul Fredericq. I. Paris, 1900, in-8°. " Édition précieuse à cause de l'introduction bibliographique de M. P. Fredericq. „ W. P. C. Knuttel, Museum, n° 5.

Leibniz, *Œuvres philosophiques*, avec une introduction et des notes par Paul Janet. 2e éd. Paris, Alcan, 1900. 2 vol. in-8° de xxviii-820 et 603 pp. " Cette nouvelle édition réalise sur la précédente un progrès appréciable. „ Paul Tannery, Rev. crit., 1901, n° 26.

Ch. Lenthéric, *Côtes et ports français de l'Océan. Le travail de l'homme et l'œuvre du temps*. Paris, Plon, 1901. viii-400 pp. " Dans cette histoire des variations du littoral français, l'auteur se montre à la fois ingénieux et archéologue. La question économique est un peu négligée. „ B. A., Rev. crit., 1901, n° 26.

W. Liebenam, *Städteverwaltung im römischen Kaiserreiche*. Leipzig, Duncker et Humblot, 1900. 14 mk. " Ce livre, dont le contenu ne répond pas d'ailleurs au titre, n'est guère qu'un gigantesque amas de matériaux. Il est à refaire, mais on doit savoir gré à l'auteur d'avoir facilité la tâche à ses successeurs. „ U. Ph. Boissevain, Museum, IX, n° 5.

Lysiae, *Orationes*, rec. Theod. Thalheim, Ed. maior. Leipzig, Teubner, 1901. 3 mk. " Excellente édition. „ R. Leyds, Museum, IX, n° 5.

O. May, *Frankreichs Schulen in ihren organischen Bau und ihrer historischen Entwickelung*. Leipzig, Teubner, 1901. xii-222 pp. in-8°. 4 mk. 80. " Description minutieuse et fidèle; l'auteur se permet rarement une appréciation. „ L. R., Rev. crit., 1901, n° 26.

A. Pallis, *L'Iliade d'Homère traduite en grec moderne et en vers*, II. Athènes, Blastos, 1900. 128 pp. in-4°. " Le traducteur a voulu donner à ses contemporains l'impression que pouvait provoquer en son temps l'original même. Il s'est servi de la langue du peuple. Vigoureuse et vivante, sa traduction abonde en trouvailles heureuses et témoigne d'une maîtrise hors ligne. Mais il a tort de vouloir réformer l'orthographe; il ne garde pas la juste mesure dans l'emploi du vulgarisme; enfin ses discussions critiques manquent de méthode. „ Jean Psichari, Rev. crit., 1901, n° 24.

F. Paulsen, *Schopenhauer, Hamlet, Mephistopheles, Drei Aufsätze zur Naturgeschichte des Pessimismus*. Berlin, Hertz, 1900. ix-259 pp. in-8°. 2 mk. 40. " Réunion de trois articles parus dans la *Deutsche Rundschau*. L'article sur Hamlet a soulevé beaucoup de critiques; l'auteur s'est appliqué à fortifier sa démonstration ; son interprétation n'est pas convaincante, mais elle met en relief certains traits du personnage qu'on n'avait pas assez bien regardés. „ L. Roustan, Rev. crit., 1901, n° 26.

J. Petit, *Charles de Valois (1270-1325)*. Paris, Picard, 1900, in-8°. " Renseignements utiles, mais il faut regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir faire une œuvre réfléchie, construite et écrite. „ J. Luchaire, Rev. crit., 1901, n° 26.

K. SETHE, *Sesostris.* Leipzig, Hinrich, 1900. 14 pp. in-4°. 6 fr. 50. " Cette ingénieuse et agréable brochure a pour but de montrer que le Sésostris des Grecs et des Romains n'est pas Ramsès II, mais Ousirtasen Ier. A dire le vrai, Sésostris n'est pas un personnage réel, mais un Pharaon de roman. „ G. Maspero, Rev. crit., 1901, n° 25.

THUMB, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus, Ein Beitrag zur Geschichte und Beurteilung der Κοινή.* Strasbourg, 1901. " Ouvrage qui coordonne une foule considérable de faits et ouvre des voies nouvelles. „ Levi, Rivista di filologia.

B. Y. TYRREL, *Anthology of Latin poetry* Londres, Macmillan, 1901. VIII-310 pp. in-18. 6 sh. " M. T., par le choix des morceaux, a voulu caractériser les divers représentants et les diverses faces de la poésie latine. Les notes sont en partie un travail original et nouveau. „ P. L., Rev. crit., 1901, n° 26.

P. J. VAN MALSSEN, *Het Leven der Taal, inzonderheid dat van het Nederlandsch.* 's Gravenhage, Nijhoff, 1900, in-8°. " Tout à fait manqué. „ J. G. Talen, Museum, 1900, n° 3.

J. VERDAM, *Die spiegel der Sonden, naar het Munstersche Handschrift uitgegeven.* I. Leiden, Brill, 1900, in-8°. " Édition modèle „. A. Van Berkum, Museum, 1901, n° 2.

C. VORETZSCH, *Epische Studien. Beiträge zur Geschichte der französischen Heldensage. I. Huon de Bordeaux.* Halle, Niemeyer, 1900, in-8°. " Presque aussi intéressent pour l'étude des légendes germaniques que pour le romaniste. „ B. Symons, Museum, 1900, n° 2.

D. WESSELY, *Papyrorum scripturae graecae specimina isagogica.* " Contribution utile à la paléographie des papyrus. „ Fraccaroli, Rivista di filologia.

R. D'AWANS ET EUG. LAMEERE, *Histoire de Belgique. Lectures historiques, recueillies dans les travaux des principaux historiens.* Bruxelles, Castaigne, 1901, in-8°. " Plan bien conçu et choix judicieux dans la masse de la littérature historique; les résumés placés en tête des extraits laissent parfois à désirer. „ G. Kurth, Archives belges, 1901, n° 6.

J. BIDEZ, *Description d'un manuscrit hagiographique grec palimpseste avec des fragments inédits.* 48 pp. in-8°. (Extr. du Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique, 1900). Le rp. rend hommage à la science et à la sagacité de l'auteur, tout en formulant certaines critiques. Analecta Bollandiana, t. XX, 2e livr.

A. BONDROIT, *De capacitate possidendi ecclesiae necnon de regio proprietatis vel dispositionis dominio in patrimonio ecclesiastico aetate merovingica.* I. Louvain, 1900, in-8°. " Se distingue par une excellente méthode. La thèse du droit de propriété absolu de l'Église sur ses biens à l'époque mérovingienne parait démontrée. „ J. B. Sägmüller, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, n° 25.

VICTOR CHAUVIN et ALPH. ROERSCH, *Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard.* Bruxelles, Hayez, 1900. 203 pp. in-8°. " Étude complète, exacte, scrupuleusement soignée, qui fait revivre l'intéressante physiono-

mie de l'érudit brabançon. „ Henri Francotte, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 6.

J. E. DEMARTEAU. *Liège et les principautés ecclésiastiques de l'Allemagne occidentale.* Liège, 1900, in-8°. " Atteste une préparation tout à fait insuffisante. „ R[euss]. Rev. crit., 1901, n° 23.

Dr DENEFFE, *Chirurgie antique* (1° *Trousse d'un chirurgien gallo-romain du IIIe siècle;* 2° *Les oculistes gallo-romains au IIIe siècle;* 3° *La prothèse dentaire dans l'antiquité;* 4° *Les bandages herniaires à l'époque mérovingienne*). Anvers, 1893, 1896, 1899, 1900. 66, 185, 88 et 40 pp. " Études intéressantes qui apportent de véritables révélations. „ Ad. De Ceuleneer, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 6.

J. MELON, *Choses d'Angleterre et d'Allemagne.* Tournai, Decallonne-Liagre, 1901. 16 pp. " Guide utile pour s'orienter dans les publications relatives à la nouvelle méthode (méthode directe) d'enseignement des langues vivantes. „ F. Wagner, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 6.

H. PIRENNE, *Geschichte Belgiens,* I. Gotha, Perthes, 1899, in-8°. " Excellent ouvrage de synthèse. „ A[lberding]-T[hijm]. Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft, 1900, p. 555-557.

A. SALMON, *Le Britannicus de Racine.* Tournai, Decallone, 1901. " Excellente édition, propre à faire réfléchir l'élève et à lui donner une compréhension juste et complète de la pièce. „ J. Fleuriaux, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 6.

L. SIMONS, *Het Walthariuslied.* Gand, Siffer (Extr. des Annales de la Vlaamsche Akademie). " Échantillon d'une traduction très réussie, en vers hexamètres, du *Chant de Walther.* „ F. Norden, Rev. de l'Univ. de Bruxelles, 6e année, n° 9.

P. TACK, *Proeve van oudnederfrankische grammatica.* Gent, Siffer, 1897, in-8°. " Mérite bien son titre d'essai. „ Van Swaay, Museum, n° 5.

H. VAN DER LINDEN, *Geschiedenis van de stad Leuven.* Leuven, Fonteyn, 1899, in-8. „ P. J. Blok, Museum, 1901, n° 2.

VLAAMSCHE ACADEMIE, *Leven en werken der Zuidnederlandsche Schrijvers.* 1re livr. (A.-B.). Gand, Siffer, 1900. 88 pp. " Ouvrage utile, qui est à la fois un pendant et un supplément à la *Biographie nationale.* „ A. De Ceuleneer, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 6.

QUELQUES MOTS

A PROPOS DES CLASSIQUES CHRÉTIENS

On trouvera plus loin un article posthume de notre regretté collaborateur J. Keelhoff sur l'édition des *Proses* d'Adam de Saint-Victor et des *Odes* d'Horace par MM. Baelde, Legrain et Guillaume. Ce compte rendu touche à une question vivement débattue aujourd'hui : celle des « classiques chrétiens ». Il ne nous est pas permis de la passer sous silence, parce qu'elle intéresse au plus haut degré notre enseignement public. On sait qu'elle a été soumise aux délibérations du corps enseignant des athénées et que la majorité (95 voix contre 58) a jugé qu'il fallait faire une place dans le programme aux auteurs chrétiens.

J'estime, pour ma part, qu'une réforme des humanités anciennes s'impose; que, pour régénérer l'enseignement du latin, il est indispensable de sortir du cercle étroit de la latinité classique. Mais dans quel sens devrait s'accomplir cette réforme? Voilà ce que je désire préciser.

La question des « classiques chrétiens » a été soulevée en Belgique par M. le chanoine Guillaume, dont les publications sont bien connues et ont donné lieu, dans ces derniers temps, à d'assez âpres polémiques. Les arguments et la méthode du savant chanoine trahissent des intentions fort louables sans doute, mais (il en conviendra lui-même) qu'il n'appartient pas à l'enseignement officiel de réaliser.

Il importe de dissiper toute équivoque : si nous voulons élargir le programme des humanités dans les athénées, ce n'est pas pour y introduire la collection des « classiques comparés ». Quels que soient les mérites de cette collection, elle

est conçue dans un esprit et sur un plan qui ne répondent pas à nos vues.

La thèse défendue au Congrès international de l'Enseignement moyen par MM. Léon Preud'homme, Hoffmann et Morleghem et par moi, est tout autre que celle de M. Guillaume. Il nous a semblé que le latin ne devait plus être envisagé seulement comme la langue de la civilisation romaine, mais comme celle de la civilisation européenne en Occident pendant le Moyen âge et à la Renaissance; que, si on le montrait aux élèves dans ce rôle grandiose, l'enseignement gagnerait en intérêt et en utilité; que la lecture de *pages choisies* des principaux écrivains qui se sont succédé en Europe depuis la décadence romaine et qui ont fait usage de la langue latine, éveillerait chez les jeunes gens le sens historique, éclairerait leur raison et leur conscience, tout en parlant à leur imagination et à leur cœur. Les auteurs chrétiens proprement dits [1] auraient naturellement une place, et une place honorable, dans un recueil de ce genre; mais les chroniqueurs, les publicistes, les polygraphes, les voyageurs et les épistoliers du Moyen âge et de la Renaissance y seraient aussi représentés; on y trouverait de piquants tableaux de mœurs, des scènes dramatiques, d'éloquents plaidoyers en faveur de la justice et de l'humanité, des épisodes glorieux de notre histoire nationale. Nous sommes loin, on le voit, de ce qu'un journaliste a appelé « la querelle des païens et des chrétiens ».

Notre proposition a été discutée dans la presse quotidienne et a suscité des objections qui ne sont pas toutes raisonnables. Je tâcherai d'y répondre brièvement.

Aux yeux de certaines personnes, « auteurs du moyen âge » est synonyme d' « auteurs ecclésiastiques », et là-dessus on a dépeint l'embarras du malheureux professeur obligé de

---

1 Le terme d' « auteurs chrétiens » est ambigu. Si l'on entend par là les auteurs qui appartiennent à la religion chrétienne, tous les auteurs du Moyen âge et de la Renaissance sont des auteurs chrétiens, Érasme, Vivès, etc., aussi bien que Grégoire de Tours, Alcuin, Éginhard, etc. Mais nous devons réserver cette dénomination aux auteurs qui ont pris la religion chrétienne pour sujet de leurs ouvrages.

scruter les dogmes, les mystères et les symboles, de remonter jusqu'au mazdéisme et à l'Avesta, voire de s'initier à la métaphysique générale et spéciale, pour faire convenablement sa classe. C'est une pure fantasmagorie : les auteurs du Moyen âge ne sont pas tous d'abstrus théologiens. Que les professeurs se rassurent : nous ne songeons point à leur infliger d'aussi terribles supplices; ils n'auront besoin ni du mazdéisme ni de l'Avesta pour interpréter une lettre d'Alcuin, un récit de Guillaume de Tyr ou un passage des *Annales Gandenses*. Quant aux écrivains de la Renaissance (dont on affecte de ne pas parler), ils expriment d'ordinaire dans un style fort clair des pensées que tout le monde est à même de comprendre.

D'autres nous ont accusés d'être des barbares et de préconiser l'abandon des classiques pour les décadents. Jamais nous n'avons proféré pareille hérésie. Nous avons demandé simplement qu'on complétât l'étude des classiques par celle des auteurs postérieurs, et cela dans les classes supérieures seulement. « N'importe », réplique-t-on; « en ouvrant la porte aux barbares du Moyen âge, vous allez gâter le goût de la jeunesse, détruire la culture esthétique, etc. » Ici, je l'avoue, notre cause a été quelque peu compromise par M. Guillaume et ses partisans, qui, dans leur ardeur à défendre les auteurs chrétiens, ont parfois émis, en matière de littérature, des opinions singulières et poussées jusqu'au paradoxe. Mais nul n'est tenu de professer et d'appliquer leurs principes. Il n'y a pas de mal à faire connaître aux jeunes gens des œuvres où les beautés sont mêlées de grands défauts, comme c'est le cas pour celles que nous ont léguées les derniers siècles de l'Empire, le Moyen âge et la Renaissance, pourvu qu'on leur donne les beautés pour des beautés, et les défauts pour des défauts. C'est même là, à mon sens, un très bon moyen de former leur jugement.

Une autre objection, plus sérieuse en apparence, consiste à dire : « Nos élèves apprennent à grand' peine un peu de latin classique, et vous voulez leur apprendre, en outre, le latin du Moyen âge et celui de la Renaissance! Cela fera dans leur tête *une marmelade (sic)* ». J'avais prévenu cette objection en exposant, au Congrès de l'Enseignement moyen, que le latin

classique seul devait être étudié pendant les premières années d'humanités, que la comparaison entre la syntaxe classique et celle de la moyenne et de la basse latinité, loin d'engendrer la confusion, renforcerait l'instruction grammaticale, et que la connaissance du vocabulaire des auteurs des âges postérieurs pouvait s'acquérir sans grande difficulté. Je ferai remarquer qu'on exige de nos écoliers un bien autre tour de force en leur enseignant, sous le nom de grec, trois dialectes différents (l'attique, l'ionien, l'homérique) — et que les champions du classicisme traditionnel trouvent cela tout naturel. Il est incontestablement plus aisé de passer de Tite-Live à un chroniqueur du Moyen âge et de Cicéron à Érasme, que de Xénophon à Homère.

Dans le même ordre d'idées, on nous a opposé le principe pédagogique « qu'il convient de ne mettre entre les mains des élèves qu'un petit nombre d'auteurs ». Ce point a été développé notamment par M. l'abbé Carlier au Congrès de l'Enseignement moyen. Il est à craindre, d'après lui, qu'en ajoutant aux auteurs latins qui sont lus actuellement ceux du Moyen âge et de la Renaissance, on ne rende l'enseignement superficiel et qu'on ne décourage les jeunes gens en les promenant d'un texte à l'autre et en leur créant des difficultés sans cesse renaissantes. Répétons que, dans notre pensée, il s'agit d'une simple chrestomathie, qui serait réservée aux élèves des classes supérieures, c'est-à-dire à des élèves déjà familiers avec la langue latine et possédant quelque souplesse d'esprit. Ce n'est pas l'emploi judicieux des chrestomathies qui peut rendre l'enseignement superficiel. Si nos jeunes gens n'emportent de leurs humanités qu'une connaissance insuffisante du latin, c'est qu'on leur en a mal enseigné les éléments, c'est qu'on a voulu marcher trop vite ou qu'on a gaspillé du temps *dans les classes inférieures*. Là est la source du mal! Vous aurez beau tenir ensuite vos victimes courbées durant une année entière sur un livre de Tite-Live ou sur un discours de Cicéron, vous ne remédierez pas au vice de leur instruction première. Au surplus, nos contradicteurs, si versés dans la théorie pédagogique, me paraissent ne connaître qu'imparfaitement le caractère de l'enfant et du jeune homme. Ils perdent de vue l'axiome *Varietas delectat* et ne comptent pas assez avec cet

élément perturbateur des plus beaux systèmes de pédagogie : l'ennui, fils de l'uniformité. L'écolier ne se laisse pas rebuter par les difficultés d'une étude quand celle-ci excite son intérêt ou pique sa curiosité. Il retient sans peine ce qui le frappe, mais il oublie vite ce qui l'a fait bâiller.

Parce que nous voulons donner à l'enseignement du latin un caractère non seulement littéraire, mais encore historique, on prétend que nous prononçons du même coup l'arrêt de mort des humanités anciennes. « Du moment », nous dit-on, « que vous voyez dans l'étude du latin autre chose que la culture formelle, cette étude n'a plus de raison d'être; il suffit de recourir aux traductions et aux ouvrages historiques modernes ». Ne dirait-on pas qu'en complétant le cycle des auteurs à expliquer nous bouleversons tout? Mais il n'en est rien! Nous n'entendons pas sacrifier le profit que la jeunesse peut tirer de l'étude du latin pour sa formation intellectuelle et littéraire. Ensuite, des auteurs du Moyen âge et de la Renaissance, il n'y a qu'un très petit nombre qui soient traduits, et encore ces traductions (généralement fort mauvaises), il est extrêmement difficile et souvent impossible de se les procurer. De plus, la latinité même du Moyen âge et de la Renaissance est un élément essentiel pour l'intelligence de ces époques; c'est un document historique incomparable. Qu'on prenne une page de Grégoire de Tours, une page d'Éginhard et une page d'Érasme : la langue et le style de ces textes jettent, à eux seuls, la plus vive lumière sur l'état de la civilisation aux temps mérovingiens, sous Charlemagne et au début du XVI[e] siècle. Et l'on viendra nous parler de traductions! C'est précisément en ajoutant aux classiques, si souvent traduits, les écrivains néolatins, si instructifs, si intéressants, et si peu accessibles aux personnes qui ignorent le latin, que nous arrachons aux adversaires des langues anciennes une de leurs armes les plus redoutables : la thèse de l'efficacité des traductions.

Nous proposons une réforme pour éviter une révolution. Aux conservateurs intransigeants qui disent des humanités anciennes : *Sint ut sunt, aut non sint*, l'écho, comme dans le dialogue d'Érasme, pourrait bien répondre : *Non sint*.

P. THOMAS.

COMPTES RENDUS

Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199), éditée pour la première fois et traduite en français par J.-B. Chabot. Ouvrage publié avec l'encouragement et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome premier. Paris, Leroux, 1900. III + 325 + 160 pages in-4°. Prix : 25 francs.

Michel le Syrien, appelé encore Michel le Grand ou Michel l'Ancien, naquit en 1126. Il était fils d'un prêtre de Mélitène, nommé Élias. Après avoir été abbé du monastère de Barçauma, il fut élevé au siège patriarcal d'Antioche qu'il occupa depuis le 18 octobre 1166 jusqu'au 7 novembre 1199, époque à laquelle il mourut. « Très versé dans les saintes Écritures » et « assidu à écrire le jour et la nuit » (Barhébraeus), Michel, qui connaissait le syriaque, l'arabe et l'arménien, et peut-être aussi le grec, composa divers ouvrages. Son œuvre principale est sa célèbre *Chronique*, dont le texte original s'édite aujourd'hui pour la première fois.

Pendant longtemps on ne connut cette Chronique que par un mauvais épitomé arménien, signalé en 1848 par Dulaurier, et publié en 1868 par V. Langlois en traduction française. On croyait que le texte original avait péri, lorsqu'on apprit, il y a une vingtaine d'années, qu'un manuscrit en existait quelque part en Orient. Mgr Rahmani, aujourd'hui patriarche des Syriens catholiques, avait en effet réussi à se procurer une copie du texte syriaque de la Chronique de Michel, et il en annonçait la prochaine publication, tout en dissimulant avec soin le lieu où sa copie avait été exécutée. Voyant que, malgré des annonces réitérées de publication, la Chronique de Michel ne paraissait pas, M. Chabot se mit à la recherche du manuscrit original. En 1897, il le découvrit dans la bibliothèque de l'église jacobite d'Orfa (l'ancienne Édesse), et en 1899, à la suite de négociations habilement menées, il finit par obtenir une copie reproduisant le manuscrit page par page et ligne par ligne.

La Chronique de Michel le Syrien est une histoire universelle allant de la création du monde jusqu'en 1196. Elle comprend XXI livres, subdivisés en un certain nombre de chapitres. La plupart des chapitres sont partagés en trois colonnes, de longueur souvent fort inégale. La colonne du milieu contient le texte principal et donne l'histoire civile; la colonne marginale dite supérieure, qui se trouve à droite du texte principal au verso et à gauche au recto du feuillet, renferme l'histoire ecclésiastique, et la colonne marginale dite inférieure, qui occupe la gauche du texte principal au verso et la droite au recto, rapporte, sous formes de synchronismes, divers récits que l'auteur n'a pas su rattacher à la trame générale de son histoire. Le manuscrit de la Chronique de Michel présente plusieurs lacunes plus ou moins considérables. Le premier feuillet a disparu et avec lui le titre général de l'ouvrage; il manque la fin du livre XVIII et le commencement du livre XIX, ainsi que quelques pages à la fin du manuscrit; enfin, on constate çà et là dans le corps de l'ouvrage un certain nombre de petites lacunes. La version arabe (carshouni) de la Chronique de Michel, dont le *British Museum* a fait l'acquisition en 1891 (ms. *Oriental* 4402), et la version arabe de la bibliothèque Vaticane, qui ne commence que vers la fin du livre V, ne paraissent pas avoir une grande utilité pour suppléer ces lacunes, du moins à en juger d'après le premier volume de la Chronique. Ces versions arabes y présentent les mêmes lacunes que le manuscrit original. Si l'on ajoute que les variantes qu'elles fournissent pour cette partie de la Chronique se réduisent à peu de chose, on peut déjà affirmer maintenant, semble-t-il, qu'elles ont été faites d'après un manuscrit apparenté de très près au manuscrit original d'Édesse.

On peut distinguer deux parties dans la Chronique de Michel : la première, la plus longue, embrassant l'histoire antérieure à l'auteur; la seconde, la plus courte, racontant l'histoire contemporaine. La première partie n'est qu'une vaste compilation, mais elle diffère des compilations analogues, en ce qu'elle renferme de longues citations, le plus souvent textuelles, d'œuvres historiques aujourd'hui perdues en entier ou en partie, et même totalement inconnues jusqu'à ce jour. Par les renseignements qu'elle fournira sur ces œuvres et sur leurs auteurs, elle permettra de résoudre de nombreux problèmes littéraires en suspens. Parmi les écrivains auxquels Michel fait de larges emprunts, signalons Jean d'Asie, Zacharie le Rhéteur, Timothée d'Alexandrie, Jacques d'Édesse, Denys de Tellmahré, Denys Bar-Çalibi, enfin, Maribas le Chaldéen, Qoura de Saroug et Ignace de Mélitène, trois historiens inconnus dont Michel nous révèle l'existence. La seconde partie de la Chronique constitue l'œuvre personnelle de Michel. Elle présente un puissant intérêt pour l'histoire civile et religieuse de l'Orient au

XII[e] siècle; elle abonde notamment en renseignements sur l'histoire des premières croisades. Dans son ensemble, la chronique de Michel forme un document de la plus haute importance. Elle dénote un savoir étendu et suppose un travail considérable.

Le tome premier de la Chronique de Michel renferme le texte et la traduction française des VII premiers livres. Les livres I-II s'étendent depuis Adam jusqu'à Abraham; les livres III-VI vont d'Abraham au règne de Constantin, et le livre VII s'arrête à la mort de Théodose le Grand.

Les livres I-VI n'offrent pas un grand intérêt pour nous. La source principale de Michel y est Eusèbe, dont il a inséré pour ainsi intégralement le *Chronicon* dans les livres III-VI. C'est aussi à Eusèbe que sont empruntées les citations d'auteurs tels que Alexandre Polyhistor, Abydenus, Hégésippe, Clément d'Alexandrie, Tertullien, etc., et même la plupart des citations de Josèphe. Dans l'une de celles-ci, Michel reproduit jusqu'aux propres paroles d'Eusèbe (cf. p. 163, note 6); ce qui ne l'empêche pas de faire croire dans une note qui suit ce passage (p. 168) qu'il a puisé directement dans l'ouvrage de Josèphe. Par contre, les nombreuses citations de la Vie des Prophètes du pseudo-Épiphane — Michel a inséré presque en entier cet ouvrage dans le IV[e] livre de sa Chronique — celles de Jean de Dara, de Denys Bar-Çalibi et de Denys l'Aréopagite, semblent bien avoir été faites de première main. Dans les livres en question, Michel se réfère fréquemment à Andronicus, un chronographe byzantin qui vécut, d'après le témoignage d'Élie de Nisibe, à l'époque de l'empereur Justinien et composa des tables chronologiques aujourd'hui perdues; à Annianos, un moine alexandrin du V[e] siècle, auteur d'une chronographie, également perdue, commençant à Adam et s'étendant jusqu'à 407-408 ap. J.-C.; à Jules l'Africain, un contemporain d'Origène, dont la Chronique, s'arrêtant à l'année 221 de notre ère, n'est plus connue que par les citations textuelles faites par le Syncelle et par Eusèbe, et enfin à Jacques d'Édesse. Michel n'indique pas quel est l'ouvrage de Jacques d'Édesse qu'il a utilisé dans ces livres. Il est permis de conjecturer que c'est sa traduction du *Chronicon* d'Eusèbe. Il ressort, en effet, d'une note de Théodose d'Édesse, insérée dans la Chronique (p. 255), que non seulement Jacques d'Edesse composa une suite à la Chronique d'Eusèbe, mais qu'il coordonna les temps et les événements depuis Adam jusqu'à Abraham, et qu'il traduisit la Chronique elle-même, en la corrigeant et en la complétant avec soin.

On trouve dans les six premiers livres de la Chronique un certain nombre de documents curieux. C'est, par exemple, à la fin du livre II, l'énumération des peuples qui ont l'écriture et de ceux qui ne l'ont pas; au livre IV, la même description de la ville de Rome que celle

qui est contenue dans l'Histoire ecclésiastique de Pseudo-Zacharie le Rhéteur; au livre V, une description inédite, semble-t-il, de la ville d'Alexandrie.

Au VII[e] livre, les sources de Michel changent. A la Chronique d'Eusèbe, qui s'arrête à l'an 20 de Constantin, succède celle de Jacques d'Édesse. On sait qu'il ne nous est parvenu qu'un abrégé fort mutilé de cette dernière [1]. L'ouvrage de Michel, en complétant les fragments que nous en possédions, permettra d'en mieux apprécier la valeur. Les autres sources auxquelles Michel a puisé dans ce livre, sont Socrates, Théodoret, Jean d'Asie et Ignace de Mélitène, « qui font commencer leurs écrits au commencement du règne de Constantin l'empereur fidèle ». Jean d'Asie et Ignace de Mélitène n'ont guère été utilisés dans ce livre. Michel ne cite d'eux que le début de leurs histoires. Par contre, Théodoret et surtout Socrates ont été largement mis à contribution. Michel ne commencera à suivre de près Jean d'Asie (VI[e] siècle) qu'à partir de l'endroit où il abandonnera Socrates et Théodoret, c'est-à-dire, au milieu du V[e] siècle. Il puisera alors dans la seconde partie de l'Histoire ecclésiastique de Jean d'Asie, et l'on verra si cette seconde partie figure réellement en entier dans la compilation de Pseudo-Denys de Tellmahré, comme M. Nau l'a supposé avec beaucoup de vraisemblance. Quant à Ignace de Mélitène († 1094), Michel l'utilisera comme source principale à partir de l'endroit où s'arrête la chronique du véritable Denys de Tellmahré, c'est-à-dire, après 843.

Le texte syriaque de la Chronique de Michel a été reproduit par la photolithographie. Il eût été très difficile et en même temps fort dispendieux de garder la disposition originale du manuscrit dans une édition typographique. Le procédé employé assure à la fois la rapidité et la fidélité de la reproduction.

La traduction française respecte autant que possible la disposition des textes marginaux par rapport au texte principal : celui-ci est imprimé en tête, à lignes pleines, et en grands caractères; ceux-là suivent en colonnes indépendantes et en caractères plus petits. Les canons chronologiques d'Eusèbe, répartis dans les livres III-VI (au bas des pages), ont été transcrits et réunis ensemble à la fin du VI[e] livre. Cette transcription, eu égard au grand nombre de fautes de copiste qui se sont glissées dans les chiffres, a été plutôt une restitution qu'une traduction.

Michel le Syrien a trouvé en M. Chabot un interprète aussi compétent que consciencieux. Le traduction du texte syriaque est faite avec beaucoup d'exactitude, et elle est accompagnée d'excellentes notes

---

1 Cf. tome XLIII, pp. 29-30 de la *Revue*.

critiques. Dans ces notes, qui sont disposées très clairement, M. Chabot identifie, dans la mesure du possible, les citations et les emprunts faits par Michel, donne les variantes de la version arabe ainsi que celle des passages existant ailleurs, et fait les corrections et les restitutions qui ont paru nécessaires.

Il reste encore trois volumes de la Chronique à publier. Ce seront les plus intéressants. Ils paraîtront comme le premier par fascicules (deux par volume). Le dernier fascicule contiendra l'introduction et les tables. Dans l'introduction, M. Chabot expliquera la méthode qu'il a suivie pour l'édition de la Chronique de Michel, étudiera les sources de l'auteur ainsi que les questions relatives à la chronologie, et donnera de brèves notices sur tous les auteurs cités. L'ouvrage complet coûtera 100 francs. Les volumes ne se vendront pas séparément.

M.-A. KUGENER.

I. **Novum Testamentum graece,** *cum apparatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto, curavit* EB. NESTLE. Editio tertia recognita. Stuttgart, Privileg. Württemb. Bibelanstalt. 1901. XI-657-VIII pp. in-24; 5 cartes color. Prix : broché, 80 Pf. (1 fr.!); cart., 1,20 Mk.

II. LEIGHTON PULLAN. **The books of the New Testament.** Londres, Rivingtons, 1901. x-300 pp. in-12. Prix : 4 sh. 6 p.

III. E. PREUSCHEN. **Antilegomena.** *Die Reste der ausserkanonischen Evangelien und urchristlichen Ueberlieferungen,* herausgegeben und übersetzt. Giessen, Ricker, 1901. VIII-175 pp. in-12. Prix : 3 Mk.

I. La Société biblique du Wurtemberg, ayant à réimprimer le texte grec du Nouveau Testament, n'a pas voulu se contenter d'une réédition pure et simple du *textus receptus* qui aurait lancé dans le monde quelques milliers d'exemplaires de plus [1] du texte d'Estienne (1550), repris par les Elzévirs (1624 et 1633), avec ses fautes remontant jusqu'à Érasme (1516). Elle a pensé que les progrès considérables de la critique, les découvertes de manuscrits importants et les travaux de Tischendorf et de ses émules devaient être mis à profit même dans un volume à bon marché. Mais au lieu de charger un critique de donner un nouveau texte qui répondît le mieux possible aux exigences de la

---

[1] La Société biblique d'Angleterre a distribué ou vendu 351,495 exemplaires de ce texte de 1804 à 1894, et en 1894 en a tiré encore 12,200.

science, mais dont le besoin ne se faisait pas sentir après les éditions récentes de Tischendorf (8e éd., Leipzig, 1869-72), de Westcott et Hort (Londres, 1881), et de B. Weiss (Leipzig, 1894-1900), on a fait bien mieux. Dans un élégant petit volume, joliment imprimé, portatif et commode — *tascabile*, comme disent les Italiens d'un mot intraduisible en français — l'éditeur, M. E. Nestle, un des spécialistes les plus distingués de l'Allemagne, a constitué son texte de telle façon que l'on puisse se rendre compte d'un coup d'œil des diverses leçons adoptées par les trois grandes éditions modernes. Quand une leçon a pour elle l'autorité de deux de ces dernières, elle est placée dans le texte et la troisième est rejetée en note; quand aucune variante n'est indiquée, c'est que les trois éditions sont d'accord; quand elles diffèrent toutes les trois, on adopte celle qu'a choisie Weymouth (Londres, 1892). Dans la seconde partie de l'apparat critique, se trouvent réunies les leçons du *textus receptus*, qu'il importe de connaître parce qu'il ne diffère guère de celui qui a servi de base à la version de Luther et à l'*authorized version* des Anglais, puis un choix très habile des variantes les plus remarquables fournies par les principaux manuscrits. Comme parmi ceux-ci, on a dépouillé avec soin les fragments considérables de N (le *Purpureus* du VIe s.) qui viennent d'être publiés pour la 1re fois par M. Cronin (Cambridge, 1899), notre modeste volume fournit une addition appréciable à toutes les éditions critiques. Il est impossible d'expliquer ici le système ingénieux qui a permis de grouper tous ces renseignements au bas des petites pages du livre, il suffit de dire qu'il est simple, pratique et très clair. Les mérites de cet excellent texte, joints à la modicité extraordinaire de son prix, en expliquent le rapide succès. La 1re édition (tirée à 10,000 exemplaires) a paru en 1898, sans nom d'auteur, et c'est la 3e édit. très améliorée et désormais signée, que nous recommandons ici. Se doute-t-on dans notre pays qu'il y ait tant de lecteurs de l'Évangile en grec?

II. Le petit volume du savant professeur d'Oxford est une excellente introduction à la lecture du Nouveau Testament, et l'on voudrait en avoir l'équivalent en français. Non seulement il résume et analyse le texte avec précision, mais, examinant successivement l'auteur, la date, les destinataires quand il s'agit des épîtres, le caractère et le contenu de chaque livre, il oriente parfaitement le lecteur sur les questions très controversées que soulèvent ces différents points. On ne peut dire que M. L. Pullan prétende apporter beaucoup de neuf, ni qu'il croie devoir ajouter des hypothèses nouvelles à toutes celles que l'on a déjà présentées. Au contraire, et c'est un avantage pour les débutants auxquels il s'adresse, il est en général très réservé à l'égard des solutions aventureuses que la critique accumule depuis un siècle et qui souvent se détruisent les unes les autres. Il représente, avec la grande majorité

des savants anglais, l'école que l'on appelle traditionnelle, et incline aux conclusions modérées. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il ignore le mouvement scientifique contemporain, — on s'aperçoit aisément qu'il connaît les travaux allemands les plus récents, — ni qu'il y soit systématiquemeut hostile, mais il est prudent et demande des preuves sérieuses pour s'écarter de l'opinion ancienne. Dans la question des évangiles synoptiques, il est nettement avec les critiques pour l'antériorité de Marc, dont dépendent, en partie au moins, Matthieu et Luc, et il repousse, avec les plus récents d'entr'eux, l'hypothèse d'un Proto-Marc. L'épître aux Hébreux, qui n'est sans doute pas de saint Paul, est pour lui l'œuvre de Barnabé : il est certainement plus prudent de dire, avec Origène, qu'on n'en sait rien du tout. Mais il tient toujours l'épître de saint Jacques pour le texte le plus ancien du Nouveau Testament et en place la rédaction, avec Renan (*L'Antechrist*, p. 52 s.), vers l'an 50. Il croit, avec Renan aussi, à l'authenticité de la *I^a Petri*, mais peut-être aurait-il pu reconnaître plus résolument que la 2de épître attribuée à saint Pierre ne peut pas être du même auteur que la première. En tous cas, il résume chaque fois avec soin les arguments présentés dans chaque sens, de façon à aider le lecteur à se faire une opinion personnelle. Nous ne pouvons que souhaiter à cet excellent ouvrage tout le succès qu'il mérite.

III. La tâche méritoire de réunir d'une façon commode ce qui reste des évangiles non canoniques a été tentée plusieurs fois déjà. Récemment encore M. Nestle a donné comme supplément à l'édition du Nouveau Testament de M. v. Gebhardt (7e édit., Leipzig, Tauchnitz, 1896, in-8°), un très utile fascicule du même format contenant, outre une collation du fameux codex D de Cambridge, un choix de *Dicta salvatoris agrapha* (c'est-à-dire non recueillis par un des quatre évangélistes) et des *Evangeliorum deperditorum fragmenta* (*Novi Testamenti graeci supplementum*, Leipzig, Tauchnitz, 1896). La collection de M. E. Preuschen est plus complète, elle a tenu compte des versions syriaques et arméniennes, quand il s'en est rencontré, elle donne les fragments de Papias et d'Hégésippe, ainsi que les citations des évangiles que l'on trouve dans les *Homélies Clémentines*; enfin elle y joint une bibliographie assez complète, et termine par une traduction littérale en allemand de tous ces fragments. C'est là une addition bien commode, car elle tient presque lieu d'un commentaire pour ces débris qui, séparés de leur contexte, ne sont pas toujours intelligibles à première vue. Cette publication d'une vraie valeur scientifique, pourvue de bonnes tables, d'index des citations et des noms propres, est d'une exécution typographique extrêmement élégante. On peut prédire qu'elle rendra de grands services; elle est indispensable à tous ceux qui étudient le Nouveau Testament. Son prix la met à la portée de tous les travailleurs.

Il sera facile dans une seconde édition, qui ne peut tarder, de faire disparaître les fautes d'impression assez nombreuses qui déparent les textes grecs, et même les latins.

M. Jacques.

Pauly's **Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft,** *herausg. von* Georg Wissowa. Siebenter Halbband, Stuttgart, Metzler, 1900, 1632 col.

Un avertissement placé en tête de ce volume est destiné à calmer les appréhensions des esprits pessimistes qui craindraient de voir la *Realencyclopädie* prendre des proportions gigantesques et ne jamais s'achever. Bien que les trois premiers volumes et demi ne nous conduisent pas au bout de la lettre C, on calcule que l'ouvrage n'en comprendra pas plus que dix. On espère pouvoir publier désormais un demi-volume par an, ce qui permettrait de venir à bout du reste de l'entreprise en une douzaine d'années. Ce dictionnaire condense une telle masse de renseignements et représente un travail si étendu, qu'on peut équitablement lui accorder un supplément de quelques feuilles et un répit de quelques semestres. Il sera donc achevé vers 1912 ou 1915. Le premier tome porte le millésime de 1894. Il est sûr que certaines pages ne seront plus *up to date* quand le dernier fascicule paraîtra. Pour remédier à cet inconvénient inévitable, l'éditeur annonce la publication prochaine d'additions et corrections. Peut-être eût-il mieux valu retarder encore leur impression, pour ne pas avoir comme dans le *Corpus inscriptionum* une série de suppléments se greffant les uns sur les autres, où le lecteur pressé — celui qui consulte surtout un dictionnaire — risque de s'égarer.

Le nouveau tome, comme les précédents, possède ces qualités solides, qui font de la *Realencyclopädie* un répertoire de premier ordre et un arsenal d'érudition où chacun trouve à s'équiper. A la vérité, ceux que l'histoire de la Grèce préoccupe uniquement, ne parcourront pas ces huit cents pages sans quelque déception : — ils auront à la lettre K de quoi se dédommager. De *Claudius* à *Cornificius* ce ne sont guère que des mots latins qui se succèdent. Seuls, quelques écrivains helléniques de l'époque impériale, comme *Clément de Rome* et *Clément d'Alexandrie*, dont nous parle très pertinemment M. Jülicher, ont dû à leur nom italique de figurer ici. La remarquable description de *Constantinople*, par M. Oberhummer, excellent guide topographique dans la grande cité médiévale, nous conduit aussi sur le domaine de l'hellénisme. Mais dans son ensemble c'est aux hommes et aux choses de Rome que ce volume est consacré.

Rome est la patrie du droit et c'est en effet au droit et à l'adminis-

tration de Rome qu'est réservée la part du lion. Certains articles constituent de véritables monographies, dont on ne trouverait nulle part l'équivalent. Ainsi M. Cichorius a réuni ici [col. 231-356], comme il l'avait fait précédemment pour les *Alae*, tous les renseignements que nous possédons sur l'existence de chacune des *Cohortes* de l'armée. A propos des *Collèges*, M. Kornemann résume en cinquante pages, tout en l'élargissant, le sujet qu'a exposé en détail chez nous M. Waltzing, et, s'occupant des *Colonies* (col. 511-588), il dresse les listes de toutes les villes fondées sous la république et sous les empereurs. Le même savant, auquel ressortissent les affaires extra-italiques, a parlé en excellents termes des assemblées provinciales (*Concilium*) et des circonscriptions judiciaires (*Conventus*). Les corps politiques et les magistrats urbains sont aussi l'objet de sérieuses études. Il suffira, pour en montrer l'importance, de citer les rubriques *Comitia* et *Consilium* (Liebenam), *Consul* (Kübler) [1], *Coercitio* (Neumann). M. von Premerstein a fait preuve d'originalité en traitant de la clientèle (*Clientes*) et des actes officiels (*Commentarii*). M. Seeck s'est réservé l'organisation postérieure à Dioclétien ; il a su exposer avec lucidité la question compliquée du *Colonat*, et au mot *Comes* il passe en revue cent et quatre fonctionnaires ayant porté ce titre. *Codicilli* du même auteur, appartient moins au droit public qu'au droit privé.

Sur ce nouveau domaine, la richesse d'informations n'est pas moindre. M. Jörs a donné sur les codes des lois (*Codices*) un aperçu qui pourra suffire à orienter les philologues [2]. Dans la foule de notices qui expliquent les termes juridiques, il est difficile de faire un choix. Énumérons quelques-unes des plus développées : *Coemptio*, *compensatio*, *concubinatus*, *condicio*, *consensus* [Leonhard], *cognitio* [Wlassak], *condictio*, *confessio*, *contumacia* [Kipp].

L'histoire politique aussi est dignement représentée par une série d'empereurs et de personnages illustres, Nerva [*Cocceius* par Stein], tous les *Constantin* et les *Constance* [3], les *Clodii*, parmi lesquels Albin, le compétiteur de Septime Sévère [von Wotawa], Clodius Pulcher, l'adversaire de Cicéron [Fröhlich], Pupien, qui régna cent jours en 238 [Stein], le stoïcien Thraséa, victime de Néron [Kunnert]. Trois cent

---

1 Il est regrettable qu'on n'ait pas reproduit à ce propos ses fastes consulaires. Ils ne devraient pas manquer dans un livre de référence comme l'Encyclopédie.

2 Je m'étonne qu'on n'y trouve pas annoncée la nouvelle édition du Code Théodosien que va publier M. Mommsen.

3 L'article sur Constantin-le-Grand m'a paru, par exception, insuffisant. Moins de sept pages (col. 1013-1026) pour son règne, alors que M. Seeck en consacre vingt-cinq à son fils Constance, c'est vraiment peu.

cinquante colonnes sont réservées à quatre cent soixante-deux *Cornelii*. Parmi les membres de la *gens Cornelia*, « à laquelle appartiennent environ un quart des *principes senatus* et des grands pontifes connus », la place d'honneur appartient comme il convient, aux Scipions [Münzer et Henze] et à Sylla [Fröhlich]. Plusieurs tableaux généalogiques permettent de ne point se perdre dans la filiation compliquée de la puissante famille patricienne.

Outre *Tacite*, le mieux partagé de tous [Schwabe], plusieurs autres écrivains sont des *Cornelii* : *Fronton* [Brozska], *Gallus* [Stein et Skutsch] *Labéon et Népos* [Wissowa]. D'autres contributions importantes à l'histoire de la littérature latine sont fournies par M. Gensel pour *Coelius Antipater*, l'annaliste de la deuxième guerre punique, par M. Brozska pour *Cornificius* le rhéteur, par M. Skutsch [1] pour *Corippe*, cet épigone de la poésie épique latine.

Aux autres branches des études anciennes il n'est échu dans ce tome qu'une part minime. Il y aurait cependant injustice à ne pas signaler les articles de M. Wissowa (*Competalia*, *Consecratio* etc.) et de M. Aust (*Concordia* etc.), sur la religion romaine. M. Hülsen, spécialiste, s'il en est, a rédigé une multitude de brèves mais substantielles notices sur la topographie de Rome et la géographie de l'Italie, et M. Mau a eu l'occasion de nous prouver de nouveau sa connaissance détaillée de l'industrie et de la vie privée des anciens. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour apprendre comment ils se chaussaient (*Coriarius*), comment ils festoyaient (*Convivium*) et comment ils s'égayaient après boire (*Comissatio*).

F. C.

Eduard Kammer. **Ein aesthetischer Kommentar zu Homers Ilias.** 2e éd. Paderborn, Schoeningh. 1901. 346 pp. 4 marks.

Ce livre s'adresse au grand public, et l'on voit que l'auteur s'est fort appliqué à en soigner la forme et le style. Il a réussi à satisfaire le goût de ses compatriotes, puisqu'il vient d'obtenir en Allemagne les honneurs d'une seconde édition. Si j'osais émettre un avis sur le côté littéraire de l'ouvrage, je dirais que le morceau qui me plaît le moins est la première partie, où l'auteur fait un résumé de l'Iliade, en essayant de donner à son exposé une couleur homérique. Agamemnon y est sans cesse appelé *der Oberkönig*, terme qui n'a pas l'excuse

---

1 La discussion d'ailleurs intéressante à laquelle M. Skutsch se livre à propos de la *Consolatio ad Liviam* eut été mieux à sa place, nous semble-t-il, dans une revue philologique que dans un dictionnaire.

d'être la traduction d'une expression grecque correspondante, et qui pourrait bien faire penser à des formations modernes quelque peu vulgaires. Nestor est *der helltönende Redner;* il est parlé des *hauptumwallten Achaier*, et l'on rencontre ainsi bon nombre de termes dont je croyais que des critiques récents avaient fait passer la mode en Allemagne.

Ce sont des raisons de goût et des considérations esthétiques qui guident M. Kammer dans sa reconstruction d'une Iliade primitive. C'est dire qu'il opère avec des critères au sujet desquels toute discussion est sinon impossible, du moins inutile. A titre d'exemple des résultats contradictoires où mène forcément un pareil genre de critique, je signale que M. Kammer considère tout naturellement comme primitive à peu près toute la première partie du second chant (*ὄνειρος* et *διάπειρα*). Or on sait qu'il n'y a peut-être pas de morceau de l'Iliade qui ait causé plus d'embarras aux défenseurs de l'unité.

L'étude générale que l'auteur consacre au poème témoigne d'une érudition abondante; surtout elle se distingue par une sympathie et par une admiration pour Homère dont la sincérité finit par gagner le lecteur. La théorie de Rohde sur le culte des âmes dans l'Iliade donne lieu à quelques objections dont certaines m'ont paru dignes d'attention.

L. P.

F. Stählin. **Die Stellung der Poesie in der platonischen Philosophie.** Munich, Beck, 1901. 68 pp. 2 marks.

La pensée de Platon est presque partout difficile à saisir; elle s'offre sous des aspects changeants qui déconcertent notre lourdeur moderne; nous avons mille peines à la suivre et à la retrouver à travers les finesses d'un style qui exprime tour à tour et avec une égale facilité le familier, le sublime, la gravité, l'ironie, et une infinité de nuances intermédiaires où il semble se jouer de l'embarras du lecteur. Sur les questions relatives à la poésie, les réponses de Platon sont particulièrement originales et multiples, mais elles sont aussi particulièrement difficiles à concilier. M. Stählin vient de s'attaquer à cette tâche où de nombreux travaux antérieurs lui avaient préparé la voie.

Il expose avec clarté et méthode en quel sens il faut entendre la définition si féconde de la poésie comme une imitation, et comment il convient d'atténuer la sévérité du jugement de Platon sur les poètes en tenant compte des nécessités de sa polémique avec Antisthène. Pour compléter la notion platonicienne de la poésie, il faut ajouter à l'idée de l'imitation celle d'une sorte d'intuition ou d'inspiration poétique que Platon appelle enthousiasme. Qu'elle procède de l'imitation ou de

l'enthousiasme, la poésie n'est pas une science. De là aussi la place inférieure que Platon lui attribue dans sa *République;* sa théorie générale des idées et ses conceptions morales l'obligent à la subordonner à la surveillance de la philosophie. Je remarque en passant que M. Stählin défend par d'excellents arguments l'authenticité de l'*Ion* que l'on n'aurait jamais dû mettre en doute. Il me paraît moins certain que le rapsode Ion soit un masque derrière lequel se cache Antisthène. Je crains qu'on ne se laisse aller trop loin dans cette chasse aux allusions à Antisthène commencée par Dümmler et qui vient d'être poussée jusqu'à la dernière exagération dans le livre de Joël, *der echte und der Xenophontische Sokrates.*

M. Stählin se meut avec aisance parmi la complexité des données platoniciennes, et à beaucoup d'égards son travail marque un progrès dans notre connaissance d'un sujet profondément intéressant. Il connaît trop bien cependant la difficulté de la question pour s'attendre à ce qu'on lui donne raison sur tous les points. A titre d'exemple, je voudrais faire des réserves sur son opinion que Platon, cédant à la manie de son temps, s'est laissé aller à admettre sérieusement l'interprétation allégorique des poètes. Quoi qu'en dise l'auteur, je pense que tout spécialement le passage du *Phèdre* 229 montre très bien que Platon jugeait cette méthode à sa juste valeur. Assurément Platon se plaît souvent à projeter chez les poètes ses propres idées, mais c'est toujours consciemment et avec une certaine ironie qu'il fait de ces interprétations anachroniques, et il n'est jamais dupe lui-même d'un procédé dont il sent l'artifice. Par exemple, pour l'endroit du *Banquet* (180A) où il est fait allusion aux rapports d'Achille et de Patrocle, M. Stählin semble oublier que le passage se trouve dans le discours de Phèdre qui n'est tout entier qu'un pastiche et un persiflage.

L. P.

Demosthenes on the Crown, *with critical and explanatory notes, an historical sketch and essays,* by W. W. Goodwin. Cambridge, University Press, 1901. xii-368 pp. in-8°. Cart. Prix : 14 sh.

Le nom de M. W. W. Goodwin est bien connu des hellénistes. Ils doivent au savant philologue un des meilleurs traités de syntaxe qu'ils possèdent (*Syntax of the moods and tenses of the greek verb.* Nouvelle édition. Londres, Macmillan, 1889, in-8°) et une série d'excellents travaux de grammaire. L'édition du plus célèbre des discours de Démosthène qu'il leur donne maintenant est digne en tous points de sa réputation et comptera parmi les plus utiles. Ce n'est pas un

mince honneur pour le livre de M. W. Goodwin qu'il appelle comme tout naturellement la comparaison avec les beaux volumes de M. H. Weil (*Les harangues et les plaidoyers politiques de Démosthène*. 3 vol. in-8°. Paris, Hachette), ce modèle des *éditions savantes*, et qu'il ne la craint pas. Avec un commentaire plus développé que celui de l'éditeur français, c'est la même prudence critique dans l'établissement du texte, le même goût sûr et discret dans les notes exégétiques, la même étendue d'information historique.

Pour la constitution du texte, l'auteur s'est tenu le plus près possible du fameux ms. Σ, n° 2934 de la Bibliothèque Nationale, surtout quand ses leçons sont appuyées de l'autorité du *Laurentianus* (LVI, 9, n° 136). C'est dire qu'il rejette résolument la plupart des corrections de Blass, comme aussi les athétèses que lui suggèrent ses théories rythmiques. Mais l'apparat critique très bien disposé relève avec soin les leçons de dix mss. importants choisis pour représenter les différentes classes et les différents états du texte, et pris dans l'énorme collection de Vœmel. Le principal intérêt de ces notes critiques, il faut le reconnaître, est de nous montrer à l'évidence de quel mince secours nous sont les autres mss. en regard de l'autorité de Σ, surtout quand il est d'accord avec le *Laurentianus*. Nous pouvons, en outre, y suivre de près tous les aspects que prend la corruption d'un texte dans des manuscrits inférieurs, et c'est là, pour qui sait lire une collection de variantes, une excellente leçon de critique que nous ne saurions trop recommander aux débutants. Il va de soi que l'auteur a noté aussi les principales corrections, presque toujours inutiles d'ailleurs, qu'ont proposées les éditeurs modernes.

Le commentaire explicatif est un modèle du genre. Abondant sans prolixité dans les passages difficiles et quand il s'agit d'établir nettement des nuances délicates, il est en général serré et concis sans cesser d'être clair. M. W. Goodwin a donné des soins tout particuliers à l'interprétation grammaticale. Il est ici sur un terrain qu'il connaît admirablement, et sa profonde connaissance de la syntaxe grecque, son sens très aiguisé de la langue lui permettent sur plus d'un point de préciser, de compléter ou de rectifier ses devanciers. Désormais il ne sera plus possible d'étudier le *Discours pour la Couronne* sans tenir le plus grand compte de tout ce que l'éditeur américain a accumulé là d'observations fines et de rapprochements ingénieux.

A la suite du texte, l'éditeur a placé un excellent résumé (pp. 229-307) des événements, depuis l'accession de Philippe au trône de Macédoine (359 av. J.-C.), jusqu'à la bataille de Chéronée (338). C'est un chapitre d'histoire, très clair et très bien présenté, et qui rendra de grands services aux lecteurs, par la façon étroite dont il est rattaché au commentaire. Viennent enfin, sous le nom d'*Essays*, une analyse du

discours et des notes développées sur la γραφὴ παρανόμων, sur les procès intentés à Ctésiphon, à Eschine, à Philocrate, etc., enfin sur les manuscrits et sur la stichométrie.

M. W. Goodwin n'a pas cru devoir s'abstenir de donner hautement son avis sur la question du patriotisme de Démosthène, dans sa politique de résistance irréconciliable à Philippe, et nous ne saurions trop le louer de l'attitude très nette qu'il a prise. Il lui semble que le temps est passé où l'on pouvait demeurer neutre dans cette discussion. « Je ne puis comprendre, ajoute-t-il (p. IX), que quiconque connaît et vénère les traditions d'Athènes et tout ce que cette ville représente dans la longue lutte des libres institutions contre la tyrannie, puisse lire la dernière attaque d'Eschine et la réponse de Démosthène, sans sentir que c'est Démosthène qui est le vrai patriote et le véritable homme d'état, que c'est lui qui a à cœur les plus grands intérêts de sa patrie et défend ses plus nobles traditions, tandis qu'Eschine apparaît d'abord comme un traître, puis comme un allié avoué (sinon acheté) de Philippe. Que la résistance au roi de Macédoine ait échoué, cela ne peut-être reproché ni au patriotisme ni à la politique de Démosthène. Qui pourrait, en ce moment même, relire son appel pathétique et éloquent à la postérité (§§ 199-208), sans se rendre compte qu'Athènes aurait été indigne de son glorieux passé, si elle s'était soumise à Philippe sans lutter pour la liberté, eût-elle même prévu Chéronée avec toutes ses conséquences? La conduite d'Athènes était clairement tracée; plus clairement encore celle de Démosthène. »

Ce sont de belles et nobles paroles. Elles sont bonnes à répéter, quand de graves historiens comme Droysen, on sait dans l'intérêt de quelle politique, n'ont pas craint d'attaquer violemment l'illustre orateur athénien. Mais ne semble-t-il pas que la langue dans laquelle elles sont écrites leur donne comme un son particulièrement mélancolique?

CHARLES MICHEL.

J. BIDEZ, **Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes** (*Université de Gand, Recueil de travaux publiés par la faculté de philosophie et lettres,* 25e *fasc.*). Gand, 1900, XLVIII-33 pp.

Les fouilles qui se multiplient en Égypte vont sans doute donner un regain de popularité aux vieux solitaires de la Thébaïde. Cette année même, tout Paris est allé curieusement examiner dans une vitrine du Musée Guimet la dépouille d'un anachorète chargé de fers sous sa robe de bure, et, à côté de lui, la momie d'une femme enveloppée d'étoffes brillantes — restes supposés de l'ascète Sérapion et de la

courtisane Thaïs. Bien d'autres moines attendent encore à la lisière du désert que la pioche du fellah vienne troubler leur sommeil de quinze cents ans. L'exploration des antiques nécropoles chrétiennes ramène l'attention sur la littérature hagiographique de l'Égypte, et, en éditant deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes, M. Bidez a ainsi, sans le prévoir, écrit presque un livre d'actualité.

Le texte de l'une de ces versions est établi d'après cinq manuscrits, dont trois sont du X[e] ou XI[e] siècle, l'autre d'après deux manuscrits, un *Patmiacus* du XI[e] siècle et un *Parisinus* du XII[e], qu'une traduction copte et une traduction syriaque, servent à contrôler. La recension est faite avec cette conscience scrupuleuse qui distingue les travaux de M. Bidez et l'on peut considérer son édition comme à peu près définitive.

Même le lecteur profane pourra prendre quelque plaisir aux aventures de S[t] Antoine traversant le désert pour aller rejoindre celui qui lui donna l'exemple de la vie monastique, mais l'intérêt principal de la nouvelle publication réside dans l'introduction critique qui précède les deux biographies. Nous possédons une vie latine de Paul de Thèbes composée par S[t] Jérôme vers 376. Le premier texte publié par M. B. en est une traduction, peut-être contemporaine de S[t] Jérôme. La deuxième vie est un remaniement très libre de cette traduction : Le style est simplifié, la langue vulgarisée, pour rendre cette œuvre d'édification plus accessible au public d'humbles moines, auquel elle était avant tout destinée. Ce remaniement, qui est antérieur au VI[e] siècle, est la source des traductions orientales (copte, syriaque, arabe). Il existe enfin une dernière vie grecque de Paul de Thèbes, vie qui paraît avoir fait partie du recueil de Siméon Métaphraste et qui dérive aussi de la première version. En résumé, tous les documents qui nous racontent le peu que nous savons du premier des solitaires de la Thébaïde, remontent au récit de S[t] Jérôme, et cette biographie latine — encore mal éditée — est la seule dont les historiens doivent tenir compte.

Nous aurions été tentés de reprocher à M. Bidez d'avoir démontré surabondamment des faits manifestes et de s'être attardé à multiplier des preuves de détail qui sembleraient superflues. C'est donc avec quelque surprise que nous avons vu ses conclusions contestées récemment dans un article où M. l'abbé Nau défend avec un grand appareil d'érudition une opinion exprimée autrefois incidemment par lui [1]: Le prétendu remaniement de la version grecque serait en réalité le texte original dont S[t] Jérôme s'est servi pour sa biographie. M. Nau, qui

---

1 *Analecta Bollandiana*, t. XX, p. 121 ss.

semble ne pas avoir une idée très nette de ce qu'on entend par des archétypes, a cru que les lettres qui représentent ces manuscrits, désignaient des rédactions supposées du texte, et pour éliminer ces inconnues il a eu recours a une série d'hypothèses invraisemblables. Nous ne pensons pas que cette solution algébrique puisse se faire accepter d'aucun philologue [1].

F. C.

G. Curcio. **Le opere retoriche di M. Tullio Cicerone, studio critico.** Acireale, Tipografia dell' Etna, 1900. iv-222 pp. in-8°. Prix : 4 fr.

La rhétorique n'est pas en bon renom aujourd'hui. On la regarde volontiers comme une sorte de scolastique puérile et pédantesque, plus propre à rétrécir et à fausser l'esprit qu'à le former, comme une branche morte qui dépare la luxuriante végétation de l'art et qu'il serait temps de séparer du tronc. Aussi fallait-il à M. Curcio un certain courage pour consacrer tout un livre à une matière qui n'est guère en faveur auprès du public, et qui d'ailleurs a par elle-même un caractère sèchement abstrait. Ajoutons que l'auteur a traité son sujet au point de vue purement technique et n'a point cherché à dissimuler les épines sous des fleurs.

Il s'est proposé de reconstituer la doctrine de Cicéron sur la rhétorique, d'en marquer la genèse et l'évolution, et d'en signaler les rapports avec les théories des rhéteurs grecs.

Dans trois chapitres préliminaires. il étudie : 1° la rhétorique en Grèce depuis les origines jusqu'à Hermagoras; 2° les stoïciens et Hermagoras ; 3° les origines de la rhétorique à Rome et la *Rhétorique à Hérennius.*

Le terrain ainsi préparé, il aborde l'œuvre de Cicéron et passe suc-

---

1 Les conjectures philologiques de M. Nau sont parfois étranges : Dans un passage de son récit, St Jérôme nomme deux disciples de St Antoine, Amathas et Macaire, *Ἀματὰς καὶ Μακάριος.* Un copiste a écrit, au lieu du *Ἀματὰς, ἅμα* et a pris *μακάριος* pour un adjectif. L'auteur du remaniement ne comprenant plus la phrase, l'a transformée en rendant approximativement le sens. C'est un processus connu. M. Nau suppose au contraire que *Ἀματὰς καὶ Μακάριος* sont une corruption de *ὁ μακάριος ἀββᾶς* — mots qu'il introduit arbitrairement dans le texte! — Nous avons reçu au moment où cette note était déjà composée, un excellent travail de M. l'abbé Van den Ven sur *St Jérôme et la vie du moine Malchus le Captif,* où il montre incidemment (p. 102, n. 3) toute la faiblesse des arguments de M. Nau.

cessivement en revue le *De inventione*, le *De oratore*, le *Brutus*, l'*Orator* (avec le *De optimo genere oratorum*), les *Topica* et les *Partitiones oratoriae*.

Il serait impossible d'entrer ici dans le détail des questions épineuses discutées par le savant italien. Nous nous en tiendrons à quelques remarques qui intéressent l'histoire littéraire.

M. C. réduit à sa juste valeur la *Rhétorique à Hérennius*, trop exaltée par Mommsen aux dépens de Cicéron. « L'auteur, dit-il (p. 62), n'a point réussi à nous donner un traité d'un caractère pratique et bien romain, comme l'a fait plus tard Cicéron avec le *De oratore*, et il n'a pas réussi davantage à composer un manuel rhétorico-philosophique, comme l'avait fait Aristote. »

On sait que le *De Inventione* de Cicéron offre avec la *Rhétorique à Hérennius* de nombreuses ressemblances. Selon M. C., ces ressemblances proviennent de ce que Cornificius [1] et Cicéron ont puisé tous les deux à une source commune, qui était un cahier de rhétorique rédigé en latin. Cicéron n'a pas emprunté à Cornificius la triple division de l'exorde par insinuation : les deux textes ne coïncident pas exactement, et l'innovation dont se vante l'auteur de la *Rhétorique à Hérennius* consiste tout simplement dans un léger changement apporté à la terminologie usuelle.

Le *De oratore* est le premier ouvrage didactique où Cicéron, mûri par l'âge et par l'expérience, révèle sa personnalité. On y rencontre une chose nouvelle : une *méthodologie* de l'art oratoire. Sans doute la méthodologie n'était pas ignorée des Grecs; mais Cicéron a eu le grand mérite de lui donner de larges développements et une empreinte vraiment romaine. Il s'est efforcé de concilier les théories des philosophes et celles des rhéteurs. A ce propos, M. C. retrace, en s'inspirant du beau livre de M. H. von Arnim sur *Dion de Pruse*, les curieuses péripéties de la querelle qui éclata entre les représentants de la philosophie, d'une part, et ceux de la rhétorique pure, de l'autre. Il caractérise fort bien l'attitude que Cicéron prit dans ce débat, et démontre que, contrairement à ce qu'a prétendu M. von Arnim, ses conceptions lui appartiennent en propre. La partie technique du *De oratore* est moins originale que la méthodologie, et cela n'a rien d'étonnant, la matière ayant été épuisée par les Grecs. Cicéron s'est contenté de fondre tant bien que mal les théories d'Aristote avec celle d'Hermagoras.

---

1 M. C. tient l'attribution à Cornificius de la *Rhétorique à Hérennius* pour vraisemblable, tout en reconnaissant que certains points restent douteux (p. 50-51).

Le *Brutus* et l'*Orator* fournissent à M. C. l'occasion de revenir sur la question du néo-atticisme, qu'il avait traitée dans sa dissertation *De Ciceronis et Calvi reliquorumque Atticorum arte dicendi quaestiones* (Acireale, 1899). Les idées qu'il développe étant essentiellement les mêmes que celles qu'il avait précédemment exprimées, nous nous bornons à renvoyer à notre compte rendu de la dissertation latine (*Revue*, t. XLIII [1900] p. 108-111). Ses analyses sont du reste fines et judicieuses, et il met bien en relief le caractère polémique des deux ouvrages de Cicéron. — Au sujet de la composition de l'*Orator*, il émet une hypothèse originale : Cicéron aurait d'abord composé deux petits traités, l'un sur le style, l'autre sur le nombre oratoire; puis il les aurait réunis en insérant entre les deux le portrait du parfait orateur, qui a donné son titre à l'ouvrage. Cette hypothèse, habilement présentée, a l'avantage de rendre compte d'une partie des défauts que la critique reproche à l'*Orator*.

La source des *Topica* donne lieu à controverse. Cicéron lui-même, dans l'introduction de son opuscule, déclare qu'il exposera à son ami Trebatius la théorie d'Aristote. Or cette assertion n'est pas conforme à la réalité. M. C. cite les diverses solutions proposées pour expliquer cette contradiction, sans se prononcer nettement en faveur de l'une ou de l'autre. Il montre les rapports qui unissent les *Topica* aux ouvrages antérieurs de Cicéron sur la rhétorique : le grand orateur n'a rien changé à la doctrine du *De oratore*, mais il l'a approfondie et perfectionnée.

Restent les *Partitiones oratoriae*. Malgré le témoignage de Quintilien, M. C. en rejette l'authenticité, qui avait été déjà révoquée en doute au XVI[e] siècle par Angelo Decembrio. Cette espèce de catéchisme ne ressemble en rien, pour la forme, aux autres dialogues cicéroniens, et, pour le fond, présente des caractères sensiblement différents de ceux des ouvrages authentiques : on n'y retrouve point les idées chères à Cicéron, celles auxquelles il attachait la plus grande importance; les divisions y sont tout autres, et la nomenclature n'est point basée sur les mêmes principes; etc. D'après M. C., les *Partitiones oratoriae* sont l'œuvre d'un rhéteur un peu postérieur à Cicéron, qu'il a résumé à sa manière. Les arguments de M. C. ne nous semblent pas tous d'égale valeur, mais il en est qui méritent d'être pris en sérieuse considération.

Le livre de M. C. est indispensable pour l'étude des œuvres de Cicéron sur la rhétorique. C'est un travail solide, plein de vues personnelles et de discussions intéressantes; l'exposé est aussi clair que le comportait la nature du sujet, et des tableaux facilitent l'intelligence des passages particulièrement ardus. — Les fautes d'impression sont malheureusement assez nombreuses.

P. THOMAS.

I. **Proses d'Adam de St. Victor**, par Legrain. Desclée, 1899. **Odes choisies d'Horace**, par Baelde et Legrain. Desclée, 1900.

II. **Proses d'Adam de St. Victor et Odes d'Horace**, par Baelde, Guillaume et Legrain. 1 vol. Desclée, 1900. Partie du maître.

Ces deux volumes font partie de la *Collection des classiques latins comparés*, publiée sous la direction de M. l'abbé Guillaume : cette mention suffit pour en caractériser l'esprit et la méthode. Comme cet ouvrage est destiné à l'enseignement, ce n'est pas seulement sa valeur scientifique qui est en cause, mais aussi son opportunité pédagogique.

Disons-le immédiatement : MM. Legrain et Baelde ont fait consciencieusement leur travail d'éditeur; leur livre produit une bonne impression. Il est difficile de juger de la valeur scientifique du texte d'Adam de St. Victor, mais il n'en va pas de même de celui d'Horace. Bien que les auteurs n'aient pas cru devoir justifier les leçons adoptées, on peut se convaincre qu'ils sont au courant et qu'ils n'ont pas fait réimprimer le premier texte venu. Le commentaire, basé sur les meilleures éditions allemandes, est excellent et ne laisse passer inaperçue aucune difficulté [1]. L'explication d'Adam de St. Victor est au moins aussi soignée que celle d'Horace et a dû coûter beaucoup plus de peines à l'auteur. Il y a là beaucoup d'érudition et le résultat de recherches étendues. Aucune critique de détail ne diminuerait la valeur de ce travail.

Chaque œuvre est précédée d'une étude littéraire, l'une, celle sur Adam de St. Victor, par M. l'abbé Guillaume, l'autre, celle sur Horace poète lyrique, par M. Baelde.

La première, production d'un esprit enthousiaste et convaincu, me paraît manquer de mesure : « d'une grande pureté, d'une élégance poussée parfois jusqu'au raffinement, son style se fait surtout remarquer par une précision qu'aucun écrivain peut-être n'a égalée, même aux plus beaux âges de la littérature. » L'enthousiasme et l'admiration de M. l'abbé Guillaume ne proviendraient-ils pas de ce que le poète chante des mystères et des événements chers au critique, et ses convictions ne le portent-elles pas à trop d'indulgence envers celui qu'il nomme « le grand méconnu »? Je le crains. Les proses d'Adam laisseront froids beaucoup de lecteurs. La poésie religieuse ne convient pas à tout le monde, non plus que le symbolisme. Or, le symbolisme abonde dans

---

1 Beaucoup de citations grecques sont mal accentuées p. 52 *Ζεύς πατήρ;* p. 54 *χρή* pour *χρῆ;* p. 84 *ὅσσοι νυν* pour *νῦν*, etc.

cette poésie du moyen âge. « La poésie, dit encore M. Guillaume, réside avant tout dans la pensée : comme la vérité, elle est de tous les temps et de tous les pays.... La vraie poésie n'est point celle qui se borne à caresser l'oreille, à charmer l'imagination, à remuer le cœur, à mettre en jeu les passions, mais c'est celle qui, s'adressant à tout l'homme, s'empare de ses puissances, non pour les intéresser seulement, mais pour les élever... » Bien. Comment les proses d'Adam de St. Victor répondraient-elles à cette définition, et comment des sujets tels que la *Circoncision*, *Pâques*, l'*Ascension*, la *Trinité*, *St. Étienne*, *St. Thomas*, *St. Vincent*, la *Purification*, etc., etc., pouvaient-ils être de tous les pays et remuer le cœur de tous les hommes? Je tiens pour sincère le lyrisme de M. l'abbé Guillaume : je me borne à constater qu'il n'est pas donné à tout le monde de le partager. « Les œuvres d'Adam de St. Victor sont des cantiques, dit le P. Delaporte [1], de fort beaux cantiques. — Les chrétiens cultivés, les rhétoriciens et philosophes des collèges catholiques, peuvent lire les plus beaux dans l'*année liturgique* de Dom Guéranger. Ce sont d'excellentes lectures de piété; ce ne sont point des modèles classiques. — Ce ne sont point là les poèmes initiateurs devant lesquels la jeunesse prononcera, dans l'enthousiasme, le *Et moi aussi!* de l'artiste. Ils pourront émouvoir, faire réfléchir ou pleurer, à la chapelle; mais ce ne sont point les chefs-d'œuvre qui éveillent dans les jeunes âmes, touchées de l'influence secrète, le *mens divinior* ou qui remplissent d'un chant frémissant l'*os magna sonaturum*. »

Cette protestation de l'éminent jésuite nous conduit au cœur même de la question : Adam de St. Victor doit-il, peut-il être lu dans *nos* classes?

Ce serait le moment peut-être de se souvenir de Carnéade et de l'antinomie de la sagesse et la justice : la justice qui m'oblige de dire *non*, la sagesse qui me conseillerait de dire *oui*. Mais il y a tant de sages! Soyons plutôt juste et disons avec le P. Delaporte : « La place des chants liturgiques est à l'église et non point dans une classe de littérature [2]. »

Je comprends, à merveille, qu'on fasse lire un écrivain de ce genre dans un établissement libre, d'un caractère nettement — non point religieux seulement — mais catholique. Auditoire et professeurs ont les mêmes croyances et les mêmes aspirations; nul donc n'y peut être blessé dans ses convictions religieuses. « La classe n'est point *neutre* dans une maison catholique, dit M. Delaporte [3]; c'est une école de foi

---

1 *Les classiques païens et chrétiens.* Paris, 1894, p. 162.
2 *Op. cit.*, p. 162.
3 *Op. cit.*, p. 131.

tout aussi bien qu'un cours de belles-lettres ou de grammaire. »

Et cependant, il est assez connu que beaucoup d'éducateurs catholiques répugnent à cette innovation. « Chaque chose en son temps; les classes ne doivent pas être des catéchismes.... l'étude d'une langue, d'une littérature, d'une grammaire, d'un classique, est une chose; l'étude de la religion est une autre chose [1]. »

Le pape Pie IX disait : « Je ne suis pas de l'avis de votre *Monsignor* Gaume. Il faut apprendre le latin chez ceux qui le savaient [2]. » C'est encore l'avis des jésuites, et on comprend l'émoi des Pères à qui l'on voudrait imposer des écrivains, chrétiens, il est vrai — mais d'une latinité plus que suspecte. M. Guillaume n'admet pas leurs objections. « Est-il vrai, dit-il p. VII de l'Introduction, que la langue d'Adam n'est pas toujours pure? Oui, si pour être pur, son latin doit être entièrement calqué sur celui d'Horace ou de Cicéron : ce qui est absurde. Non, si avec les critiques sérieux d'aujourd'hui l'on admet que les langues évoluent sans cesse et qu'un latin ne cesse pas d'être pur, pour contenir des mots nouveaux, des tournures nouvelles », et page LXXVI de son *Étude sur Adam*, « il est souple, clair, correct, d'une précision remarquable, également éloigné du convenu classique et de la négligence populaire ».

C'est le moment de rappeler qu'Adam vécut au XII[e] siècle; or, dès le VI[e] siècle, la langue latine était tellement dégénérée, qu'en 589 le concile de Narbonne fut obligé de défendre de conférer les ordres majeurs à qui ne connaîtrait pas le latin *classique*, et que dès le VIII[e] siècle le latin classique est mort. Le latin vulgaire seul est parlé encore et au XII[e] siècle il est devenu déjà le français. Qu'est-ce donc que la langue d'Adam, sinon une langue artificielle, ni classique, ni populaire, et où est la norme qui permettra de déclarer *correct* et pur, son étrange latin? N'est-ce pas avec raison que M. l'abbé Landriot disait à propos de la tentative de Mgr. Gaume, qu'il faudrait aux élèves deux grammaires latines, l'une pour le latin, l'autre pour le jargon?

---

1 DELAPORTE, *Op. cit.*, p. 145.

Je ne rappellerai que pour mémoire la polémique qui s'est élevée il y a quelques années entre M. l'abbé Guillaume d'une part, MM. Delaporte et Verest S. J. d'autre part. Polémique très vive, puisque M. Guillaume parlant au P. Delaporte dit : « Nous avons constaté chez vous un manque frappant de simplicité et de franchise... Nous pouvons ajouter que vous exagérez à plaisir... vous prêtez sciemment à ceux que vous attaquez des *opinions* et des *sentiments* qu'ils n'ont pas... etc., » pp. 17-18, *Les Jésuites et les classiques chrétiens*.

2 DELAPORTE, *Op. cit.*, p. 34.

Mais n'envisageons pas plus longtemps la question à ce point de vue général, et plaçons-nous au point de vue de l'enseignement de l'État. Cet enseignement *doit être neutre;* c'est une des raisons de son existence et la neutralité est pour lui une impérieuse nécessité.

Ce serait, en effet, une grave erreur de s'imaginer que nos classes sont — au point de vue religieux — parfaitement homogènes. Chaque année j'ai dans ma rhétorique des juifs, des protestants, des libres-penseurs, parfois des catholiques — j'entends qui pratiquent le culte.

Les libres-penseurs, je suppose, ne seraient pas plus choqués de la lecture d'Adam, que de celle de Bossuet et de Bourdaloue — encore qu'il y ait un abîme de l'un aux autres. Il serait, peut-être, peu habile cependant de la leur imposer. Le P. Delaporte a très bien senti le danger « vous aurez beau mettre tous les Pères de l'église, y compris Adam de St-Victor, aux mains d'un lycéen; s'il doit les traduire, les apprendre, en réciter des tirades par ordre du professeur et par crainte d'une sanction, il en deviendra un peu moins chrétien encore. Ce sera tout le fruit; dût la collection Migne défiler sur le pupitre de cet infortuné [1] ». C'est se montrer avisé.

« On n'enseigne pas bien les choses qu'on n'aime pas et les élèves n'aiment pas non plus les choses qu'on leur enseigne mal », dit M. l'abbé Guillaume lui-même à propos des *bons Pères* expliquant les auteurs chrétiens [2]. Serions-nous plus aptes à cette besogne que les Jésuites ?

Mais, chose infiniment plus grave, obligerez-vous des protestants à lire des hymnes en l'honneur des Saints, ou des Reliques de St-Victor? Ou encore, contraindrez-vous des juifs à lire des hymnes en l'honneur du Christ que leur croyance n'admet pas, ou des vers où elle est bafouée ?

Plebs Hebraea jam tabescit;
Multa sciens, Deum nescit [3];
. . . .
Synagoga pridem clara,
Fide fulgens et praeclara,
Vilis jacet et ignara
Majestatis parvuli.
Synagoga caeca, doles,
Quia Sarae crescit proles,
Cum ancillae prolem moles

---

1 Delaporte, *Op. cit.*, pp. 121-122.
2 *Jésuites et classiques chrétiens*, pp. 57-58.
3 Le texte ponctue à tort, me paraît-il, Multa, sciens, Deum nescit.

Gravis premat criminum.
Tu tabescis et laboras:
Sara ridet dum tu ploras,
Quia novit quem ignoras,
Redemptorum nominum [1].

Quia regem peremerunt,
Rei regnum perdiderunt [2].

Je fais grâce du commentaire dont presque chaque ligne est blessante pour les Israélites.

Il y a donc la question littéraire, il y a la question religieuse : il y en a une autre encore. Je ne vois pas bien le professeur expliquant des vers tels que ceux-ci :

Noël, 9-10 :

Virgo profert filium.
Nec pudorem laesit conceptio...

Circoncision, 4-5 :

Non amittit claritatem
Stella fundens radium,
Nec *Maria castitatem*
Pariendo filium.

Quid de monte lapis caesus
Sine manu, nisi Jesus
Qui de regum linea,
Sine carnis opere,
De carne puerperae
Processit virginea?

Qu'un prêtre puisse impunément aborder ces sujets avec ses élèves, je le veux bien; mais il faut comprendre cependant que cela n'est possible que lorsque, de part et d'autre, on met à cette lecture une certaine dévotion.

Je ne crois pas nécessaire d'insister davantage. J'ai dit ma manière de voir nettement, et sans restriction. Éditeurs et traducteur ont produit une œuvre consciencieuse, digne d'éloges, mais dont l'introduction dans les établissements de l'État serait une faute et une maladresse.

1 Épiph. Strophes, 2-3-5.
2 Pâques, 7.

Je ne vais pas jusqu'à prétendre qu'on ne puisse lire absolument aucun auteur chrétien dans nos classes; mais ce seront plutôt des orateurs, et des Grecs plutôt que des Latins [1].

J. KEELHOFF.

Kléber et Menou en Égypte *depuis le départ de Bonaparte* (août 1799-septembre 1801). Documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par M. FR. ROUSSEAU. Paris, 1900. 1 vol. in-8° de 455 pp. 8 fr.

L'expédition de Bonaparte en Égypte, cet épisode aux allures épiques de la vie du « Petit Caporal », pouvait-elle rester à l'abri de cette fureur de publications sur la période napoléonienne, qui marque notre époque d'un trait, si caractéristique? On ne saurait prétendre que, depuis l'apparition des livres classiques de L. Reybaud (*Histoire de l'expédition française d'Égypte*), et de Boulay de la Meurthe (*Le Directoire et l'Expédition d'Égypte*, 1885), et l'exhumation des mémoires de plusieurs des officiers ayant fait la campagne d'Orient, sans parler des recueils de pièces officielles, l'histoire ait encore beaucoup à apprendre sur les origines ou le but de l'expédition, sur les péripéties de la lutte dans le Delta et en Syrie, sur l'occupation française après le départ de Bonaparte, sur les difficultés qu'eurent à surmonter ses successeurs dans le commandement des troupes, sur l'issue fatale de cette aventureuse entreprise militaire et politique. Et cependant celle-ci nous a valu l'*Expédition d'Égypte*, du capitaine Cl. de la Jonquière (t. I et II, 1899-1900), le *Journal et Souvenirs*, de Villiers du Terrage (1899), les *Mémoires* du général Devernois, et tout récemment les *Lettres écrites d'Égypte*, par Geoffroy Saint-Hilaire et publiées par le Dr Hamy en 1900.

Enfin la Société d'Histoire contemporaine de Paris vient d'éditer un nouveau volume de correspondances, qui porte pour titre : *Kléber et Menou en Égypte depuis le départ de Bonaparte*. Ce sont, en effet, les deux généraux ayant eu successivement le commandement de l'armée française après Bonaparte, qui en font tous les frais. Eux seuls tiennent la plume, Kléber d'abord, puis après la disparition de ce dernier, Menou (du 25 août 1799 au 21 novembre 1801). Car il est à

---

1 J'ai fait part de ma manière de voir à l'un des auteurs, M. l'abbé Baelde. Il m'a répondu qu'il croyait mes craintes excessives et que M. Dwelshauwers avait pu lire, sans inconvénient, l'office du St-Sacrement, chez Gatti de Gamond. La réponse ne me paraît pas topique : cet auditoire est fort probablement homogène.

remarquer que pas une seule fois la parole n'est donnée à l'un ou l'autre des destinataires de leurs missives. Cela ne laisse pas que de rendre la lecture du livre moins vivante qu'elle pourrait l'être, d'autant plus qu'une bonne partie de celui-ci est consacrée à la simple reproduction de décrets purement administratifs-financiers ou militaires, qu'une foule de lettres ne sont que des ordres transmis aux chefs de corps en vue d'opérations à effectuer contre les ennemis du dehors, ou de telle ou telle mesure à prendre pour maintenir la discipline au dedans. Cela étant, nous exagérerions, si nous disions que la publication de M. Rousseau se lit avec un « intérêt croissant ». Il a fait œuvre d'éditeur consciencieux, mais il faut bien avouer qu'il est besoin de recourir à tout instant à son *Introduction* pour que les documents qui défilent sous les yeux du lecteur puissent se situer et prendre ainsi leur réelle valeur, acquérir toute leur signification. Voyez tous ceux qui se rapportent aux négociations entamées avec le commodore anglais Sydney-Smith et le grand-vizir, et qui sont les seuls où les faits parlent un peu par eux-mêmes; on ne saurait fort souvent qu'à la longue ou indirectement ce qui s'y est exactement dit ou décidé, si l'on n'avait pour s'éclairer et s'orienter l'introduction d'une part, et de l'autre des résumés de la situation, sous la forme de rapports de Kléber au Directoire ou de Menou au Premier Consul. C'est là l'effet d'un système qui consiste, nous l'avons dit plus haut, à publier des lettres sans aucune des réponses (quand ce ne serait que les plus importantes par leur contenu!) qui y ont été faites. L'éditeur s'est borné à nous donner ce que Kléber et Menou ont *écrit*, en suivant l'ordre chronologique. C'est, à notre avis, comprendre d'une façon un peu étroite son devoir de savant.

Qu'apprenons-nous, au moins, sur le caractère des deux hommes mis en vedette dans ce livre, sur leur situation réciproque, sur leurs rapports avec le pouvoir central, sur leurs vues politiques? Rien qui soit réellement nouveau. Car on sait que Kléber et Menou sympathisaient peu, que Kléber n'était pas un adorateur de Bonaparte et ne restait en Égypte que par discipline, que lui et Menou, d'autre part, étaient loin de se trouver d'accord sur la ligne de conduite à tenir en Égypte. Enfin, les qualités et défauts de chacun de ces deux serviteurs de la République ont été depuis longtemps mis en évidence. L'appréciation de l'histoire sur ces différents points ne sera point modifiée, croyons-nous, par la publication que nous signalons ici. Celle-ci la confirme seulement.

Il faut donc y lire le soin avec lequel Kléber, dans ses rapports envoyés à Paris et ailleurs, tient à proclamer bien haut que Bonaparte en fuyant, pour ainsi dire, d'Égypte « n'a pas laissé un sol en caisse », mais bien au contraire « un arriéré de dix millions », et l'audace —

car on peut ainsi parler — avec laquelle il fait la critique des actes de son ancien chef. A tout instant perce le dépit d'avoir été laissé par lui en Égypte dans une situation des plus critiques et chargé d'une mission rendue trop lourde pour ses épaules. Kléber avait toujours au fond désapprouvé l'expédition, et il était bien près de la taxer de folie. Aussi toute sa conduite s'inspira-t-elle de cette seule idée : la position des Français étant, depuis le désastre d'Aboukir, désormais intolérable et sans issue, il faut par des négociations avec le Turc et l'Anglais gagner du temps et travailler uniquement à obtenir l'évacuation de l'Égypte aux conditions les plus honorables possible pour la dignité de la France. Il n'avait qu'un désir « sortir au plus vite d'un pays que, » sous plus d'un rapport il ne peut conserver, duquel on ne paraît pas » même s'occuper en France, si ce n'est pour improuver sa conquête ». Il est de fait que le Directoire paraissait se soucier fort médiocrement de la situation faite à l'armée d'Orient. L'abandon où on la laissait, Kléber l'attribuait à la mauvaise volonté de Bonaparte, qui ne songeait, écrivait-il avec aigreur, qu'à « s'assurer des succès en Europe, puisque » sans eux, il serait perdu et culbuté en moins de temps qu'il ne s'est » élevé ». Le ton acrimonieux et dépité qu'il prend, dès qu'il est dans le cas de parler de son prédécesseur, et qui est frappant en maints endroits de sa correspondance, ne se dément pas un instant. Aussi quand il apprend les événements du 18 brumaire et l'avènement de Bonaparte au Consulat est-il piquant pour nous de voir se dévoiler les sentiments intimes qui l'animaient à l'égard de son rival en gloire militaire. Le passage vaut d'être cité :

« ...Je vois qu'il y a eu encore de grands changements dans le gou- » vernement français. Il y a toute apparence que Lépide et Antoine » ont été mis à la porte et que le nouvel Auguste aura voulu rester » tout seul. Cela devait finir ainsi; un peu plus tôt, un peu plus tard, » qu'importe ? Que ce soit Jacques, que ce soit Paul, qu'importe » encore ? Pourvu que nous puissions continuer à mettre à la tête de » nos lettres : *République française*, *liberté*, *égalité*, c'est l'essentiel; et » je pense bien que personne ne sera assez ridicule pour en exiger » davantage. Mais comptez un peu, vous autres Égyptiens, sur un » prompt secours de 15,000 hommes, au milieu de tout ce tapage et » d'une guerre continentale, plus furieuse que jamais, sans argent et » sans marine. Il faut avouer que nous avons bien choisi notre moment » pour fonder notre colonie; plus je réfléchis sur l'opération que je » viens de terminer (la convention d'El Arish), plus je suis convaincu » que la postérité me décernera une couronne, pour avoir eu le courage » de donner une issue raisonnable à *une entreprise extravagante et* » *lâchement abandonnée par son auteur*. Mais si le Roi voyait cela ... (!) » S'il le voyait et qu'il fût juste, il dirait que cela est vrai, s'il est

» injuste, tant pis pour lui, et je m'en f..... » (Lettre à Dugua, 28 février 1800, page 228).

Quel contraste avec les paroles et les sentiments de celui qui, peu de mois après, allait hériter de ses fonctions et de ses responsabilités de Menou. Écrivant le même jour à Murat : « Vous êtes, lui » dit-il, auprès d'un homme qui commande à la fois estime, attache- » ment et admiration. Bonaparte est l'homme du siècle, il sera celui » de la postérité. Nous avons donc enfin une république et des répu- » blicains; la France sera heureuse, la paix lui sera rendue, peut-être » le sera-t-elle à l'univers... Je suis l'homme le plus malheureux. Vous » nous avez laissés triomphants; eh bien, on vient de faire une capi- » tulation honteuse. Nous quittons l'Égypte qui devait être la plus » belle colonie pour la France. Tous ceux qui aiment l'honneur et la » patrie sont indignés... »

Ce seul texte peut servir à nous faire connaître l'état d'esprit de Menou, et à nous initier à ses conceptions politiques : elles sont en tous points l'opposé de celles de Kléber. Celui-ci ne songeait qu'à quitter l'Égypte, l'autre ne désirait qu'y rester et en faire un établissement colonial définitif pour la France; l'un désapprouvait au fond l'expédition de Bonaparte, l'autre aurait voulu reprendre les projets de celui-ci et fonder au pays des Pharaons une « magnifique colonie ».

Kléber caractérisait brutalement, mais justement l'opposition de leurs vues et de leurs ambitions : « Jamais, ou du moins pendant cette » guerre, nous ne formerons de colonies en Égypte, à moins toutefois » que les cotonniers et les palmiers ne produisent bientôt des soldats » et du fer coulé... *Vous avez, général, la face tournée vers l'Orient,* » *moi vers l'Occident, nous ne nous entendrons jamais.* » (Lettre à Menou, 23 mai 1800, p. 302.)

Menou fut-il meilleur administrateur que Kléber? On peut en douter avec M. Rousseau, et dire avec lui que « la précipitation brouillonne demeure le principal grief imputable à Menou, non-seulement en matière financière, mais aussi dans ce qu'il concevait pour le développement commercial de l'Égypte ». Menou était un utopiste, un idéaliste; il s'imaginait, un peu à la façon de Joseph II, que les intentions sont tout, que de simples décrets peuvent changer la face d'un pays, et dans son enthousiasme il ne tenait pas compte des obstacles. Aussi beaucoup de mesures prises par lui provoquèrent-elles un mécontentement général, et aggravèrent un état de choses qu'il voulait améliorer.

Cette expédition d'Égypte, aux débuts si brillants, finit lamentablement. Bonaparte en quittant subitement le Delta, laissait ses successeurs aux prises avec des difficultés inextricables. Il eût fallu des hommes de sa trempe pour essayer de les surmonter. Or, ce n'était ni

la politique temporisatrice et modeste, ni la politique maladroitement ambitieuse de Menou qui pouvaient enrayer la marche fatale des choses. En réalité, dans son scepticisme découragé, Kléber voyait plus clair et plus juste que Menou : tel doit être, en fin de compte, le jugement que l'on peut émettre sur ces deux hommes, lorsqu'on arrive au terme du livre nouveau qui vient de leur être consacré.

F. MAGNETTE.

MARIUS SEPET. **Origines catholiques du Théâtre moderne.** Un volume in-8° de VIII-576 pp. Paris, Lethielleux, éditeur, 1891. Prix : 8 fr.

JOHAN MORTENSEN. **Medeltidsdramat i Frankrike**. Un volume in-18 de V-203 pp. Göteborg, Wettergren et Kerber (*Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola*, IX). Prix : 2 Kr. 25 öre.

Le livre de M. Sepet est un recueil d'articles écrits, la plupart aux environs de 1880, quelques-uns en ces dernières années. L'auteur s'en explique avec autant de modestie que de franchise dans sa Préface. Il sait, dit-il, qu'un exposé suivi eût été préférable; mais le temps lui a fait défaut pour l'entreprendre; il s'est contenté de disposer les études que renferme le volume « dans un cadre méthodique » sans se préoccuper de la date à laquelle elles remontaient. Il ne pouvait donc procéder différemment, et pourtant on devine qu'il résulte de cette juxtaposition moins une œuvre qu'une série de réflexions, d'analyses et de notes; les répétitions ne sont pas rares d'idées et de mots; parfois il y a de l'incohérence, et aussi, en raison du temps qui s'est écoulé entre le premier jet et la réimpression, des disparités qui choquent légèrement le lecteur attentif. Si le lecteur est, de plus, au courant, il ne tarde pas à noter des lacunes dans l'information de M. Sepet; telle étude, qui était vraiment neuve en 1878 ou en 1880, ne répond plus complètement aux exigences de la science actuelle; telle autre est un simple résumé du travail d'autrui, tandis que celle qui précède ou qui suit vise à l'originalité.

Ce sont, en somme, les petits malheurs des livres faits de pièces et de morceaux détachés, surtout quand la composition en remonte, partiellement, à plus de vingt années. Et s'il est un domaine où les morts vont vite, c'est bien celui du théâtre médiéval, qui a été, pour ainsi dire, renouvelé depuis moins de quinze ans.

En 1887, M. Lange a essayé de classer les liturgies dramatiques de Pâques, tentative plus heureuse, malgré certaines réserves, que celle

que fit M. Köppen pour les liturgies de Noël en 1893. Le théâtre allemand du moyen âge a été étudié récemment par MM. Froning, Wirth, Wackernell, Creizenach, Heinzel, sans parler des *dii minores*. M. Wilken, dont le livre est souvent utilisé par M. Sepet, a vu ses doctrines sombrer dans l'oubli. M. Pollard, en Angleterre, M. Moltzer, en Hollande, MM. Levertin et Mortensen, dans les pays scandinaves, d'autres érudits ont apporté des vues nouvelles ou de nouveaux matériaux. En France, MM. Picot, Jeanroy, Richard, Guy, des Granges n'ont pas été inactifs, et M. Sepet lui-même, qui avait publié jadis ses *Prophètes du Christ* et son *Drame chrétien*, a écrit, après 1890, quelques-uns des articles de revue réunis ici.

Ces articles ont, il faut le dire, tous ou presque tous un mérite propre. Ils s'adressent surtout au grand public, et ils sont ce qu'il faut pour lui, car ils lui apportent dans une langue très claire des notions scientifiques, le plus souvent très solides et très bien raisonnées, sur une vaste littérature qui est inaccessible à ce qu'on appelle les lettrés. En dehors de *Pathelin*, ceux-ci ignorent tout de notre vieux théâtre; après avoir lu le gros volume de M. Sepet, ils sauront déjà quelle variété d'œuvres correspondit à la variété de goût de nos pères : *mystères*, *miracles*, *farces*, *soties*, *moralités*, *monologues dramatiques*, etc.

Le livre se divise en quatre parties; la première est strictement la seule qui justifie le titre de l'ensemble; c'est l'analyse des drames liturgiques les plus remarquables et des « jeux scolaires », c'est-à-dire de quelques miracles composés et joués dans des abbayes. La seconde partie est consacrée aux mystères (pourquoi les jeux de St-Nicolas et de Théophile y sont-ils rattachés ?); la troisième expose, en trois chapitres, les origines de la comédie (moralités, soties et farces); la quatrième est moins une suite d'études sur les « origines catholiques du théâtre moderne » que sur les prolongements de ce théâtre, soit chez des lettrés de la Renaissance, soit même dans des rénovations plus ou moins artificielles, telles que la passion d'Oberammergau.

Comme on l'imagine bien, l'intérêt réside surtout dans les trois premières sections; ce sont, d'ailleurs, celles qui ont le plus de développement (451 pages sur 573). Malgré mon désir sincère de ne rien omettre, je ne signalerai que les chapitres qui m'ont paru offrir un attrait d'inédit.

M. Sepet a traité à deux endroits des œuvres ayant pour héros St-Nicolas, le patron des jeunes gens; il y aurait eu avantage à mettre ces deux études bout à bout; on se serait attendu également à des recherches sur la légende latine d'où dérivent nos plus anciens textes; Wace est cité; mais il valait la peine d'examiner si, comme je suis porté à le croire, Bodel a connu son récit. Le dernier biographe du

poète artésien, M. Rohnström, dont j'analyserai prochainement le livre ici même, n'ose se prononcer sur ce point avec netteté; il n'a d'ailleurs, pas plus connu l'exposé de M. Sepet que celui-ci n'a connu le sien, et c'est doublement regrettable.

Dans deux chapitres de vif attrait, l'auteur des *Origines catholiques* étudie le ms. Firmin-Didot d'une passion provençale et le ms. f. fr. 904 de la Bibliothèque Nationale, qui contient une passion cyclique, dont on peut faire remonter la provenance au XIVe siècle. Comme il s'agit d'ouvrages inédits, on ne pourra désormais se passer des analyses que donne l'érudit parisien; elles ont d'autant plus d'utilité qu'il s'agit des deux premiers échantillons de mystères cycliques que nous ait légués le moyen âge français, et ceux qui, comme moi, pensent que l'action exercée par celui-ci sur les autres littératures n'a guère été moindre dans le domaine dramatique que dans les autres domaines de la poésie, savent le prix qu'il faut attacher aux premiers documents du théâtre en langue d'oïl. Si j'avais donc une critique à formuler, ce serait celle-ci : j'aurais voulu que M. Sepet, qui a eu les mss. sous les yeux, fût plus explicite encore et qu'il se préoccupât davantage du côté intrinsèque, et moins de comparaisons avec d'autres documents. Parmi ces derniers il était assez naturel qu'il alléguât le *Paachspel*, de Maestricht, dont j'ai fait moi-même une étude particulière en 1898. Mais comment s'expliquer que, citant cette étude avec bienveillance à une autre place, il n'ait pas eu souvenir du rapprochement que je fais entre ce long fragment de mystère et les autres textes du Rhin ? Et s'il s'en est souvenu, comment peut-il l'isoler et écrire, sans plus, qu'il « procède du moins d'un texte latin, qui a aussi servi de base aux pre- » miers drames cycliques français » et que « il serait beaucoup moins » facile de le rattacher au développement allemand ». Déjà, en 1889, M. Wirth avait mis hors de doute la parenté du *Paachspel* et d'autres textes germaniques, et c'est ce que les recherches ultérieures n'ont fait que confirmer; quant à ses sources françaises, M. Sepet en aurait appris quelque chose de plus dans l'édition Moltzer, s'il l'avait connue, de même qu'il aurait, en l'examinant de plus près, constaté que ce précieux fragment offrait des caractères identiques avec un ouvrage français analysé par lui (voyez pp. 144, 159-60; cf. en outre p. 58), et dans lequel la narration, comme à Maestricht, se mêle encore au drame [1].

1 Il est surprenant que M. Sepet n'ait pas, à ce propos, renvoyé à son étude de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 28, p. 10; je l'ai mise à profit dans une récente lecture faite à l'Académie de Belgique (*Bulletin* de la classe des Lettres, 1901, n° 7).

Si la place ne me faisait défaut, j'aurais eu plaisir à discuter, d'autre part, l'application que fait M. Sepet aux miracles de *Lazare* de sa théorie générale sur la naissance du théâtre religieux. La loi de développement organique de ce théâtre et la loi de désagrégation dont il part pour expliquer, par exemple, l'origine du drame d'*Adam*, sont des conceptions, dont l'*à-priori* m'a toujours effarouché. Dans le cas des jeux scolaires de *Lazare*, elles m'ont semblé particulièrement arbitraires, et les indices sur lesquels se fondait le critique, particulièrement faibles. Il convient, à mon sens, de laisser à la spontanéité de la création littéraire beaucoup plus de jeu, et je ne puis considérer comme établi que la scène de la *Résurrection de Lazare* ait été nécessairement « détachée de la représentation de la *Passion du Sauveur* et considérée comme un drame à part. » C'est en généralisant ce système d'hypothèses que M. Sepet (p. 56, etc.) essaie de montrer, sans en administrer de solides preuves, que des additions successives aux deux bouts firent de la Passion proprement dite l'histoire dialoguée de toute la vie de Jésus, jusqu'à rejoindre le cycle de Noël à l'aide de la scène de la *Présentation de Jésus au temple*. Tout cela a pu arriver, mais reste bien conjectural et demande, pour chaque pays et même pour chaque œuvre, une enquête à part.

La section III, ai-je dit, est celle des origines du théâtre comique. Ce n'est pas la moins attrayante, quoique je diffère partiellement d'avis avec M. S. sur l'origine de la farce, où je le trouve encore trop indulgent pour les idées traditionnelles relatives aux *mimi*, *joculatores*, etc., (voyez ma *Naissance de l'élément comique dans le théâtre religieux*) et trop disposé à grossir la proportion d'importance des associations joyeuses de toutes sortes, selon la doctrine de M. Petit de Julleville et de ses autres devanciers. En revanche, ce qu'il a écrit sur la *sotie*, dans les Mélanges offerts à M. Paris, et reproduit ici, est de première qualité, et il a dit de non moins jolies choses sur les *moralités;* peut-être, comme je l'ai écrit à l'occasion du Manuel de M. Creizenach [1] et comme je me réserve de le démontrer bientôt, y aurait-il lieu d'insister davantage sur les plus anciens débats d'*Ecclesia* et de *Synagoga*, sur le procès des vertus, etc., bref sur toute une série d'éléments organiques des mystères, dont les moralités ne peuvent, dans leur genèse, être totalement indépendantes, et c'est peine perdue, je crois, que de vouloir, comme on le fait toujours, isoler celles-ci de ceux-là. M. Sepet me paraît avoir eu une vague aperception de leur rapport (p. 380) et il faut lui en savoir gré.

Un autre mérite de son recueil, et peut-être le plus sérieux, c'est le

---

1 Voyez mon article du *Moyen Age,* décembre 1896.

large souffle de littérature qui le traverse. C'est un homme de goût, non un simple érudit, qui a écrit ce gros livre, où se relèvent des rapprochements ingénieux, qu'on voudrait plus développés encore, avec le théâtre grec (voyez notamment, pp. 46, 84, 269, 338, 416) et des jugements nullement inféodés, ni d'école, sur l'esthétique du moyen âge (voyez pp. 88, 200 entre autres).

Il me reste juste assez de place pour signaler le petit résumé de M. Mortensen [1] sur le drame français au moyen âge. Qu'il y ait un éditeur suédois, et à Göteborg, pour faire une place à ce sujet dans une collection populaire, dût-elle s'abriter sous l'égide universitaire, et qu'il y ait là-bas un homme capable de s'acquitter à peu près de cette tâche, c'est déjà de quoi s'étonner, à défaut du reste. Pourtant le reste ne manque point; car ce petit travail dénote de la méthode, le sens des proportions et une information étendue. On le traduirait utilement en français.

M. Wilmotte.

Mathurin Régnier, **Macette (satire XIII)**, publiée et commentée par Ferd. Brunot et P. Bloume, L. Fourniols, G. Peyré et Armand Weil; xliii-52 pp. in-8°. Paris, Société Nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas, 1900. — Prix : fr. 2-50.

M. Ferdinand Brunot, maître de conférences à l'École Normale, a étudié *Macette* avec ses élèves, et voici le résultat de leur travail collectif: une excellente édition qui fleure bon la saine philologie. M. Brunot a préfacé le livret, dirigé le commentaire et, sans doute, guidé le faisceau des bonnes volontés à travers les nombreux lexiques du temps et les *Remarques* des grammairiens. Régnier est un *libertin* qui écrit à la diable, en quoi il est bien intéressant. Le but de ce travail est de « mettre, par une annotation aussi sobre que possible, aussi large que cela est nécessaire, le lecteur du texte en état de le comprendre et de le juger » (Préf., p. 6). En fait le commentaire est plus large que sobre, et il ne pouvait en être autrement. S'en plaigne qui voudra. Il y avait trop de jeunes gens attelés à la besogne, apportant chacun leur explication, pour que les notes ne s'en ressentissent pas un peu. Nous reviendrons tantôt sur ce point. Ce qu'il faut louer

---

1 M. Mortensen avait publié, en 1897, à Lund, une bonne dissertation sur le « drame profane » jusqu'à Hardy.

avant toute critique, c'est cette tentative d'une élite de normaliens, guidés par un professeur habile et d'une compétence reconnue, d'étudier une œuvre française aussi profondément qu'on a étudié les œuvres latines et grecques. Nous espérons que l'École Normale ne s'en tiendra pas à ce coup d'essai.

Nos éditeurs, comme le dit M. Brunot lui-même, ont tiré parti de tous les recueils anciens. Ils ont rappelé l'attention sur des dictionnaires trop oubliés, comme ceux du P. Monet et d'Oudin. Ils montrent, par des rapprochements multipliés et précis, quelle était la grammaire, la syntaxe et le vocabulaire de notre poète, constatant chez lui un libre choix de mots et d'expressions en opposition aux tendances restrictives et tyranniques de Malherbe, prouvant à l'évidence, par une étude attentive de toutes les sources de ce type de Macette, une originalité de pensée moindre qu'on ne le croit généralement. Régnier imite, en effet, beaucoup plus souvent qu'on ne croit; mais qu'importe, si, remettant au creuset, comme dans cette satire, Properce, Ovide, Jean de Meung, Du Bellay, Jean Doublet et Lespine, sans compter les sources indirectes italiennes et espagnoles, il en tire un chef d'œuvre? Il mérite d'être étudié de près, imitant imité, comme un successeur et comme un ancêtre.

L'étude des sources de *Macette* a été faite par M. Armand Weil dans une introduction qui épuise la matière. Il examine ensuite la conception et l'exécution, le vocabulaire, la syntaxe, le style, la versification avec une précision qui nous change un peu, par bonheur, des appréciations désespérément superficielles des histoires courantes de la littérature.

L'édition adoptée comme base est celle de 1612. A ce choix il y a une critique à faire. L'édition de 1613 est considérée comme posthume, quoique Régnier soit mort en octobre et qu'il ait, selon toute vraisemblance, préparé cette édition. Or, on se contente de citer en note (p. 10) dix-neuf vers (47-65) qui apparaissent dans l'édition de 1613. Ces dix-neuf vers ne sont pas expliqués. On ne recherche pas pourquoi Régnier les a ajoutés. Comme ces vers ne se sont pas faits tout seuls, et qu'ils ne déparent pas l'œuvre, il y avait là une intéressante question à traiter. De même quatorze vers sont retranchés de l'édition de 1613 (vers 93-106 de notre édition : *Fille qui sait son monde*, etc.). Pourquoi retranchés? A quel scrupule l'auteur a-t-il obéi? A notre avis il ne suffit pas de dire (Intr. p. IX, note), pour condamner l'édition de 1613, qu'elle a été faite hâtivement et que les vers omis sont omis *par inadvertance*. Je remarque que M. Weil, dans son introduction, s'en réfère à l'édition de 1613 et non à la précédente: les chiffres des vers qu'il cite sont en contradiction avec ceux du texte.

Le commentaire de l'œuvre est très documenté, très précis. Il puise

ses discussions de grammaire et de sémantique aux sources mêmes. Il évite de recourir, aussi souvent qu'on l'aurait pu, à la comparaison avec les langues anciennes, pour que le livre puisse servir, je crois, aux étudiants qui n'ont point fait d'humanités anciennes. Peut-être les commentateurs se sont-ils trop uniquement préoccupés des expressions recueillies dans les lexiques, des alliances de mots consacrées, et n'ont-ils pas assez signalé les créations verbales, comme aussi le mouvement de la pensée et des sentiments, la valeur esthétique de l'œuvre. Ainsi ils sont presque scandalisés de *teint mortifié* (v. 18), de *temps subit* (v. 39), de *éclater* (v. 68). C'est trop rester sous l'autorité du P. Monet.

Dans ces notes en général excellentes il y a parfois, disions-nous tantôt, des longueurs, des traces d'hésitation, d'indécision, de collaboration trop peu unifiée. Nous signalerons les cas suivants.

Vers 4 : dans *soutenir le prix* c'est le sens de *prix* qu'il fallait élucider, car *soutenir* est bien connu par les expressions latines *sustinere vitam, dignitatem, decus, exspectationem. Conserver le prix*, qu'on donne comme explication n'est pas plus clair que *soutenir le prix*.

Vers 7. On oublie que *chétifs* et *fendans* se rapportent à *passe-volant, soldat, capitaine* du vers précédent. Donc il s'agit de deux extrêmes... de résistance en l'*escrime* susdite, et non de la position sociale (*pauvre hère*) ni de la bravoure (*rodomont*). Il me paraît évident, d'autre part, que *fendans*, de même que *prix* au v. 4, n'ont pas été choisis sans malice.

Vers 16. Malgré les deux interprétations fournies, il ne me semble pas que le vers soit bien compris. Hasardons en une troisième. *Mettre à*... ne signifierait pas ici *localiser dans*..., comme dans *mettre son espoir au travail;* ni *tourner d'une chose vers une autre*, comme dans *mettre son corps au régime;* ni enfin *faire consister dans*... comme dans *mettre sa vertu à bien dissimuler*. Macette met son amour à la dévotion comme on met un poisson à la sauce piquante; la sauce ne détruit pas le poisson : c'est un assaisonnement. Nous traduisons *mettre* par *accommoder, assaisonner*.

Vers 39. *Temps subit* est une expression obtenue par analogie plutôt que par contamination. *Subitus dies* est un jour qui vient à l'improviste, plus tôt qu'on ne pense. Ici, proprement, ce n'est pas le temps, c'est-à-dire *l'espace de temps*, qui est *subit*, c'est *le terme de ce temps* qui arrive plus tôt qu'on ne pense. On dit de même *les jours si courts*.

Vers 42 : *à par moy*. La preuve destinée à justifier la graphie *par* doit être renforcée. Le *par moi, par lui*, du moyen-âge, où *par* = *per* et signifie *en se servant de..., au moyen de*... n'est pas nécessairement apparenté à la locution *à part moi*.

Le vers 54 : *je n'en seray plus pauvre ny plus riche* a donné lieu à une longue note et à de longues et judicieuses hésitations. Ce vers est pourtant expliqué par les deux suivants : « n'étant plus du monde, je n'ai plus souci du *bien* au sens ou le monde entend ce mot, c'est-à-dire de *richesses;* si je

désire du *bien*, c'est celui de l'autre monde (non pas un bien spirituel actuel, mais la récompense du ciel) ». Le vers précédent contient donc une pensée énigmatique que l'auditeur peut prendre en plusieurs sens, mais que l'on éclaire aussitôt après. Ce procédé est connu. Nous traduisons donc les vers 53-54 ainsi : « Je vous souhaite tout le bien dont le ciel vous est avare. Et mon souhait est sincère; car, si vous aviez ce bien, *je n'en serais pas appauvrie, pas plus que je n'en serais enrichie* ». Ou encore : « il est certain que je n'en serais pas plus riche, mais je vous assure que je n'en serais pas plus pauvre et que je vous verrais prospérer sans envie ». Ce sens n'a semblé plat aux éditeurs que parce qu'ils le prennent au sens banal de « cela ne me ferait ni chaud ni froid ». Il y a une idée de plus : la vieille veut ponctuer par un raisonnement la sincérité de son souhait.

Vers 72. *Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins* nous paraît signifier : « ce qui peut, en ce qui concerne l'amour, contenter le désir que vous avez d'être bien mise ». Ainsi le vers suivant concrétise l'idée par un exemple : « *que cecy fust de soye et non pas d'estamine* ». Mais avec quelle finesse l'exemple est énoncé! Elle n'indique que le résultat visible, palpable, elle ne souffle encore mot du moyen. Dans toutes ces insinuations de Macette, l'idée ne se précise que peu à peu. De là le vague des commencements; de là aussi nécessité de regarder au delà du vers qu'on explique.

Vers 79. *Un mal d'opinion.* Il faut sous-entendre, disent les commentateurs, « quand la réputation est mauvaise », puis, au vers 80, Régnier parlerait de la bonne renommée. Nous ne le croyons pas. Macette rattache tout le mal qu'elle dit *à la réputation en général*, pour ne point paraître partiale. La renommée, bonne ou mauvaise, suivant sa doctrine corruptrice du moment, est toujours une *vanité*, une chose sans consistance, qui est bonne ou mauvaise au hasard, sans rapport exact à nos actions, bref un *mal d'imagination*, une *maladie subjective.*

Vers 83 : *hendyadine.* On avait déjà les formes *hendyadyoin* et *hendyadys :* n'était-ce pas assez ?

Vers 110. Le *comme on dit* fait sans doute allusion au proverbe *donner, laisser, laisser manger sa part au chat.* Le wallon dit très bien : *ille ni lait nin s'pârt â tchèt.*

Vers 205-212. Parmi les trois interprétations données, nous croyons qu'il faut choisir ce qui est le moins entortillé, ce qui ne fait pas nécessairement de *partie* et de *restablir* des termes de finance, et ne crée pas une nouvelle distinction entre argent comptant et argent promis. *Seullement* se rapporte à 205 comme à 206 : « que ce soit seulement la question du plus ou du moins offert qui crée une différence dans votre accueil; que cette question seule, et non des considérations de beauté ou de noblesse vous fasse tenir en souffrance la partie (l'amant ou l'affaire, cela reste vraiment douteux), quitte à vous montrer moins exigente le lendemain. Et surtout ne laissez pas échapper le bon bout d'un marché, de crainte qu'un délai trop grand ne ruine l'affaire. Avoir l'œil sur ce qu'on diffère, et ne différer ue si cela est possible sans danger et si on est sûr de la réalisation ».

Ces remarques suffisent pour montrer quel intérêt nous avons pris

à la lecture de cette édition de la satire XIII. Nous espérons bien que M. Brunot et ses élèves n'en resteront pas là. Nous attendons d'eux une édition complète du vieux Régnier. Cette édition leur serait bien facile : il faut s'entourer du même appareil philologique pour expliquer une seule satire que pour les expliquer toutes.

J. Feller.

E. Biré. **La Presse royaliste de 1830 à 1852. Alfred Nettement, sa vie et ses œuvres.** Paris, V. Lecoffre, 1901. 1 vol. de 557 pp. in-8° avec un portrait. Prix : 8 francs.

C'est véritablement un tableau presque complet de la presse royaliste en France sous le gouvernement de Juillet et la deuxième République que M. E. Biré a eu l'art de composer dans le volume que nous annonçons ici. Prenant pour figure principale, sinon le plus célèbre, au moins le plus actif et l'un des plus sympathiques parmi les écrivains royalistes de cette époque féconde en talents, il a su, en laissant à son héros tout son relief et toute sa valeur, retracer autour de lui tout le mouvement littéraire catholique du second quart du XIXe siècle. C'est avant tout, si l'on veut, une biographie très vivante et très documentée du rédacteur de la *Quotidienne*, de la *Gazette de France* et de l'*Opinion publique*, de l'historien de la *Restauration* et de la *Conquête d'Alger*, du critique avisé et érudit de la *Littérature française sous la Restauration et sous le Gouvernement de Juillet*, et des *Études sur le Feuilleton-Roman* et sur le *Roman contemporain*, mais c'est en même temps une galerie curieuse de personnages, en partie oubliés maintenant, mais où brillent Balzac, Berryer, Chateaubriand, Théophile Gautier, Lamartine, V. Hugo, Guizot, Montalembert, Pontmartin, Villèle, Ste Beuve et bien d'autres. Sur tous, l'érudition étendue et précise de M. E. Biré a quelque chose à nous apprendre, des documents nouveaux à présenter, des lettres inédites à publier, des articles enfouis dans les journaux contemporains à remettre au jour. L'art de la composition, la chaleur communicative du style, le ton toujours courtois et discret en parlant des adversaires politiques, font de ce volume, avec l'admirable information de l'auteur, un des livres les plus intéressants que l'on puisse lire sur cette période qui intéressera longtemps encore les littérateurs et les historiens. C'est un nouveau titre que le savant écrivain s'est acquis à leur reconnaissance.

Ch. Leroux.

Les Dilemmes de la Métaphysique pure, *par* CHARLES RENOUVIER (*Bibliothèque de Philosophie contemporaine*). 283 pp. in-8. — Paris, F. Alcan, 1901. Prix : 5 francs.

Le fondateur du néo-criticisme écrit depuis quelque soixante ans, et certes l'histoire de la philosophie ne présente pas beaucoup d'autres exemples d'une grande vigueur intellectuelle conservée ainsi en son intégrité après une aussi féconde carrière d'écrivain. M. Renouvier vient de nous donner un ouvrage vraiment capital, qui ne le cède en rien à ses célèbres *Essais de Critique générale* (dont le premier remonte à juillet 1854), pour la force et la précision de la pensée; et il les complète, car il réunit en une synthèse essentielle les résultats particuliers les plus importants antérieurement atteints, et il tente la justification dernière du néo-criticisme en lui confrontant les grandes doctrines historiques, pour montrer qu'il échappe à leurs vices logiques.

Ceux-ci sont des formes diverses d'une même faute : la violation, implicite ou explicite, du principe de relativité. Ce principe, dont l'ouvrage est d'un bout à l'autre la défense, s'énonce comme suit : « La nature de l'esprit est telle, que nulle connaissance ne peut être atteinte et formulée, et par conséquent nulle existence réelle conçue, autrement qu'à l'aide de ses relations, et, en elle-même, comme un système de relations » (p. 11, cf. p. 248 et passim). Les grandes théories métaphysiques peuvent se répartir en deux groupes, les unes étant des applications de la méthode qui accepte ce principe, les autres, de celle qui le repousse. C'est ce que M. Renouvier s'efforce de montrer par l'étude des grands problèmes de la métaphysique pure. Ces problèmes donnent lieu à cinq dilemmes, ou plutôt à cinq alternatives possibles, cinq thèses et cinq antithèses, les thèses respectant, les antithèses violant le principe de relativité. Ce sont : le dilemme du Conditionné, ou de l'Inconditionné, celui de la Loi ou fonction de phénomènes, ou de la Substance, celui du Fini, ou de l'Infini, celui de la Liberté, ou du Déterminisme, celui de la Personne, ou de la Chose.

Le néo-criticisme pose le principe du monde comme conditionné, remplace le concept de substance par celui de loi des phénomènes, bannit l'infini actuel comme contradictoire, admet la liberté, et proclame la conscience, considérée comme loi, le principe à la fois de la connaissance et de l'être en tant que connaissable. A l'égard de l'objet, cette doctrine est un relativisme phénoméniste et finitiste, et un personnalisme — et elle pourrait, à notre sens, se résumer dans la formule, un peu modifiée, de Protagoras : « L'homme, en tant que personne, est la mesure de toutes choses »; et, à l'égard du sujet, elle est une doctrine de la liberté.

A la considérer au premier point de vue, on peut, il me semble, lui reprocher de s'arrêter aux Lois, comme si c'était une notion absolue ou dernière. Substituer au concept de substance celui de loi, cela ne résout pas la question. A moins de réaliser les Lois — et M. Renouvier combat dans tout son livre la méthode de réalisation des concepts, — les « lois » ne peuvent exister que par et dans des consciences personnelles, que comme *immanentes* à celles-ci. S'il en résulte que les soi-disant substances, ces « fonctions de phénomènes assemblés sous des lois, » sont des consciences (et en ce sens, le personnalisme résulte déjà de la substitution du concept de loi à celui de substance), il suit aussi que ce n'est pas la loi qui est le fondement d'existence de la conscience et l'explique, mais que c'est la conscience qui explique la loi. Supposons en effet que les lois ne soient pas immanentes à la conscience; de deux choses l'une : ou bien, sous ces consciences elles-mêmes il faudra réadmettre des substances, des sujets en soi, si l'on veut que, groupes de phénomènes, elles aient la forme, qu'on ne peut leur contester, de synthèses et d'unités (au moins relatives); ou bien il faudra admettre que les lois leur sont transcendantes, et alors une conscience, groupe de phénomènes, ne serait synthèse et unité que dans la pensée qui penserait sa loi, c'est-à-dire dans la pensée de Dieu, auteur de cette loi; et nous retomberions alors dans une doctrine voisine de celle de Spinoza, avec une Substance unique, qui, pour être définie en termes d'une Personne, n'en serait pas moins la négation de la personnalité humaine.

Et M. Renouvier repousserait énergiquement ces deux alternatives.

Immanentes, par conséquent, aux consciences individuelles et personnelles, ces lois paraissent bien, en dernière analyse, n'être que des expressions de l'autonomie individuelle ou liberté de ces consciences, tout en étant des expressions de leur nature propre, et par suite, ces consciences personnelles, en leur essence doivent être des *Volontés* libres, et la Volonté libre doit être la source de la Raison, avec ses catégories et ses lois.

Et c'est bien là encore, à notre sens, la conclusion qui ressort de l'examen de la doctrine considérée sous le second point de vue, c'est-à-dire comme doctrine de la liberté. Il y a un lien qui manque entre les deux pièces capitales du système : le principe de relativité et l'affirmation de la liberté, et ce lien manque parceque M. Renouvier reste uniquement dans la psychologie, et ne pousse pas jusqu'au fondement métaphysique sous-jacent à sa psychologie.

Mais d'abord il importe de faire certaines remarques sur sa théorie de la liberté. Ici, comme dans les *Essais de critique générale*, il adopte sur ce point les idées de J. Lequier. Ce philosophe enseignait que « la liberté est la condition de la connaissance », et il tirait ce principe

de l'examen de la situation faite au penseur selon qu'il se prononce pour le déterminisme ou pour la liberté, dans l'hypothèse où c'est le déterminisme qui est vrai, et dans l'hypothèse où c'est la liberté qui est vraie.

Le grand rôle que cette théorie joue ici et l'importance de la question en elle-même exigent que nous nous arrêtions sur cette théorie. Si la conséquence que Lequier oppose au déterministe « d'être hors d'état de garantir la réalité de la nécessité, puisque l'affirmation contradictoire est également nécessaire » (p. 174) nous paraît n'être pas une objection aussi décisive et aussi capitale qu'elle pourrait l'être (nous tenterons de le montrer), la prémisse essentielle de Lequier et sa conclusion relativement à la connaissance possible nous paraissent avoir une très grande force. Partons avec lui et avec M. Renouvier de la constatation qu'il n'y a de preuve véritable ni pour [1] ni contre la liberté, et que, d'autre part (et ceci est le point important) la nécessité, si elle est vraie, est « une loi qui se contredit, par le fait, en s'appli- » quant : 1° en créant chez tous les hommes l'inévitable illusion de » l'existence de possibilités en divers sens, qui ne sont que l'effet » d'oscillations avant l'évènement et ne répondent à aucune ambiguïté » réelle ; 2° en suscitant dans l'esprit des philosophes, et parfois d'un » seul et même philosophe selon le moment, tantôt la conviction et » tantôt la dénégation de cette nécessité qui est elle-même la cause » unique » (pp. 173-4). Admettant ces faits à titre de prémisses, nous dirions : En présence de ces faits, le déterministe doit concevoir la nécessité comme un pouvoir ou un principe qui s'affirme et se nie lui-même indifféremment, en d'autres termes qui ne reconnaît pas cette loi d'identité et de contradiction que reconnaît pour lui-même l'esprit humain. Par suite, deux partis se présentent au déterministe : ou ce principe appelé nécessité est inférieur ou il est supérieur à l'esprit humain : ou inférieur comme correspondant à une forme de l'être qu'a dépassée la raison humaine, ou supérieur comme correspondant à une forme de l'être qui a dépassé la phase caractérisée par cette raison. Supposons que le déterministe choisisse le premier parti : ipso facto, sa raison ne peut admettre la nécessité, c'est-à-dire s'y subordonner, *elle*; elle ne peut y subordonner que des « choses », s'il en existe. Vrai peut-être pour une sphère de « choses » — qui devien-

1 Cette prémisse-là est une demi-concession (provisoire, il est vrai) au déterminisme : elle ne s'impose pas, selon nous; mais il faut faire à l'adversaire la part la plus belle possible. Elle s'impose à M. Renouvier dont la doctrine fait de la liberté, comme des grands problèmes de métaphysique, une question de *croyance* et non de science.

nent, du coup, inconnaissables — le principe de nécessité devient faux pour celle de la raison, ou plutôt, il n'a *plus* de sens dans cette sphère nouvelle et supérieure.

Le déterministe choisit-il le second parti? Alors, de la nécessité, il ne peut pas même affirmer la réalité ni quoi que ce soit, car tout jugement exige que son objet soit soumis aux lois d'identité et de contradiction, et ces lois n'ont plus de sens dans cette sphère supérieure, par hypothèse, à celle de la raison. Il ne peut s'en faire aucune conception positive, lui appliquer aucune catégorie. La seule conception (?) de la nécessité qui lui reste possible est celle d'un Idéal absolument *indéterminé*, sauf en ce sens tout négatif que cet Idéal consiste à n'être *plus* soumis aux lois d'identité et de contradiction.

A prendre le premier parti, le déterministe ne pourrait reconnaître, comme régies par la nécessité, que des « choses », et celles-ci lui seraient, par le fait même, inconnaissables, comme n'étant pas soumises aux lois fondamentales et constitutives de la raison.

A prendre le second parti, le déterministe devrait se résoudre à un mysticisme renforcé, se borner à une aspiration et une adoration vagues, sans objet défini ni définissable.

Dans les deux cas, c'est la négation complète de la connaissance au sens scientifique et au sens philosophique du mot, et, en outre, la négation complète de la connaissance *possible*. D'où l'on peut conclure que le contradictoire de la nécessité, la liberté, est la condition première de la possibilité de la connaissance. C'est la conclusion, mais obtenue par une autre voie, de Lequier et de M. Renouvier.

La liberté étant « la condition ou le principe de la connaissance » (p. 176, p. 278), remarquons que, d'autre part, selon M. Renouvier, le principe de relativité est aussi la condition de la connaissance, la condition dont la violation anéantit même toute pensée possible. Et d'un côté, il a montré, comme nous l'avons dit, que les grandes théories métaphysiques peuvent se répartir en deux groupes : les unes suivant une méthode qui admet la principe de relativité, les autres, qui nous proposent l'inconcevable ou l'inintelligible, suivant une méthode qui le rejette en fait ; d'autre part, la discussion des thèses et antithèses qui font l'objet des dilemmes le conduit dans sa *Conclusion* à les ranger aussi en deux groupes dont l'un est dominé par l'affirmation du déterminisme, l'autre par l'affirmation de la liberté par elle-même. « La solution des questions premières n'est pas du ressort du raisonnement et de la logique » (p. 277). « La liberté est un principe de théorie » (pp. 277 et 278). Et qu'on nous permette de citer encore ces déclarations importantes, parce qu'elles caractérisent nettement la position prise par M. Renouvier : « La doctrine sortie de la discussion des » dilemmes en lesquels se résument les questions dirimantes en méta-

» physique pure se trouve définitivement fondée sur la liberté qui » s'affirme en son propre acte. Le personnalisme se sépare, par cette » déclaration, des dogmatismes en lutte dans le champ de la *raison* » *pure*, qui est pour eux celui de la nécessité. Il donne à ses thèses, » avec la liberté, un principe de *raison pratique*, et des motifs moraux » avoués, ainsi d'ailleurs que les doctrines en ont toujours, mais » secrets, parmi ceux qui les appuient dans l'esprit des penseurs, vrais » ou erronés qu'ils puissent être en eux-mêmes. Mais la liberté n'est » pas simplement un principe pratique, elle commande théoriquement, » comme nous l'avons montré, la suite des thèses de la contingence » dans l'ordre du monde » (p. 277).

Mais nous demanderons : Quel est le lien entre l'affirmation de la liberté par elle-même et l'affirmation du principe de relativité, spécialement sous la forme du principe d'identité et de contradiction? Sans l'affirmation de la liberté, pas de connaissance possible; sans l'observation du principe de relativité, pas de connaissance possible. Voilà devant quelles conclusions dernières nous laisse, il nous semble, l'œuvre de M. Renouvier. Pouvons-nous rester devant cette dualité? Non. Il faut que l'une de ces conditions ne soit qu'une forme ou une expression de l'autre, plus fondamentale. Et le choix ne saurait être douteux : la liberté qui est un acte, qui « s'affirme en son propre acte » doit évidemment être ici le principe ou la condition primaire et fondamentale, source du principe formel de relativité, c'est-à-dire des principes d'identité et de contradiction; et n'est-ce pas dire que la liberté est la source de la Raison humaine elle-même, et que la Raison est en son essence une Volonté libre, que les moments de celle-ci la constituent? Ainsi, dans sa formule dernière et la plus élaborée, le néo-criticisme aboutit logiquement à la doctrine d'un grand métaphysicien contemporain, M. S. S. Laurie [1]. A sa doctrine M. Laurie arrive directement par une profonde théorie de la perception qui montre dans la liberté le commencement de la connaissance possible. M. Renouvier y arrive indirectement, si notre critique est juste, par une vue nette de la position intenable du déterministe, et par une critique des systèmes historiques.

Mais il renierait sans doute la conséquence que nous tirons des deux thèses principales de sa doctrine et qui ne laisserait pas d'influer sur l'ensemble du système néo-criticiste. Il faut espérer que M. Renouvier nous donnera un jour le moyen d'unir ces pièces essentielles et séparées

---

1 *Metaphysica Nova et Vetusta — Ethica or the Ethics of Reason* (Londres et Edimbourg-Williams and Norgate). Trad. franç. Decallonne éditeur (Tournai).

de son système : les catégories et les principes de la raison d'une part, et la liberté, principe théorique autant que pratique, de l'autre. Nous aurons certainement alors une œuvre capitale à ajouter à celle-ci, et peut-être verrions-nous le néo-criticisme s'élargir et s'approfondir. Car il s'est peut-être un peu trop absorbé jusqu'ici dans une œuvre d'esprit plus logique que métaphysique, dans l'œuvre, indispensable mais non suffisante à elle seule, de critique de la connaissance et des systèmes.

Nous tenons à dire en terminant que, à l'égard d'un livre comme *les Dilemmes de la Métaphysique pure*, où il y a tant à méditer et qu'il est vraiment superflu et un peu déplacé de louer, un simple compte rendu est nécessairement injuste, et qu'il faut, pour rendre à M. Renouvier ce qui lui est dû, lire et méditer son œuvre elle-même.

G. R.

Deutsche Liederdichter des 12. bis 14. Jahrhunderts. *Eine Auswahl von* K. Bartsch. *4. Auflage besorgt von* W. Golther. Berlin, Behr, 1901. 414 pp.

Le recueil de poésies lyriques du moyen âge de K. Bartsch, dont la première édition parut en 1864, est unanimement apprécié dans le monde savant comme le seul de l'espèce, répondant à toutes les exigences scientifiques. Introduction savante et détaillée, classement des poètes, texte scrupuleusement original avec les variantes, glossaire, indications bibliographiques etc., rien n'y manque. L'éditeur de la quatrième édition a renouvelé assez considérablement les notices sur les différents Minnesänger, et a fait d'assez nombreuses corrections dans les variantes, que cette fois-ci il met au dessous du texte. La plupart des corrections sont dues aux études savantes de Schönbach sur les anciens Minnesänger et à l'édition de Pfaff du manuscrit de Heidelberg.

H. Bischoff.

CHRONIQUE

206. — LETTRE D'ATHÈNES[1]. — Les archéologues, comme les guerriers, ont leurs campagnes qu'ils aiment à raconter. Or, voici que l'été s'avance et que nos archéologues partis dès l'hiver à la recherche, j'allais dire à la conquête, des antiquités reviennent ou vont revenir à leur quartier général, à Athènes. On peut apprécier déjà les résultats de la campagne de 1901. Les lecteurs de la *Revue* auront plaisir, je pense, à les connaître.

Je voudrais d'abord les conduire à DELPHES, au chantier de l'École française. Quatre années de fouilles (1892-1896) avaient complètement dégagé l'enceinte sacrée d'Apollon; le gymnase et la palestre furent fouillés en 1898; il ne restait plus à mettre au jour que l'enceinte de Marmaria. Ce fut la tâche de cette année. Marmaria (*τὰ Μαρμάρια*) — les Marbres — est une petite plate-forme située au delà de Castalie, en contre-bas de la route d'Arachova. Trois cents mètres à vol d'oiseau la séparent du temple d'Apollon et de son enceinte. Là, au milieu des oliviers qui tombent de terrasse en terrasse presqu'au ravin du Pleistos, elle était facilement reconnaissable: on remarquait à l'est une porte d'entrée au pied de laquelle gisait une longue architrave; on pouvait suivre sous la terrasse un mur d'appareil polygonal qui lui servait en même temps de soutènement et de limite. A n'en pas douter, cette porte indiquait l'entrée de la ville de Delphes, l'enceinte qui la suit devait contenir les temples signalés à cet endroit par Pausanias (X, 8, 5).

Dès 1838, des tranchées furent ouvertes par un architecte bavarois nommé Laurent. On rencontra deux temples qui furent en partie dégagés, on dressa un plan sommaire, mais l'entreprise n'eut pas d'autres suites; les tranchées furent comblées et Marmaria garda son secret.

Aujourd'hui, l'enceinte est complètement dégagée; cinq temples s'alignent en bel ordre sur toute sa longueur. C'est d'abord vers l'Est et la

---

[1] Nos lecteurs liront avec intérêt les nouvelles archéologiques de Grèce que veut bien nous adresser notre collaborateur, M. Marcel Laurent, docteur en philologie classique de l'Université de Liège, membre étranger de l'École française d'Athènes. Nous espérons que l'auteur pourra compléter bientôt les détails qu'il nous donne dans cette première correspondance. — N. de la D.

porte d'entrée un grand temple dorique en tuf de 30 mètres de long sur 15 mèt. de large devant le pronaos et 8m90 de l'autre côté — le défaut d'espace ayant obligé à faire une encoche à la hauteur de l'opisthodome. Un tremblement de terre l'a détruit : l'opisthodome s'affaissa par le milieu ; la crépis fut soulevée, les colonnes et les murs retombèrent dans l'intérieur du temple. A l'époque romaine, quatre colonnes du fond furent relevées, réunies par des murs : peut-être avait-on aménagé l'opisthodome en maison particulière. Quoi qu'il en soit, ces quatre colonnes penchées ou abattues furent retrouvées complètes; il suffit de les relever ou de les consolider. Elles sont courtes et trapues : 4m10 de hauteur sur 0m96 de diamètre à la base; c'est à peu près les proportions des colonnes dans le vieux temple de Sélinonte. Le fût s'amincit au point de ne plus avoir que 0m76 de diamètre au sommet; il a 20 cannelures larges et peu profondes. Le chapiteau a une échine aplatie qui recouvre la surface de l'abaque, en sorte que celui-ci ne porte presque pas en défaut. Ces colonnes constituent un des monuments les plus intéressants de l'architecture archaïque.

Des parties supérieures de l'édifice, on n'a retrouvé qu'une pièce, mais c'est un petit chef-d'œuvre : une Niké en terre cuite peinte de rouge et de noir et qui servait d'acrotère. On en possède la tête, à moitié conservée, avec ses cheveux bouclés, sa stéphané à rosettes, son visage poli à la bouche souriante, aux yeux très longs, perdus dans le vague, les bras, finement modelés, sortant de larges manches, les ailes enfin, éployées derrière elle et peintes des deux côtés. D'autres fragments appartiennent à une seconde Niké, mais ne permettent pas de la reconstituer. Le vernis pâle qui couvre les chairs a conservé tout son brillant, les couleurs tout leur éclat. C'est tout l'art ionien dans sa fleur. Jamais la polychromie appliquée à la coroplastie monumentale n'a été illustrée d'un plus bel exemple.

Deux trésors viennent ensuite. Le premier n'a plus que des fondations; le second est un petit édifice à antes du VIe siècle et que tout permet de rapprocher du trésor des Cnidiens; dimensions, beauté de la décoration — encore qu'il en reste fort peu — perfection du travail. Quelques fragments de sculpture archaïque, débris de frise ou de métopes, lui appartiennent. Mais je passe rapidement sur ces deux trésors et j'arrive au quatrième temple, le joyau de Marmaria.

C'est un temple rond du Ve siècle, une *tholos*, mesurant 15 mètres de diamètre à la base de la crépis, 4 m. au pied de la cella. Le soubassement se compose de trois degrés en belles dalles de Paros, épaisses de 30 centimètres. Au-dessus régnait le péristyle où des tambours inférieurs de colonnes sont encore à leur place. Ces colonnes — il y en avait vingt — sont du style dorique le plus pur et le plus savoureux que je connaisse : cannelures larges et peu profondes, arêtes déliées sans sécheresse; les chapiteaux dont plusieurs furent retrouvés en parfait état de conservation peuvent être comparés sans désavantage à ceux des Propylées. La partie inférieure du mur de la cella, en larges blocs de marbre est encore en partie debout; elle est garnie à sa base d'une bordure délicate de rais de cœur. La porte d'entrée se remarque encore au Sud-Est. Au centre, s'ouvrait un puits peu profond.

Autour du temple, on retrouva des morceaux d'architrave, de corniche, de métopes, dépouillées hélas! de leurs plaques sculptées, de caissons du plafond, de tuiles du toit. On pourra donc reconstituer intégralement l'édifice, mais, ce qui est irréparable, c'est la destruction insensée des sculptures qui ornaient les métopes et composaient la frise. Leurs fragments, têtes brisées, troncs mutilés, bras et jambes ont été retrouvés par centaines aux alentours de l'édifice. Quelle misère! Ces sculptures, amazones et hoplites, jeunes hommes au corps nu, étaient superbes. Rappelez-vous les reliefs de la base de Thémis, à Rhamnonte, l'art puissant et sobre de la fin du Ve siècle. C'est cela que des maçons ont abattu à coups de marteau pour employer les plaques dans leurs constructions barbares. Tout n'est pas perdu cependant; certains morceaux sont assez complets et des rapprochements ont été possibles. Telles qu'elles sont, les sculptures de la Tholos causeront autant d'admiration que de regrets.

Le dernier temple situé à l'extrémité occidentale de l'enceinte est en pierre bleue du Parnasse. Il a 18 m. de long sur 13 de large. On peut juger parfaitement de ses divisions intérieures et il reste assez de morceaux d'architecture pour qu'on puisse en faire une reconstitution à peu près complète. L'ordre dorique et l'ordre ionique y étaient réunis. Il semble qu'on puisse l'identifier avec le temple d'Athéna Pronaea. Pausanias, il est vrai, ne mentionne que quatre temples dont le dernier serait celui d'Athéna, mais il faut supposer qu'il oublia de compter un des deux trésors. De la part de ce voyageur peu intelligent, le fait n'a rien qui étonne.

La terrasse de Marmaria était protégée par un grand mur hellénique qui contenait au-dessus d'elle la poussée des terres, soutenue, comme je l'ai dit, par un mur polygonal qui lui servait de limite.

Ainsi elle apparaît des hauteurs du sanctuaire, toute couverte de marbres aux tons chauds. Les oliviers entourent d'un manteau léger la sévère beauté des ruines; ils la parent et l'on dirait qu'ils l'abritent. Au-dessus, se dresse la masse imposante des roches Phaedriades; au-dessous, on voit s'enfoncer le ravin du Pleistos et plus loin, s'élever les pentes raides du Cirphis. Le paysage est plein de grandeur et de sérénité. C'est au milieu d'une telle nature que devrait toujours ressusciter la beauté antique.

En même temps que Marmaria, l'École française faisait reconnaître et fouiller la nécropole orientale de Delphes. Divers types de tombeaux qui vont du mycénien à l'époque romaine feront l'objet d'une étude intéressante. Bien que les deux nécropoles aient été pillées de bonne heure, on ne laissa pas que d'y retrouver des pièces assez nombreuses de mobilier funéraire: trois lécythes à reliefs polychromes, une statuette burlesque d'Héraclès, des *κόραι* de terre cuite, des jouets d'enfants, des objets de toilette dont celui-ci que je note : une pyxis encore à moitié remplie de fard réduit en poudre rose.

Tous ces objets auront leur place dans le nouveau musée qu'on achève de construire et qui est dû, comme vous le savez, à la libéralité de Mme Syngros. L'inauguration en aura lieu au mois d'avril; elle marquera la fin des fouilles glorieuses de Delphes.

De la Phocide à l'Arcadie! De Delphes à TÉGÉE! M. Mendel de l'École

française a poursuivi les fouilles de Milchhoefer et de Doerpfeld au temple d'Athéna Alaea. Ces fouilles ne sont point terminées, mais déjà la moitié du temple est découverte; nous saurons bientôt si la description de Pausanias (VIII, 45, 3) est exacte et si son admiration est justifiée.

Ce que désirait surtout M. Mendel, c'était augmenter le nombre des sculptures provenant du fronton sculpté par Scopas ou sous sa direction. Son espoir n'a pas été trompé. Il a rapporté de ses premières fouilles un buste et une tête de femme qui sont de vraies merveilles; cette dernière surtout! Elle est haute de 25 centimètres, un peu penchée vers la droite. Les cheveux fins se séparent en bandeaux qui moussent, dirait-on, sur le front et les tempes. Le nez long est légèrement oblique pour donner au visage la dissymétrie tant aimée des sculpteurs antiques. Les joues surtout sont caractéristiques : elles vont de la tempe au menton en deux lignes soudainement obliques; mais leur contour n'est pas dur; elles rejoignent bientôt la rondeur un peu grasse du menton et donnent au visage tout entier une noblesse incomparable. La bouche est toute petite; les yeux longuement fendus dans l'orbite profonde, sous le front en saillie, projettent au loin un regard très doux. S'il était bien certain que cette tête est du maître, nous aurions là, selon l'expression de M. Mendel « un Scopas insoupçonné et singulièrement attachant ».

Je ne quitterai point l'antiquité classique sans vous parler des trouvailles inattendues d'ANTICYTHÈRE; mais je serai bref, car que dire encore qui n'ait été dit?

L'« Éphèbe » dont beaucoup de revues et de journaux illustrés ont donné des photographies partielles, est un chef d'œuvre, tout le monde en est d'accord. Et croyez-vous qu'il importe beaucoup après cela de savoir à quoi il était occupé?

Il a des athlètes la tête petite, les épaules droites, le buste musclé, mais toute la grâce attendrie du IVe siècle a pénétré ses membres. On l'a comparé à l'Hermès d'Olympie. Il en a toute la grâce avec plus de naturel et moins de nonchalance, toute la noblesse avec plus de vigueur. Son auteur devait être un maître indépendant du IVe siècle qui subissait l'influence de Praxitèle, mais se gardait les vigoureuses traditions de l'École d'Argos. Hélas! le bel éphèbe que j'avais vu, il y a quelques mois, avec sa verte patine a été plongé dans un bain acide qui l'a dépouillé, il est vrai de quelques rugosités malencontreuses, mais qui lui a enlevé aussi sa patine. Il ressemble maintenant à un jeune cafre. Mais on dit que ce bain était tout à fait nécessaire...

Vous connaissez le petit bronze aux lèvres cassées, un morceau de choix! le « Guetteur », — s'il est légitime de lui donner ce nom, — la tête du « Pugiliste ». Je vous renvoie pour tout cela à la notice de M. Cavvadias (R. Ét. grecq. Mars-Avril 1901). Laissez moi seulement vous dire quelques mots des lamentables épaves trouvées en même temps au Cap Malée. Elles sont alignées dans les galeries extérieures du Musée national et c'est navrant! Les unes sont recouvertes d'une croûte rugueuse de terre dure et de coquillages; les autres sont percées de trous, rongées d'ulcères, sans forme humaine. C'est un charnier où sont confondus dans la même misère

« les déesses de marbre et les héros d'airain ». A quoi bon vous citer leurs noms? Ils ne désignent plus que des squelettes ou des cadavres.

Les découvertes de M. Furtwaengler à Égine ont surpris presque autant que celles de l'éphorie grecque à Anticythère. Un temple dont les origines remontent jusqu'à l'époque mycénienne; une inscription du VI[e] siècle qui nous apprend à quelle divinité le temple était dédié : Aphaia, identifiée justement par Pausanias (II, 30, 8) avec la déesse crétoise Britomartis et Diktynna, une série de huit têtes archaïques dont plusieurs proviennent du fronton du nouveau temple, des vases mycéniens et géométriques, des bronzes, n'est-ce pas un beau butin? M. Furtwaengler a déjà fait plusieurs rapports sur ses découvertes, notamment dans la *Berliner Philol. Wochenschr.* du 3 août. J'y renvoie mes lecteurs.

Tandis que M. Furtwaengler était à Égine, M. Doerpfeld explorait Leucade. Vous l'avez appris : Ithaque pour M. Doerpfeld n'est plus dans Ithaque, elle est toute.... à Leucade. Voici les principaux arguments du savant secrétaire de l'Institut allemand :

1. Le poète a précisé la situation géographique d'Ithaque; elle faisait partie d'un groupe d'îles dont elle était la dernière, vers le couchant, *πανυπερτάτη πρὸς ζόφον* (Od. IX, 21 et ss.). Or, Ithaque dans ce groupe est au centre.

2. L'île homérique devait être rattachée de quelque façon au continent. car Télémaque aurait-il pu demander à Minerve déguisée (Od. I, 170) : « Sur quel navire est-tu venu? Comment des matelots t'ont-ils amené à Ithaque?.... car je ne pense pas que tu sois venu *à pied* ». Anticlée fait les mêmes questions à Ulysse (Od. XI, 158), Télémaque à Eumée (H. XVI, 57). M. Doerpfeld ne croit pas que Leucade ait jamais fait partie du continent, mais le canal qui l'en sépare est si peu large qu'un pont pouvait suffire pour l'y relier.

3. Ithaque était couverte de bois, *Ἰθάκη ὑλήεσσα;* les sources y étaient nombreuses, *Ἰθάκη κραναή*. Or dans l'Ithaque d'aujourd'hui les bois et les sources sont rares tandis que Leucade mérite on ne peut mieux les épithètes homériques.

4. L'île d'Astéris qui fut identifiée par rapport à Ithaque ne répond pas à la description du poète; impossible notamment d'y trouver deux ports (Od. III, 81).

5. Enfin, il est impossible de reconstituer dans Ithaque les voyages d'Ulysse et de Télémaque du port de Phorcys à la cabane d'Eumée et de là à la ville.

Tels sont les arguments de M. Doerpfeld. Ils partent d'un principe très contestable : c'est que l'auteur de l'épopée avait vu Ithaque, bien vue, de ses yeux vue et l'avait très exactement décrite. Quoi qu'il en soit, un Mécène hollandais, M. Goekop, fut persuadé et prit à sa charge les fouilles qui devaient confirmer la thèse de M. Doerpfeld. Celui-ci les dirigea en personne. Il crut reconnaître l'emplacement d'Ithaque sur la côte orientale de Leucade. Que n'eût-on pas donné pour trouver là le moindre tesson mycénien? On n'y trouva que des objets préhistoriques tels que tout pays peut en recéler. Toute l'île fut explorée sans succès : le mycénien y paraît

absent. Toutefois, M. Doerpfeld n'est point découragé; il va poursuivre ses recherches et ceux mêmes qui ne partagent pas son opinion, admirent sa foi, ... cette foi qui transporte les montagnes.

Français et Allemands sont restés cette année dans la Grèce propre. Les Anglais et les Italiens ont continué leurs fouilles de Crète et les Américains ou plutôt les Américaines, les y ont suivis.

Il ne m'a pas encore été possible de faire mon pèlerinage au palais de Minos, mais voici quelques renseignements récents et autorisés que je traduis de l'*Ἄστυ*, à l'intention des lecteurs de la *Revue*. Pour leur complète intelligence, je conseille à mes lecteurs de se reporter aux articles et publications de M. Evans. (The palace of Knossos. *Annual of the british school at Athens*, VI, 1899-1900. — The palace of Minos. *Monthly review*, mars 1901. On the tree and pillar cult. *Journ. of hell. stud.* 1901). Des fouilles ont été exécutées cette année :

1. A Cnossos, par l'infatigable et distingué archéologue, M. Evans, qui, tant à ses frais qu'avec les subventions du *Cretan exploration fund*, dégage depuis l'année dernière le palais mycénien de Cnossos.

2. A Gournia, par l'École américaine d'Athènes (Miss Boyd).

3. A Phaestos, par la Mission archéologique italienne (cf. Halbherr et Pernier, *La missione archaeologica italiana*).

4. A Zacros, par l'École anglaise (M. Hogarth).

5. A Praesos, par le sous-directeur de l'École anglaise, M. Bosanquet, à l'amabilité duquel nous devons en grande partie ces renseignements sur les fouilles de l'année courante.

De ces fouilles, les plus importantes et par les trouvailles qu'on y a faites et par les monuments qu'on y a découverts, sont celles de Cnossos et de Phaestos. Nous avons déjà exposé dans l'*Ἄστυ* les renseignements que nous tenions de M. Evans sur les premières; nous avons signalé l'importance de ce palais mycénien dont la richesse et la grandeur suscitent l'étonnement. Nous avons décrit ses corridors, ses portiques, la salle du trône avec ses admirables peintures murales, ses escaliers en ligne brisée, ses autels. De tout cela, des photographies et des plans ont déjà été publiés dans le rapport de l'archéologue anglais et chacun peut se faire une idée de la beauté et de la richesse de ce palais préhistorique. Et ce n'est pas seulement la richesse qu'on y admire, c'est surtout l'art! l'art dans la construction, le style, la décoration. Devant la peinture, on reste stupéfait. On admire notamment de nombreux fragments de fresques en relief, c'est-à-dire où les formes modelées en une sorte de plâtre se détachent en relief sur le fond du mur. Deux sont particulièrement remarquables. Sur l'un est représenté une tête d'homme, de roi sans doute, portant une tiare ornée de fleurs de lis. Sur l'autre sont conservées seulement des mains, mains de femme à ce qu'il semble; elles tiennent un collier d'où pendent des ornements ayant la forme d'une tête de nègre. Quant aux fresques simples dont furent découverts d'admirables exemples, telle la façade d'un temple mycénien publiée par M. Evans (*Journ. of hell. stud. op. cit.*), très peu de fragments en ont été trouvés cette année. Parmi eux, il faut en citer un sur lequel est représentée une chasse au

taureau à laquelle on est étonné de voir prendre part des femmes! Les trouvailles de petits objets furent nombreuses, mais très peu de ces derniers étaient en métal, en or notamment; ceci ne peut s'expliquer que par le pillage du palais, avant sa destruction. En même temps, on a retrouvé de magnifiques vases de pierre dont une amphore haute de 0m60 sur les anses de laquelle sont gravés des ornements mycéniens. Ensuite furent découvertes des pierres gravées de haute valeur : l'une représente une déesse debout devant un monceau de pierres; deux femmes adorent en levant les bras; à côté se trouve un autel ou un temple. Parmi les trouvailles de Cnossos, une place éminente est occupée, comme on le sait, par les tablettes couvertes d'écriture; elles confirment, sans laisser l'ombre d'un doute, l'existence et la connaissance de l'écriture à l'époque préhomérique; malheureusement, elles sont restées jusqu'ici et resteront encore longtemps des signes incompréhensibles.

Nous ne connaissons que peu de choses sur le palais de Phaestos, car aucune publication importante n'a encore été faite sur ce sujet. D'après des photographies et d'amicales communications, nous pouvons assurer ce qui suit : Le palais découvert, — une grande partie en est encore cachée, — ressemble à celui de Cnossos par sa grandeur, sa décoration, et même par son style. Il a une surface de 10,000 mètres carrés environ! — Celui de Cnossos est plus vaste encore de 20 pour cent. Comme à Cnossos, il est situé sur une pente permettant et même nécessitant la construction d'un deuxième étage, peut-être d'un troisième.

« Nous ne prétendons pas donner ici une description complète de ces palais compliqués : cela est impossible sans un plan et des photographies; mais voici dans ses grandes lignes leur aspect général. Et tout d'abord, ils ne sont pas entourés d'un mur, ils ne se trouvent pas au milieu d'acropoles comme les palais de Tirynthe, de Mycènes et de Troie. Ils ne leur ressemblent ni par le plan d'ensemble, ni par l'aménagement intérieur. D'une cour extérieure, on parvient par un large escalier (13 à 14 m. de large) à un propylée conduisant à la cour centrale; de là, par des couloirs très longs, on gagne les divers appartements du palais : pièces étroites et longues (chambres), salle des hommes, gynécée, salle des réunions ou du trône, toutes les pièces perdues dans l'enchevêtrement des constructions.

« De la cour intérieure, un escalier conduit au second étage ou, si l'on veut, à une salle plus ou moins élevée selon la déclivité du terrain et qui est le mégaron par excellence. A Cnossos, on y accède par onze portes! A Phaestos fut découvert un autre escalier près d'une grande terrasse triangulaire. Il ne conduit à aucun appartement; au-dessus est le rocher. On suppose que c'était un « theatron » où montaient et s'asseyaient les spectateurs pour voir de haut les sacrifices accomplis sur la terrasse ou les autres spectacles.

« Ces palais sont construits généralement en grandes pierres du pays, équarries à angle droit, ayant toute l'apparence du plâtre. C'est à ces excellents matériaux qu'on doit l'assez bonne conservation des bâtiments et le bel aspect des ruines. A Phaestos, les trouvailles ont été relativement très peu nombreuses. Parmi les dernières, il faut citer une tablette en os

représentant gravées à la pointe quatre femmes dont les têtes... sont des têtes de quadrupèdes. Chacune d'elles porte une baguette.

« A Gournia, Miss Boyd de l'École américaine découvrit une petite ville mycénienne située sur le rivage nord de l'île, non loin d'Hiérapétra. Elle a mis au jour des rues pavées, des maisons petites mais parfaitement aménagées dans lesquelles se trouvaient des magasins pleins de grandes jarres ou « Pithoi ». Là aussi, elle ramassa un grand nombre d'ustensiles et de petits objets en bronze. Sur le sommet d'une colline voisine, furent découvertes les ruines d'une grande maison, un palais sans doute. A cet endroit, les trouvailles fort nombreuses consistèrent surtout en vases de pierre et en terres cuites parmi lesquelles, une statuette de déesse aux longs cheveux du plus beau type. Miss Boyd continuera prochainement ses fouilles.

« Dans la partie orientale de l'île, à Zacros, M. Hogarth a fouillé une grotte très vaste où furent trouvés un grand nombre de vases prémycéniens et mycéniens. En même temps, M. Hogarth découvrait une agglomération dont les maisons à l'extérieur sont construites en grosses pierres polygonales, à l'intérieur, en briques crues. Il y trouva une grande quantité de pierres gravées semblables à celles de Cnossos et de Gournia.

« A Praesos, ville d'Étéocrétois, M. Bosanquet fit des fouilles dans trois acropoles. Dans la première, il découvrit un temple de l'époque hellénique, des maisons et un édifice qu'il tient pour un « Andreion ». On appelait ainsi la maison, fréquente dans les villes crétoises, où se faisait la syssitie. Dans la seconde, rien ne fut trouvé; mais dans la troisième, on découvrit les vestiges d'un autel, une enceinte sacrée dans laquelle on trouva une masse d'ex-voto en bronze et en terre cuite : pièces d'armures, boucliers, cuirasses, casques de toutes formes. Parmi les terres cuites archaïques, il faut noter les morceaux d'un lion de grandeur naturelle.

« En même temps on déblayait les ruines de deux autres temples où l'on trouva des idoles primitives en terre cuite; on fouillait une nécropole contenant des tombeaux qui vont de l'époque géométrique aux dernières années de la ville de Praesos, détruite au Ier siècle avant J.-C. De ces tombeaux sortirent de nombreux vases de toutes espèces, des ornements en or, en argent, un certain nombre d'objets en cristal. »

Si incomplète que soit cette nomenclature, elle montre que la Crète tient ses promesses. L'hiver prochain, les heureux explorateurs de Cnosse et de Phaestos feront sur leurs fouilles une série de conférences que nous attendons avec impatience. Je m'en ferai volontiers le rapporteur auprès de la *Revue de l'Instruction publique*.

M. L.

Athènes, 15 septembre 1901.

---

207. — Les 14, 15 et 16 septembre, s'est tenu à Bruxelles, au Palais des Académies, le Congrès international de l'Enseignement moyen, organisé par la Fédération de l'Enseignement moyen officiel de Belgique. Le compte-rendu détaillé des débats paraîtra sous peu; en attendant, les lecteurs de la *Revue* liront, sans doute, avec intérêt un bref résumé des discussions.

La séance générale d'ouverture a pris naturellement le caractère officiel d'une solennité académique. Mentionnons les excellents discours de M. Discailles, président de la Fédération, qui indique le but du Congrès; de M. le ministre De Trooz, qui rend hommage au talent et au dévouement des éducateurs belges; de MM. De Geynst et Wittmann, qui font l'historique des écoles moyennes et des athénées belges depuis leur fondation.

Quatre questions ont été débattues aux deux autres assemblées générales : 1° *Étude de l'organisation des conseils supérieurs d'instruction publique.* M. J. Gautier (France) explique l'organisation et le fonctionnement du Conseil supérieur français : la plupart de ses membres sont élus et représentent les divers degrés d'enseignement; il est, de droit, purement consultatif, mais en fait, ses avis sont toujours suivis par le Ministre. Les autres délégués étrangers exposent la législation particulière à leur pays : en Norwège, les professeurs sont nommés à vie et ne relèvent que des tribunaux; en Hongrie, en Russie et dans le Grand-Duché, même système que chez nous; en Italie, les Universités élisent une partie des membres du Conseil. — De la discussion qui s'ouvre ensuite sur l'organisation à introduire en Belgique, il ressort qu'il importe de donner à l'enseignement moyen une part de représentation dans le Conseil de perfectionnement. M. Hoffmann, appuyé par MM. Souffret, Dupont et Merten, et vivement applaudi par toute l'assemblée, soutient avec chaleur cette thèse, en réponse à M. Mansion.

2° *Création d'un bureau international de l'enseignement.* — Approbation unanime : ce bureau sera créé incessamment.

3° *Situation du personnel : recrutement, garanties de stabilité et d'avancement.* — On suit la même marche que pour la première question : les délégués étrangers exposent le système en vigueur dans leur pays. M. Bourgeois (France) discute les critiques dirigées contre l'École Normale Supérieure qui partage la préparation pédagogique avec les Universités. L'idéal pour lui serait de superposer les deux organismes, en choisissant les élèves de l'École à la suite d'un concours, non entre tous les bacheliers, mais entre les licenciés formés par les Universités. — M. Henrion, vivement applaudi, expose le système grand-ducal : organisation du stage. — M. Bernès (France) constate que, plus l'enseignement scientifique se développe à l'Université, plus la préparation pédagogique tend à baisser, au préjudice de l'enseignement secondaire. — « En France, dit M. Gautier, les nominations faites par le Ministre, sont conformes aux propositions du Comité supérieur, composé d'hommes qui tous ont fait leurs preuves et connaissent les titres des candidats. » Les applaudissements qui accueillent cette déclaration, disent clairement quels sont les vœux des auditeurs.

4° *Orientation à donner aux études moyennes.* — A cette question, — réservée avec la précédente pour l'assemblée générale de clôture, — les rapporteurs des diverses sections répondent en résumant les opinions émises au cours des débats.

Le Congrès s'est, dès le premier jour, divisé en trois sections pour discuter les questions spéciales. Nous ne parlerons pas de la section pédagogique et de la section scientifique. Outre que les renseignements complets

nous manquent sur leurs travaux, nous pensons que les questions agitées par la section littéraire, intéresseront davantage les lecteurs de la *Revue*.

1° *Comment améliorer l'enseignement des langues anciennes? Dans quelles classes convient-il de commencer l'étude du latin et du grec?*

M. Moussinne-Pouchkine (Russie) préconise le système du Goethe's Gymnasium de Francfort, où le latin n'est enseigné que pendant les quatre années supérieures et le grec pendant trois ans seulement. M. Voss (Norwège) expose comment, dans son pays, on s'est résolu, depuis 1896, à reléguer le latin dans les classes supérieures et le grec à l'Université.

Dans le débat qui s'engage sur les humanités en Belgique, signalons deux réformateurs qui voudraient remanier nos programmes : MM. Bonny et Hombert. Le premier demande des cours communs de latin et de grec au début des études classiques, des cours divisés dans les classes supérieures. Il estime que mieux vaut délester des langues classiques les jeunes gens qui, n'en pouvant faire une étude sérieuse, n'en tireront aucun avantage appréciable. Il esquisse un système de spécialisation, avec trois sections distinctes [1].

M. l'abbé Carlier, se faisant le champion des vues strictes de la pédagogie allemande, repousse ce système pour deux raisons : il s'y prend trop tôt pour décider des vocations et d'autre part, abandonnées après deux ou trois ans, les études classiques manquent leur but. Pour lui, le remède c'est de simplifier, d'unifier l'enseignement du latin, afin d'arriver le plus tôt possible à lire les auteurs; pour cette raison, il rejette l'*Epitome* et le *De Viris*. — M. Magnette combat également le système de M. Bonny, le but de l'enseignement moyen étant la culture générale et non la préparation à certaines professions.

Le projet de M. Hombert rappelle fort le système du Gœthe's Gymnasium, exposé ci-dessus. L'orateur trouve qu'actuellement ou piétine sur place pendant les quatre premières années. Il ferait commencer la bifurcation des humanités anciennes et des modernes à quatorze ans. Il promet que l'on obtiendrait en moins de temps des résultats plus satisfaisants. — M. Gautier (France) appuie ce système et constate que l'idée a déjà fait son chemin en France. Cependant, « il ne faut pas réformer brusquement les programmes, mais faire des essais partiels ».

M. Feller conclut au maintien du statu quo avec de légères améliorations, par ex., la suppression du latin en 7e. Cette opinion moyenne nous a paru être bien celle de la majorité des auditeurs.

Ajoutons, pour ne rien omettre d'essentiel, que M. Henen considère comme inévitable la suppression du grec en tant que branche obligatoire. Cette thèse est combattue par MM. Hombert et Dony.

2° *L'enseignement du latin ne pourrait-il pas comprendre, outre les auteurs classiques, ceux du Moyen âge et de la Renaissance?*

La thèse affirmative est successivement défendue par MM. Preud'homme, Morleghem, P. Thomas, Hoffmann et Dwelshauwers. MM. Carlier et Souffret se rangent dans le camp adverse.

---

1 Pour les détails, cf. *Revue des Humanités,* Août, 1901.

Pour M. Preud'homme, c'est le moyen de rendre la vie aux études latines. — M. Morleghem fait de la lecture des auteurs le complément du cours d'histoire. — M. Thomas dit que si l'on veut faire comprendre l'évolution historique, il faut jeter un pont sur l'abîme creusé entre l'antiquité classique et le monde moderne. Jusqu'à la 3e, l'enseignement resterait à peu près ce qu'il est. A partir de la 2de, on ferait une place au néo-latin, au grand profit de l'histoire, du français et des littératures modernes. — M. Hoffmann pose trois principes : on n'étudie plus le latin pour l'écrire; les auteurs classiques occuperont toujours la première place; c'est donc la grammaire du latin classique qu'il faut enseigner. Il admet l'emploi des chrestomathies, qui ne doivent pas se limiter aux auteurs de l'âge d'or. — Enfin M. Dwelshauwers insiste sur la beauté barbare et non conventionnelle des séquences du Moyen âge.

M. l'abbé Carlier répond que l'usage des chrestomathies développe le formalisme : l'enfant doit ainsi étudier la langue, la phraséologie et le grammaire de plusieurs auteurs et de plusieurs époques.

D'après M. Souffret, l'élève faiblit déjà sous le poids des auteurs classiques; « étendre le programme, serait le superficialiser ».

Enfin M. Feller, assumant le rôle du chœur antique, énonce une opinion moyenne qui, selon nous, sera celle des esprits sages et modérés. Le vrai but des humanités est la formation morale et esthétique de la jeunesse ; un but secondaire peut toutefois être admis : la connaissance générale de l'antiquité. Partant, l'enseignement du latin peut faire, dans les deux dernières années, une petite place aux auteurs chrétiens, surtout à ceux du IVe siècle; cette place ne peut être grande, vu la surcharge des programmes. En tout cas, il réprouve la méthode préconisée par M. le chanoine Guillaume, les auteurs chrétiens ayant tout à perdre aux comparaisons esthétiques et littéraires.

3° *De la méthode dans l'enseignement des langues modernes.*

M. Scharff combat la méthode directe dans ses exagérations. MM. Van Herp, Melon et Poiry la défendent. Ce dernier reconnaît toutefois qu'elle ne doit pas exclure la lecture des auteurs.

4° *De la réforme des humanités modernes.*

Des humanités modernes, dit M. Hoffmann, nous n'avons encore que l'étiquette. Pour les réaliser, il faudrait d'abord détacher des athénées la section industrielle et commerciale qui serait annexée aux écoles moyennes. La section scientifique pourrait devenir de vraies humanités si l'on y donnait la prépondérance à la culture littéraire et historique.

M. Brants voudrait qu'on créât, dans les classes inférieures, un cycle de quatre années consacré surtout à l'enseignement pratique des langues modernes. Puis viendrait une bifurcation : d'une part, l'enseignement scientifique pur, d'autre part, l'enseignement littéraire, basé sur la langue maternelle et les langues modernes.

M. Burvenich insiste sur le rôle éducatif et esthétique de l'enseignement des langues étrangères.

5° *Formation des professeurs de français.*

M. Pecqueur voudrait que cette formation eût à l'Université un caractère plus pratique.

M. Feller regrette la disparition de l'École normale des Humanités qu'on supprima au moment où elle était outillée pour former une élite de professeurs de français. Il réclame la création, au sein des Universités, d'un organisme comparable, muni d'écoles d'application semblables à celles de l'enseignement normal primaire.

6° *Enseignement intuitif de l'histoire.*

M. Grojean demande qu'on développe le sens critique des élèves en leur présentant les documents eux-mêmes. Mais M. Crutzen objecte le manque de temps.

7° *Enseignement esthétique.*

M. le chanoine Krekelberg demande que l'on soigne l'enseignement de l'art, non pas comme le voudrait M. Picalausa, par la création d'un cours d'histoire de l'art, mais en développant le goût des élèves par la vue de photographies représentant les principaux monuments artistiques. L'assemblée s'est occupée aussi de l'enseignement de la musique.

Ajoutons enfin que chaque soir les fêtes n'ont pas manqué pour distraire les congressistes de leurs graves discussions. Représentation gala à la Monnaie, réception à l'Hôtel-de-Ville, banquet auquel assistait M. le Ministre de Trooz, tout a pleinement réussi. Ce serait pure injustice de ne pas reconnaître que ce succès est dû avant tout aux efforts du Comité de la Fédération. Il a droit aux félicitations du corps professoral dont il a si bien mérité.

---

208. — L'*Institut Français d'archéologie orientale* a décidé la publication prochaine d'un *Bulletin* qui paraîtra par fascicules et qui formera par an un ou plusieurs volumes d'environ 300 pages, et coûtant chacun 32 fr. Le premier cahier du 1er vol. va paraître chez Diémer au Caire. Il contiendra : P. Casanova, Un texte arabe transcrit en caractères coptes. — J. Clédat, Notes sur quelques figures égyptiennes. — G. Salmon, Note sur la flore du Fayoum, d'après An-Nâboulsi. — E. Chassinat, Une monnaie d'or à légendes hiéroglyphiques trouvée en Égypte. — J. Clédat, Notes archéologiques et philologiques. — E. Chassinat, Un interprète égyptien pour les pays chananéens. — J. Clédat, Notes sur la nécropole de Bershet, etc.

209. — La France a fondé, il y a deux ans, à Saïgon, une *École Française de l'Extrême-Orient,* à l'imitation des Écoles Françaises d'Athènes, de Rome et du Caire. Placée sous la direction de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la nouvelle institution a pris rapidement un grand développement, et elle a commencé, comme les autres écoles analogues, la publication d'une Revue, le *Bulletin de l'École Française de l'Extrême-Orient,* dont le 1er fascicule a paru à Hanoï (Tonkin). En tête figurent des lettres de MM. Barth, Bréal et Sénart, de l'Institut, qui définissent et précisent le but que doit poursuivre l'École et les travaux auxquels elle aura à se consacrer. Puis vient un travail du directeur, M. L. Finot, sur le peuple des Chams, et ses monuments, et une bibliographie très étendue des travaux relatifs à l'Extrême-Orient.

210. — Les Mékhitaristes du Monastère de San Lazaro, à Venise, ont célébré au commencement du mois de septembre le deux-centième anni-

versaire de la fondation de leur Couvent et de leur Académie. On sait que la science doit à leur zèle et à leur activité des éditions excellentes des anciens textes arméniens de la *Chronique* d'Eusèbe, de Philon, du commentaire de S. Ephrem sur le *Diatessaron*, et de parties importantes de Platon. Ils ont publié aussi de splendides dictionnaires de leur langue, et une série de traductions des plus utiles.

Papyrus. — 211. — Le rouleau de papyrus qui nous a rendu, il y a dix ans déjà, les mimiambes d'Hérondas, était malheureusement incomplet. Le fascicule 3-4 de l'*Archiv fur Papyrusforschung*, paru le 29 août, nous montre qu'il ne faut pas désespérer de retrouver la fin du volume. Dans le courant de l'année 1900, le British Museum reçut d'Égypte toute une boîte de fragments de papyrus, et il apparut, à la première vue, qu'ils faisaient partie des fameuses trouvailles de l'année 1891; ils étaient restés depuis lors dans les mains de quelque indigène; les plus considérables appartenaient au volume d'Hérondas, et un examen attentif des caractères, des brisures et de la disposition des fibres, permit à M. Kenyon de leur assigner leur vraie place : ils viennent s'emboîter dans les derniers fragments du VIIIe mimiambe (*le songe*), qui terminait le rouleau mutilé. Avec un désintéressement louable, M. Kenyon publie tel quel le texte de ces fragments nouveaux, de manière à permettre à tous les philologues de collaborer sans retard à la reconstitution de la pièce.

212. — Des quarante livres de l'*Histoire* de Polybe, cinq seulement sont parvenus jusqu'à nous. On n'a des trente-cinq derniers que des extraits. Est-ce là une des pertes que les trouvailles d'Égypte permettront de réparer? Plusieurs l'espéraient, et l'on vient de faire une découverte qui est d'un excellent présage. Avec les fragments des catalogues hésiodiques publiés l'année dernière par M. de Wilamowitz (*Sitzungsber. Berl. Akad.*, 38 (1900), p. 839), sont arrivés au musée de Berlin des morceaux de papyrus donnant des parties, toutes déjà connues, du livre XI de Polybe. Bien qu'achetés dans la haute Égypte, ces débris proviennent certainement du Fayoum, et ils sont les restes d'un volume copié peut-être au IIe siècle de notre ère, dans tous les cas avant l'an 276. Des exemplaires de Polybe circulaient donc en Égypte en pleine période romaine. Le texte est publié par M. U. Wilcken (*ibid.*, p. 388); il est meilleur en plusieurs endroits que celui de nos manuscrits, et il confirme huit conjectures faites par des philologues modernes.

213. — M. U. Wilcken commence à publier dans un premier article (Ibid., *Heidnisches und christliches aus Aegypten*, pp. 396-436), des notes d'histoire religieuse qui lui sont fournies par l'examen des papyrus. D'abord, il démontre l'existence dans l'île de Philae, dès 425-450, de plusieurs églises chrétiennes. On savait que le fameux sanctuaire d'Isis resta ouvert au culte païen jusque sous Justinien. Comment s'expliquer cette tolérance? Pourquoi les prêtres d'Isis purent-ils braver si longtemps leurs voisins des églises chrétiennes? Il y eut là, sans doute, une nécessité politique. Il est établi, en effet, que les Nubiens et les Blemmyes tenaient au culte d'Isis et qu'ils jouaient un rôle considérable dans les fêtes païennes

de Philae. Or, c'étaient des voisins de frontières qu'il importait de ménager.

214. — La petite ville d'Oxyrhynchus (Fayoum) est décrite dans l'*Historia monachorum*, composée par Rufin entre 402 et 404. Les trouvailles de papyrus permettent de donner à cette description un commentaire vivant et précis; elles permettent aussi de la rectifier. Rufin nous montre la ville avec ses douze églises, et ses innombrables couvents, entendant chanter les louanges de Dieu jour et nuit, sans interruption : *nullus enim ibi invenitur haereticus aut paganus*. On le lui avait dit, sans doute, mais il s'était laissé tromper. M. W. prouve par le texte d'un papyrus que, le 30 avril 436, il existait encore à Oxyrhynchus des clubs païens.

215. — On a découvert et publié déjà toute une série de traités anciens sur l'emploi des amulettes. Ici encore, M. W. communique de l'inédit. Il a eu la chance de trouver dans ses fouilles de Ehnâsje (*Herakleopolis magna*) une amulette en papyrus qui était restée dans l'état même où elle avait été portée : la forme du rouleau, le cordon rouge servant à l'enserrer, les caractères, rien n'y manquait, et tous les détails réalisaient avec une exactitude surprenante les prescriptions des traités. Il y a mieux. M. W. a découvert, dans le même endroit, une amulette chrétienne du même type, et dans les mêmes conditions. Seulement Dieu le Père, peut-être aussi un saint, y sont invoqués au lieu des démons « gorgophones », et le *Pater noster* remplace les incantations païennes.

216. — Les universités se rendent compte, semble-t-il, des services que les collections de papyrus peuvent rendre à l'enseignement de la philologie et au progrès des études anciennes. Genève, Strasbourg et Heidelberg possèdent déjà des collections importantes; tout récemment, Copenhague, Florence, Gratz en ont acquis à leur tour, et M. Wilcken nous apprend (Ibid., *Zu den papyri der Münchener Bibliothek*, 468-491) que la bibliothèque de Munich vient d'acheter un lot de papyrus exceptionnellement bien composé. Parmi les textes littéraires, il faut signaler des fragments d'Hérodote et de Xénophon, attribués par M. W. au Ier ou au IIe siècle apr. J.-C.; ensuite, parmi les documents, un des morceaux du précieux papyrus n° 21 de Genève (voir *Revue de l'Instr. publique*, 1900, p. 181), c'est-à-dire une vingtaine de lignes du plus ancien des contrats de mariage transmis jusqu'ici par les papyrus grecs.

217. — La Bibliothèque royale de Bruxelles paraît se décider à suivre l'exemple de l'étranger. Elle vient d'acquérir un papyrus, rapporté de Ghizeh l'hiver dernier par M. J. Capart. D'après M. Seymour de Ricci (voir *Revue des Études grecques*, 1901, p. 199), c'est un fragment du cadastre du Fayoum, datant du Ier s. ap. J.-C., par conséquent une pièce qui semble être d'une grande importance. Souhaitons que cet unique papyrus ne demeure pas isolé.

218. — M. Reitzenstein continue à faire connaître les plus importants des 2000 papyrus de Strasbourg, quel que soit le domaine où l'étude de ces textes le force à s'avancer, et sans tenir compte du danger où il se met de donner matière à des comptes rendus dénigrants. Sous le titre *Zwei religionsgeschichtliche Fragen* (Trübner, 1901), il édite, analyse et commente quelques documents nouveaux; d'abord (*Beschneidung und*

Priesterordnung), un acte, datant du règne d'Antonin, et relatif à la circoncision; on y voit que cette pratique, interdite par Adrien, était cependant tolérée en Égypte pour les jeunes gens voués au sacerdoce; seulement, il fallait un examen corporel et une autorisation sur lesquels le papyrus nous renseigne assez complètement; — viennent ensuite, avec un commentaire extrêmement fourni, les restes d'un poème en hexamètres sur la guerre de Dioclétien contre les Perses; — enfin, le morceau le plus important, une soixantaine d'hexamètres appartenant à un poème sur la création du monde; cette pièce est attribuée par M. R. au même auteur (?) et à la même époque que la précédente (III-IVe siècle ap. J.-C.). L'étude de ce texte cosmogonique est intitulée *Schöpfungsmythen und Logoslehre* (p. 52-132); cela montre suffisamment que les questions sont traitées dans toute leur ampleur. Même l'importance que ces deux séries d'hexamètres peuvent avoir pour l'histoire littéraire est soigneusement notée. Les deux fragments publiés par M. R. contribuent à nous faire connaître ce qu'étaient les productions des poètes grecs de second ordre en Égypte à l'époque romaine; ils nous aident à nous représenter, dans sa continuité, l'évolution de la poésie hellénistique; il y a plus; on n'avait pas encore essayé de mettre les œuvres du dernier des grands poètes romains, Claudien, en rapport avec la littérature grecque de sa patrie. Certes il a subi l'influence de Stace et de ses autres devanciers latins, mais c'est à Alexandrie qu'il faut chercher ses vrais modèles, et les deux poèmes des papyrus de Strasbourg sont, à cet égard, des données dont M. R. fait très bien comprendre la valeur. — J. Bidez.

219. — Dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. H. Weil a communiqué un long mémoire sur un papyrus publié récemment par MM. Grenfell et Hunt, contenant quinze vers grecs plus ou moins mutilés à la fin et évidemment tirés d'une tragédie. M. Weil y reconnaît un fragment de l'*Hector* d'Astydamas, auteur dramatique qui fut fort goûté au IVe siècle avant J.-C.

---

220. — M. le Prof. F. P. Garofalo, de Naples, nous annonce que la *Rivista bimestrale di Antichità greche e romane* sera remplacée à partir du mois d'octobre de cette année par la *Rivista di Antichità*, dont le programme sera plus étendu que celui de sa devancière. Elle s'occupera, en effet, de tout ce qui a trait à l'antiquité classique, et contiendra des travaux rédigés en italien et en latin, mais aussi en français, en allemand et en anglais, des notes critiques, des comptes rendus des livres nouveaux les plus importants.

221. — Le dernier numéro de la *Revue historique de Provence* contient un article qui n'intéressera pas seulement les érudits du Midi. M. Camille Jullian y expose avec sa compétence éprouvée quelle fut la politique romaine en Provence jusqu'à l'arrivée de César. Il montre comment la Narbonnaise fut annexée et conservée, non pour elle-même, mais parce qu'elle était la route de l'Espagne, et comment l'influence grecque de Marseille demeure, au moins dans l'Est, beaucoup plus sensible que celle des conquérants latins. Nous ne pouvons qu'indiquer ici le sujet de cette étude,

qui abonde en observations nouvelles et témoigne d'une connaissance parfaite des textes et des lieux.

222. — M. K. Ernesti a repris récemment la question de la Morale de Clément d'Alexandrie dans un travail développé et sur un plan assez étendu (*Die Ethik des T. Flav. Clemens von Alexandrien, oder die erste zusammenhangende Begründung der christlichen Sittenlehre.* Paderborn, Schoningh, 1900. XII-174 pp. in-8°. Prix : 4 mk.), M. A. Harnack ayant montré jadis (*Theol. Litt.-Zeit.*, 1883, pp. 126 s.) que le livre de Winter sur le même sujet (Leipzig, 1882) était tout à fait insuffisant. Par réaction contre Cognat (*Clément d'Alexandrie, sa doctrine et sa polémique.* Paris, 1859) qui n'avait vu que le chrétien dans l'auteur des *Stromates*, Winter s'était attaché surtout à montrer la part que l'Hellénisme a eue dans sa formation. Il était allé beaucoup trop loin, faute surtout de se faire une idée nette de ce qu'était le christianisme de Clément qu'il jugeait trop, comme le dit Harnack (loc. cit.) « en bon protestant, fidèle à l'idéal de Luther ». La tâche est d'ailleurs beaucoup moins simple qu'elle peut le paraître à première vue, et de son côté M. K. Ernesti nous semble avoir négligé complètement le point de vue historique qui est ici, et de beaucoup, le plus intéressant. Il a réuni avec un zèle scrupuleux tous les renseignements que fournit l'œuvre étendue de Clément pour la connaissance de ses idées morales, il les a classés avec soin et disposés suivant le plan d'une bonne théologie morale : le bien moral, le mal moral, l'éducation chrétienne, la vie chrétienne, la perfection chrétienne, en les rapprochant toujours de la doctrine de l'Église, et il croit avoir épuisé son sujet. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas connu le beau livre de M. de Faye (*Clément d'Alexandrie.* Paris, Leroux, 1898) dont le dernier chapitre notamment lui eut montré comment on peut essayer de ramener ces diverses conceptions à leurs origines, et, sans aller aussi loin que lui peut-être, il aurait alors fait la part du Stoïcisme, surtout du Platonisme dans la morale de Clément et donné de l'ensemble une idée plus juste parce qu'elle aurait été fondée sur l'histoire. — M. J.

223. — On ne tardera pas, sans doute, à connaître beaucoup mieux la disposition des anciennes villes de l'Italie. Un archéologue, M. L. Mariano, a dans ces dernières années fouillé avec grand succès les ruines d'une vieille cité italique, Aufidena (actuellement Alfedena), dans le Samnium. Il a mis au jour la citadelle et le cimetière et rendu compte de ses recherches dans le dernier volume des *Monumenti Antichi.* La connaissance de la céramique locale a fait par suite de ces travaux de grands progrès et l'on a formé à Alfedena même une collection très intéressante de toutes les poteries découvertes. Les fouilles ne tarderont pas à être reprises et menées à bonne fin. — A Norba, dans le Latium, dont les murs cyclopéens qui entouraient la forteresse sont bien connus, un archéologue, M. L. Savignoni, et un ingénieur, M. R. Mongarelli, vont commencer bientôt des fouilles systématiques dont on attend de très heureux résultats.

224. — M. Héron de Villefosse a annoncé récemment à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'arrivée au Louvre d'un fragment d'inscription très important qui provient de Lambèse et permet de dater la

célèbre allocution d'Hadrien à l'armée de Numidie. Elle a été prononcée le 1[er] juillet 128. Cette date fournit en même temps celle du voyage de l'empereur en Afrique. Le fragment nouveau se rajuste exactement avec un autre déjà exposé dans la salle des antiquités africaines. La première partie du discours impérial était adressée à la légion III[a] Auguste, cantonnée à Lambèse; elle débutait par des paroles de satisfaction aux soldats du 3[e] rang, c'est-à-dire aux soldats les plus âgés appelés *pili triarii*. Certainement l'empereur devait haranguer ensuite les *principes*, puis les *hastati*. — Il convient de noter que cette intéressante trouvaille a été faite par M. l'abbé Montagnon, curé de Lambèse, au centre du camp des auxiliaires, dans des fouilles entreprises avec une subvention du gouvernement.

225. — J. P. Waltzing, *Les Gésates à propos d'une dédicace au Soleil Auguste trouvée à Tongres en avril 1900* (Bruxelles, 1901. 46 pp. in-8° et 1 pl. Prix : 1 fr.). Il est si rare trouver des inscriptions romaines eu Belgique que chaque découverte constitue un véritable événement archéologique. Encore la plupart du temps ces inscriptions ne sont-elles que peu importantes, et ne nous apprennent-elles rien de nouveau. Il n'en est pas de même du fragment trouvé Tongres l'an dernier et que M. Waltzing propose de lire comme suit : [*S*]*oli A*[*ug*(*usto*) / *ci*]*ves Rom*[*ani*] / *cent*(*uriâ*) / [*Va*]*lentin*[*i*] / *G*(*a*)*esatoru*[*m* / *b*]*asem* [*p*(*osuerunt*). L'intérêt de l'inscription ne réside pas seulement en ce qu'elle nous apprend qu'à Tongres, vers la fin du II[e] siècle, — car c'est de cette époque que date le monument, — il y avait des adorateurs du Dieu Soleil que, par flatterie pour le prince, on appelait *Sol Augustus*, mais bien dans le mot *Gaesati* qui mérite d'attirer toute notre attention. Il y avait donc à cette époque, en garnison à Tongres, une centurie commandée par Valentinus et qui était recrutée parmi les Gaesati, habitants du Valais. Les Gaesati de la Rhétie, ainsi dénommés à cause du *gaesum*, ou javelot gaulois qui constituait leur arme principale, formaient des milices locales qui, dès le milieu du II[e] siècle, furent enrolées dans l'armée régulière. Nous retrouvons ces Gaesati, eu Maurétanie, en Angleterre, et notre inscription nous apprend maintenant qu'ils tinrent aussi garnison à Tongres. Tel est le résumé du travail de M. Waltzing. C'est une monographie complète et définitive sur les *Gaesati* qui étaient presque inconnus jusqu'à ce jour. — Ad. De Ceuleneer.

226. — Nous n'exagérons certainement rien en affirmant que le vieil *Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne*, paru en 1842, était depuis cinquante ans tenu en médiocre estime dans le monde savant. La publication de certains catalogues partiels, comme celui des classiques latins par M. Paul Thomas, ne pouvaient, malgré leurs mérites, remédier à l'insuffisance générale de ce répertoire suranné. Le nouveau *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Royale*, dont le premier volume vient de paraître par les soins du P. Van den Gheyn, (Bruxelles, Lamertin, 1901), répond donc à un besoin vivement ressenti. Le contenu de ce tome réservé exclusivement à l'Écriture Sainte et à la Liturgie, intéressera surtout les théologiens, mais la science et la conscience dont témoignent chacune des neuf cents notices dont il se compose, font bien augurer du succès final de la vaste entreprise dont tous les

érudits tireront quelque bénéfice. L'auteur espère pouvoir décrire en une douzaine de volumes les vingt cinq mille manuscrits confiés à sa garde. Le tome deuxième sera consacré à la Patrologie. Les philologues eussent sans doute préféré qu'une division par langues précédât la division par matière et qu'on ne réunît pas sous une même rubrique des textes français, flamands, latins, grecs et orientaux, mais toute classification offre des défauts. L'essentiel est que les richesses de notre grand dépôt national soient toutes inventoriées et que des tables bien dressées permettent à chacun de réunir sans peine les œuvres qui peuvent l'intéresser.

---

227. — On sait que Brunon, archevêque de Cologne, appelé par son frère Otton I[er] au gouvernement du duché de Lotharingie, se donna deux coadjuteurs laïques, l'un pour la Basse, l'autre pour la Haute-Lotharingie. On a généralement admis jusqu'aujourd'hui que le premier de ces gouverneurs, Godefroid, avait reçu ses fonctions en 953, tandis que le second, Frédéric, n'aurait débuté dans les siennes qu'en 959. M. L. Vanderkindere vient de démontrer que cette dernière date marque également le point de départ de l'administration de Godefroid (*Le premier duc de Basse-Lotharingie. Bullet. de l'Acad. de Belgique*, classe des lettres, 1901, n° 7). Il croit en outre qu'il faut chercher la patrie de ce personnage dans le pays de Cologne.

228. — M. Paul Sabatier, l'historien de St-François d'Assise, vient d'entreprendre, à côté de la *collection d'études et de documents sur l'histoire littéraire et religieuse du moyen âge* dont nous avons naguère annoncé l'apparition, la publication d'une série d'*Opuscules de critique historique* (Paris, Fischbacher) consacrés à l'édition de documents inédits, à des descriptions de mss., etc. Le premier fascicule comprend le texte très soigneusement établi et excellemment commenté de la *Regula antiqua fratrum et sororum de paenitentia seu tertii ordinis sancti Francisci.*

229. — M. H. Brunner, le célèbre historien du droit de l'Université de Berlin, a remanié et publié à part sous le titre de *Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte* (Leipzig, Duncker und Humblot), l'aperçu des sources et de l'histoire du droit allemand composé par lui pour l'*Encyclopädie der Rechtswissenschaften* de Holtzendorff. En moins de 300 pages le lecteur est initié à l'évolution du droit allemand dans tous les domaines, depuis l'antiquité germanique jusqu'aux temps modernes. Chaque paragraphe est accompagné d'une bibliographie choisie. Le plan d'ensemble et l'exposition présentent les qualités de clarté et de méthode habituelles aux travaux de l'auteur.

230. — M. G. Des Marez a retrouvé dans une collection privée l'original d'une charte du comte Robert II de Jérusalem, donnée en 1101 à l'église de Saint-Donatien de Bruges. L'étude détaillée qu'il lui consacre dans les *Bulletins de la Comm. Roy. d'Histoire* (t. LXX, n° 3) n'intéresse pas seulement les diplomatistes mais apporte aussi, sur une foule de personnages dont les noms se trouvent aux souscriptions de l'acte, nombre de détails instructifs.

231. — M. V. Fris continue ses instructives contributions à la critique de l'historiographie flamande par deux excellentes notices consacrées l'une aux *Récits d'un bourgeois de Valenciennes* dont il découvre l'auteur dans Lotart, clerc de Jean Bernier l'aîné, grand bailli de Hainaut, et dont il établit la valeur; l'autre aux *Antiquités de Flandre de Philippe Wielant*, dont il indique minutieusement les sources, chroniques et documents d'archives, ne laissant subsister comme originale que la partie du récit comprise entre les années 1458 à 1520. (*Bullet. de la Comm. Roy. d'Histoire*, t. LXX, n° 3).

232. — M. V. Chauvin a consacré à Jean-Noël Paquot (Liège, Vaillant-Carmanne) une intéressante brochure où il expose en détail la vie si agitée du fameux érudit. Une excellente bibliographie des travaux de Paquot est jointe à ce curieux travail qui est assuré du meilleur accueil auprès de tous ceux qui ont l'occasion de recourir aux « Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas et de la principauté de Liège ».

233. — *L'Annuaire statistique de la Belgique*, 31e année, 1900, nous apporte quelque chiffres intéressants sur les bibliothèques de notre pays. Sur les 25 communes de plus de 25,000 habitants, 24 possèdent des bibliothèques (la statistique néglige de donner le nom de celle qui n'en possède pas). Pour l'ensemble des 2614 communes du royaume, 494 possèdent des bibliothèques; le nombre total de ces dernières s'élève à 606 qui se sont accrues en 1899 de 41,597 volumes et possèdent ainsi un total de 1,442,932 volumes. Le mouvement des lecteurs comprend 112,277 consultations sur place et 142,367 prêts au dehors. Le nombre des livres communiqués est de 1,229,240. En particulier la Bibliothèque royale de Bruxelles s'est enrichie de 2771 volumes imprimés, de 123 manuscrits, de 1609 estampes, et de 807 médailles.La section des imprimés a reçu 37,938 lecteurs (séances du soir comprises); celle des périodiques 24,648 (nombre de visites), et celle des manusrits, 947. — P. B.

234. — La vie de Th.-J.-I. Arnold, conservateur à la bibliothèque de l'université de Gand et l'un des rédacteurs de la *Bibliotheca belgica* (1832-1899), a été retracée par M. Willem de Vreese; ce travail a paru à la fois dans les *Verslagen* et dans le *Jaarboek* de l'Académie royale flamande, dont Arnold faisait partie, et en brochure (Gand, A. Siffer, 1901, in-8°, 108 pp. avec portrait). C'est une notice fort complète que met pleinement en valeur les qualités de ce bibliothécaire serviable et de ce bibliographe érudit et clairvoyant. M. de Vreese a donné une analyse détaillée des publications d'Arnold, relatives à l'histoire littéraire et religieuse des Pays-Bas, et dont plusieurs constituent des monographies définitives. — P. B.

235. — On trouvera dans le 5e volume de la remarquable *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885,* par M. Victor Chauvin, qui vient de paraître, le commencement des résumés des contes contenus dans les différentes collections des Mille et une nuits, dans les Mille et un jours, les Cent nuits, Caylus et Digeon. Les contes sont rangés d'après un ordre alphabétique

assez compliqué : les contes connus sont catalogués sous leur titre traditionnel, les autres étant rangés sous certaines rubriques générales; de plus les contes qui ne constituent en somme que des variantes d'un même récit sont réunis. Au point de vue bibliographique, l'ouvrage est un modèle et il serait difficile d'être à la fois plus précis et plus complet. Les folkloristes accueilleront ce volume avec autant de reconnaissance que les arabisants, et sauront gré à M. Chauvin d'avoir assumé la lourde tâche de résumer les contes. — P. B.

---

236. — La maison E. A. Seemann de Leipzig, dont nous avons signalé plus d'une fois l'intelligente activité, commence la publication d'un grand ouvrage du plus haut intérêt. Sous le titre de *L'Art en Belgique*, elle se propose de faire paraître quatre livraisons de grand format (60 × 78 cent.) contenant chacune dix planches, consacrées à la reproduction phototypique des principaux monuments artistiques de notre pays : édifices, sculptures, tableaux. Le contenu de la première livraison, qui est en vente (25 francs), donnera une idée de la variété de la collection : 1. Les Halles de Bruges; 2. La Cheminée du Franc de Bruges; 3. Le Trouble-Fête, de Madou; 4. La Halle aux Draps, d'Ypres; 5. L'Industrie, bas-relief de Constantin Meunier; 6. La Châsse de Ste Ursule, de H. Memling; 7. Les Maisons de corporations de la Grand-Place (Bruxelles); 8. Le Mausolée d'Ant. Triest, par J. Duquesnoy (Gand); 9. Le Christ sur les genoux de la Vierge, de Van Dyck (Anvers); 10. La Façade du Palais de Justice de Bruxelles. — Les autres livraisons, outre quelques grands monuments d'architecture, comme l'Hôtel de Ville de Louvain, donneront des peintures de J. Van Eyck, de R. Van der Weyden, de Quentin Metzijs, de Rubens, de Jordaens, de Wiertz, de Wauters etc., et des sculptures de Michel-Ange, de Geefs etc. — Une préface de M. H. Hymans, l'éminent professeur d'histoire de l'art à Anvers, complètera l'ouvrage, dont il faut louer la belle exécution et auquel on ne peut que souhaiter le plus grand succès. Les planches peuvent s'acquérir isolément au prix de fr. 3.75 et se prêteraient parfaitement à la décoration des classes de l'enseignement secondaire. Par une attention touchante pour les lettrés belges qui ne comprennent pas le français, l'éditeur a pris soin de faire traduire en flamand le titre de chacune des phototypies : Bruges, les Halles = Brugge, De Halle; Bruxelles, Le Palais de Justice = Brussel, Het Paleis van Justitie. — M.

237. — On fait grand cas, dans les *gymnases* allemands, des *Bilderbücher*, *livres d'images* pour servir à l'enseignement intuitif de l'histoire. Ces publications si utiles manquaient totalement jusqu'ici à notre outillage scolaire. Aussi nous plaisons-nous à signaler à l'attention deux essais qui viennent d'être tentés. Le premier, imparfait à vrai dire, est l'*Album-Manuel d'histoire générale* publié par Mr A. Vermast (Gand, Vanderpoorten, in-4°, 69 pp.). Avant d'émettre un jugement complet, il convient d'attendre la publication de la 2e partie (moyen âge et temps modernes) de cet ouvrage, destiné aux classes de 6e, 5e et 4e des Athénées. Le second de ces essais — un *Album* d'histoire nationale, promet à première vue beaucoup mieux. Les auteurs, MM. D'Awans et Lameere en ont communiqué quelques pages

spécimens à leurs collègues, lors de la réunion, à Bruxelles, du Congrès international de l'enseignement moyen. Les gravures, empruntées la plupart aux sources et documents eux-mêmes, sont d'une exécution très satisfaisante. Nous insistons, — s'il en est temps encore, — pour que chacune des reproductions appelées à figurer dans ce recueil soit accompagnée d'indications de *prorenance* et de *date* aussi précises que possible. — E. D.

---

238. — Le roman historique allemand, après avoir épuisé l'ancienne Égypte (Ebers), l'époque des migrations (Dahn), le moyen âge (Scheffel, Jensen, Amyntor et vingt autres) traite depuis quelque temps de préférence l'antiquité classique. L'an 1881 est comme la date de naissance du roman historique antique en Allemagne; elle vit éclore trois grandes œuvres: *Der Kaiser*, de Ebers; *Antinous*, de Taylor et *Die Claudier*, de Eckstein. Cette dernière eut le plus grand succès et est arrivée à 15 éditions. Eckstein — qui vient de mourir — continua dans cette voie, écrivit une demi-douzaine de grands romans et plusieurs nouvelles, dont il emprunta les sujets à l'antiquité romaine. Ebers retourna à l'ancienne Égypte dans ses ouvrages suivants pour aborder ensuite le moyen âge. Taylor (pseudonyme pour Hausrath, professeur de théologie protestante, à Heidelberg) se tourna vers l'époque de la Réforme et revient à l'antiquité dans son dernier roman, paru cette année, *Potamiäna* (Stuttgart, Bonz et Cie), histoire d'une vierge martyre; je note en passant que la conversion d'un païen au christianisme sous l'influence d'un anachorète m'y semble beaucoup mieux traitée que celle de Vinicius dans *Quo Vadis.* Chez Taylor il y a beaucoup plus de psychologie que chez Eckstein, qui tend avant tout, comme Ebers et Dahn, à fournir un tableau détaillé de la civilisation antique. Deux écrivains, appartenant à l'école réaliste, G. Walloth et Fr. Mauthner, tentèrent entretemps le roman purement psychologique; surtout le premier s'est évertué dans une série de romans à scruter l'âme d'un Néron, d'un Domitien, d'un Caligula, tandis que le second se passionna pour la philosophe néoplatonicienne Hypatia. Un autre écrivain, tout à fait antiréaliste, O. Linke se tourne, par dégoût du présent vers, la Grèce de Périclès et de Thémistocle, dans laquelle il ne voit qu'un monde enchanteur de belles formes et de beaux sentiments, où il abreuve son imagination éprise de beauté. Sa manière de traiter ces sujets rappelle celle de Wieland; elle est très libre et n'a nullement la prétention d'écrire dans l'esprit de l'antiquité hellénique. Un de ses ouvrages les *Milesische Märchen* vient de paraître en seconde édition (Dresde, C. Reissner). Un nouveau venu dans le genre est M. Zöllner, qui publie un roman hellénique, *Achilleus* (Dresde, Pierson). L'auteur inaugure une variété du roman historique qui manquait jusqu'ici à l'Allemagne: le roman historique à la P. Louys, érotique, plus ou moins pervers. J'ai déjà signalé ici les imitations modernes d'Aristophane par Ad. Wilbrandt. Un travail analogue est celui de J. V. Widmann, qui réunit une série d'imitations semblables dans son livre: *Moderne Antiken* (Frauenfeld, J. Huber). Je n'ai pas vu le volume, mais la critique allemande est unanime à lui décerner les plus

grands éloges. De même que O. Linke, le poète viennois Th. Herzl, imite aussi la manière de Wieland dans ses *Philosophische Erzählungen* (Berlin, Paetel), c'est-à-dire que sous le voile de l'allégorie grecque, il fait la critique des mœurs contemporaines.

239. — Un article sur les Satires d'Horace de M. O. Kaemmel (*Grenzboten* LX, 22-23) tend à montrer que pour bien comprendre ces satires il faut avoir vu et étudié de près le peuple italien moderne. — M. Zell, qui a voulu démontrer que le monstre Polyphème n'est qu'un simple gorille, continue dans le *Zeitgeist* — supplément littéraire du *Berliner Tageblatt* — (n[os] 27, 30, 33), son « explication naturelle » de l'épopée homérique. Il prétend entre autre que les événements merveilleux qui y sont racontés sont des aventures de marins phéniciens, que, contrairement à l'opinion courante, aucune de ces aventures ne s'est passée dans la Méditerranée etc. Le livre étrange du Hollandais J. Schreiner, qui veut prouver que ce sont des événements historiques de l'histoire israëlite qui ont servi de base à l'Odyssée, a eu les honneurs d'une traduction allemande « Homers Odyssee, ein mysteriöses Epos » (Brunswick. Sattler).

240. — K. Bienenstein étudie dans l'*Ostdeutsche Rundschau* (127) les causes qui ont enlevé à Aristote son rang de première autorité philosophique, qu'il occupe au moyen âge. — Dans le supplément littéraire du *Hamburger Fremdenblatt* (115) M. E. Engel s'attaque assez violemment au livre de M. de Wilamowitz-Möllendorff *Reden und Vorträge.*

241. — Avec une ténacité digne d'une meilleure cause, un critique allemand E. Reichel, entreprend de sauver l'honneur de Gottsched, le fameux dictateur de la littérature allemande du 18[e] siècle (je ne cite que : *Ein Gottsched Denkmal. Den Manen Gottscheds errichtet von E. Reichel.* Berlin, Gottsched-Verlag. — *Gottsched der Deutsche, dem deutschen Volke vor Augen geführt*, ibid.). Mais cette *Ehrenrettung* est devenue chez M. Reichel une apologie qui dépasse toutes les bornes. Dans une série nombreuse de livres, brochures, articles de revues, parus dans le courant de cette année, M. Reichel nous présente Gottsched comme le plus grand homme de la littérature et du peuple allemand. Il n'a pas seulement été le plus grand critique, mais aussi le plus grand génie poétique du 18[e] siècle, bien au-dessus de Klopstock, p. ex. Il n'y a pas une idée saine en fait d'esthétique, pas une innovation heureuse dans n'importe quel domaine de la vie intellectuelle, qui ne se trouve déjà en germe chez Gottsched. Il est extrêmement amusant de voir M. Reichel rechercher tour à tour tous les mérites spéciaux qu'on attribue généralement à tel ou tel écrivain allemand pour les reporter sur son héros. La méthode est simple : Quelques citations habilement compilées, jointes à quelques jugements de contemporains et la preuve est faite. Sa dernière invention est que l'idée première du drame musical ne doit pas être attribuée à R. Wagner mais à Gottsched (*Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, 150, 151).

242. — Le bilan du Théâtre de Berlin, qu'on vient de publier, montre les bénéfices réalisés par les auteurs allemands à la mode. Les trois pièces de Gérard Hauptmann : *Les Tisserands, La Cloche submergée, Le Voiturier Haentschel*, ont donné une recette totale de 1 million 200,000 marks ; la

première a donné 475,000 marks, la seconde 450,000 et la troisième 246,000. Les droits d'auteur touchés par M. Hauptmann n'ont par été inférieurs à 180,000 marks pour le seul théâtre de Berlin. Supputez maintenant ce qu'il a touché sur les autres scènes allemandes, sans parler des théâtres de l'étranger où il a été représenté. Dans notre pays la troupe du Théâtre Flamand de Bruxelles a entrepris une tournée avec *Le Voiturier Haentschel*. M. Sudermann, de son côté, a touché en 1900, pour deux pièces : *Morituris* et *Johannès*, 51,000 marks de droits d'auteur, sur une recette totale de 515,000 marks.

243. — Un intéressant article de M. Leo Berg dans le *Zukunft* (30) traite la question du surmenage et arrive à la conclusion qu'en Allemagne il y a bien plus lieu de parler du surmenage des professeurs que de celui des élèves.

244. — Le 70e anniversaire de naissance de J. Rodenberg a été célébré avec un certain éclat en Allemagne. J. Rodenberg est le directeur de la *Deutsche Rundschau*, la *Revue des Deux-Mondes* allemande. Il est l'auteur de romans sociaux berlinois, de romans historiques tirés de l'histoire d'Angleterre, de nombreux récits de voyage, parmi lesquels figure un livre sur la Belgique (*Belgien und die Belgier*, 1880).

245. — Vient de paraître en seconde édition, la description d'un voyage dans les Pays-Bas du curé badois H. Hanyakob, un poète villageois de grand talent : *In den Niederlanden : Reise-Erinnerungen.* I Teil : *Belgien.* II Teil : *Holland* (Heidelberg, Weiss, 1901. 554 pp. Pr. 4 mk.). Il est regrettable que ces ouvrages sur notre pays restent complètement inconnus chez nous. — La *Revue Générale* commence la publication d'une traduction française d'une des esquisses villageoises de cet écrivain, intitulée *Mon Sacristain.*

246. — Le drame célèbre de Multatuli *Vorstenschool* à été représenté pour la première fois en Allemagne, le 22 avril dernier, au théâtre de Breslau, dans la traduction allemande de W. Spohr, qui vient de publier chez Bruns à Minden une traduction allemande complète des œuvres de Multatuli. L'intérêt pour la littérature hollandaise s'accroît visiblement en Allemagne : traductions et études critiques se multiplient. P. Raché à Hambourg et O. Hauser à Vienne se font une spécialité de faire connaître la littérature hollandaise en Allemagne. Les « lettres hollandaises » de M. Conrat dans le *Literarisches Echo* tiennent régulièrement et parfaitement le public allemand au courant de la littérature néerlandaise. M. Hauser annonce un ouvrage sur la poésie lyrique néerlandaise de 1875 à 1890, qui paraîtra sous peu chez Baumert et Ronge à Leipzig. La poésie belge par contre est très peu étudiée en Allemagne — à l'exception de Maeterlinck, auquel A. Ettlinger consacre une étude dans le *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* (155-156). Outre l'article sur Verhaeren déjà signalé ici, je ne peut citer qu'un travail sur H. de Coster par Elsa Schulhoff dans la *Nationalzeitung* (468, 470).

247. — Herman Grimm, le fils de l'illustre Guillaume Grimm, est mort à Berlin le 16 juin dernier, à l'âge de 73 ans. Depuis 1870 il enseignait à l'université de Berlin l'histoire de l'art. C'était une nature universelle. Il fut poète (dramaturge et romancier), historien, critique littéraire. Ses

principaux ouvrages sont des biographies de Michel Ange et de Raphael, une étude sur l'Iliade (*Homer*, 1890-95, II) des *Vorlesungen über Goethe*. Dans une innombrable série d'essais — il fut un maître du genre — il traita presque toutes les grandes questions qui agitèrent notre époque. Revues et journaux allemands abondent en articles sur lui. Parmi les meilleurs je signale celui de M. Osborn dans la *National Zeitung* (382,86) celui de J. Hart dans *Der Tag* (255)

248. — Le professeur de littérature allemande à l'université de Marbourg, E. Joseph, s'est suicidé à l'âge de 46 ans. Il est l'auteur des publications très estimées sur la littérature allemande du moyen âge et d'une monographie sur le *Haiderösleín* de Goethe.

249. — Le 15 août est décédé le germaniste bien connu Ch. Weinhold, professeur à l'Université de Berlin. Après avoir été pendant de longues années privatdozent à Halle, il succéda en 1889 à Müllendorff à Berlin. Il publia des Jeux de Noël de l'Allemagne du Sud et de la Silésie, les œuvres posthumes de Lenz et une foule de petits travaux dans le domaine du Folklore. Son ouvrage le plus connu est : *Die deutschen Frauen im Mittelalter*.

250. — Otto Sutermeister, professeur de littérature allemande à l'Université de Berne, y est décédé le 17 août, à l'âge de 69 ans. Avant d'être appelé à l'Université il fut pendant de longues années professeur de l'enseignement secondaire. Ses publications consistent en recueils de proverbes, dictons, poésies dialectales suisses.

251. — R. Haym, professeur à l'Université de Halle, est décédé le 27 août, à l'âge de 80 ans. Il se fit surtout connaître par son ouvrage sur l'école romantique allemande et par sa biographie de Herder. Il a laissé en outre de nombreux ouvrages philosophiques et une histoire de l'assemblée nationale allemande de 1848, dont il fit partie. — H. B.

---

252. — Les savants éprouvent depuis longtemps le besoin de posséder une reproduction absolument exacte du premier *Folio* des Œuvres de Shakespeare. On apprendra avec plaisir que la Direction de la Clarendon Press d'Oxford a décidé de publier prochainement une édition de ce genre. L'exemplaire Chatsworth a été, avec l'autorisation du duc de Devonshire, déposé momentanément à la bibliothèque Bodléienne, et les presses de l'Université en préparent une reproduction qui, quand elle sera terminée, en sera le fac-similé le plus minitieusement exact. Elle aura les dimensions de l'original, et les 910 pages du premier Folio seront réunies en un volume. Une courte introduction, par M. Sidney-Lee, donnera des détails bibliographiques, et une liste de tous les exemplaires connus du Folio. Il est dès maintenant certain que cette liste sera plus considérable que toutes celles que l'on a dressées jusqu'à présent. Une liste des souscripteurs suivra l'introduction. L'ouvrage sera tiré à un petit nombre d'exemplaires numérotés et coûtera, broché, 131,25 fr., dans une reliure qui imitera exactement celle de l'original de 1623, 157,50 fr. (*The Periodical*, July, 1901, Londres, Henry Frowde).

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

PERSONNEL ENSEIGNANT.

Par arrêtés royaux des 20 juillet et 20 août 1901, sont nommés définitivement à leurs fonctions respectives :

MM. Sohet, Armand, Dr en sc. phys. et mathémat., Prof. de mathémat. inf. à l'A. R. d'Ath; Paulus, L.-F.-J., Dr en phil. et lettres, Prof. de 4e lat. à l'A. R. de Bruges; Vandeputte, Cyrille, Dr en phil. et lettres, Surv. à l'A. R. de Bruges; Pourbaix, J.-B., Dr en phil. et lettres, Prof. de 3e lat. à l'A. R. d'Hasselt; Feytmans, Gust., Dr en phil. et lettres, Prof. de 5e lat. à l'A. R. d'Ostende; Maes, Victor, Dr en phil. et lettres, Surv. à l'A. R. d'Ostende; Grégoire, A.-M., Dr en phil. et lettres, Prof. de 7e lat. à l'A. R. d'Huy; Tilmant, Jean, Prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., Prof. de 2e lat. à l'A. R. d'Anvers; Sonneville, Émile, Dr en phil. et lettres, Surv. à l'A. R. d'Anvers ; Gouder de Beauregard, Adolphe, Prof. agr. de l'ens. moyen du degré supérieur, Prof. de rhétor. à l'A. R. d'Anvers; Labenne, Léopold, disp. par arr. royal du 31 mai 1884, Prof. de mathém. à l'A. R. de Charleroy; Aussems, Gérard, Dr en phil. et lettres, 2e prof. de français à l'A. R. de Charleroy; D'Awans, Robert, Dr en phil. et lettres, Prof. d'hist. et géogr. à l'A. R. de Malines; Moureau, Émile, Prof. agr. de l'ens. moyen du degré sup., Prof. de 2e lat. à l'A. R. d'Hasselt; Meyer, Remy, Dr en phil. et lettres, Prof. de 2e lat. à l'A. R. de Malines; Lelièvre de Staumont, M.-F.-J., disp. par application de l'art. 7, § 1o de la loi du 15 juin 1881, Prof. de 6e lat. à l'A. R. de Namur; Stassart, A.-G.-E., Dr en phil. et lettres, Prof. de 7e lat. à l'A. R. de Namur; Malerm, Simon, Dr en phil. et lettres, Surv. à l'A. R. de Namur.

Par arrêté royal du 19 septembre 1901, une augmentation exceptionnelle de traitement de 300 francs l'an est accordée à MM. Fischbach, Jean, Prof. à l'A. R. de Chimay; Francotte, Polydore, Prof. à l'A. R. de Bruxelles; Philippin, Louis, Prof. à l'A. R. de Bruges; Gilleman, Charles, Prof. à l'A. R. de Gand; Lindeman, Émile, Prof. à l'A. R. de Mons.

Par arrêtés royaux du 2 septembre 1901, sont mis à la pension et autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions : MM. De Poerck (P.-G.), maître de musique à l'A. R. d'Ath; Canivez (L.-J.), maître de musique à l'A. R. de Charleroy; De Brauwere (L. E.), surv. à l'A. R. de Gand; Daman (F.-G.), maître de musique à l'A. R. de Louvain; Delplace

(E.-H.), prof. de dessin à l'A. R. de Mons; De Coquibus (D.), prof. de gymnastique à l'A. R. de Namur.

Des arrêtés royaux du 2 septembre 1901 acceptent les démissions de : MM. Rasquin (G.-B.), prof. de rhét. lat. à l'A. R. de Bruges; et Spineto (E.-P.-A.), prof. de 4e lat. à l'A. R. de Namur.

MM. Rasquin et Spineto sont autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Concours universitaire pour 1899-1901. Résultats définitifs.

Les concurrents désignés ci-après, ayant obtenu au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune des deux épreuves du concours, ont été proclamés :

1° Premier en *philologie classique* avec 94 points sur 100, M. Gaspar, Alphonse-Paul-Jules-Camille, né à Boussu, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie classique) par l'université de Bruxelles, le 12 octobre 1900;

2° Premier en *philologie orientale* avec 130 points sur 160, M. Mansion, Joseph-Paul-Théodore, né à Gand, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : philologie classique) par l'université de cette ville, le 20 juillet 1898;

3° Premier en *philologie germanique* avec 72 points sur 100, M. Lodewyckx, Auguste, né à Boisschot, élève de l'université de Gand, candidat en philosophie et lettres (groupe : philologie germanique);

4° Premier *ex æquo* en *histoire* avec 82 points sur 100, MM. Dupréel, Eugène-Gustave-Léon, né à Malines, élève de l'université de Bruxelles, candidat en philosophie et lettres (groupe : histoire), et Fris, Victor-Ivo-Charles-Isidore-René, né à Grammont, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : histoire) par l'université de Gand, le 19 juillet 1899.

Concours universitaire pour 1901-1903 (délai dix-huit mois).

QUESTIONS A TRAITER A DOMICILE.

Faculté de philosophie et lettres.

1er GROUPE. — *Philologie classique.*

1° Faire l'exposé et la critique des idées émises, notamment par M. Sabbadini, sur la composition de l'Énéide;

2° Étudier le culte d'Athèna Skiras en Attique;

3° Faire un exposé méthodique des sources auxquelles a puisé Quintilien pour la composition du Xe livre de l'*Institution oratoire;*

4° Étude sur la condition économique des classes rurales dans l'Égypte romaine.

2e GROUPE. — *Philologie orientale.*

1° Le Commentaire aux Brahmasûtras de Çamkara et le Cribhashya;

2° Comparer les systèmes philosophiques d'Avicenne et d'Averroès;

3° Étudier le mythe de Garuda et tous autres mythes où il y a des traces, probables ou certaines, de la conception du soleil comme un oiseau;

4° Exposer et discuter les principales opinions sur la nature du Dieu Soma.

3e GROUPE. — *Philologie romane.*

1° Les poètes lyriques français de 1850 à 1900;

2° Étudier les sources littéraires de Malherbe (Antiquité et Renaissance);

3° Faire une étude historique et philologique sur le poème : *Vie de Guillaume le Maréchal comte de Pembroke* (XIIIe siècle);

4° Étudier les rôles du valet et de la suivante dans la comédie française de la première moitié du XVIIe siècle.

4e GROUPE. — *Philologie germanique.*

1° Faire une étude sur F. Hebbel comme poète, d'après les principes exposés par M. G. Renard dans son ouvrage *Méthode scientifique de l'histoire littéraire* (Paris, F. Alcan, 1900);

2° La pastorale dans les littératures dramatiqnes néerlandaise et anglaise aux XVIe et XVIIe siècles;

3° Faire une étude littéraire sur le *Lancelot* (Cf. *Tijdschrift voor Ned. Taal- en Letterkunde*, 1900);

4° On demande l'édition d'une vie de saint en moyen néerlandais, en prose.

5e GROUPE. — *Philosophie et droit naturel.*

1° Faire une étude psychologique sur le caractère de Benjamin Constant de Rebecque, tel qu'il apparaît dans ses œuvres;

2° Faire connaître et apprécier la néoscolastique;

3° Exposer le système d'Anaxagore;

4° Exposer la question de l'influence réciproque des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs.

6e GROUPE. — *Histoire.*

1° Exposer et critiquer les travaux parus dans les vingt dernières années sur l'origine des métiers dans les villes du moyen âge;

2° Étudier l'histoire économique d'une région belge au moyen âge;

3° Faire une étude sur l'avouerie jusqu'au XIIIe siècle en Lotharingie. Le travail comprendra une esquisse de l'histoire des grandes avoueries ecclésiastiques et un exposé théorique de l'institution;

4° Étude sur l'histoire du monachisme aux IVe et Ve siècles.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — CONSEIL ACADÉMIQUE. — NOMINATION DES SECRÉTAIRES.

Par arrêté royal du 2 août 1901, MM. Nélissen (F.), professeur extraordinaire à la faculté des sciences, et Hubert (E.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, sont respectivement nommés secrétaire

du conseil académique des universités de Gand et de Liège, pour l'année académique 1901-1902.

Par arrêté royal du 28 août 1901, M. Van Rysselberghe (J.). ingénieur principal des ponts et chaussées, ayant rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences, est nommé secrétaire du conseil académique de l'université de Gand, pour l'année académique 1901-1902, en remplacement de M. le professeur Nélissen, décédé.

ACADÉMIE ROYALE FLAMANDE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE.

Par arrêté royal du 29 juillet 1901, est approuvée l'élection faite par l'Académie royale flamande, dans sa séance du mois de juin dernier : 1° de M. Aimé Joos, homme de lettres à Saint-Nicolas, en qualité de membre correspondant; 2° de M. Léon Tepe van Heemstede, homme de lettres à Oberlahnstein (province rhénane), en qualité de membre honoraire étranger.

NOUVELLES ET INFORMATIONS

M. A. Du Mont, préfet des études à l'Athénée de Gand, passe en la même qualité à l'Athénée d'Anvers, où il remplace M. L. Lamarche, pensionné. Il est remplacé lui-même par M. Clevers, professeur de mathématiques supérieures à l'Athénée de Tongres, que remplace M. Mandart, surveillant à l'Athénée de Gand.

M. Daxhelet, professeur de rhétorique francaise à l'Athénée de Bruges, remplace M. Rasquin, en rhétorique latine. Il est remplacé lui-même par M. Liégeois, surveillant à l'Athénée d'Ixelles, que remplace M. Loots, surveillant à l'Athénée de Liège.

M. Masson, professeur de 6e latine à l'Athénée de Tournai, est nommé professeur de 6e latine (dédoublée) à l'Athénée de Liège. Il est remplacé à Tournai par M. Noirfalise, professeur de français pour les classes inférieures, qui est lui-même remplacé par M. G. Hoyois, professeur de 2de latine au Collège communal de Tirlemont. Celui-ci est remplacé à son tour par M. L. Lefort, professeur agrégé du degré supérieur.

M. F. Magnette, professeur de 2de à l'Athénée de Chimay, est nommé professeur de 6e moderne (dédoublée) à l'Athénée de Liège. Il est remplacé par M. Maréchal, professeur de 4e latine à l'Athénée de Liège, que remplace M. Mallet, professeur de rhétorique latine à l'Athénée de Huy. M. Bouhon, professeur de 2de, passe en rhétorique et M. Rouche, professeur de 3e, en 2de au même établissement. Celui-ci est remplacé à son tour par M. Loos, professeur de flamand à l'Athénée de Hasselt.

M. Grégoire, professeur de 7e à l'Athénée de Huy, passe en 4e latine. Il est remplacé par M. Lepage, professeur à l'École moyenne de Thuin.

M. Berchem, professeur de 5e latine à l'Athénée de Namur, passe en 4e.

Il est remplacé par M. Antoine, professeur de français, qui est lui-même remplacé par M. Lecloux, professeur au Collège communal de Dinant.

M. Courtiaux, professeur de mathématiques à l'Athénée d'Anvers, passe en la même qualité à Bruxelles. Il est remplacé par M. Cleykens, professeur de mathématiques à Verviers, que remplace M. Goffinet, surveillant à l'Athénée de Malines, où le remplace M. M.-A. Kugener, Dr en philologie classique.

M. Smeets, surveillant à l'Athénée de Mons, passe en la même qualité à Anvers, pour y remplacer M. Schmidt, nommé professeur de langues modernes à l'Athénée de Mons. Il est remplacé lui-même par M. Weemaes, surveillant intérimaire à l'Athénée d'Anvers.

M. Maas, Dr en sciences physiques et mathématiques, est nommé surveillant à l'Athénée d'Anvers.

M. Leclère, surveillant à l'Athénée de Huy est nommé professeur intérimaire d'histoire à l'Athénée de Verviers. Il est remplacé à Huy par M. Counson, Dr en philologie romane.

M. H. Demoulin, Dr en philologie classique, est nommé professeur intérimaire de 4e latine à l'Athénée de Charleroi.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques. — 1901, n° 1. — Bon J. de Chestret de Haneffe. L'élection d'une abbesse de Thorn, en 1577.— Dr Jules Mees, Henri le Navigateur et l'Académie portugaise de Sagres.

N° 2. — Chev. Ed. Descamps, La Constitution internationale de la Belgique.

N° 3. — Ch. Duvivier, La commune de Tournai de 1187 à 1211. — V. Fris, Les idées politiques d'Olivier de Dixmude.

N° 4. — G. Monchamp, Inscription mérovingienne, découverte à Glons (Liège). — J. Lamine, Le traité *περὶ ἑρμηνείας* d'Aristote (traduction et commentaire).

N° 5. — Ernest Gossart, Charles-Quint à Haguenau en 1552. — Paul Fredericq, L'expansion exotique des littératures européennes au XIXe siècle. — Ernest Discailles, Un négociant anversois à la fin du XVIIIe siècle.

N° 6. — Chev. Ed. Descamps, La Constitution internationale de la Belgique. — G. Monchamp, Une inscription mérovingienne inédite à Glons (Liège). — Em. Nys, L'État et la notion de l'État, aperçu historique.

N° 7. — Maurice Wilmotte, Les origines du drame liturgique. — L. Vanderkindere, Le premier duc de Basse-Lotharingie. — J. P. Waltzing, Les Gésates, à propos d'une dédicace au Soleil Auguste, trouvée à Tongres, en avril 1900.

Analecta Bollandiana, t. XX, 3. — Mgr. L. Duchesne, Un dernier mot sur le martyrologe hiéronymien. — Acta graeca SS. Dasii, Gai et Zotici, martyrum Nicomedensium. — C. Kirch, Nicephori Scunophylacis encomium in S. Theodoram Siceotum. — R. P. Paulus de Loë, De vita et scriptis B. Alberti Magni. — Bulletin des publications hagiographiques. — Suite du répertoire hymnologique de Ul. Chevalier.

Revue des Études anciennes, tome III, n° 2 (Avril-Juin 1901). — O. Navarre, De l'hypothèse d'un mannequin dans le Prométhée enchaîné d'Eschyle. — M. Holleaux, Curae epigraphicae (2e art.). — Antiquités nationales : Jullian, Vercingétorix se rend à César; Alésia; Les parentés de peuples chez les Gaulois. — Gassies, Terres cuites meldoises (Epona, Satyre). — Bulletin Hispanique : P. Paris, Sculptures du Cerro de los Santos. — Chronique. — Bibliographie.

T. III, n° 3 (Juillet-Septembre 1901). — Ph. Legrand, Sur quelques épigrammes du IIIe siècle. — H. Bornecque, Deux études de métrique latine. — Antiquités nationales: C. Jullian, Notes gallo-romaines (Le Druide Diviciac); Note sur la topographie de Dax Gallo-romain; Les rôles Gascons. — G. Gassies. Bronzes meldois (statuette et buste de Mercure). — Mélanges et documents: P. Perdrizet, Les dossiers de P. J. Mariette sur Baalbek et Palmyre. — A. Fontrier et R. Fournier, Inscriptions de Thyatire. — W. M. Ramsay, Deux jours en Phrygie.

Revue de l'Université de Bruxelles, 6e année, n° 10. — Salomon Reinach, « Journal Boutique » et « Journal-Musée ». — Micheline Stefanowska, La Cellule nerveuse et les Actes psychiques. — Lucien Jottrand, Escales d'Adriatique. — Bibliographie.

Revue des Humanités en Belgique, 5e année, n° 2. — C. Bonny, La réforme du programme des études dans les Athénées royaux. — L. Goemans, Les exercices d'élocution dans les classes supérieures des humanités. — A. Grégoire, La prononciation du grec (suite). — A. Roegiers, A propos d'une réforme des humanités. — Chronique et documents. — Revue bibliographique.

Rivista di filologia e d'istruzione classica, XIX, fasc. 3 (Juillet 1901). — G. Fraccaroli, La cronologia di Pindaro [à propos de la thèse de M. Gaspar]. — C. Pascal, Sul significato di flagitium e di subdere in Tacito. — A. Olivieri, Il teatro automatico di Erone d'Alessandria. — V. Costanzi, Ricerche di storia tessalica. — Bibliografia.

XIX, 4. — Zuretti, Osservazioni all' Alcesti di Euripide ed alle Tesmoforiazuse di Aristofane. — A. Olivieri, A proposito degli studî fatti su Omero dai comici greci. — V. Brugnola, Osservazioni su Thanatos nell' Alcesti d'Euripide. — Comptes rendus.

Zeitschrift für das Gymnasialwesen. 1901. Juli. — Marcks, Die römische Kaiserzeit im Unterrichte unserer Schulen. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Discours de Cicéron, par Luterbacher; Lettres de Cicéron, par Schiche).

August. — F. Aly, Idealismus und Realismus. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Lettres de Cicéron, par Schiche).

September. — F. Baumann, Reform und Antireform im neusprachlichen Unterricht. — Litterarische Berichte. — Jahresberichte des philologischen Vereins zu Berlin (Lettres de Cicéron, par Schiche).

COMPTES RENDUS.

J. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes*. Bruxelles, Lamertin, 1900. XLVIII-33 pp. in-8°. (Trav. de la Fac. de philos. et lettres de l'Univ. de Gand, 25e fasc.). « Textes publiés avec le plus grand soin. M. B. démontre surabondamment la provenance *hiéronymienne* des vies grecques. » H. G(raillot), Rev. des Études grecques, 1901, p. 209. — « L'argumentation relative à l'origine des différentes versions de l'ouvrage

paraît convaincante. Mais les conclusions du classement des mss. ne sont pas d'une parfaite certitude. » My, Rev. crit., 1901, n° 31.

Catalogus codicum astrologorum Graecorum. Vol. III : *Codices Mediolanenses descrips.* Martini et Bassi. Bruxelles, Lamertin, 1901. 60 pp. in-8°. « Descriptions brèves. Les extraits sont publiés avec soin, mais les éditeurs ont eu tort de remplacer souvent les formes vulgaires par des formes classiques. » My, Rev. crit., 1901, n° 27.

F. Collard, *La méthodologie moderne*. Bruges, De Haene, 1900; 2 brochures à 0,50 cts. « Manuel appelé à devenir classique. » L. Mallinger, Revue des Hum. en Belgique, 5, p. 55.

Collection de classiques latins comparés, publiée sous la direction du chanoine Guillaume. Deuxième série. Société de Saint-Augustin, Bruxelles. « L'idée réalisée dans ces livres est la plus bizarre de toutes celles que la pédagogie a produites. » O. Weissenfels, Wochenschr. für klass. Philol., 1901, n°s 30-31.

Demarteau, *La vase hédonique de Herstal*. Liège, Gothier, 1900. « Brochure consciencieuse. » Jullian, Revue des études anciennes, 1901.

G. Des Marez, *La lettre de foire à Ypres au XIIIe siècle*. (Mém. acad.). Bruxelles, 1901, in-8°. « De haute importance pour l'histoire du commerce flamand au XIIIe siècle en même temps que pour l'histoire du droit à cette époque. » H. Vander Linden, Arch. Belges, juillet 1901. — « Œuvre remarquable, digne de retenir l'attention de tous ceux qu'intéresse l'histoire des faits économiques, juridiques ou sociaux. » P. Huvelin, Rev. hist., sept.-oct., 1901.

H. Francotte, *L'Industrie dans la Grèce ancienne*, I. « Sérieux et instructif. L'auteur a outré sa thèse et commis bien des menues erreurs. » T[héodore] R[einach], Revue des Études grecques, 1901, n° 58, p. 319 s. — « Étude approfondie d'un problème important: résultats inspirant confiance et présentés d'un manière attachante. » O. Wackermann, neue Philologische Rundschau, n° 15.

C. Gaspar, *Essai de chronologie pindarique*. Bruxelles, Lamertin, 1900. xvi-196 pp. in-8°. « Il nous vient de Belgique, depuis quelque temps, de fort bons livres... des livres originaux, d'un accent personnel, qui nous apprennent quelque chose de nouveau et retiennent notre attention, même lorsqu'ils n'emportent pas notre complet assentiment. Un de ces ouvrages est celui de M. G... Si quelques-unes des discussions de l'auteur ne sont pas convaincantes, son livre n'en est pas moins intéressant; il témoigne de beaucoup de soin, d'ordre et de logique. » My, Rev. crit., 1901, n° 31. — « Ouvrage indispensable à quiconque veut faire de Pindare une étude sérieuse. » F. Sosset, Revue des Hum. en Belgique, 5, p. 61.

Léon Hennebicq, *L'Orient grec*. Paris, 1901. 510 pp. in-8°. « M. H. touche à mille questions : il est antiquaire, historien et surtout moraliste. Malheureusement il donne de nombreuses preuves d'inexpérience et de légèreté. Son style, souvent ingénieux et coloré, dégénère parfois en charabia. En somme, ce livre ne semble répondre qu'imparfaitement aux hautes ambitions de l'auteur. » S. R(einach), Rev. crit., 1901, n° 36.

Eug. Hubert, *Le Voyage de l'Empereur Joseph II dans les Pays-Bas*.

Bruxelles, 1900, in-4°. « Monographie d'un rare intérêt et qui fait honneur à l'école historique belge. » A. W. Ward, English Historical Review, juillet 1901.

JACQUES LAMINNE, *Le traité Péri Hermeneias d'Aristote, traduction et commentaire.* Bruxelles, Hayez, 1901. 62 pp. in-8°. 1 fr. (Extr. du Bull. de l'Acad. roy. de Belg.). « Utile. » I. S., Rev. bibliogr. belge, 13e année, n° 7.

JULIEN MELON, *Étude comparée des langues vivantes d'origine germanique.* Namur, Wesmael-Charlier. « Ouvrage reposant sur des études approfondies, fait avec soin et très remarquable. » F. N. Finck, Die Neueren Sprachen, IX, 15 (juillet 1901, p. 238-239).

H. PIRENNE, *Le soulèvement de la Flandre maritime.* Bruxelles, 1900, in-8°. « Excellent travail. » P. K., Literarisches Centralblatt, 1901, n° 38.

H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, I. Bruxelles, 1900, in-8°. « Fournit l'histoire scientifique des Pays-Bas méridionaux que l'on attendait depuis si longtemps. » J. Tait, English Historical Review. juillet 1901. — « Livre médité, consciencieux, honnête dans toute la force du terme. Le rp. trouve que l'auteur a exagéré le caractère d'unité de l'histoire de Belgique ». F. Lot, Rev. internationale de l'enseignement, 15 juillet 1901.

Vte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *Sainte Beuve inconnu.* Paris, Plon, 1901. VIII-245 pp. 3 fr. 50. « Ouvrage intéressant où l'on retrouve la finesse de critique et la sûreté d'information qui distinguent les travaux du savant bibliophile. A signaler surtout les lettres de Mme Desbordes-Valmore à Sainte-Beuve (1836-1855). » G. Doutrepont, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 7.

PAUL THOMAS, *Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée*, 2e, 3e et 4e séries. Bruxelles, Hayez, 17, 26 et 16 pp. (Extr. des Bull. de l'Acad. roy. de Belg., 1899-1900). « Correction de nombreux passages. L'auteur démontre que le soi-disant prologue du *De deo Socratis* est un agglomérat de cinq fragments divers appartenant aux *Florida.* Il indique les imitations et les réminiscences de Lucrèce chez Apulée. » Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 35.

PAUL THOMAS, *Sénèque et J.-J. Rousseau.* Bruxelles, Hayez, 1900. 32 pp. in-8° (Extr. des *Bull. de l'Acad. roy. de Belg.*). « Parallèle soigné et curieux, où sont notées aussi bien les différences que les ressemblances. » P. L(ejay), Rev. crit., 1901, n° 30. — « Discours élégant. » Ph. Aug. Becker, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, n° 40.

VAN DOREN, *Histoire de l'Église.* Gand, Siffer, 1900. 323 pp. in-12. 2 fr. 25. « Très bon manuel, clair, précis, savant et impartial, et ne donnant guère lieu qu'à quelques observations de détail. » Ad. De Ceuleneer, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 7.

A. VAN HOVE. *Étude sur les conflits de juridiction dans le diocèse de Liège à l'époque d'Érard de la Marck.* Louvain, Van Linthout, 1900. « Cette thèse, dont l'auteur fait preuve d'esprit critique et d'une érudition de bon aloi, fournit des renseignements précieux. Le style est un peu décousu. » J. Theissen, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 7.

L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES [1]

Au XXe siècle, l'École française d'Athènes, espérons-le, deviendra un peu une école belge puisqu'un décret de l'an 1900 y a créé une section étrangère, et que deux de nos étudiants seront désormais associés à ses travaux. Les promesses d'avenir que contient son passé, nous intéressent donc directement, et le beau livre, où M. Radet expose ce qu'elle fut, ce qu'elle est et ce qu'elle devra être, arrive pour nous tout à fait à son heure. En entretenant nos lecteurs de ce sujet d'actualité, nous resterons aussi fidèles aux vieilles traditions de cette Revue, où, il y a plus de vingt ans M. de Ceuleneer [2] préconisait déjà la combinaison diplomatique qui vient aujourd'hui de prévaloir.

L'École française a déjà éprouvé bien des vicissitudes. Elle tâtonna longtemps avant de trouver sa voie. Fondée en 1846 dans un but politique, comme annexe de légation et pour faire échec à l'influence anglaise en Orient, elle se débattit d'abord au milieu de difficultés et d'hostilités de tout genre, et elle faillit périr dans la tourmente de 1848. On passa alors « de la période du romantisme sentimental à celle de l'érudition ». Un décret de 1850, inspiré par Guigniaut, fixa la durée des études à trois ans, fit dépendre l'admission à l'École d'un examen, et imposa à ses membres l'obligation d'adresser un mémoire d'archéologie, de philologie ou d'histoire à l'Académie des Inscriptions. La réforme était heureuse et le

1 GEORGES RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes.* Paris, Fontemoing, 1901.

2 *Revue*, T. XXII (1879), p. 397 s. et T. XXIII (1880), p. 18 s.

nouveau régime débuta par un coup d'éclat : le succès retentissant des fouilles de Beulé sur l'acropole enthousiasma l'opinion parisienne. L'École restait néanmoins une institution hybride, mi-littéraire, mi-savante, pépinière de publicistes, comme About, plus encore que d'archéologues. Son caractère était mal défini, et cette incertitude provoqua bientôt une crise. Daveluy, en 1858, tenta un coup d'État, et réussit à faire signer un décret, qui, tout en accroissant l'autorité du directeur, c'est-à-dire la sienne, tendait à métamorphoser l'École en une université française du Levant. Ce projet ne fut jamais réalisé en pratique, et, par la force des choses, l'École resta toujours avant tout un foyer de recherches érudites. Nouvelle transformation à la mort de Daveluy : Victor Duruy, mal inspiré cette fois, considéra l'École comme un établissement laïque d'enseignement, qui devait, à côté des missions religieuses, étendre l'influence française en Orient. Il la détourna ainsi de son véritable but et il fallut sept ans pour qu'on revint à une appréciation plus saine de sa destination. En 1874, elle fut enfin dotée de la charte qui, en la replaçant sous le contrôle de l'Académie et en la mettant en relation avec l'École de Rome, en fit de nouveau un institut de hautes études grecques. Sous la direction d'Albert Dumont, la création du *Bulletin de correspondance hellénique*, les premières explorations en Caramanie et les premières excavations à Délos inaugurèrent un régime nouveau. L'essor ne s'arrêta plus : la renaissance épigraphique, qui marqua le règne de M. Foucart (1878-1890), et les grandes fouilles, qui illustrèrent l'administration de M. Homolle, sont connues de tous les étudiants.

Notre aride résumé ne peut donner qu'une idée bien imparfaite d'une histoire féconde en péripéties. L'expérience ne s'acquiert qu'au prix de fautes commises, et c'est seulement après bien des tentatives avortées que l'École a trouvé une organisation appropriée à sa haute mission scientifique. Grâce à la libéralité de la France, nous pourrons profiter, sans en avoir pâti, des leçons du passé, et pour quiconque s'intéresse dans notre pays aux études archéologiques, le récit de ce demi-siècle d'efforts parfois heureux, parfois impuissants, sera éminemment instructif. Il séduira aussi par

ses rares qualités littéraires. L'auteur sait dramatiser une situation, il ose apprécier librement les mérites des acteurs qu'il met en scène, il caractérise en quelques mots frappants les figures diverses, savants et diplomates, maîtres et étudiants, grecs et occidentaux, qu'il fait défiler devant nous. M. Radet a le grand talent de faire vivre ses personnages.

Les chapitres les plus attrayants de son ouvrage sont peut être ceux où il nous dépeint la vie de l'« athénien ». Le passage du novice à la villa Médicis, dans la libre fantaisie de cette demeure d'artistes, son séjour à Athènes dans la blanche maison du Lycabette, " une fête de lumière et de travail ", puis les surprises et les aventures des longues chevauchées à travers les montagnes de la Grèce et les plateaux de l'Asie Mineure. On sent vibrer dans ces pages toutes les émotions ressenties à vingt ans au premier contact de l'Italie et de l'Orient. Le style s'anime, prend du mouvement et de la couleur [1], et telle description d'une « turquerie » éveillera sans doute chez plus d'un lecteur le goût de la chasse aux inscriptions — ou le regret de la vie nomade.

Il est plus malaisé encore de résumer l'œuvre très variée de l'École que d'esquisser son histoire, et la dernière partie de l'ouvrage qui nous occupe, échappe à l'analyse. C'est un exposé par ordre géographique des explorations et des fouilles entreprises par les archéologues français dans les diverses parties du vieux monde hellénique. Le récit des découvertes de Delphes est, comme il convient, particulièrement développé. Ce compte-rendu très nourri et accompagné d'une excellente bibliographie, sera, grâce à l'index détaillé qui termine le volume, un précieux répertoire pour tous ceux qu'intéresse le passé de la Grèce. Il est complété par un inventaire raisonné

---

1 Peut-être l'amour du mot pittoresque entraîne-t-il parfois ici l'auteur un peu loin. Certaines phrases resteront des énigmes pour tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de voyager dans les états du Grand-Turc. Ainsi p. 260. « Au hân, quand on met en ordre le journal de voyage, au yaïla, quand on mange une écuelle de yahourt au bord du ruisseau, toujours et partout le dénéké reste le compagnon fidèle. » — P. 261. « En tête le souvari caracole, secouant au vent ses brandebourgs déguenillés, rêvant aux medjids que lui paieront les tchélebis lorsqu'il les aura conduits sains et saufs au konak du caza voisin. En queue, le quatirdji s'attarde.... »

des publications si diverses dues aux « athéniens », le bilan de leur production littéraire durant cinquante ans.

Le livre, dont nous ne faisons ici qu'indiquer sèchement la substance, a été inspiré, on le sent, par un amour ardent de l'École d'Athènes, et, quoiqu'il ne dissimule aucune de ses erreurs et de ses imperfections, il est et restera un monument élevé à sa gloire. M. Radet aura l'honneur d'avoir mis en lumière les services éminents qu'a rendus à la science universelle cette grande institution française.

Franz Cumont.

COMPTES RENDUS

Ch. Huit. **La philosophie de la nature chez les Anciens.** Paris, Fontemoing, 1901. 583 pp. in-8°. Prix : 12 fr.

En 1890, l'Académie des sciences morales et politiques mettait au concours le sujet de ce travail. L'ouvrage de M. Huit, couronné en 1892, vient seulement de paraître, après être resté huit années encore sur le métier. Sur le choix même du sujet, je voudrais peut-être dire quelque chose, s'il ne s'agissait d'une question posée par l'Académie... *ἀλλά με κωλύει αἰδώς*. Il faut bien cependant rappeler les proportions presque infinies du sujet; ce sera en même temps rendre hommage à M. Huit qui a pu l'embrasser dans son ensemble et dans ses détails.

D'abord, ce qui nous est resté de plus ancien de la pensée de tous les peuples, les religions, les mythologies, les théogonies, ne sont autre chose que des essais d'explication de la nature. Il fallait donc commencer par étudier les conceptions religieuses et les créations mythologiques des Hébreux, des Égyptiens, des autres peuples orientaux, et enfin des peuples classiques. A lui seul, ce domaine était tellement vaste qu'il serait injuste de reprocher à M. Huit d'en avoir négligé certaines régions. C'est ainsi qu'il a cru pouvoir réduire à une note d'une douzaine de lignes toute la part qu'il aurait fallu faire à la mythologie latine.

A côté des restes d'une sagesse religieuse primitive, et bien longtemps avant les explications des physiciens et des philosophes, il y a eu une interprétation de la nature par les poètes. A ce point de vue, M. Huit a été conduit à faire en quelque sorte toute une histoire de la poésie, depuis Homère jusqu'aux Pères de l'Église, depuis Lucrèce jusqu'à Stace. Cette étude, que l'auteur a intitulée « la nature et le sentiment poétique », était une des parties les plus intéressantes du sujet, une de celles où, à mon sens, les idées courantes auraient le plus besoin d'être renouvelées. Je crois que M. Huit y exagère beaucoup la supériorité de l'âme moderne sur l'âme ancienne pour ce qui est de l'intelligence de la nature. A l'inverse de ce qu'il semble penser, je

croirais volontiers que la création de la mythologie vivante décèle une communion de l'homme avec la nature, telle que les âges suivants ne l'ont plus revue. Pour sentir cette vérité, il importe évidemment de faire la distinction entre la nature animée et divine, telle qu'elle apparaît directement aux yeux d'un Homère, et la mythologie figée, froide et artificielle des siècles postérieurs.

Il me paraît singulier qu'un esprit aussi distingué que M. Huit ait pu écrire ceci : « Comme plus tard Socrate, Homère aurait pu dire : » Les forêts et les champs n'ont rien à m'apprendre et je ne puis profiter » que dans la société des hommes » (p. 99). — Et ailleurs encore, toujours en parlant du merveilleux peintre impressionniste de l'Odyssée : « Chez Homère, la nature joue le rôle d'un gracieux accessoire, comme dans les tableaux de Raphaël » (p. 105). — Le choix du site où Ulysse fait rencontre de Nausicaa ne résulte pas, dit M. Huit, d'un dessein préconçu. Je ne sais; je pense cependant que M. Huit aurait hésité à parler ainsi s'il s'était souvenu de l'analyse admirable que Sainte-Beuve a donnée de cet épisode. Mais qu'il s'agisse de représenter Chrysès marchant silencieux et le cœur brisé au bord de la mer mugissante, ou bien la nuit étincelante et calme mettant la joie dans le cœur du berger, partout et toujours, la nature chez Homère constitue un cadre en parfaite harmonie avec la situation. S'il était vrai qu'il n'y eût là rien de préconçu ni de cherché, ce serait encore une supériorité que d'être arrivé ainsi par une intuition directe et spontanée à un sentiment de la nature auquel les modernes ne parviennent que très rarement.

Le rapprochement suivant montre très clairement ce qui paraît à M. Huit la caractéristique du sentiment moderne de la nature. A la façon dont Sapho parle des roses, il oppose (p. 106) cette réflexion par laquelle Bernardin de Saint-Pierre termine une description de la rose : « ...Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle et le repentir dans son sein. » Admire qui veut ce genre de réflexions dont Bernardin de Saint-Pierre est coutumier; on peut y voir de la morale, de l'allégorie, de la téléologie, de la philosophie même. Mais elles n'ont rien de commun avec le sentiment de la nature; elles n'ont même rien de spécialement moderne : si on veut trouver des pensées congénères chez les anciens, il suffit d'ouvrir Xénophon. — « Nulle croyance, lisons-nous encore (p. 81), à une puissance auguste, secrète, invisible, que l'émotion du cœur autant que le trouble de l'imagination croit découvrir au delà des choses. » M. Huit a lu cependant le *Prométhée*, et les *Bacchantes* d'Euripide, et le *Phèdre* de Platon, et tant d'autres pages que je n'ai

nul besoin de lui rappeler. Il n'importe : la nature n'a été sentie d'une façon vraiment profonde que par les modernes. Il y a là une illusion qui date de la fin du XVIII[e] siècle, et dont peut-être il serait temps de ne plus se bercer. A part quelques exceptions — un La Fontaine sentait la nature comme un ancien — la littérature en France ne s'était guère occupée que de l'homme et de la société. En revenant à la nature, Rousseau et Chateaubriand n'ont fait rien de particulièrement inouï, ils ont donné satisfaction à un besoin que l'homme avait déjà éprouvé dans des circonstances analogues; c'est ainsi que Théocrite et Virgile avaient découvert à nouveau la nature pour les contemporains fatigués de Ptolémée et d'Auguste. Tout en contenant une part de sincérité, de tels retours ont, chez le plus grand nombre, quelque chose d'artificiel, de théâtral et de factice. Je me défie de la profondeur d'un sentiment qui est à la mode. Parmi tant de poètes qui au siècle dernier ont chanté la nature sur un ton mélancolique, combien rares sont ceux qui l'ont véritablement regardée, qui n'ont point laissé s'interposer entre elle et leur vision des sentiments étrangers et des réminiscences littéraires, qui enfin se sont placés directement en face des choses et ont été des voyants à la façon d'un Homère. Dans ce sens, je chercherais le grand poète moderne plutôt chez tel génial rénovateur des sciences de la nature que chez les émules de Bernardin de Saint-Pierre.

La seconde partie de l'ouvrage traite de la recherche scientifique sous deux rubriques principales : la métaphysique de la nature, la science de la nature. A un point de vue spécial, c'est toute l'histoire de la science et de la philosophie anciennes que M. Huit a dû refaire, depuis les premières cosmogonies et les physiciens ioniens jusqu'à Sénèque et Plotin. Dans cette tâche difficile et complexe, M. Huit a montré les qualités qui ont fait hautement estimer ses nombreuses publications antérieures sur la philosophie ancienne : érudition, méthode, clarté de l'exposition et élégance du style. Les spécialistes eux-mêmes trouveront à apprendre dans son livre, mais il mérite surtout une place d'honneur dans la bibliothèque des gens de goût qui s'intéressent aux grandes questions littéraires et philosophiques.

L. Parmentier.

Carl Robert. **Studien zur Ilias**, *mit Beiträgen von Friedrich Bechtel.* Berlin, Weidmann, 1901. 591 pp. in-8°. 16 marks.

Le livre de M. Robert est le travail le plus complet qui ait paru depuis de nombreuses années sur la formation de l'Iliade. Sa conception première semble être sortie de l'ouvrage de Reichel sur les armes homériques. En confrontant les données épiques avec les monuments

mycéniens, Reichel avait reconnu qu'il existe en réalité deux espèces d'armure chez Homère, et qu'elles correspondent à deux âges différents, l'âge mycénien (bouclier long, casque en cuir, etc.), et un âge postérieur que l'on peut appeler avec M. Robert l'âge ionien (bouclier rond, cuirasse métallique, etc.). Cette présence de deux couches archéologiques dans le poème fait penser tout de suite à une autre opposition que l'on y avait remarquée depuis longtemps au point de vue linguistique, celle qui apparaît entre les formes éoliennes et les formes ioniennes. L'originalité de M. Robert a été surtout de combiner les critères linguistiques avec les critères archéologiques ou, comme il les appelle, *hoplistiques*, pour déterminer l'âge relatif des diverses parties de l'Iliade.

Voici tout d'abord, très résumées, les principales conclusions de M. Robert. Il distingue quatre couches successives dans la formation du poème.

1. Comme premier noyau, *Urilias*, une épopée d'environ trois mille vers, composée sans doute originairement en dialecte éolien, en tout cas dans une langue qui était encore exempte des particularités caractéristiques de l'ionien postérieur. L'armement des guerriers est dans ce poème tout à fait mycénien.

2. La seconde Iliade intercale dans ce poème un chant d'abord indépendant, mais aussi très ancien, la *Πάριδος καὶ Μενελάου μονομαχία;* elle ajoute de plus la *Τειχοσκοπία*, l'*Ὅρκίων σύγχυσις* et l'ancienne *Ὁπλοποιία.* Enfin elle arme les guerriers à la façon ionienne. Son auteur est, sans doute, un Milésien.

3. Pour former la troisième Iliade, un nouveau poète (sans doute un Samien) intercale la *Τειχομαχία* et la *Διομήδους ἀριστεία*, deux morceaux dont le second surtout remonte à une date beaucoup plus ancienne. Il compose l'*Ἀγαμέμνονος ἐπιπώλησις* et la *Διὸς ἀπάτη*.

4. Parallèlement à l'Iliade, s'était développée une *Ἕκτορος ἀναίρεσις*, œuvre, sans doute, d'un Ionien du nord, laquelle avait grandi par l'adjonction successive des épisodes d'Énée, du Scamandre, d'Hector traîné au char d'Achille, et enfin, des funérailles de Patrocle. C'est par la contamination de cette *Ἕκτορος ἀναίρεσις* avec la troisième Iliade, augmentée elle-même de la *Πρεσβεία* et de la *Κόλος μάχη* antérieures, et par l'adjonction comme raccord de la *Μήνιδος ἀπόρρησις*, que s'est constituée la quatrième Iliade. Celle-ci représente à peu près notre Iliade actuelle. L'épopée ne s'est plus dès lors enrichie que des quelques épisodes suivants : *Ἆθλα ἐπὶ Πατρόκλῳ. Ἕκτορος λύτρα. Θεομαχία.* Catalogue des vaisseaux. Assemblée des dieux dans Y. Supplication des femmes dans Z.

Pour donner une idée de la distance qui sépare le poème actuel de son point de départ, signalons simplement que, dans l'*Urilias* de

M. Robert, Achille meurt, tué par une flèche de Paris, peu d'instants après qu'il a triomphé d'Hector.

Les Iliades successives de M. Robert ont-elles quelque chance de correspondre, au moins dans leurs grandes lignes, aux étapes réelles du développement épique? Nous ne le croyons pas, et notre défiance se fonde, non point sur telle ou telle divergence de vue dans les détails, mais sur la valeur même et la portée des critères invoqués, sur la légitimité de toutes les reconstructions d'ensemble qui ont pour assises les arguments linguistiques et archéologiques.

Au point de vue linguistique, M. Robert restaure de toutes pièces la théorie éolienne de Fick. Il a pris pour collaborateur M. Bechtel qui s'est chargé de nous présenter dans sa forme éolienne (accentuation comprise!) le texte de l'Iliade primitive. Aux objections très sérieuses que l'on a élevées contre Fick, M. Robert n'a pas cru utile de répondre, comme on l'aurait désiré, en prouvant d'une façon générale la légitimité de la méthode. Il a cru, semble-t-il, démontrer la vérité du système simplement en le mettant à l'épreuve et en l'appliquant avec succès. La preuve que l'Iliade primitive fut composée en éolien, c'est que les passages choisis pour la constituer se laissent assez facilement traduire en éolien.

Je néglige ici certaines difficultés primordiales, par exemple que nous ne savons pas exactement ce qu'était cet éolien, de plusieurs siècles antérieur à nos maigres renseignements sur les dialectes, et que nous ne savons pas très bien non plus ce qu'était l'ionien primitif, ni jusqu'à quel point il était encore très proche de son frère éolien, au temps où l'épopée est devenue l'apanage d'aèdes de l'Ionie. Quoiqu'il en soit, dans cette hypothèse, l'*ionisation* de la langue épique a dû se faire d'une façon lente et presqu'inconsciente : les aèdes conservaient dans certains cas leur caractère éolien aux parties déjà fixées et traditionnelles; ailleurs ils effaçaient plus ou moins ce caractère selon les hasards des remaniements; ils pouvaient aussi, dans des parties tout à fait nouvelles, réemployer des éléments éoliens quand ils étaient demeurés intelligibles; même à la fin de la période épique, ils n'arrivèrent jamais à composer des chants dans un dialecte purement ionien et exempt de tout éolisme.

Ce point de vue ne pouvant être contesté, la question est de savoir s'il est possible, en examinant l'Iliade morceau par morceau et pour ainsi dire vers par vers, comme l'a fait M. Robert, de distinguer chaque fois les vers d'origine purement éolienne d'avec les vers de création ionienne. Il faudrait, nous semble-t-il, se résigner à reconnaître que cette tâche est tout à fait impossible. Nous venons de voir qu'il y a partout, à doses variées, un mélange des deux éléments. Le fait qu'ici un ionisme se laisse écarter facilement, que là on ne peut l'extirper

sans difficulté, ne permet, à mon sens, de conclure absolument rien quant à l'aspect primitif du vers. Les aèdes qui nous ont transmis l'Iliade la récitaient dans une langue traditionnelle, sans savoir, comme nos modernes philologues, qu'ici ils parlaient éolien et là ionien, et sans avoir, à ce point de vue, aucun souci de la pureté du dialecte. Il est des cas où, en faisant régner absolument l'éolisme là où il a une tendance à prédominer, nous risquons d'être plus archaïsants que le poète n'a voulu l'être lui-même; ailleurs, en considérant comme récent un passage de couleur ionienne, nous prouvons peut-être simplement notre impuissance à distinguer la forme ancienne sous un remaniement moderne. Ainsi, pour établir l'âge d'un morceau, le plus ou moins de facilité que nous avons à le transcrire en un éolien de convention me paraît être un critère absolument illusoire [1]. Ajoutons que cette notion de « facilité » est assez arbitraire et élastique. Par exemple (p. 644), le vers O 646 :

τὴν αὐτὸς φορέεσκε ποδηνεκέ', ἕρκος ἀκόντων

devient chez M. Robert, afin d'écarter l'ionisme *φορέεσκε* qui cadre mal avec l'épithète mycénienne du bouclier *ποδηνεκέα* :

τῇ ῥ' αὐτὸς κεκάλυπτο, ποδηνεκέ' ἕρκε' ἀκόντων.

Je suis loin de croire, comme M. Robert, que « le vers gagne à tous égards » à un pareil changement [2]. Je pourrais multiplier les exemples analogues. Mais on sait assez combien, par une série de légers changements, on peut accommoder le texte entier de l'Iliade à un système préconçu. MM. Van Leeuwen et Mendes da Costa ont donné à cet égard un exemple typique et, à notre sens, tout à fait funeste. Ce qui juge le système, c'est qu'en l'appliquant avec quelque virtuosité, on pourrait donner une physionomie prétendûment éolienne à une rhapsodie aussi tardive que la *Dolonie.*

Le second critère de M. Robert, la distinction entre l'armure mycénienne et l'armure ionienne, est fondé sur une constatation très vraie

---

[1] « Die Möglichkeit irgendwo eine ältere Form wieder einzuführen kann allein nicht genügen um sie wahrscheinlich zu machen » disait déjà Usener, *Altgriechischer Versbau*, p. 11, parmi d'autres remarques pleines de vérité sur le même sujet.

[2] Ce changement doit être rejeté, de même qu'il faut rejeter celui de Z 289 : *ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν* en..., *παμποίκιλα Fέργα γυναικῶν* (Bentley, Becker, Fick, etc.; cf. Usener, *Altgr. Versbau*, p. 12), et pour des raisons analogues. L'opposition *ἕρκος ἀκόντων* doit rester seule et être détachée de l'épithète du bouclier *ποδηνεκέα*, car elle est précisément motivée par cette épithète et sert à en tirer la conséquence.

de Reichel, mais son application constante et radicale soulève les mêmes objections que celles que nous avons indiquées pour le critère linguistique. Il s'agit de démontrer que tous les morceaux revendiqués pour l'Iliade primitive se caractérisent également par leur antiquité au point de vue de la langue et de l'armement. Par malheur, les aèdes juxtaposent fort souvent les deux espèces d'armure, d'une façon aussi déplorable qu'ils contaminent les deux espèces de dialectes. Après les changements nécessités par la langue, viendront donc les changements exigés par l'archéologie, et on se croira d'autant plus autorisé à les faire qu'il sera plus facile de les introduire dans le vers. Par exemple, M. Robert ne veut pas dans *ἐυκνήμιδες* le sens de « guêtres en cuir » que lui donnait Reichel. C'est une épithète laudative, et il trouve qu'il n'y a pas lieu, surtout pour des héros, de se glorifier d'un pareil équipement. J'aimais fort l'interprétation de Reichel, car je connais des régions où, aujourd'hui encore, porter de belles bottes est le signe suprême de l'élégance et de la distinction. Je connais même des chasseurs citadins, à l'âme simple, qui continuent à se glorifier de leurs belles guêtres, comme les héros d'Homère. Mais là n'est pas la question. Selon M. Robert, les cnémides sont des jambarts en *métal*, donc elles appartiennent à l'armure ionienne, donc le vers 17 du premier chant de l'Iliade qui, d'après sa théorie, doit appartenir à la couche éolienne

Ἀτρεΐδαι τε καὶ ἄλλοι ἐυκνήμιδες Ἀχαιοί

ne peut plus présenter cet anachronisme archéologique, et il doit être changé en

Ἀτρεΐδαι τε καὶ ἄλλοι ἀρίστηες Παναχαίων

« On reconnaîtra, ajoute M. Robert (p. 46) que le vers devient ainsi beaucoup meilleur également pour le fond. » Ainsi une appréciation toute subjective vient souvent après coup corroborer les changements exigés par le système.

Autre exemple. L'épithète si fréquente du bouclier homérique, *παντόσ' ἐίση*, ne convient, pense M. Robert, qu'au bouclier de l'époque ionienne. Il faudra donc l'extirper de tous les morceaux du texte que l'on a des raisons de rattacher à la couche éolienne, et la remplacer le plus « facilement » possible. Pour cela se présente fort à propos un *ἅπαξ λεγόμενον* dans l'Iliade, le mot *τερμιόεσσα* (*Π* 803) dont le sens certain nous est totalement inconnu. Tandis que dans certains dictionnaires il est traduit par « qui descend jusqu'aux pieds », des savants, par exemple, Ameis, Autenrieth, et tout récemment encore, M. Studniczka lui donnent le sens de « muni d'un bord ». M. Robert revendique pour *τερμιόεις* le sens de « long » qui convient admirablement au bouclier mycénien, et il se procure ainsi un substitut com-

mode auquel il recourt chaque fois qu'il rencontre un gênant *παντόσ' ἐίση*.

Après cela, il reste malgré tout des parties qui ne se laissent pas ranger dans l'un ou l'autre compartiment. M. Robert imagine alors des compromis : par exemple, le chant a été composé à une époque où l'armure mycénienne et l'armure ionienne étaient encore en usage l'une à côté de l'autre ; ou bien c'est un poète ionien qui introduit à dessein des armes archaïques ; ou bien c'est une partie ancienne qui a été fortement remaniée. Toutes explications fort plausibles en elles-mêmes, mais qui ont, en général, l'inconvénient de ne pas s'imposer plutôt dans tel cas que dans tel autre.

Lorsqu'avec des matériaux passés ainsi au crible archéologique et linguistique, M. Robert construit ses diverses Iliades, il doit naturellement recourir à des appréciations esthétiques, à des raisonnements fondés sur le goût personnel, bref à un ordre d'arguments dont on a reconnu depuis longtemps le manque d'objectivité.

Le résultat est un ouvrage où se suivent, se superposent et se corroborent les formules hypothétiques avec une abondance extraordinaire, même en Allemagne à notre époque de reconstructions hasardeuses. A chaque page, apparaissent les *mögen, dürfen, können, sollen, müssen* dont la langue allemande prête si complaisamment les nuances à la détresse des combinateurs [1]. A la fin de son travail, l'auteur croit devoir nous dire par surcroît qu'il a laissé au lecteur le soin d'ajouter les points d'interrogation, les *vielleicht* et les *möglicher Weise*. Ceci prouve que M. Robert ne s'est aucunement mépris sur le caractère hypothétique de son travail. Il a cru que le moment était venu de risquer, vaille que vaille, une histoire complète de la formation de l'Iliade, de dire, sinon comment les choses se sont passées, du moins comment, à son sens, elles ont pu se passer. Telle est la portée de l'œuvre, et aussi bien, puisqu'elle est venue, c'est qu'elle devait être tentée. Dès lors, il est certain que peu de savants y étaient aussi préparés que M. Robert, à la fois par les ressources de leur érudition et par la

---

1 On ne finirait par de relever les formules analogues : « Die Vermuthung liegt nahe. — Da ist denn wohl nicht zu kühn wenn wir vermuthen. — Wahrscheinlich, vermuthlich, möglich, sehr möglich, vielleicht, wohl, etwa, entweder... oder, scheint, es wäre denkbar. — Wer die Weise des alten Epos kennt, wird nicht zweifeln. — So ist mit Wahrscheinlichkeit anzunehmen. — Mir däucht dass der Vers in jeder Beziehung gewinnt, wenn man schreibt. — Sieht sehr mykenisch aus — liegt der Verdacht nahe. — Wer... liest, muss die Empfindung haben — Man wird geneigt sein — Liegt die Annahme am nächsten — Ich möchte die Vermuthung wagen — Das sieht beinah aus als ob — Wenn wir richtig combiniert haben.... » etc., etc.

fertilité de leur esprit. Il est possible, je pense, de concevoir et de présenter une toute autre histoire de l'Iliade. Mais il est douteux qu'elle puisse être plus probante, ni surtout plus savante que celle de M. Robert. En tout cas, il ne paraît pas souhaitable que de pareils tours de force se renouvellent fréquemment. Les critiques que j'ai faites sont plutôt la faute du sujet que celle de l'auteur lui-même. J'ai essayé de donner sincèrement mon impression de lecteur contemporain, et il convient sans doute de laisser au Temps, comme le demande M. Robert, le soin de décider définitivement de la valeur de sa tentative. De même qu'aujourd'hui certaines éditions de la première moitié du siècle passé nous intéressent comme des monuments de la hardiesse et de la dextérité de la critique conjecturale, peut-être plus tard, quand viendra la réaction nécessaire, le livre de M. Robert restera-t-il comme un exemple typique de la témérité des combinaisons d'un philologue allemand de premier ordre, à ce début du vingtième siècle.

L. Parmentier.

O. Navarre. **Essai sur la rhétorique grecque avant Aristote**. Paris, Hachette, 1900. xv-346 pp.

M. O. Navarre était connu par une étude sur l'organisation matérielle du théâtre athénien (*Dionysos*, Paris, Klincksieck, 1895) qui était de l'excellente vulgarisation. Il nous donne à présent une histoire de la rhétorique grecque avant Aristote. Ce livre ne fait pas double emploi avec la *Rhetorik der Griechen und Römer* de Volkmann : ce savant a décrit la rhétorique dans son état d'achèvement, quand elle offre un système complet et définitif, tandis que M. N. suit le développement progressif de cet art, et cela durant une période limitée, celle des débuts. Seul, Spengel avait traité le même sujet (*Συναγωγὴ τεχνῶν*, Stuttgart, 1828) dans un livre qui a gardé, après soixante-dix ans, toute sa valeur. Mais Spengel n'avait utilisé que deux sources, les *reliquiae* des rhéteurs antérieurs à Aristote, et les témoignages anciens relatifs à ces rhéteurs. La nouveauté du livre de M. N. réside dans l'emploi systématique de deux autres groupes de documents : d'abord la collection des plaidoyers attiques, car la plupart des logographes athéniens, Antiphon, Lysias, Isocrate, Isée, ont été en même temps maîtres de rhétorique. « Chez ces écrivains, pratique et théorie étaient comme les deux faces d'un même tissu : l'*endroit*, ce sont les plaidoyers réels ou fictifs; l'*envers*, les règles théoriques qu'ils enseignaient. Restituer ceux-ci à l'aide de ceux-là est une opération légitime »; elle a permis à M. O. Navarre de reconstruire à grands traits la rhétorique de Gorgias, celle d'Antiphon, celle d'Isocrate.

L'étude des traités de rhétorique postclassiques ne lui a pas été moins utile. Nul doute, en effet, que tout l'essentiel de la rhétorique des cinquième et quatrième siècle avant J.-C. ne s'y soit transmis. Mais où trouver le critérium nécessaire pour reconnaître ces éléments primitifs ? Voici la règle principale que M. Navarre a suivie : « lorsque tel ou tel précepte de la rhétorique classique, qui nous est parvenu isolément, se répète dans les traités plus récents, et y fait partie intégrante d'un corps de doctrine qui lui donne tout son sens », M. Navarre s'est cru en droit d'attribuer à la doctrine entière une date aussi reculée qu'à ce précepte lui-même. Il n'ignore pas d'ailleurs que ces deux sources, négligées par Spengel, sont d'un usage très délicat, périlleux même. Mais il s'en est servi avec beaucoup de prudence et de sagacité.

L'ouvrage lui-même comprend deux parties : dans l'une, on suit le développement de la rhétorique, et spécialement de la rhétorique judiciaire, depuis les origines jusqu'à Aristote. On voit se constituer isolément les différents éléments qui se sont réunis et admirablement combinés dans l'enseignement d'Isocrate. « Dans la seconde partie, qui, bien qu'indépendante de la première, en est cependant le complément naturel, M. Navarre s'est efforcé de refaire le contenu d'une rhétorique grecque du quatrième siècle avant J.-C. » Le tout est clair, bien présenté, agréable à lire, excellent à consulter pour ceux qui veulent analyser la facture d'une des œuvres de l'éloquence attique. Il est à regretter seulement que M. Navarre n'ait pas utilisé l'*Antike Kunstprosa* de M. Norden. Ce savant a étudié d'une manière très approfondie plus d'une des questions que traite M. Navarre, et celui-ci aurait certainement tiré un très bon parti de mainte idée de son devancier [1].

B.

MAX C. P. SCHMIDT. **Realistische Chrestomathie aus der Litteratur des classischen Altertums.** I Buch. 1900. in-8°. 2 M. 50. — II Buch. 1901. in-8°. 3 M. Leipzig, Dürr.

ADOLF HEMME. **Was muss der Gebildete vom Griechischen wissen?** Leipzig, Ed. Avenarius. 1900. in-4°. 3 M.

Voilà deux livres bien dissemblables et qui cependant remontent à

---

1 Par exemple, M. Norden a d'excellentes remarques sur la prose d'Hérodote et de ses prédécesseurs (p. 36 et suiv., et *passim;* cf. Navarre, p. 86); — sur les figures gorgianiques dans la poésie (et la prose) antérieures à Gorgias (p. 16 et suiv.; cf. Navarre, p. 92 et suiv.); — sur Thrasymaque de Chalcédoine, etc. — Sur les « artifices harmoniques » chez les poètes épiques (Navarre, p. 94), cf. CAUER, *Grundfragen der Homerkritik,* p. 123.

la même origine. Le mal dont souffre l'étude du grec inspire à M. Schmidt l'idée de la rajeunir, et d'autre part détermine M. Hemme à la supprimer, ou peu s'en faut.

Hâtons-nous de dire, à la décharge de M. Schmidt, qu'il ne s'agit pas dans sa pensée de renforcer les programmes de grec ni d'en augmenter le nombre d'heures. Son projet est original et part d'une observation très juste. Les rhétoriciens, aussi bien les nôtres que ceux de France et d'Allemagne, quittent l'école après avoir traduit plus ou moins de vers grecs, quelques histoires, et un certain nombre de discours choisis. Ils emportent la conviction que les Hellènes étaient un peuple de poètes, de beaux parleurs, de subtils dialecticiens, mais qu'ils n'étaient pas « forts en sciences ». Puis ils s'en vont de par le monde, répandant le préjugé que les anciens n'ont rien inventé et que les modernes ont tout fait. Certes ils ont entendu parler d'un astronome nommé Aristarque qui faisait tourner la terre autour du soleil, des mathématiciens célèbres Pythagore, Euclide, et d'ingénieurs fameux comme Archimède et comme Eupalinus. Ils ont appris aussi peut-être qu'Aristote fut le père de la zoologie et que nous devons la première botanique à Théophraste. On leur a dit tout cela, mais autant en emporte le vent. Pourquoi? Parce qu'on ne s'intéresse jamais à une personne dont on ne sait que le nom, avec qui l'on n'a échangé ni paroles ni idées. Eh bien, le désir de M. Schmidt est de présenter aux jeunes gens l'œuvre de ces observateurs, de ces savants qui furent les aînés des Wundt, des Poincaré et des Eiffel. Pour cela, il a imaginé de réunir en une chrestomathie *réalistique*, comme on dit outre-Rhin, des extraits de la littérature scientifique grecque. Deux volumes ont paru : le premier traite des grandeurs : c'est la géométrie et l'arithmétique élémentaires; le second, du ciel et de la terre, c'est l'astronomie. Un troisième est en préparation, sous presse peut-être : ce sera le livre des inventions. D'autres parties suivront : un nouveau volume de mathématiques, un livre sur la navigation; la zoologie et la botanique auront aussi leur tour. La publication est faite en vue de l'école; c'est dire que toutes les difficultés y sont résolues; on y traduit les mots techniques; des commentaires ou des rapprochements éclairent l'idée quand elle devient un peu ardue; enfin, une introduction satisfait amplement la curiosité sur les auteurs, sur leur vie, et sur leurs productions. Des figures soigneusement gravées aident à saisir les démonstrations ou les descriptions. Ajoutons que les deux volumes ont bel aspect : papier excellent, impression et format élégants et commodes.

Dans une chrestomathie de ce genre, la besogne la plus délicate consiste dans le choix des extraits. M. Schmidt ne se fait pas illusion à ce sujet. Les lecteurs n'ont pas les mêmes goûts; l'un appréciera

peu telle théorie astronomique; l'autre regrettera l'absence de certains textes qu'il comptait trouver. Il est difficile, impossible même, d'échapper à ces critiques. Plusieurs chapitres du second volume, par exemple les définitions de l'axe, des pôles, des cercles parallèles, des méridiens, me paraissent manquer d'intérêt; dans le premier livre, les leçons sur les proportions des distances et des nombres m'ont laissé froid, mais c'est peut-être affaire d'impression personnelle, et je ne juge pas nécessaire d'insister. Tout le reste captive l'attention, est discrètement varié, et compréhensible sans grands efforts. Pour ma part, j'ai pris un plaisir très vif à réapprendre en grec, entre plusieurs autres, le fameux théorème de Pythagore sur le carré de l'hypoténuse, celui de Thalès sur l'angle inscrit dans un demi-cercle; à relire les explications et les démonstrations courantes aujourd'hui de la différence des saisons, de la sphéricité de la terre, et à rencontrer des remarques bien senties sur l'inanité des prédictions météorologiques. Rien de plus curieux également que de constater les différences de la méthode antique d'avec les manuels modernes. Je puis affirmer, pour en avoir fait l'épreuve en rhétorique, que les élèves prendraient goût à ces comparaisons. Sans doute, nous ne pouvons espérer de voir les ouvrages de M. Schmidt inscrits aux programmes. En Allemagne, on les y inscrira peut-être. Mais les professeurs belges feraient bien, pour les raisons que j'ai citées, de choisir parmi les plus frappants de ces extraits et de les donner à traduire comme versions. Eux-mêmes aimeront à feuilleter une collection qui rassemble les fragments les meilleurs d'une littérature peu accessible.

En facilitant à la jeunesse l'étude de la science grecque, M. Schmidt a comblé une lacune déplorable. C'est une heureuse tentative dont il espère beaucoup, trop peut-être. Il y voit le moyen de satisfaire aux tendances utilitaires en vogue et de sauver ainsi, en les modernisant, les études classiques. Certainement, le discrédit qui les accable provient en partie de la conception fausse, tronquée que le public s'est forgée de l'antiquité, parce que depuis très longtemps la petite bibliothèque de l'apprenti helléniste est toujours restée exclusivement littéraire : rien de ce qui ne portait pas cette empreinte, pas même les choses scientifiques les plus intéressantes, n'y a jamais conquis droit de cité. A la fin, les humanités anciennes ont paru par trop en retard sur les aspirations pratiques de la société contemporaine. Maintenant, le mal est fait, et je crains que tous les efforts n'échouent contre un préjugé trop vieux. [1]

---

1 M. Schmidt a défendu ses idées dans deux brochures intéressantes : *Zur Reform der klassischen Studien auf Gymnasien*, 1899, Leipzig, Dürr, 75 pf., et *Realistische Stoffe im humanistischen Unterricht*, 1900, Leipzig,

Voici à présent le manuel moderne, le livre à l'usage des gens pressés qui veulent apprendre le grec, mais l'apprendre vite et à peu de frais. M. Hemme s'est fait le Larousse de la langue grecque. Il en extrait la quintessence, l'accommode, et la sert, en portion raisonnable, aux personnes du monde. Ce qu'un homme instruit doit connaître en fait de grec, c'est en somme peu de chose : la signification des mots qui ont passé dans les langues modernes. Ces mots, nombreux du reste, M. Hemme les réunit en un vocabulaire de deux cents colonnes, très exact, très complet, et qu'il est intéressant de compulser. Le lecteur y apprendra toutes sortes de choses, ce que fut l'Aréopage, le sens exact de l'allemand *Lakritzen*, notre réglisse; il y trouvera même les différentes combinaisons chimiques, etc. Mais à quoi bon? Cela n'est pas nécessaire. Il n'y a pas vingt chimistes sur cent, dit l'auteur, qui soient capables de traduire les mots barbares dont ils se servent : en font-ils de moins bonne besogne? Ne suffit-il pas à tout le monde de savoir que neurasthénie signifie faiblesse nerveuse, sans connaître que le mot renferme deux termes grecs dont l'un veut dire faiblesse et l'autre nerf? C'est une perte de temps, et le temps nous manque. Sinon, quel plaisir, c'est M. Hemme qui l'avoue, de consacrer, comme nos grands-pères, nos heures de loisir à la lecture des œuvres

---

Dürr, 1 M. — J'ajoute ici quelques remarques de détail que je me permets de présenter à M. Schmidt. Livre I, la figure n° 10 se rapportant au § 32 peut être améliorée en remplaçant par des lignes pointillées le prolongement des deux parallèles, des points *B* et *Δ* jusque *H*. — Il y a des discordances entre les notations du § 39 et de la figure n° 15. — Dans le texte du § 45, il conviendrait d'indiquer exactement les deux figures 21 *a* et 21 *b*. — P. 75, 4 lignes avant la fin, la lettre *E* doit être remplacée par *Γ*. — L'exemplaire que j'ai reçu ne contient pas la planche renfermant les figures n[os] 34 à 38 : c'est sans doute un oubli du brocheur. — Livre II, il manque une carte céleste des constellations, qui illustrerait l'énumération des §§ 30 à 32. — Il serait utile, je crois, de réunir au commencement ou à la fin de chaque volume les mots techniques qui à la vérité sont souvent traduits en note, mais ne le sont pas toujours. Un lexique de ce genre, fort modeste, serait comme un memento à consulter pendant tout le cours de la lecture. Voici quelques-uns de ces termes : *ἐφαπτομένη*, *τμῆμα*, *λόγος*, *ἀνάλογος*, *ἐπὶ τὰ αὐτὰ μέρη*, *ἰσημερινός*, *καταστερίζειν*, *ἐπισημασία*, *κλίμα*, *στηριγμός*, *κατὰ κάθετον*, etc. Pour les mêmes raisons de commodité, on aimerait voir, en tête des deux livres, un tableau de la valeur des chiffres grecs dont on a besoin en maints endroits. — L'introduction qui ouvre chaque volume pourrait revêtir une allure plus vivante, plus simple et plus intéressante. Telle qu'elle est, assez copieuse, elle est plutôt destinée au maître; il faudrait que l'élève lui aussi prît le goût de consulter cette petite histoire littéraire, scientifique et philosophique.

antiques dans l'original ! Comme vous voyez, M. Hemme est, malgré tout, suspect d'un reste de sympathies envers l'antiquité, tant il est difficile de se défaire d'une mauvaise habitude. Son éducation classique lui joue un mauvais tour. Ne fait-il pas précéder son lexique d'une véritable grammaire grecque, sauf les caractères qui sont romains ! Rien n'y manque, l'alphabet, son histoire, la prononciation, les dialectes, la phonétique, les déclinaisons, la conjugaison, les mots dérivés, les composés, voire même l'accentuation ! Décidément, M. Hemme est trop conservateur, et il y a lieu d'espérer que dans l'édition abrégée et dans le nouveau vocabulaire latin qu'il nous promet, il saura se montrer réellement pratique, sans plus rien concéder à des habitudes surannées.

A. Grégoire.

G. Landgraf. **Grammaire latine,** *traduite en français sur la 6e édition et adaptée au programme des Athénées et Collèges belges* par J. P. Waltzing, professeur à l'Université de Liège, et Jules Pirson, lecteur à l'Université de Munich. Liège, Dessain, VIII-298 pp. in-8°.

Le besoin d'une grammaire latine à l'usage de nos établissements d'instruction publique se faisait vivement sentir. La grammaire de Gantrelle, dont la première édition date de 1839, a rendu longtemps de bons services; mais quoique l'auteur (mort en 1893) n'eût cessé jusqu'en 1889 de la revoir et de la retoucher, elle avait vieilli et aurait réclamé, pour répondre à l'état actuel des études grammaticales, de profonds remaniements, voire même une refonte complète. Il ne s'est rencontré aucune œuvre originale pour la remplacer. En présence de cette situation, M. Waltzing a eu l'idée de traduire et d'adapter au programme belge une des nombreuses grammaires latines qui ont paru en Allemagne, et son choix s'est porté sur celle de M. G. Landgraf. Ce choix était heureux : M. Landgraf, élève de M. Wölfflin, est un excellent latiniste, et sa grammaire se distingue par l'exactitude, la sobriété et la clarté.

Il ne pouvait être question d'une simple traduction : des modifications s'imposaient pour que le livre pût servir aux élèves belges. Après en avoir indiqué quelques-unes, M. Waltzing ajoute (Préface, p. IV) : « On trouvera peut-être que nous ne sommes pas allé assez loin; l'expérience indiquera probablement d'autres changements à introduire. »

Nous nous permettrons d'attirer l'attention de M. Waltzing sur les points suivants :

La terminologie ne nous semble pas toujours correcte. Les mots « désinence » et « terminaison » sont employés indifféremment au § 11

(p. 6). Cette confusion est fâcheuse. Cf. § 17, 2 (p. 9) : « Les noms propres en *ius* et *ium* contractent fréquemment LA DÉSINENCE du génitif singulier *ii* en *i*. » (Dans *ii*, le 1[er] *i* appartient au radical, le second à la désinence casuelle). § 64, III, c : « Le participe parfait passif se forme du radical verbal : a) le plus souvent, en ajoutant LA DÉSINENCE *tus* à ce radical... b) plus rarement en ajoutant LA DÉSINENCE *sus* aux radicaux consonantiques. » § 71, 6 (p. 72) : « Le gérondif et l'adjectif verbal en *-ndus* des verbes de la 3[e] et de la 4[e] conjugaison prennent aussi LES DÉSINENCES *undus* et *undi*, au lieu de *endus* et *endi*. » — Nous ne saurions approuver l'emploi du terme « prédicat » (§ 103, p. 105; § 174, pp. 162 et 163) pour désigner les déterminatifs du substantif (adjectif, pronom, participe). En grammaire comme en logique, le prédicat est ce que les grammairiens français appellent généralement l'attribut, c'est-à-dire ce qui est affirmé du sujet. Les grammairiens allemands (qui emploient correctement le mot « prédicat ») réservent le mot « attribut » aux déterminatifs du substantif. Il fallait suivre soit la terminologie française (attribut = prédicat, déterminatif), soit la terminologie allemande (prédicat, attribut = déterminatif), et ne pas intervertir les termes en prêtant au mot prédicat un sens qu'il n'a jamais eu.

§ 2 (p. 1) : Si l'on dit à l'élève que la diphtongue *au* se prononce comme l'allemand *au*, il faudra à plus forte raison lui apprendre que l'*u* latin se prononçait généralement comme l'*u* allemand (= *ou*). Cf. p. 26, note (cette note est inintelligible, si l'on n'a pas indiqué préalablement la prononciation ordinaire de l'*u*).

Ibid., rem. 2 : « *i* est consonne 1) au commencement d'un mot, devant une voyelle... » L'élève sera dérouté lorsqu'il devra prononcer *ii*, *iis*, *iere*, *ierant*, etc.

Une remarque sur la prononciation du *v* (= *u* consonne) ne serait pas inutile. Cf. p. 48, note, et p. 74, note. — D'une façon générale, la phonétique nous paraît un peu sommairement traitée.

La morphologie devrait être revue çà et là au point de vue linguistique. Ainsi, p. 10, note, il n'est pas exact de dire que le génitif pluriel en *-um* est une forme « abrégée »; § 22, rem. 4, à propos des variations de la voyelle radicale dans certains noms de la 3[e] déclinaison, nous voyons cités pêle-mêle *homo*, *hominis; carmen*. *carminis; corpus*, *corporis; genus*, *generis; caput*, *capitis*, etc.

On lit au § 17, 5 (p. 10) que *castra* n'est usité qu'au pluriel, et au § 45 (p. 36, au bas) que *unum castrum* signifie une « forteresse ». Dans ce même § 45, e, la rédaction n'est pas claire : on croirait que le singulier *littera* n'existe pas.

§ 128, 2 et 3, il s'agit du génitif subjectif et du génitif objectif : ne conviendrait-il pas de faire remarquer que ces génitifs dépendent de substantifs verbaux ou renfermant une idée verbale? autrement, les

mots « si l'on change le substantif en verbe » sont passablement énigmatiques.

Parmi les emplois du subjonctif dans une proposition principale (§§ 184 et 185), l'auteur omet celui de l'imparfait et du plus-que-parfait du subjonctif pour exprimer un regret sur ce que telle ou telle chose n'a pas eu lieu (v. Riemann, *Syntaxe*, § 167, a).

L'appendice I, sur la prosodie et la métrique, est trop écourté. Était-il d'ailleurs bien nécessaire? Un traité spécial de prosodie et de métrique vaudrait mieux.

La disposition typographique est généralement heureuse; mais, à la place de M. Waltzing, nous ferions plus largement usage du petit texte, surtout dans la lexigraphie.

Les observations que nous venons de faire ne sont pas bien graves. Elles ne nous empêcheront pas de porter un jugement favorable sur le travail de MM. Waltzing et Pirson, et de souhaiter que la nouvelle grammaire soit introduite dans nos classes.

P. THOMAS.

HERMAN SCHILLER. **Weltgeschichte**. 1[er] vol. : *Geschichte des Altertums;* 2[e] vol. : *Geschichte des Mittelalters*. Gr. in-8°. Berlin et Stuttgart, W. Spemann, 1900-1901. 10 fr. le vol.

Écrire une histoire universelle en quatre volumes d'environ 700 pages de façon à mettre à la disposition du grand public un ouvrage de synthèse qui lui permît de s'orienter facilement dans le domaine du passé et de jeter un coup d'œil sur les derniers résultats de la science historique, tel a été le but que s'est proposé M. H. Schiller. Ancien professeur d'université et auteur de plusieurs travaux appréciés sur l'histoire romaine, ce savant a pu mettre à profit une expérience acquise par quarante ans d'enseignement et d'étude. Il a réussi à créer une œuvre qui se recommande — disons-le tout de suite — par son caractère de vulgarisation vraiment scientifique.

A l'encontre des auteurs des grandes histoires universelles publiées dans ces derniers temps, M. Schiller n'a pas eu recours à des collaborateurs. Il a jugé qu'un travail de synthèse ne pouvait être conçu et élaboré que par un seul historien, mais il exige de cet historien la connaissance des principaux résultats scientifiques dus aux spécialistes. A en juger par les notes bibliographiques placées au bas des pages, au commencement des chapitres et des paragraphes importants, on peut dire que M. S. s'est attaché à acquérir cette connaissance.

Il indique généralement les livres les plus récents ou les mieux informés. Lorsqu'il en mentionne plusieurs sur un même sujet, il

marque d'un astérisque les titres des sources où il a puisé et des ouvrages fondamentaux sur la matière. Grâce aux instruments de recherche dont on dispose aujourd'hui, il s'est rarement fourvoyé. Nous nous demandons cependant pourquoi, entre autres, à propos de l'expédition de Charles VIII en Italie (t. II, p. 525), il marque d'un astérisque le livre suranné de Chotard à côté de celui de H. F. Delaborde, beaucoup meilleur; pourquoi, par contre, il n'accorde pas ce signe distinctif aux ouvrages tels que l'*Histoire de Charles VII* (Paris, 1881-91) de G. du Fresne de Beaucourt (t. II, p. 512, note) et de la *Geschichte des Levantehandels* de W. Heyd (t. II, p. 361, n. 2). Dans certains cas, l'auteur omet même de citer des sources essentielles pour lui. Nous n'avons pas trouvé mention, par exemple, des travaux de Rillet sur *Les origines de la confédération Suisse*, de F. Funck-Brentano sur *Philippe le Bel en Flandre*, de Marius Sepet sur *Jeanne d'Arc*, de Vivien de S[t] Martin sur l'*Histoire de la Géographie et des découvertes géographiques*, de H. de Curzon sur *La règle du Temple*, de A. Thomas sur *Les États Généraux sous Charles VII* (qui aurait dû être cité à côté du livre du même sur les États provinciaux sous Charles VII, t. II, p. 516), de G. Boissier sur *Cicéron et ses amis*. D'autre part, nous avons relevé par ci, par là, quelques titres d'ouvrages qui ne méritaient pas d'être classés parmi les sources de premier ordre : tels ceux de Th. Trede, *Das Heidentum in der römischen Kirche* (1889-91), signalé t. I, p. 663, à propos de l'expansion du christianisme; de Dareste, *Histoire de France*, t. I et de Guizot, *Histoire de France*, t. I (il s'agit, sans doute, de l'*Histoire de la Civilisation en France*), mentionnés t. II, p. 197, au début du paragraphe sur l'histoire de ce pays au X[e] et au XI[e] siècle; de Fridolin Hoffmann, journaliste, auteur de la ridicule *Geschichte der Inquisition* (1878), citée t. II, p. 322. En règle générale cependant, le choix des sources est judicieux et presque tous les chapitres et paragraphes importants sont précédés de notices bibliographiques [1].

L'exposé des faits est clair et précis tout en étant succinct. On y trouve non seulement les événements d'ordre politique, qui constituent selon M. Schiller, la trame de l'histoire, mais aussi ceux d'ordre social, économique, littéraire, scientifique, artistique, religieux et moral.

---

1 Les noms d'auteurs, même ceux d'auteurs étrangers sont généralement bien transcrits. Nous n'avons relevé dans le tome II que les erreurs suivantes : *Turot* au lieu de Thurot (p. 398, n. 1); *Meyer v. Kronau* au lieu de Meyer v. Knonau (p. 415, n. 1); *Dausin* au lieu de Dansin (p. 516, n. 1); *Pélicier* au lieu de Pelicier (p. 523, n. 1); *Dauvers* au lieu de Danvers (p. 640, n. 1); *L. Gayet* au lieu de Lacour-Gayet (p. 435, n. 2 et p. 475, n. 1).

Nous avons constaté cependant que l'auteur néglige parfois d'indiquer les détails bibliographiques concernant certaines parties de l'histoire de la civilisation, par exemple, pour la période républicaine à Rome (t. I, pp. 505-513), pour l'époque de Charlemagne (t. II, p. 75) etc.

De fait, M. Schiller a étudié avec un soin tout particulier l'ensemble des phénomènes politiques. Il y a été amené tout naturellement par suite de la conception qu'il s'est faite de la science historique. Celle-ci a pour mission d'après lui de montrer dans ses différentes phases l'action réciproque des forces de la nature et de la volonté humaine, par conséquent de faire ressortir surtout le rôle de ceux qui se sont distingués dans cette sorte de lutte permanente : les grands hommes et ces individualités collectives qu'on appelle nations. Aussi lisons-nous dans son introduction (p. 7) : *Personen machen die Geschichte.* M. Schiller a donc de l'histoire une conception nettement individualiste. On s'en aperçoit, pour ainsi dire, dès qu'on ouvre son livre : les planches qu'il y a fait insérer sont toutes, à une ou deux près, des reproductions de portraits d'hommes célèbres [1].

On peut ne pas être d'accord avec l'auteur sur le rôle qu'il assigne à l'histoire, mais on doit dans tous les cas reconnaître l'habileté et le talent avec lesquels il a su réaliser le plan qu'il avait conçu. Conformément à sa théorie, il choisit certains événements d'ordre politique comme limites des grandes périodes de l'histoire : le règne de Justinien (527-565) qui peut être considéré comme le terme extrême de l'antiquité, puisqu'après lui disparaît définitivement l'idée de l'unité de l'Empire romain; la guerre de Trente Ans (1618-1648), constituant le terme du moyen âge, parce qu'elle a brisé définitivement aussi l'unité politique de la chrétienté. Le premier volume comprend l'histoire de l'antiquité; le deuxième celle du moyen âge jusqu'à la fin du XVe siècle. C'est le premier qui se distingue surtout par la sûreté de l'information et l'étendue des recherches. L'auteur a eu l'heureuse idée de joindre en appendice à chacun de ces volumes une série d'extraits traduits des sources de première main (celle du premier volume est la plus abondante), quelques cartes sommaires et une bonne table alphabétique des noms propres. Ajoutons enfin que l'exécution matérielle de l'ouvrage est digne, en tous points, de son contenu.

HERMAN VANDER LINDEN.

---

1 Plusieurs de ces portraits sont d'une ressemblance douteuse, par exemple, ceux d'Asurnasirpal, d'Homère et de Charlemagne. Ceux d'Armin et d'Hannibal ne sont absolument pas authentiques. — Le portrait de Charles le Téméraire, par Vander Weyden (?), reproduit t. II, p. 496, ne se trouve pas au Musée royal de Bruxelles, comme l'indique M. Schilller.

Ed. Meyer. **Geschichte des Alterthums**. III. **Das Perserreich und die Griechen**. *1te Hälfte : Bis zu den Friedensschlüssen von 448 und 446 v. Chr.* Stuttgart, J. G. Cotta, 1901. xiv-691 pp. in-8°, avec une carte. Prix : 13 Mk.

L'éloge de l'*Histoire de l'Antiquité* de M. Ed. Meyer n'est plus à faire. Dès l'apparition du premier volume en 1884, les juges compétents ont été unanimes pour louer dans ce remarquable ouvrage la profondeur et la variété de l'érudition, l'originalité des points de vue et le talent de la mise en œuvre. À la fois orientaliste et helléniste, l'auteur peut aborder directement les sources de l'histoire de l'Égypte, de l'Assyrie, des Hébreux et des Grecs, et sa critique pénétrante, son ingéniosité et son rare talent de rapprocher les faits pour les interpréter les uns par les autres, lui ont permis de donner un aspect tout nouveau aux annales primitives des Égyptiens et des Assyriens, comme à celles des Grecs. Après avoir consacré deux volumes à la période qui précède l'expédition de Darius, M. Ed. Meyer aborde, avec son troisième volume, le commencement du 5e s. av. J.-C. Il se proposait de terminer en un volume les guerres médiques, la guerre du Péloponnèse et de pousser jusqu'à la chûte de la puissance Thébaine et la fin de la 2de ligne athénienne. Mais l'œuvre a pris des proportions de plus en plus considérables, et l'auteur ne peut achever cette troisième partie avec son troisième volume. Celui-ci ne va que jusqu'au milieu du 5e siècle, il s'arrête à la paix de Trente ans, et un quatrième volume sera nécessaire. Nous ne nous en plaindrons pas. Quoique cette période soit une des mieux connues de l'histoire grecque, M. Ed. Meyer trouve moyen d'en renouveler puissamment l'intérêt par la façon dont il l'expose. Il commence par un premier livre consacré à l'Orient pour décrire d'une façon très neuve et très personnelle l'organisation de l'empire des Achéménides, et l'état du monde oriental sous la domination des rois de Perse. Un chapitre spécial étudie les origines du Judaïsme auxquelles l'auteur avait déjà consacré une importante monographie très remarquée en son temps (*Die Entstehung des Judenthums*, Halle, 1896). Viennent ensuite les guerres médiques qui remplissent la plus grande partie du volume. Ici aussi l'auteur se trouvait avoir déblayé une bonne partie du terrain dans ses fameuses *Forschungen zur alten Geschichte* (II : *Zur Geschichte des V Jahrhunderts v. Chr.*, Halle, 1899). La biographie de Cimon, la population de l'Attique, l'œuvre d'Hérodote, celle de Thucydide avaient fait l'objet de discussions approfondies dont les résultats ont pu être incorporés directement dans l'exposition magistrale du grand ouvrage.

Nous n'entrerons pas maintenant dans l'examen des questions importantes traitées ici avec autant d'ampleur que de précision, il vaudra

mieux réserver cette étude pour le moment où cette troisième partie de la *Geschichte des Alterthums* sera achevée. Nous nous contenterons de signaler à l'attention des lecteurs l'important chapitre sur l'influence exercée par les Guerres médiques sur le monde grec (pp. 418-484) et les intéressants paragraphes où M. Ed. Meyer reprend contre Bücher sa thèse sur l'importance de l'industrie dans l'antiquité (V. *Die wirtschaftliche Entwickelung des Altertums*. Iéna, 1895). Il n'a pas de peine à montrer l'exagération de l'historien économiste qui refuse à l'antiquité la grande industrie [1]. Il ne s'agit pas de comparer la fabrication des anciens à celle de Birmingham, — il n'a jamais pu être question de cela, — mais pour montrer que les Grecs se sont élevés bien au-dessus de l'industrie soi-disant « oikonomique », il suffit de renvoyer à Plutarque, *Périclès*, 12, et surtout à Platon, *République*, II, 11 et suiv. et *Sophiste*, 10. Mais le savant économiste ne semble pas connaître d'autres textes que ceux que l'on trouve dans les notes de Blümner ou de Büchsenschütz.

CHARLES MICHEL.

BENEDICTUS NIESE. **Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeronea.** 2ter Teil : *Vom Jahre 281 v. Chr. bis zur Begründung der römischen Hegemonie im griechischen Osten 188 v. Chr.* Gotha, Perthes, 1899. 779 pp. in-8°. 16 Mk.

Ce volume fait partie de la série des grands manuels d'histoire ancienne publiés par la maison Perthes. M. B. Niese y reprend l'histoire de la Grèce au moment où doit s'arrêter Busolt, c'est-à-dire à la bataille de Chéronée. Les deux volumes déjà parus retracent l'histoire du monde grec depuis Alexandre-le-Grand jusqu'à l'établisse-

---

1 La situation économique d'Athènes aux VIe, Ve et IVe s. avant J.-C. été exposée récemment avec beaucoup de compétence et de soin dans le livre d'un savant italien que nous tenons à signaler (*La vita economica ateniese dalla fine del secolo VII alla fine del IV secolo avanti Cristo, di* U. PESTALOZZA. Milan, Cogliati, 1901). L'auteur, qui connaît très bien les textes anciens et les travaux modernes, et qui juge très sainement les théories et les faits, est arrivé, de son côté, aux mêmes conclusions que M. Ed. Meyer. Son tableau très clair, très vivant et très étudié, rendra de grands services aux historiens et mérite d'être lu par tous ceux qui ont à se faire une opinion sur cette question plus embrouillée qu'éclaircie par les travaux de Rodbertus et de Bücher.

ment de la suprématie romaine. Un troisième volume exposera les destinées ultérieures des états helléniques, notamment de l'Asie-Mineure et de l'Égypte. Il donnera également un appendice chronologique relatif aux événements consignés dans l'ouvrage tout entier. Entre tous les manuels de la collection, le travail de M. Niese sera particulièrement accueilli avec bonheur par les hellénistes. Il sera désormais entre leurs mains un répertoire indispensable toutes les fois qu'ils auront à s'occuper d'une question se rapportant à l'histoire, trop longtemps négligée, de l'époque postérieure à Alexandre. On peut rendre un hommage sans réserve à la richesse d'information de l'auteur; il a tout dépouillé, écrivains anciens, inscriptions, travaux modernes, et il a su tirer de données trop souvent obscures, fragmentaires et contradictoires, un récit clair, bien enchaîné, attachant, et toujours excellemment documenté.

N. R.

HOMO. **Lexique de topographie romaine.** Paris, Klincksieck, 1900. In-12 de XIX-689 pp. et 7 cartes. 6 fr.

Il ne manque pas d'ouvrages de grande valeur scientifique relatifs à la topographie de Rome et cependant le travail de M. Homo, conçu d'après un plan nouveau, vient heureusement combler une regrettable lacune. Les ouvrages que nous possédons sur la matière traitent le sujet d'après un ordre méthodique en décrivant et en discutant successivement chaque région de la Rome antique. M. Homo n'a pas fait une œuvre analogue et il lui aurait été, en effet, bien difficile de refaire mieux ce qui avait déjà été si bien fait par plusieurs de ses devanciers. Il a composé un lexique de la topographie romaine où, par ordre alphabétique, on trouve à chaque mot (clivus capitolinus, porta esquilina, porticus Octaviae, etc.), tous les renseignements que l'on peut désirer. Chaque article est suivi de l'indication des sources et mis au courant des dernières découvertes. Au point de vue scientifique l'ouvrage ne laisse rien à désirer. M. Homo ne s'est pas contenté d'étudier les sources écrites, les inscriptions et les travaux modernes, mais il n'a rédigé son livre qu'après avoir séjourné pendant deux ans à Rome et avoir étudié sur place la topographie de la Ville antique.

Un pareil lexique n'existait pas encore, au moins nous n'en connaissons aucun. Il est appelé à rendre les plus grands services et à faciliter les recherches. Non seulement il sera utile aux étudiants, mais tous les savants sauront gré à M. Homo de l'excellent lexique qu'il leur aura permis de consulter constamment. Les plans annexés à l'ouvrage ne laissent rien non plus à désirer.

ADOLF DE CEULENEER.

G. Voisin. **L'Apollinarisme**. *Etude historique, littéraire et dogmatique sur le début des controverses christologiques au IVe siècle.* (Dissertation doctorale.) Louvain, Van Linthout, 1901. 429 pp. in-8°.

Une partie notable de ce volume échappe absolument à la compétence de notre Revue. Cependant, puisque l'auteur a bien voulu nous l'adresser, nous tenons à en signaler au moins les chapitres historiques et littéraires, qui présentent d'ailleurs un très vif intérêt. Apollinaire de Laodicée est en effet une des figures les plus originales, un des personnages les plus influents de la Chrétienté au IVe siècle. Sa doctrine sur l'union du Logos au corps et à l'âme du Christ, qui a été comme le premier avant-coureur du Nestorianisme, et son activité littéraire qui a fait l'admiration de ses contemporains, méritaient le travail qui nous est présenté ici comme thèse pour le doctorat en théologie.

M. G. Voisin s'est appliqué d'abord à bien marquer la place d'Apollinaire dans l'histoire des controverses christologiques : il étudie l'origine de ces controverses, la lutte des docteurs orthodoxes et en particulier de Grégoire de Nazianze contre l'Apollinarisme, enfin les doctrines des successeurs d'Apollinaire. Puis, dans une seconde partie, il a voulu éclaircir la question très complexe et très discutée des œuvres que l'on peut attribuer au fameux hérésiarque. Il avait ici à reprendre un sujet que Draeseke (*Apollinarios von Laodicea*, Leipzig, 1892) avait traité avec succès et sur lequel il avait réussi à faire admettre ses conclusions. Nous ne croyons pas qu'après la lumineuse et savante discussion de M. G. Voisin on puisse encore, avec Draeseke, attribuer à Apollinaire l'*ἔκθεσις πίστεως* du pseudo-Justin ; en revanche, il a fortifié par des arguments nouveaux et des observations personnelles l'attribution à l'évêque de Laodicée de certains traités que les Apollinaristes avaient réussi à faire accepter en les glissant parmi les œuvres d'Athanase, de Grégoire le Thaumaturge et du pape Jules. C'est après avoir terminé cette enquête littéraire, pour laquelle il a eu d'ailleurs quelques prédécesseurs, mais où il a su apporter, avec son érudition très avertie, toutes les qualités de sa critique aiguisée, que l'auteur aborde alors, dans une troisième partie, l'exposé de la doctrine christologique d'Apollinaire en la comparant aux enseignements orthodoxes des Pères. L'ouvrage, qui se termine par une bibliographie très précise et très complète, fait grand honneur à son auteur, à la faculté à laquelle il l'a présenté et aux maîtres du jeune docteur. Enfin nous tenons à dire que les nombreux textes grecs cités au cours du travail sont imprimés avec une grande correction. La chose vaut la peine d'être relevée dans notre pays où l'on voit paraître des volumes,

d'apparence très docte, qui défigurent lamentablement les citations grecques dont ils sont bourrés.

M. J.

FRITZ CURSCHMANN. **Hungersnöte im Mittelalter**. *Ein Beitrag zur deutschen Wirthschaftsgeschichte des VIII bis XIII Jahrhunderts.* Leipzig, Teubner, 1900. VI-217 pp. in-8°.

Ce curieux travail, dû à un élève de M. K. Lamprecht, apporte une contribution très intéressante et très neuve à l'histoire économique du moyen âge. Il est inutile en effet d'insister sur l'importance que présente pour cette dernière la connaissance du nombre, de la durée et de l'intensité des famines dans un vaste territoire et pendant une longue période. C'est ce sujet que M. Curschmann a choisi et mené à bien. Il a soigneusement relevé dans les chroniques relatives à la région qui s'étend des Alpes à la mer Baltique et de la Vistule jusqu'à une ligne tracée de Dijon à Calais, toutes les mentions de *fames* et de *caristie*, entre les années 709 et 1316. La plus grande partie de son travail (p. 89 à 217) comprend la reproduction du texte des sources consultées par lui. Cette sorte de *Corpus*, formé de plusieurs centaines d'extraits, n'est pas seulement précieux pour les recherches d'histoire économique, il constitue aussi un recueil d'un puissant intérêt pour l'histoire de la civilisation. On sera d'autant plus heureux de le posséder que, si l'on fait abstraction d'un ouvrage insuffisant de Torfs et d'un article de M. L. Wassermann, rien de pareil n'existait jusqu'aujourd'hui, si ce n'est l'excellente *Chronik der elementaren Ereignisse* dans le bassin de la Moselle, dressée par M. Lamprecht (*Deutsches Wirthschaftsleben*, t. I, p. 1537 et suiv.) et qui a inspiré à M. Curschmann l'idée d'instituer une enquête plus étendue.

La première partie du volume est consacrée à la critique et à l'interprétation des données rassemblées dans la seconde. L'auteur établit tout d'abord la valeur des diverses espèces de témoignages auxquels il a eu recours, puis il expose systématiquement les résultats de ses recherches. Après avoir établi que les hommes du moyen âge considéraient les famines comme des fléaux surnaturels, il étudie leurs causes, leur durée, leur diffusion territoriale (famines locales, famines générales), s'occupe des résultats qu'elles ont entraînés : hausse des prix, spéculations, révoltes populaires, épidémies, cannibalisme et enfin émigration, et termine par un chapitre très instructif sur les moyens employés pour combattre le fléau par les laïques mais surtout par l'Église. Il faut mentionner tout particulièrement l'essai

de statistique que l'on rencontre aux pages 35-46. Il établit clairement que si, à partir du XII[e] siècle, le nombre des famines est en décroissance, il ne diminue nulle part aussi rapidement que dans les territoires belges — preuve nouvelle et significative de l'avance prise par ces contrées sur les pays voisins dans le domaine de l'activité économique.

Ces quelques lignes suffiront à prouver que l'introduction du travail de M. Curschmann n'est pas moins substantielle que la collection de textes qui l'accompagne. Malgré la richesse extraordinaire de celle-ci, il serait naturellement possible d'y relever quelques omissions. L'auteur s'est borné presque exclusivement à explorer les chroniques imprimées dans les *Monumenta Germaniae Historica*, et c'est dire qu'il a lu tout l'essentiel. Il aurait trouvé pourtant, dans les revues d'histoire provinciale, d'intéressants documents. Pour ne parler que de la Belgique, je me bornerai à signaler à cet égard, le relevé des 3013 cadavres enterrés à Ypres pendant la grande famine de 1316, du 1[er] mai au 31 octobre, que I. L. A. Diegerick a signalé dans les *Annales de la Société historique d'Ypres*, t. I. (1862), p. 324 et suiv. Une dernière observation pour finir. M. Curschmann constate avec raison qu'une liste complète des famines rendra d'utiles services à l'histoire politique. On pourrait invoquer à cet égard un passage de Hocsem sur la conclusion de la paix de Fexhe, amenée en 1316 par l'impossibilité pour les deux partis en présence — l'évêque de Liège et les villes — de continuer la lutte dans un pays épuisé par la disette. M. Curschmann a reproduit les premiers mots de ce texte, mais, en négligeant d'en donner la fin, il a passé sous silence un des résultats politiques les plus importants au point de vue de l'histoire constitutionnelle des Pays-Bas, qu'ait entraîné une famine au moyen âge [1].

H. PIRENNE.

Abbé P. RICHARD. **La Papauté et la Ligue française** : *Pierre d'Épinac, archevêque de Lyon (1573-1599)*. Paris, Picard. Lyon, Effantin. 1901. 672 pp. in-8°.

Pierre d'Épinac a été un des personnages les plus en vue du règne de Henri III et des premières années du gouvernement de Henri IV.

---

1 Il est plus que probable que le traité de paix du 1[er] septembre 1316 entre la Flandre et la France forme, de son côté, une conséquence de la terrible famine qui sévit alors.

Chef des assemblées du clergé, comme primat des Gaules, conseiller du dernier roi de la maison de Valois, puis porte-parole de la Ligue, chef du gouvernement de Mayenne, orateur, écrivain politique, diplomate, il méritait assurément qu'une monographie scientifique retraçât les péripéties de son existence mouvementée. Il a trouvé en M. l'abbé Richard un excellent biographe, puisant à toutes les sources de son sujet et sachant les utiliser avec un sens critique remarquable.

Son travail ne nous fait pas seulement connaître, par le menu, les actions et les pensées d'une individualité curieuse à plusieurs titres; il constitue aussi une importante contribution à l'histoire française du dernier quart du XVIe siècle, à cause de la part active et parfois prépondérante que le prélat lyonnais a prise aux événements politiques et religieux de son temps.

L'auteur, tout en ne dissimulant pas ses opinions, reste toujours fidèle aux règles de l'impartialité historique en écrivant le récit de ces années troublées. Et il a le mérite, plutôt rare, de ne pas chercher à faire du personnage central de son étude un héros accompli. Il établit de façon très convaincante le départ de ses qualités et de ses défauts.

« D'Épinac, écrit-il aux dernières pages de son livre, fut le plus remarquable, le plus influent des prélats politiques, également zélés pour la religion et pour la monarchie. Il fut grand par sa constante fidélité aux principes sur lesquels s'appuyaient les droits de l'Église et les privilèges du corps ecclésiastique. *Mais* ce ne fut ni un génie, ni un talent d'une puissante envolée. Il déploya des qualités brillantes, mais il lui manqua pour se maintenir au premier rang l'esprit de suite et la ténacité du caractère. Il se laissa mener par les événements. Il n'apparaît pas comme un politique de grande envergure, soit que, par habitude d'intrigue, il ait enveloppé sa diplomatie dans un enchevêtrement de combinaisons, soit qu'il ait préféré demeurer au second plan. »

Par son absence de parti-pris, comme par sa composition soignée et son érudition, le livre de M. l'abbé Richard était digne en tous points de valoir à son auteur les honneurs de doctorat ès-lettres qui lui ont été décernés par la Faculté de Lyon.

L. L.

V. Du Bled. **La Société française du XVIe siècle au XXe siècle**. Premier volume : *XVIe et XVIIe siècles*. Paris, Perrin, 1900. Fr. 3-50 [1].

C'est avec une rare élégance de forme et une grande souplesse de raisonnement que M. Du Bled, dans la préface de son nouveau livre, plaide en quelque sorte la cause d'une histoire de la société française. Et par celle-ci il entend l'histoire des « mœurs polies, de la grâce, de l'urbanité, des femmes et des hommes d'esprit, des salons et de la conversation, de l'amour mondain et de l'amitié », histoire qui cotoie l'autre, la « grande », la sereine et froide histoire, mais, par des anecdotes, des tableaux, des portraits, mille traits caractéristiques de mœurs, « prend sur le vif les personnages d'antan avec leurs habitudes, défauts et qualités, les modes qu'ils lancent ou qu'ils suivent », et fait ainsi souvent mieux pénétrer dans la vie d'une époque, et l'âme de ses grands hommes.

« Histoire inférieure », proclament certains esprits. Les salons concentrent-ils l'activité d'une nation, sont-ils les directeurs de l'esprit public; est-ce d'eux que partent les grands mouvements sociaux et moraux; en est-il jamais sorti quelque grand ouvrage; ont-ils jamais eu une influence politique, littéraire, scientifique; ne sont-ils pas plutôt l'« asile de la médiocrité, l'empire des oisifs, la forteresse des amateurs de tout genre »? Voilà ce que beaucoup, ce que de hauts et puissants esprits, avoue M. Du Bled, se demandent et se disent.

Le débat est intéressant; il ne date du reste pas d'aujourd'hui. On conçoit que M. Du Bled, qui depuis une quinzaine d'années a fouillé les moindres recoins du domaine dont il s'est fait une spécialité, est bien armé pour répondre. Il n'a pas de peine à relever ce qui, dans la thèse des « pessimistes », lui paraît exagéré et contraire à la réalité des faits. On saurait difficilement nier, grâce à l'abondance lumineuse de sa démonstration, que, si pendant les quatre derniers siècles d'autres forces sociales et morales ont incontestablement empiété sans cesse sur elle, ce qui s'appelle la Société française les pénètre à son tour, et que son influence, quoique souvent indirecte ou lointaine ou occulte, s'est constamment fait sentir sur la politique, l'art et surtout la littérature. En ce dernier domaine, les preuves surgissent multiples, et comme l'a bien dit un critique célèbre, M. Brunetière, « l'histoire de la littérature pourrait se raconter par celle des salons ».

---

1 Le volume suivant a paru dans le courant de cette année et depuis que le présent compte rendu a été rédigé et envoyé à la *Revue*.

Cette vie intense de société, cet art consommé de la conversation enjouée, fine et sérieuse tout à la fois, cet esprit de sociabilité sont la marque indélébile du génie français, faisant que celui-ci s'oppose nettement au génie des races anglo-saxonne ou slave. C'est cette vie, cet art, cet esprit qui ont indéniablement contribué à rendre la langue française ce qu'elle est aujourd'hui, la langue la plus capable d'exprimer les pensées les plus diverses, la « langue des cours », celle de la diplomatie, celle de la haute société internationale. Et si le prestige de la société française à l'étranger a été tel, pendant deux à trois siècles, qu'à présent encore il contribue à maintenir au profit de nos voisins du Midi une sorte de prééminence intellectuelle et morale dans l'opinion des nations, il faut bien admettre que la cause a dû être bien agissante, bien réelle, pour produire pareil effet. Supprimer du passé de la France la vie de cour et de société, ne pas tenir compte du rôle joué par les femmes dans les salons, faire abstraction des mille influences que ces facteurs ont pu exercer sur l'état intellectuel ou moral de la masse serait, pour un historien, se condamner à présenter un tableau fort incomplet de la marche de la civilisation française, et par conséquent européenne, au cours de ces derniers siècles.

Au fond, il n'y a pas d'« histoire inférieure », pas plus qu'il n'existe en littérature de grands et de petits genres selon Boileau. Tous les documents humains, quel que soit leur caractère ou leur origine, ont leur valeur propre, et tous doivent concourir à nous donner une connaissance intégrale du monde d'autrefois : l'histoire des classes populaires ayant pour corrélatif celle des hautes sphères de la société, l'histoire diplomatique et politique se complétant et s'éclairant de celle des idées et des mœurs, l'histoire « officielle et solennelle » s'opposant à l'« histoire intime », dans laquelle, observe finement M. Du Bled, les hommes d'État se montrent non plus tels qu'ils veulent paraître, mais « où, grâce aux mémoires, auprès des femmes qu'ils aiment d'amitié amoureuse ou d'amitié sans épithète, ils déposent le harnais diplomatique et n'habitent plus les dehors de leurs âmes; où on les surprend en déshabillé moral, divulguant leur secret, voulant aussi leur part de bonheur, goûtant la volupté de la confiance et de la confidence ». Préférer l'une ou l'autre ne peut plus être dès lors qu'affaire de goût, de tempérament.

Pour en revenir à l'objet particulier de notre article, les études que nous présente M. Du Bled, et qui ne forment que la première partie d'une vaste travail d'ensemble où il essayera de « faire revivre les hommes et les choses depuis le 16[e] siècle jusqu'à nos jours », se lisent avec un intérêt soutenu, qu'il s'agisse de la « royauté » de Marguerite de Navarre ou de l'Académie de poésie et de musique

sous Charles IX, — de la cour de Henri IV et de la reine Margot ou de l'Hôtel de Rambouillet, — de la société intime de Richelieu ou de celle de Port-Royal. Sous les yeux charmés du lecteur se remuent, s'agitent, parlent, plaisantent, chantent, dansent, vivent enfin des figures infiniment variées et curieuses de princesses et de nobles dames, de souverains, de seigneurs, d'hommes « de société », de poètes, d'artistes, de beaux esprits de tout caractère. Elles ne défilent pas devant nous, isolées les unes des autres, mais dans la diversité et la complexité de leur existence même, gravitant, dans des salons, des cours ou des « sociétés » particulières, autour de personnalités éminentes par leur naissance ou leurs rares qualités d'esprit mondain. M. Du Bled nous fait passer ainsi des heures bien agréables ou divertissantes dans la compagnie de Catherine de Médicis, Marguerite d'Angoulême, Charles IX et Henri III, de MM. de Signerolles, de Simier, d'Uzès, de Gournay, d'Honoré d'Urfé, d'Henri IV et de sa femme, l'étrange Marguerite de Navarre; nous vivons avec la marquise de Rambouillet, Julie d'Angennes et de Montausier; nous voyons s'agiter autour de Richelieu, des familiers G. Boutru et Bois-Robert; nous apprenons à connaître un Port-Royal mi-austère, mi-mondain dans la personne du duc et de la duchesse de Liancourt, du duc et de la duchesse de Luynes, de Madeleine de Souvré de Sablé, enfin de la célèbre et puissante duchesse de Longueville.

Quelques-unes de ces figures ont particulièrement retenu l'attention sympathique de M. Du Bled : telles Marguerite de Navarre, Julie d'Angennes et son mari, Boutru et Bois-Robert, M. de Longueville. L'écrivain nous en a complaisamment, et avec un rare talent d'analyste psychologue autant que de styliste, tracé un portrait achevé et ce qui rend précisément la lecture de son livre variée et attachante, c'est l'heureux mélange de la notation documentaire et de la peinture morale. Il est même des chapitres, ceux par exemple consacrés à Rambouillet et à Port Royal, à qui M. Du Bled a su donner une haute valeur d'histoire morale, religieuse ou littéraire.

Ce sont là des pages dont nous ne saurions assez recommander l'étude à nos collègues des classes supérieures, en vue de l'exposé de certaines parties de leur cours de littérature française. Le livre de M. Du Bled n'est malheureusement pas à confier en de jeunes mains, à cause de plus d'un détail de mœurs assez rabelaisiennes : mais la lecture des chapitres précités et d'autres analogues (le *Roman de l'Astrée*, l'*Académie de Charles IX et Henri III*, la *Société intime du cardinal de Richelieu*) serait, pour le maître, et encore plus pour l'élève, une diversion utile autant qu'attrayante.

Car précisément, si nous voulons conclure et résumer notre opinion, des livres semblables à ceux de M. Du Bled, ou des frères de Goncourt,

auxquels ils font immédiatement penser, sont doublement appréciables : ils reposent des études et des lectures que nous impose notre profession, et tout en récréant et captivant l'imagination, ils instruisent et incitent aux pensées philosophiques.

F. MAGNETTE.

H. DONIOL. **Serfs et vilains au moyen âge**. Paris, A. Picard, 1900. VI-295 pp. in-8°.

En 1857, M. Doniol avait écrit une histoire de classes rurales en France, qui n'était pas sans mérite. M. Doniol veut bien reconnaître que depuis lors on a mis au jour de nombreux matériaux. Mais d'après lui « la multiplicité des textes n'a guère qu'un intérêt de variantes... Les documents que l'on possédait, il y a quarante ans, permettaient à eux seuls de dresser les cadres dans lesquels les faits trouvent encore aujourd'hui leur vraie place et où ceux qui sont nouveaux viennent se ranger comme des compléments ». M. D. pense avoir établi à peu près exactement ces cadres.

Il déclare n'ajouter rien à son œuvre passée; il essaye seulement de la rendre plus claire et de la mieux préciser. Il ne me paraît pas que nous ayons à nous arrêter plus longtemps sur un ouvrage où l'auteur nous donne à connaître qu'il en est resté à son point de vue de 1857. On n'aime pas à rendre compte d'un livre qui a paru il y aura bientôt cinquante ans.

A. HANSAY.

Spinoza par E. CHARTIER, *Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Agrégé de philosophie, Professeur au Lycée de Rouen.* Paris, P. Delaplane, 1901. 1 vol. in-18 raisin de 122 pages. Prix : fr. 0-90.

Ce petit volume est le troisième d'une série de brèves études intitulée : *les Philosophes*, études dans lesquelles « on a voulu surtout, déclare l'éditeur, mettre en valeur dans chaque système ce qui en demeure vivant, ce qui en doit durer, ce qui peut orienter toute pensée en travail ». — Peu d'hommes étaient plus qualifiés que M. Chartier pour nous parler du Spinozisme, avec lequel sa philosophie personelle, telle qu'elle ressort des diverses études qu'il a publiées jusqu'ici, trahit d'étroites affinités. Il ne faut pas chercher dans ce petit livre un résumé soit-disant « objectif » de l'*Éthique*. On y trouvera autre chose, et,

à notre sens, mieux : on y trouvera le Spinozisme tel que le conçoit aujourd'hui un homme doué d'un véritable tempérament philosophique, capable de saisir vraiment « l'esprit » du système et de l'apercevoir, qu'on nous passe l'expression, *sub specie veritatis*. Et une interprétation de ce genre ne s'impose-t-elle pas si l'on veut rester vraiment fidèle à la pensée même de Spinoza? « Il y a (écrit M. Chartier, et cette phrase en dira plus que nous n'en pourrions dire sur le caractère de son œuvre) pour tout système, un point de vue duquel on le saisit comme vrai et comme complet : nous allons essayer de faire apercevoir au lecteur en quel sens Spinoza a raison. »

Dans ce but, M. Chartier, sans négliger les *Lettres* et le *Tractatus Theologico-politicus*, a mis souvent à contribution, pour éclairer l'*Éthique*, le *De Emendatione Intellectus*, et avec toute raison, car c'est là que se trouve la base véritable de tout le système.

Sans être Spinoziste, nous recommandons vivement ce livre qui est plus riche que maint gros traité et que la pureté et la simplicité du style, ainsi que la clarté de l'exposition, rendent vraiment agréable à lire et facile à comprendre, avec de la réflexion, même pour les profanes.

G. R.

J. L. Windenberger. **Essai sur le système de politique étrangère de J. J. Rousseau**. *La république confédérative des petits États*. Paris, Alphonse Picard, 1900, 308 pp. in-8°.

J.-J. Rousseau dans le contrat social étudie la place qui doit être faite au citoyen dans l'État. Il nous fait savoir en divers endroits de ses œuvres qu'il se proposait d'examiner les principes qui auront à présider aux relations entre les différents états. M. Windenberger sent pourtant le besoin de confirmer les propres paroles de Jean-Jacques par diverses raisons *à priori!* Cette petite critique n'enlève rien d'ailleurs à la valeur réelle de l'ouvrage.

L'auteur connaît parfaitement la littérature du sujet. D'autre part, il a su extraire de l'œuvre volumineuse de Rousseau les passages qui décèlent l'opinion du philosophe sur ce problème des relations entre États et il en a combiné les données avec celles que lui ont fournies divers fragments inédits de Jean-Jacques qu'il publie en appendice. Nous avons ainsi la bonne fortune de connaître la pensée de Rousseau sur des faits de l'ordre politique de la plus haute importance : Les théories du contrat social sur la souveraineté populaire, sur la loi qui doit être l'œuvre de tous, n'étaient d'une application possible, comme Jean-Jacques lui-même l'avait vu, que dans une cité très petite, une

ville même. C'est la raison pourquoi les petits États avaient toutes les sympathies du philosophe. Mais les petits États sont naturellement exposés aux entreprises des États plus puissants. Comment donc assurer leur sécurité? Amener les grandes nations à se scinder en petits États, c'est une chimère à laquelle il ne faut pas songer. Que les petits états forment donc une société de peuples. Ils s'associeront librement. « Ce ne sera ni sous la forme d'une alliance, union trop éphémère, ni sous le régime d'un État fédéral, union si étroite qu'elle ruine la souveraineté des petits États. Ce sera sous la forme d'une confédération, dont l'avantage est de maintenir l'indépendance naturelle et politique des nations et de les préserver efficacement des hostilités, en unissant étroitement leurs volontés et leurs forces ou milices. La République confédérative des petits États, voilà donc le remède imaginé par J.-J. Rousseau aux maux de la guerre » (p. 246). Le système de politique étrangère se rattache donc étroitement aux théories de politique intérieure du contrat social : « ici, il s'agissait d'assurer au dedans la liberté et l'égalité des citoyens, et là, de faire respecter au dehors la nationalité des cités peu étendues. »

A. HANSAY.

AUGUSTE HAMON. **Un grand rhétoriqueur poitevin : Jean Bouchet (1476-1557?).** Un vol. grand in-8°, XXI-430 pp. Paris, H. Oudin, 1901. Prix : 12 frs.

Voici un bien gros livre sur un auteur dont le nom n'est pas même catalogué dans la plupart des histoires de la littérature française. Mais la grandeur des étoiles dépend beaucoup de la distance. Celle de Jean Bouchet apparait plus visible à Poitiers qu'ailleurs. Puis, disons-le bien vite, pour M. Hamon, Jean Bouchet n'est qu'un exemple. Au lieu de sacrifier à la pieuse manie des réhabilitations, il veut nous fournir par l'étude d'un des grands rhétoriqueurs poitevins, une contribution à l'histoire littéraire de l'époque comprise entre 1450 et 1550. M. Hamon estime qu'on n'a pas assez étudié cette époque préparatrice de la Pléïade, et il est naturellement entraîné à épier chez Jean Bouchet des commencements de renaissance. Quoi qu'il en soit, ce qui donne du prix au livre de M. Hamon, c'est d'avoir visé — et atteint — plus haut qu'à la simple monographie. On peut, *a priori*, mettre sa confiance en un homme qu'un tête-à-tête de dix ans avec son héros n'a pas transformé en un panégyriste absolu.

Hâtons-nous de dire, avant d'en revenir à l'influence de Jean Bouchet, que l'ouvrage de M. Hamon est exécuté dans les règles. Il

étudie son rhétoriqueur sans aucune rhétorique. Il a puisé aux sources manuscrites de Poitiers, de Nantes et des grands dépôts de Paris. Ses tableaux sont composés de faits et non de mots. Il sait résister à la tentation de faire graviter toute l'histoire du temps autour du procureur-poète. Il étudie minutieusement la prosodie, l'orthographe, la grammaire des œuvres de Bouchet, après avoir étudié les procédés littéraires, ou plutôt anti-littéraires, de ce prolixe rimeur, qui s'était décoré, à tort, dans un moment d'outrecuidance juvénile, du nom de *Traverseur des voies périlleuses*.

Où M. Hamon nous paraît montrer trop d'indulgence, ce n'est pas dans le détail, c'est dans l'ensemble. Il analyse avec lucidité chacune des œuvres de Bouchet et les juge avec beaucoup de sens critique; mais il ne serait pas fâché, malgré la médiocrité du poète, de le poser un peu en préparateur de la Renaissance. Bouchet un devancier! Bouchet un précurseur! Par quel côté? Nous nous le demandons après lecture de ce livre. Qu'a-t-il appris dans son voyage à Lyon, où il a vu, en 1497, la cour brillante et légère de Charles VIII retour d'Italie? Qu'a-t-il rapporté de Paris, sinon des goûts de basochien entiché des mystères? Qu'a-t-il gagné à la fréquentation de Rabelais et du célèbre évêque de Maillezais, Geoffroy d'Estissac, dans cette délicieuse retraite de Ligugé? Ou, au monastère de Fontaine-le-Comte, chez le noble abbé Ardillon, ami de la renaissance italienne, qui connaît (en 1500) Dante, Pétrarque et Philelphe? Honnête, brave homme, curieux et laborieux, aimable et aimé, pieux et doux, avec toutes les qualités morales, il était par malheur un esprit médiocre. Nous admettons volontiers qu'il a eu le mérite d'avoir, après Jean le Maire de Belges et Clément Marot, élidé l'*e* muet à la césure, conversion qui se produisit chez lui en 1514; d'avoir fidèlement, dès 1520, fait alterner les rimes masculines et féminines dans le décasyllabe à rime plate, nouveauté qui lui fut enseignée par le père de Ronsard dans un voyage à Paris. Mais qu'on ne se hâte pas trop de louer pour cela le flair de J. Bouchet : notre homme n'y voit qu'une heureuse obligation métrique de plus : il la chérit au même titre que les rimes concaténées, fratrisées, équivoquées et « aultres telles espices » du temps. M. Hamon note encore qu'il s'efforce de varier la composition de la strophe dans les poèmes à forme fixe; qu'on trouve chez lui de nombreuses espèces de strophes libres; qu'il a fait de réels efforts pour multiplier les rythmes. Il en résulte, nous l'acceptons volontiers, que les cadres de notre poésie lyrique étaient moins étroits au commencement du XVIe siècle qu'on ne le croit généralement. Mais va-t-on faire consister toute la réforme de Ronsard dans la prosodie?

L'époque précédente avait toutes les ressources métriques. Elle avait une connaissance suffisante de l'antiquité latine. Que le latin n'a

pas cessé d'être cultivé pendant le moyen âge, on le démontre tous les jours par des faits multipliés, par des monographies de plus en plus nombreuses. Il faudrait aussi ne jamais avoir feuilleté un des *thrésors* ou *théâtres* poétiques du temps, pour ignorer quelles ressources mythologiques et historiques, quelle profusion verbale de comparaisons, de figures, de *realia* savants sont étalées, comme dans un bazar, à la portée des rimeurs. Cependant, par un respect superstitieux du passé, l'époque de J. Bouchet continue à s'enliser dans la banale chronique rimée et dans des allégories stagnantes depuis deux cents ans. Qu'on ne prise donc pas si haut la vertu esthétique des strophes et des règles transmises à la Pléïade. La Pléïade hérite de l'instrument, sans trop songer à s'en montrer reconnaissante. Beaucoup même de ces richesses prosodiques la gênent, et elle ne tarde pas à jeter du lest. L'immortelle gloire de la Pléïade n'est point liée à ces minuties. Sa gloire, c'est d'avoir rendu l'âme à ces formes exsangues, d'avoir vu avec des yeux extasiés la beauté du monde ancien et la toute-beauté de la nature. Étudier les origines de la Renaissance littéraire en France, c'est rechercher où Ronsard et ses amis ont pris cet amour du beau, cette splendeur de l'imagination, cette sensibilité nouvelle. Tant qu'on se bornera, par conséquent, à rechercher l'origine de tel usage prosodique, ou à dresser le catalogue (souvent trompeur au demeurant) des auteurs latins connus et pratiqués avant Ronsard, on n'étudiera le mouvement de la Renaissance que par l'extérieur de la façade. Or, du moment qu'on pose ainsi le problème — et, à la vérité, je ne vois pas qu'on l'ait souvent posé de la sorte [1] — les principales sources de la Renaissance ne sont pas où on les cherche, pas plus dans Jean Bouchet que dans les rhétoriqueurs ses contemporains.

Si la littérature du moyen âge est morte, c'est qu'apparemment la culture du latin ne suffisait pas à la régénérer. Brunetière conclut qu'il y fallait, en outre, l'influence du grec [2]. Cette réponse prête encore à équivoque. On eût ajouté à la culture du latin celle du grec, cultivé lui aussi à la façon dont le latin était cultivé, que ce surcroît de polymathie n'eût pas donné à la littérature française l'âme qui lui manquait. L'antiquité grecque et latine est un froment qui ne fermente qu'à l'aide de certain levain. En dernière analyse, avant la Renaissance,

---

1 On fait souvent consister aussi toute la révolution romantique dans des questions de forme, enjambement, césure, etc. Les plus médiocres des esprits romantiques n'ont pas peu contribué à déplacer et à rapetisser ainsi la question. Cette façon étroite d'envisager le Romantisme a réagi sur la Pléïade.

2 BRUNETIÈRE, *Manuel de l'histoire de la Littérature française*, p. 44.

c'est l'esprit de l'antiquité qui n'était pas compris. Étudier une littérature n'est productif que par la façon de l'étudier. Profite en voyageant non celui qui a des nerfs optiques, mais celui dont les nerfs optiques aboutissent à un cerveau fait d'une certaine façon.

Qu'est-ce donc qui a ouvert les yeux des lettrés vers la fin du XVe siècle en France, dès le XIIIe et le XIVe siècles en Italie? Voilà où en revient le problème? Et la réponse n'est pas, à notre humble avis, qu'on étudia plus de latin vers 1548, ou qu'on avait ajouté au latin l'étude du grec : la réponse est qu'on étudia *autrement*, avec des sens plus avertis, avec une intelligence émancipée. Certes on ne peut nier que cette émancipation ne soit venue, graduellement, et en partie, des œuvres anciennes; mais elle pouvait ne pas venir. Cette seule considération force le critique à chercher des raisons plus hautes. La conclusion sera que ce qui a lié si longtemps l'esprit du moyen âge lettré, c'est la loi morale, l'idéal de renoncement, le principe de soumission à l'autorité. Il y avait assez d'agitation, d'insubordination dans le domaine des intérêts matériels pour que la pensée ne touchât point au domaine de la philosophie et s'agitât dans une sphère inférieure. Peu à peu, plus tôt pour une nation, pour une province, pour une famille, plus tard pour l'autre, peu à peu la réaction s'est produite. Dans les mœurs, la revanche était prise depuis longtemps, mais la pensée n'osait s'affranchir comme le corps. Faut-il faire venir de la littérature toute seule une émancipation que la nature explique assez de soi? Tel est le nœud de la question, et il ne nous appartient pas de le dénouer. Ce serait une longue et merveilleuse histoire, où figureraient des guerres, des croisades, des voyages, où se dresseraient des presses d'imprimerie et des caravelles, où passeraient des silhouettes de savants et de philosophes, de papes et de cardinaux, de rois et d'empereurs, mêlées à d'énergiques profils de révoltés, de libertins, d'amoureux, de persécutés (car on marche à la vérité par diverses voies); où les grandes découvertes du XVe siècle s'étaleraient en pleine lumière, élargissant les horizons, créant le public, l'opinion, la solidarité, donnant l'audace au songeur méditatif, décuplant la puissance d'évolution de la pensée individuelle; où une poignée d'érudits byzantins ne jouerait pas le rôle prépondérant, où le sexe des rimes et la forme des strophes ne prendraient pas beaucoup de place. Peut-être ne trouverait-on pas le moyen d'y caser Jean Bouchet, l'aimable procureur, si orthodoxe, si charmant homme, mais d'esprit si bourgeois, si peu novateur qu'on le voit toujours à la remorque de quelqu'un, et qui est bien l'un des derniers du moyen âge sans être un des premiers de nos modernes.

Cette influence plutôt négative n'empêche pas M. Hamon d'avoir écrit sur Jean Bouchet un livre qui intéresse hautement l'histoire provinciale du Poitou, qui, par certaines parties, éclaire l'histoire géné-

rale de la littérature française, et dont les principaux chapitres, *Bouchet rhétoriqueur*, *Bouchet annaliste*, *Bouchet moraliste*, sont traités de main de maître.

J. Feller.

Abbé Th. Delmont. **Autour de Bossuet.** *Études historiques, critiques et littéraires.* Paris, Tricon, 1901. 2 vol. vii-482, iii-549 pp. in-8°. Prix : 11 francs.

M. l'abbé Th. Delmont est un *bossuetiste.* Puisqu'il y a des *moliéristes*, je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas de bossuétistes : ou plutôt je conçois bien mieux encore qu'un chercheur lettré consacre son temps et ses peines à ce grand et clair génie, historien, philosophe, orateur, polémiste et théologien, qui est certes la gloire la plus pure et la plus haute de notre histoire littéraire. M. Delmont n'est pas seul de son espèce, il peut se réclamer de MM. F. Brunetière, Crouslé, Lanson, Rébelliau et de bien d'autres, et il est là en excellente compagnie. Voilà longtemps qu'il scrute toutes les parties de ce beau sujet, et naguère encore il consacrait à *Bossuet et les Saints Pères* (Paris, Tricon, 1896), une thèse de doctorat ès-lettres qui a été, à juste titre, très remarquée. Professeur d'histoire de la littérature française à l'Université catholique de Lyon, il fait une grande place dans ses travaux à son auteur de prédilection et trouve moyen de porter à d'autres auditeurs encore qu'à ses élèves la bonne parole, c'est-à-dire la « glorification » de Bossuet. Tantôt ce sont d'intéressantes études très documentées sur *les portraits de Bossuet*, sur *la bibliographie de Bossuet*, sur *l'abbé Le Dieu, historien de Bossuet*, tantôt des analyses critiques très fouillées d'ouvrages récemment parus sur le grand écrivain : comme les livres du P. de la Broise (*Bossuet et la Bible*, 1891), de M. Bellon (*Bossuet directeur de conscience,* 1896) ou de M. Rébelliau (*Bossuet historien du protestantisme*, 1891), tantôt encore des conférences, très savantes et très éloquentes, prononcées à Paris, à Lyon, à Meaux, à Aix, à Verdun et à Montpellier, comme membre du Comité de la Statue de Bossuet, sur certains points de la vie de l'évêque de Meaux ou sur quelques partie de son œuvre, enfin et surtout ce sont des dissertations polémiques contre des écrivains qui soutiennent à propos de Bossuet des thèses que réprouve son panégyriste. D'aucuns ont laissé entendre que l'adversaire des molinistes était suspect de Jansénisme. Bossuet hérétique! Il fait beau voir M. Delmont relever cette accusation et pourfendre les colomniateurs. Cinq longs chapitres, d'ailleurs pleins d'intérêt et de choses, sont consacrés à cette tâche, et il faut reconnaître que l'auteur, à la suite du P. Ingold, s'en tire

très habilement. Après cette discussion serrée, il paraît bien difficile de faire désormais de Bossuet le « défenseur du P. Quesnel » et l'apologiste du Jansénisme, comme on l'a fait si souvent, et ce n'est pas un des moindres résultats de ces deux savants volumes, que personne ne pourra négliger parmi ceux qui s'intéressent à l'étude du Grand Siècle de l'histoire et de la littérature françaises; c'est — quoiqu'en ait Michelet — le XVII[e] que je veux dire [1].

Ch. L.

Pages choisies des grands écrivains : Stendhal, *par* H. Parigot. Librairie A. Colin. Paris, 1891, in-12. Prix : fr. 3-50.

La collection des *Pages choisies des grands écrivains et des auteurs contemporains* s'enrichit continuellement. M. Parigot, qui a déjà donné un choix des meilleures pages d'Alexandre Dumas, vient d'offrir au public, en un volume de plus de trois cents pages, la quintessence de l'œuvre de Stendhal.

On a tant écrit sur cet homme, tant de pages enthousiastes ou inspirées par la mauvaise humeur, tant d'études consciencieuses l'ont analysé, disséqué, tant d'écrivains, Bourget, Rod, Faguet, pour ne citer que les plus importants, se sont laissés séduire par la psychologie de cette nature, attirante et quelque peu énigmatique, qu'on nous dispensera de refaire ici son portrait, de démêler ses qualités et ses défauts. Il vaut mieux ne pas s'exposer à de fastidieuses redites. A quoi bon, n'est-il pas vrai, puisque tout le monde le sait, répéter que Stendhal représente une des formes les plus exaspérées de l'individualisme, qu'il exalte l'énergie sous quelque forme qu'elle se présente, qu'il est, en un mot, le type le plus complet de l'égotisme?

M. Hippolyte Parigot a du reste condensé, dans une substantielle introduction, tout ce qu'on peut retenir d'essentiel sur son compte. Qu'il nous soit permis d'emprunter quelques lignes à la conclusion de cette courte mais solide étude :

« Sans être un de ces illustres écrivains dont l'œuvre rend le son d'un pur métal, Stendhal est un nom considérable dans la littérature de notre siècle. Rare plutôt que grand, il a fait du Moi sensible comme une

---

1 Une très légère observation : le vers grec, cité T. II, p. 10, que Bossuet aurait composé en rêve, n'est pas un hexamètre, mais un trimètre ïambique. Ajoutons que puisque Bossuet connaissait si bien l'accentuation, au dire de M. Delmont, il n'a pu écrire le vers comme il est imprimé ici.

religion littéraire et artistique.... Cette vaillante sincérité, cette persistance dans la personnalité ont valu à Stendhal d'écrire sur les mœurs et les arts quelques volumes d'une singulière originalité, qu'il ne doit qu'à lui-même; d'être un voyageur cosmopolite hors de pair, qui ne se plaît qu'à ce qu'il sent et dont les sensations jaillissent comme d'une source vive et diligemment préservée; puis prenant toujours davantage conscience de soi, de prendre à la fois conscience de son époque, de concevoir et d'exécuter le roman réaliste et social de 1830, peut-être même le roman de tout un siècle, qui fut plus épris d'art et de vérité que de sympathie et de solidarité et dont il est désormais à craindre que le *Moi* positif ne soit le dernier mot. Pressez, serrez ces mains égalitaires : ce ne sont, comme dit Stendhal, que des mains de bois. »

Tous les traits de cette figure apparaissent quand on parcourt les « Pages choisies », car Stendhal, qu'on a dit, à tort, « imperméable » s'est mis tout entier dans son œuvre. Qu'il écrive les *Souvenirs d'égotisme*, des *Sensations de voyage*, des *Sensations d'art*, des *Lettres*, qu'il fasse de la *critique* ou du *roman*, sa forte et curieuse personnalité est partout présente et requiert notre attention.

Les extraits réunis par M. Parigot témoignent d'un goût sûr et d'un bon sens littéraire. Ce ne sont pas des fragments épars, des morceaux *détachés*, mais des chapitres qui se tiennent, reliés entre eux, quand c'est nécessaire, par un bref résumé de l'auteur. Et ils sont très intéressants.

Bref, édition soignée et qui continue dignement la remarquable et si utile collection des « Pages choisies ».

J. Van Dooren.

J. Poiry. **Méthode « directe » de la langue allemande pour les écoles.** Bruxelles, Imprimerie *La Gutenberg*, 1900. x-226 pages in-4°.

Comme son titre l'indique, l'ouvrage de M. Poiry prend la langue parlée comme base de l'enseignement de l'allemand dans les classes inférieures, auxquelles il est destiné. Aussi, la première partie du livre (58 pages) se compose uniquement de conversations par questions et réponses; pas de lecture, pas d'écriture, pas de traduction. Toutefois l'auteur concède sagement « que le professeur puisse combiner, dès le commencement, ou bien après quelques mois, l'écriture et la lecture avec les exercices oraux, *lorsque la langue est enseignée très tard*, comme dans les humanités anciennes de nos athénées, par exemple ». Les exercices oraux en question sont rangés sous les rubriques : 1° Die Schule, 2° Das menschliche Körper, 3° Die Kleider, 4° Das

Vaterhaus, 5° Stadt und Dorf, 6° Die Elemente, die Zeit, das Wetter, die Jahreszeiten, 7° Das Vaterland. Ils sont conçus très ingénieusement, de manière à augmenter peu à peu, par des leçons vivantes et intéressantes, la *copia verborum* de l'élève, tout en lui donnant quelques notions de grammaire de temps en temps. Chaque nouvelle leçon comprend une répétition rapide des mots appris dans la leçon précédente. Certaines leçons prêtent à l'emploi des tableaux instructifs de Hölzel, que l'auteur recommande. Dans l'enseignement parlé, le geste, le regard, la mimique jouent naturellement un rôle assez considérable; M. Poiry ne néglige pas de donner à ce sujet des indications utiles pour le professeur. D'ailleurs, il est clair que cette première partie, composée de leçons purement orales, ne s'adresse en somme qu'au professeur; elle aurait dû, me semble-t-il, être séparée du restant du livre, et cela même n'est pas encore suffisant. En effet, dès la seconde partie commence la combinaison de l'enseignement oral avec l'écriture et la lecture : des leçons de conversation se trouvent mêlées à des morceaux de lecture, des choses destinées à l'élève sont entrecoupées de conseils au maître, et le caractère hybride du livre s'en trouve accentué. Il aurait fallu séparer complètement le *manuel de l'élève* du *manuel du maître;* en les amalgamant continuellement l'auteur cause de la confusion et avertit l'élève des moyens pédagogiques employés envers lui, ce qui ne peut qu'affaiblir l'effet de ceux-ci.

Quant au reste, cette seconde partie du livre est judicieusement composée. Les rubriques de la première partie y sont reprises et amplifiées; de nouvelles rubriques contribuent à élargir insensiblement le champ des idées et à enrichir le vocabulaire; les morceaux de lecture y deviennent de plus en plus nombreux; les divers exercices d'application tant oraux qu'écrits dont l'auteur fait suivre chaque leçon sont bien choisis : répondre oralement à certaines questions concernant un morceau lu; même exercice par écrit; petite description ou narration; mise en prose d'une poésie, etc.

A la fin du livre se trouve un aperçu général de la grammaire, que l'auteur recommande de traiter « abwechselnd mit den andern Lectionen » et de répéter « praktisch bei den Lesestücken ». N'aurait-il pas mieux fait d'indiquer *systématiquement* à la suite de chaque leçon les notions grammaticales qu'on peut en extraire, comme il le fait d'ailleurs de temps en temps? La méthode directe veut qu'on ne se contente pas de *répéter* les notions grammaticales à l'occasion des morceaux lus et des conversations, mais qu'on en *tire* ces notions, au lieu de les étudier séparément.

On trouve encore à la fin du livre : divers sujets de devoirs (rédactions, exercices grammaticaux, lettres ordinaires, lettres et documents commerciaux); un modèle complet de leçon sur un morceau de lecture;

enfin une série de tables fort utiles : substantifs dont le sens diffère suivant le genre, homonymes et quasi-homonymes, mots à orthographe remarquable, expressions allitératives.

En conclusion, il y a lieu de féliciter M. Poiry d'avoir écrit son livre. Celui-ci n'est pas exempt de défauts, mais ces défauts trouvent leur excuse dans le fait que l'auteur a innové et que toute innovation est difficile. A cet égard l'auteur a montré de l'initiative en même temps qu'une grande pratique de l'enseignement; son livre est le premier manuel belge qui, rompant résolument avec les traditions démodées, applique sérieusement et intelligemment la méthode qui commence à être en honneur dans nos athénées. Aussi ses collègues lui sauront gré de leur avoir fourni le livre qui leur manquait depuis quelque temps déjà.

M. Basse.

H. May. **Die Behandlungen der Sage von Eginhard und Emma.** (*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte hrsg.* von Muncker. XVI). Berlin, Duncker, 1900. 130 pp. Prix : 3-30 M.

Voici encore un travail étonnamment scrupuleux. Après avoir étudié la légende historiquement dans son origine et dans ses diverses rédactions, l'auteur la poursuit dans toutes les littératures européennes. On s'explique difficilement la diffusion littéraire de cette légende en somme assez insignifiante, qui pouvait tout au plus fournir à un poète un sujet de romance. On en a fait des romans, des épopées et des drames, et par douzaines, dont la plupart peuvent tout au plus servir à nous éclairer sur les goûts singuliers de l'époque, à laquelle ils ont vu le jour. Aussi le résultat scientifique d'une étude de ce genre n'est guère en rapport avec le travail, long et pénible, qu'elle exige. L'auteur n'a reculé devant aucune difficulté; son livre est admirable d'exactitude et absolument complet dans la longue liste des poèmes sur Eginhard et Emma, à part l'une ou l'autre romance, qu'il ne pouvait évidemment pas toutes connaître. Je lui en signale une que possède la bibliothèque de l'université de Liège : « Les amours d'Emma et d'Eginhard, romance accompagnée de la musique publiée par M. de St-Pérair, tirée du poète voyageur et impartial du journal en vers. Liège, Bernimoulin, 1784, in-8°, 18 pp. et 2 ff. »

H. Bischoff.

A. DE POUVOURVILLE. **L'Empire du Milieu**. 1 vol. in-18, 189 pp., 42 fig., 2 cartes. — **La Chine des Mandarins**. 1 vol. in-18, 167 pp., 54 fig. (*Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles*, n[os] 3 et 5. Paris, Schleicher, frères. 1900 et 1901. Prix : 2 fr. le vol.).

M. A. de Pouvourville est un des publicistes français qui, dans ces dernières années, se sont voués le plus consciencieusement à l'étude de la question d'Extrême-Orient. Il lui a été donné, comme fonctionnaire colonial, d'observer *longtemps* et *de très près* la Chine et les Chinois et de recueillir sur place une ample moisson de documents et d'informations.

C'est une description succincte, mais complète en dépit du cadre restreint, que M. de P. a préparée pour la *Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles.*

L'Empire du Milieu (le 1[er] vol.) constitue le coup d'œil d'ensemble destiné à montrer dans leurs aspects les plus caractéristiques *la terre et l'âme chinoises.* Des influences géologiques, climatologiques et hydrographiques qui se sont mutuellement pénétrées ont peu à peu fixé la physionomie générale de l'immense territoire dévolu par la nature elle-même à la race jaune. Entre ces frontières immuables depuis tant de siècles, de l'Himalaya au Gobi et du Pacifique aux monts Thian-Chan, s'étendent trois régions bien distinctes : la montagne ou région de la forêt vierge; la plaine d'alluvion et les deltas aux plantureuses rizières; les steppes du Nord de la Chine. M. de P. nous les décrit tour à tour; il nous dit la puissance et la variété du règne végétal et de la faune de ces contrées, étudie les habitants et leurs manières de vivre; les rouages principaux du gouvernement, l'organisation de la société, les systèmes religieux et philosophiques, les traditions, la langue, la justice, l'industrie, le commerce, les arts : rien d'essentiel n'est omis [1]. Quelques faits, choisis parmi les plus saillants, de l'histoire des *fils de Han* sont sobrement relatés dans un chapitre spécial, suivi lui-même d'une courte, mais substantielle notice sur les événements actuels et leurs antécédents.

---

1 Nous n'avons pourtant rien trouvé sur les *productions minérales* de l'Empire chinois. Est-ce oubli ou plutôt pénurie d'informations positives? Il conviendrait, nous semble-t-il, de dire quelques mots de ces richesses minières, réelles ou présumées, vers lesquelles les récentes tentatives de nos ingénieurs ont éveillé la curiosité et l'attention.

De cet exposé vivant et concret se dégagent, avec autant de force que de netteté, les traits dominants de la race jaune : une longévité et une fécondité exceptionnelles ; une étonnante faculté d'absorption ; un immobilisme qui n'a rien d'inconscient ; un suprême dédain de la force matérielle et des institutions guerrières ; l'absence totale d'ambition nationale ; une grande bénignité de mœurs ; un contentement de soi, une félicité inconnue à la race blanche, un détachement extraordinaire devant la menace des pires cataclysmes.

Nous signalons comme particulièrement intéressantes les considérations émises sur l'organisation si libérale et si solide à la fois de la *commune*, fondement de la société chinoise ; sur l'existence silencieuse et satisfaite des masses populaires ; sur le charme des hautes classes, si friandes des délassements de l'esprit ; sur l'art, ses origines symboliques, ses époques glorieuses, ses altérations et sa décadence au contact étranger ; sur le *Gen*, cette fraternité de race — qui tient lieu de la notion de patrie — née des antiques traditions et à laquelle la conquête mongole du XIII[e] siècle donna toute son extension et toute sa force ; sur le rôle défensif et tutélaire assigné aux États feudataires (les *Fan* ou barrières) ; sur l'origine de la piraterie à laquelle sont fatalement voués les rebelles, mis « hors la loi » et exilés aux confins de l'Empire ; sur le but poursuivi par les *Sociétés secrètes* en Chine et hors de Chine ; sur le *péril jaune* — réel et effrayant, d'après M. de P., quoique lointain — et les éléments dont il s'alimente (accroissement incessant des jaunes, développement militaire graduel de la Chine et progrès civilisateurs du Japon). *L'Empire du Milieu* abonde en vues curieuses, imprévues. Quelques-unes des opinions personnelles à l'auteur pourraient être discutées ; on reconnaîtra qu'elles sont en général appuyées des déductions les plus probantes.

Dans *La Chine des Mandarins* (le 2[e] vol.), M. de P. reprend quelques-uns de ces traits synthétiques pour les étudier de plus près et les fixer plus complètement. Passant en revue la suite des dynasties de Singanfou et de Pékin, il nous fait assister à la formation même de la race chinoise et nous montre comment, tout en gardant son unité, le type jaune a laissé se constituer, dans *L'Empire du Milieu*, deux groupes de plus en plus tranchés : d'une part, la race mandchoue, conquérante ; de l'autre, la race chinoise pure, assujettie ; la première dominant dans le Nord, la seconde dans le Sud. La première — vraie caste de gouvernement — s'est assurée la direction de l'Empire et le monopole du mandarinat.

A l'aide de documents de provenance chinoise autant que de faits pris sur le vif, M. de P. pénètre dans le détail des rouages administratifs. Il s'occupe successivement de l'empereur, des ministres, des

vingt-deux vice-rois, des hiérarchies mandarinales (de l'ordre administratif, judiciaire, financier et militaire)[1].

Tout en rendant pleine justice à cette organisation, qui s'imprègne d'une logique parfaite si on l'éclaire à la lumière d'une tradition vieille de trente siècles, M. de P. nous en signale les imperfections et les abus qui en ont altéré l'ordonnance originelle. M. de P. est très sévère pour la dynastie actuelle des Thaïtsing Mandchous, dont la conduite imprudente a laissé s'accentuer l'indifférentisme populaire à son égard et créé une situation grosse de périls pour elle-même et pour le *Céleste Empire.*

Deux volumes doivent compléter cette étude de la Chine et de sa civilisation : l'un (*La Chine des lettrés*) sera consacré à cette classe affinée des *lettrés* qui gardent intact le dépôt sacré des théogonies traditionnelles; l'autre (*La Chine des agriculteurs*) fera connaître le Chinois de la rizière, *âme* et *tréfonds* de la race, immuablement et volontairement rivé à la terre familiale. Ainsi seront fixés séparément les trois éléments du *Céleste Empire* (mandarins, lettrés, agriculteurs) qui, tout en étant juxtaposés « n'ont pas d'actions concordantes ».

Peut-être une condensation plus grande des faits serait-elle mieux dans le caractère d'une petite *Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles* et le plan suivi par M. de P. l'entraînera-t-il à des répétitions d'idées, à des redites fréquentes. Nous en avons remarqué bon nombre dans les deux premiers volumes. On n'en éprouvera pas moins un vif plaisir à lire en entier cette étude impartiale, où apparaît à chaque page la préoccupation, non-seulement de dire avec sincérité *ce qui est* et *rien que ce qui est*, mais encore de combattre les appréciations malveillantes, les légendes ou les préjugés les plus répandus sur les choses de la Chine. Une objectivité aussi scrupuleusement gardée se rencontre trop rarement dans les ouvrages similaires pour n'être pas estimée à sa réelle valeur.

ÉM. DONY.

POL. MEIRSCHAUT, **Les sculptures de plein air à Bruxelles,** Bruylant, 1900. 210 pp.

Les objets qui nous sont devenus familiers, cessent de provoquer notre curiosité, et ce que nous croyons connaître le mieux nous est souvent le moins connu. Combien d'habitants de Bruxelles, même

---

1 Le texte est émaillé de vignettes et de gravures curieuses, exécutées « d'après des dessins originaux ».

oisifs et flâneurs, songent à se demander l'origine des sculptures qui décorent ses monuments ou ornent ses promenades? On pourra désormais trouver dans le livre de M. Meirschaut, que l'Académie a jugé digne d'un prix De Keyn, tout ce qu'on ignore généralement et ce qu'on devrait savoir. Sans doute, notre capitale presque toute moderne, n'est point, ainsi qu'Athènes autrefois ou Florence aujourd'hui, peuplée de chefs-d'œuvres. Sauf de rares exceptions, comme le St-Michel de l'Hôtel-de-Ville, qui date de 1445, ou le Manneken-Pis de Duquesnoy coulé en 1619, les sculptures des rues de Bruxelles ne remontent pas au delà du XVIIIe siècle, et, avouons-le, il en est plus de médiocres que d'excellentes. La galerie formée par M. Meirschaut est néanmoins fort intéressante même pour l'historien. On peut y suivre l'évolution des arts plastiques en Brabant durant cent cinquante ans, depuis les déesses pseudo-antiques du Parc jusqu'au *Cheval à l'Abreuvoir* de Constantin Meunier, qui vient d'être placé au Square Ambiorix.

Cet élégant volume est abondamment illustré de photogravures tirées en couleur, qui, sauf quelques exceptions, font valoir toutes les qualités des originaux. Peut-être même en donnent elles une idée trop avantageuse, car « les sculptures de plein air », sont rarement à Bruxelles des sculptures de plein soleil, et les marbres salis font souvent piteuse figure dans la lumière blafarde de nos journées d'hiver. On se plaira, en parcourant ce nouveau guide artistique, à les voir, sinon comme elles sont, du moins comme elles devraient être.

F. C.

CHRONIQUE

253. — La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a tenu sa seconde séance annuelle le 10 novembre, à Bruxelles.

Des communications ont été faites : *a*) dans la section de philologie classique, par MM. J. Hombert, sur une nouvelle interprétation de la IV[e] églogue de Virgile proposée par M. S. Reinach; J. Chevalier, sur Phèdre, Fab., I, 2,16 (comment faut-il traduire *hoc?*); et L. Prud'homme, sur le sens des mots *quo numine laeso* dans Virgile, Aen., I, 8; — *b*) dans la section de philologie germanique, par MM. A. De Cock, sur les déformations du langage dans les formules des jeux d'enfants et sur l'origine du jeu de « la fille du roi »; et J. Vercoullie, sur l'étymologie et le sens du mot « emmer-appel » dans Bredero (*Moortje*, 678), et sur le sufixe-*ing* dans les noms d'habitants de certaines localités; — *c*) dans la section d'histoire et de géographie, par MM. Vanderkindere, sur l'histoire territoriale de la Lotharingie au XI[e] siècle; et H. Pirenne, sur l'application de la critique conjecturale à quelques textes historiques. — Ces communications ont donné lieu à des discussions intéressantes. — Dans l'assemblée générale, on a entendu les rapports des secrétaires des sections et voté l'admission de nouveaux membres; puis M. G. Des Marez a fait une brillante conférence sur *Les compagnonnages des ouvriers chapeliers en Belgique.* — L'assiduité et l'activité des membres ne se démentent pas et font bien augurer de l'avenir de la société.

254. — En attendant que les débats du Congrès international de l'Enseignement moyen à Bruxelles soient publiés *in extenso*, on en lira avec plaisir le résumé très clair, très exact et très complet que M. Émile Bourgeois, maître de conférences à l'École normale supérieure et délégué au Congrès par le ministère français de l'Instruction publique, a fait paraître dans la *Revue Universitaire* du 15 novembre 1901, 10[e] année, n[o] 9 (Librairie Armand Colin, Paris).

255. — Les Conférences et Cours publics et gratuits organisés, sous le patronage de la ville de Liège, par des professeurs et chargés de cours de l'Université, ont recommencé le mardi 5 novembre 1901, et seront continués jusqu'aux vacances de Pâques, les mardi, mercredi et vendredi de chaque semaine.

En voici le programme : 1. M. A. Brachet. *Les éléments nobles du système nerveux central.* — 2. M. E. Malvoz. *Sérums et vaccins.* — 3. M. E. Mahaim.

Théorie du salaire, — 4. M. L. Fredericq. *Les crustacés.* — 5. M. M. Brouha. *Hygiène de la première enfance.* — 6. M. F.-V. Dwelshauvers-Dery. *Météorologie.* — 7. M. V. Chauvin. *La civilisation arabe.* — 8. M. Ch. Michel. *La sculpture grecque* (La fin des anciennes écoles). — 9. M. G. Corin. *Les préjugés populaires en médecine.* — 10. M. O. Orban. *Aperçu de législation douanière.* — 11. M. Ed. Bourgeois. *Théories et lois fondamentales de la chimie.* — 12. M. M. Wilmotte. *Les femmes de Racine.* — 13. M. N. Lequarré. *Océanographie.* — 14. M. F. Putzeys. *L'assainissement des villes.* — 15. M. J.-P. Nuel. *Physiologie de l'œil.* — 16. M. F. Thiry. *Sociologie criminelle.* — 17. M. E. Prost. *Le Pétrole.* — 18. M. P. Nolf. *L'état de santé et l'état de maladie.*

256. — Nous venons de recevoir le *Rapport triennal sur l'état de l'enseignement moyen en Belgique*, 16e période triennale, 1897-1899 (Bruxelles, Goemare, imprimeur du roi). Ce rapport forme un volume de CCXXXVIII-599 pages. Il est conçu sur le même plan que les rapports antérieurs.

---

257. — Dans une séance récente de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. M. Collignon a communiqué les résultats de la campagne de fouilles poursuivie en octobre dernier par M. Paul Gaudin dans la nécropole de Yortan en Mysie. Les fouilles ont permis de délimiter le champ de la nécropole et d'étudier la nature et la disposition des sépultures. Il résulte des observations de M. Gaudin que les morts étaient inhumés dans de grandes jarres en terre cuite, contenant un mobilier funéraire qui consistait principalement en vases. L'étude de ces vases, les comparaisons qu'elle suggère avec les céramiques primitives de la Troade et de Chypre permettent d'assigner à la nécropole de Yortan une date approximative qu'il ne faut pas cependant fixer à plus de deux mille ans avant notre ère. — Nous pouvons ajouter qu'une partie des objets trouvés à Yortan ne tardera pas à parvenir au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles.

258. — M. Héron de Villefosse a fait, le 29 novembre dernier, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une importante communication intitulée : *Le grand autel de Pergame sur un médaillon de bronze trouvé en France.* C'est sur le territoire de l'Escale (Basses-Alpes) que la trouvaille en a été faite par le curé du lieu, M. l'abbé Sauvaire, qui en a informé M. de Villefosse, et il n'est pas douteux que le monument gravé au revers du médaillon est une reproductiou fidèle du fameux autel de Pergame.

259. — Le Musée du Louvre a reçu dernièrement de précieuses collections archéologiques provenant des fouilles poursuivies en Perse, dans les ruines de Suse, par M. de Morgan. Le gouvernement français a acquis, il y a trois ans, pour une somme de 100,000 fr. et quelques tapisseries des Gobelins, le droit exclusif d'explorer ces ruines.

260. — Dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 18 octobre, M. Cagnat a communiqué le résultat des fouilles entreprises à Lambèse, dans le camp de la Légion IIIe Auguste, par le service des monuments historiques, sous la direction de M. Courtmontagne, directeur de la prison centrale. On a mis au jour toute la partie orientale du prétoire.

Dans une des chambres, il a été recuilli une longue inscription relatant le réglement constitutif du collège des gardes d'armement légionnaires.

261. — En attendant la signature d'une convention avec la Hollande, analogue à celle qui admet de jeunes savants belges à l'École Française d'Athènes, le ministre de l'Instruction publique de France vient de nommer M. W. Vollgraff, ancien élève de l'Université de Bruxelles, membre étranger de l'École Française, à titre personnel. — Nous apprenons au moment de mettre sous presse la nomination à la même École de notre collaborateur M. H. Demoulin, docteur en philologie classique de l'Université de Liège, et professeur intérimaire à l'Athénée royale de Charleroi.

262. — L'admirable collection d'antiquités formée par Lucien de Hirsch et léguée en 1898 par sa mère à l'État belge, vient enfin d'être exposée au Cabinet de Numismatique de la Bibliothèque Royale. On y remarque avant tout une précieuse série de monnaies grecques d'une admirable conservation, dont beaucoup sont de véritables joyaux artistiques, d'autres uniques ou rarissimes. De ce fait le Cabinet de Bruxelles, récemment accru de la collection Duchâtel, peut rivaliser avec les plus riches d'Europe. A ses médailles, Lucien de Hirsch avait joint une quinzaine de vases, dont plusieurs sont célèbres, quelques bronzes — une Aphrodite et une tête de Jupiter sont de toute beauté — un certain nombre de terres cuites — parmi lesquelles on regrette de voir figurer quelques « groupes d'Asie Mineure » des bijoux, des verres et même un intéressant fragment de marbre. Il est déplorable que l'État ait cru devoir enfermer ces merveilles au Cabinet de Numismatique, où personne n'ira les admirer, plutôt que de les déposer dans un musée largement ouvert au public. Quant au catalogue de cet ensemble d'un si haut intérêt scientifique, il vaut peut-être mieux s'abstenir de le réclamer pour le moment.

263. — De patientes recherches et d'heureuses acquisitions, poursuivies pendant plus de dix ans ont permis à Mme Isabelle Errera de former une précieuse collection d'étoffes anciennes, dont elle vient de publier elle-même le catalogue (Bruxelles, Falk, 1901). Cet élégant volume renferme près de quatre cents reproductions de tissus, de tout genre, et chacune est accompagnée d'une notice succincte mais précise. Une centaine de morceaux remontent au moyen âge (V^e^-XVe s.) et beaucoup sont d'une insigne rareté. Les œuvres des ateliers de la Renaissance se distinguent surtout par leur mérite artistique. On pourra bientôt admirer cette somptueuse série d'étoffes dans les vitrines du Musée du Cinquantenaire, auquel Mme Errera vient de faire généreusement don de sa collection.

---

264. — M. A. Kaegi, dont on connaît les savants travaux pédagogiques, a été chargé par la maison Weidmann, de Berlin, de refondre l'édition de l'*Odyssée*, publiée jadis par Faesi. Le premier volume de ce remaniement vient de paraître (*Homers Odyssee, erklärt von J. U. Faesi.* 1ter *Band, Gesang* I-VI. 9te *Aufl. neu bearbeitet von A. Kaegi.* Berlin, Weidmann, 1901. Prix : 2,10 Mk.), et l'on peut juger des progrès qu'a faits l'ouvrage, entre les mains du nouvel éditeur. Hinrichs, aux soins duquel il avait été confié dans ces dernières années, avait modifié sensiblement le plan pri-

mitif du travail en donnant un développement excessif aux notes critiques et aux éclaircissements étymologiques, et en multipliant inutilement les renvois aux passages parallèles. M. A. Kaegi a mieux compris les exigences du public scolaire auquel s'adresse avant tout l'excellente collection de M. Haupt et H. Sauppe, et a modifié profondement l'ouvrage de son prédécesseur. L'introduction a été récrite, et le commentaire strictement exégétique vise exclusivement les élèves de l'enseignement secondaire, en s'efforçant de leur être utile et de leur rester toujours intelligible. Ce but a été parfaitement compris et atteint. La nouvelle édition de l'*Odyssée* formera un des meilleurs ouvrages scolaires — dans le sens complet et élevé du mot — de toute cette célèbre collection. On n'en peut faire de plus grand éloge. — C.

265. — L'excellente collection de classiques grecs et latins, avec notes en italien, publiée par la maison E. Loescher, de Turin, continue à s'enrichir, et les volumes récemment parus sont dignes, en tout point, de leurs aînés dont nous avons fait l'éloge à plusieurs reprises. M. V. Brugnola nous donne maintenant une édition de l'Alceste d'Euripide qui comptera parmi les meilleurs volumes de la série (*Euripide, Alcesti, con introduzione e note* di V. Brugnola. Turin, Loescher, 1901. Prix : 2 fr.). Ce n'est pas que les secours manquent pour mener à bien une édition classique de l'Alceste, mais encore faut-il d'abord les connaître et puis s'en servir judicieusement. M. V. Brugnola s'est adressé aux meilleurs — c'est-à-dire aux travaux de Weil, de Hayley et de Prinz — et il a su mettre encore du sien dans le commentaire comme dans l'introduction, où les élèves auxquels est surtout destiné ce petit volume, trouveront tout ce qu'il faut pour l'intelligence complète du beau drame. Les professeurs de notre enseignement moyen qui voudraient expliquer l'Alceste trouveront dans cette édition italienne un guide commode et très bien informé. — C.

266. — *Platonis opera recognovit brevique adnotatione critica instruxit* Ioannes Burnet. Tomus II. Oxford, Clarendon Press. — Nous avons annoncé ici le premier volume du Platon de la *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis*. Le second tome contient la troisième et la quatrième tétralogie, c'est-à-dire le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Banquet*, le *Phèdre*, les deux *Alcibiade*, l'*Hipparque* et les *Amatores*. L'édition est particulièrement utile pour le *Parménide* et pour le *Philèbe* qui n'ont pas été publiés par Schanz. Pour le *Philèbe*, M. Burnet est le premier à donner les leçons du *Marcianus*. En avançant dans son travail, l'éditeur arrive de plus en plus à la conviction que tous nos manuscrits remontent à une seule recension et à un même archétype postérieur au sixième siècle, et que l'on ne trouve des traces d'une autre recension que dans les citations anciennes et dans le *Codex Vindobonensis* (W). Notons encore que dans le présent volume, M. Burnet accorde une attention plus grande que dans le premier aux *testimonia* des écrivains anciens. Nous avons soumis à un examen attentif le texte du *Banquet* et du *Phèdre*, et nous n'hésitons pas à répéter que, dans ce second volume comme dans le précédent, le texte établi par M. Burnet nous paraît meilleur que celui de Schanz et de toutes les autres éditions allemandes. — L. P.

267. — Em. Ciaceri. *La Alessandra di Licofrone. Testo, traduzione e commento.* Catania, Giannotta, 1901. xviii-369 pp. in-8°. Lire 8. — Tous ceux qui ont fréquenté tant soit peu les littératures classiques savent qu'il n'y a pas d'auteur plus difficile à comprendre que Lycophron. Son obscurité est proverbiale et Perse paraît limpide quand on compare ses satires à l'*Alexandra*. Jamais personne n'a observé plus scrupuleusement que Lycophron, le fameux précepte *σκότισον*, des écoles de rhétorique. Aussi son poème a-t-il été peu étudié jusqu'ici, et faut-il féliciter son nouvel éditeur de la peine qu'il a prise pour le rendre un peu plus accessible. Le texte est à peu de chose près celui de Kinkel (Leipzig, 1880) : M. Ciaceri n'a pas prétendu innover ici, en quoi il a eu bien raison. Ses efforts ont porté sur l'interprétation, où, malgré le travail de Holzinger (Leipzig, Teubner, 1895), il y avait encore beaucoup à faire, et l'introduction d'abord, puis la traduction italienne, enfin les notes de plus de deux cents pages concourent à ce but. La traduction, aussi littérale que possible, rendra de grands services; dans bien des cas elle est déjà la meilleure des exégèses. Quand elle ne suffit pas, et il faut reconnaître que c'est presque l'ordinaire, le commentateur vient à la rescousse. Admirablement informé, il ne laisse passer aucune difficulté, signale les *ἅπαξ*, explique les allusions, identifie les lieux et les personnes, rapproche les textes des lexicographes et des mythographes, et, tout en restant toujours parfaitement clair, accumule les renseignements de toute sorte. Dans la riche bibliographie nous n'avons guère à signaler l'absence que d'un seul ouvrage d'une certaine importance, c'est l'édition, commentée et traduite en français, de Dehèque (Paris, 1853), qui aurait pu parfois être utilement consultée. Quoiqu'il en soit, on ne pourra plus s'occuper du poème mythologique de Lycophron — et tous les mythologues ont à l'étudier, — sans recourir à l'édition de M. E. Ciaceri, dont l'érudition d'excellent aloi fait le plus grand honneur au savant sicilien et à la jeune école philologique italienne. — M.

268. — M. le Dr Horn a publié un Catalogue des livres classiqes employés dans les établissements d'enseignement moyen de Prusse (*Verzeichniss der an den höheren Lehranstalten Preussens eingeführten Schulbücher.* Berlin et Leipzig, Teubner, 1901, 132 pp. gr. in-8°). Ce catalogue est rédigé avec un soin minutieux. Il permet de se rendre compte de l'immense activité pédagogique qui règne en Prusse.

269. — La *Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis* s'enrichit constamment de nouveaux volumes. Nous avons sous les yeux le *Properce* de M. John S. Phillimore. L'éditeur a recollationné lui-même presque entièrement le *Codex Neapolitanus*, qu'il met avec raison au-dessus de tous les autres manuscrits. Dans sa préface, il traite Baehrens avec une sévérité méritée et rend un hommage non moins mérité à M. F. Plessis, l'auteur des belles *Études critiques sur Properce et ses élégies* (Paris, 1884). Comme M. Plessis, il rejette la division en 5 livres imaginée par Lachmann, et il proteste contre les bouleversements arbitraires que les philologues ont trop souvent fait subir au texte du poète latin. L'apparat critique est clair, bien ordonné, à la fois riche et sobre. Partout M. Phillimore fait preuve de goût, de jugement et de prudence. Bref, son travail nous paraît excellent.

270. — La quatrième édition du 1er volume de l'*Horace* de Kiessling a paru dans la collection Weidmann, Berlin, 1901 (Prix : 3 mk. 60 pf.). Cette édition, revue par M. Heinze, contient un assez grand nombre de changements, qui sont généralement heureux. Si grands que fussent les mérites de l'œuvre de Kiessling, œuvre profondément méditée et vraiment originale, elle n'était point sans défauts. On saura gré à M. Heinze des soins qu'il a consacrés à l'améliorer.

271. — En 1892, M. Émile Thomas, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, a fait paraître un livre très piquant intitulé : *L'envers de la société romaine d'après Pétrone.* Cet ouvrage a eu un succès mérité, l'auteur vient d'en donner une deuxième édition revue et augmentée (*Pétrone; l'envers de la Société romaine.* Paris, Fontemoing, 1902. VIII-238 pp. in-12°). Les additions sont considérables : d'abord un préambule contenant les témoignagnes des anciens sur Pétrone et un sommaire détaillé du *Satiricon;* puis une seconde partie comprenant diverses études sur Pétrone. Parmi celles-ci signalons le chapitre sur *Pétrone et le roman grec*, qui a paru sous forme d'article dans notre revue (t. XLIII, 1900, p. 157 et suiv.), et quelques pages mordantes sur *Pétrone dans « Quo Vadis »*, où M. Sienkiewicz n'est pas ménagé. M. Émile Thomas n'est pas seulement un savant philologue; c'est encore un lettré délicat et un agréable écrivain. Le public ne manquera pas de faire bon accueil à la nouvelle édition de son *Pétrone.*

272. — Anton Marx, *Hülfsbüchlein für die Aussprache der lateinischen Vokale in positionslangen Silben, mit einem Vorwort von* Franz Bücheler. 3e Aufl. Berlin, Weidmann, 1901. XVI-93 pp. in-8°. Prix : 3 Mk. — Le titre de cette brochure en fait connaître suffisamment le contenu. Nous n'osons espérer que, dans l'état actuel des études latines, l'orthoépie gagne, en pratique, beaucoup de terrain. Mais les professeurs qui s'intéressent à la linguistique et qui veulent approfondir la phonétique et l'étymologie latines, ne peuvent se dispenser de consulter l'opuscule, très soigné et d'un usage commode, de M. A. Marx. On lira avec plaisir l'instructive préface de M. Bücheler.

273. — Les recherches de M. Carrière semblaient avoir définitivement démontré que l'ouvrage de Moïse de Khoren, le principal historien de l'Arménie, était une compilation datant au plus tôt du VIIIe siècle. Il paraissait établi, en effet, que Moïse s'était servi de la *Vie de St Silvestre*, traduite en arménien, par Philon de Tirak, en 690 ap. J.-C. M. Conybeare vient de reprendre la question (*Byz. Zeitschr.*, 1901), et par une discussion fort bien conduite, il rend probable qu'il a existé une *Vie de St Silvestre*, par Agathange et que c'est de cette œuvre perdue que Moïse s'est inspiré. Rien n'empêche donc de conserver au chroniqueur la date que lui assigne la tradition, c'est-à-dire le Ve siècle, et la suspicion que les études de M. Carrière avait jetée sur toute la littérature arménienne est ainsi dissipée.

---

274. — La *Revue d'Histoire ecclésiastique*, dont nous avons annoncé les débuts l'an dernier (Chronique, n° 63), vient de terminer sa seconde année

et son second volume, et l'on peut juger qu'elle a tenu largement les promesses de son programme. Non seulement le second volume compte plus de 1000 pages au lieu des 650 qui avaient été annoncées, mais pour la solidité et la tenue sévère de l'érudition, pour la compétence et l'impartialité de ses jugements et pour la richesse de son information, la nouvelle *Revue* a mérité d'emblée d'être placée à la tête des recueils savants de notre pays, dans le domaine des sciences historiques et philologiques. Elle fait véritablement honneur à ses directeurs MM. A. Cauchie et P. Ladeuze et à leurs collaborateurs. — M.

275. — La *Geschichte der Europäischen Staaten* fondée par Heeren et Uckert et dirigée aujourd'hui par M. K. Lamprecht (Gotha, F. A. Perthes), s'appellera désormais *Allgemeine Staatengeschichte*. A côté de l'histoire des nations européennes, une place y est faite aux peuples des autres parties du monde. De plus une série spéciale est consacrée à l'histoire des divers territoires allemands. Dès maintenant sont en préparation une histoire de Styrie, par M. Mayer; du Tyrol, par M. von Ottenthal; de Carinthie, par M. von Jacks, des duchés de Juliers, Clèves et Berg, par M. Redlich, etc. Dans la série ancienne sont sur le point de paraître le VII[e] volume de l'histoire d'Espagne, par M. Schirrmacher; le V[e] volume de l'histoire de Bavière, par M. Riezler; le II[e] volume de l'histoire de Bohème, par M. Bachmann et de l'histoire de Belgique, par notre collaborateur, M. H. Pirenne.

276. — Depuis octobre dernier, paraît chez F. Kirchheim à Mayence une *Weltgeschichte in Karakterbildern*, publiée par un groupe d'écrivains catholiques. Comme le titre l'indique, la collection comprendra une série de monographies consacrées soit à des questions essentielles de l'histoire universelle, soit à des personnalités éminentes. Tout appareil d'érudition sera banni de l'entreprise qui s'adresse en général au public lettré. Parmi les volumes qui seront distribués prochainement citons : *Cavour*, par M. F. X. Kraus, *Le peuple allemand et le mouvement économique du monde*, par M. C. Eckert, *Le grand électeur*, par M. Spahn, *Le roi Asoka*, par M. E. Harch. Le *S. Augustin* de M. von Hertling a paru récemment. — Cette publication forme un pendant intéressant à la série *The World's Epochmakers* que publient depuis l'an dernier MM. T. et T. Clark d'Édimbourg, et qui poursuit un but analogue, sur un plan assez semblable. Elle procède aussi par monographies, mais elle s'attache plus spécialement à l'histoire des idées philosophiques et religieuses, comme l'indique son programme, et comme on peut en juger par la liste des volumes parus : *Cranmer et la Réforme en Angleterre*, par M. A. D. Innes; *Wesley et le Méthodisme*, par M. F. J. Snell; *Luther et la Réforme en Allemagne*, par M. T. M. Lindsay; *Bouddha et le Bouddhisme*, par M. A. Lillie; *William Herschel et son œuvre*, par M. J. Sime; *St-François et St-Dominique*, par M. J. Herkless; *Savonarole*, par M. G. Mac Hardy; *St-Anselme et son œuvre*, par M. C. Welch; et enfin tout récemment : *Origine et la theologie des Pères grecs*, par M. W. Fairweather. Chaque volume, d'environ 250 pp. in-8°, est élégamment cartonné et coûte 3 sh.

277. — Presque en même temps viennent de s'achever deux grands tra-

vaux d'histoire économiques. A quelques mois d'intervalle ont paru le t. II de la seconde édition de l'*Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789* de M. E. Levasseur (Paris, Rousseau), et le t. IV de la *Deutsche Wirthtschaftsgeschichte* de M. Von Inama Sternegg (Leipzig, Duncker et Humblot). Cette dernière ne dépasse pas la fin du moyen âge, mais l'auteur nous fait espérer un volume supplémentaire où il retracera à grands traits l'évolution économique de l'Allemagne pendant les temps modernes. Ce sont ces derniers qui forment le sujet du t. II de M. Levasseur. On y trouvera bien plus que le titre ne promet : une véritable histoire du développement économique de la France, de la Renaissance à la Révolution.

278. — En attendant l'apparition encore lointaine de la collection de régestes belges dont la Commission royale d'histoire a décidé la publication, les inventaires d'actes consacrés à des règnes spéciaux rendent d'inappréciables services aux travailleurs. On accueillera donc avec reconnaissance les *Régestes de Thierri d'Alsace comte de Flandre*, publiés par M. H. Coppieters-Stochove dans le t. IV des *Annales de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*. Ce travail, soigneusement élaboré, comprend 168 numéros et renferme, en appendice, le texte de 15 chartes inédites. L'auteur a exploré attentivement les archives de Gand, de Bruxelles, de Lille et de Bruges. L'ouvrage qu'i vient d'achever doit être considéré, espérons-le, comme le préambule de régestes de Philippe d'Alsace, et l'avant-coureur d'une étude sur la diplomatique des comtes de Flandre au XIIe siècle.

279. — Au moment de mettre sous presse nous recevons la nouvelle édition que M. V. Fris vient de publier pour la Société des Bibliophiles flamands, du *Dagboek van Gent van 1447 tot 1470* (Gand, Hoste). On sait que ce document, d'une valeur inestimable pour l'étude de la guerre de Philippe-le-Bon avec les Gantois, avait été découvert et imprimé par Schayes en 1842, sous le titre inexact de *Dagboek der Gentsche Collatie*. Il était temps d'en posséder un texte définitif et accompagné des éclaircissements nécessaires. M. Fris, dont nos lecteurs connaissent les nombreux travaux sur les sources historiques du XVe siècle, était tout désigné pour ce travail et il s'en est acquitté excellemment. Une longue introduction contient la description du manuscrit et décrit en détail les institutions municipales de Gand au milieu du XVe siècle. Le texte du *Dagboek* est accompagné de notres nombreuses et un excellent index termine ce premier volume qui se ferme à l'année 1451.

280. — Depuis 1887, le gouvernement hollandais a chargé divers érudits d'explorer les grandes bibliothèques et les dépôts d'archives de l'étranger pour y rechercher les documents intéressant l'histoire des Pays-Bas. La série des *Verslagen* consacrés aux résultats des enquêtes faites en Allemagne et en Autriche (Blok), en Russie (Uhlenbeck), en Angleterre (Blok et Brugmans), à Paris (Busken-Huet) constitue dès maintenant un recueil des plus précieux. Il vient de s'enrichir d'un fascicule de plus. Le *Verslag van onderzoekingen in Italië belangrijk voor de geschiedenis van Nederland*, par l'infatigable M. Blok (La Haye, Van Stockum), nous

apporte le résultat des recherches entreprises par l'auteur à Milan, Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples et Turin. Bien que l'auteur ait naturellement dirigé ses investigations vers les documents relatifs aux Provinces-Unies, les historiens belges trouveront dans son travail une foule de renseignements importants.

281. — Le second volume que M. Arthur Gaillard consacre à l'ancien conseil de Brabant (Bruxelles, Lebègue) étudie minutieusement l'organisation et la procédure de cette cour jusqu'à la fin de l'ancien régime. Tout entier puisé aux sources, ce travail sera d'une incontestable utilité pour la connaissance des institutions de notre pays du XVI[e] au XVIII[e] siecle.

282. — Le *Cartulaire de l'ancien consulat d'Espagne à Bruges* dont M. Gilliodts Van Severen publie le premier volume (Bruges, L. De Plancke), comprend une série de documents d'un vif intérêt pour l'histoire économique de la Flandre. Sauf quelques textes déjà connus, tous ces documents appartiennent au XV[e] et au XVI[e] siècle. On y trouvera des renseignements précieux sur le commerce maritime et l'organisation du crédit à ces époques où l'importance croissante du capital et l'étendue prise par les relations commerciales transforment l'état de choses qui s'était établi au moyen âge.

283. — Les *Souvenirs du capitaine Desbœufs*, publiés par M. Ch. Desbœufs, son petit fils (Paris, Picard, 1901), forment le n° 27 des publications de la Société d'Histoire contemporaine. On n'y trouvera pas de renseignements bien importants pour l'histoire politique ou militaire de l'Empire. Desbœufs n'a été qu'un soldat obscur et n'a pas pris part, sauf à Wagram, aux grandes guerres de l'Empire. Mais il raconte agréablement et s'intéresse aux pays qu'il traverse et à leurs mœurs. Ses notes sur la Dalmatie et la Croatie où il a longtemps séjourné sont d'une lecture attachante. On trouvera aussi dans ces souvenirs des anecdotes curieuses sur l'occupation de l'Espagne par les Français.

284. — M. Karl Lamprecht s'est décidé à interrompre momentanément la publication de la *Deutsche Geschichte*, qui est parvenu, comme on sait, au seuil du XVII[e] siècle, pour étudier « le plus récent passé de l'Allemagne », c'est-à-dire, le XIX[e] siècle. Il a cru que pour comprendre exactement les transformations accomplies pendant les temps modernes il fallait connaître tout d'abord leur aboutissement, et il s'est donné pour tâche d'étudier en deux volumes supplémentaires la civilisation allemande de l'époque contemporaine. Le premier de ces volumes (*Zur jüngsten deutschen Vergangenheit*. Berlin, Gaertner) est consacré à la musique, aux arts plastiques, à la poésie et aux idées philosophiques. Le second aura pour objet les faits économiques, la société, l'État et le peuple. Ceux qui connaissent la méthode de M. Lamprecht devineront qu'il ne s'agit point ici d'une série de monographies juxtaposées, mais d'un puissant effort de synthèse pour reconstituer dans toutes ses manifestations la vie nationale allemande, et pour démêler les actions et les réactions de ces diverses manifestations les unes sur les autres. Ce volume suscitera évidemment la critique et la contradiction. L'auteur le désire et reconnaît lui-même que bien des traits du tableau qu'il y a retracé appellent des retouches. Mais,

quoiqu'il en soit, on saluera son livre comme un ouvrage d'une haute puissance intellectuelle et d'une étonnante largeur de vues.

285. — Nous avons reçu deux brochures du P. Cés. Tondini de Quarenghi : *La question du calendrier au point de vue social* (Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris*) et *L'attitude de la Russie dans la question du calendrier* (Extrait de la *Quainzaine* du 1er janvier 1901). La *Revue* ne peut qu'indiquer à ses lecteurs la publication de ces travaux qui sortent de son domaine propre.

286. — En 1898, la Société des bibliophiles belges a publié une nouvelle édition du poème de Jacques Bretex, *le Tournoi de Chauvency*, déjà publié, d'après le manuscrit de la bibliothèque de Mons, par Delmotte en 1835. Le nouvel éditeur, M. le capitaine G. Hecq, s'est malheureusement borné à donner une reproduction littéraire du manuscrit de Mons, sans tenir compte d'un manuscrit d'Oxford, découvert par M. Paul Meyer en 1867, et d'un fragment de Reims, également découvert par M. Meyer. Le premier de ces manuscrits contient la fin de l'œuvre qui manque au ms. de Mons et M. Meyer a publié cette partie dans la *Romania* en 1881 ; tous deux renferment des variantes nombreuses. Pour réparer cet oubli, qui serait peu compréhensible chez un romaniste de profession, la Société édite aujourd'hui un *Supplément*, où M. Hecq relève les variantes et publie la fin du poème. L'édition n'en est pas moins entièrement à refaire, car M. Hecq a adopté un système de transcription minutieuse, où l'éditeur ne joue plus que le rôle d'un copiste, et dont on a signalé le caractère anti-scientifique (cf. *Archives belges*, 1799, p. 2). Il est vraiment regrettable que tant d'argent — car les éditions des Bibliophiles belges sont luxueuses — ait été dépensé sans profit pour l'érudition.

287. — *Le Journal des Savants*, qui paraît depuis 236 ans, cesse à la fin de cette année sa glorieuse existence, les Chambres françaises ayant supprimé le subside qui lui était affecté.

---

288. — *Le vrai Mistère de la Passion*, d'Arnould Gréban (1452), nouvellement adapté par MM. Gailli de Taurines et L. de la Tourrasse, préface de M. Émile Faguet, de l'Académie française. — Belin frères, éditeurs. Paris, 1901. Prix : 2 fr. 50 c. Forte, vigoureuse, en grand relief, en grandes lignes très nettes et d'une composition harmonieuse autant que claire, très lisible, très louable, d'un très réel intérêt, telle est, au dire de M. Faguet qui nous la présente dans un avant-propos fort élogieux, telle est cette réduction du *Mistère de la Passion* d'Arnould Gréban. Des 35,000 vers de la version primitive, des 60,000 où l'œuvre s'était gonflée aux mains des continuateurs, les éditeurs actuels en ont retenu 2,800 à peine, pour l'accommoder à la faiblesse de nos facultés d'assimilation et lui donner cette concentration que nous demandons aujourd'hui aux choses dramatiques. Ils se sont bornés à nous en présenter les beautés de premier ordre, à en détacher les scènes et les morceaux essentiels. Puis, rapprochant ces passages remarquables, les distribuant, réunis par un lien dramatique assez fort, en un prologue, sept tableaux et un épilogue, ils ont

de cette sorte d'anthologie composé une pièce logique, vivante, voire même représentable. Transitions et raccords indispensables ont été faits avec goût et discrétion ; la couleur du temps, le texte et l'orthographe ont été conservés pour autant que la clarté n'en souffrît pas trop et de façon à bien laisser à l'ensemble la physionomie d'un drame sacré au moyen âge. — On ne peut qu'applaudir, nous semble-t-il, à cette œuvre d'intelligente vulgarisation et l'ouvrage — d'impression élégante avec sa couverture joliment archaïque — a sa place toute marquée dans nos bibliothèques scolaires ainsi qu'aux catalogues des livres de prix. — O. P.

289. — *La France au milieu du XVII[e] siècle, d'après la correspondance de Gui Patin.* Extraits publiés avec une *Notice bibliographique* par Armand Brette, et une *Introduction* par Edme Champion. Paris, Colin, 1901. In-18. 4 fr. — Les lettres du médecin Gui Patin eurent longtemps auprès de nos pères un succès d'esprit et de curiosité, justifié par les détails très intéressants et très bien contés qu'il nous donne sur les événements de son temps et les innombrables nouvelles qui lui parvenaient de toutes parts. Laissant de côté le fatras des longues dissertations médicales et des discussions sur les livres du temps, c'est la partie vivante de ces lettres que M. Brette a entrepris de faire connaître au grand public, celle qui se rapporte aux événements et aux personnages historiques, celle qui nous fait voir dans leur allure quotidienne ou dans leurs traits caractéristiques la vie et les mœurs d'une époque intéressante et curieuse entre toutes. M. Edme Champion a mis en lumière, dans une remarquable Introduction, l'originalité si savoureuse et si franche de Gui Patin, son extraordinaire information, et la valeur de son témoignage pour qui sait faire la part de ses préjugés et de son humeur.

290. — M. F. Strowski, professeur au lycée Lakanal, vient de publier un excellent recueil de morceaux choisies de Bossuet, *Bossuet et les extraits de ses œuvres diverses.* Paris, V. Lecoffre, 1901. vii-510 pp. in-16. Prix : fr. 2.50. Ces pages, judicieusement choisies, sont encadrées dans un bref commentaire où l'œuvre entière dont elles sont extraites est sommairement expliquée; le tout est placé à sa date et à son rang dans la vie de Bossuet. On a donc ici un exposé de la vie et des ouvrages de Bossuet, où l'immortel écrivain intervient à chaque instant lui-même. Telle a été la méthode suivie par M. F. Strowki dans la composition de ce volume aussi intéressant qu'utile. Quant à l'esprit de son travail, c'est autant qu'il s'est pu faire, l'esprit historique, celui qui convenait le mieux ici. En effet, faire bien entendre ce que l'auteur a dit, expliquer les circonstances, tout remettre dans sa vraie proportion et dans sa vraie lumière, et laisser au lecteur le soin du reste, était évidemment le moyen le meilleur d'offrir un profitable instrument d'étude et un guide très sûr et très pratique à quiconque voudrait pénétrer dans l'œuvre immense de Bossuet.

291. — Après avoir publié déjà deux ouvrages inédits d'André Chénier (*Sur la perfection des arts* dans la *Revue de Paris*, oct.-nov. 1899, et l'*Apologie* dans la *Revue bleue* du 5 mai 1901), M. Abel Lefranc nous apporte aujourd'hui de nouveaux fragments tirés des papiers du poète (*Fragments inédits d'André Chénier* dans la *Revue d'Histoire*

littéraire de la France, avril-juin, 1901). Il les a fait précéder de l'histoire des manuscrits d'André Chénier, qui ont, comme on sait, provoqué jadis des querelles retentissantes. Les fragments nouveaux choisis par M. Lefranc dans les papiers de Chénier, ont été divisés par lui en trois groupes : Notes philologiques et littéraires; observations relatives à la littérature chinoise; fragments sur l'histoire du christianisme. Le grand poète se révèle dans ces notes comme un précurseur. En comprenant tout ce que les littératures orientales pouvaient apporter à la nôtre d'inspirations nouvelles, il devance son époque.. « Ce classique avait entrevu les horizons que le romantisme allait ouvrir un peu plus tard ». D'autre part, dans ses pages sur le Christianisme, s'il réagit vivement contre les plaisanteries de Voltaire, « il apparaît comme un véritable précurseur de Strauss et de l'auteur de l'Histoire des origines du Christianisme ». Il ne faut pas en dire davantage pour montrer quel service signalé M. Lefranc a rendu à l'histoire de la littérature française en mettant au jour ces remarquables morceaux.

292. — Nous n'avons pas encore eu l'occasion de signaler aux professeurs, aux critiques, et à tous ceux qui s'occupent d'histoire littéraire, le beau livre de M. G. Renard, *La Méthode scientifique de l'Histoire littéraire* (Paris, Alcan, 1900. In-8°. 10 fr.), cours professé par l'auteur à l'Université de Lausanne. L'ouvrage vise à faire rentrer autant que possible dans la science la critique et l'histoire littéraires où le subjectivisme s'est donné si pleinement carrière jusqu'ici. Tandis que l'Histoire politique et économique a sa méthode, l'Histoire littéraire, qui n'est, en somme, qu'une branche de l'Histoire, a cru devoir s'en passer. Cette conception sentimentale de l'histoire littéraire a fait son temps. M. Renard divise son livre en trois parties : I. *Plan général de l'histoire d'une littérature;* II. *Ce qui peut être objet d'étude scientifique dans une œuvre littéraire;* III *Étude de la littérature dans une époque donnée : causes et lois de l'évolution littéraire*. Pour cette dernière partie, qui est la plus importante (pp. 105-500), l'auteur emprunte ses exemples à la littérature française, ce qui rend son œuvre doublement importante pour ceux qui font des études sérieuses de littérature française. — J. F.

293. — La librairie P. Lethielleux de Paris a publié récemment une très intéressante *Introduction historique et archéologique à Quo Vadis* (79 pp. in-12. Prix : 0.75 c.), par M. Marucchi, le savant archéologue romain. L'auteur a voulu donner dans une brochure d'un prix modique une sorte d'introduction populaire qui puisse faciliter à la généralité des lecteurs l'intelligence du milieu dans lequel se développe le fameux roman de Sienkiewicz. Dans une première partie l'auteur nous parle de l'état de l'empire en général et de Rome en particulier, au temps de Néron; à la seconde partie, il renvoie tout ce qui a rapport à la situation du christianisme dans la grande métropole, durant cette même période. L'ensemble est d'une lecture très attachante et rendra service.

294. — Notre compatriote M. J.-J. Van Biervliet, professeur à l'Université de Gand, vient de publier un volume intitulé *La Mémoire* dans la *Bibliothèque internationale de psychologie expérimentale, normale et patho-*

logique, dirigée par M. le Dr Toulouse (Paris, Doin, 1902, 350 pp. in-12. Prix: 4 fr.). L'auteur se propose d'esquisser l'histoire du problème de la mémoire dans ces quinze dernières années, en insistant sur les observations cliniques et sur les travaux de recherche entrepris dans les laboratoires de psychologie expérimentale. Ce sujet intéresse non-seulement les philosophes, mais encore les hommes d'enseignement, qui peuvent faire leur profit de certains résultats acquis; le jour n'est pas éloigné où les progrès de la psychologie expérimentale exerceront une profonde et salutaire influence sur la pédagogie. M. Van Biervliet a réussi à donner à son ouvrage, rigoureusement scientifique, un attrait de bon aloi par la clarté, la précision et la vivacité de l'exposition.

295. — M. Charles Christophe vient de publier en brochure (in-8° de 58 pages. A. Colin, éditeur) l'étude qui a paru dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (nos de mai et de juillet 1901) sous le titre : *Le Principe de la Vie comme mobile moral selon J. M. Guyau.* — Nous signalons avec plaisir au lecteur ce remarquable et intéressant travail. Dans cette étude toute d'examen critique et de logique, M. Christophe, se plaçant sur le terrain même où Guyau a prétendu se placer, soumet à l'analyse non pas la morale de Guyau, mais uniquement sa théorie du mobile moral. Avec un souci constant d'impartialité et d'objectivité rigoureuse, il procède à une dissection patiente et minutieuse de la thèse centrale de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.* Il suit pas à pas l'argumentation et la confronte à chaque moment avec les faits dits positifs et les règles de la logique syllogistique. Ce travail méthodique le conduit à conclure que la Vie, que Guyau présente comme le mobile moral, est en somme un principe tout *métaphysique.*

Nous croyons que la dissection à laquelle M. Christophe s'est livré est rigoureuse, et sa conclusion nous paraît inattaquable. Pour notre part, nous irions même plus loin que lui. A notre sens, dans son œuvre capitale, non seulement Guyau fut un métaphysicien malgré lui, et sa morale n'est « positive » ou « scientifique » que d'intention, mais ce philosophe fut avant tout, pourrait-on dire, un « mystique naturaliste ». Sa foi dans la Vie ne se distingue que par la qualification de son objet, non par son essence, de celle des grands mystiques. Et peut-être M. Christophe est-il au fond de notre avis.

Quoiqu'il en soit, sa forte et consciencieuse étude mérite de retenir l'attention de tous ceux que préoccupe la troublante question que le génie de Guyau a hardiment tenté de résoudre dans l'*Esquisse d'une Morale sans obligation ni sanction.* — G. R.

---

296. — M. Von Oppeln-Bronikowski publie chez Diederichs, à Leipzig, une édition allemande complète des œuvres de Maeterlinck en 10 volumes, dont 9 ont déjà paru; les 6 premiers volumes renferment les drames, les suivants les ouvrages philosophiques. Chez le même éditeur paraît une étude critique sur Maeterlinck par M. Jacobs. (Pr. 2 m. 124 pp.)

297. — Une édition complète des ouvrages du célèbre critique danois

G. Brandes paraîtra prochainement chez A. Langen à Munich; elle comprendra 60 livraisons à 1 mark.

298. — A la fin de l'année prochaine, les œuvres de Grillparzer tomberont dans le domaine public. Les éditions populaires ne manqueront pas alors et les œuvres du poète autrichien vont passer dans les collections à bon marché (Reclam, Meyer, Haendel). Dès maintenant, l'éditeur-propriétaire des œuvres de Grillparzer, Cotta à Stuttgart, publie une édition des œuvres choisies en 4 volumes, qui ne coûte que 4 m., une édition complète des drames en 3 volumes (6 m.) et une édition choisie des drames à 3 m.

299. — L'institut bibliographique de Leipzig publie une nouvelle édition des œuvres de Goethe, qui est appelée à un grand succès. Elle comprend 12 volumes à 2 m. — Une édition allemande des œuvres de Baudelaire va paraître chez Breens à Minders; elle comprendra 4 volumes à 2.50 m.

300. — Sous le titre de *Die Litteratur des Ostens in Einzeldarstellungen* paraîtra bientôt chez Amelang à Leipzig une série d'histoires des littératures polonaise, russe, persane, arabe, hébraïque, etc. Une histoire de la littérature polonaise, par Brückner, inaugure la série. Le prix de chaque volume est fixé à 7.50 M.

301. — Le traducteur des œuvres de *Multatuli*, *W. Sporh*, entreprend une tournée de conférence en Allemagne, pour y faire connaître l'œuvre du célèbre écrivain hollandais.

302. — Dans les *Preussische Jahrbücher* (105.3) J. Engel publie un travail sur *Néron dans la littérature*. L'auteur se confine dans la littérature moderne et passe successivement en revue l'ébauche posthume de Schiller *Agrippina*, les œuvres de Gutzkow, Hamerling, Wilbrandt, Grelf, Piotro Cassa et Arrigo Boito, l'opéra de J. Barbier et le roman de Sienkiewicz.

303. — Le grand dictionnaire encyclopédique anglais-allemand de Muret-Sanders vient d'être achevé. Il comprend 4 volumes, atteint près de 5000 pages et coûte broché 72 m., relié 84 m. L'éditeur Langenscheidt de Berlin distribue un intéressant prospectus, renseignant sur tous les détails de la composition de cette vaste entreprise, qui a nécessité une dépense totale de 600,000 m. L'ouvrage est, comme on sait, un pendant au grand dictionnaire français-allemand de Sachs-Villatte et constitue un triomphe de la lexicographie moderne. Au *petit Sachs-Villatte* (Kleiner Sachs-Villatte; Hand und Schulausgabe), que je recommande en passant à tous ceux qui désirent un bon dictionnaire français-allemand et allemand-français pratique, maniable et d'un prix modique, correspond aussi un petit Muret-Sanders, qui se vend broché en deux volumes de 845 et 889 pp. grand in-8° (1re partie anglais-allemand; 2e partie allemand-anglais) 13 m., relié en deux volumes 16 m., relié en un volume 15 m.

304. — La 2e livraison du t. IX des *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte* (Berlin, B. Behr), qui vient de paraître, renferme des rapports étendus et complets sur les travaux parus en 1898 concernant l'épopée du 18/19 siècle, le drame, l'histoire du théâtre et la didactique génerale de la même époque, l'école romantique et Schiller. Je signale de nouveau cette publication à l'attention du monde scientifique belge.

305. — Parmi les nombreux travaux importants que contient la 2e livrai-

son du tome VIII de *Euphorion, Zeitschrift für Literaturgeschichte* (Leipzig et Vienne. C. Fromme), je note une étude de M. Morris mettant au jour des sources nouvelles pour la 2e partie du Faust, la suite de l'excellent travail de Platzhoff sur G. Eliot, des documents nouveaux sur Heine communiqués par L. Geiger, et sur la polémique que suscita le premier drame de Gœthe, l'intéressant travail de Düntzner sur les neuf premières années du mariage de Gœthe. De nombreux comptes rendus et une bibliographie complète terminent cette livraison de 250 pages. La même revue publie cette année une livraison complémentaire (*Ergänzungsheft*) de 219 pp. (Pr. 4 Mk.), contenant des travaux originaux étendus et de nombreuses communations (Findlinge) de tout genre. B. Richter étudie, dans un remarquable essai de 93 pp., les descriptions de la nature dans les récits de voyage allemands de la première moitié de ce siècle. J. Wihan expose les tendances nationales et patriotiques dans la littérature allemande autrichiene du commencement de ce siècle, qu'il groupe autour de la personne du dramaturge M. von Collin, le chef de ce mouvement.

306. — Une intéressante polémique au sujet de Gœthe, s'est engagée dans la *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* entre MM. Ziegler et Chamberlain. Le premier avait prétendu dans un article *Gœthe und der Typus des germanischen Genius* (n. 180), que la pensée fondamentale de Gœthe, c.-à-d. l'esthétisation de la vie est tout opposée à l'esprit du peuple allemand, que sa philosophie, mélange de panthéisme sentimental et d'indifférentisme métaphysique ne constitue qu'une solution très superficielle du problème religieux et qu'il y a lieu de réagir énergiquement contre les tendances modernes à ériger cette philosophie en principe de conduite. Chamberlain dans sa réponse (n. 235) nie que Gœthe ait prêché l'esthétisation de la vie. En présence de la somme colossale de travail qu'il a fourni, il est absurde de prétendre qu'il a méconuu la loi du travail. Gœthe s'est élevé peu à peu par ses propres forces à une admirable domination de soi-même et à une très haute conception du devoir. Loin d'être un ennemi de la métaphysique, il s'y est constamment appliqué et a jeté les fondements d'une métaphysique en harmonie avec la conception de la nature moderne. — H. B.

---

307. — Étienne Richet : *Les régions boréales.* Paris, Schleicher frères, 1900, in-18, 212 pp., 11 fig. et 4 cartes. Prix : 2 fr. (*Bibliothèque d'histoire et de géographie universelles*, n° 4.) On ne trouvera pas, dans ce petit volume de deux cents pages, ce que son titre, par manque de précision, pourrait peut-être impliquer : une étude sommaire de l'ensemble des terres les plus septentrionales de l'ancien et du nouveau continent et des populations clairsemées, mais mal connues qui y vivent. La plus grande partie du livre est consacrée à l'Amérique boréale, que M. E. R. a parcourue, partie en voyageur, partie en explorateur. Les descriptions, la plupart *vécues*, sont d'un relief puissant ; la forme, très imagée, est pleine d'attrait. C'est, après l'Alaska, le Klondyke et ses chercheurs d'or ; la Colombie britanique et ses villes curieuses, déjà prospères ; la *prairie* du Nord-Ouest canadien, immense champ d'exploitation agricole où M. E. R., voudrait voir se créer

de *nouvelles Frances*; le *Canada français* dont la population est restée *gauloise* de manières et de mœurs « autant que *française* de cœur »; le Labrador dont M. E. R. s'apprête à *découvrir* les toundras et les lacs encore « mystérieux », après en avoir déjà étudié les côtes et visité les pêcheries. Une esquisse géographique et ethnographique du Groenland dans le passé et le présent termine cette étude des terres actiques du nouveau continent. Beaucoup plus brèves sont les données relatives aux explorations polaires et aux régions boréales d'Europe et d'Asie (les Feroë, l'Islande, la Scandinavie, la Russie et la Sibérie). L'intérêt et la variété des *faits* passés en revue, autant que la manière très personnelle dans laquelle ils sont présentés et commentés, font regretter vivement que M. E. R. n'ait pu nous en dire davantage. — E. D.

NÉCROLOGIE

Le 18 octobre dernier, est décédé à Bruxelles, à l'âge de soixante-quatorze ans, M. Bernard Van Hollebeke, ancien professeur de seconde latine au collège communal de Louvain, ancien préfet des études du collège communal de Bouillon, ancien professeur de rhétorique française aux athénées royaux de Namur et de Liège, inspecteur principal honoraire de l'enseignement primaire.

Ardent au travail, M. Van Hollebeke s'est fait connaître par de nombreuses publications pédagogiques et d'excellents livres classiques : *Études* sur *Télémaque* et sur des *Fables choisies de La Fontaine; Manuel de style épistolaire; les Poètes belges; Grammaire française* (en collaboration avec M. O. Merten); *Exercices lexicologiques et syntaxiques; Chrestomathie française;* etc.

M. Van Hollebeke a rendu les plus grands services à l'enseignement public, et sa mort a laissé d'unanimes regrets.

L'Université de Bruxelles a été cruellement éprouvée dans ces derniers temps.

Elle a perdu, le 28 novembre, un de ses maîtres les plus renommés, M. Guillaume Tiberghien, professeur honoraire.

Né en 1819, M. Tiberghien avait fait ses études à l'Université de Bruxelles et avait embrassé la doctrine de Krause, qu'Ahrens y professait avec éclat. Toute sa vie fut consacrée à approfondir, à exposer et à défendre cette doctrine d'un spiritualisme élevé. Lauréat du concours universitaire en 1841, il fit paraître peu de temps après son *Essai théorique et historique sur la génération des connaissances humaines*, qui témoignait d'une science et d'une maturité d'esprit bien rares chez un débutant. En 1846, il soutint sa thèse d'agrégation sur la *Théorie de l'infini*. Successeur d'Ahrens dans la chaire de philosophie, il enseigna pendant cinquante ans

avec un zèle et un talent qui inspiraient l'estime et le respect même à ceux qui ne partageaient pas ses idées. Il publia un nombre considérable d'ouvrages, remarquables par la solidité du fond et la clarté de l'exposition, et dont plusieurs furent traduits en espagnol, en portugais et en italien. Citons son *Esquisse de philosophie morale*, ses *Études sur la religion*, sa *Psychologie*, sa *Logique*, son *Introduction à la philosophie*, ses *Commandements de l'humanité*, ses *Éléments de morale universelle*, ses *Mélanges philosophiques*. Élu correspondant et ensuite membre de l'Académie royale de Belgique, il enrichit les publications de cette compagnie de dissertations et de rapports élaborés avec un soin extrême. Il s'est éteint dans la sérénité du sage, entouré de tous les affectueux hommages que commandaient la dignité de sa vie, la bienveillance et la douce fermeté de son caractère, la sincérité de ses convictions, et le noble labeur auquel il s'était dévoué tout entier.

Peu de jours après les funérailles de ce vétéran de l'enseignement supérieur, succombait, à la fleur de l'âge et dans des circonstances particulièrement douloureuses, M. Eugène Lameere, docteur en philosophie et lettres, docteur spécial en histoire, agrégé à l'Université de Bruxelles, où il faisait un cours libre de bibliographie, attaché à l'Office international de bibliographie, et l'un des collaborateurs les plus actifs de l'Extension universitaire. Dans sa trop courte carrière (il était né en 1872), M. Lameere avait publié, outre une thèse très remarquée sur *le Grand Conseil des ducs de Bourgogne* (Bruxelles, 1890), de savantes monographies dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* et dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, ainsi qu'une série de *Lectures historiques* (en collaboration avec M. R. d'Awans). On n'apprendra pas sans émotion la mort de ce travailleur infatigable enlevé prématurément à la science.

ACTES OFFICIELS

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Des arrêtés royaux acceptent les démissions de : MM. Lamarche, préfet des études de l'A. R. d'Anvers; Standaert, prof. de mathématiques inférieures à l'A. R. de Bruxelles; Daloze, maître de musique à l'A. R. de Liège; Hamoir, maître de musique à l'A. R. de Hasselt; et Pruvost (S.), prof. de dessin à l'A. R. d'Ostende.

MM. Lamarche, Standaert, Daloze, Hamoir et Pruvost sont admis à faire valoir leurs droits à la pension et autorisés à conserver le titre honorifique de leurs fonctions.

La démission offerte par M. Boschmans (L.), prof. de dessin à l'école moyenne de Louvain, des fonctions de prof. de dessin à l'A. R. de cette ville, est acceptée.

Par arrêté royal du 5 novembre 1901, M. Delmoitié (L.), prof. de dessin à titre provisoire à l'A. R. de Tournai, est nommé définitivement à ses fonctions.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DES SCIENCES ET DES LETTRES.

Universités de l'État. — Licence en géographie. Répartition des matières entre les deux épreuves.

Par arrêté ministériel du 13 novembre 1901, les examens pour la collation du grade scientifique de licencié en géographie ont lieu, dans chacune des deux universités de l'État, conformément au programme ci-après :

§ 1er. — *Université de l'État, à Gand.*

La première épreuve comprend :

1° La géographie physique générale; 2° la géographie physique spéciale (Belgique, Europe occidentale, etc., à titre d'application); 3° la géographie mathématique (géodésie, physique du globe et cartographie); 4° la géographie botanique; 5° la géographie zoologique; 6° la géographie politique générale (1re partie); 7° la géographie politique spéciale (Belgique, Europe occidentale, etc., 1re partie); 8° la géographie coloniale (1re partie); 9° des exercices pratiques de géographie et de cartographie.

La seconde épreuve comprend :

1° La géographie politique générale (2e partie); 2° la géographie politique spéciale (Belgique, Europe occidentale, etc., 2e partie); 3° la géographie coloniale (2e partie); 4° l'histoire de la géographie et des découvertes géographiques; 5° la géographie industrielle et commerciale; 6° la géographie ethnographique; 7° la méthodologie géographique; 8° des exercices pratiques de géographie.

§ 2. — *Université de l'État, à Liège.*

La première épreuve comprend :

1° La géographie mathématique (géodésie, physique du globe et cartographie); 2° la géographie politique générale (1re partie); 3° la géographie politique spéciale (Belgique, Europe occidentale, etc., 1re partie); 4° l'histoire de la géographie et des découvertes géographiques (1re partie); 5° la géographie industrielle et commerciale; 6° la géographie coloniale; 7° des exercices pratiques de géographie et de cartographie.

La seconde épreuve comprend :

1° La géographie politique générale (2e partie); 2° la géographie politique speciale (Belgique, Europe occidentale, etc., 2e partie); 3° l'histoire de la géographie et des découvertes géographiques (2e partie); 4° la géographie physique générale; 5° la géographie physique spéciale (Belgique, Europe occidentale, etc., à titre d'application); 6° la géographie botanique; 7° la géographie zoologique; 8° la géographie ethnographique; 9° la méthodologie géographique; 10° des exercices pratiques de géographie.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Aux termes de trois arrêtés royaux du 16 novembre 1901, sont chargés de faire, dans la faculté des sciences de l'université de Gand, à la licence en géographie :

1° MM. De Bruyne (C.), les cours de géographie botanique, de géographie zoologique et de géographie ethnographique; 2° Van Ortroy (F.), le cours de géographie coloniale; 3° Van de Vyver (N.), le cours de géographie mathématique (géodésie, physique du globe et cartographie).

MM. De Bruyne, Van Ortroy et Van de Vyver conservent leurs autres attributions.

Aux termes de deux arrêtés royaux de la même date, sont chargés de faire, dans la faculté des sciences de l'université de Liège, à la licence en géographie :

1° M. Prost (L.), le cours de géographie industrielle et commerciale, cours que suivront également les aspirants licenciés en sciences commerciale; 2° M. Halkin (J.), docteur en philosophie et lettres, les cours de géographie coloniale, de géographie ethnographique et de méthodologie géographique.

M. Prost conserve ses autres attributions.

UNIVERSITÉ DE GAND. — ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR.

Aux termes de deux arrêtés royaux du 7 novembre 1901 :

1° M. Wolters (Gustave), administrateur-inspecteur de l'université de Gand et directeur des écoles préparatoires et spéciales y annexées, inspecteur-général des ponts et chaussées, en disponibilité, ayant rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences, est, sur sa demande, déclaré émérite et déchargé de ses fonctions professorales et administratives.

Il est autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions d'administrateur-inspecteur et de directeur des écoles préparatoires et spéciales, et à en porter l'uniforme;

2° M. Vanderlinden (J.-F.), ingénieur en chef directeur des ponts et chaussées, en disponibilité, ayant rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences de l'université de Gand, est chargé des fonctions d'administrateur-inspecteur de cette université et de directeur des écoles du génie civil et des arts et manufactures y annexées.

Ses attributions professorales lui sont conservées.

CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.
NOMINATION D'UN MEMBRE.

Aux termes d'un arrêté ministériel du 5 novembre 1901, M. Montigny (L.), professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, est nommé membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, en remplacement de feu M. le professeur D'Hondt (V.), dont il achèvera le mandat.

COMMISSION D'ENTÉRINEMENT DES DIPLÔMES ACADÉMIQUES.
NOMINATION DES MEMBRES POUR 1901-1902.

Par arrêté royal du 23 novembre 1901, sont nommés pour un terme d'un an qui prendra cours le 1er décembre 1901, membres de la commission d'entérinement des diplômes académiques :

MM. De Bavay et d'Hoffschmidt, conseillers à la cour de cassation; Vleminckx et Gallez, membres de l'Académie royale de médecine; de Paepe et De Smedt, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres; Mourlon et Crépin, membres de l'Académie royale de Belgique, classe des sciences.

PÉRIODIQUES

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts. — 1901, nº 8. — V. Brants, Un ministre belge au XVIIe siècle : Jean Richardot, chef-président du Conseil privé des Pays-Bas (1597-1609). — G. Monchamp, L'épitaphe d'Amabilis à Maestricht (Saint-Servais). Nos 9-10. — H. Francotte. Formation des Villes, des États, des Confédérations et des Ligues dans la Grèce ancienne. — Ern. Nys, L'État et la notion de l'État, aperçu historique (2e partie). — Alph. Willems, Le nu dans la comédie ancienne des Grecs.

Byzantinische Zeitschrift, X (1901), livr. 3 et 4. — E. Patzig, Malalas und Tzetzes. — A. Ehrhard, zu den « Sacra Parallela » des Johannes Damascenus und dem Florilegium des Maximos. — E. Brooks, On the date of the first four books of the Continuator of Theophanes. — J. B. Bury, An unpublished poem of Nicephorus Blemmydes. — P. Papageorgiu, Plutarchische Reminiscenzen bei Michael Akominatos. — Le même, Zu Theodoros Pediasimos. — J. Sturm, Ein unbekanntes griechisches Idyll aus der Mitte des XV Jahrhunderts. — Papadopoulos-Kerameus, Ioannis Lydi de mensibus IV, 26. — Th. Preger, Die Erzählung vom Bau der Hagia Sophia. — H. Gelzer, Der Codex 80 der theolog. Schule von Halki und die Legende von den heiligen Bildern. — K. Praechter, Zur byzantinischen Achilleis. — F. C. Conybeare, The date of Moses of Khoren. — A. Heisenberg, Ein iambisches Gedicht des Andreas von Kreta. — I. Dräseke, Theophylaktos' Schrift gegen die Lateiner. — P. Papageorgiu, Zum Typikon des Michael Palaiologos. — E. Brooks, The marriage of the Emperor Theophilos. — Papageorgiu, *ὁ ἐν Σέρραις Πύργος αὐγούστου βασιλέως*. — Le même, Zu Nicephoros Blemmydes. — J. Strzygowski, Das Epithalamion des Paläologen Andronikos II. — G. Weber, Basilika und Baptisterium in Gul-bagtsché. — Papageorgiu, *Ἁγίου ὄρους ἐπιγραφαί*. — P. Kretschmer, Grammatische Miscellen. — K. Dieterich, Zu den lateinisch-romanischen Lehnwörtern im Neugriechischen.

Muséon (Le). Nouvelle série, vol. II, nos 2-3 (1901). — A. Carnoy, Le latin d'Espagne, d'après les inscriptions. — L. de la Vallée-Poussin, Le Bouddhisme d'après les sources brahmaniques, I. — P. vanden Ven, S. Jérôme et la Vie du moine Malchus le captif. — R. de la Grasserie, Du verbe prépositionnel. — L. V. P., Bouddhisme, Notes et bibliographie.

Revue des Humanités en Belgique, 5e année, nº 3. — J. Verest, Le débat sur les auteurs latins chrétiens. — V. Carlier, La lecture des auteurs latins au petit Séminaire de Bonne-Espérance. — Chronique et documents. — Revue bibliographique.

Revue de l'Université de Bruxelles, 7e année, nº 1. — James Van Drunen, La Philosophie de l'Industrie. — Cte Goblet d'Alviella, Le neuvième cinquantenaire de l'Université de Glasgow. — Bibliographie.

Nº 2. — Paul Errera, Art et science chez Léonard de Vinci. — J. Joteyko, Excitabilité et fatigue. — Variétés : Paul Héger, L'Enquête sur l'Enseignement secondaire en France. — Bibliographie.

COMPTES RENDUS.

Aug. André, *Traité de prononciation française et de diction.* 2e éd. Lausanne, Payot, 1901. 4 fr. « A recommander, surtout dans notre pays. » G. C., Rev. de l'Univ. de Bruxelles, 7e année, nº 2.

Anthologia Latina. Carmina epigraphica, coll. Fr. Bücheler. *Anthol. Lat. supplem.,* vol. I. : *Damasi Epigrammata,* rec. Max. Ihm. — Leipzig, Teubner, 1895, 1897. 921 et LII-167 pp. 9 mk. 20 et 2 mk. 40. « Publication soignée, qui met à la disposition des philologues une foule de pièces jusqu'ici peu accessibles. » Observations littéraires, grammaticales, etc., du rp. Paul Lejay, Rev. crit., 1901, nº 38.

L. Apulei Madaurensis *Apologia sive de Magia liber et Florida* Rec. J. Van der Vliet, Leipzig, Teubner, 1900. IX-202 pp. 4 mk. « Il semble bien que le texte ait fait des progrès. » Paul Lejay, Rev. crit., 1901, nº 35. — « Cette édition vaut un peu mieux que celle des *Métamorphoses* (1897), mais laisse, elle aussi, à désirer sous le rapport de la méthode et renferme trop de conjectures inutiles. » W. Kroll, Götting. gelehrt. Anzeig., 1901, nº 7.

H. d'Arbois de Jubainville, *Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne,* Paris, Bouillon, 1900, pet. in-8º. 6 fr. « Livre amusant, de science abondante et solide ; œuvre d'historien et de philologue plutôt que de linguiste. » P. L(ejay), Rev. crit., 1901, nº 36.

A. Aulard, *Histoire politique de la Révolution française,* Paris, Colin, 1900, in-8º. « Étudie avec une grande rigueur scientifique la mise en pratique des principes de la Déclaration des droits, de 1789 à 1804. » H. Monin. Rev. crit., 1901, nº 44.

Em. Badstübner, *Beiträge zur Kritik und Erklärung der philosophischen Schriften Senecas.* Hambourg, 1901. 28 pp. in-4º. (Progr.). « Essai de reconstruction des idées eschatologiques des stoïciens. Remarques et corrections sur différents passages de Sénèque. » P. L(ejay), Rev. crit., 1901, nº 33.

G. Barzellotti, *La philosophie de Taine,* trad. de l'ital. Paris, Alcan, 1900. XXVII-448 pp. in-8º. « Se propose de montrer que l'œuvre de Taine est une tentative de conciliation entre l'idéalisme métaphysique qui dominait en Allemagne dans le premier tiers du XIXe siècle, et le positivisme qui commençait à prévaloir en France entre 1850 et 1860. » F. Baldensperger, Rev. crit., 1901, nº 30.

Ant. Baumstark, *Aristoteles bei den Syrern von V-VIII Jahrhundert.* I,

Leipzig, Teubner, 1900, gr. in-8°. « Ce travail offre plus qu'un intérêt historique: il a aussi son utilité pour la critique d'Aristote. L'édition des textes syriaques et arabes et la traduction offrent toutes les garanties désirables d'exactitude. » R. D(uval), Rev. crit., 1901, n° 32.

Beiträge zur alten Geschichte, herausgeg. von C. Lehmann. Bd. I, Heft 1. Leipzig, Dieterich, 1901. 9 mk. 20. Analyse de cette importante publication par A. Höck, Wochenschr. für Klass. Philol., 1901, n° 38.

P. Boissonade, *Essai sur l'organisation du travail en Poitou depuis le XI*e *siècle jusqu'à la Révolution*. Paris, Champion, 1900, in-8°. « Monographie relative surtout aux XVe et XVIIIe siècles et aussi remarquable par l'abondance des matériaux utilisés que par la prudence et l'impartialité de l'auteur. » R(euss), Revue critique, 1901, n°32.

Émile Bourgeois, *L'Enseignement secondaire selon le vœu de la France*. Paris, Chevalier-Marescq, in-18. « Ce livre procède de la grande enquête instituée par la Commission d'enseignement de la Chambre des Députés. L'auteur a recherché les vœux, opinions et critiques de tous les témoins qui n'appartenaient pas à l'Université. Deux questions surtout l'ont préoccupé : la question des études classiques et celle de la surproduction des fonctionnaires. Ses conclusions sont sages et modérées. » M. S., Rev. de l'Université de Bruxelles, 6e année, n° 10.

G. Brière et P. Caron, *Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France pour l'année 1899*. Paris, Société universelle de librairie, 1901, in-8°. « Ce travail, qui est arrivé à sa 2e année, constitue dès maintenant un instrument de recherches des plus parfaits. » Ch. Seignobos, Rev. critique, 1901, n° 33.

Cassii Dionis, *Historiarum quae supersunt*. éd. U. Boissevain. Vol. III. Berlin, Weidmann, 1901, 32 mk. « Le 3e et dernier volume de cette magnifique édition mérite les mêmes éloges que les deux premiers ». H. van Herwerden, Museum, IX, n° 9.

F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis* Ier *Comnène* (1081-1118). Paris, Picard, 1900, in-8°. « Témoigne de sérieuses qualités de critique et d'histoire ». J. Gay, Rev. crit., 1901, n° 42.

Henri Chamard, *Joachim du Bellay*. Lille, 1900. « Étude des plus instructives et des plus intéressantes. » Maxime Lanusse, Rev. crit., 1901, n° 28.

H. Chamard, *De Jacobi Peletarii Cenomanensis Arte Poetica*. Lille, 1900. « Étude minutieuse et agréablement présentée sur l'*Art poétique* de Jacques Peletier du Mans, qui complète et tempère heureusement la doctrine de la Pléïade. » M. L., Rev. crit., 1901, n° 28.

Émile Chatelain, *Introduction à la lecture des Notes tironiennes* (avec 18 pll.). Paris. Paris, chez l'auteur (71, avenue d'Orléans), 1900. xiv-234 pp. « Excellent manuel pratique, qui apporte en outre des faits et des textes bien établis ». Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 40.

M. Tullii Ciceronis *Orationes*, recogn. A. C. Clark. Vol. VI. Oxford, Imprimerie de Clarendon, 1900. « Soigné, simple et pratique. » Ém. Thomas, Rev. crit., 1901, n° 32.

Ciceronis *Epistulae*. Vol. I : *Epistulae ad Familiares*, recogn. L. C. Purser. Oxford, Imprimerie de Clarendon, pet. in-8°. 5 sh. « Petite édition

critique remarquable par sa sobriété élégante et par la précision et la sûreté des indications. » P. L(ejay), Rev. crit., 1901, n° 36.

E. Cocchia, *Antologia di prosa e poesia latina scelta, ordinata ed annotata ad uso progressivo delle scuole classiche.* Vol. III per la terza classe del Ginnasio. Turin, Loescher, 1900. « Le choix de l'auteur a été vivement discuté. » Ussani, Rev. di filologia, 1901.

Corpus poetarum Latinorum, ed. J. P. Postgate. Fasc. I-III. Londres, Bell, 1893-1900. 9 sh. le fasc. « Ce *Corpus* est une œuvre vraiment scientifique, pour laquelle M. P. s'est adjoint des collaborateurs éminents. Pour certains des auteurs publiés, on ne peut désormais le négliger; pour tous, il y a profit à le consulter. L'apparat critique est clair et sobre. » Paul Lejay, Rev. crit., 1901, n° 29.

Crouslé (L.). *Bossuet et le protestantisme, étude historique.* Paris, Champion, 1901. xiv-289 pp. in-8°. « Beaucoup de pénétration et de sûreté dans les jugements. » Charles Dejob, Rev. crit., 1901, n° 28.

B. Delbrück, *Grundfragen der Sprachforschung.* Strasbourg, Trübner, 1901, vii-180 pp. in-8°. « Résumé clair et exact des idées de M. Wundt sur la linguistique, avec une critique éclairée et judicieuse de ces vues ». A. Meillet, Rev. crit., 1901, n° 41.

Demetrii Cydonii *De contemnenda morte oratio*, ed. H. Deckelmann. Leipzig, Teubner, 1901. 1 mk. « Bonne édition de cet opuscule byzantin du 14e siècle. » D. C. Hesseling, Museum, IX, nos 6-7, et My, Rev. crit., 1901, n° 36.

Demosthenes' *contra Bœotum, pro Phormione, contra Cononem, contra Calliclem*, met aanteekeningen door V. H. Rogge. Groningue, Wolters, 1901. 0,60 fl. « Édition soignée, mais le choix de ces discours ne paraît pas approprié aux classes. » J. Vürtheim, Museum, IX, nos 6-7.

J. Bidez, *Description d'un manuscrit hagiographique grec palimpseste avec des fragments inédits.* Bruxelles, 1900, 48 pp. in-8°. (Extr. du *Bulletin de l'Acad. roy. de Belg.*, 1901, n° 7). — Annonce et analyse par C. W., Historisches Jahrbuch, xxi (1900), 4e livr., p. 836.

J. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes.* Gand, Engelcke, et Bruxelles, Lamertin, 1900. xlvii-33 pp, in-8°. (Recueil de travaux publiés par la Faculté de Phil. et Lettres de l'Université de Gand). — Annonce et analyse par C. W., Historisches Jahrbuch, xxi (1900), 4e livr., p. 838. — « Établit définitivement que la vie écrite par St. Jérôme est bien l'original. Excellente introduction; édition modèle ». E. C. Butler, Journal of Theological Studies, iii (1901), n° 9, p. 152.

A. Bondroit, *De capacitate possidendi Ecclesiae... aetate merovingica.* Louvain, Van Linthout, 1900. xiv-264 pp. in-8°. « Dissertation magistrale. » C. Leclère, Bull. bibliogr. du Musée belge, 5e année, n° 8.

Ch. Caeymaex, *Katholieke Kanselredenaars der Nederlanden.* Roulers et Bruxelles, De Meester 1901), 2 fr. 50. « Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir exploré ce domaine peu connu et d'avoir travaillé de première main. Son livre n'est pas sans défauts : l'essai historique sur l'éloquence sacrée dans les Pays-Bas est plutôt une nomenclature, les extraits qu'il donne sont

souvent de mince valeur littéraire, enfin son style est négligé. Mais l'ouvrage s'impose à l'attention de ceux qui s'occupent de l'histoire des lettres néerlandaises ». C. Lecoutere, Bull. bibliogr. du Musée belge, 5e année, n° 9.

CASTELEIN, *La Méthode des Sciences historiques*. Namur, Delvaux, 1901, in-8°. « Clair et bien ordonné. On regrettera que l'auteur ait choisi des exemples qui donnent à certaines pages de son livre un caractère d'apologie et parfois même de polémique actuelle. » A. Delescluse, Archives belges, 1901, n° 8.

V. CHAUVIN et A. ROERSCH, *Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard*. Bruxelles, 1900, in-8°. « La première partie est particulièrement curieuse; la seconde fort détaillée et soignée. » H. S[tein], Le Bibliographe moderne, mars-juin, 1901.

HUBERT DEMOULIN, *Épiménide de Crète*. Bruxelles, Schepens, 1901. 4 fr. (Biblioth. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège). « Avec une érudition solide, avec clarté et agrément, l'auteur analyse la formation de la légende d'Épiménide, et a ajouté ainsi un curieux et utile chapitre à l'histoire de l'esprit grec. » Henri Francotte, Bull. bibliogr. du Musée Belge, 5e année, n° 9.

H. FIERENS-GEVAERT, *Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges*. Paris, Alcan, 1901, in-8°. « Dans son enthousiasme pour son sujet, l'auteur se fait illusion sur les résultats de ses recherches. » L. Kaemmerer, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, n° 46.

H. FRANCOTTE, *L'Industrie dans la Grèce ancienne*, t. II. Bruxelles, Schepens, 1901. « Le tome II a les mêmes qualités que le premier, avec plus de précision dans l'exposé et plus de certitude dans les conclusions. » G. D. L., Rev. de l'Université de Bruxelles, 7e année, n° 1. — T. I-II. « Œuvre véritablement scientifique, qui apporte des vues personnelles et traite le sujet avec ampleur, mais qui n'est pas exempte d'erreurs et laisse une certaine impression de confusion. » Paul Guiraud, Rev. crit., 1901, n° 48.

C. GASPAR, *Essai de chronologie pindarique*. Bruxelles, Lamertin, 1900. 5 fr. « On doit être reconnaissant à l'auteur d'avoir soigneusement recueilli tous les éléments de la question. Pour ce qui regarde les Néméennes et les Isthmiques, ses hypothèses sont parfois fragiles ». E. O. Houtsma, Museum, IX, n° 10.

S. OLSCHEWSKY, *Histoire de Belgique en tableaux méthodiques*, 1er fasc. Gand, Hoste, 1901, 88 pp. « Pourra rendre des services comme memento, quoique n'étant pas exempt d'inexactitudes. L'auteur a utilisé les meilleurs travaux scientifiques sur l'histoire nationale ». Rev. de l'Université de Bruxelles, 7e année, n° 2.

H. PIRENNE, *Bibliographie de l'Histoire de Belgique*. 2e édit. Bruxelles, Lamertin; Gand, Vyt, 1901, in-8°. — Les comptes-rendus de G. Kurth (Archives belges, 1901, n° 8) et Ch. Moeller (Revue bibliographique belge, 1901, n° 10) constatent les améliorations apportées à cette nouvelle édition.

